

	-





226 A A

LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI

PAR

É. SENART,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

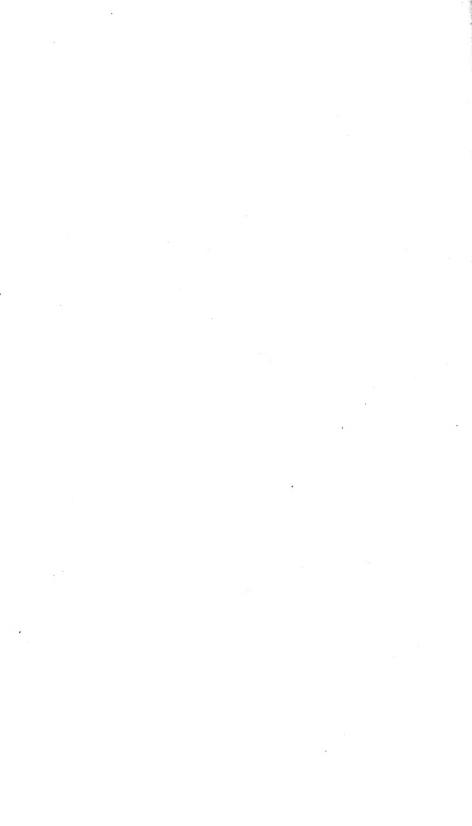
TOME SECOND.

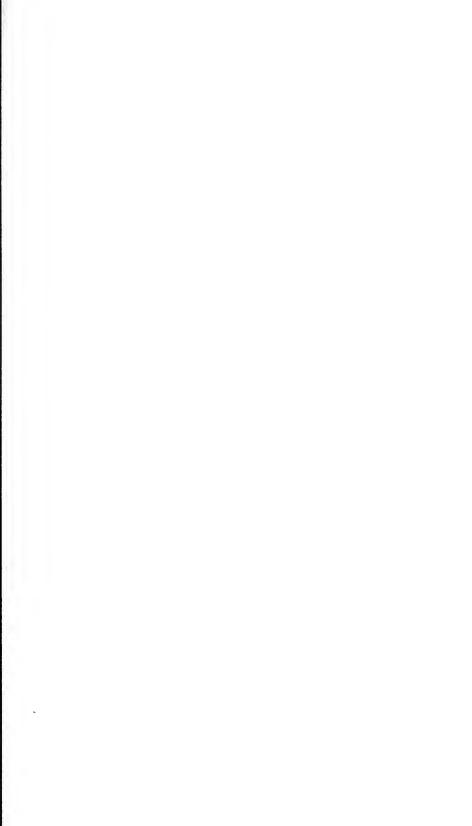
LES ÉDITS SUR PILIERS. - LES ÉDITS DÉTACHÉS L'AUTEUR ÉT LA LANGUE DES ÉDITS.



PARIS. IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVI.





INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

LES

EN VENTE

CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
RUE RONAPARTE, 28.

LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI

PAR

É. SENART.

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME SECOND.

LES ÉDITS SUR PILIERS. – LES ÉDITS DETACHÉS. L'AUTEUR ET LA LANGUE DES ÉDITS.



PARIS. IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVI.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.



PK 5009 Ang Lis

INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES ÉDITS SUR COLONNES.

On possède jusqu'ici cinq colonnes (ou *lâṭs*) qui portent gravés des édits émanant de Piyadasi :

1° La plus importante et la plus anciennement connue est la colonne de Delhi, désignée habituellement comme « le làt de Firuz Shah » (D), parce que ce fut ce prince qui, de son emplacement primitif, la fit transporter à Delhi. C'est elle qui embrasse la série la plus complète. Il est, je pense, plus commode maintenant de se rallier à la manière de compter les édits qu'a inaugurée le général Cunningham. Je dirai donc que ce pilier comprend sept édits inscrits en quatre groupes, un sur chacun de ses côtés. Un huitième, gravé au-dessous, fait en plusieurs lignes le tour du fût.

2° Un autre pilier existe à Delhi, où il fut également transporté par Firuz (D2); c'est celui que le

général Cunningham appelle le pilier de Mirat, du nom de son emplacement primitif. Il n'a conservé qu'un court fragment du 1^{et} édit, les édits 11 et 111 intégralement, les édits 17 et v seulement en partie. Les édits vi à vin y manquent.

3º La colonne d'Allahabad (A) comprenait les édits i à vi; les deux premiers sont seuls intacts; du me, il ne reste qu'une ligne; des autres, des parties plus ou moins étendues. Elle est caractérisée par la présence accessoire de deux fragments que nous ne retrouvons point ailleurs et qui sont malheureusement détériorés : l'un, déjà connu de Prinsep, a reçu du général Gunningham la dénomination d'a édit de la reine »; l'autre, relevé pour la première fois dans le *Corpus*, est adressé aux officiers de Kauçâmbì. Ils forment un appendice nécessaire dans notre revision de cette classe d'édits.

Les deux dernières colonnes ont été retrouvées sur des emplacements peu éloignés l'un de l'autre; elles contiennent toutes deux les six premières tablettes:

- 4° L'une est celle de Radhiah (R) que le général Cunningham préfère désigner sous le nom de Lauriya Araràj;
- 5° L'autre, la colonne de Mathiah (M), qui a reçu dans le *Corpus* le nom de Lauriya Navandgarh.

Je n'ai point à m'étendre sur la description et l'histoire de ces monuments; je ne pourrais que répéter les faits relevés déjà par Prinsep et M. Gunningham. J'y ai, d'une façon générale, renvoyé le lecteur dans l'Introduction. Il me suffira de rappeler que les différents textes sont, dans toutes les parties communes, essentiellement identiques. J'ai donc dû prendre pour base la version la plus étendue, la seule complète, celle du pilier de Firuz Shah. C'est son texte que je reproduis dans le caractère original et que je transcris; je donne en note toutes les variantes des autres versions, quand il en existe.

Les particularités orthographiques ou paléographiques que présente cette série ne sont pas de celles qui opposent à l'interprétation des difficultés particulières. Je les néglige donc ici; j'y reviendrai en examinant d'ensemble les questions philologiques et grammaticales. J'ajoute que je me suis cru autorisé par l'expérience acquise dans l'analyse minutieuse des Quatorze édits à passer sous silence les irrégularités de détail qui ne prêtent à aucune équivoque.

PREMIER ÉDIT.

Prinsep, Journ. Asiat. Soc. of Beng., 1837, p. 581 (cf. p. 965); Burnouf, Lotus de la bonne Loi, p. 654 et suiv.

 (1) Devânampiye piyadasi lâja ¹ hevam âhâ ² [.] saḍvîsati (2) vasaabhisitena ³ ª me ¹ iyam dhammalipi likhâpitâ ⁵ [.] (3) hidatapâlate dusampaṭipâdaye ⁴ ⁵ amnata agâyâ ² dhammakâmatâyâ ³ (4) agâya palikhâyâ ³ agâya ¹ ³ susùsâyâ ¹ ¹ agena ¹ ² bhayenâ (5) agena usâhenâ [.] esa cu kho ⁴ mama anusathiyâ ¹ ³ (6) dhammâpekhâ ¹ ¹ dhammakâmatâ câ ¹ ⁵ suve suve vaḍhitâ

A °dasî làjà he°.

² RM °àha sa°.

³ ARM °vasàbhi°.

⁴ A °na ma i°.

⁵ RM °pita hi°.

⁶ A "dasampaţipâdâye".

⁷ RM °gàya dha°.

⁸ ARM °matáya a°.

⁹ M °gàyam palikhâya a°, A °palikhâya a°, R °palikhâye a°.

¹⁰ A °agaya°.

¹¹ RW "súsáya".

¹² R "ya âge".

¹³ A "sa ca kho " thinà dha", RM thiva dha".

B RM "pekha dha".

¹⁵ A "kâmata ca su".

vaḍhisati ¹ cevà [.] (7) pulisâ pi ca me ² ukasâ câ gevaya ⁴ câ majhimâ câ anuvidhiyamti (8) sampaṭipadayamti câ ³ alam capalam ⁴ samadapayitave ⁴ hemevâ ⁵ amta (9) mahâmatâ ⁶ pi [.] esa hi ² vidhi yâ iyam ⁴ dhammena ⁵ pàlanâ ⁰ dhammena vidhâne ¹⁰ (10) dhammena sukhiyanâ ¹¹ dhammena gotîti ¹² [.]

a. On avait d'abord lu dda le signe 2; M. Kern (Ind. Stud., xiv, 394) y a très justement reconnu le 1 suivi du signe du viràma. Personne n'hésitera à lire comme lui sadvisati. — b. J'ai déjà indiqué en passant (1, 232) ce que je crois être la vraie étymologie des deux mots hidata et pâlata. Burnouf (p. 655) y voyait deux adverbes : idhatra (avec double suffixe local) et paratra, « employés ensuite, par un abus de langage qui tient aux habitudes d'un dialecte populaire, comme de véritables noms neutres. » Nous échappons à toutes les difficultés d'une pareille conjecture, difficultés sur lesquelles il est superflu d'insister, en prenant les deux termes comme des abstraits tirés par le suffixe tâ des mots hida (idha) et para; on pourrait peut-être même faire remonter le

¹ RM °dhita vadhisati ca va pu°, A °vadhisati ca vâ°.

² ARM °sà pi me°.

³ ARM °vidbîyamti ° yamti ca a°.

⁴ ARM °samâda°.

⁵ A °hemmeva a°, RM °hemeva a°.

⁶ D² °amgamahamâ°.

⁷ AR °esâ hi°, M °esâpi vi°.

⁸ A °menâ pâ°.

⁹ A 'lana dha'.

¹⁰ A °na madhane dha°, M °vidhane°.

¹¹ A "menam sukhiya", R "yana dha", M "sukhiyana dha".

¹² A °dhammana ganiteci, R °getîti.

second à pâra, par allusion à l'expression buddhique pâram gantam «passer sur l'autre rive». Les deux mots sont réunis ici en un dvandva neutre hidatapâlatam. Une nouvelle dérivation a donné les adjectifs hidatika, pâratika, que Kapur di Giri (x, 22; xm, 11) écrit en effet paratika et non paratrika; le féminin pâratikå fournit à son tour un substantif de sens abstrait (cf. Mahávastu, 1, 522), complètement équivalent à notre pâratâ. Dusampatipâdaye est certainement le participe, pour °pâdiye, °pâdyam. Cette résolution exceptionnelle de dya en daya se retrouve ailleurs; par exemple Dhammap., v. 33, nous avons dunnivârayañ pour durnivâryam (cf. dans cet édit même gevaya pour grâmya). Du reste, A lisait évidemment pâdiye, et c'est ainsi qu'il faut restituer l'apparent °pâdâye. Quant au sens, il importe d'en établir nettement la nuance. En traduisant, avec Burnouf, «difficile à obtenir, » on risque de fausser l'intention générale de l'édit. Toutes les fois que dans nos inscriptions nous rencontrons le verbe pâțipâdayati, sampațipâdayati (cf. par exemple les édits détachés de Dh. et J.), c'est avec une signification causative que justific effectivement la forme. Il faut donc traduire : «Le bonheur d'ici-bas et le bonheur de l'autre monde sont difficiles (non pas à obtenir mais) à procurer. » Le roi ne s'adresse point à ses sujets en général, mais, comme le démontre la suite, aux officiers de tout rang qu'il charge de la surveillance morale et religieuse de son peuple. C'est à eux, c'est aux soins de leur ministère que sont indispensables les

qualités qui sont ensuite énumérées. En effet, cette interprétation concorde absolument avec la pensée et l'intention manifestée à la fin du vie édit (sur roc) dans des termes très analogues. Et l'on doit reconnaître que les dispositions indiquées, parîkshû «l'attention dans la surveillance», bhaya «la erainte» du roi (cf. plus bas le viiie édit), s'appliquent infiniment mieux aux officiers en question qu'à la généralité des sujets. — c. La locution cu kho ne marque pas, ainsi que le pensait Burnouf, une conséquence : « aussi, car; » elle indique, comme le montrent à l'évidence et la synonymie de tu kho (par exemple G. 1x, 5, 7) et les divers passages où elle est employée (comme G. 1x, 3, ci-dessous viii, 9, etc.), une signification légèrement adversative : « mais, or ». Les dispositions dont parle le roi sont nécessaires et difficiles à rencontrer; mais, grâce à ses instructions, elles se développent de jour en jour. Il faut, on le voit, fire anusathiya, en un seul mot, comme instrumental. Relativement à l'emploi de suve suve dans le sens de «chaque jour, de jour en jour», on peut comparer Dhammap., v. 229. — d. L'interprétation de Burnouf pour $qevay\hat{a} = qr\hat{a}my\hat{a}$ me paraît aussi certaine qu'elle est ingénieuse. Le voisinage des épithètes ukasâ et majhimâ prouve que grâmya ne doit pas être pris ici dans sa signification étymologique, mais avec sa valeur dérivée de bas, inférieur, infime. Aux exemples analogues que l'on trouvera dans les dictionnaires, j'ajouterai un passage du Lal. Vist. (540, 10) où grâmya est, dans ce sens, encadré entre hina

et pårthagjanika. Sur anuvidhiyañti, cf. 1, 232. e. Il ne peut être question de couper la phrase avant alam ni de rien changer à samadapayitave, comme le proposait Burnouf. Samâdapeti est consacré dans la langue buddhique, avec le sens de « convertir », de « ramener »; l'infinitif dépend de alam, et tout le membre de phrase forme un développement explicatif de sampatipâdayanti. De l'emploi bien établi de ce verbe, il suit que capalam ne peut être pris au neutre comme abstrait, mais doit désigner collectivement les hommes légers, faciles à entraîner (cf. Dhammap., v. 33 : capalain cittain). On peut admettre que anuvidhiyamti et sampatipådayanti ont pour régime idéal un anusathin tiré de anusathiya de la phrase précédente. Nous verrons cependant dans la suite, notamment dans les édits détachés de Dhauli et de Jaugada, sampatipâdayati ou patipâdayati employé absolument; de même nous trouverons l'expression dhammânupatipattim anupațipajati (ci-dessous, vm, 3), mais plus ordinairement patipajati ou saupatipajati absolument. Dans ce cas, la traduction «être, marcher dans la bonne voie », et pour le causatif, « mettre, faire marcher dans la bonne voie», me paraît être celle qui rend le mieux la valeur du verbe. Quant à hemera, pour hemera, c'est-à-dire evamera, que nous retrouverons plus bas et dans les édits détachés de Dh. et J., conf. Hemacandra, édit. Pischel, I, 271. Les versions parallèles interdisent de supposer avec Burnouf qu'il soit rien tombé à la fin de la ligne et qu'il faille compléter amta[maso]; le mot d'ailleurs

conviendrait mal au sens. A coup sûr le texte est ici complet. Cette certitude ne nous tire point tout à fait d'embarras. Si nous considérons la lecture comme entièrement correcte, il ne nous reste qu'à faire de amtamahámátá un composé signifiant « les officiers préposés aux frontières »; et, en effet, le ve des Quatorze édits nous entretient de mahâmâtras chargés de veiller sur les populations limitrophes. Il est d'ailleurs très naturel que Piyadasi , toujours préoccupé d'étendre au delà de son domaine propre sa sollicitude charitable, mentionne expressément, après les officiers de tout rang à l'intérieur, ceux dont l'action se répand au dehors (cf. Dh. nº éd. dét.). Cependant, je garde quelque doute. Le xnº édit parle positivement des mahâmâtras chargés de la surveillance des femmes, et, d'après le ve, les dharmamahâmâtras ont à s'occuper de l'intérieur de tous les membres de la famille royale. Il suffirait de changer amta en amte, et l'on sait si la correction est facile, pour trouver ici une allusion à ces « officiers intérieurs ». L'accord des différentes versions dans la lecture ta me décide, malgré tout, pour la première interprétation. — f. La locution yâ iyam revient plus bas au vine édit, l. 7, dans le même emploi qu'ici, c'est-à-dire comme équivalent de la locution pâlie yad idam « à savoir ». Bien que iyam soit, dans nos inscriptions, souvent employé pour le neutre, je ne crois pas qu'il faille prendre yâ iyañ comme représentant matériellement yad idam. Dans les deux cas, le pronom est suivi d'un premier substantif féminin, ici pâlanâ, plus bas dayâ, avec lequel il peut être en accord. Ce qui est plus malaisé à établir avec la netteté désirable, c'est la nuance précise de signification du terme vidhi. Le mot «règle» paraît en fournir la correspondance la plus exacte en français. Cette traduction s'harmonise bien avec le sens justement attribué par Burnouf au vidhâna qui suit.

Voici, au résumé. la traduction que je propose :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai fait graver cet édit. Le bonheur dans ce monde et dans l'autre est difficile à procurer, à moins (de la part de mes officiers) d'un zèle extrême pour la religion, d'une surveillance rigoureuse, d'une obéissance extrême, d'un sentiment de responsabilité très vif, d'une extrême activité. Mais, grâce à mes instructions, ce souci de la religion, le zèle pour la religion grandissent et grandiront [chez eux] de jour en jour. Et mes officiers, supérieurs, subalternes et de rang moyen, s'y conforment et dirigent [le peuple] dans la bonne voie, de façon à maintenir les esprits légers; de même, les surveillants des pays frontières. Car la règle la voici : le gouvernement par la religion, la loi par la religion, le progrès par la religion, la sécurité par la religion.»

DEUXIÈME ÉDIT.

Prinsep, loc. laud., p. 582 et suiv.; Burnouf, loc. laud., p. 666 et suiv.

- (10) Devånañpiye piyadasi ¹ låja ² (11) hevañ âhâ ³ [.] dhañme sâdhû ⁴ [.] kâyañ ⁴ cu ⁵ dhañme ti ⁶ [.] apàsinave bahukayàne (12) dayà ⁵ dàne ⁵ sace socaye ⁵ ca khu ⁶ [.] dàne

¹ D2 °dasâ°, A °dasî°.

² AR "làjà".

³ RM °âha°.

⁴ ARM °sâdhu°.

⁵ D² °kâyâm ca dha°, A °kiyam°, RM °kiyam ca°.

⁶ A °ma ti°.

⁷ M °daya°.

⁸ A °dane°.

⁹ A "sàcaye", R.M "soceye ti ca".

pi me bahuvidhe dimne i dupada (13) catupadesu i pakhivâlicalesu vividhe me anugahe kaţe apana (14) dakhinaye i amnani pi ca me bahûni kaţani kaṭani [.] etaye me (15) athaye i iyam dhammalipi i likhapita hevam anupaţipajamtu cilam (16) thitika i ca potùti ti [.] ye ca hevam sampaṭipajāsati i se i sukaṭam kachatiti i [.]

a. A en juger par les fac-similés du Corpus, la lecture, sur les deux piliers de Delhi, est kâyam et non kiyam comme dans les trois autres versions. Kâyam s'expliquerait à merveille par une sorte de sandhi absolument identique au pâli kâyam, sâham, pour ko ayam, so aham. Même pour la lecture kiyam, j'admets une analyse semblable : ke iyam; iyam serait employé au masculin, ce qui n'a rien que de prévu dans des monuments où la même forme est constamment employée tant pour le féminin que pour le neutre et où la différence entre le neutre et le masculin est, au singulier, par l'extension de la dési-

¹ RM dine.

² D² °dupâda°, A °padamca°.

³ D2R "vidha me".

⁴ D² °pânemdàkhanàyo°, ARM °dakhi°.

⁵ D² °ànàni pi ce me°.

⁶ R 'bahuni'.

⁷ AR °aṭhāye°, M °aṭhāya°.

⁸ R °dhama°.

⁹ RM °pita°.

¹⁰ D' "cilàthi", A "cîlathitìmkà", R "thitìkà", M "thitìkà".

¹¹ D² °pota sà . ye°, ARM °ca hotůti ye°.

¹² D² °ca — tipajisa°, ARM °pajisa°.

¹³ A "sa su".

¹⁵ D² 'katha kachati ti, R 'kachati ti, M 'kachati.

nence e, oblitérée ou à peu près. Cette explication me paraît beaucoup plus vraisemblable que la comparaison du sanscrit kiyat. Il ne s'agit pas de déterminer l'étendue du dhamma, mais d'en indiquer la nature. D'ailleurs, si la lecture de D2 et de D est bien certaine, elle coupe court à toute hésitation. b. Burnouf a, d'une façon générale, fort bien expliqué apâsinava. Sculement je ne crois pas qu'il faille voir dans âsinava une formation indépendante, quoique synonyme, de l'ordinaire asrava. Elle serait par trop isolée, et le mot s'explique à merveille par une simple altération mécanique; âsrava, dans notre dialecte, peut donner âsilava, comme nous avons en pâli siloka, silesuma, silâqhati, kilesa, etc.; âsilava se peut à son tour changer en âsinava, comme le pâli a nangala, nangula pour le sanscrit langala, lângula (cf. Kuhn, Beitræge zur Pâli-Gramm., p. 44). Les versions de Radhiah et de Mathiah nous aident à corriger à la fin de la phrase socaye, qui est nécessairement incorrect, en soceye, c'est-à-dire cauceyam, une forme normale. Iti, que portent ces deux versions, s'explique très bien après une énumération; mais on peut aussi s'en passer. En aucun cas il ne faut faire commencer avec Burnouf la phrase suivante soit par *ca khu* , soit même par *iti ca khu* . Cette seconde formule serait en elle-même possible au début d'une proposition; mais, outre le sandhi soccyeti, ou plutôt la forme enclitique ti, qui serait inadmissible au commencement d'une phrase, pi, qui suit dâne, ne serait plus possible après cette accumulation de particules. Ca khu ou iti ca khu terminent et encadrent l'énumération; pi reprend un nouvel ordre d'idées : « Aussi ai-je fait beaucoup d'aumônes. » - c. Il y a deux façons d'entendre l'expression âpânadâkhinâye, suivant que l'on prend pâna comme représentant en sanscrit prâna ou pâna. C'est au premier parti que s'est arrêté Burnouf : « Des faveurs leur (aux hommes et aux animaux) ont été accordées par moi, jusqu'au présent de l'existence. » Une pareille manière de parler me semble peu naturelle; la tournure « jusqu'à » (â) fait plutôt prévoir l'indication d'une faveur si particulière, si inattendue, qu'elle constitue comme un raffinement de bonté. J'ajoute que le terme anagaha ne paraît pas annoncer en effet un service aussi essentiel que le don de la vie, mais plutôt quelque charité de surérogation. J'ajoute surtout qu'il faut, d'après la contexture de la phrase, que le bienfait s'applique à la fois aux hommes et aux bêtes (dupadacatupadesu); or nous verrons que Piyadasi met certaines limites au meurtre des animaux, il gracie quelques condamnés, mais nulle part il ne parle d'abolir d'une façon générale la peine de mort. Je conclus que la seule interprétation satisfaisante consiste à prendre pana dans le sens de «boisson, eau», «jusqu'à leur assurer de l'eau», et que l'allusion du roi porte sur une œuvre dont il fait plusieurs fois mention avec une satisfaction légitime, sur la création de puits le long des chemins (cf. G. 1er édit). On verra ci-dessous (viii, 2-3) avec quelle visible complaisance le roi insiste sur ce point.

Cette comparaison pourrait même peut-être inspirer une analyse tout à fait différente. Dans ce passage, le roi se vante d'avoir établi beaucoup d'âpânas, d'auberges ou caravansérails; âpâna se pourrait de même prendre ici en un seul mot. Cependant on ne voit pas bien pourquoi le roi ne citerait expressément que ce genre de bienfaits; la première construction a l'avantage d'en impliquer beaucoup d'autres dont la locution vividhe anugahe fait en effet attendre la mention. De l'emploi de dakkhina, que nous constatons ici, il y aurait lieu peut-être de rapprocher l'exemple arogadachinae bhavatu, de la troisième ligne de l'inscription de Wardak (Journ. Roy. Asiat. Soc., XX, 261 et suiv.); telle est du moins la lecture proposée par Dowson. Malheureusement l'interprétation et le déchiffrement même de ce monument sont encore trop imparfaits et trop hypothétiques pour que la comparaison en ait beaucoup de poids. — d. Relativement à l'orthographe °thitiká de plusieurs versions, on peut comparer les orthographes analogues que j'ai relevées dans le sanscrit buddhique, comme Mahâvastu, I, p. 595. J'ai à peine besoin de remarquer qu'il faut lire hotûti, le ti ayant été par erreur gravé deux fois. — e. Sur kachati = karishyati, cf. I, p. 123.

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. La religion est excellente. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que cette religion? [Elle consiste à commettre] le moins de mal possible, [à faire] beaucoup de bien, [à pra-

tiquer] la pitié, la charité, la véracité, et aussi la pureté de vie. Aussi ai-je fait des aumônes de tout genre; sur les hommes et les quadrupèdes, les oiseaux et les animaux aquatiques, j'ai répandu des faveurs diverses, jusqu'à leur assurer de l'eau potable; j'ai exécuté encore bien d'autres actions méritoires. C'est pour cela que j'ai fait graver cet édit, afin que, s'y conformant, on marche de même dans la bonne voie, et qu'il subsiste longtemps. Celui qui agira de la sorte, celui-là fera le bien. »

TROISIÈME ÉDIT.

Prinsep, loc. laud., p. 584; Burnouf, loc. laud., p. 669 et suiv.

.

- (17) Devànañpiye piyadasi làja ¹ hevañ ahâ ² [.] kayanañmeva ³ dekhati ⁴ ª iyañ me (18) kayâne kaţeti nomina ⁶ pâpañ ⁵ dakhati ⁴ iyañ me pâpa ² kaţeti iyañ vâ ⁵ âsinave (19) nâmāti ⁰ [.] dupaṭivekhe ° cu kho esa hevañ ¹ ⁰ cu kho esa dekhiye imâni (20) àsinavagâmîni ¹ ¹ d nâma ¹ ² atha cañḍiye nithûliye ¹ ³ kodhe mâne [.] isyâ (21) kâlanena ¹ va ¹ ⁵ hakañ mâ palibhasayisañ ¹ ⁵ esa bàḍha ¹ ² dekhiye ° iyañı me (22) hidatikâye iyañı ma name ¹ pâlatikâye ¹ [.]
- a. Peu importe qu'il faille lire dekhati ou dekhamti, ici et dans la suite; le sujet est indéfini : « on voit ». C'est bien le présent et non le futur (cf. Kern, Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser., xn, 389, note) qu'il faut entendre sous la forme dakhati ou dekhati. Voyez plus bas le participe futur dekhiya. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'orthographe régu-

```
1 A °dasî lâjà°.
```

² D²AM °âhâ°, R °âha°.

³ A "nameva".

⁴ A °khavi i°, RM °dekham̃ti i°.

⁵ A °pàpakaiñ°.

⁶ RM °dekhamti°.

⁷ D²RM °pâpe°, A °pâpake°.

⁸ D² °va°.

⁹ La lacune dans A commence ici et s'étend jusque dans l'édit suivant.

¹⁰ R 'esa bayam'.

¹¹ D2M °gâmini°.

¹² RM °nàmâti a°.

¹³ RM °niṭhûli°.

¹⁴ RM °isyakâ°.

¹⁵ D² °vâ°.

¹⁶ RM °yisamti e°.

¹⁷ M °sa thàdhañ de°, R °dhañ de°.

¹⁸ D² °iyam me pâ°.

¹⁹ R M °kâye ti.

lière serait kayânam (ou onam) eva. — b. Les syllabes nomina sont embarrassantes, d'autant plus que l'accord de toutes les versions est de nature à inspirer une plus grande circonspection dans les conjectures. Burnouf analysait no iminá « non par celui-ci »; mais j'avoue que je ne vois pas bien le sens qu'il en prétendait tirer, et je découvre moins encore celui que l'on pourrait tirer utilement de cette analyse. Une seule chose est certaine, c'est qu'il nous faut une négation. Elle peut être contenue dans la première syllabe, no; elle peut l'être aussi dans la dernière, na. C'est au premier parti que, d'accord avec Burnouf, paraît se ranger M. Kern, qui, citant incidemment ce membre de phrase, transcrit (Roy. As. Soc., new ser., xn, 389 n.) na punah; mina représenterait donc punah. A la rigueur on pourrait retrouver le même mot sous la forme mana à la fin de cet édit : iyañ mana me. Cependant, on le verra par une note suivante, punah, dans cette autre phrase, ne paraît pas appelé par les nécessités du sens, au contraire. Cette analogie ne saurait donc être décisive en faveur d'une identification qui présente autant de difficulté que celle de mina et de punah. A plusieurs reprises nous avons dans nos inscriptions rencontré cet adverbe, mais toujours sous la forme puna ou pana (pane). L'altération du p initial en m n'est rien moins que fréquente; quand nous rencontrons en prâcrit mia, miva pour pi va (api iva), c'est seulement après une nasale (cf. Weber, Hála², index, s. v.). Et encore faudrait-il expliquer le changement de u en i, particulièrement inattendu après une labiale. Cette transcription, si ingénieuse qu'elle soit, me paraît donc fort hypothétique. Je erois préférable d'avoir recours à une conjecture et de lire nâmâ (pour nâma) na. Nâma serait placé ici exactement comme il figure à la fin de la phrase, après âsinave; rien de plus naturel, puisque ces deux membres de phrase se font antithèse. J'ajoute que, à la fin de l'édit, je ne vois pas non plus d'expédient plus plausible que de corriger maname en me nama. Burnouf supposait une répétition accidentelle de la syllabe me (ma); nous ne pouvons nous en tenir à cette explication; nous verrons en effet qu'il n'y a pas lieu d'admettre la présence de la négation que cherchait Burnouf. Je ne puis le suivre davantage dans la traduction de la dernière partie de la phrase présente. A iyañ vâ âsinave... il commence une nouvelle proposition et traduit : «Et c'est là ce qu'on appelle la corruption du mal. » Je ne vois pas trop dans ce qui précède à quoi pourrait se rapporter cette observation : âsinava est, au contraire, défini un peu plus bas. D'ailleurs le vâ et le ti final coordonnent nécessairement cette proposition à celle qu'elle suit. Nous rétablirons un sens parfaitement naturel et lié en traduisant : « On ne se dit pas : j'ai commis telle faute, ou telle action est un péché. » Il n'y a pas de tautologie : le premier examen concerne le fait matériel de l'action mauvaise qu'on se dispense de constater; le second, l'appréciation rigoureuse de la valeur de ces actions qu'on s'abstient d'approfondir. Et, en effet, la suite de l'édit a pour but : 1° d'inculquer la nécessité de l'examen; 2° d'éclairer la conscience par une définition telle quelle du péché. Sur âsinava, voy. l'édit précédent. — c. On remarquera l'orthographe irrégulière °pațivekhe pour °pațiyarekhe. L'anomalie se reproduit de même par la suite, comme dans pativekhâmi, vi, 4, et aussi dans anuvekhamâna, vine édit, I. 2. Le thème prati-ava-îksh est consacré dans la terminologie buddhique au seus d'« examen de conscience». On peut voir un passage du Visuddhimagga cité par Childers (s. v. paccavekkhanam) qui, parmi cinq examens, distingue celui des passions dont on s'est défait, et celui des passions dont on a encore à se défaire. Ce sont précisément les deux examens dont parle ici le roi. D'après ce que j'ai dit plus haut, les deux cu kho marquent une double réserve. La première porte sur la phrase précédente : on ne se rend pas compte du mal que l'on commet; il est vrai qu'un pareil examen est difficile; la seconde sur ce membre de phrase lui-même : cet examen est difficile, et pourtant il est nécessaire de s'examiner soi-même. Suit la teneur de cet examen. — d. Il ne faut pas entendre âsinavagâmîni, les vices « qui viennent de l'asrava», mais les actions «qui rentrent dans la catégorie de l'asrava, du péché». C'est la scule traduction qui s'accorde avec l'emploi habituel de gâmin anssi bien qu'avec le sens général. Hevam du membre de phrase précédent nous permettait de prévoir que nous aurions ici une explication de cet examen que réclame le roi. En effet, la phrase commence par imâni, qui est en parallélisme exact avec iyam des propositions antérieures; et, ce qui est tout à fait décisif, les versions de Radhiah et de Mathiah eneadrent ce commencement de phrase dans un iti qui en souligne la vraie intention. La suite, yatha, etc. est un développement explicatif, une sorte de définition sommaire destinée à faire connaître la nature de l'asrava, en quoi consiste le péché. L'équivalent de l'abstrait camdiya, cândya ne paraît pas usité dans la langue classique. — e. Cette dernière phrase de l'édit n'a pas jusqu'ici été comprise; ni les propositions ni même les mots n'ont été convenablement séparés. Les nouvelles copies, en nous fournissant clairement la lecture kâlanena, ne peuvent laisser aucun doute sur la construction. D'autre part, plusieurs versions donnant palibhâsayisam esa, il est elair que le ti ajouté par deux d'entre elles représente iti, et que, par conséquent, le membre de phrase est mis dans la bouche d'un tiers, c'est-à-dire du pécheur, et détermine ce qu'il y a lieu de surveiller exactement, avec énergie (bâḍhañ dakhiye). De nombreux passages (par exemple K. vni, 2; Kh. xii, 32; Sahasarâm, 1; ci-dessous, vin, 1, etc.) ne laissent aucun doute sur la valeur de bâdham; il équivaut couramment à une manière de superlatif. La phrase isyâkâlanena, etc. ne présente en elle-même aucune difficulté grave. Palibhâsati signifie en pàli décrier, calomnier, diffamer. C'est le même sens que nous avons ici, soit que le causatif ait sa pleine valeur « faire calomnier » on , ce qui me paraît plus probable , qu'il n'ait pas d'autre portée que le thème simple. Nous avons déjà rencontré la forme hakam équivalant à ahañ; nous la rencontrerons dans la suite plus fréquemment encore. Ce à quoi il faut veiller avec soin, c'est donc de ne pas répandre de calomnie par une raison, par une inspiration d'envie. Les versions de Radhiah et de Mathiah complètent la phrase par un iti final, montrant ainsi clairement que ce dernier membre, iyam me, etc. est aussi compris dans les choses qui sont à considérer. Nous arrivons donc à cette traduction parfaitement naturelle: «il faut se dire : cela (cette attention à éviter la calomnie et l'envie) sera pour mon bien en ce monde, cela sera pour mon bien dans l'autre vie. » Il est évident que nous ne pouvons admettre la négation que Burnouf cherchait dans les syllabes maname. Le roi ne sépare et surtout n'oppose jamais l'avantage présent et l'avantage futur ou proprement religieux. En tout cas, concue de la sorte, cette opposition aboutirait ici à un non-sens. Il n'est pas admissible que le roi considère comme indifférente à la destinée future l'attention à éviter la calomnie. De là ma conjecture exprimée plus haut et en vertu de laquelle je lis iyañ me nâma; la correction 18 en 58 est particulièrement facile. Et quant à un punali, en supposant un instant qu'il pût être représenté par une forme mana, il s'expliquerait assez malaisément à cette place où rien n'appelle une antithèse.

Je traduis donc tout ce morceau de la façon sui-

"Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. On ne voit que ses bonnes actions; on se dit: J'ai fait telle bonne action. En revanche, on ne voit pas le mal qu'on commet; on ne se dit pas: J'ai commis telle action mauvaise, telle action est un péché. Il est vrai que cet examen est pénible; et pourtant il est nécessaire de se surveiller soi-même, de se dire: Tels et tels actes constituent des péchés, comme l'emportement, la cruauté, la colère, l'orgueil. Il faut se surveiller avec soin et se dire: Je ne céderai pas à l'envie et je ne calomnierai pas; cela sera pour mon plus grand bien ici-bas, cela sera en vérité pour mon plus grand bien à venir. "

QUATRIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 585 et suiv.; Lassen, Ind. Alterth., II, p. 258, n. 2; p. 272, n. 1; p. 274, n. 1; Burnouf, p. 740 et suiv.; Kern, Iaartelling der zuydelijke Buddhisten, p. 94 et suiv.

(8) አመሪ የመደር የተረተ ነው የሚያ (2) የተረተ ነው የሚያ (2) የ **ሚያያች ካ**ጀትር ብሮኒ ቦረባ ጊነያ8. ሶዲዊ ፒር *ያ* ι.8Τα ΥΥΡΕΤΩΥΡΑΤΩΥ ΥΥΡΕΙΩΥ ΤΤΑΥ (⁶⁾ ἔቲ (το) ٩πζዝ-ՂD<u>ፒ</u>Υያ Η⊙-<u></u>伜Ր٤. <mark>ዩ</mark>ፓ፻ፓ፬<mark>ሂ</mark>ፓ ፲ዊ६૪ (፣፣) ዘዋ∙⊙-ድሂ ደ**ፐ**ሃዾሂ **ባ**ጦሂ*岛*ቦዩ. ኆJ.ቦ √៤(ያ (12) ጕየ8&ኅἔ±∔€ €ፐቦክዋርነዣታፓ \mathbf{T} የየባታልቶፓ8ያ \mathbf{K} አንዕ $\mathbf{\hat{r}}$ \mathbf{K} (\mathbf{r}) ሃዜሂላ \mathbf{T} ፕዌኒኅ אዯ:'ソርኅ*岛*₩수୯ (19) ፞ ፞ ው. ነገ ነገርጓደት የሂደጉ ユ エギスエ (エフ) &フコスレギユ゙ズ ユ゚スト、プ エスギュ エ 747977 (18) TYTYX \$\frac{2}{6}\$\frac{1}{2} ፈሂ ኔፐኔዮኒርብሂ÷ Γቦዩፕየትሞኒ (61) ንግቂብ ዩፒጎዕሂርቲብዊ ርብሂዝ-ጊዕፓሻሂ {Tዋባ (50) የ የሂደደጋው84ብፓ ዋጥይ ኔፐዋደዲህሂ

(1) Devânampiye piyadasi lâja hevam âhâ¹ [.] sadvîsativasa (2) abhisitena² me iyam dhammalipi likhâpitâ³ [.] lajûkâ me (3) bahûsu pânasatasahasesu janasi âyatâ⁴ª tesam⁵ ye abhihâle⁶ va (4) damde vâ atapatiye me kaṭe⁶ kimti lajûkâ² asvatha abhìtâ³ (5) kammâni pavatayevû⁵ janasa jânapadasâ¹⁰ hitasukham upadahevû¹¹ (6) anugahinevu câʿ [.] sukhiyanadukhîyanam¹² jânisamti dhammayutena¹³ ca (7) viyovadisamti ⁴ janam jânapadam kimti hidatam ca pâlatam ca (8) âlâdhayevû¹¹ ti [.] lajûkâ pi laghamti¹⁵ paṭicalitave mam pulisâni pi me (9) chadamnâni¹⁰ paṭicalisamti tepi ca kâni viyovadisamti ¹² yena mam lajûkâ¹³ (10) caghamti ¹¹ âlâdhayitave²⁰ [.] athâ²¹ hi pajam²² viyatâye²³ dhâtiye nisijitu²⁴ (11) asvathe hoti viyatadhâti caghati ²⁵ me pajam sukham paliha-

```
1 R °àba°.
```

² R "saḍa".

³ RM °pita°.

¹ R M °yata°.

⁵ RM °tesàñi°.

⁶ M °bhipâle°.

⁷ RM °jûka°.

⁸ RM °bhîta°.

⁹ RM °yevûti ja°.

<sup>M °àdasa°, R °dasa°.
R °hevu°, M °dapevû°.</sup>

¹² R °neva ca sukhiya°, M °yanadakhî°.

¹³ M °mayate°.

¹⁴ R °yevu la°.

¹⁵ R M °pi cagham̃°.

¹⁶ D² — chamdamnà°, RM °chamdamnà°.

¹⁷ D2 °yovadasañi°.

¹⁸ RM °jûka°.

 $^{^{19}}$ D² °ghaintì°.

²⁰ D2 °làdha . yi°, R °làdheyàtave°.

²¹ D² °atha hi°.

²² D² °paja°.

²³ R °viyàmtâ°.

²⁴ D² °nisajîtu°.

²⁵ D2 R "caghañti", M "caghatiñ me".

tave $^{1\,f}$ (12) hevañı 2 mamâ 3 lajûkâ 4 kaṭâ 5 jânapadasa 6 hitasukhâye 7 [.] yena 8 etâ 9 abhitâ 10 (13) asvatha sañtañı g avimanâ 11 kañmâni 12 pavatayevûti etena me lâjûkâna 13 (14) abhihâle 14 va dañiḍe 15 và 16 atapatiye 17 kaṭe [.] ichitaviye 18 hi esâ 19 kiñīti h (15) viyohâlasamatâ 20 ca 'siya dañiḍasamatâ 21 ca [.] ava 22 ite pi ca 23 me 24 âvuti $^{25\,i}$ (16) bañidhanabadhânañ 26 munisânañı tîlitadañiḍânañ $^{27\,j}$ patavadhânañı 28 tiñini diva-

```
1 D2 °paja sukhâhàlihamtave°, M °taveti he°.
```

² D² °heva°.

³ D2RM °mama°.

⁴ RM °jûka°.

⁵ D2 R.M °kate°.

⁶ D² °jana°.

⁷ D² °tasakhaye°, RM °sukhaye°.

⁸ D2 °yana°.

⁹ D2R ete, Meta.

¹⁰ D2R °abhitâ°.

¹¹ D2RM °mana ka°.

¹² D2 °kamà°.

¹³ D2RM °kànam°, A — nam a°.

¹⁴ D2 °abhâhâla°, A °abhi .la°.

¹⁵ D2 °dada°, A °dadda°.

¹⁶ D2 °ve°, ARM °va°.

¹⁷ RM °amtapa°.

¹⁸ JD2 °chitamviye°.

¹⁹ D2 °sà.ti°, RM °esa°.

²⁰ D² °viyahâ°, A °patiye aji cachatavaya ha lesikitañ câ viyahâ°, A °samanâ câ siyâ°.

²¹ D2 °mata ca°.

²² A °amva°, M °âvâ°.

²³ D² °va°.

²⁴ A °ma°.

²⁵ A °àvati°.

²⁶ R "nabamdhâ", M "nàbamdhà".

²⁷ D² A R M °tîlita°, D² °damdâna°.

²⁵ D2 °vadhanam̃°.

sàni ¹ me (17) yote dimne natikavakani ² nijhapayisamiti ³ jivitaye ⁴ tanam [.] (18) nasamtam va ⁵ nijhapayita ⁶ danam dahamti ⁷ palatikam upavasam ⁸ va ⁹ kachamti ¹⁰ [.] (19) icha hi me hevam niludhasi pi kalasi ^k palatam ¹¹ aladhayevuti ¹² janasa ca (20) vadhati ¹³ ¹ vividhadhammacalane sayame danasavibhage ti ¹⁴ [.]

a. On peut douter sinon du sens, au moins de la forme véritable du mot qui est écrit ici âyatâ. M. Kern corrige âyutâ, sanscrit ऋयुक्ता:, la forme et le sens sont ainsi très satisfaisants. Il est pourtant remarquable que plus bas (D. viii, 1), dans une locution absolument équivalente à notre phrase, nous retrouvons la même lecture, âyata, que portent ici unanimement toutes les versions; il en est de même dans le troisième passage où reparaît le mot, à Dhauli, dans le 1er édit détaché, l. 4. Au contraire, dans les cas où nous sommes sûrement en présence du substantif âyukti (Dh., éd. dét. 1, 11; II, 8), et tout à l'heure,

¹ A °tini divasini°.

² A °kâvamkâni°.

³ A °nisapayi°.

⁴ A °javi°, M °jivi°, R °vitaye°.

⁵ M °va°.

⁶ R 'yitave'.

⁷ D² °daham̃°.

⁸ Dº °vâsa°, A °pavasam°, R °vâsum°.

⁹ A °vâ°.

¹⁰ A °kachati°.

¹¹ M °pala°.

¹² D2 °yevati°, A °lâdhayathâti°, M °yevûtà°.

¹³ A °vadhatâ°.

¹⁴ A °dâne savibhigetî, D² 'savabhâ'.

à la ligne 15 de la présente tablette, l'u, loin d'être omis, agit sur l'y qui le précède et le change en v, âvuti. Je doute pourtant qu'il faille revenir à l'analyse tentée par Lassen et adoptée par Burnouf आयत्ता; même en invoquant l'analogie de समायत्त, la signification n'est pas entièrement convenable. Il me semble seulement découvrir ici dans l'orthographe la trace d'une certaine confusion qui se serait faite dans l'usage populaire entre les deux participes, pourtant bien distincts, âyatta et âyatta. Nous avons dans lajûka l'orthographe ordinaire, par un a bref, qui décide M. Kern (Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser., xII, 393) à dériver le titre, non pas directement de râja, mais de râjya. Il est certain que cette écriture se retrouve dans la plupart des cas; mais le vocalisme est particulièrement négligé dans les édits des colonnes, et Girnar, au m° édit, porte l'â long, sans parler de la ligne 13 de notre présente tablette. D'autre part, je note râja dans un passage du Mahâvagga (11, 16, 14), où le mot, rapproché de rajamahâmattâ et employé au pluriel, ne peut guère avoir d'autre sens que n'aurait notre rajaka. J'ajoute que l'à long presque invariablement conservé dans le mot et qui, par conséquent, semble bien authentique, paraît s'expliquer seulement par l'influence persistante des cas obliques du pluriel râjûnam, râjûhi, les seuls qui se tirent du thème râju. Dans ces conditions, j'incline à penser, malgré l'irrégularité habituelle de l'orthographe, que lajuka se doit étymologiquement écrire lájuka, rájuka, et que le mot est directement tiré de

râju = râjan. — b. Le sens de abhihâla n'est pas nettement déterminé par l'emploi ordinaire du mot: le sens de présent consacré en pâli ne convient pas ici; le sens de confiscation choisi par Burnouf et dérivé sans doute par lui de la signification de prise, vol, attestée pour le sanscrit classique, est bien arbitraire. La suite (l. 14-15) établit, on le verra, un parallélisme direct entre abhihâla et damda d'une part, viyohâlasamatâ et daindasamatà d'autre part; il s'ensuit que abhihâla doit être pris ici dans une valeur très voisine de celle de viyohâla. Vyavahâra désigne l'action judiciaire. Je crois donc que nous ne pouvons mieux faire que de déduire avec M. Kern, pour abhihâra, d'après l'analogie d'abhiyoga, la signification de poursuite, du sens attesté d'attaque, en général. De même pour atapative, je me range à l'analyse âtma-pati de M. Kern; mais j'en crois devoir tirer, pour l'ensemble, une traduction toute différente. La phrase est répétée un peu plus bas; nous ne pouvons séparer l'explication des deux passages. Dans l'un et l'autre cas, nous voyons que la mesure prise par le roi a pour but de donner aux râjukas une entière sécurité d'esprit, de les laisser vaquer sans crainte à leur mission. Mais le second spécifie de la part du roi une autre vue encore. Cet arrangement a pour point de départ le désir de faire régner « l'uniformité (ou l'égalité) dans les poursuites, l'uniformité dans les châtiments». Comment le roi pourrait-il obtenir un résultat semblable en abandonnant à ses officiers la décision arbitraire et sans contrôle sur les poursuites à ordon-

ner et sur la nature ou l'étendue des châtiments à prononcer? Car c'est à ce sens qu'aboutit la traduction du savant professeur de Leyde. Tout s'explique dès que nous prenons âtman comme désignant le roi lui-même, et, nous rapprochant en ce point de Burnouf, les poursuites et les châtiments comme concernant non pas les administrés des râjukas, mais ces fonctionnaires eux-mêmes. « Je me suis réservé personnellement, dit le roi, les poursuites à exercer et les châtiments à édicter contre eux. » Il est clair que le moyen est excellent pour établir dans la jurisprudence à l'égard de ces officiers une uniformité parfaite. C'est aussi de toute façon une garantie sérieuse pour les intéressés; ils pourront remplir leurs fonctions sans inquiétude, sachant qu'ils ne sont justiciables que du roi; que, par conséquent, ils échappent aux tracasseries et aux inimitiés possibles de leurs supérieurs hiérarchiques, comme ceux qui vont être désignés tout à l'heure sous le titre d'a hommes » (pulisa) du roi. Je crois inutile d'insister sur les raisons qui rendent inadmissible l'interprétation que Burnouf, mal servi par une fausse analyse d'atapatiya, avait proposée pour cette phrase. - c. Il ne peut y avoir, je pense, aucun doute sur ces derniers mots, sur lesquels la lecture °vacâ, au lieu de °vu câ, a jusqu'ici égaré les interprètes. Anugahineru n'est rien qu'un optatif de anugrihnâti, dérivé et orthographié suivant toutes les analogies du pràcrit, et en particulier du dialecte de nos inscriptions, vu pour yu, comme dans upadahevu et dans beaucoup d'autres cas déjà signalés ou qui restent à signaler. La traduction est parfaitement simple; le but du roi est que les râjukas « procurent et favorisent le bien et l'utilité des populations ». Nous avons constaté tout à l'heure une fois de plus que le terme anugrah est familier à la langue du roi; il y a presque les allures d'un terme technique. - d. Il est indispensable, pour entendre ce membre de phrase, de rapprocher l'expression du viiie édit, l. 2, qui le rappelle et le résume. Nous y voyons que le roi exprime ainsi la mission donnée aux râjukas : hevam ca hevam ca paliyovadátha janam dhammayutam. Cette comparaison me paraît condamner la traduction tentée par M. Kern (cf. encore Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser., xII, p. 392 et 393, note). Ovadati a, dans la langue buddhique, le sens précis et connu de exhorter, prêcher; nous l'avons constaté précédemment dans le viº édit. Viyovadati n'a pas d'autre sens, sauf la nuance de diffusion qui, marquée ici par le préfixe vi, l'est, dans l'édit circulaire, par le préfixe pari. Nous en avons une preuve directe à Dhauli, vi, 11: viyovaditá[ve] y correspond à ovaditaviyañ des autres versions. Ce sens est aussi bien le seul qui convienne dans la phrase suivante. D'autre part, la même comparaison nous interdit de prendre, dans dhammayutena, yuta comme un neutre et de traduire avec Burnouf « conformément à la loi ». J'ai eu occasion de remarquer déjà (1, 78) que partout dans nos inscriptions dhammayuta ou son équivalent yuta, au singulier ou au pluriel, a toujours le même sens

et désigne le peuple fidèle, les coreligionnaires du roi. Il n'en est pas autrement dans le xme édit où le roi enjoint à ses officiers de les confirmer par leurs exhortations dans leurs bons sentiments; il n'en est pas autrement ici même. Nous avons, en effet, un moyen très simple de mettre en complet accord le présent passage et le passage ultérieur : c'est de prendre l'instrumental dans sa valeur sociative, si ordinaire et si connue; nous traduirons: « et avec les fidèles (en même temps que les fidèles) ils exhorteront tout le peuple.» Nous sommes ainsi en possession de restituer à la suite de la construction toute sa régularité. Nous ne pouvons, étant données les habitudes de ce style, appliquer âlâdhayevu qu'au peuple, aux administrés, comme sujet; kinti, en effet, annonce toujours l'intention attribuée au sujet de la proposition, ici au sujet de viyovadisamti, c'està-dire aux ràjukas. Comme nous entrons avec kim̃ti et ti dans le style direct, si le verbe s'appliquait à ces officiers, il faudrait qu'il fût à la première personne, non à la troisième. La pensée du roi est donc incontestablement celle-ci : «Les ràjukas évangéliseront mes sujets dans le but de procurer leur bien dans ce monde et dans l'autre.» — e. Il ne peut y avoir de doute sur la restitution de laghamti en caghamīti; de J à d la distance est presque insignifiante, et le témoignage des autres versions est déeisif. Personne n'a encore signalé l'emploi parallèle de ce verbe en pràcrit, ni déterminé son prototype en sanscrit. M. Kern compare l'hindoustani câhuâ, dont le sens de désirer, vouloir serait assez convenable. Mais expliquer directement et sans intermédiaire un terme du temps d'Açoka par l'hindoustani est en soi un expédient si désespéré qu'il me semble nécessaire de chercher encore dans un rayon moins lointain. J'ai au moins une conjecture à offrir : je propose de prendre cagghati comme une altération de jâgrati, employé comme l'est continuellement patijaggati dans la langue buddhique, au sens de prendre soin, veiller à. Pour le durcissement de la moyenne en ténue, le pâli présente plus d'un exemple (cf. E. Kuhn, Beitraege zur Pâli Gramm., p. 40; Trenckner, Pâli miscellany, 1, 61 et suiv.), et les autres prâcrits en contiennent encore davantage. Dans les inscriptions, je rappelle seulement kubhâ=guhâ. Ce qui est plus important, c'est que, ici même, le cas n'est point unique (cf. déjà ci-dessus, 1, 302). Paţicalati doit être pris purement et simplement comme un équivalent de paricarati, seul usité dans la langue classique, avec le sens, ici très convenable, de servir, obéir à. Il ne manque pas d'exemples de la substitution dans les dialectes prâcrits du préfixe prati à pari; je citerai seulement le pali paţipâţi, pour paripâţi; le sanscrit buddhique parijâgrati, à côté du pâli patijaggati (cf. Mahâvasta, I, 435; cf. aussi ibid., p. 396). M. Kern, aussi bien que Burnouf, corrige pulisâni en pulisânam et en fait un génitif dépendant du substantif chamdanâni. L'unanimité des versions interdit de s'arrêter à une correction qui n'est pas si aisée qu'il semblerait d'abord, la forme régulière

étant pulisànam (1º) et non pulisànâm (1º). Il ne reste qu'à prendre pulisâni comme nominatif pluriel. La confusion entre les genres est telle dans tous ces textes, et les analogies dans l'histoire des langues populaires (je citerai surtout le sanscrit buddhique) sont si nombreuses, que l'emploi au masculin de la désinence neutre ne saurait nous arrêter un moment. Il est clair que le sens obtenu ainsi est de toute facon plus satisfaisant. Dans l'édit entier, la préoccupation visible du roi est de rattacher directement tous ses officiers à son action personnelle, de faire régner partout et immédiatement ses ordres, ses volontés. De même ici : les râjukas s'appliqueront à me servir, les officiers (désignés généralement sous le titre d'« hommes du roi ») suivront mes volontés et mes ordres». Les versions parallèles mettent en effet hors de conteste la lecture chamdamnâni, au lieu de chamdanâui. Il n'y a donc pas lieu de songer à une dérivation secondaire équivalant par le sens à chanda. Burnouf avait déjà pensé à prendre pulisâni pour le masculin, et à analyser chandanani en chandajna. Mais des deux mots il aurait fait des accusatifs, et du second une épithète du premier. Toute cette construction est inconciliable avec la signification de pațicalisamti. Il est, au contraire, très simple de reconnaître dans *chañdañnâni* un dvandva composé de chanda et de ajña, «volonté et ordre, » accusatif dépendant de paticalati. Nous avons constaté tout à l'heure (1er édit) que les pulisû constituent une catégorie spéciale d'officiers; il est donc naturel de les

retrouver ici rapprochés des ràjukas. La suite de la phrase paraît même de nature à préciser entre les uns et les autres la relation hiérarchique. Il s'y trouve trois syllabes dont il importe d'abord de rectifier l'analyse. On a jusqu'ici réuni cakâni en un seul mot et on y a vu le reflet du sanscrit cakrâni (ou par correction cakrânâm) en y cherchant tour à tour le sens de corps de troupes ou de province. J'ai déjà eu occasion d'indiquer qu'il faut diviser ca kâni (1, 161); j'ai démontré l'existence, dans la langue de Piyadasi, d'un adverbe kâni; elle ressort à l'évidence des passages du viº (l. 6) et du viiº édit (l. 18), où kâni n'est plus, comme dans nos autres exemples, précédé de ca. Quant au sens, il demeure assez indéterminé, comme il est dans la nature même de la particule, et conforme à son origine. L'exemple du ve édit (1. 9) pourrait suggérer de lui attribuer cette valeur : « en général, d'une façon générale». Mais il me semble, en somme, plus sûr, par la raison que j'ai relevée dans le passage précité, de considérer kâni comme équivalant à peu près à khalu, et la locution ca kâni à la locution ca khu, si familière à ce style. Le sens de yena, « afin que », est fixé par son emploi à la ligne 12. Puisque les exhortations rappelées ici doivent exercer leur influence sur la conduite des râjukas, il est clair que le seul sujet possible de vivovadisañti est pulisâni. C'est à eux que se référerait le pronom te. Mais ce pronom est-il bien sujet? En le prenant comme accusatif, à la façon du pâli et même du sanscrit buddhique (Mahâvastu, 1, 414, etc.), en l'appliquant dès lors aux ràjukas, on aurait l'avantage d'obtenir pour le verbe un régime que semblent appeler sa signification et l'analyse du vin° édit. En tout eas, ce détail est sans importance pour l'intelligence générale de la phrase. Il demeure établi que les officiers compris sous la dénomination de *purushâḥ* du roi étaient supérieurs en autorité aux fonctionnaires désignés comme râjukas, sur lesquels le roi leur confère une sorte de surveillance. — f. Il n'y a plus à revenir sur les formes d'infinitif comme parihatave, pour parihartave; quant au sens de pariharati, il est entièrement fixé par l'usage de la langue buddhique, où il signifie couramment s'occuper, prendre soin de (cf. par exemple, Mahâvastu, 1, 403). Tout le reste de la phrase a été ingénieusement expliqué par Burnouf; M. Kern a amélioré son analyse relativement au mot riyata, qu'il transcrit non pas vyâpta, mais bien vyakta. g. Avec M. Kern, je considère santan non comme =çântañ, mais comme représentant le nominatif pluriel santah. J'ai relevé précédemment le nominatif ayo pour ayam (K. xni, 11); ce serait exactement le cas inverse, si l'o final ne se transformait en e dans ce dialecte; mais la conversion fréquente ici des nominatifs neutres (am) en nominatifs masculins (e) fournissait un point d'appui facile, quoique différent, à une confusion de ce genre. Cântain ainsi placé ne se construit pas. Pour le reste de la phrase, je puis renvoyer à la note b. Je n'ai pas besoin d'insister sur la corrélation étroite qu'établissent entre les deux membres de la phrase les termes yena, —

etena, «afin que — par ce motif». Le sens est, sous une forme légèrement différente, exactement le même qu'aux lignes 3-5. — h. Je ne saurais, avec les précédents commentateurs, considérer kimti comme = sert kîrtih, mais bien comme la particule kimti, si usitée dans nos inscriptions. La désinence d'ichitaviye que portent toutes les versions, mais surtout la comparaison de Bhabra, l. 6, de Dh., éd. dét., 1, 2, 9-11, etc. me semble absolument décisive : esû, comme il arrive ailleurs (par exemple l. 19 de l'édit précédent), et ichitaviye expriment des neutres. J'ai dit le sens où je prends samatâ; je ne connais aucune raison ni dans l'usage sanscrit ni dans l'usage buddhique de détourner le mot de sa valeur propre, qui n'est pas celle d'« impartialité » (Burnouf), d'« équité » (æquitas, dit M. Kern), mais celle d'« égalité », d'« uniformité». C'est le sens qui en effet nous met sur la voie pour l'intelligence exacte de toute la pensée. — i. La transcription âvritti pour âvuti, — âvriti que porte le texte de Burnouf ne doit être qu'une faute d'impression, -- est admissible; le sens de « changement de résolution » est inattendu et complètement arbitraire. J'ai averti plus haut (n, u) que je transcris âyukti. Le changement de y en v est ici trop ordinaire pour nous arrêter un seul instant; cette transcription est d'ailleurs la seule possible dans desâvutike du nº éd. dét. de Dhauli (1. 8), comme M. Kern l'a bien reconnu. Il n'en est pas autrement dans le 1er éd. dét. (l. 11), pour anâvutiyâ, ainsi que nous le verrons plus tard. Le sens est, en effet, ex-

cellent : « A partir de maintenant, voici mon injonetion, ma décision. » — j. J'ai eu occasion de fixer précédemment le véritable sens de tilita (tîrita) (1, 158). Tireti s'appliquant spécialement à l'achèvement, au jugement des procès, tilitadamda désigne « les hommes dont la peine a été prononcée». Yote me paraît parfaitement expliqué par M. Kern, grâce au rapprochement du sanscrit yautaka, et revient au sens, donné d'abord par Burnouf, de « sursis ». La revision des différentes versions dans le Corpus confirme uniformément la lecture première jivitâye tâuam. C'est donc bien elle (et non timnam) que nous devons prendre pour base de l'interprétation. La conjecture de M. Kern (jivitâyeti nânâsamgam, etc.) serait condamnée par ce seul fait que, dans notre texte, tânam termine la ligne; que, par conséquent, à en juger par la pratique constante de ces textes qui évitent de diviser un thème en deux d'une ligne à l'autre, la syllabe nam ne saurait être distraite de ce qui précède pour être jointe à la suite. Tânam s'explique en effet à merveille : c'est le génitif pluriel bien connu du pronom tad. Il ne peut absolument s'appliquer qu'à ces condamnés qui seuls viennent d'être nommés. Il est certain, d'autre part, que ces mêmes hommes sont le sujet des verbes suivants : dâhamti et kachamti. D'où je déduis plusieurs conclusions : d'abord que tânam appartient à la phrase dont le verbe est nijhapayisamti; elle doit d'ailleurs être close après tânam, va ne pouvant être le premier mot et nijhapayità réclamant un régime. Il en résulte

d'autre part que nijhapayisamti ne peut pas avoir pour sujet les condamnés en question. Le point est d'autant plus important que le verbe a fort embarrassé les interprètes et qu'on en a jusqu'ici manqué l'explication. On a tiré jhap de kshap, causatif de kshi, et, du point de vue phonétique, au cune objection n'est possible. Mais, outre que ce verbe n'est point ailleurs employé avec le préfixe ni, cette analyse a conduit aux constructions les plus embarrassées et les moins satisfaisantes. Elles supposent d'ailleurs les condamnés pour sujet, ce qui n'est pas admissible. Nous trouvons en pâli le verbe nijjhâpeti (cf. Childers, s. v.), le causatif régulier du sanscrit ni-dhyni, avec le sens parfaitement légitime de : « faire connaître, tourner l'attention vers ». Nous avons bien ici la brève nijhapeti; mais c'est le même fait qui se produit dans thapeti pour sthâpayati, et d'autres cas encore. Rien ne s'oppose donc à ce que nous reconnaissions dans notre passage le même verbe. Le sujet sera nécessairement ou indéfini, comme il arrive souvent dans nos inscriptions (cf. un peu plus haut dekhamti du 1er édit), ou, ce qui reviendra au même , ces officiers , purushas et râjukas , dont il a été question auparavant. Un sens très naturel se dégagera ainsi pour le membre de phrase qui commence à natikâvakâni. l'accorde, dit le roi, un sursis de trois jours pour les condamnés à mort avant l'exécution de leur peine : « on ne leur en fera envisager ni plus ni moins à vivre, » en d'autres termes, on leur fera connaître que trois jours sans plus sont tout le délai qu'il leur reste à vivre. Cette traduction convient à merveille à nijhapayità de la phrase suivante. On y a cherché un absolutif; l'emploi de nisijitu un peu plus haut ferait plutôt, dans ce cas, attendre ici la forme nijhapayitu. C'est à un participe pluriel que nous avons affaire, "payita pour "pita, comme nous trouvons en pâli et en sanscrit buddhique redayitam, comme nous aurons plus loin (viii, 3) sukhayita. C'est, du reste, comme participe que Burnouf prenait le mot, tout en analysant le radical d'autre facon. Le sens sera donc «qui a son attention ramenée sur, qui est averti de ». Le régime ne peut être que nâsamtam, qui se réduit bien, d'après le précédent de Lassen, en nâçântañ : «le terme, la limite de leur disparition, de leur exécution». Vå est vai ou plutôt, comme en tant de rencontres, era. Il n'y a à revenir ni sur l'adjectif pâlatika, ni sur les futurs dâhamti et kachamti. — k. La locution *uiludhasi kâlasi* est la dernière de cette tablette qui fasse quelque difficulté. Burnouf et M. Kern supposent l'un et l'autre une lecture niludhasâpi kâlasi, « pendant le temps de leur emprisonnement ». La correction est indispensable si l'on veut maintenir cette traduction. Devant l'accord des divers fac-similés successifs et des différentes versions, il serait pourtant préférable d'y échapper. A cette considération se joignent quelques scrupules moins décisifs, je l'avoue. D'abord on attendrait plutôt nilodhasa, comme l'ont bien senti et Burnouf et M. Kern: en second lieu. l'emploi de kâla pour marquer le

temps qui s'écoule, pour signifier «durée», ne me paraît pas très conforme aux habitudes de la langue. Je propose d'éviter ces difficultés, sérieuses ou légères, en prenant kâlasi comme le locatif de kârâ « prison ». Le changement de genre ne saurait nous étonner, après tant d'exemples analogues; en tout cas, il ne serait pas plus surprenant de rencontrer le locatif masculin kârasi de kârâ, que le locatif féminin kâlâyañ de kâla à Rûpnâth (1. 2). Niludhasi reprendrait dès lors son rôle de participe et le locatif s'expliquerait : « même dans un cachot fermé »; « même enfermés dans un cachot». Cette interprétation me paraît rendre plus saisissante, au moins dans la forme, l'antithèse évidemment voulue entre ce membre de phrase et pålatañ. — l. Cette dernière partie, comme le marque l'iti final, exprime également un vœu, une intention du roi. Ce serait, à vrai dire, un potentiel qu'il nous faudrait. Peut-être sommes-nous ici, l'orthographe vadhati étant pour vadhâti, en présence d'une de ces traces du subjonctif comme on en a relevé plusieurs, soit en pâli, soit dans le sanscrit buddhique (cf. Mahâvastu, I, 499, etc.).

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai fait graver cet édit. Parmi bien des centaines de milliers d'habitants, j'ai institué sur le peuple des râjukas. Je me suis réservé personnellement toute poursuite ou tout châtiment contre eux, dans le but que ces râjukas puissent avec une confiauce et une sécurité

entières vaquer à leurs fonctions, fonder et développer le bien et l'utilité de la population de mes États. Ils se rendront compte des progrès ou des souffrances, et avec les fidèles de la religion ils exhorteront la population [entière] de mes États, en vue de lui assurer le bonheur d'ici-bas et le salut à venir. Les ràjukas s'appliquent à m'obéir; eux aussi les purushas obéiront à mes volontés et à mes ordres, et ils répandront les exhortations, afin que les râjukas s'appliquent à me satisfaire. De même que, après avoir confié son enfant à une nourrice habile, on se sent en sécurité, se disant : une nourrice habile s'applique à bien soigner mon enfant, de même j'ai créé les ràjukas pour le bien et l'utilité de mes sujets. Pour qu'ils puissent avec confiance et sécurité, libres de préoccupation, vaquer à leurs fonctions, je me suis réservé personnellement toute poursuite, tout châtiment contre cux. Il est, en effet, désirable de faire régner l'égalité et dans les poursuites et dans les peines. A dater de ce jour, [j'introduis] la règle [suivante] : aux prisonniers qui ont été jugés et condamnés à mort, j'accorde un sursis de trois jours [avant l'exécution]. On les avertira qu'il ne leur reste ni plus ni moins à vivre. Avertis ainsi du terme de leur existence, ils feront l'aumône en vue de la vie future ou pratiqueront le jeûne. Je désire en effet que, même enfermés dans un cachot, ils assurent l'au-delà, et je souhaite de voir se développer les diverses pratiques de la religion, asservissement des sens, distribution de l'aumône »

CINQUIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 590 et suiv. (cf. p. 965).

(2) N44778 :RTEXT N9QTT+6T 970 (4) £\(\mu \) \(\mu \ (7) **ፈንፈሊ**ሆን ፓቦር**ሞ**ሊፒኦሂ ፐ⁴ታያጊ ሂ ዝዩተ ር <mark>"</mark> (9) ርዓትፒ እናደረታ የልተቸሩ ፒት(የፓ ሃያዣዲያ (10) 4FJY\$T \$28TOT8 ዩርቲፓደ ፒኪ ሃ ትያው (١٠) ፎያፐፎያ **ፒ**ሶዊሃ<u>የ</u>ፓ ሂኖሚ (١٠) ዊያ ጥንነት ነት የተፈተር (13) ሂፒትየሂፒ ዊየኦኖ በፐጓኖ ቦ ርቦኔፓ ወደፓዒ (r3) ዝፐ-ር약O 8ያዝየሲፓ ቺር<u>የታ</u>

プレーントと アイア (トイ) アプアはアプマ エタイ

(1) Devànampiye piyadasi 1 làja 2 hevam ahà 3 [.] sadvìsativasa (2) abhisitena 4 me imàni 5 jàtàni 4 avadhiyàni 6 katàni seyatha 7 (3) suke sàlike 8 alune 6 cakavàke hamse 9 namdinukhe 10 gelàte (4) jatùkà 11 ambàkapilike dadì 12 anathika-

² A °làjà°.

¹ M °pîya°, A °dasî°.

³ A °âhâ°, R °âha°, M °heva âha°.

⁴ A °visâtivasâbhi°, RM °vasâbbisitasa°.

⁵ RM °mâni pi jâ°.

[°] RM °vadhyâni°.

⁷ A "saya".

⁸ A °likà°, RM °lika°.

⁹ A °kachâke hamsa°.

¹⁰ A °namdimu°.

²¹ A "jitûke", RM "tûka".

A "kîpilikâ dubhî", RM "pilika dadi".

- 1 A °anathika°.
- ² A °davayaka°.
- ³ A °papata°.
- 4 A °kapata.. ka°, R °taseya pa°.
- ⁵ A °panasase pimale (une lacune jusqu'à [seta]ka°).
- 6 A kapova gamaka°.
- 7 A °sava catapada ya°.
- 8 A °bhoga (une lacune de treize caractères) nà (lacune jusqu'à sajive), R °tipogaño.
 - 9 RM °yati°.
 - 10 D2 ajakanâni e°, RM °jakânâni e°.
 - 11 D² °daka°.
 - 12 D² °kali°.
 - 13 M °ca°.
 - ¹⁴ D² °bhina°, M °gambhi°.
 - 15 D² °payamena°.
 - 16 D² °vâ°.
 - 17 D² °vadhisâ°, RM °vadhya°.
 - 18 R M °pata°.
 - 19 RM °ke ca kà°.
 - 20 D2 °sañmânike°.
 - 21 R °tuse'.
 - ²² A 'jhâ (lacune jusqu'à câvnda'), RM 'jhâpayita'.
 - 23 D2 °àna°.
 - ²⁴ D² °vipisà°.
 - 25 RM °jhapayita°.
 - ²⁶ D² °jîvem no°.
 - 27 R °tisya°, M °tisiyam̃°.
 - 28 R °pûnava°.

(12) tiñmi divasàni câvudasañ pañmaḍasañ ¹ paṭipadâye dhavâye ² câ ³ (13) anuposatha ⁴ mache ⁵ avadhiye ⁶ no pi vi-ketaviye [.] etâni ² yevâ ⁴ divasâni (14) nâgavanasi kevaṭa bhogasi ʿ yàni ³ añmâni pi jîvanikâyâni (15) no hañitaviyâni [.] aṭhamìpakhâye ¹⁰ câvudasâye pañuaḍasâye tisâye (16) panâvasune tàsu ¹¹ câtuñmâsisu ¹² sudivasâye gone no nîlakhitaviye ¹³ [/7) ajake eḍake ¹⁴ sûkale evâpi añne nìlakhiyati ¹⁵ no nîlakhitaviye ¹⁶ [.] (18) tisâye punâvasune catuñmâsiye câtuñmâsipakhâye ¹² asvasâ gonasâ ¹³ (19) lakhune ¹² no kaṭaviye ²⁰ [.] yâva saḍvîñsativasaabhisitena ²¹ me etâye (20) añtalikâye pañnavîsati bañdhanamokhâni k kaṭâni [.]

a. Le neutre jâtañ ne peut être pris ici que dans le sens qu'aurait jâti, «race, espèce» d'animaux. J'ai relevé ailleurs un autre exemple de cet emploi du

```
1 A °pamcada (lacune jusqu'à tâni yâva).
```

² R M °padam dlinvà°.

3 D² °ca°.

⁴ D² °satham̃°, R °sathâm̃°.

 5 D 2 °meche°.

" D² "avàdhi", RM "vadhye".

" D² "tânà".

8 R °yeva°, A °yàva (lacune jusqu'à sudivasà°).

9 D² °yâni°.

10 D2 RM °thamipa°.

11 D2 RM °punà °tîsu°.

12 M °mâsîsa°.

⁴³ A °nilakhitàvi°.

¹⁵ A "eda (lacune jusqu'à lakhane).

¹⁵ D² °khiyâti°.

16 D² °khitañvi°.

 $^{17}~{\rm D^2\,R\,M}$ °câtum̃mâ°.

18 R "svasa gonam̃sa", M "svasa gonasa".

19 A — lakhane', RM 'lakhane'.

20 D² °no khata°.

 $^{-21}$ D² °visati°, M. °vasâbbi°, R °vasâbbisitasa°, Λ °vîsativa°. (Le reste manque jusqu'à la fin.)

mot (Mahâvastu, I, 593). Avadhiyâni katâni «ont été établis, spécifiés comme ne devant pas être tués ». - b. Cette énumération de noms d'animaux constitue une des difficultés principales du présent édit. Plusieurs termes, dont les lexicographes ne nous fournissent pas d'équivalents sanscrits, demeurent obscurs, et, comme il s'agit de dénominations techniques, l'étymologie, dans les cas où elle se dégage avec vraisemblance, ne saurait nous tirer d'embarras. Heureusement cette ignorance, si regrettable qu'elle soit, ne nuit pas à l'intelligence générale du morceau; la détermination plus précise de quelques-uns de ces animaux auxquels nous ne pouvons assigner de noms, ne nous avancerait guère. L'avenir, en étendant nos connaissances, comblera certainement plusieurs de ces lacunes. Ce que nous pouvons affirmer dès maintenant, c'est que l'énumération ouverte par sayathâ comprend les mots save catupade — khâdiyati. C'est là seulement que se termine la nomenclature générale. Ensuite commencent des interdictions temporaires ou spéciales; en sorte que la phrase suivante ne s'ouvre qu'avec ajakû. Ainsi nous trouvons représentés dans la mesure d'ensemble non sculement des animaux aquatiques et des oiseaux, mais les animaux terrestres, les quadrupèdes. — Les noms çuku et çârika sont bien connus; avec aluna, c'est-à-dire arana, commence l'incertitude. J'ignore quel lien Prinsep (p. 965) prétendait établir entre Aruṇa, le cocher mythique, à demi oiseau, de l'Aurore, et l'espèce de grue qui a reçu des Anglais dans l'Inde le nom d'adjutant. Mais je suis volontiers disposé à admettre que dans cette identification ses pandits voyaient juste. Le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg ne connaît aruna comme nom d'animal que pour désigner (d'après le Sucruta) « un petit animal venimeux». Les noms qui encadrent ici aluna ne permettent guère de songer à une signification pareille, mais sûrement à quelque oiseau. Nandîmukha, d'après le Sucruta, s'applique, paraît-il, à un oiseau aquatique; je n'ai aucun moyen d'en déterminer le vrai nom. Gelâta est entièrement incertain; il ne peut être question de l'identification avec qridhra admise par les pandits de Prinsep. L'origine du mot ne paraît pas particulièrement obscure. Le sanscrit connaît plusieurs noms d'oiseaux dans la formation desquels entre comme second membre ata, comme vyâghrâta, dhûmyâta; nous en avons probablement un nouvel exemple dans ce mot, qui se pourrait transcrire en gairâta, de giri «montagne». Jatûkâ, la « chauve-souris », ne fait pas difficulté. Ce nom paraît clore, quant à présent, l'énumération des oiseaux. Ce n'est pas que le mot ambâkapîlika (°kipilika à Allahabad) soit clair; mais le pâli kipillika, par dissimilation pour *pipilikâ*, «fourmi», semble nous donner la clef du second membre. Quant au premier, je ne saurais avec Prinsep y chercher le sanscrit ambà, ni adopter pour l'ensemble le sens de «mère-fourmi», c'est-à-dire « reine des fourmis ». La spécification législative deviendrait, à force de minutie, par trop insaisissable. Je ne vois guère à choisir qu'entre âmra « manguier » (que plus loin nous retrouverons de même sous la forme féminine amba) et ambu, « eau »; l'â de la désinence serait, dans le second cas, surprenant; l'inexactitude de nos textes dans la notation vocalique nous laisse cependant quelque marge, et jusqu'à nouvel ordre je me figure qu'il est ici question de quelque animal désigné par cette périphrase, la «fourmi d'eau ». Sous un point de vue au moins la conjecture est satisfaisante; le nom ouvrirait bien une série d'animaux aquatiques. En effet, celui qui vient après et dont la forme exacte (cf. M et A) est dudi, désigne une petite espèce de tortue. Avec le suivant, nous avons certainement affaire à un poisson, macha, c'est-à-dire matsya; quant à la première partie du mot, je ne le prendrai pas comme Prinsep = anarthika, mais = anasthika, le poisson en question étant désigné comme n'ayant pas d'os, peut-être figurément et à cause, par exemple, de sa souplesse extrême. Le th cérébral me paraît recommander cette étymologie. Je n'imagine pour vedaveyaka qu'une transcription possible: vaidarveyaka. Darvi désignant le « chaperon » des serpents, on peut supposer que vidarvi, ou, ce qui revient au même, la forme patronymique vaidarveya aurait désigné quelque poisson comme analogue au serpent « moins le chaperon »; il aurait pu ainsi désigner l'anguille, par exemple; mais c'est là une pure hypothèse, puisque je ne rencontre pas le mot dans les dictionnaires sanscrits. En partant du sens de « gonflement, enflure » constaté pour pupputa, il est assez naturel de

penser que gañigâpupuțaka s'applique à certain poisson du Gange, remarquable par quelque protubérance. Le çamkujamacha ne doit pas être différent du poisson cañlkuci des lexicographes sanscrits; il n'y a entre les deux qu'une nuance phonétique qu'explique assez l'affaiblissement prâcrit de c en j. Le terme suivant commence la catégorie des animaux terrestres, au moins dans sa seconde partie, sayaka, qui est, je pense, en sanscrit çalyaka, le « porc-épic ». La première est plus douteuse. Néanmoins nous retrouvons dans Yâjñavâlkya, I, 177, le porc-épic (sous la forme çallaka) associé à la tortue (kacchapa); il est bien tentant de chercher ici un rapprochement pareil et de prendre kaphata comme équivalant au sanscrit kamatha. Je reconnais que la transition phonétique n'est rien moins que régulière, mais l'objection ne saurait être absolue, surtout pour une sorte de nom propre, d'un mot sans doute très usité et qui, même sous sa forme classique, porte tous les caractères d'une origine populaire. Précisément, dans le vers cité du Dharmacàstra, les deux animaux sont donnés comme pouvant se manger; il est done naturel qu'ils ne soient point enveloppés iei dans la catégorie finale save catupade, etc. Le même vers parle du fièvre çaca; nous le retrouvons dans notre pañnasase, que les deux termes soient équivalents ou que l'addition de parna marque une espèce particulière. Pour simala, je ne puis découvrir aucun équivalent sanscrit dont la correspondance soit phonétiquement régulière ou au moins justifiable. Sañdaka est le

sanscrit shanda et désigne un taureau vivant en liberté. Pour okkapiñda, je ne puis offrir de traduction certaine; la forme du moins et l'existence du mot sont garanties, car nous le rencontrons en pâli. Mahâvaqqa, VI, 17, 6, il est raconté que les Bhikshus laissant hors du monastère les vivres qu'on leur a apportés, ukkapindakâpi khâdanti corâpi haranti: « les ukkapindakas les mangent, les voleurs les prennent.» On pourrait songer au renard, à cause de sa couleur, et en s'appuyant sur le nom d'ulkâmukhî qui lui est, paraît-il, appliqué. Les deux derniers termes de l'énumération setakapota et gâmakapota, qui ne prêtent à aucune équivoque et désignent évidemment deux espèces de pigeons, semblent garantir la restitution palapate pour palasate, c'est-à-dire la «tourterelle»; la correction de d, en l, est des plus aisées, et, quelle que soit la netteté avec laquelle sont gravées ces inscriptions, il ne manque pas dans nos reproductions d'exemples certains de corrections nécessaires. Si de nouvelles revisions garantissaient d'une façon définitive la lecture palasate, il ne resterait qu'à y reconnaître le pâli parasato, et à traduire par «rhinocéros» (cf. Trenckner, Pâli miscell., I, 50), ce qui après tout est possible. c. Prinsep, tout en construisant mal la phrase, avait bien reconnu le sens de l'expression patibhogam eti « entrer dans, servir à la consommation ». Le roi, qui veut restreindre autant que possible le meurtre des animaux, interdit naturellement d'une façon générale de tuer tous ceux qui ne servent pas à des

besoins urgents, dont le meurtre n'est conséquemment pas indispensable; je suppose que paţibhoga ne désigne pas exclusivement l'alimentation, mais en général les besoins que des animaux morts peuvent servir à satisfaire. S'il en était autrement, na ca khâdivati ne ferait que redoubler la pensée sans y rien ajouter de nouveau. — d. Après les interdictions générales et absolues viennent les interdictions accidentelles et temporaires. Ajakânânî ne donne pas de sens; il nous faut un féminin singulier, et il n'y a pas de place ici pour un pluriel neutre. Il suffit d'une légère correction de | en + pour obtenir la lecture ajakâ kâni = ajakâ khu qui est complètement satisfaisante (cf. 1, 161); la particule kâni revient justement dans le membre de phrase voisin. Les pandits de Prinsep, avertis par le voisinage de qubbhini, avaient reconnu le vrai sens de l'adjectif suivant; nous ne saurions pourtant le transcrire payasvinî; mais nous lirons pîyamânâ, qui donne bien le sens de « allaitant ». C'est, de même, avadhiyâ et non avadháya qu'il faut lire, et avec R et M, potaka au licu de pâtaka. Âsammâsika est nécessairement formé de â-shad-mâsa; il est donc, en somme, défendu de tuer les mères (chèvres, brebis et truies) quand elles sont pleines ou qu'elles allaitent, et leurs petits tant qu'ils n'ont pas atteint six mois. — e. Vadhri signifiant «eunuque», vadhi-kukkuta ne peut être pris que comme un composé qui signifie « chapon ». f. Tase sajive fait un pendant exact à l'expression sajîrânî prânakânî d'un passage du Mahâvastu, 1, 22,

5 : «il ne faut brûler vivant aucun être animé», comme nous faisons, par exemple, pour les pores. — g. Cette vihiñsâ s'applique à la destruction du gibier, amenée par l'incendie du bois où il vit. — h. Nous sommes, dans cette fin d'édit, en présence de trois séries de dates dont l'explication précise offre plus d'une difficulté. Nous n'en séparerons pas l'interprétation. Il est nécessaire d'en rapprocher deux indications analogues empruntées aux édits détachés de Dhauli et de Jaugada. Je réunis dans un seul tableau toutes ces données :

A	В	C
tisu câtummàsîsu tisàyam pumnamâ- siyam timni divasâni : câvudasam pamnaḍasam paṭipadâye dhuvàye ca anupo-	athamipakhâye câvudasâye pañnaḍasâye tisâye punâvasune tisu câtuñmâsisu sudivasâye	tisâye punâvasune câtuñimâsiye câtuñimâsipakhâye
sathañ		

et dans les édits détachés :

I II

anucâtummâsam tisena nakhatena (Dh.)
anucâtummâsam tisenam (J.)

Je dois avertir d'abord que, malgré l'analogie des termes, l'indication des édits détachés ne me paraît pas avoir avec celle de notre tablette une similitude entière; je ne crois pas que dans les deux cas les significations se confondent. La forme, du reste, diffère. Mais si nous comparons d'abord entre elles les expressions des deux édits détachés, nous trouvons que le second omet anucâtunimâsani. Comme il s'agit dans les deux cas de la lecture publique des édits eux-mêmes, il est impossible d'imaginer pourquoi il y aurait entre les deux données une différence intentionnelle. Il me paraît indubitable que tisanakhatena ou anatisam du second emporte exactement le même sens que la locution plus développée du premier. J'en conclus d'abord que anucâtummâsam contient, non pas une spécification restrictive, mais le simple rappel d'une indication impliquée par la seule expression tisena nakhatena. La relation entre les deux termes ne saurait être la même que celle qui doit exister ici entre les deux premiers de notre liste A. En effet, si les éléments thématiques sont les mêmes, l'emploi grammatical est, dans les deux cas, fort différent. Les féminins câtummâsi et tisâ ne peuvent, conformément à l'usage, désigner que « la pleinc lune correspondant à chacune des fêtes dites câturmâsyas (triannuelles); la pleine lune en conjonction avec le nakshatra tishya» (cf. la formation de cravanâ d'après Pânini, IV, 2, 5). Au contraire, tisena nakhatena ne peut désigner «la pleine lune de Tishya», mais signifie littéralement «sous le nakshatra Tishya»; anucâtummâsam ne doit pas s'analyser anucaturmâsam, et se traduire : «tous les quatre mois;»

l'à serait, dans cette hypothèse, inexplicable; la seule transcription possible est anucâturmâsyam «à chacune des fêtes dites câturmâsyas ». Et, en effet, nous trouvons de même anu combiné avec un nom de fète dans anâposathañ «à chaque uposatha». D'après cette analogie et étant donnée l'équivalence de anutisam (J.) et de tisanakhatena, il faudrait rendre toutes ces expressions: tisena nakhatena, tisena, etc.: «à la fête de Tishya.» L'addition anucâtummâsam prouve, en effet, qu'il s'agit d'une fête correspondant à la date de ces trois sacrifices annuels des brâhmanes; et il est clair que la date de ces sacrifices étant fixée par le retour de trois pleines lunes déterminées ne saurait correspondre régulièrement, dans la réalité des données astronomiques, avec un sent et même nakshatra. Voici donc ma double conclusion : 1° que l'indication des édits détachés est à traduire : « à la fête de Tishya » et « à la fête de Tishya qui se célèbre à chacune des fêtes câturmâsyas»; 2º que cette donnée est sans importance pour notre passage, dans l'interprétation duquel elle ne peut nous guider. C'est cette interprétation qui nous intéresse surtout quant à présent. -Dans la série A, un groupe se détache d'abord par sa forme syntactique; ce sont les tinni divasani, etc., c'est-à-dire a trois jours, le quatorzième, le quinzième (du mois) et la pratipad (c'est-à-dire le premier jour du demi-mois qui recommence). » Il est évident que cette indication doit trouver une spécification nécessaire dans ce qui précède; la scule

question qui puisse s'élever est de savoir s'ils portent seulement sur tisâyañ puñnamâsiyañ (j'accepte provisoirement cette lecture) ou aussi sur tîsu câtummâsîsu. Grammaticalement, nous pourrions hésiter, mais la donnée suivante, dhuvâye ca anuposatham, tranche la question. Ces mots ne se peuvent traduire que : « et à jour fixe, chaque uposatha », en d'autres termes « et d'une façon générale, chaque jour d'uposatha». On peut comparer l'emploi de dhruva dans le premier des Quatorze édits. Comme chaque jour de pleine lune est nécessairement jour d'uposatha, la mention séparée des trois pleines lunes des mois où se célèbre la fête appelée câturmâsya serait absolument oiseuse. Il faut done voir dans toute la première partie jusqu'à dhuvâye un complexe unique, et traduire : « lors des pleines lunes des mois où se célèbre la fète câturmàsya et de la pleine lune de Tishya, les quatorzième et quinzième jours et le jour suivant. » J'ai admis jusqu'ici que la lecon pumnamasiyam était certaine. Mais j'avoue que je suis très éloigné de le penser. J'en dirai mon sentiment après avoir expliqué les deux dernières séries. — La troisième ne présente guère d'incertitude. Elle comprend « la pleine lune en conjonction avec Tishya, la pleine lune en conjonction avec Punarvasû, la pleine lune qui correspond à chacun des sacrifices câturmâsyas»; quant au dernier terme câtummâsipakhâye, câturmâsîpaksha désigne, conformément à l'usage, la demi-lunaison qui suit la pleine lunc (chaque pleine lune) dite câturmâsî; et comme il est question ici d'un jour en particulier, le féminin câtuñmâsipakhâ qu'il faut, bien entendu, compléter par tithi, représente certainement le premier jour de cette demi-lunaison; il équivaut exactement à patipadâye de la première énumération, en tant que ce mot porte sur tisu câtummâsisu. J'ajoute que la différence de forme entre le singulier câtummâsiye que nous avons ici pour désigner chacune des pleines lunes câturmâsî et le pluriel tîsu câtummâsisu de la série A serait de nature, s'il en était besoin, à confirmer l'application que j'ai faite tout à l'heure de cette locution : elle établit entre les deux cas une distinction intentionnelle; or le sens certain dans la présente énumération ne laisse pour la précédente d'autre possibilité que celle que d'autres considérations nous recommandaient d'abord. — Les trois premiers termes de la série B ne prêtent à aucune hésitation. Athamîpakhâ est l'équivalent, dans une construction un peu irrégulière, de pakshâshtamî «le huitième jour de la demi-lunaison» (cf. par exemple Dhammap., p. 404 : câtuddasî pañcadasî yâva pakkhassa atthamî), c'est-à-dire « de chaque lunaison ». C'est la locution à laquelle correspond exactement l'expression singhalaise atawaka (ashtapaksha) (Sp. Hardy, East. Monach., p. 236). Mais le 14 et le 15 ne désignent-ils que le 14 et le 15 du mois, c'est-àdire de la première moitié, correspondant ainsi à la pleine lune, ou bien s'appliquent-ils aussi à la seconde quinzaine de chaque mois? A en juger par les habitudes modernes (cf. Sp. Hardy, loc. laud.), on pourrait incliner vers la première solution; mais comme la notion d'un triple aposatha par demi-lunaison, le 8, le 14 et le 15, nous est expressément attestée par le Mahâragga (II, 4, 2), je n'hésite pas à penser que telle est aussi l'intention du roi dans ce passage. Il est vrai qu'il paraît régner dans la tradition, relativement à l'uposatha, une grande incertitude. Le même ouvrage, un peu plus loin (II, 14, 1), n'admet que « deux aposathas, celui du 14 et celui du 15 ». En revanche, un autre passage (II, 34, 3-4) parle expressément du pâtipada aposatha, c'està-dire de celui qui correspond au premier jour du mois (l'amawaka de la terminologie singhalaise). Je ne doute pas, en effet, que ce jour ne fût considéré par Piyadasi comme environné d'une consécration religieuse. C'est sur ce seul jour que peut porter la différence entre l'expression générique de la série A dhuvûye anuposatham et notre série B; si cette expression plus courte n'est point répétée ici, c'est nécessairement en vue d'exclure quelque élément qu'elle contient; cet élément ne saurait être que la pratipad. Pour le reste de l'énumération, je puis me référer à ce qui a été dit de la série A et du pluriel tîsu câtummásisu; ici encore, toutes les pleines lunes étant comprises dans les dates câvudasâye et pamnadasâye, les termes tisaye — câtummasîsu ne peuvent avoir d'autre utilité que de servir de déterminatifs au dernier, sudivasâye. Malheureusement ce terme est pour moi obscur; je ne connais pas d'exemple parallèle de l'emploi technique du mot. Il nous faut visiblement ici autre chose qu'une donnée astrologique vague, correspondant, je suppose, à l'expression védique sudinatve ahnâm (cf. Weber, Die Ved. Nachrichten von den Naksh., II, 315). La comparaison des autres listes doit nous guider. On verra par la suite que les actes interdits successivement par le roi constituent nécessairement une série de gravité décroissante. Il est done a priori plus que vraisemblable que les listes de jours réservés, étant donné ce fait qu'il y a une distinction, doivent aller parallèlement en se réduisant : la seconde contiendra moins de jours que la première; la troisième, moins encore que la seconde; mais tous les jours exceptés dans les deux dernières devront être compris dans la première. D'une façon générale, cette conjecture se justifie à première vue. Entre la liste B et la liste C, elle ne se vérifie dans le détail qu'à une condition, c'est que câtummâsîpakhâ puisse être compris dans la dernière partie de B, tîsu câtummâsîsu sudivasâ. En effet, les pleines lunes de Tishya, de Punarvasù et des câturmâsyas sont englobées dans les deux premiers termes câvudaså et pañnadaså. D'autre part, entre A et B, pour qu'une correspondance analogue s'établisse, il faut que la dernière partie de B, tisâye -- sudivasâ, soit englobée par A, ou dans le dernier terme, dhuvâye ca anuposatham, ou dans l'avant-dernier, tisu — pațipadâye. Dans le premier cas, les trois premiers termes de B embrassant tous les jours d'uposatha sauf le pâțipada uposatha, sudivasâ devrait désigner le 1er du mois, le 1er de la moitié blanche (du mois dont la

pleine lune est en conjonction avec Tishya et Punarvasù et des trois mois de câturmâsya); dans le second, il désignerait le 1er de la moitié noire qui suit (les pleines lunes en question). Donc, en résumé, C paraît exiger que sudivasâ désigne le 16 des mois indiqués, A permet cette interprétation. La conclusion s'impose : il ne nous reste qu'à admettre que B a effectivement en vue «le jour qui tombe après les pleines lunes en conjonction avec Tishya, avec Punarvasû, et les pleines lunes des mois de câturmâsya». On peut être un peu surpris de trouver le nom de sudivasa «jour de bon augure» appliqué au 1er de la moitié noire, alors qu'en général c'est la moitié blanche qui passe pour particulièrement favorable. Mais ce scrupule tombe nécessairement devant le fait positif que, au témoignage parfaitement clair de notre première énumération, le jour en question, au moins dans les lunaisons spécifiées, était considéré comme ayant une consécration religieuse. - Cette concordance nécessaire entre nos trois listes sur laquelle je viens de m'appuyer nous conduit à une dernière remarque. L'expression tisâyañ puñnamâsiyañ de A a dû étonner le lecteur; tisâyañ suffirait, comme l'attestent les listes suivantes; en tout cas, c'est plutôt près de tisu câtummâsîsu, les pleines lunes indiquées les premières, qu'on attendrait l'addition de puñnamásî. D'autre part, la pleine lune en conjonction avec Punarvasù joue dans la suite un rôle qu'il est inadmissible qu'elle n'ait point ici : comment serait-il permis de tuer des animaux un jour où il n'est même pas permis de les marquer? Je n'hésite pas à admettre que, au lieu de puñnamâsiyam, c'est punâvasuyam qu'il faudrait. Je ne méconnais pas qu'une pareille correction peut paraître hardie, en face de l'accord au moins apparent de plusieurs versions dispersées en des lieux divers. Et pourtant, quelles qu'en soient les difficultés, que cet accord soit ou non moins réel que ne l'ont cru les yeux des explorateurs prévenus par une première lecture, en apparence très simple, du pilier de Delhi, à quelque intermédiaire, à quelque accident qu'elle soit imputable, je ne peux m'empêcher de voir dans puñnamásiyañ une erreur certaine pour punâvasuyam. Aussi bien, ce mot semble ici jouer de malheur. Dans les deux répétitions suivantes, nos fac-similés portent °vasune. Seule la première reproduction des Asiatic Researches nous indique, au moins dans le second cas, la vraie lecture et écrit punâvapuye pour punâvasuye. A la rigueur, la forme punâvasune se pourrait expliquer, mais difficilement; étant donnée l'extrême ressemblance qui existe entre les signes 🔟 et 🙏, je ne doute guère qu'il ne faille rétablir la seule forme normale °vasuye. — i. Les deux mots någavana et kevatabhoga font quelque difficulté. L'étymologie en est claire (kaivartabhoga), mais ni l'un ni l'autre ne paraissent être, dans la littérature connue, d'usage et de sens consacrés. Ils se prêteraient assez bien à être employés comme noms propres. Mais comment le roi désignerait-il particulièrement deux endroits déterminés, voisins, par exemple, de

sa capitale, dans des édits destinés à être répandus dans tout son empire? La conjecture est improbable. Ce qui me paraît certain, c'est que, des deux termes, le premier se rapporte à la chasse, le second à la pêche. Un passage, malheureusement corrompu, du Mahâvastu (I, 24 et les notes) m'a fait penser à des sortes de parcs où l'on enfermait le gibier en provision, sauf à l'abattre au fur et à mesure des besoins : nâqavana « parc aux éléphants » pourrait désigner un enclos de ce genre. Kevatabhoga pourrait signifier un réservoir de pêche ou de pêcheur, comme il en existe par tous pays. On comprendrait, même dans une prohibition générale comme celle que nous avons ici, que ces termes fussent expressément relevés; le roi interdirait, aux jours spécifiés, de tuer n'importe quels animaux, quadrupèdes ou poissons, même ceux que le réduit qu'ils habitent destine à la nourriture des hommes et désigne à une mort prochaine. — j. Le seul mot obscur est, dans cette phrase, le verbe nîlakhiyati. Prinsep avait naturellement songé au verbe raksh; mais je ne vois pas qu'il soit possible ni d'expliquer un nîrakshati, ni, en passant sur cette difficulté, de tirer de cette assimilation aucun sens raisonnable. C'est au thème laksh qu'il se faut adresser. Précisément la phrase suivante roule sur la défense du lakshana. Dans un sûtra bien connu de Pâṇini (VI, 3, 115) lakshana est employé pour les marques, svastika, mani, etc., que, comme l'explique le scholiaste, on imprime sur l'oreille des bestiaux pour distinguer le propriétaire

de chacun. Ce sens est parfaitement convenable pour notre lakhana (ou même lakhune, comme écrit D, de même que, en pâli, nous avons pukkusa pour pukkasa); et, en effet, les bœufs et les chevaux sont des animaux domestiques, susceptibles par conséquent de recevoir des marques de ce genre. Mais que ferons-nous de nîlakhiyati dans la phrase présente? Il est naturel dans le radical lakh de chercher encore le sanscrit laksh. Il est évident, d'autre part, qu'il y a entre les deux opérations successivement énumérées une différence considérable; la conclusion ressort non seulement de la différence des formules employées, non seulement du préfixe ajouté dans le premier cas, emis dans le second, mais aussi de cette circonstance que, dans tous les deux, il est question, en partie au moins, des mêmes animaux, des bœufs (qonasa). L'i long, à peu près constant dans toutes les versions, de nîlakhiyati, témoigne que la véritable transcription ne peut être que uirlaksh. Cette analyse permet, en effet, une traduction très simple. En remontant cette fois au sens connu pour lakshana de « parties sexuelles », un dénominatif nirlakshay signifiera « couper, châtrer ». Et, en effet, tous les animaux cités, étant des animaux domestiques, sont de ceux qui doivent être ainsi mutilés. Je crois retrouver le même sens dans nirlakshana opposé à lakshanavant par un vers du Râmâyaṇa (éd. Gorr., II, 118, 5) que cite le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, mais qu'il interprète, à tort je crois, d'une facon beaucoup plus vague. On voit maintenant pourquoi j'ai parlé plus haut d'une gradation décroissante dans la série des cas prévus par notre édit : les premières prohibitions portent sur le meurtre des animaux; la seconde série interdit de les mutiler, la troisième, d'infliger à certains d'entre eux cette souffrance beaucoup plus légère qui consiste, par exemple, à leur fendre une oreille. — k. Le sens de cette dernière phrase a été, je pense, bien défini par Lassen (II2, 272, n.), non que j'adopte le sens d'« exécution » qu'il revendique directement pour bandhana : bamdhanamokkha signifie littéralement « délivrance des liens, mise en liberté ». Mais si le roi ne parlait que de la mise en liberté de vingtcinq prisonniers en vingt-cinq ans, la clémence pourrait, en effet, paraître médiocre. D'autre part, la répétition de vingt-cinq amnisties générales en vingt-cinq ans équivaudrait à la suppression de tout châtiment. Je pense donc, me référant au rapprochement, dans l'édit précédent, des termes bamdhanabadha et patavadha, encore qu'ils ne soient pas synonymes, que Piyadasi ne parle ici que de prisonniers importants, et que, comme tout à l'heure, cette qualification est ici appliquée exclusivement à des condamnés à mort. C'est ausssi bien la seule interprétation qui justifie la présence à cette place de cette déclaration, à la fin d'un édit consacré à recommander d'une facon générale le respect de la vie.

La traduction suivante résulte des observations qui précèdent :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai interdit de tuer aucun des animaux appartenant aux espèces suivantes, à savoir : les perroquets, les çârikas, les arunas, les cakravâkas, les flamants, les nandimukhas, les gairâțas, les chauves-souris, les fourmis d'eau (?), les tortues appelées dudi, les poissons appelés anasthikas, les vaidarvevakas, les pupputas du Gange, les poissons appelés çañkuja, les tortnes et les pores-épies, les parnasasas (?), les simalas (?), les taureaux qui errent en liberté, les renards (?), les tourterelles, les pigeons de l'espèce blanche, les pigeons de village, et toutes les espèces de quadrupèdes qui n'entrent pas dans l'usage et que l'on ne mange point. Quant aux chèvres, aux brebis et aux truies, on ne doit les tuer ni pendant qu'elles allaitent ni quand elles sont pleines, non plus que leurs petits au-dessous de six mois. Il ne faut pas faire de chapons. Il ne faut brûler vivant aucun être. Il ne faut mettre le feu à un bois ni par méchanceté ni pour tuer les animaux qui l'habitent. Il ne faut pas se servir d'êtres vivants pour nourrir des êtres vivants. Aux trois pleines lunes des câturmâsyas, à la pleine lune qui est en conjonction avec le nakshatra Tishya, à celle qui est en conjonction avec le nakshatra Punarvasii, le 14, le 15 et le jour qui suit la pleine lune, et, d'une façon générale, chaque jour d'uposatha, il ne faut ni tuer ni mettre en vente des poissons. Ces mêmes jours, il ne faut abattre ni les animaux enfermés soit dans des parcs à gibier,

soit dans des réservoirs de pêche, ni aucune autre catégorie d'êtres vivants. Le 8, le 14 et le 15 de chaque demi-lunaison, et le jour qui suit la pleine lune de Tishya, de Punarvasù et des trois câturmâsyas, il ne faut mutiler ni bœuf, ni bouc, ui bélier, ni porc, ni aucun autre des animaux que l'on a accoutumé de mutiler. Le jour de la pleine lune de Tishya, de Punarvasù, des câturmâsyas et le premier jour de la quinzaine qui suit une pleine lune de câturmâsya, il ne faut marquer ni bœuf ni cheval. Dans le cours des vingt-six années écoulées depuis mon sacre, j'ai mis en liberté vingt-six [condamnés à mort].»

SIXIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 596 et suiv.; Kern, p. 92 et suiv.

i

(1) Devânampiye ¹ piyadasi lâja ² hevam ahâ ³ [.] duvâdasa (2) vasaabhisitena ⁴ me dhammalipi ^a likhâpitâ lokasâ ⁵ (3) hitasukhâye [.] se tam ^b apahâṭâ ^a tamtam dhammavaḍhi pâpovâ ⁷ (4) hevam lokasâ ^a hitasukheti paṭivekhâmi atha ^a iyam (5) nâtisu hevam patiyâsamnesu ¹⁰ hevam apakaṭhesu ¹¹ (6) kimam ¹² kâni ^c sukham ¹³ avahâmìti ¹⁴ tatha ¹⁵ ca vidahâmi ¹⁶ [.] hemevâ ¹⁷ (7) savanikâyesu ^{18 d} paṭivekhâmi [.] savapâsam-ḍâ ¹⁹ pi me pùjità ²⁰ (8) vividhâya pûjâyâ ²¹ [.] e cu iyam atanâ ²²

```
1 M "napi".
```

² R °làjà°.

³ A °ahà (lacune jusqu'à [va]dhi pâpova), R °àhâ°, M °âha°.

⁴ RM °vasâbhi°.

⁵ RM °pita Iokasa°.

RM 'hata'.

⁷ ARM °pâpova°.

⁸ RM "lokasa".

⁹ RM °athà°.

¹⁰ A °atha ...yâpâ.. patiyâ°, RM °patyâ°.

¹¹ A "kathasa", M "kathesu".

¹² RM °kimmam°, A °kima°.

¹³ A °sakham̃°.

¹⁴ RM °àvahâ°, A °hàmiti°.

¹⁵ RM °tathâ°, A °hâmiti°.

¹⁶ A °vidapomi°.

¹⁷ A °hevammeva°, RM °meva°.

¹⁸ A °sani.. koyesu°.

¹⁹ A "saḍâ".

²⁰ RM "jita".

²¹ A °dhâya sakàcà e², RM "jàya".

²² RM "tana".

pacûpagamane 1 (9) se me moñkhyamate 2 [.] saḍvisativa-sabhisitena 3 me (10) iyañ 1 dhañmalipi 5 likhâpitâ 6 [.]

a. Egaré par la phrase suivante, dont il méconnaissait complètement le sens, Prinsep interprétait l'absence du pronom iyam, à côté de dhammadipi, comme impliquant que cet édit de la xiue année aurait été conçu dans des termes opposés au nôtre et inspiré par des doctrines que le roi renierait maintenant. Lassen (H2, 276 n. 2) s'est rallié avec quelque réserve à cette étrange idée. Le texte n'autorise en aucune façon une interpretation de ce genre. Traduite littéralement, la phrase donne purement et simplement ce sens : « C'est dans la treizième année après mon sacre que j'ai fait graver un édit pour le bien et le bonheur du peuple, » c'est-à-dire, bien évidemment : « que j'ai fait graver pour la première fois». Cette idée contenue dans la phrase peut seule expliquer pourquoi le roi introduit ici cette mention. On va voir que cette observation si simple emporte une conclusion fort inattendue et très importante. On se souvient que les derniers mots du xure édit sont immédiatement suivis, à Khâlsi, de caractères que j'ai pu corriger avec certitude en athavâsàbhisitasa et dont l'équivalent certain, bien que très

A "pácupa".

² A "makhyamute", R "mukhyamnte", M "mokhyamnte".

³ A "dvasati", R M "vasābhi".

^{1 1 &}quot;iya".

A "dhama".

[·] RM 'pita', A 'pità ti'.

altéré, se démêle encore à Kapur di Giri (1, 253). J'avais rattaché ces mots au xue édit, trompé par les divisions introduites dans les reproductions du Corpus, que je croyais reposer sur des traces positives conservées par la pierre elle-même. Une obligeante communication de M. Kern me permet d'apporter à ce passage une rectification certaine : il faut, suivant son ingénieuse conjecture, distraire du vir édit les mots en question; ils forment, au contraire, le début du xui°, et le génitif °abhisitasa est en accord avec Piyadasisa. On effacera done, à la fin de ma traduction du xn° édit, les mots qui sont enfermés entre crochets, et l'on modifiera le début du xm² de la facon suivante : « Dans la neuvième année de son sacre, le roi Piyadasi cher aux Devas a fait la conquête du territoire immense du Kalinga. » Or, c'est, on l'a vu par ma traduction, à cette conquête, aux horreurs dont elle a été l'occasion, que le roi rattache sa conversion religieuse. Nous tenons donc ces deux faits : d'abord que la conversion du roi date de la neuvième année de son sacre, et en second lieu qu'il n'a commencé à faire graver des édits inspirés par ses nouveaux sentiments religieux que dans la treizième année. Ce qui, pour le dire en passant, concorde fort bien avec cette indication du ve édit de Girnar d'après laquelle la création des Dharmamahâmâtras date de sa quatorzième année. De ces deux faits rapprochons le début des édits de Sahasaram et de Rûpnâth. D'après la version de ce passage rectifiée très justement par M. Oldenberg (Mahâvagga, 1, p. xxxvIII, note, Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges., XXXV, 473), le roi qui parle déclare qu'il a passé « plus de deux ans et demi après sa conversion sans témoigner un zèle actif, mais que, au moment où il parle, il y a un an qu'il manifeste un pareil zèle ». Si nous additionnons les chiffres, nous trouvons, d'une part, que Piyadasi a été après son sacre huit ans et une fraction, soit huit ans et demi, avant de se convertir, puis qu'il a été plus de deux ans et demi, soit deux ans et trois quarts, avant de donner des preuves effectives de son zèle religieux; cela fait un total approximatif de onze années, plus une fraction, de froideur religieuse. C'est seulement alors, c'est-à-dire, en effet, dans la douzième ou treizième année de son sacre que son zèle se marque au dehors. C'est précisément à cette date que son témoignage dans le présent passage place ses premiers édits religieux. Il y a là une coïncidence que personne ne voudra considérer comme accidentelle; il en résulte cette conclusion importante que, contrairement aux doutes émis de plusieurs côtés et à la thèse habilement soutenue par M. Oldenberg (Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges., loc. laud.), l'auteur des inscriptions de Sahasarâm et de Rûpnâth est indiscutablement le même Piyadasi de qui émanent les tablettes de Girnar et les édits de nos colonnes, et que nous sommes certainement avec ces inscriptions sur le terrain buddhique. Il s'ensuit, en outre, que les édits de Sahasaràm et de Rûpnâth, étant de la treizième année de son sacre, sont certainement des premiers qu'il ait fait graver,

probablement ceux-là mêmes auxquels il fait allusion dans le passage qui nous occupe. - b. Ce membre de phrase renferme deux mots difficiles: l'un papova a été définitivement expliqué par M. Kern comme = prâpnuyât; je crois que le savant professeur de Levde a été moins heureux pour le premier, apahâțâ ou apahata. Il le prend comme = a-prahartà, du nom verbal prahartar, avec tam pour régime direct; mais, outre qu'une pareille construction, partout assez pénible, répugne aux habitudes de style de nos monuments, elle ne donne pas un sens bien satisfaisant: c'est trop peu de ne pas mutiler ces édits pour acquérir, comme le dit la suite, des vertus diverses. Tout d'abord, je crois que le membre de phrase va jusqu'à *sukheti; le ca qui, à la ligne 6, suit tatha, prouve que la phrase entière se divise en deux moitiés parallèles, la première partie de chacune d'elles étant formée par la pensée du roi, que marque et encadre un iti, la fin par les deux verbes paţivekhâmi et tathâ vidahâmi. Cette construction rend plus aisée l'explication du se initial : il se rapporte nécessairement à loke impliqué dans le lokasa qui précède. Ceci posé, le sens général que l'on attend pour la proposition tout entière est quelque chose comme : en s'instruisant par ces édits, les hommes pratiqueront certaines vertus et ils en seront plus heureux et meilleurs. Il me semble qu'on arrive aisément à cette traduction en prenant apahâța comme un absolutif, pour apahritya ou même apahritvâ (on pourrait songer à corriger apaliâti, cf. ci-dessus I, 53. ou même apahatu). Le sens d'a enlever pour s'approprier» qu'exprime exactement apa-har pourrait, il me semble, s'appliquer sans trop de hardiesse dans l'esprit du roi au fait des gens qui, au passage, emporteront dans leur souvenir quelques lambeaux de ses exhortations, et, sous cette inspiration, s'amélioreront en telle ou telle manière. (On remarquera la locution distributive tam tam. Le seus me paraît de la sorte beaucoup mieux lié. — c. A atha iyañ correspond exactement la locution pâlie yathayidam, connue aussi du sanscrit buddhique. Pour les caractères kimañkâni. nous n'avons pas besoin de recourir à la correction vraiment désespérée kâmakâli. La conjonction kâni nous est maintenant familière, et l'édit suivant (l. 18) va la ramener, associée au pronom interrogatif. Reste kimañ. D'après des observations antérieures (I, 18-19), nous sommes autorisés à entendre kim u, une formule interrogative fort ordinaire. En dehors de cette lecture, je ne verrais qu'un autre expédient, ce serait d'admettre que kiñ, tombé dans le sentiment de la langue au rôle de simple particule, aurait en quelque sorte doublé sa désinence par l'adjonction de la désinence neutre et adverbiale; nous aurions ici kimam comme le pâli a sudam pour svidam, c'est-à-dire svid. Je dois avouer que mes préférences sont pour la première solution. — d. La comparaison du xue édit me paraît fixer le sens de nihâya pour le présent passage, où il est, comme dans l'autre, étroitement rapproché de pâsamda : ce sont les corps de fonctionnaires, d'offi-

ciers royaux, sur lesquels Piyadasi exerce une surveillance dont le 1ve édit de Delhi soulignait tout à l'heure le caractère personnel. — c. Le xue édit nous permet encore d'entrer dans le sens exact de cette dernière phrase. L'obscurité réside dans les mots ataná pacupagamane, non que le substantif pacupagamana prête beaucoup à l'équivoque; il ne peut guère désigner que l'action de se rapprocher avec respect, et, en admettant que prati ajoute une nuance distributive ou individuelle, on le traduira aisément par « accession, adhésion personnelle ». Mais quelle est la relation entre les deux mots? M. Kern transcrit atana et y voit un génitif. Dans ce cas, c'est atanc qu'on attendrait; abstraction faite de cette difficulté, dont, après tout, il faut tenir compte, la traduction qu'il propose : « ma propre croyance (mijne eigene belijdenis) » suppose pour pacupagamana une application bien particulière, une déviation du sens étymologique bien hardie dans un mot dont rien ne nous garantit l'emploi technique. Dans le xue édit, nous avons une pensée tout à fait analogue à la précédente : «Piyadasi... honore toutes les sectes... par des honneurs de divers genres». Suit une phrase que la particule tu place à première vue dans une certaine antithèse à l'égard de la précédente : « Mais il y attache moins d'importance qu'au vœu de voir régner leur essence». les vertus qui constituent leur partie essentielle. Or ici aussi la particule cu annonce dans le second membre de phrase une nuance antithétique. Si nous traduisons littéralement en prenant la forme atanâ comme exacte, nous arrivons à ce sens : « mais c'est l'adhésion personnelle [aux sectes] que je considère comme l'essentiel ». L'adhésion personnelle et réfléchie aux doctrines des diverses religions, c'est évidemment la condition nécessaire de leur sâravaḍhi, comme s'exprime l'édit douzième. Cette interprétation, sans toucher au texte transmis, nous conduit donc directement et sans violence à une pensée qui fait pendant à l'idée du xu° édit. C'est là une considération qui me paraît de nature à la recommander puissamment, surtout dans un texte qui, comme le nôtre, est loin de fuir les répétitions, ainsi qu'on en jugera mieux encore par le vur° édit.

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Dans la treizième année de mon sacre, j'ai [pour la première fois] fait graver des édits pour le bien et le bonheur du peuple. Je me flatte qu'il en emportera quelque chose et que par là, à tel ou tel égard, il fera des progrès dans la religion, qu'ainsi cela profitera au bien et au bonheur du peuple, et je prends les dispositions que je crois de nature à procurer le bonheur aussi bien de mes sujets éloignés que de ceux qui sont près de moi et de mes propres parents. C'est ainsi que je surveille tous les corps de fonctionnaires. Toutes les sectes reçoivent de moi des honneurs de divers genres. Mais c'est l'adhésion personnelle [à leurs doctrines et à leurs pratiques] que je considère comme le point capital. J'ai fait gra-

ver cet édit dans la viugt-septième année de mon sacre.»

SEPTIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 597 et suiv.

(፲) ንናፓርፓ ርጥኦዊ ሚዩ ውዩ ዝር ፓዝረትሂ (13) N.Y-1. -1&1 ԻΥΡ-٩. :•• (13) P. & እነ *ታ*ደፒርፓ ርጥኦዊ **ጊ**ዩ ጉየሕር እ<mark>የ</mark>ል 8T (19) ዝፐኅርで D.8የຊで የያでሂ ቻ98J ዝፐኅ ፲፮-// እንያነርፓ የርው <u>የተ</u>ገተ የጋንየጹር (፣²⁾ ምን ትር (19) ዝ**ሮ**ፒ8ፓሱ D.8የደፒሂ ኦሂታደፑርፓ ር ፲፻ያር ውሳ <u>የ</u>የነ ነተር እየፈ ነው እያፈየ<u>፲</u>፲ ፕደርፕጲ <u>እ.გ.</u>ፐፕ፬ፒ (ᢌᠠ) ዘፐ**၎**℃ጲ **ኦ**ዢፓ **쒸**ϒ **ዝ**ቸቦርቦ<mark>ር</mark> የሂ ዝ ተደዋሂ

⁽¹¹⁾ Devånampiye piyadasi låjå hevam åhå [.] ye atikamtam (12) amtalam läjäne husa " hevam ichisu katham jane

(13) dhammavadhiyà vadheyà no cu jane anulupàyà dhammavadhiyà (14) vadhithà [.] ctam b devànampiye piyadasi làjà hevam ahà [.] esa me (15) huthà atàkamtam ca amtalam hevam ichisu làjàne katha jane (16) anulupàyà dhammavadhiyà vadheyàti no ca jane anulupàyà (17) dhammavadhiyà vadhithà [.] se kina su jane anupatipajeyà (18) kina su jane anulupàyà dhammavadhiyà vadheyàti kina sù kàni (19) abhyummamaycham dhammavadhiyàti [.] etam devànampiye piyadasi làjà hevam (20) ahà [.] esa me huthà dhammasavanàni sàvapàyàmi dhammanusathini (21) anusisàmi ctam jane sutu anupatipajisati abhyummamisati [.]

a. La vraie forme serait humsam pour humsu; nous avons déjà rencontré les deux orthographes humsam, Kh. viii, l. 22, et ahumsa, G. viii, l. 2; nous relèverons plus loin husam, S. l. 2, et husu, R. l. 2; c'est la forme à laquelle correspond abhâmsa ou abhamsa du sanscrit buddhique. Pour les troisièmes personnes en thâ, comme vadhithâ, et à la phrase suivante, huthâ, cf. Mahârasta, 1, p. 378. Il est clair qu'il faut, après *radheyâ* , suppléer *iti* qui paraît en effet dans la répétition : le membre de phrase exprime les intentions de ces anciens rois. Analûpa « conforme », paraît porter sur les vœux, les désirs des rois. -b. Je doute fort que etam doive être pris comme pronom, ici ni dans la répétition de la ligne 19. On ne modifie guère une formule stéréotypée comme celle en présence de laquelle nous nous trouvons ici, surtout pour une addition qui serait si peu significative. J'ai relevé précédenment à Girnar (viii, I. 3) et à Khâlsi (viii, 1, 23) des exemples de eta représentant atra (pàli ettha); je crois que nons avons ici un cas nouveau du même emploi (etam, comme à Kh. nous avons etâ, comme nous avons eu savatam, etc.), et que, dans les deux phrases, le mot serait représenté assez exactement par notre « alors ». — c. Il y a ici une répétition qui donne à toute la pensée une allure singulièrement embarrassée et lourde. Pour lui rendre au moins un développement régulier et possible, il ne faut pas mettre tout à fait sur le même plan les deux formules devânampiye...âha. La première introduit simplement l'observation qu'a faite le roi; la seconde annonce les solutions pratiques, les décisions qu'il y rattache; car telle est l'intention de esa me huthâ « j'ai pris cette résolution », comme le montre la répétition de cette formule, à la ligne 26. Le ca qui paraît ici fait pendant à celui qui vient après, dans no ca jane, etc. — d. C'est kinassu qu'il faut entendre: ear la forme exacte de cet instrumental est kinâ comme on peut voir par Hemacandra, III, 69. C'est le pâli kenassu, en sanscrit kenasvid; tout à l'heure la locution va être complétée par l'adjonction de kâni; je me suis expliqué plus haut sur cette particule. — e. L'actif abhyunnamati, comme on le voit par la dernière ligne, est ici employé dans le même sens de «se relever» qui est acquis en pâli pour unnamati (Lotus, p. 456) et qu'on n'attendrait qu'au passif. Abhyunnâmayati signific donc « faire progresser ». Il a été question plus d'une fois du potentiel en *eham*, pour *eyam. — f.* Pour *sâvana*, ef. l'édit suivant, l. 1; nous le retrouverons à Rûpnâth (l. 5) et à Sahasarâm où il est, par erreur, écrit sarane. Il faut l'á long; c'est l'action de faire entendre, la promulgation, la prédication de la religion. Il va sans dire que *anusisâmi* est une mauvaise lecture pour *anusâsâmi*.

La traduction de cet édit est, de toutes peut-être, celle qui laisse le moins de place à l'incertitude :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Les rois qui ont gouverné dans le passé ont [bien] formé ce vœu : comment arriver à ce que les hommes fassent des progrès dans la religion? Mais les hommes n'ont pas fait dans la religion des progrès conformes [à leur désir]. Alors voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. J'ai fait cette réflexion : puisque les rois qui ont gouverné dans le passé ont formé ce vœu : comment arriver à ce que les hommes fassent dans la religion des progrès conformes [à leur désir]? et que les hommes n'ont pas fait dans la religion des progrès conformes [à leur désir], par quel moyen amener les hommes à suivre la bonne voie? Par quel moyen arriver à ce que les hommes fassent dans la religion des progrès conformes [à mon désir]? Par quel moyen pourrais-je bien les faire avancer dans la religion? Alors voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. J'ai pris la résolution de répandre des exhortations religieuses, de promulguer des instructions religieuses; les hommes, entendant cette [parole], entreront dans la bonne voie, ils avanceront [dans le bien]. »

HUITIÈME ÉDIT.

(ÉDIT CIRCULAIRE.)

Prinsep, p. 602 et suiv. — Lassen (p. 270, n. 1; p. 275, n. 3) et Burnouf (p. 749 et suiv.) n'en ont commenté ou traduit à nouveau que de courts fragments.

ኒፕርር □ሶፓ ٤ፐር.⊁ጥሂ Þፓቦ-ኂ亚የክናረር ቦር ንታችር ኅ៛ቂር □ሶታゲ ርፐጥሃጥቦታ ንታችቦ ス にっとって アペイ アペイ アペイ アイエッション (5) 8下 D. J&J D.80.ሢ ኒ+€ፒ D.88ሮ&ሂ +€ D.8··· ተረ ታዩፐርፓ ርጥኦዊ ጎዳ ያጊዓኒዮ ፒኒፓር ፒንተያፈ <u> ታርርሂፒ የፗባንናር ታጥር ቦሃፅፒዊፒ ዝ.</u>ጕየ<u></u>ሩዊ **과**ርርሂ ዘየ±ጚ≆ጚርል Γኦርፒጚ (3) Jፒርርሂፒፒ. \mathcal{L} - \mathcal 81/٤٠٠٠ ٠٠٠٠ ٤٦٢٤٠٠٠ ١٦٢٤

ትው-8 (4) ኦዚተሩ ታደፒርፓ ርጥትዊ ሆኖ ሕድ **እ.**8 8¢&ኒር*8* ነ□ሶፂ⊅⁴ ዝ∙ዑ⁴ ሕቸ۷<u>¢</u>±⁴ የፒቦ £ንባፓያ የባችረ ጉየት የT-⊙ብሃ የETソ_ልየባ ጕን よしんだる ナイ・ごろ くていき チャイズ アチャール ፲ አሂብዊ ϶ባ**ፓያ &:** (Չ) ን+ &ე ዅደዩት ቸ & ነን???ጋጋ፲ ነብዲ ϶ባፓያል:· ≻+ & ֈ ጕዑ·ν +< : አ የፒቦ፥ ታቡሂሂ ቦ(ዩ쑥ዐ. ቦርዩ쑥ዐ. ሃኖ ያኅ3ጉ ፓሩፐე ፒጋፒያፈ ጕዸጕጋ ጕፒ.₭ ዮጕየጕ ₩₽ (७) ▶У٩ Ж.Ј٩ □۴ቲ 8Љ ₺₸ዸጞ٧ጚ የ亚ሰ የታ 8831 ታረፒብ የየርባይ ፓታዕፒር ነወርና §ጕተተርባል +‹ እ.ፒፔባ ኃኒቶ&ዺፒ ∙፧ል ETSTYTSTOF FIRST (2) D.R.P.E.I.O.T D.R.

ቸቦረቦሂፓ ▶ዋሮ D.&ቦ₺ፓ D.8ቦሩቦሂባ ℃∵帘 T እግልያችለ የእ ፒጋዲላች ዜ ቲ-ዮሃ ፓን+ ፓያርያ የፍሂባ (8) የਵ땫ኒባ &ሂርኒ삭 삭삭ứ**ፒ ሆ**ሳ삭 ∙∙ ፊ ኃ 1 3 ና ጌ አ ህ ጋ ህ ነ ሁ ተ ን ዙ ሁ ቶ ጉ ራ 1 ປ ተ ነ<u>ያ</u>የ ያየ8.0 ዠ∶ଫ ፑፒଫፓፅ ጏ₭ያዺ ጓ^ړ፦ <mark>ን</mark>ጳ 52¢ ፓያ ሕቲጏ¢ 0.8ጚፓይፐዓ ፒሴሂፒዓ (8) Y ቃና ፻5 ፡ ጉተና ፡ ቤፒዓ ፡ ይፒ ዩኒፒ ዝየ<u>ሲ</u>ፒፒ ዝ. ፒፒናዋ□ሶ⋯ ₽.8ጚፖ&ፒ ፻ፒ୫+€ፒ ፒ⊦ሂፒየኖ ዣፓ **ፅፒ**ዊፑ ውልየ**ፍ የ**ፎሂ ዝ<mark>ዩ</mark>ርድଫ ዣሂፑ (το) អ ተአ*ፈ*ባሂሳ ን+ፕ:· ፕ-፩k ፒሂሳዊ ፣ ፲፺ ፻.ዮፓ ብ:አፀኅ-ፈፒታ *ድ*۲۲ Y⊙ባ ዝፐቦርቦ٤.۲۲ *ጕ* የድ ዝፐቦርቦዩ.ሂ ር ነገር ለጉባ አዲ የነጻር የደዲ

(1) Dhammavadhi yàca" bàdham vadhisatà etàve me athàve dhañmasávanáni sávápitúni dhañmanusathini vividháni ánápitàni [.] yathatiyipà b pi bahune janapiñi àyatà ete palàyovadisamti pi pavithalisamti pi [.] lajùkà pi bahukesu pànasatasahasesu ayata tepi me anapita hevam ca hevam ca paliyovadàtha (2) janam dhammayutam [.] devànampiye piyadasi hevam àhà [.] etameva me anuvekhamâne dhammathambhàni katàni dhanmamahàmàtà katà dhanma... kate [.] devânampiye piyadasi lâjâ hevam âhâ [.] magesa pi me nigohâni lopâpitâni châyopagâni hosamti pasumunisânam ambàvadika lopapita adhakosikani pi-me udapanani (3) khanapâpitâni nimsi — dhayâ f ca kâlâpitâ âpânâni me bahukâni tata tata kalapitani patibhogaye pasumunisanam [.] sa esa patibhoge nàma [.] vividhàyà hà sukhàyanàyà pulimehi pi làjihi mamayà ca sukhayite loke imañ cu dhañmànupațîpati anupațipajamtu tă etadathă me (4) esa kațe [.] devănampiye piyadasi hevam àhá [.] dhammamahámàtá pi me ta h bahuvidhesu athesu anugahikesu viyapata se pavajitanañ ceva gihithànam ca sava...desu pi ca viyàpatà se [.] samghațhasi pi me 1 kațe 1 ime viyâpațâ hohamti ti [.] hemeva bàbhanesu àjivikesu pi me kaţe (5) ime viyàpaţà hohañti[.] nighamthesu pi me kate ime vivâpatà hohamti [.] nânâpâsañidesu pi me kațe ime viyapată hohamti ti [.] pațivisitham paţîvisiṭhañı tesu tesu te . mahâmàtâ* dhañimamahâmâtà ca me etesu ceva viyàpatà savesu ca añmesu pàsañidesu [.] devânampiye piyadasi làjà hevam âhà [.] (6) ete ca amne ca

¹ L'm porte ici à la fois le signe de la voyelle c et de la voyelle u.

bahukâ mukhâ [†] dânavâsagasi viyâpatâ se mama ceva devinañ ca [.] savasi ca me olodhanasi te bahuvidhena â.lena™ tàni tàni tuṭhàyatanâni pati...[.] hida ceva disâsu ca dàlakànañ.* pi ca me kațe amnânam ca devikumâlânam ime dânavisagesa viyàpatà hohamti ti (7) dhammàpadànathàye dhammànupatipatiye [.] esa hi dhammapadane dhammapatipati ca ya iyam " daya dâne sace socave madave sâdhama ca lokasa evañi vadhisati ti [.] devânampiye.... làjà hevam àbà [.] yàni hi kâni ci mamiyâ sâdhavâni kaṭâni tam loke anûpaṭipamne tam ca amuvidhiyamti tena vadhità ca (8) vadhisamti ca matapitisu sususáyá gulusu sususáyá vayomahalakánam anupatipatiyâ bâbhanasamanesu kapanavalâkesu ávadâsabhatakesu sañpaţîpatiyà ^p [.] devânañpiy...dasi làjà hevañ âhà [.] munisànam cu q yà iyam dhammayadhi yadhità duvehi yeva àkâlehi dhañmaniyamena ca nijhatiyà ca [.] (9) tata cu lahu sadhammaniyame nijhatiyà va bhuye [.] dhammaniyame cu kho esa ye me iyam kate imâni ca imâni jâtâni avadhiyâni amnàni pi cu bahu.. dhammaniyamàni 'yàni me katàni[.] nijhatiyà va cu bhuye munisànam dhammavadhi vadhità avihimsâye bhutanam (10) analambhaye pananam [.] se etâye athâye iyam kate putâpapotike camdamasuliyike hotu ti tathà cu anupatipajamtu ti [.] hevam hi anupatipajamtam hidatapalate âladha "hoti [.] satavisativasàbhipàtena ' me iyañ dhammalibi likhapâpitâ ti [.] etam devânampiye âhâ [.] iyam (11) dhammalibi ata " athi silàthambhani và silàphalakàni và tata kataviya ena esa cilathitike siya [.]

a. L'inscription ne peut commencer par un ca qui n'a pas de corrélatif dans la suite. Je n'hésite pas à admettre qu'il faut lire Jb pour Jd, ce qui constitue à peine une correction. Yâva devra se prendre ici comme il est quelquefois usité en pâli (conf. l'exemple du Dhammap., p. 118, l. 1, cité par Childers) dans le sens de yena, «afin que» Cet emploi a

de l'analogie avec celui que j'ai relevé dans un passage du Mahâvastu (I, 131, 3) ou yâvañ ne peut se traduire que « car, parce que ». Le corrélatif est ici ctâye athâye. — b. Ce mot n'est évidemment plus très net sur la pierre. Le premier fac-similé lisait ப்தப்பட், en pointant simplement les trois premières lettres, pour bien marquer qu'elles ne sont pas clairement apparentes. M. Cunningham donne 1.0 f.f. ្រ្តី; mais dans sa transcription, il enferme entre crochets les quatre premiers caractères; c'est évidemment qu'il ne les démêle pas avec une certitude entière. Aussi bien, la divergence entre les deux lectures d'une part et, de l'autre, le fait que ni l'une ni l'autre ne se prêtent à une transcription satisfaisante, prouvent que le texte est ici fort douteux. Force nous est d'avoir recours à une conjecture. Par les édits détachés de Dhauli et de Jaugada nous voyons, ce qui est d'ailleurs impliqué par la nature même des choses, que le roi avait, pour la surveillance morale et religieuse qui le préoccupe tant, distribné à poste fixe ses divers ordres de fonctionnaires par villes ou par provinces. Je proposerais donc volontiers de lire ici L⊙-&ddt « beaucoup [d'officiers] ont été commissionnés, chacun dans un district ». Cette restitution paraît a priori très peu violente. Il est clair qu'une revision attentive de la pierre pourra scule faire juger le degré de probabilité qu'elle a pour elle. La correction de janapiñ en janasi ne peut, elle, faire doute. Relativement à âyatâ, cf. cidessus, éd. 1v, n. a. Pavithalati indique que les fones tionnaires devront oralement « développer » les conseils que le roine peut, dans ses inscriptions, donner qu'en raccourci. -- c. Sur ce membre de phrase, voyez des observations antérieures, éd. 1v, n. d. Quant à la forme de l'impératif en âtha, elle est connue par le pâli; on peut comparer aussi Mahâvastu, I, 499. — d. Sur l'orthographe anuvekhamâna, ef. ci-dessus, me édit, n. c. Entre dhamma et kate la lacune paraît être d'environ trois caractères. Henreusement elle est sans grande portée pour le sens général. On pourrait penser que, dans son intégrité, la pierre portait dhammasavane kațe. Je dois dire pourtant que, dans sa transcription, le général Cunningham fait suivre dhañma de kha qu'il enferme entre parenthèses; j'en conclus que cette lettre n'est rien moins que distincte. Si elle l'est en effet, j'avoue qu'il ne me vient en esprit aucun expédient pour achever le mot. - e. Pour le commencement de phrase, comp. G. 11, I. 5 et suiv. J'ai dit, dès le début de cette étude, pourquoi je considère le signe A. dans les mots ambavadika et adhakosikani comme une simple variante dans la forme du +. Effectivement nous retrouverons le premier dans l'édit de la reine, sous sa forme habituelle, aŭbàvadika. Le mot m'embarrasse davantage dans sa partie radicale, au moins en ce qui touche le second terme. Le premier, amba = âmra, ne laisse prise à aucune incertitude. Burnouf traduit l'ensemble, à l'exemple de Prinsep, par « plantations de manguiers», sans d'ailleurs s'arrêter à l'explication du détail; c'est, je suppose, par une

simple inadvertance qu'il y rattache l'épithète adhakosikâni. Les pandits de Prinsep traduisent «mangotrees», transcrivant une fois âmravrikshâh, ce qui est inadmissible, et une fois âmravalikâle d'où je ne sais comment tirer ce sens. Une analyse âmra + âvali qui donnerait « des lignes, des rangées de manguiers », paraît exclue par l'orthographe vadikå, constante dans les deux passages. On pourrait prendre le mot comme une orthographe populaire pour vaţikâ, vati (comme nous aurons libi = lipi), équivalant à vata, d'où ce sens « des manguiers et des figuiers ». Mais nous tombons alors dans une difficulté nouvelle : dans l'édit de la reine cette traduction se fond malaisément dans l'ensemble de la phrase; le mot étant coordonné avec âlâme, ârâmah, ne peut guère être qu'un singulier de signification collective. D'autre part, une inscription de Junnar (Burgess et Indraji, Cave-temple Inscriptions, p. 47, nº 15) porte âbikâbhati, dont il faut rapprocher, dans des inscriptions voisines, jäbubhati (p. 46, nº 14) et karajabhati (p. 48, n° 17); les dernières expressions sont rendues par MM. Burgess-Bühler «plantation de jambus», « plantation de karamjas », Archæological Survey West. Ind., IV, p. 97; pour la première MM. Burgess-Indraji proposent «champ de manguiers». Je suppose que, dans l'un ou l'autre cas, c'est à la transcription bhriti que l'on songe. Encore qu'un pareil sens ne soit pas, au moins à ma connaissance, consacré pour ce mot, il se dérive sans trop d'effort de sa valeur étymologique. Mais, si tentant que soit le rapprochement

des deux termes âbikâbhati et ambâvadikâ, il me semble bien difficile d'établir entre eux une complète équivalence, une orthographe vadi pour bhriti est difficilement admissible dans nos monuments, à côté de la forme courante qui serait bhati; et cette analogie, si elle m'a paru assez curieuse pour mériter d'être rappelée, ne coupe point court à nos incertitudes. Ce qui me paraît en somme à peu près sûr, c'est qu'il faut expliquer ambâvadikâ comme un substantif féminin signifiant quelque chose comme « plantation, parc de manguiers »; le plus probable est à mon avis de chercher dans vadikâ pour vâdikâ une orthographe populaire de vâţâ, vâţî dans le sens de «enclos», par conséquent «parc» ou «jardin». — f. Bien que, dans sa transcription, le général Cunningham ne marque pas de lacune entre les caractères si et dha et que la ligne supérieure témoigne qu'il y a ici dans la pierre un défaut antérieur à la gravure, il me semble indubitable qu'il est tombé ici un ou plusieurs caractères. La lecture qui nous est fournie, nimsidhayâ, ne s'explique pas; il est d'autant plus malaisé de la compléter avec vraisemblance que nous ne pouvons calculer, à cause de la détérioration de la pierre, le nombre exact des lettres manquantes. Un seul point me paraît extrêmement probable, c'est que les caractères dhayâ doivent être lus dhaye ou dhiye et sont la fin du mot [po]dhiye ou podhaye. Cette forme podhi = scrt. prahi revient sans cesse dans les inscriptions des grottes; il suffit de renvoyer d'une façon générale aux recueils cités dans la note précédente. Ces

«fontaines» sont précisément ce qu'on pourrait a priori attendre ici. Quant à la première partie du mot, je n'ai rien de convaincant à proposer. Il faudrait, avant de s'avancer, connaître avec plus de précision l'état exact du monument. J'ignore si les caractères lus niñsi sont ou non sujets à quelque doute. Dans le premier cas, et s'il était permis d'y toucher, on pourrait songer à l'expression sinânapodhi = snânaprahi que paraît employer une inscription (Cave-temple Inscriptions, p. 16, n° 21); on restituerait et on compléterait ici nahâ[napo]dhiye; il serait donc question de piscines. Une future revision du monument décidera du sort que mérite cette hypothèse provisoire. — g. Jusqu'à pasumunisânam la phrase se développe avec une entière clarté. A cet endroit, la lacune qui suit sa jette malheureusement de l'incertitude. Ce qui est hors de doute, c'est qu'on a jusqu'ici mal coupé la suite. Après Prinsep et Lassen, Burnouf englobe les mots esu putibhoge udma dans la proposition suivante. Mais le hi qui accompagne vividhâyâ prouve à n'en pas douter que, avec ce mot, commence une phrase nouvelle; elle se construit en effet d'elle-même, les particules pi et ca étant correlatives : « en effet, tant les rois antérieurs que moi-même nous avons favorisé le bonheur du peuple par différents progrès». La suite, imañ cu, etc. est, par la particule cu, marquée comme faisant à ce premier membre de phrase une manière d'antithèse, re qui ressort bien de cette traduction : « Mais la grande préoccupation qui m'a inspiré, moi . c'est

le désir de développer la pratique de la religion. » Il s'ensuit, d'une part, qu'une phrase est complète avec pasumunisânam, et en second lieu qu'une autre phrase également complète commence à vividhâyâ. Les mots sa...esa patibhoge nâma doivent donc de leur côté former une proposition complète. Un des procédés de style les plus familiers au roi consiste, on l'a vu par bien des exemples, à reprendre un terme qui vient d'être employé dans un sens ordinaire et familier pour le transporter par quelque addition ou allusion dans le domaine moral et religieux: «Les pratiques traditionnelles sont une fort bonne chose, mais la grande affaire, c'est la pratique de la religion» (G. 1x); «l'aumône est fort louable, mais la vraie aumône, c'est l'aumône des exhortations religieuses (ibid.); » « il n'y a qu'une conquête qui mérite ce nom, c'est la conquête des esprits à la religion, qu'un plaisir solide, le plaisir qu'on trouve à pratiquer et à favoriser la religion» (xm² édit), etc. Nous sommes ici en présence d'une figure analogue. Le roi vient de parler de « jouissance » (pațibhoga) au sens matériel et physique, comme au nº édit; aussitôt il reprend : «Mais voici la vraie jouissance» (patibhoge nama), c'est de faire ce que je fais, en vue de la religion et de ses progrès dans le peuple. Cependant, comme cette jouissance n'est pas le fait de tout le monde, je suppose que c'est en même temps sa jouissance à lui que le roi opposait ici à la jouissance vulgaire des êtres en général (pasumunisânam); et j'admettrais volontiers que la lacune doit être comblée par sa (tu mama) esa... on quel-

que chose d'approchant. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, la manière de couper la phrase et le sens de l'ensemble me paraissent assurés. C'est, naturellement, sukhiyanâya qu'il faut lire. J'ai relevé déjà précédemment (I, 135, 136) l'instrumental mamayà, écrit tout à l'heure mamiyà. Il faut sans doute prendre etadathâ pour = etadathañ, comme anupatipați = anupatipatim. Si la lecture des deux fac-similés était moins nette, on serait porté à rentrer dans l'analogie de la plupart des passages où figure ici cette locution, et à lire etadathâye esa°. Je ne crois pas le changement indispensable. — h. Tel que le texte nous est ici livré, nous ne pouvons que considérer les mots dhammamahâmâtâ pi me comme formant une phrase entière, et corriger le ta suivant en te. Mais il est surprenant que le roi ne reprenne pas ici sa façon de parler habituelle qui serait ome katâ, d'autant plus que le pronom te fait double emploi avec son équivalent se qui suit vyápatá. Nous avons rencontré déjà cette locution vyâpață se, et j'ai dit les motifs (1, 131) qui ne permettent guère de prendre se pour autre chose qu'une forme parallèle de te. Ils se fortifient d'un fait que nous pouvons remarquer ici même, où nous voyons les expressions ime viyâpață et viyapață se s'échanger et se suppléer l'une l'autre. S'il en est ainsi, le rapprochement de te et se dans la même proposition devient assez improbable. — i. Pour ce second membre de phrase, comp. G. v, l. 4. qui permet de compléter avec certitude sava $\lceil p$ ása $ilde{m} \rceil des n. - j$. On pourrait aisément construire

le locatif samqhathasi avec kata, dans ce sens : « touchant, en vue de, l'intérêt du samgha». Cette construction est déjà moins probable, dans le membre de phrase qui suit, pour nigamthesu, etc.; elle est tout à fait inadmissible, à la ligne 6, pour dâlakânam. Et en effet, partout ici, viyāpaṭa réclame nécessairement un régime. J'en conclus que, dans cette série de propositions, les mots me kate représentant une sorte de parenthèse, krita y est pris par conséquent, comme nous avons vu kicca à Girnar (1x, 9), dans le sens de «penser, souhaiter»: «ils s'occuperont, telle est ma pensée, tel est mon but, des intérêts du samqha, » etc. Pour cette surveillance attribuée aux officiers du roi sur le clergé, on peut se référer au vie édit de Girnar, l. 7-8. — k. La lettre qui suit te paraît avoir été encore lisible au temps où fut relevé le premier fac-similé. En tout cas, nous ne pouvons hésiter à lire, comme lui, te te, la répétition distributive qui fait pendant à tesu tesu, chaque mahâmâtra se trouvant ainsi chargé d'une secte en particulier (pativisitham). Une distinction est marquée d'ailleurs entre les mahâmâtras chargés chacun en particulier d'une des sectes qui viennent d'être indiquées et les dhammamahâmâtras à qui est confiée une surveillance générale tant sur ces corporations que sur toutes les autres. — l. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute sur la division des mots bahukâ mukhâ. Le sens figuré de mukha, pour dire « moyen », semble suffisant pour garantir la seule interprétation qui soit ici possible, celle de « déhouché, intermédiaire ». On peut

en quelque mesure comparer l'emploi de dvara (durála) dans les édits détachés de Dhauli, 1, 3; 11, 2. « Tels sont, avec beaucoup d'autres encore, mes intermédiaires; ils s'occupent de distribuer les aumônes qui viennent tant de moi que des reines.» Pour ce qui est de ces dernières, nons aurons une allusion expresse à leur intervention dans le fragment d'édit d'Allahabad. — m. Il est certain qu'il faut compléter á[ká]lena. Tuthâyatanání ne donne pas de sens admissible; le mot est certainement incorrect; je crois que le remède est facile à indiquer, et qu'il suffit de lire yathâyatanâni; d. pour le est une correction bien facile. Le verbe est malheureusement mutilé; mais quel qu'il ait été dans son intégrité, pativekhamti ou pațijaggamti ou quelque autre, le sens général n'en est pas douteux. Les officiers préposés par le roi à l'intérieur de son palais (cf. le ve des Quatorze édits) « surveillent chacun les appartements qui lui sont attribués». Ayatana désigne une partie de l'orodhana, de l'ensemble des appartements intérieurs. — n. J'avoue que je suis assez embarrassé pour marquer la nuance exacte qui sépare dâlaka de derikumûra. Le premier désigne d'une façon générale des «enfants» du roi. Quant à devikumara, comme il vient d'être question des aumônes des reines (devinañ ca), il est extrêmement probable qu'il faut prendre le composé non comme dvandva mais comme tatpurusha. D'autre part, si nous traduisons littéralement « nos enfants et les autres princes, fils des reines», il faudra admettre que les dárakas forment une catégorie spéciale parmi les devikumaras; mais c'est bien plutôt l'inverse que l'on attend : les fils des reines reconnues doivent former une classe particulière et privilégiée parmi la descendance du roi. Je ne vois qu'une ressource, c'est d'admettre ici pour anya le même emploi appositionnel que l'on connaît en grec (oi άλλοι ξύμμαχοι, les autres, à savoir les alliés); dâlaka désignerait spécialement les fils du roi auxquels le rang de leur mère n'assure pas un titre officiel, tandis que les derikumâras seraient ceux qui ont rang de princes. J'ai remarqué plus haut que le génitif dálakánam substitué ici au locatif que portaient les premières phrases ne peut se construire qu'avec dánavisagesu. Dans dhammapadána, je prends apadána, à l'exemple de ce qui arrive en pâli, comme équivalent du sanscrit avadâna, au sens d'a action, action d'éclat»; même en sanscrit l'orthographe apadâna se rencontre à l'état sporadique (cf. Dict. de S'-Pétersb., s. v.); le sens sera donc : « dans l'intérêt de la pratique de la religion.» — o. Pour $y\hat{a}$ $iya\tilde{m} = yadida\tilde{m}$, cf. un peu plus haut, éd. 1, n. f. Quant à l'énumération suivante, elle rappelle de très près celle du nº édit, l. 12. C'est socere qu'il faut lire, pour soceye. Nous avons déjà(Kh. xm, 2) rencontré midava c'està-dire màrdavam dans un emploi analogue. C'est, naturellement, sådhave qu'il faut lire et non sådhamme; aussi bien le premier fac-similé marquait seulement par des points la lettre lue 8, indiquant aiusi que dès lors la lecture en était indistincte et hypothétique. — p. Toute cette phrase a été parfaitement expliquée

par Burnouf; il ne s'est trompé que sur un mot. Il traduit kapanavalâkesu «les pauvres et les enfants», comme s'il y avait °bâlakesu; cette transcription n'est point admissible, il y faut substituer en sanscrit « kripanavarákeshu, exactement la forme que suppose notre texte, c'est-à-dire «les pauvres et les misérables ». — q. La particule cu peut bien commencer la phrase; nous avons vu qu'elle implique une nuance adversative « mais, or », qui va se vérifier une fois de plus dans la phrase qui suit immédiatement. La seule difficulté est dans les termes dhammaniyama et nijhati. Le premier est assez nettement expliqué par la suite; il désigne les «règles, les prohibitions inspirées par la religion», comme est la défense précise de livrer à la mort telle et telle espèce d'animaux. Nijhati est moins clair. Cependant, après ce qui a été dit plus haut du verbe *nijhapayati* (éd. 1v, n. \overline{i}), je erois qu'on ne peut hésiter à en dériver le substantif nijhatti, comme vijñapti de vijñâpayati. Le sens sera donc « l'action d'appeler l'attention, la réflexion ». S'il en est ainsi, les deux conditions de progrès que distingue le roi seraient, d'une part, les prohibitions positives, dûment énumérées, et, d'autre part, les sentiments personnels éveillés par les prohibitions et, en général, par l'enseignement religieux. Il me semble que la suite confirme cette interprétation. Par deux fois Piyadasi nous avertit que c'est la nijhati qui seule donne toute son importance, tout son développement au niyama, lequel par lui-même est peu de chose. Sur cette acception de lahu, laghu,

on peut comparer non seutement lahukâ, dans le sens de «mépris», au xnº édit de Girnar, mais surtout l'adjectif lahukâ dans le xmº édit de Khàlsi, l. 12, n. w. Le sens me paraît de la sorte fort bien lié; il est naturel que le roi attache moins d'importance à l'observation matérielle de quelques règles forcément limitées qu'à l'esprit qu'il propagera dans son peuple et qui lui inspirera spontanément par exemple un respect encore plus étendu et plus absolu de la vie (avihimsâye bhûtânam anâlambhâye pânânaul). — r. On peut hésiter sur le nombre des caractères qui manquent. La première pensée serait de lire bahu[vidhâni]; mais il semble que le fac-similé du Corpus porte des traces d'un trait transversal qui ne peut guère avoir appartenu qu'à un +, en sorte que la restitution à peu près certaine serait bahu-[kâni], qui du reste revient au même pour le sens. — s. La construction est ici fort embarrassée; c'est exactement le pendant d'une difficulté qui a été agitée précédemment, à propos du xie édit; je renvoie à ce que j'ai dit alors (1, 245-7). N'était ce précédent on pourrait être tenté de prendre l'accusatif patipajantañ comme régi par l'idée verbale contenue dans le substantif âladha. Dans l'autre passage en question, ni la forme karu à G., ni le pronom so à Kh. et à K. ne nous laissent cette ressource. Il nous faut donc ici ou admettre un accusatif absolu (cf. Trenekner, Pâli Miscellany, I, 67, note) équivalent au nominatif absolu auquel j'ai conclu plus haut, ou prendre l'orthographe *"patipajam̃tam̃* pour *"patipajam̃te* (conf.

w édit, l. 13: samtam = samte, santah) comme représentant conséquemment un nominatif. J'incline plutôt vers la seconde solution. — t. Au temps du premier fac-similé la lecture correcte vasábhisitena était encore distincte. — u. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que ata représente yatra et non atra, et qu'il a son corrélatif dans le tata suivant. Siláthambhâni vâ siláphalakâni vâ est une apposition interprétative de dhammalibi, et revient à : « ces édits, qu'ils soient gravés sur des colonnes ou inscrits sur le roc. » Kataviya est pour le neutre kartavyam. On voit du reste ici dans iyam dhammalibi, esa cilathitike, quelle confusion règne dans l'emploi et l'application des genres.

« Pour que la religion fasse des progrès rapides, c'est pour cette raison que j'ai promulgué des exhortations religieuses, que j'ai donné sur la religion des instructions diverses. J'ai institué sur le peuple de nombreux [fonctionnaires], chacun ayant son rayon à lui, pour qu'ils répandent l'enseignement, qu'ils développent [mes pensées]. J'ai aussi institué des râjukas sur beaucoup de milliers de créatures et ils ont reçu de moi l'ordre d'enseigner le peuple des fidèles. Voici ce que dit Piyadasi, cher aux Devas, C'est dans cette unique préoccupation que j'ai élevé des colonnes [revêtues d'inscriptions] religieuses, que j'ai créé des surveillants de la religion, que j'ai répandu des exhortations (?) religieuses. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Sur les routes j'ai planté des nyagro-

dhas pour qu'ils donnent de l'ombre aux hommes et aux animaux, j'ai planté des jardins de manguiers; de demi-kroça en demi-kroça, j'ai fait creuser des puits, j'ai fait faire des piscines (?) et j'ai en une foule d'endroits fait élever des caravansérails pour la jouissance des hommes et des animaux. Mais, pour moi, la vraie jouissance, la voici. Les rois antérieurs ont et j'ai moi-même contribué au bonheur des hommes par des améliorations diverses; mais il s'agit de les faire entrer dans les voies de la religion; c'est sur cette sin que je règle mes actions. Voici ce que dit Pivadasi, cher aux Devas. J'ai créé aussi des surveillants de la religion pour qu'ils s'occupent en tout genre des affaires de charité, qu'ils s'occupent aussi de toutes les sectes, sectes de moines ou de gens vivant dans le monde. J'ai eu aussi en vue l'intérêt du clergé, dont ces fonctionnaires s'occuperont, de même l'intérêt des brahmanes, des religieux mendiants dont ils s'occuperont, des religieux nirgranthas dont ils s'occuperont, des sectes diverses dont ils s'occuperont également. Les mahâmâtras s'occuperont isolément des uns et des autres, chacun d'une corporation, et mes surveillants de la religion s'occuperont d'une façon générale tant de ces sectes que de toutes les autres. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Ces fonctionnaires et d'autres encore sont mes intermédiaires; ce sont eux qui s'occupent de la distribution de mes aumônes et de celles des reines. Dans tout mon palais, ils [donnent leurs soins] en diverses manières, chacun aux appartements qui lui sont confiés. J'entends aussi que, soit ici soit dans les provinces, ils s'occupent de distribuer les aumônes de mes enfants, et en particulier des princes royaux, pour favoriser les actes de religion et la pratique de la religion. Par là, en effet, se développeront dans le monde les actes de religion, la pratique de la religion, c'est à savoir : la compassion, l'aumone, la véracité, la pureté de la vie, la douceur et la bonté. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. En effet, les actes de bonté de toute nature que j'accomplis, c'est sur eux qu'on se forme, on se règle sur mes exemples. C'est pour cela que les hommes ont grandi et grandiront en obéissance aux parents, aux maîtres, en condescendance pour les gens avancés en âge, en égards envers les brâhmanes, les gramanas, les pauvres, les misérables, jusqu'aux esclaves et aux serviteurs. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Mais ce progrès de la religion parmi les hommes s'obtient de deux manières : par les règles positives et par les sentiments qu'on leur sait inspirer. Mais de cette double action, celle des règles positives n'a qu'une valeur médiocre; seule l'inspiration intérieure leur donne toute leur portée. Les règles positives consistent dans ce que j'édicte, quand, par exemple, j'interdis de tuer telles et telles espèces d'animaux, et dans les autres prescriptions religieuses que j'ai édictées en grand nombre. Mais c'est seulement par le changement des sentiments personnels que s'accentue le progrès de la religion, dans le respect [général] de la vie, dans le soin de n'immoler aucun être. C'est dans cette vue que j'ai posé cette inscription, afin qu'elle dure pour mes fils et mes petits-fils, qu'elle dure autant que le soleil et la lune, afin qu'ils suivent mes enseignements; car, en suivant cette voie, on obtient le bonheur ici-bas et dans l'autre monde. J'ai fait graver cet édit dans la vingt-huitième année de mon sacre. Voici ce que dit le [roi] cher aux Devas : partout où existe cet édit, colonnes de pierre ou parois de rochers, il faut faire en sorte qu'il dure longtemps. »

ÉDIT DE LA REINE À ALLAHABAD.

Prinsep, p. 966 et suiv.

⁽¹⁾ Devânañipiyasa vacanená savata mahâmatá (2) vataviyâ [.] e heta dutiyâye deviye dâ(?)ne (3) añibâvaḍikâ vâ âlame va dâna e hevâ etasi añine (4) kichi ganiyati tâye deviye se nâni sava (5) dutiyâye deviye ti tîvalamâta kâluvâniye.

Bien que le général Cumingham ne s'explique pas sur ce point avec toute la précision désirable, il me paraît certain, comme l'admettait effectivement Prinsep, que ces cinq lignes nous conservent seulement le début d'une inscription que la détérioration de la pierre interrompt à la sixième ligne. Cette détérioration se fait-elle déjà sentir à la ligne 5? On verra du moins que, à mon avis, et autant qu'on peut juger d'un simple fragment de phrase, la lecture des derniers mots réclame beaucoup plus de corrections que le reste du morceau. Je ne vois d'ailleurs aucune nécessité d'admettre que les lignes qui nous sont transmises soient incomplètes, comme Prinsep le croyait de la quatrième. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être question ici d'une traduction réellement certaine. Il est au moins plusieurs détails qui se laissent rectifier avec assurance, et la reine Kichiganì, par exemple, rentre dans le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

La première phrase est parfaitement simple; elle se compare exactement au début des édits détachés de Dhauli et de Jaugada. De la suivante, nous n'avons que le commencement. Le verbe manque, en sorte que nous ne pouvons construire. Cependant, jusqu'à tivalamâtu, etc., la fonction des différents termes se démèle assez bien. Nous avons deux propositions relatives: e heta, etc., e hevâ, etc. Le se de se uâni, etc., en est-il l'antécédent, en sorte que le iti porterait sur toute cette première partie de la phrase? Je ne le crois pas; le sens ne paraît pas se

prêter à cette construction. Car alors la pensée attribuée à l'interlocuteur idéal que la mutilation de la phrase ne nous laisse pas le moyen de déterminer se résumerait à peu près ainsi : «Toutes les aumônes faites par la seconde reine appartiennent à la seconde reine » ou «viennent de la seconde reine », une observation dont il est malaisé de découvrir la portée. Je n'hésite donc pas à croire que les deux propositions relatives contiennent le sujet de la proposition principale dont le verbe est perdu, et que iti ne porte que sur la proposition se nâni, etc. Ceci posé, la division des mots ne semble pas présenter de difficultés exceptionnelles. Heta pour ettha, atra. Dans le dernier mot de la seconde ligne, lu dâne par Prinsep, le premier caractère manque singulièrement de netteté. Il semble pourtant se rapprocher de 🗦, et la lecture dâne est convenable pour le sens. Il a été question tout à l'heure de ambavadika (éd. vm, l. 2); ce voisinage donne un point d'appui utile pour la correction de âlame en âlâme «jardin, promenade». Il ne peut y avoir de doute sur les mots suivants : e amne kichi se transcrivent certainement yadanyat kincit, et quaiyati est le passif du verbe quayati, qui a le sens de priser, estimer. Etasi est le locatif pris sans doute adverbialement et donnant une signification équivalente à etarahi du pâli , etarhi , etarahiñ du sanscrit buddhique. Au lieu de chercher dans senâni un général imaginaire, nous nons rappellerons que par denx fois nous avons dû corriger nani en kani pour restituer une particule toujours méconnue jusqu'ici, et nous

écrirons de même se kâni, c'est-à-dire, en sanscrit, att khalu. Les derniers mots, ceux qui suivent ti, sont malheureusement obscurs. A coup sûr, l'essai d'interprétation de Prinsep n'a pas besoin d'une réfutation en forme. Il est plus malaisé d'y substituer rien de bien vraisemblable. Je ne puis qu'exposer une conjecture. Le premier mot paraît être tîva; nous favons déjà rencontré (G. xIII, 1; Kh. XIII, 35) marquant l'activité du zèle ou de la préoccupation religieuse; ce rapprochement me fait penser qu'il faut corriger lamâ en dhamâ, o pour J. Dans la suite il y a une variante entre les deux fac-similés : celui de Prinsep porte nettement *kiye, au lieu de niye du Corpus. Il semble bien, en tout cas, que nous sommes en présence d'une désinence féminine, de quelque adjectif en accord, par exemple, avec deviye; je lis en conséquence kâlunikâye, de kârunikâ, « pleine de compassion»; la correction de K en L est assez sacile. Cette division des mots une fois adoptée entraîne presque nécessairement la correction du caractère ta; le premier terme doit être, comme le second, une épithète de la reine, et je le complète en lisant odhamáya ou plus exactement odhamáye. Je ne saurais résumer ces observations dans une espèce de traduction sans suppléer par conjecture un verbe dont puisse dépendre tâye deviye — kâlunikâye. Il va sans dire que cette restitution est absolument hypothétique; ce n'est qu'un cadre pris au hasard pour rapprocher des fragments disjoints.

« Voici l'avertissement adressé au nom du [roi] cher aux Devas aux mahâmâtras de toutes les régions. Tout don fait par la seconde reine, don d'une plantation de manguiers ou d'un jardin, pareillement tout objet de valeur qui s'y trouve, [il doit en être fait honneur] à la reine, dont on reconnaîtra le zèle religieux et l'esprit charitable en se disant : tout cela vient de la seconde reine....»

ÉDIT DE KAUÇÂMBÎ.

Ce fragment est désigné de la sorte par le général Cunningham parce qu'il s'adresse aux mahâmâtras de Kauçâmbì. C'est aussi la seule donnée positive que je sois en état d'en tirer. Je ne puis rien faire du reste de la transcription, trop incomplète et trop imparfaite pour servir de base à des conjectures utiles. Je ne le reproduis ici, d'après le Corpus, que pour être complet.

(1) Devânampiye ànapayati kosambiya mahâmata (2 — ramari (?).. samghasi nilahiyo (3) i..... ṭhatibhiti. bhamti nita.. ci (4) ba.... pinam dhapayita ata saṭha amvasayi.



CHAPITRE TROISIÈME.

LES ÉDITS DÉTACUÉS SUB ROC.

١.

ÉDITS DE DHAULI ET DE JAUGADA.

Aucune partie de nos inscriptions n'a, je pense, autant profité de la publication du Corpus que les deux édits que je me propose d'étudier maintenant. Ontre qu'il rendait pour la première fois accessible la version de Jaugada, il rectifiait dans un grand nombre de cas les lectures fournies à Prinsep pour Dhauli. Aussi M. Kern a-t-il repris l'interprétation des deux morceaux; il en a publié une transcription et une traduction nouvelles dans le Journal de la Société asiatique de Londres. J'ai à peine besoin de dire qu'il a véritablement renouvelé la version de Burnouf. Mais telle est la condition dans laquelle nous sont parvenus ces monuments que le dernier mot n'est jamais dit ni sur leur lecture ni sur leur interprétation. Je dois à l'inépuisable obligeance de M. Burgess la

106

communication d'estampages nouveaux (Fac-similé B.) de l'une et l'autre pierre; et il est bien douteux, après qu'une main si expérimentée et si habile y a passé, que des explorations ultérieures nous apportent dans l'avenir des lumières nouvelles. Malheureusement la conservation du rocher est très imparfaite, surtout à Jaugada où il semble avoir subi des mutilations volontaires. Quoi qu'il en soit, ces estampages m'ont permis, comme on le verra, de corriger en plusieurs passages les lectures du général Cunningham et de soumettre à une épreuve décisive diverses conjectures de mes devaneiers. Même dans les cas où ils n'apportaient pas d'éléments nouveaux, le lecteur exercé sent assez ce que l'inspection directe de ces reproductions immédiates, nécessairement fidèles, donne de sécurité au commentateur. Elles me semblent nous rapprocher sensiblement de l'intelligence définitive des deux textes. Tous les indianistes partageront ma gratitude à l'égard de M. Burgess.

L'ordre suivant lequel on numérote les deux édits n'a qu'une importance bien secondaire. Il est en soi plus simple de conserver celui qu'a introduit Prinsep et qui, conservé par Burnouf, est devenu en quelque façon traditionnel. Il se recommande par une autre raison que n'ont point aperçue les premiers interprètes : les deux morceaux, si semblables par leur cadre général, se distinguent essentiellement par ce fait que l'un s'occupe des sujets du roi, l'antre des populations frontières non incorporées à son empire. Il est assez naturel de les ranger dans l'ordre que chacun

de ces deux intérêts devait, semble-t-il, occuper dans la pensée même de Piyadasi.

Dans les deux cas, c'est le texte de Dhauli que j'ai donné dans le caractère original. Il présente, à vrai dire, dans le second édit, d'assez fortes lacunes. Elles ne compromettent pas l'intelligence générale du morceau; et surtout le texte de Dh. est plus net que celui de J., il est d'une exécution plus soignée. Je le donne tel qu'il me paraît résulter avec certitude ou avec vraisemblance de la comparaison de l'estampage avec le fac-similé du *Corpus*. Toutes les variantes de la planche du général Cunningham ont été relevées. En ce qui touche la reproduction de M. Burgess, je n'ai pas insisté sur les caractères imparfaitement distincts qu'elle présente, dans les cas où le rapprochement de la planche ne laissait aucun doute sur la lecture authentique.

PREMIER ÉDIT.

Prinsep, Journ. As. Soc. of Beng., 1838, p. 434 et suiv.; Burnouf, Lotus de la Bonne Loi, p. 671 et suiv.; Lassen, Ind. Alterth., I. p. 268, n. 1-5; Kern, Jaart. der zuyd. Buddh., p. 101 et suiv.; Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser., XII, p. 384 et suiv.

DHAULI.

ኅ+ (5) የሃርፕጸ-ቲዊኦ ታዲዮ ት አ.: ሚዲቲ. ሂ ት ' ፐ ቦር

₽9₹Ү8**∁₰**&₽₽4₼₽₽₩₽₩₽₹₽₹₹ 83Jೡፗ፞፞፞ዿ (፩) ደጕፗጕፗ፞፞፞፞ዿጕ፞፞፞፞፞፞ዼቔ፞፞፞፞፞፞፞ጜኯፗጘኯ፟፟፟፟፟፟ፗጙጕ፟፟ &¥OՐ⊱ፓ∙:ዊ&ዮ÷ቲ-ሂႷያTርϒゲJTርኑታቲ+ 185°F 146°F 186°F 186°F 186°F 197°F 186°F 197°F 186°F 197°F 186°F 197°F ሃድሃ ⁽⁶⁾ ጸ+**ሮ**ሃፐ□.bፒሂ+ጸ.፲٩·· ሱ٤፲ኦ<u></u>ደፓ۶ プルスメメン: よみばひ (い) としたも・だ8k・しくひきむめて Γ \$\text{84}\text{74}\text{78}\text{61}\text{74}\text{78}\text{62}\text{74}\text{78}\text{61}\text{62}\text{6 N1 \mathcal{L} 1 \mathcal{L} 1 \mathcal{L} 2 \mathcal{L} 3 \mathcal{L} 4 $\mathcal{L$ 3λ LY448833JALY446831JALJ

 $\mathsf{K}\mathsf{L}\mathsf{J}\mathsf{K}\mathsf{J}\mathsf{S}$ (\mathfrak{c}_1) $\mathfrak{c}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{J}\mathsf{A}\mathsf{A}\mathsf{C}\mathsf{C}$ $\mathfrak{c}\mathsf{J}\mathsf{S}\mathsf{L}\mathsf{S}\mathsf{D}\mathsf{D}\mathsf{L}\mathsf{K}\mathsf{J}\mathsf{S}$ ባድ (፣و) 5₩ዮ<u>ኅ</u>ር-;8ኖ+8ኖ2ቸያ (ዓ፣) ልዮ ርቦ{8₁74**ኦ**ኒኖኒ (፣²) ዝ-ኂ⊅ፒኖႭኒነ··· ፐፒፕኦ T44カメルトリア:r-GKTY42Yアイマンドのm (50) TV $\mathsf{1}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{3}$ $\mathsf{2}$ $\mathsf{3}$ $\mathsf{4}$ $\mathsf{4}$ $\mathsf{5}$ $\mathsf{7}$ $\mathsf{4}$ $\mathsf{5}$ $\mathsf{7}$ $\mathsf{4}$ $\mathsf{5}$ $\mathsf{7}$ $\mathsf{7}$ $\mathsf{5}$ $\mathsf{7}$ $\mathsf{7}$ እ∢አጔአኗሪናትጕባቇ+k (፣፣) የ₵╼╌₽ሳቇ+k ፗባዝው ፓቦ ተእያነርባ የርባ የነገር (55) የ<mark>ተ</mark>ሁል <mark>ተ</mark> XYJ3.OKX4YP2P.PJ.L7.T.PRPLUK4BPO- (53) +ኅሂዘ⊙88ዝፐዋႭኒ۲₽٤ፒ<u>ሃ</u>ር٩**∓**&ጏ▶ \mathbf{Z} (25) ... \mathbf{R} \mathbf{R} 4.8+ፒሃ₭የፓባጏጜፈየፒፕግጕቪሂጕጱርፒሃዝሃ፲+8.8 አርዩቲኖኒ (50) አርነው+-ገረዝው-ጊደፓዝቸዋው አ

DHAULL.

(1) Devânaŭipivasa vacanena tosaliyam mahâmâta nagalaviyohàlaka 1 (2) vataviyam a [.] am kichi dakhàmi hakam tam ichàmi kimti kam, na 2 paţivedayehañ 3 (3) duvâlate ca àlabhehañ b [.] esa ca me mokhyamata duvâle etasi athasi am tuphesn¹ (4) anusathi [.] tuplie hi bahûsu pânasaliasesu âyatà 5 panayañi gachema 6 sumunisànañ d [.] save (5) munise pajà mamà [.] atha pajàye ichâmi hakam kimti savena ⁷ hitasu-

JAUGADA.

(1) Devánampive hevamáhá[.] samàpâyañi mahàmâtà nagalaviyohálaka he . vataviyá [.] am kichi dakhàmi hakam 8 tam ichàmi kimti . kamana * paţipâtayehañ 10 a (2) duvâlate ca âlabhehañi [.] esa ca me mokhiyamata duvàlam 11 am tuphesu sathi [.] phe b hi bahûsu 12 pànasahasesu à.. pana. 13 gachema sumunisànam [.] sava munise (3) pajà 14 [.] atha pajàye 15 kiñitime 16 ° savena hitasu-

¹ Fac-similé C. "viyopâla".

² Fac-similé C. ^ti am̃naın .pa .

³ Fac-similé C. °vedàye°.

⁶ Fac-similé B. °tuphe, a°; fac-similé C. °tuphasi a°.

⁵ Fac-similé C. °àvata°.

b Dans fac-similé B. la syllabe yañ prête seule au doute. Fac-similé C. "pana — gavema".

⁷ Fac-similé C. °kam...veui hi°.

⁸ Fac-similé C. °taviyi am kichi davami hamman tam°.

⁹ Fac-similé C. ⁹ti añna ena pa⁹. Dans fac-similé B. la syllabe indistincte paraît être ka; a est improbable.

Fac-similé C. °paṭivedàyeham°.

¹¹ Fac-similé C. °duvâle am̃°.

¹² Fac-simile C. "bahusu".

¹³ Fac-similé C. 'sesu — gavema vamuni'.

¹¹ Fac-similé C. °paja°.

[·] Fac-similé C. °pajiye°.

Fac-simile C, 'mi kaga ma sa'.

khena hidalokika (6) pålalokikåye yujevůti.... 'munisesu' pi ichâmi hakañ ² [.] no ca påpunåtha ³ àvåga- (7) make f [.] iyañ atha kecha a ekapulise manàti ³ etañ se pi desañ no savañ f [.] dekhate f hi tuphe etañ (8) suvihitàpi niti h [.] iyañ ekapulise pi f athi ye bañdhanañ và palikilesañ a va papu-

khena ⁹ yujeynti hidalogikapalalokikaye hemeva me icha ¹⁰ savamunisesu [.]... ...papunatha ¹¹ avagamake [.] (4) iyam atha keca ekapulise ¹² pi manati se ¹³ pi desam ne savam [.] dakhatha ¹⁴ hi tuphe ¹⁵ pisuvitapi ⁴ [.] bahuke ¹⁶ athi ye' eti ekamunise bamdhanam palikilesam ¹⁷ pi papu-

- ¹ Fac-similé C. °ti —— supi°. Dans fac-similé B., il me semble, après t, découvrir des traces d'un th.
 - ² Fac-similé C. °mi dukañ°.
 - ³ Fac-similé C. °pâphunâ°.
- 5 Fac-similé C. °atha keca va°. Dans fac-similé B. les syllabes tha et cha sont incertaines.
 - ⁵ La syllabe ma n'est pas lisible dans fac-similé B.
- 6 Dans fac-similé B. le t de la syllabe te est seul certain, la voyelle douteuse.
- 7 La syllabe pi qui manque dans fac-similé C, est douteuse dans fac-similé B.
 - 8 Fac-simile C. °atha ya°.
 - 9 Fac-simile C. "khenañ yu".
 - 10 Fac-similé C. °kâya he' me iya sa'.
- ¹¹ Fac-similé G. °sesu . .tahe . . . notha°. Les six syllabes laissées en blanc sont très peu distinctes dans fac-similé B. Il me semble cependant démèler : no ca tuphe etam (ou sam). Mais cette lecture est douteuse.
 - 12 Fac-similé C. °keca ekapulase°.
- ¹³ Fac-similé C. "se... tam se". Les lettres pi et ma sont très indistinctes dans fac-similé B.
 - 14 Fac-similé C. °dekha°.
- ¹⁵ Fac-similé C, °hi ca me pi°, La lecture tuphe me pavaît, d'après B, tout à fait vraisemblable.
 - 16 Fac-similé C. balınkaⁿ.
 - Fac-similé G. "liki..papu".

năti [.] tata hota (9) akasmă | năti [.] tata . ta ² aka (5) smâ tena [†] bañidhanañitika [†] [.] tena ⁸ bañidha añme ca.. hujane 2 daviye k dukhiyati [.] tata ichitaviye 110) tuphehi kimti majham paţipâdayemâti ^{3 t} [.] imehi patipàtayema cu jatehi m no sampatipajati jàtehi 12 110 isâya àsulopena (11) nithûisâya liyena ' tûlanâya anâvûtiya ålasiyena kålamathena ⁵ [.] se ichitaviye kimti ete (12) jatà no 6 huvevu mamàti [.]

———— ca vage ⁹ bahuke vedavañiti[.] tata tuphehi.chitaye 10 kimti majham 11 [.] imehi sampatipajati àsulopena 13 liyena (6) tulâye 14 anâvûtiye ålasiyena kilamathena 15 [.] hevañi ichitaviye 16 kimti me ctâni jâtâni no heyûti 17 [.] etasa ⁿ ca savasa mûle anàsu- savasa ca iyam mûle ¹⁸ anàsu-

- Fac-similé C. °bamdhanàtàka°.
- ² Fac-similé C. °jano da°.
- 3 Fac-similé C. °pâdàyemàti°.
- 1 Fac-similé C. "nithuli".
- La voyelle qui accompagne le k est, dans fac-similé B., entièrement indistincte.
 - 6 Fae-similé C. "jatàni hu".
 - 7 Fac-similé C. °ti...ta.. sma°.
- La syllabe gâ (entre små et te), que donne fac-similé C., est très improbable d'après fac-similé B.
- 9 Fac-similé C. °na hadha cu yiivadayà ca vata bahiike°. La lecture dans fae-similé B. est peu distincte. Il me paraît au moins condamner certainement la lecture précédente et favoriser une lecture : °bamdha[namtika [.] amne] ca".
 - 10 Fac-similé C. "hi . . taye".
 - ¹¹ Fac-similé C. °majha pa°.
 - 12 Fac-similé C. "jàtehî no".
 - Fac-similé C. "isa . âșulopana".
 - Fac-similé C, "tulive".
 - 15 Fac-similé C. "tiye yena kâlamathanañ he".
 - Fac-similé C. °chitàvi°.
 - 17 Far-similé C. °no hvevůti°.
 - 18 Fac similé C. "mule".

e kilamte * siyà * (13) na se * ugacha 4 sañicalitavive tu vajitaviye 5 etaviye và 6 [.] hevañimeva e dakhiye ⁷ tuphàka [.] tena vataviye (14) añinañi * ne dekhata * hevañi ca | nijhapetaviye 15 hevañi ca devânañipiyasa anusathi [.] se mahâ.le * etasa * | sathi * [.] — (8) tañ mahâ sampatipade 10 (15) maha- phale 17 hoti asampatipati maapàye 11 asañipatipati [.] vipa- | hâpàye |

lope atùlanà ca nitiyañi [.] [lope atulanà ca niti 12 iyañi [.] e kilañite sivâ na 13 (7) sañicalitu uthi g. samcalitaviye tu vajitaviye pi etaviye pi 14 [.] nitivañi e ve dekheyi h [.] añina heyañ. .. ca devânañipiya..nuhoti [.] vipa-

- La lecture ca n'est que probab'e dans fac-similé B.; fac-similé C. "nitichàm".
 - ² La syllabe yâ est imparfaite dans fac-similé C.
 - 4 La fecture se n'est que probable; fac-similé C. "na te u".
- 4 La voyelle qui accompagne ch est indistin te dans fac-similé B. Fac-similé C. "ugaca".
 - Fac-similé C. °calitavyeñ tu vahita°.
 - ⁶ Pour vá, c'est pent-être cá qu'il faut lire dans fac-similé B.
- ⁷ Fac-similé C. "vamm vam e dam...tu". Les caractères iye sont seulem ut très probables dans fac-similé B.
 - 8 Fac-similé C. "y · aganañ ne".
- § Fac-similé C. °hà. .sa tasa. Dans fac-similé B., e est seulement probable, mais la lecture sa parait impossible.
 - Fac-similé C. "pàda ma".
 - 11 Fac-similé C. "ampà".
- 12 Fac-similé C. "sulesa cata...ni.. iyañı". Dans fac-similé B. la syllabe nå est particulierement peu distincte.
 - ¹³ Fac-similé C. °iyam nijata . . . sam°.
- 14 Fac-similé C. "litn uthana pi latavya tavatitaviyapi eta". Dans fac simile B. la syllabe qui suit thi est très indistincte; elle peut bien s'interpréter comme ha ou he.
 - Fac-simile C. "nitiyam e kha deveni amuâm ue nijhamasaviya he".
 - 1º Fac-similé C. °heva... ma devàuañipàva...se°.
 - Fac-similé C. "tain mapaphale hati".

tipâdayamînehi " etañi nathi svagasa âladhi " no lâjâladhi [.] (16) duâhale ' hi imasa kañimasa " me kute " manatileke " [.] sañipaṭipajamine " ca etañ svagañ (17) âlâdhayisathat.... naniyañ " ehatha " [.] iyañ ca lipi tisanakhatena " so.viyañ (18) añtalâpi ca tisena khanasi khari ' ekena pi sotaviya [.] hevañ ca kalañtañ " tuphe (19) ca-

tipâtayamtam º 110 ' svagaâladhi 10 làjàdhi [.] duâhale etasa kamasa 11 same i kute ma 12 – mà . ne ¹³ (\mathbf{o}) \mathbf{ca} ânaneyam esatha àlàdhavisvagañi ca sathâ 14[.] i vañi ca lipi anutisañ sotaviyâ 15 làpi va . nasåtatilå e . ka . pi 16 k

- 1 Fac-similé C. °ti vapați ° namthi ° âlâdhi °.
- 2 Fac-similé C. °kamme va ma°. La syllabe sa dans fac-similé B. n'est que très probable.
 - ³ Fac-similé C. °ma kate°.
- ⁴ Fac-similé C. °manam ati°. La syllabe na est douteuse dans fac-similé B.; on pourrait lire nam ou même no.
 - ⁵ Fac-similé C. °jamino ca°.
- ⁶ Fac-similé C. °sathiti.a.panani°. Fac-similé B. est iei très indistinct, mais ne semble pas, dans les éléments qu'il fournit, confirmer la lecture de fac-similé C. J'ajoute que les deux syllabes qui précèdent na paraissent être ca a.
 - 7 Fac-similé C. °tise nasikhanàmni e°.
 - 8 Fac-similé C. °kàlamtam°.
 - 9 Fac-similé C. °vipațipata°.
 - 10 Fac-similé C. °àladha no°.
- ¹¹ Fac-similé C. °sa tamasa°. Dans fac-similé B., la syllabe ka est peu distincte; elle est au moins possible ou même probable.
- 12 Fac-similé C. °samo...va°. Dans fac-similé B., la syllabe $m\alpha$ est sculement probable.
 - 13 Fac-similé C. °-mâ. . ve ca°.
 - 14 Fac-similé C. °àlàyasathâ°.
 - 15 Fac-similé C. °taviyam̃°.
- ¹⁶ Les caractères va, etc., sont tout à fait indistincts dans fac-similé B. Je ne puis que transcrire le témoignage de C.

ghatha * sañipatipàdayitave 1 [.] etàve athàye 2 iyam lipi likhitâ hida ³ ena (20) nagalavivopálaká 4 sasvatam 5 samayam yujeyûti nagalajanasa 6 akasmāpalibodha y va (21) akasmàpalikilese va 7 no siyâtî [.] etâye ca athâye 5 hakam dhammate pamcasu pañicasu vase (22) su* nikhâ- | pañicasu | vasesu da sakhinálambhe 10 hosati [.] etam atham jânitu ¹¹ tathâ (23) kalati atha mama anusatlıîti "a [.] ujenite pi ca kumåle etäve va 12 athåye ni- måle

_____ (10) tave [.] etàve ca athàve iyam .khità ¹³ lipi eua maliâmâtâ nagalaka sasvatañi mayañi 11.. ka. ya.enâ 15 — (11) pañicasu anusañi mayisàmi e akhakhase acam- yànam i nikhàmayisàmi mahàmàtam acamdam phalahata vâcenele 17 ujeniku vi . tasate

- La facune n'est qu'apparente.
- ² Fac-similé C. °athaya°.
- · Fac-similé Č, "tà pida".
- 4 Lacune apparente senlement.
- Fac-similé C, "sàsatam"
- " Fac-similé C. "yùjavû naga". Les syllabes nagala sont complètement indistinctes sur le fac-similé B.
 - 7 Fac-similé C. °palikisâneva°. La lacune n'est qu'apparente.
 - ⁸ Fac-similé C. "athàye".
 - " Fac-similé C. "nukhima".
 - Fac-similé B. paraît donner 'sekhinà".
 - 11 Fac-similé C. "nita --- thâ".
 - 12 Fac-similé C. °vañ".
 - Fac-simila C, "yam vata lipi".
 - 14 Fac-similé C. "ka sa. . samaya .
- Les caractères ka, etc., sont tout à fait indistincts dans fac-similé B.
 - 16 Fac-simile C. "anusayà".
- ¹⁷ Toute cette fin de ligne, depuis dan, est indistincte dans facsmilé B., excepté les caractères male. (Fac-similé C. "male".)

khâmayisati ¹ (24) hedisañm [
eva ² vagañi ^{bb} no ca atikâ-	
mayisati tini vasâni [.] heme-	
va tákhasiláte pi ³ [.] adá	
a ¹ (25) te mahâmâtâ ni-	(12) ——— javacanika ^t tada
khamisamti anusayanam " ta-	
dâ ahâpayita ⁵ atane kañi-	
mam etam pi jânisamti (26)	
tañi pi tathâ ⁶ kalañiti atha	
lâjine anusathìti ⁷ [.]	

Dhauli. — a. Vataviyam pour rataviyâ. La comparaison de Jaugada met hors de doute le pluriel, contrairement au sentiment de Burnouf. — b. La difficulté de cette phrase réside dans les mots qui suivent kimti. La leçon amnam donnée par fac-similé C. n'est pas soutenable, et il n'y a pas de piace à Dh. pour les quatre lettres que suppose la conjecture amnam ena de M. Kern. Malheureusement les passages parallèles ou manquent (à Dh. dans le n° édit) ou (à J.) ne sont pas complètement nets et en tous cas contiennent un caractère de plus. Je n'ai pour-

¹ Fac-similé C. °mayisa. he°.

² Fac-similé C. °evañ°.

³ Fac-similé C. °te phi a°.

⁴ Fac-similé C. n'indique pas de lacune. Il me semble dans facsimilé B. discerner quelques traces de lettres; leur nature et leur nombre même sont incertains.

⁵ Fac-similé C. °ahapayi°.

⁶ Fac-similé C. °tithâ°.

⁷ Fac-similé C. °amnusa°.

^{*} Fac-similé C. (12) . i . ávacanika ama a . sayànañ nicamisañti atina kañmañ dhâsa . tatá pa tatha vanañti tà ----.

tant que peu d'hésitation sur la lecture véritable : me fondant sur le premier et le troisième caractère, bien distincts dans le fac-similé B., je complète kañ-[me]na. Jaugada se prête bien à cette restitution pour les trois derniers caractères. Quant au premier, qui est sûrement ka dans le second édit et probablement aussi dans ce passage, il ne reste d'autre ressource que d'y voir une répétition maladroite. Le texte de Jaugada, on le verra par la suite, nous offre ici assez d'exemples de négligences exactement comparables, pour que cette conjecture n'ait rien de forcé, surtout en présence du témoignage de Dh. qui n'avait certainement que trois lettres. En revanche, J. nous suggère une correction utile pour le mot suivant. En effet, si, d'après la lecture patipâtayeham (cf. plus bas, 1.5, où pațipătayema correspond à pațipădayema de Dh.), nous corrigeons à Dh. patipâdaycham, nous obtenons avec kañamena ce sens très bien lié: « Toutes les vues que j'ai, je désire les faire passer dans la pratique, » littéralement : « les faire pratiquer en fait », par une antithèse très naturelle entre la pensée d'une part et l'action de l'autre. Dakh prend donc ici une nuance spéciale de signification : c'est voir dans le sens de reconnaître, croire. On peut comparer l'emploi courant dans la langue buddhique de drishti, pour dire « théorie, doctrine », puis, en particulier, doctrine individuelle, hérétique. M. Kern a parfaitement rapporté duvâla an sanscrit dvâra, qu'il faut prendre dans son sens figuré de « moyen ». — c. M. Kern a rendu un service essentiel à l'intelligence de tout ce

morceau en reconnaissant dans le thème tupha le pronom de la seconde personne, le pràcrit tumha (cf. Hemacandra, éd. Pischel, III, 31, etc.), au lieu du «stûpa» qui avait, pour Prinsep, pour Lassen, pour Burnouf, brouillé le sens de tout l'édit. (Cf. Jaartell. der zuyd. Buddh., p. 102.) On verra plus loin que nos estampages nous permettent d'ajouter une forme nouvelle à celles qu'il avait reconnues. Ici ils rétablissent l'harmonie entre les deux versions en nous fournissant la lecture tuphesu. Pour les formations analogues du pronom de la première personne, aphâkañi, aphesu, voy. plus bas. On peut prendre am pour le neutre et le rapporter à dvaram, ou le considérer comme une autre orthographe du féminin yû et le rattacher à anusathi. Le sens demeure le même : le moyen d'action capital, suivant Piyadasi, ce sont les instructions qu'il confie à ses officiers. — d. Sur âyatâ, cf. ci-dessus D. viii, 1; iv. 3, et la note. Pour les mots suivants, un examen répété de l'estampage m'a convaincu de la lecture panayam, qui, avec qachemu (le mot est parfaitement clair), donne la construction la plus naturelle. La seule incertitude, et elle est sans grande conséquence, porte sur la question de savoir quel est le sujet de qachema. Il semblerait plus naturel que ce fùt le roi lui-même : « Je vous ai mis en place pour m'assurer l'affection des gens de bien ». Mais Pivadasi ne parle guère de lui qu'au singulier; et il me semble d'autre part que le terme pranaya «affection, bienveillance» serait bien modeste s'il s'appliquait au roi. Je crois

donc que le verbe a pour sujet les mahâmâtras euxmêmes. Il faudrait, plus exactement, à la fin de la phrase un iti qui peut manquer ici comme si souvent; et j'entends que le roi a mis en place ces officiers dans l'intention qu'ils s'efforcent de gagner l'affection, la confiance des gens de bien. Par là s'explique l'importance que le roi attache aux instruetions qu'il leur donne. La confiance dont ils jouissent est la source même de leur autorité. — e. Cette plirase est en général parfaitement claire. Les traces qu'il me semble découvrir sur l'estampage me laissent très peu de doutes sur la restitution "vûti tathà savamuni. Tathá correspond bien à hemeru de J.; l'un et l'autre sont les corrélatifs du yathà qui précède. Il ne faut donc pas couper la phrase après iti; elle se poursuit jusques à hakam inclusivement. — f. Nous touchons au passage de tout cet édit qui me laisse le plus d'incertitude. Par malheur J. a une lacune; ce texte contenait à coup sûr quelques caractères, soit un mot ou deux, de plus que celui de Dh. La lecture dukañ est absolument condamnée par l'estampage; il porte nettement hakañ. La proposition ne commence done qu'avec no. Quant au verbe pâpunâthu, M. Kern y cherche une troisième personne du singulier. Toutes les analogies contredisent cette interprétation; nous ne pouvons être en présence que d'une seconde personne du pluriel. Ainsi d'une part le régime supposé (dukam corrigé en dukham) disparaît, et il nous faut en outre admettre un sujet différent. Je crois que Jaugada, dans les ca-

ractères trop peu distincts du commencement de la phrase, nous fournit l'un et l'autre. La lecture no ca taphe m'y paraît à peu près certaine; j'ose moins être affirmatif pour les deux lettres suivantes; il est pourtant bien probable que la seconde est un t; la précédente ne peut guère dès lors être autre chose qu'un e; et il est sûr que les traces conservées par la pierre ne répugnent aucunement à cette lecture. La traduction des premiers mots est dès lors forcée : « et vous n'atteignez pas à cela ». On comprend du même coup, sans même recourir à une erreur matérielle du graveur, que le texte de Dhauli omette les mots tuphe et etam; la seconde personne implique par ellemême que le roi s'adresse, ici comme plus haut, à ses officiers, et un régime aussi vague que etam, se référant d'une façon générale à la pensée que vient d'exprimer le roi, se peut à la rigueur sous-entendre sans trop d'obscurité. Nous allons un peu plus bas rencontrer le cas inverse : etam régime est, après dekhata, exprimé à Dh. et supprimé à J. Reste âva (ou vá) gamake que M. Kern entend en sanscrit yâvad gâmyakam, yavadgamyam: « autant que possible ». J'avoue que je garde quelques doutes sur cette interprétation. Cet emploi superfétatif du suffixe ka, d'ailleurs si familier au pràcrit, ne l'est guère à la langue de nos inscriptions. Mais je ne sais rien de mieux à proposer, et, du reste, cette explication s'accorde à merveille avec ma traduction générale de la phrase qui même me permet de serrer de plus près la portée de la ¹ocution. Gam et pråp sont, dans l'emploi présent,

essentiellement synonymes. Le roi dit donc à ses officiers : Je désire le bonheur de tous les hommes; et yous n'arrivez pas encore en ce sens à tous les résultats qui se peuvent atteindre. De là les instructions nouvelles et plus précises qu'il leur donne aussitôt. On pourrait rattacher iyam à cette phrase sans changer rien d'essentiel au sens; j'ai, pour le rattacher à la proposition qui suit, deux raisons : la première, c'est que cet arrangement rétablit entre les deux phrases suivantes: iyam athi keca....; iyam ckapulise pi athi.... au point de vue de la forme, un parallélisme qui existe dans la pensée; la seconde, c'est qu'il est invraisemblable, mon déchiffrement de J. étant supposé exact, que le même objet soit, dans la même proposition, et à deux mots d'intervalle, désigné une fois par etañ et une autre par idañ. Il n'y a pas plus de difficulté à considérer iyam comme représentant *ayam*, le masculin, que comme équivalant au neutre idam, puisque partout ici la distinction entre le masculin et le neutre est complètement oblitérée. (Cf. ci-dessus, in D. n, n. a.) — q. Il importe, pour entendre cette phrase et les suivantes, d'en bien remarquer le dessin général. Il règne dans tout le passage, entre les diverses périodes, une symétrie très instructive. Nous avons successivement trois propositions: iyam athi — ekapulise.,.., iyam pulise athi..., amne ca buhujane.... qui se font pendant; chacune signale un trait facheux, et est suivie d'une autre proposition, par laquelle le roi indique à ses officiers comment ils y doivent porter

remède : dekhata hi tuphe . . . , tata hota . . . , tata ichitariye... On voit que le parallélisme se manifeste clairement dans la forme. La première phrase, celle qui doit nous occuper d'abord, ne réclame qu'une scule correction, atha en athi ou athi (à en juger par les estampages la différence entre O et O est, dans tout ce passage, difficilement saisissable); la comparaison de athi dans la phrase iyañi ekupulise pi athi.... ne peut laisser à ce sujet aucun doute. Pour l'intelligence générale de la pensée, le vue des Quatorze Édits nous offre un parallèle précieux : « te (c'est-à-dire jano, les hommes) sarvañ và kâsañti chadesañ và hàsañti ». (G. 1. 2.) Les régimes, sarvañ, chadesañ d'une part, etañ desañ, savañ, de l'autre, se comparent d'eux-mêmes. De ekapurusha, M. Kern rapproche ingénicusement ekavira, tel qu'il est employé dans un passage de la Mricehakaţì; il prend l'un et l'autre dans la signification de «homme mauvais, compable, coquin ». Mais ekavira ayant l'acception reconnue de « héros », le passage cité du drame ne peut l'employer que dans ce sens, seulement avec une intention ironique et plaisante; il y est question de ces « héros très braves à piller les maisons des autres, mais qui tremblent devant la gendarmerie». Rien ne nous autorise à admettre pour ckapurusha la traduction que nous repoussons pour ekavira. On verra que la phrase suivante exclut cette interprétation, puisque le mot y désigne des gens qui sont emprisonnes saus raison. Il est, au contraire, fort naturel d'attribuer au mot une valeur analogue au

buddhique *prithagjana*, à notre «individu»; elle convient à merveille dans tout ce morceau; voisine de celle de l'indéterminé jana au vn° édit, elle complète la ressemblance entre les deux passages. Le verbe seul reste différent. Mais manâti s'explique tout naturellement au sens de «se préoccuper de, faire attention à », c'est-à-dire ici «respecter» des ordres, des instructions. Je crois que, dans le commentaire du vn° édit, je n'ai pas serré d'assez près la valeur de desa. Je dérivais son emploi du sens habituel du sanscrit deça. Cette traduction ne s'applique pas sans quelque effort aux deux autres passages où le mot reparaît, au ve des Quatorze Édits (G. 1. 3) et au nº édit détaché de Dh. et de J. dans desdyutika. Dans le premier cas, le roi, après avoir déclaré que eeux qui suivront ses instructions feront le bien, ajoute : yo tu etam desam pihâpesati so dukatam kâsati. Il n'y a lieu ici à aucune restriction, et nous avons été amené à prendre desa dans un sens plus général qu'il ne conviendrait dans le vn° édit. Il serait évidemment préférable d'adopter une version qui pût se maintenir uniformément dans tous les cas. Ce sens me paraît être celui de « ordre , commandement » , desa = sañdeça. Ekadesa , dans le vº édit, signifiera « un ordre en particulier», et ici nous traduirons etain desañ par « tel ordre », ce qui revient essentiellement au même. Reste desáyatika du prochain édit, dans la proposition tuphâkam desáyutike hosâmi. On verra que le sens général ne saurait être douteux; le roi dit à ses officiers : « c'est grâce à vous que je ferai

mettre mes ordres en pratique.» L'acception que nous sommes conduit à revendiquer ici pour desa se vérifie donc cette fois encore. La traduction littérale serait celle-ci : « je serai ayant de vous l'application à mes ordres. » En dehors de cette interprétation, il n'en est qu'une autre de possible; elle consisterait à prendre desa dans un sens analogue à son emploi sanscrit; on traduirait : «je serai ayant de vous l'application à ma place», c'est-à-dire « je vous aurai pour substituts, pour lieutenants». Outre qu'un pareil emploi de desa serait bien vague et donnerait une tournure bien embarrassée, nous serions contraints par là de prêter à desa une signification différente de celle que réclament nos autres passages. Le premier parti évite toute difficulté. -l. La lecture deklate ne repose probablement que sur une cassure de la pierre. J. montre, et le pronom tuphe rend certain, que nous avons ici une seconde personne du pluriel; seulement J. a dekhatha, c'est-à-dire la nouvelle désinence pâli-prâcrite, tandis que Dh. conserve l'orthographe régulière de l'impératif classique. Il n'est pas, pour nos interprétations, de contrôle plus sòr que la facilité avec laquelle elles rétablissent entre les deux versions une harmonie complète. On peut remarquer que partout où nos estampages nous donnent des lecons nouvelles, elles tendent à rendre plus étroite la concordance entre les deux textes. lei cependant ils diffèrent dans la fin de la phrase; mais c'est seulement par une faute matérielle : le texte de G. est altéré et tronqué : pisuvità doit pro-

bablement se lire hiswitâ, pour swihità. Quant aux mots niti iyam, ou simplement niti, qui est suffisant, ils ont été passés par le graveur. En effet, la lecture de J. semble inexplicable, tandis que le texte de Dh. se prête à une traduction satisfaisante; il suffit de suppléer, comme si souvent, le verbe substantif, siyâ ou hosati : Voyez-y, dit le roi, et « que la règle de conduite soit bien établie», bien enseignée. Je renvoie à un passage du m° édit (G. note f, et K. note q); j'ai cru pouvoir y rétablir, tant à Dhauli qu'à Kapur di Giri, dans des passages malheureusement incertains ou fragmentaires, la locution anunîti. Si ma conjecture se vérifie, nîti y serait appliqué, exactement comme ici, à l'ensemble des devoirs moraux. Nous allons, en tout cas, retrouver cet emploi un peu plus bas, et il est d'ailleurs entièrement conforme à l'usage classique du mot. J'ajoute que la conjecture kimiti, de M. Kern, est décidement condamnée par l'estampage. — i. Le passage est suffisamment expliqué par ce qui a été dit précédemment, n. f-q. M. Kern, entraıné par le sens, erroné suivant moi, qu'il prête à l'ensemble du passage, traduit parikleça par «châtiment»; j'ai à peine besoin de faire observer que le mot n'implique pas nécessairement cette nuance, et signifie d'une façon générale «souffrance, torture». — j. Cette plurase s'éclaire par la comparaison d'un passage ultérieur (l. 20-21). Le roi y déclare que le but de cet édit, e'est d'obtenir, par le zèle des nagaravyavahârakas, c'est-à-dire des officiers mêmes auxquels il s'adresse

ici, qu'il n'y ait ni détention ni torture sans motif valable (akasmå). Nous ne pouvons ici que chercher le même sens. Grâce à la lecture bamdhanamtika qu'il suffit de corriger en bamdhanamtikâ, avec le signe du pluriel, la construction est claire; la seule difficulté porte sur tena. L'instrumental tena ne s'explique en aucune façon. On est réduit à quelque correction : les deux caractères apparaissent à J. avec une netteté qui exclut toute incertitude de lecture; mais en revanche, les fautes imputables au graveur. notamment dans la notation des voyelles, sont assez fréquentes pour autoriser quelque liberté. On pourrait songer à lire sânam; le pluriel se rapporterait au singulier collectif de la phrase précédente, aux gens mis en prison; mais akasmâ bamdhanamtika, akasmå étant séparé, au lien d'être rapproché de la suite en un composé, peut seulement se traduire : « qui délivre de prison sans motif, » qui serait exactement le contre-pied du sens nécessaire : « qui delivre d'une prison sans motif, d'un emprisonnement non motivé.» Je ne vois, pour ma part, d'autre expédient, la traduction, pour l'ensemble de la phrase, me paraissant indiscutable, que de lire en un seul mot akasmâtanabañidhanañitika, et d'admettre un adjectif akasmâtuna, formé de akasmâ, comme cirantana de ciram, sandtana de sand. Je reconnais que des composés aussi étendus ne sont guère dans les habitudes de langage de nos monuments; celui-ci serait au moins d'une simplicité et d'une transparence extrêmes. — k. Je crois que davive réclame

correction. Il y a bien l'explication de M. Kern, qui y reconnaît le sanscrit daviyas; si fort que je m'éloigne de lui dans l'interprétation générale de tout le morceau, la traduction qu'il donne du mot, « en outre, d'ailleurs », ne répugnerait pas nécessairement à mon analyse de la phrase. Mais, d'une part, ce sens tout figuré ne me paraît guère acceptable pour dûra, surtout dans un style aussi uni que le nôtre; et la forme même, le comparatif en iyañs, au lieu de dûratara, serait, à mon avis, un archaïsme a priori peu vraisemblable dans cette langue. Malheureusement J. portant ici une autre expression et représentant daviye dukhiyati par vedayati, ne peut nous servir de contrôle pour la lecture. Ce que je puis dire, c'est qu'on ne saurait être affirmatif sur la voyelle qui accompagne le v à Dh. La pierre est attaquée en cet endroit. En proposant la lecture davâye, c'est donc à peine si j'ai recours à une conjecture. Pour l'emploi buddhique de davû, nous avons le témoignage explieite du scholiaste cité par Burnouf (Lotus, p. 649), qui le définit ainsi : kicchûdhippûyenu kiriyû. Le sens approximatif est donc celui de « violence », que confirme le dénominatif sanscrit dravasyati, au sens de « souffrir » (paritapa). Le roi, après les violences, les injustices administratives et légales, signalerait cette fois les violences quelconques de particulier à particulier. En ce qui touche la forme, il n'y aurait même aucune difficulté sériouse, si la lecture daviye se vérific définitivement, à admettre un thème davî à côté de davâ, de même que, lui-même, le

feminin davà est une nouveauté relativement aux thèmes drava et dravas de la langue classique. l. La forme majhañ ne peut nous surprendre : c'est un thème nouveau tiré du cas oblique majjha (Hemacandra, III, 113) à peu près comme les formes tuphe, aphe des cas obliques tels que yushme, asme. Le régime n'est pas exprimé, étant impliqué dans le nominatif bahujane qui est tout voisin. - m. J'ai insisté précédemment sur la signification exacte de la particule cu qui est légèrement adversative : « mais, or». Cet usage de jata, que nous rencontrons ici, est, à ma connaissance, entièrement nouveau. La seule explication que j'en voie est de prendre que le neutre jatam est employé, non pas, comme plus haut, pour signifier «genre, espèce», cette manière de dire serait par trop indéterminée, mais plutôt dans le sens, justifié par l'étymologie, de « disposition native, penchant». La nature des termes compris sous cette dénomination paraît, on va en juger, confirmer cette interprétation. Après avoir signalé le mal et la conduite qu'il attend de ses officiers pour y remédier, le roi énumère maintenant les qualités nécessaires pour que leur action soit efficace. On a pris jusqu'ici les termes suivants comme désignant des vices, des travers que le roi reprocherait aux hommes en général. C'est, je crois, une erreur qui fausserait le sens du passage entier. J'en trouve une double preuve. D'abord l'insistance ovec laquelle saupatipajati est ici rapproché de pațipadavena, qui termine la proposition précédente,

est évidemment intentionnelle : dans les deux cas. le verbe doit se rapporter à l'action des mêmes personnages, c'est-à-dire, ici comme tout à l'heure, des officiers du roi. En second lieu, le parallélisme manifeste entre le début de la phrase suivante — se ichitaviye, etc. — et le commencement de la précédente — tata ichitaviye tuphehi — indique que l'une et l'antre intéressent le même sujet, les officiers du roi. Et en effet, la proposition conque en style direct qui se termine par mama, ne peut guère être mise que dans la bouche de ces mêmes officiers, à qui seuls le roi s'adresse dans cette proclamation. J'en conclus que les défauts énumérés ici sont de ceux contre lesquels Piyadasi prémunit ses représentants dans l'exercice de leur mandat. « Vous devez, leur dit-il, souhaiter de mettre les hommes dans la bonne voie. Mais il est certains travers qui vous empêcheraient d'y réussir et dont vous devez tâcher de vous affranchir (etc jâtâ no huvevu mamáti).» Parmi ces travers, il est plusieurs termes dont on a jusqu'ici méconnu le vrai sens. La lecture dsulopa, parfaitement garantie par sa répétition en plusieurs passages, exclut à la fois la traduction de Burnouf, «le retranchement de la vie, le meurtre», qui, pour ne parler pas des autres difficultés, supposerait une orthographe asulopa, et la conjecture âsulosa, c'est-à-dire âçurosha, de M. Kern. Asulopa se prête en effet à une traduction fort convenable; lopa signifiant ordinairement «interruption, abandon», åsulopa se rend très bien par «abandon précipité» et désigne par conséquent

la promptitude au découragement. Il me semble que la phrase suivante fournit de cette analyse une vérification indirecte. Toute cette énumération s'y trouve en quelque sorte résumée dans les deux termes âsulopa et tûlanā. Tout le monde est d'accord pour reconnaître dans le second un équivalent du sanscrit tvarana, avec le sens de précipitation; à cet excès de zèle il est tout naturel d'opposer l'excès opposé, la faiblesse et le découragement; et la phrase réunit ainsi comme les deux pôles de ces défauts divers contre lesquels le roi entend réagir. Burnouf dérivait anâvuti de âvritti, pour dire «absence de profession, de travail»; mais ce sens, qui appartient à vritti, n'est point usité pour âvritti. M. Kern transcrit anâvriti et traduit « unheedfulness ». J'ai déjà remarqué (D. 17, n. a et i) que la transcription âyukti convient seule pour àvuti dans un des édits sur piliers, que, dans notre édit même, elle semble, un peu plus bas, garantie par l'orthographe de Jaugada. C'est une raison bien forte de croire que, ici encore, la même orthographe représente le même mot. Anâyukti se traduit fort bien «le manque d'application», et se rapproche tout naturellement d'âlasiya. Je n'ai pas besoin de rappeler combien est fréquent ici l'usage du verbe yuj, pour signifier « s'appliquer, faire effort ». Le dernier terme de la série demeure dans le même ordre d'idées, et il est surprenant qu'on n'en ait pas d'abord rectifié la forme : c'est kilamatha qu'il faut lire, à Dhauli aussi bien qu'à Jaugada, c'est-à-dire, comme en pâli,

« la fatigue, l'indolence »; il faut renoncer sans hésitation à l'analyse ingénicuse mais arbitraire et au fond peu satisfaisante des pandits de Prinsep. Aussi bien l'estampage de J. coupe court à toute incertitude. Le participe kilanta aurait pu mettre sur la voie. - n. Il est clair que eta résume, comme souvent, la pensée impliquée dans ce qui précède, c'est-à-dire l'affranchissement des défauts énumérés. Il ne me reste ici un peu d'hésitation que sur le dernier mot de la phrase. M. Kern avait déjà, par conjecture, corrigé en nitiyañ la leçon nitichañ du Corpus. Nitiyam, c'est-à-dire nîtyâm, va fort bien; nous avons vu (cf. n. h) que n'iti est employé à plusieurs reprises à propos de la mission des mahâmâtras; il est donc naturel que le roi leur recommande d'éviter dans leur «propagande morale» soit le découragement, soit les excès de zèle. Mais J. lit niti iyañ. Force nous est d'admettre on que la disjonction y est le fait d'un graveur inintelligent, ou que uîtiyam doit être en effet séparé en neti iyain. Dans ce cas, les deux mots formeraient à eux seuls une proposition; on traduirait : « l'essentiel en tout cela, c'est d'éviter à la fois le découragement et les excès de zèle; c'est là [ce qui constitue] la [vraie] conduite. » Mes préférences sont pour la première hypothèse. Elle fournit une construction plus naturelle et plus simple; elle permet en outre d'attribuer ici à niti un sens plus exactement conforme à celui que lui assignent des passages antérieurs. D'autre part, J. porte, quelques mots plus loin , nîtiyanî qui ne correspond à rien à Dh., ou plutôt qui ne saurait représenter le sens de la locution (hevameram) en face de laquelle il se trouve à Dhauli. J'en conclus que nitiyam n'est cette fois qu'une répétition erronée du lapicide, que, par conséquent, son modèle portait bien nítiyam (et non niti iyain) dans le seul cas où il ait dans notre texte une place légitime. — o. Dans cette phrase, nos nouveaux estampages améliorent essentiellement les anciennes lectures, tant à Dh. qu'à J. La construction est nette. La phrase, comme le montre hevameva au commencement de la proposition suivante, contient une comparaison, et kilanta désignant d'une façon générale tout homme fatigué, contient une allusion au kilamatha, à l'indolence, ou peutêtre aussi à l'épuisement causé par un zèle intempérant, par la tûlanâ. Le seul mot qui réclame quelque éclaircissement, ugacha, en reçoit de J., qui, à l'égard de cette expression, s'éloigne de notre texte. Nous avons d'une part uqach., de l'autre, samcalitu uthi.; je n'hésite pas à lire agache et samcalitum athihe, deux potentiels, dont le second garantit pour le premier cette acception qui, encore que très explicable, n'est pas absolument ordinaire, « se lever, se mettre en mouvement ». La répétition de api, à J., exprime bien l'insistance du roi à recommander l'activité : « et pourtant il faut se remuer, il faut marcher, il faut aller. » En revanche, le vå final n'est pas admissible, à moins qu'il n'y ait dans l'intention du roi entre vrajitavyam et etavyam une nuance particulière de signification que je ne suis pas en état de démêler.

Je suppose qu'il faut lire câ; le fac-similé. B. me semble se prêter aisément à cette correction. — p. La construction est ici assez concise, mais le sens paraît certain. Nous avons eu tout à l'heure dekh ou dakh. caractérisant la surveillance des mahâmâtras. Nous traduirons donc : « il en est de même de la surveillance que vous avez à exercer; » là aussi il faut se remuer, il faut marcher. — q. On pourrait penser à rattacher tena comme corrélatif au ya qui précède. Plusieurs raisons m'en dissuadent. D'abord tena vataviye est une manière de parler familière au roi, au commencement d'une phrase et sans liaison syntaxique avec ce qui précède. On sent d'ailleurs que le rapprochement plus étroit des deux propositions ne donnerait pas à la phrase un tour plus net ni plus aisé. Enfin, si les mots tena vataviye manquent à J., c'est un motif pour penser qu'ils ne sont pas essentiels à la construction de la phrase, les mots qui précèdent étant, pour le sens, identiques de part et d'autre. Ceci posé, il y a deux manières de comprendre vataviya, suivant que l'on complète mayâ ou tuphehi : « c'est pourquoi il faut que je vous dise, » ou « que vous disiez (au peuple). » Dans le premier cas, ne, de la proposition suivante, se rapporterait à Piyadasi; dans le second, à ses officiers. J. ne prête pas à cette amphibologie : nijhapetaviya nous est suffisamment connu par le 1v° édit de D. (I. 17-18), où nous avons eu nijhapayisamti et nijhapayità (n. j.); d'après ces précédents, nous devons traduire à J. : « Il faut faire envisager (au peuple) mes ordres (et lui

dire): telles et telles sont les instructions du roi cher aux Devas.» Il semble que cette comparaison soit décisive pour favoriser à Dh. la première des deux constructions. On est tenté cependant, dans la tournure vataviya etc., de chercher un équivalent du causatif de J. Pour que cela fût possible, il faudrait tenter une analyse toute différente des mots amnam et ne : le premier serait le sanscrit ऋन्यद, le second serait = no; et l'on rendrait : «Ne faites envisager rien d'autre (mais seulement ceci): telles et telles sont les intentions du roi cher aux Devas. » Mais nous n'avons rencontré qu'un seul exemple de la confusion de ne et no (Kh. xii, 31), et encore on peut voir, en se reportant au commentaire (1, p. 259), que la confusion n'est peut-être qu'apparente, qu'elle ne repose peut-être que sur une omission accidentelle. Il faut avouer aussi que la construction serait bien elliptique. Je crois donc plus sûr de nous en tenir à la première interprétation. Tout au plus proposerais-je, pour rapprocher les deux versions, de fire à Dh. dekheta, qui nous donnerait un causatif, comme à J. — r. La lecture mahâphale n'est pas douteuse, ni, par conséquent, le sens de la phrase. - s. L'i est d'une entière netteté dans vipatipadayamînehi, de même que, un peu plus loin, dans sampațipajamine. Nous avons relevé déjà, au ve édit de Delhi, la lecture analogue pâyamînâ. Il ne semble pas pourtant qu'il soit possible de douter du carac-

tère purement accidentel de ces orthographes. — t. M. Kern a certainement yu le vrai sens de duâhalu.

qu'il transcrit dvyàhara, et qu'il traduit : « qui procure un double profit ». Je m'éloigne de lui pour la suite de la phrase. La comparaison des estampages met pour moi hors de doute que nous sommes en présence, à Dh. et à J., non d'un locatif comme le croyait M. Kern, mais d'un génitif, etasa (ou imasu) kañmasa. D'où suit, Dh. ayant une syllabe de moins que J., la nécessité d'admettre de deux choses l'une : ou que, après la désinence sa de kañamasa, il a été omis une syllabe à Dh., ou que le second sa, à J., est une répétition accidentelle et fautive; en effet, M. Kern entend same kute = grame krite. Il est clair que, a priori, les deux partis se valent. Si je me décide pour la seconde alternative, c'est que je trouve à l'analyse du savant professeur plusieurs difficultés auxquelles il me paraît nécessaire d'échapper. M. Kern transcrit eramakarane munagatirekah. Le locatif n'est guère admissible; il est très douteux qu'il se forme jamais en e à Dh. Mais la difficulté n'est pas décisive; il suffirait de prendre managatirekalı adjectivement. J'attache plus d'importance à l'allure embarrassée que prend toute la construction; M. Kern l'a si bien senti qu'il transcrit cramakarana; mais c'est là une amélioration plus qu'une transcription. Le composé managatireka me choque plus encore. D'abord Piyadasi n'a pas accoutumé de représenter comme légers et faciles les efforts qu'il réclame dans l'intérêt du dharma. Je rappelle seulement le xe des Quatorze Édits. Puis, cette association de deux mots complètement antithétiques, manaq et atireka, aboutissant en

somme à une expression fort peu nette, est, à la fois par son maniérisme et son obscurité, antipathique aux habitudes de langage du roi. J'ajoute que cet emploi de *crama* serait unique dans nos textes; ils se servent dans ce sens à plusieurs reprises d'autres termes, tels que parâkrama. Si nous admettons, par hypothèse, la lecture de Dh., me ne pourra être que le pronom, le substantif sujet devra être manaatileke (ou même manoatileke, car la voyelle n'est pas très claire dans l'estampage). Le mot me paraît se prêter à une analyse convenable : mana-atireka, c'est-à-dire « excès de pensée, de préoccupation ». La locution peut sembler un peu cherchée; elle s'explique par le désir de tourner substantivement (pour y pouvoir adjoindre aisément l'idée contenue dans duâhala) une expression familière au style buddhique: comme équivalent de ativa manasikaromi, me kate manaatileke me semble s'expliquer très bien. — a. Malgré la lacune, le sens de la phrase est parfaitement certain. Je ne doute guère qu'il ne faille restituer °satha tuphe ne ca ananiyaño; non seulement cette lecture comprend exactement le nombre de caractères nécessaire, mais même, pour les syllabes tuphe ne, il me semble sur l'estampage découvrir des traits qui la favorisent. Ne s'applique au roi (de même à J.) comme plus haut dans la phrase aunaun ne dekheta. - v. Je me suis expliqué, à propos du v° des édits sur piliers (ci-dessus, p. 33 et suiv.), relativement à cette indication de date. Pour la suite de la phrase, l'analyse qu'entend adopter M. Kern ne ressort avec

une entière netteté ni de sa transcription ni de sa traduction; celle qui semble indiquée ne me satisfait pas pleinement. Et d'abord, on ne saurait, je pense, dans sotariya, chercher le participe du causatif çrâvayitavya, mais bien du simple. La remarque est importante pour bien entendre ekena; M. Kern semble le rattacher à tiseua, ce qui n'est compatible ni avec la position des mots, ni avec l'addition de la particule api. «Il faut, dit le roi, que ces enseignements soient entendus aux fêtes de Tishya, » il s'agit ici d'une promulgation régulière et publique « et, dans l'intervalle, qu'ils soient entendus même par un homme seul, » il s'agit cette fois de conseils, de rappels adressés individuellement. Cette traduction emporte, pour la locution khanasi khanasi, une interprétation différente de celle de M. Kern, « on any solemn occasion. » Il est clair que, s'il s'agit d'avis individuels, le roi ne saurait prescrire à ses officiers de les réserver pour certains jours de fête. Tel n'est pas du reste le sens habituel de च्या et, en pàli par exemple, de la locution khane khane (cf. Dhammap., v. 239) qui signifie «à chaque moment, à chaque occasion favorable ». C'est ainsi qu'il convient de traduire dans le présent passage. — x. Pour les mots caghatha et sampatipâdayitave, voy. des observations antérieures (D. iv, n. e; D. i, n. b). — γ . Je me suis expliqué sur le sens de palibodha, à propos du ve édit de Girnar (n. k., 1, 127); le mot signifie «lien, entrave»; s'il était besoin d'une preuve nouvelle, nous en aurions une irréfutable dans le

présent passage où palibodha est substitué comme synonyme à bamdhana, qu'employait plus haut (l. 8-9) un passage auquel je renvoie. La lecture palikilese, que rétablit notre estampage, coupe court, en ce qui concerne ce mot, à toute difficulté et à toute conjecture. — z. Le texte de Dh. paraît omettre accidentellement des mots assez importants qui donnent dans le texte de J. plus de clarté à la construction. L'accusatif mahâmâtam acamdam y semble certain, d'après l'estampage; il s'ensuit que la proposition relative e - hosati qui en donne l'équivalent à Dh. doit être prise comme contenant le régime de nikhâmayisati. L'absence de mahâmâtam ou d'un équivalent est à la rigueur possible; il est pourtant malaisé de croire qu'elle soit intentionnelle. M. Kern a parfaitement transcrit akhakhase = sert. akarkaçalı; je crois aussi qu'il a raison de lire samkhûnû°, quoique l'estampage paraisse donner bien clairement sekhimuâ. Mais il se trompe, je pense, sur le sens de *âlambha*; c'est un terme technique de la langue de Piyadasi, et nous l'avons déjà rencontré pour marquer la destruction de la vie. Nous n'avons aucune raison de lui attribuer ici un sens différent; en déclarant qu'ils évitent toute vihimsà, Piyadasi caractérise suffisamment ses officiers comme des hommes doux et compatissants. Il y a bien une difficulté. Nous verrons tout à l'heure (n. cc) que le mahâmâtra, comme les autres, est envoyé à cette réunion pour participer, lui aussi, au bénéfice des instructions et des enscignements qui doivent y être promulgués. L'énumé-

ration de ses qualités, naturelle pour le recommander, dans un rôle actif, à la confiance des populations, n'est point appelée par ce rôle tout passif. Je ne vois qu'une manière de tout concilier, c'est d'admettre que le rôle du mahâmâtra dans ces circonstances procède à la fois de l'un et de l'autre caractère; il peut, comme officier administratif, avoir une part active dans la réunion et la police générale de l'assemblée, et, en même temps, faire personnellement son profit des enseignements qui y seront donnés. — aa. Il faut rapprocher cette phrase des derniers mots de l'édit. Dans l'un et l'autre passage, M. Kern comprend iti comme s'appliquant seulement à la partie de la phrase qui commence à tathà; le roi voudrait dire que ses officiers ont à se rendre compte si ses sujets exécutent ses instructions. Cette explication se heurte à des difficultés qui la rendent inadmissible. D'abord nous avons ici non pas jûnâtu on quelque équivalent, mais jânitu, c'est-à-dire l'absolutif, qui subordonne cette partie de la phrase au verbe kalati. Dans le second passage, api et tam pi, etc. ne s'explique pas au début d'une proposition en style direct; il marque au contraire fort bien la succession des deux actions jânisanti et kalamti. Etam atham dans un cas, etam dans l'autre, scraient surprenants pour marquer quelque chose qui va suivre. Aussi bien, s'il s'agissait de définir une sorte d'enquête à laquelle auraient à se livrer les officiers, la proposition devrait, semble-t-il, prévoir les deux alternatives. Le roi ne saurait, sans beau-

coup d'optimisme, admettre qu'invariablement ils auront à constater que les sujets accomplissent fidèlement ses volontés. La forme kalati ne peut aisément se prendre comme un simple indicatif, la forme karoti étant familière à la langue de nos textes. Enfin, la concordance de nombre entre e akhakhase, etc. et kalati, d'une part, jânisamti et kalamti, d'autre part, indique bien que le sujet doit être le même pour chaque groupe : si kalati, dans le présent passage, s'appliquait aux sujets en général, il ne pourrait être qu'au pluriel. Nous arrivons donc à cette traduction : « sachant ces choses, que [le mahâmàtra] agisse conformément à mes instructions; telle est la pensée qui me guide, » et, par cette phrase, le roi explique l'intention dans laquelle il charge ses officiers de présider aux assemblées quinquennales. Je traduis, on le voit, kalati comme subjonctif; par la forme, c'est un véritable let védique. Ce n'est pas la scule trace qui reste de cet emploi dans nos monuments; je rappelle ce que j'ai dit plus haut (p. 51) de vadhati. Peut-être avons-nous la première personne dans kalámi, Dh. vi, l. 29 (J. a une lacune). Je sais bien que la comparaison de G. semble indiquer simplement un présent, et que la correction kalomi est aisée. Il ne faut cependant avoir recours à des corrections qu'en désespoir de cause. Or, à Khàlsi, dans le passage parallèle, nous trouvons, non pas le présent, mais le futur kachâmi; dans ce passage, et souvent à la première personne, futur et subjonetif s'équivalent parfaitement; l'un et l'autre

sont très bien en situation, associés et coordonnés à l'impératif pativedayantu. — bb. Un peu plus haut (1. 5) J. emploie vaga pour représenter bahajana de Dh. Il est naturel d'admettre ici la même nuance de signification. Au mª des Quatorze Édits, Piyadasi signale comme les participants ordinaires de l'anusamyana, outre les officiers, tous les fidèles de sa croyance (yutâ). Vaga s'applique bien à une réunion qui devient ainsi nombreuse; hedisa se réfère à ce qui précède et marque cette foule comme analogue à celle dont le roi provoque directement des assemblées. M. Kern se fonde sur l'analogie de nikâya au xn° édit pour appliquer le mot exclusivement aux officiers du roi. Mais, d'après le texte de J. pour la phrase qui précède, les officiers appelés aux assemblées en question le paraissent être individuellement et isolément; et cette circonstance, jointe à l'emploi différent de vaqa dans notre édit même, paraît peu favorable à cette interprétation. — cc. M. Kern a réuni en un seul mot le dernier caractère visible (a) de la ligne 24 et le premier de la suivante. Il lit ata = atra. Comme je l'ai dit en note, a me paraît avoir été suivi de plusieurs caractères (c'était aussi ce qu'admettait Prinsep) maintenant indistincts, et que la lacune de J. ne nous permet pas de restituer. La lecture te étant d'ailleurs certaine, il ne peut être douteux que c'est le démonstratif, accompagnant mahâmâtâ. Pour le sens général de la phrase, je renvoie à la note aa. Il faut comparer aussi le me des Quatorze Édits. Il y est dit en substance que les offi-

ciers du roi doivent se rendre à l'anusañyâna comme à leurs autres devoirs. Nous avons ici une pensée identique au fond : les officiers doivent s'y rendre, sans négliger leurs autres devoirs. Seulement, le présent édit ajoute que, en s'y rendant, ils connaitront les conseils religieux, les instructions du roi, et devront ensuite s'y conformer. Ce sens, tout à fait clair ici, me décide à introduire une correction dans ma traduction du troisième édit. J'avais entendu imâre dhammûnusathiye dans le sens actif : «pour [proclamer] ces instructions religieuses; » c'est dans le sens passif que je l'aurais dù prendre : « pour [recevoir] ces instructions religieuses. » Les officiers du roi, comme ses coreligionnaires en général (yuta), doiveut tous également recueillir des enseignements moraux dans ces assises religieuses.

Jaugadu. — Je n'ai, en ce qui touche J., à relever que peu de détails; je renvoie au commentaire de Dh. où toutes les difficultés ont été touchées, et où l'on trouvera les éléments nécessaires pour combler la plupart des lacunes. — a. La gravure de cet édit ne paraît pas ici avoir été faite avec beaucoup de soin. J'ai dit tout à l'heure que si, comme il y a quelque apparence, il faut vraiment lire "kiñti kakamana", un des deux ka ne serait, à mon avis, qu'une répétition erronée, comme, à la ligne 8, un des deux sa dans kamasasa me kute". Pour nîtiyañ, à la ligne 7, je crois à la répétition d'un mot entier. On va voir, par des exemples, que l'omission de plusieurs caractères est certaine dans divers passages.

- b. Lisez tuphe; ligne 3, mama a été oublié; ligne 8, nous avons làjadhi pour låjåladhi; 1. 9, alå pour amtalà. — c. Kimtime = kimti ime, comme plus bas; le pronom personnel n'a rien à faire ici. La place qu'occupe iti montre qu'il y a eu transposition; l'ordre des mots sur le modèle était certainement le même qu'à Dh. — d. Je prends hi(ou pi)suvitâpi pour suvilità pi; niti aurait été oublié. Le mot semble, dans notre version, poursuivi par une sorte de fatalité. — e. Bien que l'y initial disparaisse ordinairement dans ce dialecte, il n'y a aucune difficulté phonétique à prendre ye comme = yah, aussi bien ici qu'à Dh. A Dh., nous avons cu déjà (v, 21) : ye apative me; de même à Kh. vi, 18; xii, 32, etc.; à D. II, 16; IV, 3, etc., pour ne parler pas du pluriel ye que, à Jaugada même, nous retrouverons à Fédit suivant, ligne 6. — f. Sur nîti iyam et nîtiyam de la phrase suivante, cf. la note n de Dh. — q. Je l'ai fait remarquer, il ne règne point ici une identité complète entre les deux versions; la ressemblance est au moins très étroite, et je ne doute guère qu'il ne faille lire : na [se] samcalitu[m] uthi[he] « celui-là ne se lèverait pas pour se mettre en mouvement». h. Il y a ici une simple transposition de voyelles, dekheyi pour dekhiye. — i. La forme vipatipâtayamtam paraît d'abord incorrecte. On attend, ou un instrumental, comme à Dh., ou un génitif vipatipâtayamtânam. Cf. cependant la construction analogue avec un accusatif, au moins en apparence, que nous trouvons au vm° édit de Delhi (voyez la note s).

Nous avons probablement ici un exemple nouveau de cette construction. Le singulier, au lieu du pluriel de Dh., ne saurait nous surprendre dans une phrase collective. — j. Je l'ai dit déjà, je crois qu'il faut lire *kamasa me kute*. — k. Toutes les fins de ligne sont malheureusement presque complètement indistinctes sur l'estampage, et les lectures du Corpus ne sont visiblement que des conjectures pour le moins fort douteuses. Il est parfaitement superflu d'en échafauder d'autres sur celles-là. On en peut juger par un exemple emprunté à la fin de la ligne 11. Le fac-similé C. lit acañdañ phelahata°; après un examen répété de l'estampage, je suis persuadé que la pierre, au lieu de phelahata, porte aphalasam, un très bon synonyme de akhakhasa. — l. Je ne crois pas qu'il faille prendre [lâ] javacanika comme un substantif désignant directement une classe d'officiers, mais comme une épithète : mes officiers « fidèles aux ordres de leur roi». L'expression se rapporte ainsi exactement à la formule qui commence notre édit à Dhauli.

En résumé, la traduction que je propose pour ce morceau est la suivante :

"Par ordre du roi cher aux Devas, les officiers de Tosalî préposés à l'administration de la ville doivent savoir ce qui suit. (J.: Voici ce que dit le roi cher aux Devas. Les officiers de Samâpâ préposés à l'administration de la ville doivent savoir ce qui suit.) Ce que je crois, je désire le faire prati-

quer en fait, et prendre pour cela les moyens [efficaces]. Or, le moyen principal (Dh.: dans cet intérêt), ce sont, dans mon esprit, les instructions que je vous confie. Vous êtes en effet préposés à des centaines de milliers de créatures pour gagner l'attachement des hommes de bien. Tout homme est mon enfant; de même que je désire pour mes enfants qu'ils jouissent de toute sorte de prospérité et de bonheur en ce monde et dans l'autre, j'ai le même désir pour tous les hommes. Or vous n'obtenez pas encore à cet égard tous les résultats possibles. Il est tel individu qui respecte tel de mes commandements, mais non pas tous. Surveillez-le et que les obligations morales soient bien établies. Il est tel individu qui est mis en prison ou torturé. Soyez là pour mettre un terme à un emprisonnement qui ne serait pas motivé. Puis une foule de gens ont à souffrir (Dh. : de violences). Là encore vous devez souhaiter de remettre chacun dans la bonne voie. Mais il est des dispositions avec lesquelles on ne réussit pas : ce sont l'envie, le manque de persévérance, la rudesse, l'impatience, le défaut d'application, la paresse, l'indolence. C'est pourquoi vous devez souhaiter d'être exempts de ces dispositions. Le point capital est ici la persévérance et la patience dans la direction morale. L'homme indolent ne se met point en branle, et pourtant il faut se mettre en mouvement, il faut marcher, il faut aller. De même dans la surveillance que vous avez à exercer. C'est pour cela que je vous répète 2 faites

prendre mes ordres en considération (J. Il faut appeler l'attention sur mes ordres), [en disant] : telles et telles sont les instructions du roi cher anx Devas. Agir ainsi, c'est [s'assurer] de grands fruits; ne pas le faire, c'est [s'exposer à] de grands malheurs. Pour ceux qui négligeraient cette direction du peuple, il n'est ni faveur du ciel ni faveur du roi. En effet, si je me préoccupe tant de ces fonctions [qui vous sont confiées], c'est en vue d'un double avantage. En suivant cette ligne de conduite, vous obtiendrez le ciel et vous acquitterez votre dette envers moi. Cet édit doit être répété [au peuple] à chaque fête du Nakshatra Tishya, et, dans l'intervalle, il doit être répété individuellement [aux uns et aux autres] chaque fois que l'occasion s'en présente. Ayez soin, en agissant ainsi, de mettre le peuple dans la bonne voie. C'est à cette intention que cet édit a été gravé en ce lieu, afin que les officiers chargés de l'administration de la ville déploient un zèle persévérant et qu'il n'y ait ni emprisonnement arbitraire ni torture arbitraire. C'est aussi à cette intention que régulièrement tous les cinq ans je convoquerai [à l'assemblée de l'anusamyana] le mahamatra, qui sera un homme doux, patient, respectueux de la vie, afin que, entendant ces choses, il agisse conformément à mes instructions. D'Ujjayini aussi le prince [qui y gouverne] réunira à cette fin une assemblée composée des mêmes éléments, mais il le fera tous les trois ans sans faute. De même à Takshacilâ. En se rendant à l'anusañyâna, sans pour cela négliger leurs fonctions

particulières, mes officiers connaîtront ces choses; qu'ils agissent alors en conséquence, suivant les instructions du roi.»

DELXIÈME ÉDIT.

Prinsep, Journ. Asiat. Soc. of Beng., loc. land.; Burnouf, p. 692 et suiv.; Kern, Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser., XII, p. 379 et suiv.

DHAULI.

4TJ&Y288T&X9D.8.9D\$ (e) E+2+P19+ - 44 $\sqrt{2}$ $\sqrt{2$ ልደያ (ዾ) ዝየብድጉየ+(+ይባዲኒዩርን ከተረተደብ የ --- የP4, የ γ ያንታይቸሉ ተባጊ የሚገን ፈሚጸያ የጊዜ ユ₽**₯**₭ፂጞጏዀጏኯጚፙ₭ጚጟቑቖቝዺጚ፞፞ጞቑጜ፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟፟ ₽ያፈተታት የተመፈተው (€) የተውፈተም የተ PTY40-14THP880PTQLK.VY.P+ ¥ΘΥ∵πՎÇՎ,Υ¢,>>T8C&\ΥΥΥΥ8. (ro) ተ६୩ ሂዛ ሲፕፒፓ እ. 8 ዓ ኅ ፒፓ ዓ ፓ ५ ሃ ሂ ፕ ፒ ∵ ፕ ዓ ያቸር የተመፈየታ የተመሰው የተመሰ

DHAULI.

(1) Devânampiyasa vacanena tosaliyam kumâle mahàmâtà ca vataviya [.] am kichi dakhâmi hakam tam

(2) duvålate ca ålabhehañ [.] esa ca me mokhyamata duvåla etasi aṭhasi añ tuphesu '

——— mama (3) atha pajàye ichàmi hakam kimti ² savena hitasukhena

hidalokikapâlalokikâye yujevûti hevam ______(4) siyâ

JAUGADA.

(1)Devânampiye hevam âha [.] samāpāyañi mahamatā javacanika vataviyâ [.] kichi dakhâmi hakam ichâmi hakam kiti kamkammana ³ " (2) paṭipātayehañi duvâlate ca âlabheham [.] esa ca me mokhiyamate duvâle 4 etasa athasa b añi tuphesu ⁵ anusathi [.] savamuni (3) sà 6 me pajà 7 atha pajàye s ichàmi kimtime saveno ' hitasukhena ynjeyu ⁹ atha pajâye ¹⁰ ichâmi ¹¹ kiñitame savena hitasu- (4) khena vujeyùti hidalogikapålalokikena 12 hevañmieva me ichâ savamunisesu 13 siyâ 14

¹ Fac-similé C. °tuphe --- °.

² Fac-similé C. °kam niti°.

³ Fac-similé C. °kammañna°.

⁴ Fac-similé C. °duvâla°.

⁵ Fac-similé C. °tupheva°.

⁶ Fac-similé C. °vamani°.

⁷ Fac-similé C. °paja°.

⁸ Fac-similé C. °pajaye°.

⁹ Fac-similé C. °yu. yû°.

Fac-similé C. °pajaye°.

¹¹ Fac-similé C. °châma°.

¹² Fac-similé C. °gikapâmlalomki".

¹³ Fac-similé C. "vamànise".

¹⁴ Fac-similé C. °siyà°.

kich .d. su 1 làja aphesû 2... ..maya icha mama ˈ añɨtesu [.] .. ⁵ påpunevu te ^b iti devånaŭipive... anuvagana 5 mamāve (5) huvevūti asvasevu ca 📗 sukhañim eya lahevu mama te no dukha [.] hevam | mama te no kha 15 d [.] evam ..nevà biti khamiti biti ne devånampiye aphåkam ti⁷[.] haja [.] (7) e ca kiye khamitave mama kiye khamitave 18 mamam

[.] amtàn un " avijitànam [.] amtànam avijità (5) nam " kiñichañidesu lâjā aphesúti etáká va⁹ me icha amtesu[.] påpuneyu låjå ¹⁰ hevañ ichati anuvigină 11 heyu 12 (6) mamiyâye asvaseyn 13 ca me sukhañim eva ca laheyu 11 ca pâpimevu khamisati ne 16 e nimitañ ca dhammañ ca- nimitañ 10 ca dhañima ca-

¹ Faz-simile C, "kichañiyasu".

² Fac-similé C. °ja — maya".

³ Fac-similé C. "cha mima".

¹ Les deux caractères en blanc sont tout à fait indistincts dans fac-similé B. On verra par le commentaire que je propose hevam; mais je dois dire que les traces dans l'estampage sont trop vagues pour apporter à cette conjecture un appui direct.

⁵ Fac-similé C. °v · — vâgà°.

⁶ Fac-similé C. "nava".

⁷ Fac-similé C, °ahàkàtí°.

[§] Fac-similé C. °amtàmkuthavijitanam°.

⁹ Fac-similé C. °và°.

¹⁰ Fac-simile C. "laja".

¹¹ Fac-similé C. "gina".

¹² Fac-simile C. "heya".

¹³ Fac-simité C. °s pu ca°.

Fac-similé C, 'h va".

[·] La syllabo no est tout à fait indistinct? dans fac-simile B. Facsimile C. 'to no. . . . sâhanevu'.

[&]quot; Fac-simile C. "ti, la",

¹⁷ La syllabe cha n'est pas lisible dans fac-simile B.

Pac-similé C, "khammita".

^a Fac-similé C, "nimetam".

kañ ¹ ca àlàdhayevû [.] etasi athasi hakam anusàsàmi tuphe [.] anane 2 etakena d hakañi anusăsitu 3 chamdam ca veditu 4 à . dhiti 5 paţimnă 6 ca mama 7 (7) [ajalà [.] sà 8 hevañ katu° kañime calitavive asva — i ca tàni 9 ena pápunevů iti atha pitá ena pápune (10) yu 18 athá

levn (6) - hidaloka - palalo- | leynti ¹º hidalogam ca palalogam ca áladhayeyu 11 [.] etâye (8) ca athâye hakañ tuplieni * anusåsåmi [.] anena etakena hakam tupheni anusàsitu 12 chañdañ ca vedi-(9) tu 13 à mama dhiti patinà ca^{-11} acala [.] hevam katu kamme 15 calitaviye 16 asvâsaniyâ ca 17 te

- ¹ Fac-similé C. °pilalo°.
- ² Fac-similé C. °anena e°.
- 4 Fac-similé C. °sitam°.
- · Fac-similé C. °ditam°.
- Fac-similé C. °àliayàmi°. Cette lecture est, d'après fac-similé B., inadmissible. Le rapprochement de J., dans le passage parallèle et un peu plus bas, rend la lecture dhiti, à mon avis, certaine. Le seul caractère douteux est celui qui suit à. C'est à un p qu'il ressemble le plus. Quant à la voyelle qui paraît l'accompagner, il est impossible de se prononcer avec confiance.
 - Fac-similé C. °paținâ°.
 - ⁷ Fac-similé C. °mama°.
- 8 Dans fac-similé B. la voyelle qui accompagne s est tout à fait indistincte.
- ⁹ Fac-similé C. "im ca". Dans fac-similé B. le caractère tà est extrèmement douteux.
 - 10 Fac-similé C. °camleya°.
 - 11 Fac-similé C. °dhayeyam°.
 - 12 Fac-similé C. °sitû°.
 - 13 Fac-similé C. °ca o . su à mania°.
 - 11 Fac-similé C. "ma citipâvenà ca".
 - 15 Fac-similé C. °katî kam°.
 - 16 Fac-similé C. °viya°.
- ¹⁷ Fac-similé C. °sakiyi ca°. La syllabe ni est très douteuse dans fac-similé B.; on pourrait croire à ki ou yi.
 - 18 Fac-similé C. "puneñiya".

tathá devánañipive aphákañi athà 1 ca atànain hevain devànampiye anukampati 2 aphe f (8) athá ca pajá hevam maye devànampiyasa [.] se hakam anusàsitu chamdam ca v ³ phàka ^g

desàvntike hosami etâye athâye 4 [.] paţibalà hi tuphe asvâsanaye hitasukhâye ca tase 5 (9) hidalokikapálalokikáye [.]

ne 6 pità evañi lajati atha atànañ anukampati heapheni anukampati 7 vañi athá pajà he (11) vain maye lajine [.] tupheni " hakañi anusâsita chañidañ ea vedāta f , mama 10 citi paṭinā 11 câ acala se 12... (12) desaâyntike hosámi etasi athasi 13 [.] alam hi tuphe 11 asvåsanåve hitasukhâye ca tasañ 15 hida (13) logikapálalokikáya [.] hevañi ca kalañtañ tuphe hevañ ca kalañtañ svagañ

- ¹ Fac-similé C. °phàka atha".
- ² Fac-similé C. °nusampati°.
- Fae-similé C, "sita chamdam ca ——".
- 4 Fac-similé C. °athaye°.
- 5 La syllabe ta est indistincte dans fa -similé B.
- Fac-similé C. 'pita heva ne'. Dans fac-similé B., on pourrant aisément lire se, an lieu de ne.
- 7 Ce membre de phrase n'est pas parfaitement distinct dans facsimilé B. Les traces qu'il présente, confirmées par la comparaison de Dh., me paraissent cependant mettre cette lecture hors de doute Fac-similé C. °athà atànà anusampatà hetam ahevam anusampati°.
 - * Fac-similé C, "làjinem tu".
 - ° Fac-similé C. °tuphemni°.
- Fac-similé C. °— kaphisicàtipa°. Mama parait suffisamment distinct dans fac-similé B. Le caractère qui précède est complètement effacé. On verra par le commentaire que je suppose que ce devait êtro na á. A coup súr, rien dans fac-similé B. ne confirme la lecture du Corpus.
 - ¹¹ Fac-similé C. "paţinimà".
 - ¹² Lecture incertaine, Fac-similé C, "ațilapa---".
 - 13 Fac-similé C. °sàmì e °athasi°.
 - ¹⁴ Fac-similé C. °sı da... tu°.
 - 15 Fac-similé C. 've.tasam hi.lo'.

svagañi àlàdhayisatha mama ca ànaniyam chatha [.] etàye ca athâye iyam lipi likhità hida ena mahâmâtâ svasatam i samam (10) yujisamti asvásanáve 1 dhañimacalanâye ca tesu amtânam [.] iyañi ca lipi anucâtuñmâsam 2 tisena nakhatena sotaviya i kamam ca khanokhanasi amtalàpi tisena ekena (11) sotaviyà [.] hevañi kalañitam k tuphe caghatha sampatipådayitave [.]

. àlàdhayisathañi ' mama ca ânaneyañi esatha[.](14) etâye ca athàye iyam lipi likhità hida ena mahâmâtâ sasvatam samam yujevû asvâsanàve ca 5 (15) dhammacalanave 6 . amtanam [.]. iyam ca lipi a . câtummâsañi 7 sotaviyà tisena 8 añitasotaviyâ g (16) làpi ea khane samtam ekena sotaviyà 9 [.] hevam ca kalamtañ caghatha 10 -sañīpaţipâtavitàve 11 h [.]

Dhauli. — a. Dans tout ce qui précède, ce second édit est entièrement semblable au premier dont la comparaison permet de combler avec certitude les lacunes que présente notre texte. C'est ici que commence la différence entre les deux. Les premiers mots sont caractéristiques. Faute de les avoir entendus, on n'a pas jusqu'ici marqué nettement la

- 1 Fac-similé C. ºmam yajisamta asâsanâº.
- ² Fac-similé C. "anacâtum".
- 3 Fac-similé B. paraît lire "tavivam".
- 4 Fac-similé C. "svaga ma àlà".
- 5 Fac-similé C. °sama vejeñsa asâsanâye—dha°.
- 6 Fac-similé C. °mmacalina... gatam iyam°.
- 7 Fac-similé C. °pi... tnmmàsam°.
- 8 Fac-similé C. °tisenam am°. 9 Fac-similé C. °kena si..vi°.
- Fac-similé C. °tam samghatha°.
- 11 Dans fac-similé B., je ne puis démèler à la fin que sampațipâlaye.

preoccupation spéciale dont s'inspire chacun des deux morceaux. Amtánam avijitânam nous montre d'abord que le roi a ici en vue « les populations frontières non conquises», qui ne font pas partie intégrante de son empire. Et, en effet, vers la fin de l'édit, Piyadasi déclare expressément qu'il a fait grayer cet édit dhañmacalanaye tesu añtanañ « pour faire pratiquer la religion à ces populations frontières». Pour cet emploi de auta on peut comparer Kh. xm. 4. Sahasarám, l. 5 (et les versions parallèles) — la traduction de M. Bühler est à rectifier; — il faut rapprocher surteut J. 11, 6 (Kh. l. 4) où amtá est opposé à vijita, en sorte que cette plirase forme le commentaire le plus décisif de notre locution antà avijità. Ainsi s'explique pourquoi le roi passe sous silence dans cet édit les assemblées d'anusañvâna sur lesquelles il insistait dans le précédent. Il est tout simple que, s'occupant de populations qui échappent à son action directe, il ne puisse avoir la prétention de les convoquer en assemblées régulières et périodiques. — Je crois que M. Kern a parfaitement analysé le mot suivant kiñchañde su = kiñchandah srid, - le texte est certain, la lecture est complètement nette à Jaugada, les traces visibles à Dh. s'y rapportent parfaitement, — mais qu'il s'est trompé sur le sujet auquel se rapporte le pronom aphesu * usmesu). Il met la phrase dans la bouche du peuple, des sujets du roi. Étant données la lecture et la traduction certaines de antánam avijitânam, toute construction deviendrait des lors impossible. L'expérience de l'édit précédent doit d'ailleurs nous guider ici. Nous avons vu que c'est toujours à ses officiers que le roi s'adresse, que, par une conséquence forcée, quand il emploie le style direct avec la première personne, et à défaut d'indication expresse (comme l. 4, gachemu, l. 12, jâtâ no huvevu mama), ce sont eux que nous devons prendre pour sujet. Nous obtenons ainsi dans le cas présent un sens parfaitement lié: « Si vous vous demandez : quelle est la volonté du roi sur nous relativement aux populations frontières non annexées? voici quel est mon désir en ce qui touche les populations frontières. » L'emploi un peu lâche du génitif amtanam s'explique assez. non seulement par la liberté d'allure dont cette langue est coutumière, mais surtout par l'impossibilité de juxtaposer deux locatifs, añtesu et aphesu, dans des fonctions syntaxiques différentes. — b. Il est certain que, devant papunevu, il manque deux syllabes; c'en serait assez pour condamner la conjecture de M. Kern si elle ne l'était déjà par l'explication exacte de la phrase précédente, laquelle réclame aintesu et non amte. On ne peut du reste séparer ce commencement de phrase du suivant avec lequel le parallélisme est frappant. Or nous avons dans le second passage (en complétant, avec certitude, d'après J.) heram papunevn; je ne doute pas que telle ne soit ici la lecture. Ce qu'il importe de déterminer, c'est le sens de pâpunevu. Si l'on ajoute à ces passages un passage ultérieur (1.7), on remarquera que, par trois fois, nous avons ici le verbe prap suivi non de ti enclitique, mais de

iti, qui doit se référer à la suite, et annonçant par consequent le style direct. Il est aisé d'expliquer le fait, sans s'éloigner de la traduction littérale du verbe: j'entends: « qu'ils arrivent à ceci, à savoir... »; en d'autres termes : «qu'ils soient convaineus de ceci...». Le sujet te se rapporte nécessairement aux amtå, aux populations limitrophes. L'absence d'iti à J. ne saurait infirmer cette interprétation Le fait que dans cette version il a été ou omis accidentellement, ou (comme si souvent) écarté comme superflu, n'empêche pas qu'il est exprimé ici et qu'il y doit par conséquent avoir sa raison d'être. Il fallait du reste renoncer à marquer matériellement l'enchevêtrement de phrases en style direct qui alourdit et embrouille cette phrase. En effet, c'est certainement ichati qu'il faut compléter, et les mots qui suivent, comme l'indique du reste le singulier mamaye, me, mama, exprime la pensée du roi; tous les autres sujets enoncés jusqu'ici étaient au pluriel. J. ne laisse aucun doute sur la lecture annviginà que M. Kern a très bien transcrit anudviquâ. Je reviendrai ailleurs sur les formes diverses de l'instrumental du pronom de la première personne. Peut-être est-ce ce même mamaye que nous avons eu à Kh. (v, 14) sous la forme mamava. A coup sûr mamave n'est qu'une variante orthographique du pràcrit mamâi, relevé par Hemacandra (m, 100). — c. Il faut certainement, comme l'a fait M. Kern, compléter khamisati, d'après J. II faut, non moins certainement, couper la phrase après aphâkam; ti indique assez que la proposition est close. Il est de toute façon impossible d'y rattacher les mots suivants. La lecture e ca kiye est sûre à Dh. Nous pouvons sans hésitation la rétablir à J. où le cha n'est rien moins que net, à en juger par l'estampage. Ce ca ne souffre qu'une explication; il est coordonné à l'autre ca qui suit mama. En effet, la proposition relative e ca, etc. se traduira nécessairement, en prenant kiye = scrt. kiyat : «et enquelque chose qu'il [leur] faille ma bienveillance», d'où résulte pour la phrase entière ce sens général : « soit qu'ils souhaitent une faveur, soit simplement pour m'être agréables, qu'ils (c'est-à-dire les gens des populations frontières) pratiquent la religion.» C'est le lieu de rappeler que nous avons rencontré déjà au xmº des Quatorze Édits le thème ksham, chamitariya et chamana à K. (1. 7), khamitave à G. (1. 6) dans un passage que les lacunes de Girnar et l'insuffisance des fac-similés de Kapur di Giri ne m'ont pas permis de traduire. Je ne doute pas que la phrase présente n'aide quelque jour à l'intelligence de ce passage, quand nous serons enfin en possession d'une reproduction définitive de la version du Nord-Ouest. Il semble en effet que, comme le nôtre, il se rapporte aux pays frontières, yû — devânampiyasa na vijite homti. — d. La lecture anane paraît certaine; il y a eu de la part du graveur transposition des voyelles, pour anena. Dans la suite (dont il faut rapprocher la phrase en partie analogue de la ligne 8), la comparaison des estampages me permet de rectisier sur des points essentiels les lectures du Corpus. Tout d'abord, comme paraissait le suggérer la lecture anusasitii du Faes. C. pour J., il faut live anusâsitu, redita qui ne peuvent être pris comme des participes, mais comme des absolutifs. Les lectures âhayâmi à Dh. et citi à J. ne sauraient se soutenir. A Jaugada je demêle sûrement d'après l'estampage à mama dhiti": à Dhauli les caractères à..ti sont tout d'abord certains; guidés par l'analogie de J. nous pouvons en outre reconnaître devant ti le caractère dhi: celui qui précède est indistinct. La comparaison de l'autre version ne laisse guère d'incertitude sur le sens nécessaire : me conviendrait à merveille en face de mama. Les traces de l'estampage me semblent se prêter assez bien à cette restitution. Ajalà correspond à acalâ, comme nous avons eu libi pour lipi, comme nous avons à J. loga pour loka, etc. M. Kern l'a bien reconnu. Tous les mots sont donc clairs, et le sens est facile : «après vous (tuphe est omis ici mais exprimé à J.; il est en tout cas aisé à emprunter à la proposition précédente) avoir donné mes instructions et fait commaître (vedita pour vedeta, par une confusion du thème simple et du causatif dont j'ai déjà relevé plusieurs exemples) mes ordres, ma volonte (dhriti) et mes promesses sont inébranlables». Il ne reste qu'une petite difficulté, c'est le nominatif hakaŭ qui ne sert de sujet à aucun verbe et demeure en l'air. C'est là une liberté de construction dont toutes les langues offrent des exemples et qui doit nous surprendre moins qu'ailleurs dans un style aussi peu souple et aisé que celui de nos monuments. —

e. M. Kern a bien transcrit tad erañ kritvâ. Il faut lire se; et kața = kritră ne fait pas difficulté. Quant à la traduction, je suis obligé de m'éloigner de lui; il me suffira de renvoyer à un édit précédent (G. 1x, 9; t. I. p. 207) pour justifier celle que je propose: « faisant cette réflexion, pleins de cette pensée ». Nous avons vu déjà kaŭma employé pour désigner les fonctions des mahamatras Dh. (éd. précédent, l. 25 et la note). J. nous permet de combler la lacune en lisant °usvasaniyani ca°. Ce neutre aurait pu nous embarrasser si le masculin de J. ne nous donnait la certitude que, ici comme plus haut, pâpunevu a pour sujet les ainta, que c'est à eux que les officiers doivent inspirer confiance, puisque aussi bien c'est d'eux que s'occupe le roi dans cet édit tout entier. C'est un exemple curieux du degré de confusion où était dès lors tombée la distinction des genres. — f. La lecture anukañpati coupe court à toute conjecture. Elle est parfaitement certaine. surtout à Dhauli. — g. On voit que J. s'écarte ici de notre texte; mais notre phrase est bien complète; et les torts sont incontestablement au graveur de Jaugada qui, après les mots identiques chamdam ca vedetu, a emprunté par erreur à la phrase précédente, — à laquelle je renvoie, — l'addition û mama — sc hevam qui n'a plus ici de raison d'être. Il a en revanche omis un mot essentiel, tuphâkañ. Pour desâvutike, je me réfère à la n. q (de Dh.) de l'édit précédent. — h. L'expression patibulâ trouve un commentaire très net dans le synonyme alañ que j'ai pu demèler à daugada : « vous êtes capables de. . . » Ha jusqu'à présent toujours été question des amtà au pluriel, c'est un pluriel qu'il nous faut ici; je me fonde sur la comparaison de tase et tasañ pour proposer de lire de part et d'autre tesam. L'emploi du génitif tesam, à côté de tânam, est garanti, par exemple, par Kh. MIII, 37; et, dans cet édit même, nous lisons un peu plus bas tesu, qui, étant associé à amtânam, n'est évidemment qu'une orthographe (cf. 1, p. 19) de tesam. — i. Lisez sasvatam. Quant à samam, le mot pourrait s'expliquer à la rigueur, on traduirait : «l'année tout entière»; il est pourtant plus probable que la vraie lecture serait samayañ. malgré l'accord des deux versions; le y initial de yujisamti a pu aider à l'oubli de la syllabe ya. Pour toute cette dernière partie, il suffit de renvoyer au commentaire de l'édit précédent. — j. Comme je l'ai dit (p. 53 et suiv.), ce passage me paraît prouver qu'il y avait trois fêtes annuelles de Tishya correspondant aux trois sacrifices câturmâsyas des Brâhmanes. Dans la fin de la phrase, le texte n'est pas ici entièrement semblable à celui du premier édit; le sens est équivalent. On pourrait bien, comme plus haut, distinguer deux eas : la promulgation publique aux fêtes de Tishya, et l'enseignement individuel donné à volonté (kâmam) dans l'intervalle, toutes les fois que l'occasion s'en présente. La seconde alternative commencerait à kâmam ca. Rien de plus simple. Mais le texte de J. ne se prête pas à cette façon de couper les mots. Il répète trois fois sotarivà et distingue trois cas, l'enseignement public aux fêtes de Tishya, l'enseignement dans l'intervalle qui sépare ces fêtes, et l'enseignement individuel aussi souvent qu'il est possible. Je suis persuadé que le second sotaviyà est répété par erreur, qu'il faut le rayer et s'en tenir au sens du précédent édit auquel se rapporte bien le texte de Dhauli. Pourquoi spécifier les fêtes de Tishya pour la promulgation publique de ces édits, si le roi ajoute aussitôt « et également dans l'intervalle»? Avec M. Kern, on corrigera khanekhanasi, bien que le locatif en e soit rare (cf. J.), à moins qu'on ne préfère admettre un emploi sporadique de l'I cérébral, khaṇakhao. — k. Kalamtam pour kalamta (cf. 1, p. 16-17) ou pour kalamte = kalamtah (cf. ci-dessus, p. 95-96, et la note suivante).

Jaugada. — a. J'ai dit déjà que pour kamkammamna je lis kammena. L'orthographe kammamna pour kammena n'est pas sans analogies : un peu plus loin, et à Dhauli, ligne 8, nous avons maye pour mayam; et ici même, ligne 16, samtam, pour le locatif samte. — b. Il est fort possible qu'il faille corriger etasi aṭhasi; mais je ne saurais l'affirmer. J'ai insisté plusieurs fois sur l'usage fort indéterminé des cas obliques; nous avons vu que dans cet édit même (Dh. n. a) le génitif amtânam est employé dans la fonction du locatif; dans l'édit précédent, à Dhauli, l. 13, la tournure dakhiye tuphâkam emploie le génitif dans la fonction de l'instrumental, etc. — c. C'est évidemment savená qu'il faut lire. — d. Com-

pléter "no [du]khañ. La forme mamiyûye est fort singulière; elle a tout l'air d'un compromis orthographique entre les formes mamiyâ (D. vui, 7, que je considère comme une simple variante de mamayâ, pràcrit mamae) et mamâye que porte Dh. dans la phrase correspondante. — e. Tupheni est encore une flexion pronominale assez curieuse. L'exactitude matérielle en est garantie par sa répétition (de même à la ligne 11) et par le pendant, apheni, de la première personne, que nous retrouvons à la ligne 10. Elle rappelle l'Apabhrañica tumhaim, amhaim, donné par Hemacandra pour le nominatif et l'accusatif; encore ces formes ne nous feraient-elles remonter qu'à une orthographe tuphani ou tumhani, comme la désinence du pluriel neutre, âni, devient âim. Comp. l'hindi hamani, Hörnle, Compar. Gramm., p. 178. f. J'ai dit (Dh. n. q) que, à mon avis, les mots qui suivent vedâta (lis. vedeta) jusqu'à la fin de la ligne sout probablement une répétition erronée. Cependant le caractère se étant peu distinct, si l'on pouvait le lire tu et compléter phâkam pour les deux lettres suivantes, il serait aisé, en lisant bien entendu à devant mama, de ne rien supprimer, la phrase serait correcte. En tout cas, le sens général n'en serait pas affecté. — q. Cf. Dh. n. j et, pour $samta\tilde{m}$, ci-dessus n. a. — h. Il est difficile de douter, bien que je n'en puisse rien découvrir sur l'estampage, que la pierre ne porte réellement la désinence itare.

[«]Par ordre du roi, cher aux Devas, le prince et

les officiers qui sont à Tosali doivent savoir ce qui suit (J. : Voici ce que dit le roi, cher aux Devas. Les officiers royaux qui sont à Samâpâ doivent savoir ce qui suit). Ce que je crois, je désire le faire pratiquer en fait et prendre pour cela les moyens [efficaces]. Or le moyen principal dans cet intérêt, ce sont, dans mon esprit, les instructions que je vous confie. Tous les hommes sont mes enfants; comme je désire pour mes enfants qu'ils jouissent de toute sorte de prospérité et de bonheur en ce monde et dans l'autre, j'ai le désir qu'il en soit de même pour tous les hommes. Quelle est, vous demandez-vous, la volonté du roi sur nous relativement aux populations frontières indépendantes? Voici quel est mon désir en ce qui concerne les populations frontières. Qu'elles se persuadent que le roi, cher aux Devas, désire qu'elles soient, en ce qui le touche, à l'abri de toute inquiétude, qu'elles aient confiance en lui, qu'elles ne reçoivent de lui que du bonheur et point de mal. Qu'elles se persuadent de ceci : le roi, cher aux Devas, sera pour nous plein de bienveillance. Et que, soit par besoin de ma bienveillance, soit à cause de moi, elles pratiquent la religion et s'assurent le bonheur dans ce monde et dans l'autre. C'est en vue de ce résultat que je vous donne mes instructions. Quand de la sorte je vous donne mes instructions et vous fais connaître mes ordres, ma volonté et mes promesses sont inébranlables. Pénétrez-vous donc de cette penséc, remplissez votre fonction et inspirez confiance à ces gens afin qu'ils se persuadent bien

164

que le roi est pour eux comme un père, qu'il se préoccupe d'eux comme il se préoccupe de lui-même, qu'ils sont pour le roi, cher aux Devas, comme ses propres enfants. En vous donnant mes instructions et en vous faisant connaître mes volontés (J. ajoute (?): [à savoir] quelle est ma résolution, quelles sont mes promesses inébranlables), j'aurai en vous, sur ce point, des exécuteurs actifs de mes ordres. Car vous êtes en état d'inspirer confiance à ces gens et de procurer leur prospérité et leur bonheur en ce monde et dans l'autre. Et en agissant de la sorte vous mériterez le ciel et vous acquitterez votre dette envers moi. C'est à cette intention que cet édit a été gravé en ce lieu, afin que les officiers déploient un zèle persévérant pour inspirer confiance à ces populations frontières et les faire marcher dans les voies de la religion. Cet édit doit être répété [au peuple] à chacune des trois fêtes annuelles du Nakshatra Tishya; il doit être, dans l'intervalle de ces fêtes de Tishya, répété à volonté, quand l'occasion s'en présente, saux uns et aux autres] individuellement. Prenez soin, en agissant de la sorte, de diriger [les hommes] dans la bonne voie. »

ÉDITS DE SAHASARÀM, DE RÛPNÀTH ET DE BAIBÂT.

Ces inscriptions, sans être identiques, ont entre elles trop d'analogie pour qu'il soit possible d'en séparer l'interprétation; en certains passages difficiles, elles s'éclairent l'une l'autre, et le rapprochement en est de toute façon nécessaire. On sait que, de toutes nos tablettes, ce sont les plus récemment connues. Découvertes par diverses personnes 1, elles furent reproduites pour la première fois par les soins du général Cunningham. Les copies et estampages furent adressés à M. Bühler, qui les fit paraître et les interpréta le premier, en 1877. Les fac-similés qu'il a donnés des deux premières sont encore aujourd'hui le meilleur instrument d'étude que nous possédions, supérieur aux reproductions du Corpus. Il est malheureusement encore insuffisant. On ne sait que trop maintenant à quel point sont imparfaites, d'une façon

Cf. Corpus, p. 2.

générale, les reproductions préparées pour le Corpus. Dans le cas particulier, les divergences nombreuses et graves que relève M. Bühler s'expliquent peut-être par l'état du rocher; mais elles justifient à coup sûr une certaine défiance dans les corrections que réclament plusieurs passages. Par bonheur, il est à peu près certain, si désirable que soit une revision nouvelle de ces monuments entreprise avec compétence, qu'elle profitera beaucoup plus au détail philologique qu'à l'intelligence générale du morceau.

Je dois exprimer ici mes sincères remercîments à M. Bühler: il a bien voulu me donner communication de la photographie de Sahasaràm, qu'il cite dans son premier article comme lui ayant été envoyée par le général Cunningham. Mon commentaire était terminé quand elle m'est parvenue. J'ai, en la désignant par l'abréviation Ph. B., ajouté en note les observations que m'en a suggérées l'examen attentif.

SAHASARÂM 1.

¹ Je donne la lecture telle qu'elle m'apparaît dans le fac-similé de VIndian Antiquary. On trouvera dans les notes de la transcription toutes les lectures divergentes de M. Bühler.

¹ B. lit °vâ husam°.

² B. ^osuag[e] [sa]kiye â°. A en juger par le fac-similé, il n'existe aucune trace du caractère sa, ni même la place qui lui serait nécessaire.

dakâ ca uḍâlâ câ pa (5) lakamañtu amtâ pi cañ ¹ jânañtu galathitîke câ palakame hotu iyam ca athe vaḍhisati vipulam pi ca vaḍhisati (6) diyâḍhiyam avaladhiyenâ diyaḍhiyam avaḍhisati [.] iyam ca savane vivuthena [.] duve sapamnālāti (7) satā vivuthā ti ¹ 256 [.] ima ca aṭham pavatesu likhāpayāthā ya. vā a (8) thi hetâ ² silāthambhā tata pi likhāpayatha yi ¹ [.].

RÛPNÂTH.

⁴ Je dois dire que sur Ph. B. je ne découvre aucune trace de l'anusvàra.

² B. °hete si°.

⁴ Fac-similé C. °hipika°. D'après M. Bühler, il est bien douteux qu'il y ait une lettre quelconque entre le hi et le ha.

- - B. °sâtirakekâni°.
 - ² B. °adhitisâni°.
 - ³ B. °sumi pâkà sa[va]ki no°.
 - 4 B. 'haka samghapapite'.
 - 5 B. °bâḍhi ca°.
 - 6 B. °yi imâya °.
 - 7 B. °ni masâka°.
- 8 B. °kenâ hi°. Il se peut, d'après M. Bühler, qu'il y ait eu une lettre entre hi et hu; mais il incline à ne voir dans les traces du fac-similé que des égratignures accidentelles.
 - 9 B. °pi parumaminenâ°.
 - 10 B. "rodhave".
 - ¹¹ B. °pakàre ca°.
 - B. °dhiyañi vadhisati i°.
 - 13 B. °athi si°.
 - 15 B. "làthubhe".

vayajanenà yâvataka tupaka ahâle savara vivasetavaya ti 1 vyathenà 2 såvane kate [.] 256 sa (6) tavivâsà ta g [.].

BAIRÂT.

(1) Þ 8 Ľ ¢ J ₩₽ Æ X¢³
(2) もんよんし ⁴ +LCん+・・ロー6 ⁵
(3) ዝ.88ፒሂ፲ ቦቦ
THY · GP .
(4) የተነተፈተንያ (ተ) የተነተረተ ነገር ተነ
385 4 ° ታታ (€) ይተ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ γ
YJ., 99+J
ፕ ር ተያነው የተጋር ው. ሂተፓ 10 ዝን
ጔ ¹¹ ───────────────────────────────────

¹ B. "tavâyati".

² B. °vyuthenâ°.

³ B. °sàtiⁿ.

⁴ B. °ya haka°.

⁵ B. °sake n[o] ca bàdham ca ——.

⁶ B. °ghe papayite bàdham ca ----.

⁷ B. — kamasi°.

⁸ B. [n]o hi°.

⁹ B. "mahatane".

¹⁰ B. "svamge [sa]kye".

¹¹ B. °âladhetave ——.

¹² B. — kà ca uđálá ca palakamatu ti°.

(1) Devânañıpiye âhâ [.] sati — (2) vasânañ ya paka upâsakâ — bâḍhi — (3) añi mamayâ sañighe papayà ate .ḍhi ca — (4) jañibudipasi amisânañi deva hi — vi — mâsi esa .le — (5) hâhi ese mapâtane vacakaye — ?maminenâ ya — pa (6) vipule pi svañigikiye âlodhetaye — kâ ce uḍâlâ câ palakamata ti (7) añitâ pi ca jânañtu ti cilathiti — pulañi pi vaḍhisati (8) diyaḍhiyañi va-ḍhisati [.].

Bühler, Ind. Antiq., 1877, p. 149 et suiv., 1878, p. 141 et suiv.; Rhys Davids, Academy, n° du 14 juillet 1877, p. 37; Numismata orientalia de Marsden, nouv. édit., 6° partie, p. 57 et suiv.; Pischel, Academy, n° du 11 août 1877, p. 145; Oldenberg, Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges., XXXV, p. 473 et suiv.

Sahasarâm. — a. Je ne puis que me rallier aux observations décisives de M. Oldenberg (Mahâvagga, I, xxxvIII, et Zeitschr. der D. M. G., loc. cit.) en faveur de la lecture [adha]tiyâni, aussi bien ici qu'à

¹ B. °amte pi janam̃°.

² Ces signes numéraux ne paraissent pas, d'après B., sur l'estampage, et il doute de leur existence.

Rûpnâth. Il est bien vrai qu'à Rûpnâth la lecture est en apparence adhitiyâni, mais j'ai averti tout à Fheure de la défiance prudente avec laquelle il faut traiter nos fac-similés. lei même nous avons savimchale où la lecture $sa[\tilde{m}]$ rachale ne peut faire l'objet d'aucun doute, et à R. l. 4 nous trouvons à deux reprises vadhisiti, quoique la lecture vadhisati soit certaine; enfin, avec la même lettre &, nous lisons, à la l. 2, bâdhin, où la pierre porte ou portait assurèment bâdhañ. Cette lecture emporte la traduction « deux ans et demi ». A en juger par le fac-similé, la lacune est seulement de sept caractères; je complète °â[ha sâdhikâni aḍha]tiyâni°, et non sâtilekâni. En effet, tout à l'heure notre texte va nous donner saviuehale sâdhike en face de sâtileke chavachare à R. Il n'y a rien à ajouter sur les autres détails aux remarques de M. Bühler. Je ferai seulement observer que, en traduisant littéralement : « il y a deux ans et demi que je suis upâsaka (buddhiste laïque), et je n'ai pas fait de grands efforts, » on arriverait à fausser le sens, comme le montre clairement la suite de la phrase. Le roi veut dire : « J'ai été pendant plus de deux ans et demi upàsaka sans faire de grands efforts; et voici plus d'un an que, » etc. — b. Il est clair qu'il faut, dans la lacune, suppléer soit "am sumi bâdham palakam]te° ou am [sumi sam ghapapi]te (cf. la note in R.). M. Bühler propose la première restitution, et en effet la facune semble plutôt être de sept caractères. Le sens en tous cas demeurerait essentiellement équivalent. l'ai en occasion de montrer, en commentant le sixième édit de Delhi (n. a), comment les données chronologiques que nous trouvons ici, combinées avec les indications contenues dans le xur édit de Khâlsi, mettent hors de conteste ce fait que le texte présent émane bien réellement du même auteur que les édits gravés sur les colonnes. Elles nous permettent de préciser la date de nos inscriptions. Piyadasi s'étant converti, d'après son propre témoignage, dans la neuvième année, soit huit ans et trois mois. après sa consécration, il faut à ce chiffre ajouter d'abord deux ans et demi et une fraction, soit deux ans et sept mois, puis un an et une fraction, soit un an et trois mois, ce qui, au total, place ces inscriptions dans la treizième année après sa consécration, comme les inscriptions que nous examinerons cidessous, et qui ont été relevées dans les grottes de Barâbar. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans la question historique générale. Je me contenterai d'une scule remarque. Le Mahâvañisa (p. 22, l. 2; p. 23, l. 3) place la conversion d'Açoka dans la quatrième année qui suit sa consécration, ce qui est en désaccord avec le témoignage de Khâlsi; mais il place la consécration du roi dans la cinquième année après son avènement, ce qui donne pour sa conversion la neuvième année de son règne effectif. Il y a, dans cet accord partiel avec des documents authentiques la trace d'une tradition exacte. Nous n'avons pas à décider ici à quelle cause la part d'erreur est imputable, si la consécration a été arbitrairement séparée de l'avènement, ou si le point de départ des neuf années

a été reculé indûment par les annales singhalaises de la consécration à l'avènement même du roi. c. Cette phrase est, à mon avis, une des plus difficiles du morceau. Elle présente d'abord une petite incertitude de lecture qui porte sur le caractère qui suit devâ. M. Bühler le lit hu, ce qui donne husam, correspondant à husu, pâli ahuñsu, de R. Mais R. fournit au pronom te un corrélatif yû, dont nous ne pouvons guère nous passer et qui manquerait ici. J'ajoute que, d'après les traces du fac-similé, le caractère hu aurait affecté la forme 📭, au lieu de ႕ qui est l'écriture ordinaire. Dans ces conditions, je crois qu'il faut, dans le trait vertical I, ne pas chercher autre chose que le signe de séparation, familier à notre texte comme à celui de Khâlsi, et que les deux traits latéraux ne sont que des égratignures accidentelles de la pierre. Je puis ajouter maintenant que l'inspection de Ph. B. me paraît lever à cet égard toute incertitude. Je prends ensuite samta pour samte = santali, le nominatif pluriel du participe sat. Il est du reste bien évident que le choix entre les deux partis n'est pas de nature à influencer l'interprétation générale de la phrase. C'est ce sens qu'il importe de déterminer, M. Bühler traduit : «Pendant cet intervalle, les dieux qui étaient [considérés comme] de vrais dieux dans le Jambudvîpa, je les ai faits [je les ai fait considérer comme] hommes et faux. » Je serais bien surpris si M. Bühler, avec sa vaste expérience du tour d'expression et de pensée des Hindous n'avait pas été lui-même choqué d'une pareille facon de dire. Il ajoute en note que «probablement cette phrase fait allusion à la croyance buddhique d'après laquelle les Devas, eux aussi, ont des termes d'existence plus ou moins longs, après lesquels ils meurent pour renaître dans d'autres modes d'existence, conformément à leur karma. » Mais cette croyance est en somme aussi bien brâhmanique que buddhique, et Piyadasi, en la répandant, n'eût point innové. Encore l'expression serait-elle inexacte et insuffisante à l'excès; ce n'est pas seulement comme hommes, mais comme animaux, comme habitants des séjours infernaux, etc., que les Devas, aussi bien que les autres êtres vivants, sont exposés à renaître. D'autre part, comment admettre qu'un buddhiste caractérise sa conversion en disant qu'il a réduit les Devas brâhmaniques au rôle de faux dieux. « Vrais Devas », « faux Devas », sont des locutions non seulement étrangères à ce que nous savons de la phraséologie buddhique et hindoue, mais directement contradictoires à tout ce que nous connaissons des écritures et des doctrines buddhiques. Jamais nous n'y saisissons aucune polémique contre les dieux populaires. Ils ont leur place reconnue dans le système cosmologique; ils sont mis par la légende en relation continuelle avec le Buddha et ses disciples. Ce sont les Devas Indra et Brahmâ qui recoivent le Buddha à sa naissance; c'est parmi les Devas que s'élève en mourant la mère du Buddha, et c'est du milieu des Devas Tushitas que, d'après toutes les écoles, Càkyamuni descend pour s'incarner; son futur successeur est, en attendant

Theure de sa mission, le chef même des Devas. Sans doute ces Devas n'ont dans le système général du buddhisme qu'un rôle subalterne; mais il n'en est pas autrement dans les systèmes philosophiques réputés les plus orthodoxes. J'ajoute, avec la réserve que commande un argument de ce genre, qu'il serait singulier, si le roi se piquait ainsi de faire une guerre d'extermination aux Devas, qu'il trouvât bon de s'attribuer, dans cette inscription même, le surnom de devânâmpriya. Il ne s'agit point en effet d'un nom véritable, nom personnel ou nom de famille, qui ne se change pas arbitrairement, dont la portée peut être ou oblitérée ou usée par l'habitude; il s'agit d'un surnom, choisi librement et dont le sens «cher aux devas» était présent à tous les esprits. Évidemment la traduction proposée par M. Bühler n'est qu'un pis aller et ne saurait nous satisfaire. Il est permis, je crois, d'être à cet égard absolument affirmatif; il est plus malaisé d'indiquer avec certitude comment il la faut remplacer. Nous pouvons ne pas nous préoccuper de la phrase parallèle de Rûpnàth; un peu moins explicite que la nôtre, elle doit lui emprunter des éclaircissements, elle ne saurait lui en fournir. J'ajoute que je ne puis que me rallier à M. Bühler en ce qui concerne l'analyse des mots pris isolément ou, si l'on veut, du mot misà (ou misam) et amisâ (ou amisam), le seul qui prête à quelque incertitude; comme lui, j'y vois l'équivalent du sanscrit mrishâ, amrishâ. Une première difficulté concerne le rôle syntactique de munisà et la question de savoir s'il le faut prendre comme sujet ou comme attribut. Si j'ai raison de lire samte, le participe présent, la place même qu'occupent les mots ne peut laisser de doute, et munisa appartient au sujet; la lecture husañ te, tout en rendant cette conclusion moins inévitable, ne l'exclurait certainement pas; même dans ce cas, elle serait encore plus naturelle. Elle est d'autre part confirmée indirectement par l'absence du mot à Rûpnàth. Le roi ne saurait omettre un terme caractéristique pour l'œuvre qu'il se vante d'avoir accomplie; il peut bien plus aisément en omettre un dans la désignation générale des gens à qui elle s'est appliquée. J'estime donc qu'il faut traduire : «Les hommes qui étaient réellement des Devas (ou des dieux) ont été rendus faussement dieux, » en d'autres termes, « ont été dépossédés de ce rang1. » Le roi a donc ici en vue une catégorie d'hommes qui, tout en étant des hommes, étaient en réalité des dieux. Quels sont ces hommes, dieux du Jambudvîpa? Il me paraît difficile d'hésiter à y reconnaître les brâhmanes. Pour en appeler à un témoignage qui ne saurait être suspect, je puis citer le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, qui, à l'article deva, ouvre un paragraphe spécial pour les cas où le mot désigne « le dieu sur la terre », lequel est, dit M. Böth-

¹ On pourrait bien, en prenant munis à comme sujet, arriver à une traduction voisine de celle de M. Bühler; il fandrait considérer mis deva et amis à deva comme bahavrihis. Mais, outre que cette explication aurait contre elle les mêmes raisons qui me paraissent condamner la traduction de M. Bühler, il suffirait, pour l'exclure, de la comparaison de R., qui porte, non pas amis à deva kata mais amis à kata.

fingk, proprement le brâhmane. On rencontre en effet dans cet emploi les synonymes kshitideva, bhûdeva, bhûsura, tous signifiant littéralement « dieu terrestre », tous désignant les bràhmanes. Je ne relèverai expressément que ce passage, cité par Aufrecht¹, du Sañkshepacankarajaya où l'auteur désigne les brâhmanes et les buddhistes par l'expression bhûsurasaugatâh, «les dieux terrestres et les disciples du Sugata». Je n'oublie pas que les exemples sont tous beaucoup plus modernes que le temps de nos inscriptions. Mais on sait de reste que les prétentions dominatrices de la caste brâhmanique remontent très haut, et l'on relèverait aisément dans les monuments anciens de la littérature proprement brâhmanique nombre de passages où elles se produisent sur le ton le plus hautain. Il y a plus : nous avons en quelque sorte la confirmation historique de cette interprétation. Comment le Mahâvamsa caractérise-t-il la conversion d'Açoka? C'est par ce fait qu'il renvoie les soixante mille brâhmanes que, conformément aux traditions paternelles, il nourrissait chaque jour, et leur substitue soixante mille cramanas buddhiques; c'est done par une manifestation évidente de sa défaveur à l'égard des brâhmanes. Par cette conduite, par cet exemple, il peut en effet se flatter de porter à leur prestige une atteinte profonde. La tradition vient donc positivement à notre aide. Elle a en outre l'avantage de répondre d'avance à une objection, assez faible par elle-même, que l'on pourraît être

^{&#}x27; Catat. Bodl., p. 251, 3.

tenté d'emprunter au ton sur lequel le roi parle en général des brâhmanes, les associant sans cesse aux cramanas. Évidemment il ne faut voir dans ce fait que le résultat de l'esprit de tolérance qui anime tous ses édits; mais, à coup sûr, il n'est pas plus malaisé de concilier cette tolérance avec notre traduction de la phrase présente qu'avec le souvenir transmis par l'annaliste singhalais 1. — d. Il n'y a aucun doute sur les caractères qu'il convient de compléter dans les deux laeunes : pala[kamasi hi] iyañº et phale n]o [ca i]yañ°. Les mots qui suivent présentent plus de difficulté. M. Bühler traduit no ca iyam, etc., par : « et il ne faut pas dire que c'est un effet de [ma] grandeur.» Que pâvatave corresponde à un sanscrit pravaktavyam, rien n'est en soi plus possible, quoiqu'il faille au moins admettre que l'à long est de trop. Mais on regrette que M. Bühler n'ait pas été plus explicite sur la locution supposée mahatatâvacakiye, dont l'analyse n'est rien moins qu'évidente. Il marque du reste lui-même ses doutes au sujet de la dérivation vacakiya, de vâcaka + suff. iya. J'imagine que si M. Bühler a, malgré tout, persévéré dans cette analyse du texte, c'est sous l'impression de la lecture à peu près concordante de Bairât : mahâtane vacakaye.

¹ J'ai indiqué les raisons qui me paraissent commander de prendre munisà comme sujet. Il est presque inutile de faire remarquer expressément que, préférât-on le prendre comme attribut, mon explication n'en serait pas essentiellement modifiée. On traduirait: « Les gens qui étaient en réalité des dieux dans le Jambudvípa, je les ai réduits à [rester simplement] des hommes et des usurpateurs du titre de Deya.»

Mais cette inscription a tant souffert, elle est si fragmentaire et la reproduction en est si visiblement insuffisante qu'il me paraît fort imprudent de la prendre pour point de départ; il est au contraire beaucoup plus probable que la lecture de S. a dû en influencer le déchiffrement. Dans ces conditions, je ne puis m'empêcher d'incliner vers une autre analyse : je lis sakiye pour cakiye, ce qui donne no ca iyam mahatatâ va sakiye pâvatave, et nous rapproche de la tournure certaine de R. M. Bühler y a parfaitement reconnu pâpotave comme correspondant à un sanscrit prâptavyah. C'est le même thème que nous avons ici dans pâvatave, qui, transcrit en orthographe sanscrite, serait prâptave, le v pour p comme ailleurs, et ci-dessous dans notre inscription même, qui porte avaladhiyena pour apaladhi. La substitution de l'infinitif résulte nécessairement de la tournure par çakyañ : « et ce [fruit] n'est pas possible à obtenir par la puissance toute seule.» -- c. Nous avons dans cette phrase exactement la même tournure que dans la précédente, s'il faut, comme le fait M. Bühler, ajouter la syllabe sa après svage et devant kiye, tant ici qu'à Bairât. A eu juger par les fac-similés, il parait difficile que la pierre ait réellement jamais porté ce caractère; mais, outre qu'il a pu être omis par inadvertance, M. Bühler, qui a entre les mains plus d'éléments que nous n'en avons, est le meilleur juge de ces possibilites. D'ailleurs R. confirme certainement sa conjecture. Je pense qu'il est, jusqu'à nouvel ordre, sage de s'y tenir. Sur la forme palakameminena, qui paraît se re-

trouver à B. et peut-être aussi à R., cf. ci-dessus la note s in Dh. éd. dét. I. On sent que vipule fait antithèse à khudakena: « même les petits peuvent conquérir le svarga, si grand qu'il soit », c'est-à-dire si grande que soit la récompense. — f. Il est essentiel de bien déterminer, dès la première rencontre, la portée exacte du mot sâvane. Je ne parle pas du sens littéral, « proclamation, promulgation », qui n'est pas en cause. Nous l'avons déjà par deux fois rencontré précédemment à Delhi, dans le 7º (l. 20) et le 8e édit (l. 1). Dans les deux cas, le mot est expressément appliqué aux proclamations du roi, faites par lui ou par son ordre et consignées dans ses inscriptions. Iyam est d'ailleurs le pronom même par lequel Piyadasi, dans tous ses monuments, désigne l'inscription où il se trouve: «la présente inscription». Nous n'avons aucune raison de le prendre autrement ici, et a priori nous ne pouvons en somme que traduire : « C'est en vue de ce résultat qu'est faite la présente proclamation.» Nous verrons tout à l'heure si la suite dément cette interprétation. — q. M. Bühler s'est mépris sur anta; c'est un nominatif pluriel qui désigne les peuples frontières, les pays étrangers. La comparaison de J. 11, 6, de Dh. éd. dét. 11, 4, etc., ne laisse place à aucun donte. Quant à jânamtu, s'il ne faut pas lire tam pour cam, ce qui donnerait au verbe un régime, la pensée se complète sans effort par un équivalent sous-entendu. Comp. la phrase finale de l'édit de Bhabra. — h. On se souvient que au 13° édit (n. a) nous avons relevé déjà un emploi

analogue, dans le sens indéfini, du mot diyâdha, pali divaddha et divaddha. Il fait penser à l'usage consacré en sanscrit de parârdha pour exprimer le nombre le plus élevé. Je crois que l'on représenterait assez exactement l'analyse de la locution par un équivalent comme : «cent fois, cent fois un million de fois». - i. Cette phrase est de tout le morceau celle qui présente plus de difficultés et laisse plus de place à la discussion. Elle avait tout d'abord fixé l'attention du général Cunningham; il avait exactement lu les chiffres, et à cet égard il n'y a point de contestation. Les deux points délicats, et dont la solution est d'ailleurs connexe, sont, d'une part, la traduction de vivutha on vyutha, et, en second lieu, la question de savoir à quoi se rapportent ces chiffres. Sur le second M. Bühler n'avait manifesté aucune hésitation. Admettant qu'ils s'appliquaient à des années et contenaient une date, il était conduit presque fatalement à trouver, dans le vivutha qui devenait ainsi le point de départ de l'ère (nous verrons tout à l'heure par quelle analyse), un nom du Buddha. L'autorité considérable de M. Bühler a été évidenment pour beaucoup dans l'assentiment exprès ou tacite qui a accueilli d'abord son interprétation des nombres et de leur signification. Depuis, M. Oldenberg s'est ravisé; il a fait remarquer que dans les deux membres de phrase en question :

à sviiasabám duve sapañinálátí safá vivuthátí 256. à BÚPNÁTH 256 satavivásá ta.

le mot signifiant *aunée* manque, et qu'il s'y trouve au contraire des nominatifs pluriels, vivuthû, vivâsâ, tels qu'on en attend à côté du nom de nombre. Comme on n'a d'ailleurs cité aucun exemple autorisant l'omission du mot vasu ou samvachala, il en conclut qu'il faut traduire « 256 satas sont vivuthas » et «il y a 256 vivâsas du sata». Nous allons revenir sur ces cadres de traduction. Mais il me paraît en tout cas que M. Oldenberg a raison dans sa critique et dans l'analyse générale de la proposition. L'omission d'un mot signifiant «année» s'expliquerait bien si nous étions en présence d'un simple nombre; mais nous avons en face de nous toute une phrase, et, à prendre l'interprétation de M. Bühler, il faudrait admettre que le roi s'exprime ainsi : « 256 se sont écoulés », ce qui n'est guère croyable. J'ajoute que, à deux ou trois reprises, nos inscriptions emploient des chiffres, soit dans le premier édit à Kapur di Giri, dans l'énumération de deux paons, plus une gazelle, soit dans le 13° édit à Khâlsi et à Kapur di Giri, à propos des quatre rois grees; d'où il suit qu'il n'y a aucune raison a priori pour admettre qu'ils doivent ici nécessairement marquer des années. M. Oldenberg fait en outre remarquer à juste titre que l'on ne saurait séparer satâ vivuthâ à S. de satavivâsâ à R. Il en résulte une double conclusion : la première c'est que vivutha, vyutha doit se dériver, comme l'ont dès l'abord indiqué MM. Rhys Davids et Pischel, du thème vivas, et correspond au sanscrit ryushita. M. Bühler, qui contredit, du reste avec hésitation, cette analyse, s'appuie surtout sur des difficultés de traduction; mais elles sont sans poids, étant empruntées à cette idée préconçue qu'il nous faut absolument ici le sens d'écoalé. Je doute que cette dérivation rencontre aujourd'hui aucun contradicteur. J'en apporterai une confirmation nouvelle dans le participe futur vivasetaviye qu'on n'a pas jusqu'ici reconnu à R., et sur lequel je reviendrai tout à l'heure. La seconde conséquence, c'est que satà à S. ne peut être, comme le voulait M. Bühler, le nom de nombre cent, puisque cette traduction est, de l'aveu de tous, inadmissible à R. Il faut donc renoncer à la transcription proposée par M. Bühler pour les caractères duve sapamnáláti satâ, qu'il rendait en sanscrit par dve shaṭpañcâçadadhiçatà, tout en reconnaissant les difficultés de cette explication. J'en vois deux principales : la première est phonétique : pañinâlâti pour pâncâçadadhi est sans analogie et sans exemple dans la phonétique de nos inscriptions. En second lieu, l'intercalation du nombre cinquante-six entre le chiffre deux et le chiffre cent pour dire deux cent cinquante-six serait en dehors de toutes les habitudes et, semble-t-il, contraire à la logique la plus élémentaire. M. Oldenberg lit done Б pour J, correction très aisée, — je dois avouer que Ph. B. ne paraît pas très favorable à cette lecture; mais le caractère J n'y semble pas non plus au-dessus de tout soupcon, — et, admettant que, comme il arrive souvent, les nombres sont écrits en abrégé, il entend duve sa (c'est-à-dire satâ) pañnâ

(c'est-à-dire pañinâsa, scr. pancâçat) cha (c'est-à-dire shat) ti. Je ne puis que m'associer complètement à sa conjecture; je le fais d'autant plus aisément que, sur tous ces points, j'étais arrivé d'une façon indépendante précisément aux mêmes résultats. Si je le constate, ce n'est assurément pas pour revendiquer l'honneur d'une hypothèse que je crois heureuse. La priorité est ici hors de cause et appartient sans conteste à M. Oldenberg. Je n'insiste sur la rencontre que pour ce qu'elle peut ajouter de vraisemblance et de crédit aux explications proposées. M. Oldenberg a encore parfaitement senti qu'il est impossible, dans deux courtes phrases étroitement rapprochées, comme celles-ci, d'attribuer à un seul et même mot, vivutha, deux applications aussi disférentes qu'avait fait M. Bühler. Arrivé à ce point, et relativement au sens véritable de ce mot vivutha, je suis obligé de me séparer également de mes savants devanciers. J'ai touché tout à l'heure la dérivation : nous avons affaire au participe de vi-vas. J'ai annoncé que R. nous en fournirait une preuve nouvelle par le mot vivasetaviye, ser. vivasayitavyañ. Je renvoie au commentaire de ce texte (n. f). On y verra que le roi recommande de vivasayitum, en d'autres termes d'être, de devenir viyutha. Cela nous doit d'abord mettre en défiance à l'égard des interprétations proposées. Dans le vyutha, M. Bühler et M. Oldenberg cherchent le chef, l'un de la doctrine buddhique, l'autre d'une doctrine analogue peut-être mais différente, le mot n'étant pas consacré comme

terme technique dans le buddhisme. On sait maintenant par ce que j'ai dit plus haut (n. a) que notre inscription est certainement buddhique. Il est certain d'autre part que vyutha pour dire le Buddha serait une dénomination pour nous absolument nouvelle. Il reste à voir si la conclusion à tirer de ces prémisses n'est pas simplement celle-ci, que vyutha ne designe en aucune facon le Buddha. Telle est en effet la conclusion à faquelle nous conduisent tous les autres indices. J'ai rappelé précédemment qu'un passage du 8° édit de Dehli présente avec le nôtre des analogies dont je m'étonne que l'on n'ait pas tiré parti : « Pour que la religion fasse des progrès rapides, c'est dans ce but que j'ai promulgué des exhortations religieuses, que j'ai donné sur la religion des instructions diverses. J'ai institué sur le peuple de nombreux (fonctionnaires).... pour qu'ils répandent l'enseignement, qu'ils développent (mes pensées). J'ai aussi institué des râjukas sur beaucoup de milliers de créatures, et ils ont reçu de moi l'ordre d'enseigner le peuple des fidèles. Voici ce que dit Piyadasi, cher aux Devas : c'est dans cette unique préoccupation que j'ai élevé des colonnes (revêtues d'inscriptions) religieuses, que j'ai créé des surveillants de la religion, que j'ai répandu des exhortations religieuses.» Nous sommes ici en présence des mêmes idées, du même développement que dans notre morceau; des deux parts se retrouvent les mêmes termes, et spécialement le mot sárana; à Delhi comme ici, il est question des instructions que promulgue le roi, des inscriptions qu'il prodigue pour assurer plus de perpétuité à ses enseignements. Il y est question enfin des fonctionnaires qui lui prêtent dans cette propagande une aide essentielle, qui vont répandant et développant ses intentions. Je crois que, à cet égard encore, la concordance se poursuit avec notre texte. Nous avons vu que, à la ligne 4, il n'y avait aucun prétexte pour chercher dans sâvane autre chose que les instructions mêmes qui sont ici consignées. Îl n'en est pas autrement dans le passage présent. Les exhortations de ce texte sont purement et simplement identiques à celles que le roi, en dix autres passages, répète toujours comme émanant de lui et en son propre nom, sans invoquer jamais l'autorité d'un texte consacré dont nous n'avons aucun motif d'attendre cette fois la mention. Mais comment alors entendre vivutha? Les connaisseurs les plus expérimentés de la littérature hindoue et de la littérature buddhique n'ont jusqu'ici découvert aucune preuve d'un emploi technique du verbe vi-vas. Nous ne pouvons donc prendre pour point de départ que le sens ordinaire du mot. Il est bien connu et ne prête à aucune équivoque, c'est celui de « s'absenter, s'éloigner de son pays ». Le substantif vivâsa est consacré avec la valeur correspondante de « absence, éloignement du pays ». Dans ces conditions, rien de plus simple que de prendre viyutha comme désignant ces envoyés, ces sortes de missi dominici à l'institution desquels Piyadasi attache un si grand prix, les dûtas ou envoyés dont parle le 13° édit. Sous le bénéfice

et la réserve de l'analyse qui précède, je rendrais le mot par missionnaire. Parmi les expressions qui me viennent à l'esprit, elle permet seule de garder pour le participe vivatha, et pour le verbe vivas dans ses diverses applications, un équivalent qui fasse passer dans la traduction française l'uniformité d'expression observée par le texte. Le mot aura l'avantage de rappeler directement ces missionnaires dont nous savons, par le Mahàvañsa, qu'un si grand nombre s'expatria sous le règne d'Açoka, pour aller porter les enseignements du buddhisme dans toutes les parties de son vaste empire, et surtout chez les peuples étrangers, les amta, dont notre édit se préoccupait expressément un peu plus haut. Le vyutha ne serait iei, comme il est dans la nature des choses et dans l'essence de son rôle, que le représentant, le substitut du roi. Tout s'explique ainsi parfaitement : le roi, après avoir parlé de ces instructions comme siennes, y revient en disant que c'est son « envoyé », son « missionnaire», qui est chargé de les répandre, de les mettre pratiquement en circulation; et il ajoute qu'il y a cu deux cent cinquante-six départs de pareils envoyés. Il va de soi que sata ne peut des lors s'entendre que comme correspondant au sanscrit satva « être vivant, homme »; c'est du reste ce qu'avait déjà reconnu M. Oldenberg. On le pourrait à la rigueur interpréter, comme avait fait M. Bühler, en y voyant un équivalent du sanscrit çâstri « maître, docteur »; cette traduction n'aurait rien d'incompatible avec le sens que j'attribue à virutha. Mais il faudrait, pour y être autorisé,

pour passer sur la difficulté phonétique qu'oppose la présence d'un t non aspiré, une nécessité absolue qui n'existe en aucune façon. Il ne reste qu'une légère obscurité de détail. Il est naturel que, réduits aux seules ressources de la traduction étymologique, nous soyons hors d'état de déterminer la signification officielle précise du titre et jusqu'à quel point il correspond à ceux que mentionnent d'autres inscriptions dhammamahamatras, dûtas, etc. On remarquera cependant que, d'après le 5° édit de G., la création des dharmamahâmâtras appartient à l'année qui suit celle d'où date notre inscription. Il est assez eroyable que, à l'époque où nous sommes, Piyadasi n'avait point encore conçu une organisation régulière, et que ce terme un peu vague de vyutha correspond à ce premier état de choses, alors que, cédant aux premiers mouvements de son zèle, il avait dispersé un grand nombre de missionnaires, sans fixer de titre précis, en les chargeant d'aller aussi loin qu'ils pourraient (cf. la n. f de R.) répandre sa parole. -j. La lecture yata vâ a°, à la fin de la ligne 7, ne laisse guère de place au doute; il faut un corrélatif au tata suivant. Il nous reste donc, pour le verbe qui précède, likhâpayâthâ et non likhâpayâ thâya, comme écrit M. Bühler. Nous échappons ainsi à la nécessité d'admettre avec lui une complication de formes et de constructions également invraisemblables. Likhâpayâtha est la seconde personne du pluriel. Le roi s'adresse ici directement à ses officiers (on verra qu'il fait de même à Rûpnâth dans une autre phrase), et leur dit: «faites graver sur les montagnes», etc. Il est clair qu'il faut, d'après cette analogie, lire la fin du morceau likhâpayatha ti. Pour le dernier caractère, Ph. B. favorise positivement cette lecture de préférence à yi. J'hésite un peu sur l'analyse du mot hetâ. Le parti qui vient d'abord à l'esprit, c'est, comme l'a fait M. Bühler, d'y chercher le nominatif pluriel du pronom; mais la présence de ce pronom ne s'explique pas bien; ce que veut dire le roi, c'est « des piliers ». D'autre part, il semble bien qu'à R. nous avons l'adverbe hidha, c'est-à-dire « ici-bas, sur terre, dans le monde ». Il est peut-être préférable d'admettre que nous en avons ici l'équivalent dans hetâ = atra, ettha. Cf. G. VIII, l. 3; Kh. VIII, 23 et les notes.

Rûpnâth. — a. On a vu que c'est aḍhatiyâni qu'il fant lire (cf. ci-dessus n. a), de même que hakâ et non hâkâ (= hakañ) et plus loin bâḍhañ et non bâ-dhiñ. Pour les caractères suivants, je ne saurais être du sentiment de M. Bühler, qui lit ou restitue sâ[va]ki. Il est clair, d'après son propre fac-similé, que, entre la lettre qu'il lit sâ et celle qu'il lit ki et que je lis ke, il y a place pour deux caractères et non pour un seul. Le premier signe, qu'il lit sâ, n'est rien moins que net, c'est plutôt su qu'il se devrait lire si les traces visibles sur le fac-similé étaient au-dessus de toute défiance. Mais nombre d'exemples témoignent qu'il n'en est rien, et dans ces conditions j'éprouve fort peu d'hésitation à admettre que la pierre portait réellement, ici comme

à Sahasarâm, upâsake. Aussi bien sâvake, pour désigner un laïque, est une expression jaina, dont la présence ici serait de nature à nous surprendre. La lecture samghapâpite avec cette traduction «ayant atteint le Saingha, étant entré dans le Saingha», est une conjecture fort ingénieuse de M. Bühler. Si ingénieuse qu'elle soit, et bien que je n'aic rien de plus sûr à lui substituer, je ne puis m'empêcher d'avouer que je la considère comme infiniment douteuse. Elle s'appuie essentiellement sur la comparaison de B. Mais là où M. Bühler lit samqhe papayite, le fac-similé du Corpus ne permet pas de découvrir autre chose que samqhe papayaate. En outre, l'expression samqham práptum pour cette idée précise, « entrer dans l'ordre monastique», est si vague, si peu consacrée par la terminologie ordinaire, nécessairement fixée de bonne heure en parcille matière; enfin cette situation d'un roi qui, tout en gardant ses prérogatives et sa vie royales, entre dans l'ordre des religieux, est si éloignée de l'idée que nous sommes accoutumés à nous faire du monachisme buddhique dans la période ancienne, que j'ai bien de la peine à croire solide ce premier essai de traduction. Se livrer à d'autres conjectures serait oiseux. Nous ne pouvons qu'attendre qu'une revision définitive du texte de B. nous fournisse du moins une base aussi sûre que le cas le comporte. — b. Il est assez probable que la lecture complète est celle qu'indique le fac-similé du Corpus : khudakena hi pi ka°. M. Bühler corrige kiñipi paka°, en quoi il a très probablement raison. Je soupçonne,

d'après le fac-similé, que pipule ne représente pas une variante orthographique, qu'elle n'est qu'apparente, et que la pierre portait en réalité vipule. La lecture årodhave n'est, elle aussi, j'en suis persuadé, qu'apparente. Le r est ici partout remplacé par l, et c'est àlâdhave qui a été gravé sur le roc. L'inspection du fac-similé me paraît favoriser beaucoup une correction qui, en tous cas, s'imposerait à titre de conjecture. — c. Je passe sur les rectifications évidentes, comme etâya, añitâ. On remarquera que l'absence du pronom, idañ ou un autre, laissant au substantif une nuance plus indéterminée, est de nature à favoriser l'interprétation que j'ai donnée de la proposition correspondante de S. -d. La lecture pakâre, admise par M. Bühler, me semble bien peu satisfaisante au point de vue du sens. Je ne puis d'ailleurs découvrir sur le fac-similé aucune trace d'à long. Il me paraît indubitable que la pierre porte en réalité pakame, correspondant au palakame de S. Je traduis conformément à cette conjecture. Pour kiti lisez kimti. Quant à vadhi, je ne saurais y voir un accusatif. Ou bien il faut lire athavadhi au nominatif, ou bien il faut admettre que les deux syllabes vadhi ont été répétées par une erreur matérielle du graveur. J'avone que la concordance parfaite qu'elle rétablit avec S. me fait pencher pour la seconde alternative. — e. M. Bühler s'est, je crois, engagé dans une impasse en méconnaissant les deux participes futurs passifs que contient la phrase. Il faut certainement, à la fin, lire lekhâpetariyati. Quant à la

forme exacte du premier, les erreurs évidentes du fac-similé dans les caractères qui suivent répandent quelque incertitude. Pour lekhâpetavâlata, il faut certainement lire les consonnes : l, kh, p, t, v, y, t. Mais, suivant la vocalisation, qui malheureusement nous échappe, soit par la dégradation du roc, soit par l'insuffisance du fac-similé, il se peut qu'il faille entendre lekhâpita va yata, yatra ouvrant la proposition suivante, ou lekhâpitaviye ti. On peut faire valoir certaines présomptions en faveur soit de l'une soit de l'autre solution; je n'ose pas me décider absolument, et je m'en console par le peu d'importance de la question pour le sens général de la phrase, qui n'en est point affecté. Ce qui est certain, c'est que le roi donne, ici comme à S., un ordre, au moins un conseil, aux lecteurs auxquels il s'adresse. On va voir que la phrase suivante met ce tour nouveau encore plus en lumière. Pour hadha je corrige avec M. Bühler, mais non sans quelque hésitation, hidha = iha. Les corrections athi, silû, n'ont pas besoin d'être signalées. — f. Je m'éloigne complètement, dans l'interprétation de cette phrase, de la traduction proposée par M. Bühler; les difficultés et les invraisemblances en sont frappantes. J'espère que celle à laquelle j'arrive se recommandera par sa simplicité et par l'accord où elle est avec le ton général des édits du roi. En ce qui touche la lecture, je ne me sépare que sur deux détails de mon éminent devancier : au lieu de savara je lis savata; si l'on veut bien reconrir au fac-similé et constater, d'une part, l'écartement qui sépare le | prétendu de la lettre suivante, d'autre part, la forme, ket non k, qu'affecte le t dans cette inscription, je crois que personne ne gardera de doute sur cette correction. L'autre n'est pas moins légère : elle consiste à lire tuphaka, exactement tuphâkañ, au lieu de tupaka, le U et le 6 étant, comme on sait, très semblables. Je ne parle pas des additions vocaliques qui sont nécessaires en toute hypothèse et dont l'expérience faite sur tout le reste du morceau démontre la légitimité parfaite. Ceci posé, il suffit, pour obtenir un sens naturel et excellent, de répartir convenablement les caractères. Je lis : etinâ ca viyamjanenâ yâvatake (cf. âvatake dans l'édit de Bhabra) tuphâkam âhâle savata vivasetariye ti. Viyamjana signifie «signe» et marque, comme on l'a vu au 3° des Quatorze édits, la forme extérieure et matérielle de la pensée. Nous pourrons donc entendre : « et par l'ordre ici gravé ». Si la façon de dire est un peu vague, elle se justifie par la recherche d'un jeu de mots. En effet la suite est claire : a il faut partir en mission aussi loin que vous trouverez de la nourriture », c'est-à-dire aussi loin que la chose sera humainement possible. Or vyamjana a aussi le sens de «condiment, ragoût», et, en désignant ses volontés écrites par ce mot, Piyadasi les représente en quelque facon comme un viatique qui doit accompagner et soutenir ces missionnaires qu'il exhorte a s'expatrier. Je n'insiste passur le point d'appui que cette phrase, ainsi que je l'ai indiqué en commentant le texte de S., apporte à ma traduction de vyutha. Si cette exhortation spéciale manque dans les autres textes, on remarquera qu'elle est tout particulièrement en situation dans la zone frontière où est situé Rûpnâth. — g. Il faut, bien entendu, lire $vyuthen\hat{a}$ et $viv\hat{a}s\hat{a}$ ti.

Bairât. — La version de Bairât, très fragmentaire et très imparfaitement reproduite, ne se prête pas, quant à présent, à un examen détaillé. Il n'y a qu'un passage, à la ligne 3, où elle puisse servir à combler une lacune dans les autres textes, et j'ai dit déjà que là aussi la lecture en paraît très douteuse. Il serait sans utilité d'énumérer toutes les corrections qu'autorise, dans le texte tel qu'il nous est livré, la comparaison des versions parallèles; chacun les fera aisément. Il est d'autres passages douteux, comme amisânam, etc., où les conjectures seraient sans intérêt, étant sans autorité sérieuse. Le seul point qui mérite d'être relevé, c'est le renseignement de M. Bühler, d'après lequel les chiffres pointillés sur le fac-similé du Corpus manquaient dans l'estampage. Je ne puis que m'associer à son sentiment quand il ajoute que la place qu'ils occuperaient le rend très sceptique à l'endroit de leur existence.

Je néglige dans la traduction les particularités de B. Pour S. et R., je sépare et je juxtapose la traduction des deux textes, à partir du passage où ils divergent trop sensiblement.

« Voici ce que dit le [roi] cher aux Devas. Pendant deux ans et demi passés j'ai été upâsaka (buddhiste laïque) et je n'ai pas déployé grand zèle; il y a un au passé que je suis entré dans le Samgha (la communauté monastique) (?) (R. ajoute : et j'ai commencé à déployer un grand zèle). Dans cet intervalle, les hommes qui étaient les véritables dieux du Jambudyipa ont été réduits à n'en être plus véritablement les dieux. [R.: Ceux qui à cette époque étaient les véritables dieux du Jambudyîpa sont maintenant réduits à ne le plus être réellement]. Or cela est le résultat de mon zèle; ce résultat ne se peut obtenir par la puissance seule (R. omet ce dernier mot). Le plus humble peut, en déployant du zèle, gagner le cicl, si sublime qu'il soit. C'est ce but que poursuit cet enseignement : que tous, humbles ou grands, déploient du zèle; que les peuples étrangers eux-mêmes soient instruits [de mes proclamations], et que ce zèle soit durable. Alors il se produira un progrès [religieux], un grand progrès, un progrès infini.

S

C'est par le missionnaire que [se répand] cet enseignement. Deux cent cinquante-six hommes sont partis en mission, 256. Faites graver ces choses sur les rochers, et là où il y a des piliers de pierre, faites-les-y graver anssi.» R.

Il faut faire graver ces choses sur les rochers, et là où il se trouve un pilier de pierre il les faut faire graver sur ce pilier. Et avec ces instructions, qui vous seront comme un viatique, il vous faut partir en mission en tous lieux, aussi loin que vous trouverez des moyens d'existence. C'est par le missionnaire que se répand mon enseignement. Il y a eu 256 départs de missionnaires. »

ÉDIT DE BHABRA.

On sait que cet édit avait été découvert dans la même localité (Bairât) où a été trouvée la troisième des versions de l'édit précédent. Si je conserve le nom de Bhabra, c'est qu'il est consacré par une habitude déjà longue, et qu'il prévient toute confusion entre les deux morceaux découverts dans le même voisinage. C'est pour ne pas multiplier inutilement les divisions que j'incorpore cette inscription dans le présent chapitre. A vrai dire, elle n'est pas gravée sur le roc dans le même sens que les précédentes. Elle est gravée sur un petit bloc de granit détaché, qui a pu être aisément transporté à Caleutta, où il est maintenant conservé. J'ai profité de cette circonstance pour prier mon savant confrère, M. Hörnle, de réexaminer plusieurs passages difficiles on douteux, ce qu'il a bien voulu faire avec sa compétence et son obligeance connues; il m'en a même envoyé des estampages. J'ai incorporé dans les notes la substance des observations qu'il a bien voulu me communiquer ou qui résultent de ces nouvelles reproductions.

Kittoe, dans le Journ. Asiat. Soc. of Beng., 1840, p. 616 et suiv.; Burnouf, Lotus, p. 710 et suiv.; Kern, Jaartelling, etc., p. 32 et suiv.; Wilson, dans Journ. Roy. As. Soc., XVI, p. 357 et suiv.

- χ ባርብያር ገሂር $^{(2)}$ ያኔሂያሣሪች እዝየነትር χ ወር D.8ጚፕ.ጦጚኒህ-129. ቦ<u>ርታ</u>ባ 4ታ. ዒሣ. Y (3) ሣህየሂ ፒ. ጉዳፕኮዴ (ᠯ) ዲባርኚታር ፕኒኒጸግር ዴ. ተ. ¥ (፸) ጕተ8ጕፕፗያፗଫፒሚሚሚሚሚሚ የ ⊈፲⊳ዊ-ኂሶ-<u>ጉ</u> (و) የታ8ዊየት.ዝ<u>ል</u>ሂቫሣVየሂ⊏⊅ T44767T4.70.8047T47.88 (2) 414 ትቸር ፈባገ ያመተለ ችላ ተለተም ተመደር ሲሥ ተሳ ተ (8) ጉ የ ልዩ Γ ር ጥተ የ Γ ር ጥተ የ ነገር የ ነ τ የሚያነሚገ-ፕሪዩ ሁኔ ኒ
- (1) Piyadasi lejä mägadhe samgham abhivadema nam a aha apabadhamtam ca phasuvihalatam ca [.] (2) vidite ve bhamte avamtake hama budhasi dhammasi samghasiti galave cam pasade ca [.] e kemci bhamte (3) bhagavata budhena bhasite save se subhasite va e cu kho bhamte bamiyave diseyam bevam sa dhamme (4) cilathitike hasatiti alahami hekam [.] tavitave imani bhamte dhammapaliyayam sa

vinayasamukase (5) aliyavasâni anâgatabhayàni munigàthà moneyasûte upatisapasine e câ lâghulo (6) vâde musâvâdam adhigicya bhagavatâ budhena bhàsite etàna bhañte dhañmapaliyâyâni ichàmi (7) kiñti bahuke bhikhupâye câ bhakhuniye câ abhikhinañ sunaya câ upadhâleyeyu câ (8) hevañm evâ upâsakâ câ upâsikâ câ [.] eteni bhañte imam likhâpayâmi abhibetañ ma jânamta ti g [.].

a. Je crois impossible de construire mâqudhe (= mâqudhaḥ) comme épithète du roi : sa position après lâjâ ne le permet pas. D'ailleurs le roi ne prend cette qualification dans aucun autre édit, et ce serait d'ailleurs un titre évidemment beaucoup trop modeste et trop étroit pour la vaste domination qu'il possédait, ainsi qu'il ressort de l'emplacement même où a été trouvée cette inscription. Il faut donc considérer mâgadhe comme = mâgadham et le rattacher à sañighañ. On a jusqu'ici pris le mot simplement dans sa signification géographique : « le sanigha du Magadha». J'éprouve à cet égard quelque doute. D'abord samqha, comme le prouve la suite, était dès cette époque consacré, dans son emploi générique et en quelque façon abstrait, pour désigner le clergé de la facon la plus générale. En sorte que son association à une désignation locale et restrictive n'est guère plus vraisemblable ici qu'elle n'est ordinaire dans la langue littéraire du buddhisme. En second lieu, on s'explique mal l'érection dans le Râjasthân d'une inscription destinée expressément au clergé du Magadha. Ne faut-il pas penser que mâqadha serait un synonyme de buddhique, fondé sur le lieu d'origine

de la doctrine? Si un tel emploi avait en effet existé, il expliquerait, par exemple, comment le pâli a pu recevoir le nom de mâgadhî bhâsâ, bien qu'il n'ait sùrement rien à faire avec le Magadha. Ceci n'est qu'une simple conjecture, que je propose sous toutes réserves. M. Kern sépare abhivademanam en deux mots et rétablit un absolutif abhivâdetpâ ou odetâ, suivi du pronom nam. Je vois à ce parti une double objection. L'absolutif en tpå et l'orthographe tpå n'ont été, dans nos inscriptions, relevés que dans la seule version de Girnar; ils sont ici fort improbables; quant à la lecture K, elle diffère trop de la lecture 8, confirmée par le nouveau fac-similé du Corpus, pour être aisément admissible. D'autre part, on ne trouve dans toutes nos inscriptions aucun exemple du pronom nam; on ne peut donc l'admettre ici qu'avec beaucoup de défiance. Cependant, d'après M. Hörnle, à la place du caractère 8, il n'y a plus qu'un large trou dans la pierre; mais certainement, à en juger par les traces qui subsistent sur la gauche, la lettre qui a existé n'a pu être ni 8 ni X. Enfin, à la lettre 🗦, les traces de la voyelle sont très douteuses; l'e est tout au plus possible et en tous cas mal formé. Dans ces conditions, il est pent-être permis de se demander si la lecture vraie n'était pas primitivement abhivadiya nam... Ce qui, pour la traduction sinon pour la forme, reviendrait à la conjecture de M. Kern. Je dois ajouter cependant que l'estampage donne bien l'idée d'un e après le d. Apâbâdhañtañ doit reposer sur une fausse interprétation de quelque égratignure de la pierre, la copie du major Kittoe portant la seule forme possible apâbâdhatam. La même remarque s'applique à âvantake que K. lisait plus exactement âvatake. — b. Je trouve, je l'avoue, un peu téméraire de recourir à des analogies empruntées à l'hindi pour expliquer la forme hamâ. Le sens a pourtant été bien reconnu par M. Kern; il ne peut être douteux. Cette forme du reste n'est point ici isolée; à côté de ce génitif hama, nous trouverons tout à l'heure l'instrumental hamiyâye, qu'on n'avait pas jusqu'ici reconnu sous la lecture pamiyâye. Hamiyâye est à mamâye (Dh. éd. dét. 11, 4), mamiyâ (J. éd. dét. 11, 6; D. vii, 7), comme hamâ est à mama. Les deux formes sont solidaires. On peut, à la rigueur, en expliquer l'origine, soit par une transposition de maha en hama, qui aurait fait souche dans la déclinaison, soit par la fausse analogie du nominatif ham. Mais, avant de les expliquer, il faudrait être bien sûr de leur réelle existence. Il semble évident que le caractère initial n'est, ni dans l'un ni dans l'autre mot, d'une netteté absolue, le premier étant lu successivement ha et hâ, le second pa et ha. Mon estampage cependant ne paraît guère se prêter, dans les deux cas, à une autre lecture que ha, avec a bref. A coup sûr, le sens ne laisse prise au doute ni dans l'un ni dans l'autre. - c. L'ancienne copie a ici la bonne lecture keci. — d. Le fac-similé du Corpus, en donnant la double lecture hamiyâye et diseyañi, a renouvelé l'intelligence

de ce passage¹. Les versions de Burnouf et de M. Kern n'étaient que des pis aller ingénieux mais sur lesquels il serait, je crois, superflu maintenant de s'étendre. Jusqu'à subhâsite vâ tout est clair; pour la suite, il importe de bien définir la construction. Et tout d'abord la particule cu kho, qui, comme j'ai eu occasion de le faire sentir, emporte une légère nuance adversative, annonce une proposition destinée à faire pendant et, dans une certaine mesure, antithèse à la précédente. Le relatif e qui la commence exige donc un corrélatif, qui ne peut être que le sa qui vient après hevañ. Il faut donc renoncer à chercher dans sadharme le composé *šaddharma* qu'y avait vu Burnouf. En ce qui concerne la proposition relative, je viens de m'expliquer sur hamiyâye, qui est l'instrumental du pronom de la première personne. Discyam est la forme régulière du potentiel, à la première personne, il n'y a rien d'autre à y chercher. Quant à l'acception du verbe dic, elle est déterminée par le sens du substantif desa. J'ai montré (Dh. éd. dét., 1, n. q) que, dans nos inscriptions, il est partout l'équivalent du sanscrit sandeça et signifie « ordre, commandement». Die signifiera done, non pas simplement «montrer», mais «enseigner, ordonner». Nous obtenons ainsi cette traduction : « et ce que je puis (au sens de l'anglais I may) ordonner par moi-même,

¹ M. Hörnle lit distinctement discyà, sans amisvàra, et son estampage confirme pleinement cette lecture. C'est simplement un exemple de plus de l'équivalence déjà relevée entre la longue et la voy fle nasalisée.

c'est-à-dire de mon autorité propre, en dehors de ce qui a été positivement dit par le Buddha — je souhaite que cette loi religieuse soit de longue durée. » Les corrections hosati hakañ n'ont pas besoin d'être signalées. Cette construction d'arhâmi avait été bien reconnue par Burnouf; elle est tellement dans les allures du style buddhique que je ne puis m'expliquer comment, malgré la présence significative de iti, M. Kern fait commencer à alahâmi une phrase nouvelle, dans laquelle alahâmi, par un emploi qui serait au moins exceptionnel, gouvernerait l'accusatif paliyâyâni, avec le sens de « donner ». Je vois bien que cette traduction impliquerait l'existence de textes écrits du buddhisme; mais, quand le contexte même ne la rendrait pas invraisemblable, il faudrait, pour recommander une conclusion si grave, mieux qu'une construction si hypothétique. — e. Il semble que la vocalisation est assez indistincte et douteuse dans les quatre caractères qui commencent cette phrase. Cependant les trois copies s'accordent à donner une désinence tave, qui peut à la vérité être une faute du graveur, pour tâva, mais qui, par ellemême, n'est favorable ni à la transcription tâvatâva de Burnouf, ni à l'explication tâvataiva de M. Kern. Je n'ai cependant rien de mieux à proposer que l'explication de Burnouf; mais je ne suis pas bien sûr que tavitave, ou quelle qu'ait été la forme primitivement gravée 1, ne cache pas quelque infinitif dépendant de alahâmi. Il est à peu près certain que le

¹ M. Hörnle lit tamvitave; mais plusieurs cas montrent que certains

sens général n'en serait pas changé d'une façon appréciable. Si l'analyse tâvattâvat est la vraie, on rendrait, je pense, assez exactement la valeur de la locution en traduisant : « par exemple ». La lecture rinayasamukase, donnée déjà par Wilson d'après le capitaine Burt, est maintenant confirmée par le général Cunningham. La transcription en sanscrit serait done vinayasamutkarshah. Le sens est difficile à déterminer. On ne peut séparer ce mot de l'expression palie sâmukkañsikâ dhammadesanâ (cf. Childers, sub v.); mais la portée de cette qualification n'est rien moins qu'établie; le seul point qui soit certain, c'est la dérivation, sâmukkañsika = sâmutkarshika; celle que proposent les commentaires pâlis n'est qu'un jeu d'esprit. Le plus sûr, provisoirement, est peut-être de s'en tenir à l'acception de samutkarsha, consacrée par le sanscrit, et de traduire sous toutes réserves : «l'excellence de la discipline». On peut comparer l'emploi du verbe samutkarshati dans un passage du Mahûvastu (1, p. 178, l. 1 de mon édition et la note). En tous cas, nous sommes jusqu'à présent hors d'état d'identifier ce titre avec aucun de ceux qui nous sont connus par la littérature. La conjecture de M. Oldenberg (Mahávagga, I, p. xr note), qui y cherche le påtimokkha, est d'autant moins vraisemblable qu'il a, pour plusieurs autres des titres ici donnés, montré leur concordance exacte avec des titres que son expérience consommée du canon pali lui a permis de

traits ou signes apparents sont accidentels et résultent probablement de la dégradation de la pierre.

découvrir le premier. Il identifie les anâgatabhayâni avec l'âraññakânâgatabhayasutta de l'Anguttaranikâya. Le sûtra, d'après ses indications, « décrit comment le bhikshu qui mène dans les forêts une vie solitaire doit toujours avoir présents les dangers qui pourraient mettre subitement un terme à son existence, serpents, animaux sauvages, etc., et comment de pareilles pensées sont de nature à le faire travailler de toute son énergie à atteindre le but de ses efforts religieux.» On voit, par cet exemple, combien la traduction littérale d'un titre peut aisément devenir une source d'erreur, et que, dans ees « craintes de l'avenir », il ne s'agit pas de la crainte des supplices infernaux, comme l'avait très naturellement supposé Burnouf. Cette leçon nous conseille de ne pas prétendre déterminer le sens exact d'Aliyavasâni, soit probablement âryavaçâni, titre non identifié, aussi bien que le moneyasúta et l'apatisapasine, qu'il est certain sculement qu'il faut, avec M. Kern, transcrire upatishyapraçna. Quant aux munigâthâs, M. Oldenberg y reconnaît avec beaucoup de vraisemblance le même sujet qui est traité dans le douzième sûtra du Suttanipâta portant le même titre, et il rapproche du lâghulovâda le sûtra intitulé Ambalatthikarâhulovâda, le soixante et unième du Majjhimanikâya. Il est certain que le roi vise une certaine version de ce morceau. C'est ce que prouve l'addition musâvâdañ adhigicya. Burnouf s'était complètement égaré dans son commentaire de cette phrase, que M. Kern a parfaitement rectifiée en transcrivant myishâvâdam

adhikritya. Il traduit : « au sujet du, relativement au mensonge». Tout au plus pourrait-on, s'il est permis de se fonder absolument sur la version rédigée en pali, proposer une légère modification. J'ai pensé qu'il serait curieux de comparer ce texte, qui n'a pas encore été publié; je le donne en appendice. On verra qu'il n'a pas à vrai dire le mensonge pour sujet unique, mais plutôt pour point de départ. On pourrait traduire de la sorte, le sens de « mettre en tête» pour adhikar étant suffisamment justifié. Je reviendrai ailleurs sur l'orthographe adhigicya = adhikritya, qui est curieuse et instructive. — f. Les lectures etâni, bhikhuniye vont de soi. La difficulté réside dans les mots kimti bahuke bhikhupaye; non que i hésite sur les deux premiers. Je ne vois aucun moyen de justifier bahuka avec la valeur d'un substantif et dans le sens d'«accroissement». L'orthographe kiñti étant d'ailleurs certaine, la coupure kiñti bahuke me paraît au-dessus de toute contestation. Mais bhikhupâye (et, d'après M. Hörnle, cette lecture est certaine) a résisté jusqu'ici à tous les efforts. Ce qui ressort avec évidence de l'adjectif bahuke, c'est, comme la forme l'indiquait du reste, que bhikhupâye est un nominatif singulier. La première partie du composé est aussi claire que la seconde est douteuse. Il semble qu'il nous faille quelque chose comme bhikhusamqhe; si la lecture est exacte, et la concordance des divers fac-similés paraît laisser peu de place au doute, je ne vois d'autre explication que bhikshuprâyah. Il faudrait admettre que prâya, qui est connu

en sanscrit avec le sens d'« abondance », aurait pu être employé au sens de «collection, réunion». C'est du moins l'expédient le moins improbable que je trouve à suggérer. On corrigera suncyu, upadhâlayeyu. Je remarque en passant qu'il n'est fait ici aucune allusion à des livres écrits; suneyu paraît au contraire se référer clairement à une tradition purement orale. — q. Lisez etenâ. Le fac-similé de Wilson confirme pour les derniers mots la lecture du général Cunningham. Je pense que les corrections me jânavitu ti ne peuvent paraître douteuses à personne. Quant à abhihetam ou abhihetim, je ne vois pas qu'il y ait moyen d'en rien faire. La lecture abhihetam est cependant confirmée par M. Hörnle et par son estampage. La correction me paraît aussi évidente qu'elle est simple : il faut lire abhipetam, que le trait de droite qui a transformé 🕽 en 🖵 soit imputable à une erreur du graveur, ou que, conformément à une remarque déjà faite, il résulte d'une cassure de la pierre. Le sens est excellent, et pour cet emploi de jânamen on peut comparer le passage analogue de S. et R., amta ca janamtu. Ces dernières lettres ne sont plus, paraît-il, très claires, ce qui explique les doutes qui règnent sur la vocalisation. A tout prendre, la comparaison de l'estampage me paraît porter notre restitution à la certitude.

Je traduis de la façon suivante :

«Le roi Piyadasi salue le clergé mâgadhien et lui souhaite prospérité et bonne santé. Vous savez, Sei-

gneurs, jusqu'où vont à l'égard du Buddha, de la Loi et du Clergé, mon respect et mes bonnes dispositions. Tout ce qui a été dit par le bienheureux Buddha, tout cela est bien dit, et ce que je puis, Seigneurs, ordonner de ma propre volonté, je souhaite que cette loi religieuse soit de longue durée. Voici, par exemple, Seigneurs, des morceaux religieux : le Vinayasamukasa (l'enseignement de la discipline), les Ariyavasas (les pouvoirs surnaturels (?) des Âryas), les Anâgatabhayas (les dangers à venir), les Muniqûthâs (les stances relatives au Muni, au religieux solitaire), l'Upatisapasina (les questions d'Upatishya), le Moneyasûta (le sûtra sur la Perfection), et le sermon à Râhula prononcé par le bienheureux Buddha et qui commence par le mensonge. Ces morceaux religieux, je désire que de nombreuses confréries de bhikshus et les bhikshunîs les entendent fréquemment et les méditent; de même les dévots laïques des deux sexes. C'est pour cela, Seigneurs, que je fais graver ceci, afin que l'on counaisse ma volonté.»

INSCRIPTIONS DES GROTTES DE BARÀBAR.

Pour être complet, j'ajoute, en terminant, les trois inscriptions des grottes de Barâbar, où le nom de notre roi Piyadasi est expressément mentionné. On sait qu'elles ont été découvertes et publiées pour la première fois par Kittoe.

Je réunis l'interprétation des deux premières qui

ne diffèrent que par les noms propres.

I.

Љ ዮ ቶ ፟ ፡፡ ት ደ ነት ዩ ረ ታ . ር (·) (፣) ሚ ር ር ጥ ት ሂ ር ፣ 5 የ ነ ዋ ር ሚ ር ፣ ማ ር

(1) Lâjinâ piyadasinâ duvâḍasavasâbhisitenâ (2) iyaŭi nigohakubhâ dinâ âdivikeŭhi [1].

П.

(¹) ሚዩፒርፕታዊፒንያ (፮) Կዋየ୯ዲሂፓፒ∹ፕ

(1) Lâjinâ piyadasinâ duyâ (2) dasavasâbhisitenâ iyañ
 (3) kubhâ khalatikapavatasi (4) dinâ âdivikeñhi [.].

Kittoe, Journ. Asiat. Soc. of Beng., 1847. p. 412 et suiv.; Burnouf. Lotus, p. 779 et suiv.

Je n'ai que deux brèves observations à ajouter aux remarques de Burnouf. La première porte sur l'année d'où sont datées ces inscriptions. C'est la treizième après le sacre du roi. Ce chiffre a son intérêt; comme on l'a vu par un des édits de Delhi (cf. cidessus Sahasarâm, n. b), cette année est la première où, d'après son propre témoignage, l'anteur de ces inscriptions ait fait graver des enseignements religieux; c'est, à quelques mois près, celle qui marque sa conversion active au buddhisme. Cette rencontre, sans être par elle-même décisive, est au moins une présomption de plus en faveur de la conjecture qui a fait d'abord attribuer ces inscriptions à notre Acoka Piyadasi. — La seconde remarque concerne le mot âdivikemhi; je ne doute pasqu'il ne faille lire, comme dans les inscriptions mieux conservées de Daçaratha, âdivikehi. Je prends le cas, non comme un ablatif qui ne s'expliquerait ni dans notre phrase ni dans les autres, non comme représentant un datif, - nous aurions plutôt *âdivikânam*, — mais j'y vois Finstrumental dans le sens du locatif. J'ai eu occasion, à propos du Mahâvastu, de relever des cas nombreux de cette particularité dans la syntaxe du sanscrit buddhique (*Mahâvastu* , 1 , 387 , etc.). Burnouf a parfaitement reconni le thème âdivika comme étant pour *âjîvika*.

« Cette grotte du Nyagrodha (11 : cette grotte située sur le mont Khalatika) a été donnée aux religieux inscriptions des Grottes de Baràbar. 211 mendiants par le roi Piyadasi dans la treizième année après son sacre.»

III.

(1) 15CT \ 4\ \ F T \ 2, (3) \ 4\ 7 \ 4 \ Y T \ 8\ \

(3) X > 8 O X 8 · 3 · 4 · (4) & C 1 J J V C 1

(5) **_**

(1) Lâja piyadasi ekuneviñ (2) sativasâbhisite nâme ṭhâ-(3) adamaṭhâtima iyañ kubhâ (4) supiye khalatipavata di (5) nâ [.].

Le nouveau fac-similé du Corpus a apporté des améliorations notables à la première copie du major Kittoe, qui n'avait point permis à Burnouf une traduction suivie. Il ne faut pourtant pas oublier que, au témoignage même du général Cunningham, la pierre est très rongée, la lecture difficile et douteuse. Nous sommes ainsi autorisés à introduire au besoin des corrections nouvelles dans le texte qui nous est transmis. La formule est ici différente de ce qu'elle est dans les deux cas précédents. Burnouf avait bien reconnu que le nom du roi est cette fois au nominatif. Il s'ensuit qu'il faut couper après abhisite. Les caractères qui suivent présentent quelque incertitude. Je prends pour point de départ les premiers de la ligne suivante. Me fondant sur l'analogie des inscriptions de Dacaratha, commentées également par Bur212 INSCRIPTIONS DES GROTTES DE BARÂBAR.

nouf, je n'hésite pas à lire, pour Η 580-18, plusieurs caractères étant expressément donnés comme hypothétiques, ፈ ፡ አይሌ ታ ፌ . Il faut dès lors, pour compléter la locution , admettre que la dernière lettre de la ligne précédente est en réalité \ . Restent les caractères **£8**, que je lis **£8**. La phrase est ainsi coupée et ses éléments disjoints. La suite présente deux difficultés : la première est la forme supiye qui doit contenir le nom de la grotte, qui doit conséquemment être corrigée en supiyâ = supriyâ. La seconde concerne le mot khalatipavata; comme au nº II, on attend un locatif. Je ne vois que deux remèdes : ou lire 'pavate, mais le locatif ne se forme guère de la sorte dans les inscriptions de dialecte mâgadhî comme celle-ci, ou admettre qu'une lettre a été omise, et rétablir °pavatasi. C'est, à mon avis, le parti le plus recommandable. En somme la traduction est à peu près certaine :

«Le roi Piyadasi est sacré depuis dix-neuf ans. [Ceci est fait] pour aussi longtemps que dureront la lune et le soleil. Cette grotte dite Supiyâ sur le mont Khalati a été donnée.»

APPENDICE.

(Voir page 206.)

ambalatthikáráhulováda sutta ¹.

Evañ me sutañ. Ekañ samayañ bliagavá râjagalie viharati veluvane kalandakanivape. Tena kho pana samayena âyasma râhulo ambalaṭṭhikâyañ ² viharati. Atha kho bliagava sâyañihasamayañ paṭisallana vuṭṭhito yenambalaṭṭhikâ yenâyasma râhulo tenopasañkami. Addasa kho âyasma râhulo bliagavantañ dûrato evagacchantañ; disva nañ àsanañ paññapesi udakañ ca. Nisadi bliagava paññatte asane, nisajja pade pakkhalesi. Âyasma pi kho rahulo bhagavantañ abhivadetva ekamantañ nisadi.

Atha kho bhagavà parittam udakâvasesam udakadhâne ³ thapetvâ âyasmantam râhulam âmantesi : passasi no tvam râhula imam parittam udakâvasesam udakadhâne thapitanti? — Evam bhante. — Evam parittakam kho râhula tesam sâmannam ⁴ yesam natthi sampajânamusâvàde lajjâti.

Atha kho bhagavá tam parittam udakávasesam chaddetvá

¹ Majjhimaniháya. Ms. de la Bibliothèque nationale, fonds pàli, nº 66, fol. jhrì et suiv.

² Cf. Cułlavagga, XI, 1, 8, éd. Oldenberg, p. 287 : antará ca

Rájagakam antará ca nálandam rújagárake ambalatthikáyam.

³ Le manuscrit donne l'orthographe udakâdhâne plus souvent que udakadhâne. J'ai gardé cependant cette dernière forme, non sans hé-

sitation, comme plus conforme à l'usage classique.

* Childers s'est expliqué abondamment (s,verb.) relativement au sens du substantif sàmañña = crámanya. Dans beaucoup de cas, nous le pouvous convenablement représenter en français par le terme de * perfection *, pris au sens théologique.

áyasmantam ráhulam ámantesi : passasi no tvam ráhula tam parittam udakāvasesam chadditanti? — Evam bhante. — Eyañ chadditəm kho râhula tesañı sâmaññam yesam natthi sampajānamusāvāde lajjāti.

Atha kho bhagavà tam udakadhanam nikkujjitva ayasmantañi ràhulañ ámantesi : passasi no tvañi ràhula imañi udakadhânam nikkujjitanti? — Evam bhante. — Evam nikkujjitam kho ráhula tesam sâmaññañi yesañi natthi sampajânamusâvàde lajjáti.

Atha kho bhagayá tañi udakadhánañi ukkujjityá áyasmantañi ràhulañi àmantesi : passasi no tvañi ràhula imañi udakadhànam rittam tucchanti? — Evam bhante. — Evam rittam tucchain kho ràbula tesain sàmaññain yesain natthi sampa-

jânamusâvâde lajjâti.

Sevyathápi ráhula rañiño nágo îsádanto ubbulhañ 1 vábhijáto samgámávacaro; so samgámagato purimehi pi pádehi kammañ karoti pacchimehi pi pâdehi kammañ karoti purimena pi kayena kamman karoti pacchimena pi kayena kammaın karoti sîsena pi kammaın karoti kappehi pi kammaın karoti dantehi pi kammañ karoti nangulena pi kammañ karoti, rakkhate ca sondam; tattha va hattharohassa evam hoti: avam kho ramno nàgo isàdanto..... rakkhate ca sondain, apariccattam kho ranno nagassa jivitanti. Yatha kho rahula ramno nago isadanto..... nangulena pi kammain karoti sondàya pi kammain karoti; tattha hatthàrohassa evam hoti : avam kho ramno nago îsadanto..... soudava pi kammain karoti, pariccattam kho ramno nagassa jivitam, natthi dani kacci ramno nagassa karaniyanti. Evameva kho ráhula vassa kassaci sampajánamusáváde natthi lajjá náhan tassa kacci kammañi karaniyanti yadâmi 2. Tasmâtiha râhula

¹ Ubbulha = sanscrit ndúdha, dans le sens de « grand ».

Le manuscrit porte "kacci papam kammam". Je ne vois pas commeut on pourrait expliquer papam. Si je comprends bien la proposition natthi dání kacci ramño nágassa karaniyanti , elle signifie « il n'est plus désormais d'effort utile (autrement dit, de ressource) pour l'éléphant du roi». Il faut que la même traduction soit applicable ici

sañisánn na musábhauissámítí 1. Evañi hi te ráhula sikkhitabbañi.

Tañ kiñ maññasi rahula kimatthiyo àdasoti? — Paccavekkhanattho² bhante ti. — Evameva kho rahula paccavekkhitva paccavekkhitva kayena kammañ katabbañ, paccavekkhitva paccavekkhitva vacaya kammañ kattabbañ, paccavekkhitva paccavekkhitva manasa kammañ kattabbañ.

Yadeva ràhula kâyena kammañ kattukâmo hosi tadeva te kâyakammañ paccavekkhitabbañ : yañ nu kho ahañ idañ kâyena kammañ kattukâmo idañ me kâyakammañ attabyâbâdhâya pi sañvatteyyâ parabyâbâdhâya pi sañvatteyyâ ubhavabyâbâdhâya pi sañvatteyyâ, akusalañ idañ kâyakam-

même : «il n'y a rien à faire pour cet homme» (qui ne rougit pas du mensonge), il est perdu sans ressource. L'épithète pâpa n'a pas

de place dans cette construction.

Le manuscrit écrit sasâmi et omet la négation. Je ne vois pas que l'on puisse échapper à la double correction que j'ai introduite dans le texte. Le Buddha résume l'enseignement qu'il ordonne à Râhula de propager: «il faut proclamer ceci: je ne mentirai point.» Il est vrai que plus bas (p. suiv., l. 14), nous trouvons la forme sassakam dans une phrase où le sens «qu'il fant repousser, qu'il fant éviter», serait convenable, soit un participe futur passif, augmenté du suffixe ka. Cela supposerait un verbe sas, avec le sens approximatif de «repousser». En appliquant ici cette traduction, on arriverait, à la rigueur. à traduire, en faisant porter iti sur musâbhanissâmi seulement: «je repousse ceci : je mentirai», c'est-àdire, «je repousse le mensonge». Mais, d'une part, cette tourmire serait bien forcée, bien obscure, et je ne vois d'ailleurs dans la langue classique aucun verbe phonétiquement comparable qui pût rendre compte de ce pâli sasâmi. L'ajoute que l'addition du suffixe ka an participe futur passif dans l'hypothétique sassakam est sans analogie dans le reste du morceau. Je ne vois donc d'autre parti que d'admettre ici la correction que j'ai introduite dans le texte et, plus bas, de lire sasakham, particule affirmative, garantic par l'Abhidhanappadípik**á.**

² Nous pouvous rendre exactement par le mot réfléchir le jeu de

mots que notre texte a ici en vue;

mañi dukkhudayañi dukkhavipâkañi. Sace tvañi râhula paccavekhamâno evañi jâneyyâsi: yañi kho ahañi idañi kâyena kammañi kattukâmo idañi me kâyakammañi attabyâbâdhâya pi sañivatteyyâ parabyâbâdhâya pi sañivatteyyâ ubhayabyâbâdhâya pi sañivatteyyâ ubhayabyâbâdhâya pi sañivatteyyâ akusalañi idañi kâyakammañi dukkhudayañi dukkhavipâkanti, evarûpan te râhula kâyena kammañi sasakkañi na karaṇiyañi. Sace pana tvañi râhula paccavekkhamâṇo evañi jâneyyâsi: yañi kho ahañi idañi kâyena kammañi kattukâmo idañi me kâyakammañi nevattabyâbâdhâya sañivatteyyâ na parabyâbâdhâya sañivatteyyâ na nbhayabyâbâdhâya sañivatteyyâ, kusalañi idañi kâyakammañi sukhudayam sukhavipâkanti, evarûpan te râhula kâyena kammañi karaṇîyañi.

Karontena pi râhula kâyakanımañ paccavekkhitabbañ : yannu kho aham idam kayena kammam karomi idam me káyakammañ attabyâbâdhâya pi sañvattati parabyâbâdhâya pi sañiyattati ubhayabyàbâdhàya pi sañiyattati, akusalañ idañi kâyakanmañi dukkhudayañ dukkhavipâkanti. Sace tvañi râhula paccavekkhamáno evam jáneyyási : yam kho aham idam kâyena kammañ karomi idañ me kâyakammañ attabyâbâdhàva pi samvattati parabyàbàdhàya pi samvattati ubhavabyábádháya pi sañivattati, akusalañi idañ káyakammañ dukkliudavam dukkhavipákanti patisamharevyási tvam ráhula evarûpañi kâyakammañi. Sace pana tvañi râhula paccavekkhamano evam janevyasi : yam kho aham idam kayena kammañi karomi idañ me kâyakammañ nevattabyâbâdhâya sañivattati na parabyâbàdhàya sañivattati na ubhayabyâbàelháva sañivattati, kusalañ idañi kàyakanmañi sukhavipákanti annpadajjevyási 2 tvam ráhula evarúpani káyakammani.

Katva pi te rahula kavena kammañ tadeva te kayakam-

Je dérive anupadajjati de anu-pra-da, «livrer, abandonner», d'où «autoriser». Peut-être faut-il corriger anupajjeyavi.

Le manuscrit lit ici "kañma ssakañ" et plus bas "mmañ sas-saham". Pour la correction que j'ai cru devoir admettre dans le texte, comparez la note précédente.

mañ paccavekkhitabbañ : yanni kho ahañ idañ kâyena kammañ akâsiñi idañi me kâyakammañi attabyâbâdhâya pi sañivattati parabyabadhaya pi sañivattati ubhayabyabadhaya pi samvattati, akusalam idam kayakammam dukkhudayam dukkhavipákanti. Sace tvam ráhula paccavekkhamáno evam jáneyyási : yam kho aham idam káyena kammam akásim idam me kâyakanımañı attabyâbâdhâya pi sañivattati parabyâbâdháva pi samvattati ubhayabyábádháya pi samvattati, akusalañi idam kâyakammañ dukkhudayam dukkhavipâkanti evarûpan te râhula kâyakammañ santharitvâ viññûsu sabrahmacárisu desetabbam vicaritabbam uttáníkátabbam, desetvá vicaritvá áyatim samvaram ápajjitabbam. Sace pana tvañi ráhula paccavekkhamâno evañi jâneyyási : yañi kho ahanı idanı kâyena kammanı akâsinı idanı me kâyakammanı nevattabyábádháya sañivattati na parabyábádháya sañivattati na ubhayabyàbàdhàya samvattati, kusalam idam kayakammam sukhudayam sukhavipakanti teneva tvam rahula pitipamojjena viharevyási ahorattánusikkhî kusalesu dhammesu.

Yadeva tvañi râhula vâcâya kammañ kattukâmo, etc. (Suit la répétition du passage précédent, avec vâcâ ou vacî, au lieu de kâyo. Puis vient une seconde répétition, avec manas, au lieu de vâcâ ou de kâya. Elle se termine comme suit:) teneva tvañi râhula pitipâmojjena vihareyyâsi ahorattânusikkhi kusalesu dhammesu.

Ye hi keci râhula atîtamaddhânam samanâ vâ brâhmanâ vâ kâyakammam parisodhesum vacikammam parisodhesum manokammam parisodhesum sabbe te evameva paceavekhitvâ kâyakammam parisodhesum, paceavekkhitvâ vacîkammam parisodhesum, paceavekkhitvâ manokammam parisodhesum. Ye hi pi keci râhula anâgatamaddhânam samanâ vâ brâhmanâ vâ kâyakammam parisodhissanti vacîkammam parisodhissanti manokammam parisodhissanti sabbe te evameva paceavekkhitvâ paceavekkhitvâ kâyakammam parisodhissanti, paceavekkhitvâ paceavekkhitvâ vacîkammam parisodhissanti. Ye hi pi keci râhula etarahi samanâ vâ

bráhmana vá kayakammañi parisodhenti, vacikammañi parisodhenti, manokammañi parisodhenti, sabbe te evameva paccavekkhitvá paccavekkhitvá káyakammañi parisodhenti, paccavekkhitvá paccavekkhitvá manokammañi parisodhenti. Tasmátiha ráhula paccavekkhitvá manokammañi parisodhenti. Tasmátiha ráhula paccavekkhitvá paccavekkhitvá káyakammañi parisodhessáma, paccavekkhitvá paccavekkhitvá vacikammañi parisodhessáma, paccavekkhitvá paccavekkhitvá manokammañi parisodhessámati. Evañi hi vo ráhula sikkhitabbanti.

ldam avoca bhagavà, attamano âyasmà ràhulo bhagavato bhàsitam abhinanditti.

CHAPITRE QUATRIÈME.

UAUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

Je me suis promis, en entreprenant cette revision des monuments épigraphiques laissés par Piyadasi, de ne pas la terminer sans présenter dans un examen d'ensemble les conclusions qu'ils autorisent ou dont ils fournissent les éléments essentiels, soit sous le point de vue de l'histoire et de la chronologie, soit sous le point de vue de la paléographie et de la grammaire. Ce sont les problèmes variés que sou-lèvent, que contribuent à résoudre, ces curieuses inscriptions, qui en font le prix inestimable. Nous ne saurions les laisser de côté. Nous aurons tour à tour à résumer des résultats acquis et à proposer, dans l'occasion, quelques observations nouvelles.

Ces remarques se divisent naturellement en deux parties : la première consacrée à l'auteur des inscrip220 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

tions, sa date, son rôle, son administration, ses idées morales et religieuses, sa place enfin dans le developpement historique; la seconde relative aux faits paléographiques et linguistiques, aux enseignements qui s'en dégagent sur la culture littéraire de l'Inde ancienne.

I.

Une foule de problèmes de chronologie et d'histoire se rattachent, directement ou indirectement, à nos inscriptions et à leur auteur; le but que j'ai en vue ne m'oblige pas à les reprendre tous; je voudrais le plus possible me borner à résumer et à classer les renseignements que renferment les édits que nous venons de passer en revue.

¹ Depuis que j'ai commencé à faire paraître mon commentaire des inscriptions de Pivadasi, elles ont été l'objet d'études nouvelles dont quelques-unes du plus grand prix. Je citerai notamment l'article toujours savant et ingénieux que M. Pischel a consacré dans les Göttinger Anzeigen à mon premier volume, et les Beiträge zur Erklarung der Acoka-Inschriften de M. Bühler qui, à l'heure présente, vont jusqu'au milieu du xine édit et qui contiennent, notamment cu ce qui concerne la version de Khâlsi, tant de rectilications importantes du texte. Je n'ai pas besoin de dire que l'un et l'autre travail sont pleins de remarques justes et précienses. Je ne sanrais les signaler toutes; et je ne puis reprendre incessamment l'examen de monuments dont l'exègèse est encore loin d'être close. Je me contenterai, dans le présent chapitre, de relever les passages qui intéressent directement les objets que j'y ai en vue : je signalerai, suivant les cas, mon adhésion aux corrections proposées par mes savants confrères, ou j'indiquerai les motifs qui me font persévérer dans mon sentiment. Je cite les articles de M. Bühler suivant la pagination continue du firage à part.

Trois questions, en quelque sorte préjudicielles, s'imposent d'abord à notre attention. Il importe de savoir si toutes les inscriptions que nous venons de commenter appartiennent certainement au même auteur, qui est au juste cet auteur, et dans quel ordre chronologique se doivent ranger les documents épigraphiques qu'il nous a légués.

En ce qui touche le premier point, le doute ne semble pouvoir porter que sur les inscriptions découvertes en dernier lieu à Sahasarâm, Rûpnâth et Bairât : l'auteur s'en désigne lui-même par la seule épithète de Devânampiya; il omet le nom propre Piyadasi. Personne ne peut douter que toutes les autres ne remontent à un personnage unique. Wilson a bien exposé à ce sujet une thèse singulière 1 : d'après lui, les différentes inscriptions auraient été gravées à diverses époques par des souverains locaux, des personnages religieux influents qui, pour se donner plus d'autorité, auraient usurpé le nom célèbre de Piyadasi. Cette hypothèse repose sur tant d'erreurs de traduction et d'appréciation, elle est si évidemment contredite par l'unité de ton qui règne dans tous les morceaux, par la convenance parfaite avec laquelle ils se rattachent les uns aux autres et se complètent les uns les autres, elle a d'ailleurs trouvé si peu d'écho, qu'il paraît superflu de s'y arrêter.

Il n'en est pas de même des doutes qui ont été émis par des juges compétents touchant l'origine de

¹ Journ, Roy, Asiat. Soc. XII, p. 2/19 et suiv.

l'édit de Sahasarâm et Rûpnâth. On sait pourtant que je ne les considère pas comme plus fondés que les premiers. M. Bühler, en publiant cet édit pour la première fois, a parfaitement fait valoir 1 la plupart des raisons qui commandent de rapporter cette inscription à Piyadasi, l'anteur de toutes les autres2; il est inutile de revenir sur les considérations qu'il a fort bien exposées. J'ai, à mon tour, dans le commentaire qui précède, indiqué une raison nouvelle, tirée des convenances chronologiques. Elle ne pouvait frapper M. Bühler puisqu'elle repose sur une interprétation tout à fait différente de celle qu'il a admise. Je dois y revenir ici et compléter ma démonstration. Ce sera une occasion de passer en revue les dates, malheureusement trop rares, que nous fournit le roi pour quelques événements de son règne.

D'après le xur édit, la conversion de Piyadasi daterait de la neuvième année de son sacre : c'est immédiatement après la conquête du Kalinga que s'éveille chez lui, sous l'impression directe des spectacles de la guerre et de ses violences, le goût, la préoccupation du dhamma. De cette indication il importe de rapprocher un témoignage du vur édit,

1 Ind. Intiq. VII, p. 143 et suiv.

² Je n'ai à faire de réserve que pour certains détails où mon interprétation diffère de celle de mon savant prédécesseur. C'est ainsi que le mot *àhâla* qui signifie simplement, comme je peuse l'avoir montré, «nourriture, alimentation», ne saurait être invoqué pour établir l'inspirați în buddhique du morceau; elle est d'ailleurs incontestable et prouvee par des arguments plus solides. Je ne parle pas de la question chronologique que je vais toucher tout à l'heure.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 223 dont tout le monde a jusqu'ici, et moi comme les autres interprètes, méconnu la portée.

Depuis qu'a paru mon commentaire, cette tablette a été l'objet de deux revisions, entreprises, l'une par le Pandit Bhagwànlâl Indrajì¹, l'autre par M. Bühler. La phrase capitale est la troisième; elle est ainsi concue à G. : so devânampriyo priyadasi râjâ dasavasûbhisito samto ayaya 2 sambodhi; le texte est équivalent dans les autres versions; la seule divergence notable consiste dans la substitution de nikhami (ou nikhamithû) au verbe ayâya. La construction et la traduction du Paṇḍit ne se peuvent soutenir; mais M. Bühler a opposé à mon interprétation des objections très justes. Il a manqué à son tour la traduction que je crois aujourd'hui la vraie. Il est en effet impossible de prêter à Piyadasi, ce dont je m'étais du reste bien gardé, la prétention d'avoir atteint l'Intelligence parfaite, et il serait hasardeux d'admettre qu'un terme aussi important que sanbodhi ait été, à l'époque de Piyadasi, usité dans un sens si éloigné de son emploi technique, tel qu'il est consacré par la littérature buddhique tout entière. Il est sûr aussi que la locution sambodhim nishkrûntum, pour dire «atteindre l'intelligence», serait peu vraisemblable. Je la traduis donc exactement comme l'in-

¹ Journ. Bomb. Br. Roy. Asiat. Soc. t. XV, p. 282 et suiv.

² Je crois maintenant que c'est décidément ainsi qu'il faut lire, que l'annsvâra n'est qu'apparent. Cette idée d'une lecture *dydya*, qui correspondait mal au *nikhami* des autres textes, n'a pas peu contribué à m'égarer d'abord sur le vrai sens du passage.

dique M. Bühler lui-même : «(der könig) zog auf die sambodhi aus», le roi «se mit en route, partit pour la sambodhi». Mais il faut s'en tenir à cette traduction, et n'y point substituer, comme le fait ensuite mon savant contradicteur, cette autre interprétation qui fausse le sens : «il se mit en route, en vue de, à cause de la sambodhi». Nous reconnaissons ici en effet une simple variante d'un tour familier à la phraséologie buddhique; elle dit sambodhim prasthâtum, « partir pour l'intelligence parfaite, se mettre en route pour la bodhi¹». Comme le prouvent les passages du Lotus, on applique volontiers l'expression aux hommes qui, s'arrachant à la tiédeur et à l'indifférence, s'engagent sérieusement dans ces pratiques d'une vie religieuse, ou, comme nous dirions, de la dévotion, dont l'objectif est, aux yeux de tout buddhiste orthodoxe, la conquête de l'Intelligence parfaite. C'est à cette manière de dire que se réfère ici le roi; il se l'applique à lui-même; s'il la modifie légèrement, c'est pour rendre plus sensible le double jeu d'esprit qu'il a en vue : il veut rapprocher plus clairement cette marche idéale vers la perfection, des courses, des sorties des rois antérieurs, par l'intermédiaire des courses, des sorties très réelles que lui inspire son zèle religieux. C'est done à sa conrersion que Piyadasi fait allusion ici. Ainsi s'explique qu'il puisse donner une date positive à des « courses » qu'il a dù souvent répéter.

Burnouf, Lotus de la Bonne Loi, p. 316 et suiv.

Nous nous trouvons dès lors, en ce qui touche la conversion du roi, en présence de deux dates : le xmº édit la rapportant à sa neuvième année, le vmº à la onzième. Cette contradiction apparente, c'est précisément l'édit de Sahasarâm, entendu comme nous l'avons fait par des motifs purement philologiques, qui la supprime ou la dénoue. Nous y avons vu que le roi, après une première conversion, demeure, pendant « plus de deux ans et demi » dans une tiédeur que, par la suite, il se reproche amèrement. En admettant que la conquête du Kalinga et la conversion qui l'accompagne doivent être placées huit ans et trois mois, je suppose — dans la neuvième année -- après le sacre de Piyadasi, sa conversion active, décisive, étant postérieure de plus de deux ans et demi, soit de deux ans et sept mois, par exemple, tomberait effectivement dans la onzième année; comme l'indique le viii édit. La concordance est si parfaite, elle rend si bien compte non seulement des dates, mais des expressions même (sambodhim nishkrântum) employées à dessein par le roi, que je me persuade que l'interprétation verbale sur laquelle elle repose est bien cette fois définitive. Nous allons revenir sur d'autres traits qui me paraissent en fournir une vérification nouvelle. Mais, dès à présent, nous sommes en droit de tirer une conclusion : on ne saurait admettre que le vine et le xine édit ne s'appliquent pas au même personnage que l'édit de Sahasarâm-Rûpnàth; cet édit émane donc certainement du même souverain que tous les autres.

Cette rencontre n'est pas la seule. Comme je l'ai fait voir en expliquant le vi° édit de Delhi, le roi y déclare n'avoir commencé que dans la treizième année de son sacre à faire graver des édits religieux; et, en effet, dans le groupe entier des inscriptions plus anciennement connues, aucune ne porte ni n'implique une date antérieure. La tablette de Sahasarâm ellemême (cf. ci-dessus in Sah. n. b), postérieure de « plus d'un an » à la seconde conversion du roi, doit appartenir précisément au commencement de la treizième année. Or, elle seule parle des édits religieux au futur et, comme on peut le voir par ma traduction de la fin du morceau, elle en prévoit l'exécution; elle ordonne aux représentants du roi d'en graver tant sur les rochers que sur des colonnes. Il est donc infiniment probable que cet édit et ses équivalents sont les premiers, — ils sont certainement des premiers, - qu'ait fait graver leur auteur; ils se rapportent justement à sa treizième année; c'est encore une raison bien forte pour admettre que cet auteur n'est pas différent de ce roi, auteur des inseriptions de Delhi, qui a commencé dans sa treizième année à faire graver des inscriptions de même genre.

Des deux autres dates que nous fournit le roi nous n'avons en ce moment rien à dire, sinon qu'elles s'accordent fort bien avec celles qui précèdent. Il nous donne la treizième année de son sacre (éd. III) comme celle où il a organisé l'Anusañyâna, qui fut ainsi une des premières expressions de son zèle reli-

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 227 gieux; il nous apprend qu'il créa dans la quatorzième l'office des *Dharmanahâmâtras*.

Ces indications chronologiques sont trop rares sans doute au gré de notre curiosité; elles suffisent du moins pour nous permettre de répondre avec une entière confiance à la première des questions posées tout à l'heure. Il est certain que toutes les inscriptions que nous avons examinées remontent à un seul et même auteur.

Quel est cet auteur?

Il ne se donne d'autre nom que celui de Piyadasi, Priyadarçin, ordinairement accompagné de l'adjectif devânampriya « cher aux devas »; cette épithète quelquefois est employée seule pour le désigner. Que ce titre ait eu ou non, à l'époque des Mauryas, l'application étendue que conjecture M. Bühler¹, il est certain que ce n'est qu'une épithète, que le vrai nom est Priyadarçin. Ce nom, ne figurant pas dans les listes royales connues, avait naturellement fort

¹ Bühler, Beitraege, viii° édit, n. 1. A la première ligne de cet édit à Kh., les documents nouveaux de M. Bühler lui permettent de lire: Atikamtam amtalam devanampiya vihâlayâtam nâma nikhamisu (et, pour le dire en passant, je ne doute guère que, à K., la vraie lecture ne soit devanampriya au lieu de java jaraya; les deux lectures sont d'apparence moins différentes que ne ferait croire la transcription: \$\int \bigcap^{\mu}_1 \bar{7} \bar{7} \bar{9}\$ au lieu de \$\sum \bar{7} \bar{7} \bar{7} \bar{1}\$. Il semble s'ensuivre que devanampiya correspond ici purement et simplement à rajâno de G. et Dh. M. Bühler, s'associant au sentiment du pandit Bhagwanlâl Indrajî (Journ. Bomb. Br. of the Roy. Asiat. Soc. XV, 286 et Ind. Antiq. X, 108), considère que cette épithète était un titre que, à l'époque des Mauryas, tous les rois portaient indistinctement.

embarrassé Prinsep. Depuis que Turnour¹ eut démontré que Açoka, le petit-fils de Candragupta, recevait quelquefois, notamment dans le Dîpavamsa, le nom de Piyadassi ou Piyadassana, je ne crois pas que l'identification proposée ait été sérieusement mise en doute². La publication du texte complet de la chronique singhalaise n'a pu que donner à sa démonstration un degré nouveau de certitude³. Bien que tous les motifs qu'il invoque ne soient pas également probants⁴, la conclusion de Lassen⁵ sur ce point demeure en somme inattaquable.

M. Bühler a cherché à lui donner une précision décisive en démontrant qu'il existerait entre la chronologie des livres singhalais et celle des inscriptions une concordance parfaite. Ces inductions sont fondées sur une interprétation de l'édit de Sahasarâm-Rûpnâth que, comme on l'a vu, je crois inadmissible; si ingénieuses qu'elles puissent être, elles pèchent par la base. Tout repose ici sur la traduction

¹ Journ. Asiat. Soc. of Beng. 1837, p. 790 et suiv., 1054 et suiv.

² On ne peut citer qu'à titre de curiosité l'article de Latham (On the date and personality of Priyadarsi, dans Journ. Roy. Asiat. Soc. 1. XVII, p. 273 et suiv.) et sa bizarre tentative pour identifier Priyadarcin et Phrahate.

³ Cf. Dipavamsa, éd. Oldenberg, VI, 1, 14, etc.

^h H n'est, par exemple, en ancune façon démontré que l'édit de Bhabra s'adresse nécessairement au troisième concile tenu, d'après la tradition, sous le règne d'Acoka. Cf. ci-dessous. En revanche, on pourrait ajouter certains indices : c'est ainsi que le souvenir de nombreux «édits de religion», dhaūmalipi, reste indissolublement associé au nom d'Acoka. Voir l'Acoka avadàna dans Burnouf, Introduction, p. 371, etc.

⁵ Ind. Alterth., 112, 233.

du texte en question; je n'ai pas à y revenir. Mais je dois ajouter que, d'une part, l'intelligence du xun édit devenue possible postérieurement à l'article de M. Bühler, et d'autre part l'intelligence plus exacte du vun, opposent à ses essais d'ajustement chronologique des difficultés insurmontables.

La seule date qu'il soit permis de prendre comme point de départ, la seule date réellement authentique pour la conversion du roi, est celle que donnent ses propres inscriptions, c'est-à-dire, au plus tôt, la neuvième année de son sacre et non la quatrième, que fournissent les chroniques pour la conversion d'Açoka. Cette correction placerait l'édit de Sahasarâm, en supposant exacte la date de 218 pour le saere du roi, au plus tôt, en l'an 260, et non 256 du nirvâna 1. Il faut donc renoncer d'abord à cette concordance exacte entre les dates traditionnelles et les prétendues dates monumentales qu'a cherché à déduire M. Bühler. J'ajouterai ici, à l'encontre de l'interprétation proposée par l'éminent indianiste pour la première phrase de l'édit, une dernière observation que je me reproche de n'avoir pas fait valoir dans mon commentaire du passage. Préoccupé de rétablir sous le point de vue chronologique l'harmonie entre le sens qu'il tire de l'inscription et les

¹ M. Bühler a du reste parfaitement reconnu que, en l'absence de spécification expresse, c'est à partir du sacre que sont, dans les chroniques singhalaises, calculées les années d'Açoka. Des cas comme *Dipavañsa* VII, 31, pour n'en pas citer d'autres, ne laissent à cet égard aucune incertitude.

données des livres singhalais, il ne tient pas compte des contradictions profondes qu'il crée, à d'autres égards, non seulement entre cet édit et les traditions relatives à Açoka, mais entre l'édit et nos autres inscriptions qu'il attribue pourtant, comme nous, à un même auteur. Comment concilier l'inscription qui nous montrerait le roi demeurant «plus de trentedeux ans et demi sans déployer de zèle » et la chronique qui lui attribue, à partir de sa septième année (cf. ci-dessous), toutes les manifestations de l'activité religieuse la plus infatigable? Quelle concordance entre une parcille inscription et tous ces édits d'après lesquels ses fondations religieuses les plus caractéristiques, l'anusamyana, les dharmamahamatras, etc. appartiennent invariablement à une époque bien antérieure de son règne, à sa treizième, à sa quatorzième année? N'était-il encore ni actif, ni zélé, alors qu'il insistait avec tant d'énergie sur la nécessité de l'effort et du zèle le plus persévérant (vi in fine; x in fine, etc.)? Quand il proclamait lui-même ses efforts (parâkrama, parâkrânta, etc.) incessants (G. vi, 11; x, 3, etc.)?

Je n'insisterais pas si longuement si je n'étais en présence d'une autorité aussi considérable que celle de M. Bühler. Je pense m'être exprimé assez clairement pour démontrer que l'essai de concordance tenté par lui repose sur une base fragile, ruineuse. Est-ce à dire qu'il faille renoncer à trouver, entre les détails fournis sur Piyadasi par les monuments et les traditions singhalaises sur Acoka, des points

de contact qui soient de nature à confirmer une identification qu'imposent d'ailleurs tant de considérations? En aucune façon; mais il faut renoncer à les chercher dans une date, à mon avis imaginaire, exprimée soi-disant dans l'ère du nirvâṇa. Je crois en revanche que les chroniques ont, dans certains détails, sous le nom d'Açoka, conservé de notre Piyadasi des souvenirs assez exacts, non seulement pour laisser apparaître une concordance sensible, mais même pour contribuer utilement à l'intelligence plus précise de certains passages un peu vagues de nos monuments.

Le Mahâvañsa et le Dîpavañsa signalent comme un événement de haute importance la conversion d'Açoka aux idées buddhiques. Ils l'attribuent à l'intervention de son neveu Nyagrodha, et l'entourent de circonstances qui ne sont pas de nature à inspirer à l'égard de leur récit une confiance sans restriction. Mais le fait général nous intéresse seul ici Les deux chroniques sont d'accord pour le placer dans la quatrième année après le sacre du roi l. C'est, comme nous le voyons par les monuments, une erreur de quatre ans plus une fraction; nous nous en occuperons tout à l'heure. A la même époque elles rapportent la conversion du frère du roi, Tishya, qui occupait le rang d'uparâja, et qui entre dans la vie religieuse 2. Ce qui nous interesse davantage, c'est de

¹ Dipavamsa , VI , 18 , 24. Mahávamsa , p. 23 , l. 3.

² Maháv. p. 34, l. 7. J'ajouterai, en passant, que le Dipavañsa, s'il n'entre dans aucun détail au sujet de cette conversion, y fait au

trouver que la tradition, à peu près vide d'incidents religieux dans l'intervalle, place à environ trois ans de là, dans la septième année du sacre¹, un événement important et significatif. Il est clair

moins allusion dans un passage dont M. Oldenberg me paraît avoir méconnu le seus. Je veux parler du vers mnémonique, VII, 31.

tiņi vassamhi nigrodho catuvassamhi bhâtaro chavassamhi pabbajito Mahindo Asokatrajo.

M. Oldenberg traduit et complète : «When (Asoka) had completed three years (the story of) Nigrodha (happened), after the fourth year (he put his) brothers (to death), after the sixth year Mahinda, the son of Asoka, received the pabbajà ordination. ». Rien à dire en ce qui concerne la première date et la troisième, mais pour la seconde l'interprétation est inadmissible. Les deux chroniques sont d'accord pour placer, comme il est dans les vraisemblances, le mentre des frères d'Acoka dès son accession au trône et le présentent comme le principal moyen qu'il emploie pour assurer son ponvoir. Il n'v anrait d'autre ressource que d'entendre : « quatre ans avant son sacre», alors que les autres dates, ainsi qu'il est naturel, prennent le sacre comme terminus a quo. Cela n'est pas croyable. Il ne reste qu'à prendre bhâtaro pour un singulier, ce qui n'a rien d'excessif dans la langue dont on a ici un spécimen, et à entendre : « dans la quatrième année de son sacre, son frère (c'est-à-dire Tishya l'uparâja) entra en religion.»

1 Et non dans la sixième, comme paraît le dire un passage (Mahâr. p. 37, l. 5) qui scrait en contradiction avec les données antérieures parfaitement explicites. C'est ce qui se déduit clairement de la Samantaphsâdikâ (loc. cit. p. 306) d'après laquelle Λçoka est dans la dixième année de son sacre, trois ans après l'ordination de Mahendra. La même conclusion ressort d'ailleurs de la comparaison du Dipavañsa d'après lequel Mahendra, qui avait 10 ans à l'avènement de son père au trône (VI, 21), en a vingt accomplis au moment où il renonce au monde (VII, 21). M. Oldenberg a donc bien rendu l'expression chavassamhi Asokassa (VII, 22): «when Asoka had completed six years», et c'est peut-être cette locution, qui remettrait tont en ordre dans la tradition du Mahâvañsa, qu'il y faut substituer p. 37, l. 5 à l'expression chaṭṭhe vasse, quoique la même

que le fait capital à ses yeux, le noyau même de ce récit, le fait qui le caractérise, n'est pas l'inauguration des quatre-vingt-quatre mille Stùpas édifiés par l'ordre du roi; c'en est justement la partie la plus chargée de miracles et par elle-même la moins croyable. Le moment est certainement décisif dans la vie d'Açoka; ear c'est, d'après le Mahâvañisa, à partir de ce jour qu'il recut le nom de Dharmâçoka¹; c'est en effet la première fois qu'on nous le représente faisant une profession publique de ses idées religieuses2; c'est afors qu'il manifeste son dévouement au buddhisme de la facon la plus éclatante, en faisant entrer dans les ordres son fils Mahendra et sa fille Samghamitrâ. Tout nous convic à admettre qu'il s'agit réellement ici d'une évolution grave dans la carrière religieuse du roi.

lecture reparaisse dans l'édition nouvelle de Sumangala (V. 21). Quant à la légitimité de cette traduction pour une locution comme chavassamhi, on pent voir par le vers du Dipavamsa VII, 31 dont il vient d'être question, que cette tournure peut aussi bien s'employer pour marquer l'année courante, comme dans catuvassamhi qui doit signifier « dans la quatrième année », que pour marquer les années écoulées, comme dans tini (?) vassamhi qui ne peut signifier que «après trois années écoulées.»

1 La même affirmation se retrouve dans une stance citée par l'Açoka avadâna du Divya avadâna (Burnouf, Introduction, p. 374), qui, au même passage, remarque que «il n'y avait pas encore bien longtemps que le roi était favorablement disposé pour la loi du Buddha», allusion bien claire à la «première» conversion.

² Dans le récit de Buddhaghosha (Samantapûsâdikû, dans Suttavibhanga, éd. Oldenberg, 1, 304), le miracle qui montre au roi les 84,000 stupas à la fois, a pour but de le rendre tout à fait croyant (ativiya buddhasûsane pasideyyû ti); on se sonvenait done que. à cette époque, sa foi avait encore besoin d'être stimulée.

Dans le récit de ces incidents, le fait principal, celui auquel se rattachent les autres, et en particulier l'ordination du fils du roi, celui qui nous est décrit avec détail et auquel la chronique prête évidenment une importance particulière, c'est la visite solennelle que le roi rend au Sañgha, au milieu duquel il prend séance :

Samghamajjhamhi atthâsi vanditvà samgham uttamam1.

On ne peut manquer de songer ici au passage de l'édit de Rûpnâth et Bairât (peut-être la même expression est-elle aussi employée à Sahasarâm, mais une lacune rend ce point douteux) où Piyadasi constate sa seconde et définitive conversion. On se rappelle que la lecture admise par M. Bühler est, d'une part : am sumi haka samqhapapite, et de l'autre : am mamayâ samghe papayite; il y cherche ce sens, que le roi serait « entré dans la communauté (des moines) », en d'autres termes, serait lui-même devenu moine. J'ai dit les raisons qui rendaient pour moi cette interprétation fort invraisemblable, mais sans rien trouver de plus plausible à y substituer. Je crois que nous avons ici le moyen de sortir d'embarras. En supposant que les lectures indiquées se confirment, nous n'aurions rien à changer matériellement à la traduction de M. Bühler : il suffirait de remplacer l'idée d'« entrer dans le Samgha » au sens métaphorique, par l'idée d'une entrée, au sens physique

¹ Mahav. p. 35, 1. 8.

et littéral; nous aurions une allusion à la cérémonie même que nous décrit le Mahàvamsa, et le roi dirait : «il y a plus d'un an que je me suis rendu au sein du Samgha», que j'ai fait dans le Samgha cette entrée solemnelle; il peut bien la citer à un an de distance comme un événement connu, puisque le souvenir s'en était conservé vivant plusieurs siècles après. Du même coup tombent toutes les difficultés que soulevait la première interprétation de la phrase. Cette concordance serait décisive si la conservation matérielle de l'inscription permettait une entière certitude; en l'état, elle me parait recevoir de la comparaison du vinº édit une confirmation remarquable.

Nous avons vu que le vince édit se rapporte au même moment de la vie du roi, à la même date et au même événement. Or, là encore, l'idée de la conversion du roi est associée par lui au souvenir d'une «sortie» de son palais, d'une «course» au dehors. Sans doute les expressions dont se sert le roi s'inspirent d'abord de la formule buddhique du «départ pour la bodhi». Mais cette sorte de jeu de mots et la comparaison avec les «sorties d'agrément» de ses prédécesseurs ne deviennent vraiment naturels que si sa conversion se rattache par une liaison intime et étroite à la «course» qu'il décrit aussitôt. Il est clair que ce genre de «courses» a dù devenir pour lui une habitude 1; il n'en reste pas moins que le com-

¹ Je suis maintenant très porté à croire que cette idée est expressément contenue dans la dernière phrase de l'édit, que *bhiyaḥ* doit

mencement de cette pratique, le premier type de ces « sorties » se confond pour le roi avec sa conversion active au buddhisme; et, dans l'aperçu qu'il nous en donne, en admettant que la description tout entière ne vise pas exclusivement la visite racontée par le Mahâvañsa, plusieurs traits : samanânañ dasane, hirañṇapaṭividhâne, dhañmânusasṭi, dhañmaparipuchâ, s'y rapportent parfaitement et semblent bien en conserver le souvenir.

Ces rapprochements de détail entre la chronique singhalaise et nos édits me paraissent remarquables et instructifs; je ne prétends pas cependant en exagérer la certitude. Ce qui est certain, c'est que la tradition avait conservé plus ou moins obscurément la mémoire de deux étapes qu'aurait traversées, dans sa vie religieuse, le roi qu'elle appelle Açoka: la première correspondant à son entrée dans le giron de l'église buddhique (upâsakatvañ), la seconde signalée par son entrée solennelle dans l'assemblée du clergé, par l'ordination de son fils Mahendra, par l'application au roi d'un nom nouveau et significatif. La tradition les sépare par un intervalle qui correspond

être pris dans le sens « de nouveau » et qu'il faut entendre ; « dans la suite ce plaisir vertueux est de nouveau (c'est-à-dire a été et sera dans l'occasion) le partage de Piyadasi ». Je préférerais dès lors prendre dans la phrase antérieure dhammayatra comme un singulier, comme une manière de collectif qui embrasserait du reste probablement plusieurs séries de courses. Il est vrai que le pronom tà de la plupart des versions semble indiquer le pluriel; mais sà ou esà de Girnar, la plus châtiée de toutes, exige le singulier. De toute façon et dans un sens ou dans l'autre, il faudra donc admettre une incorrection.

parfaitement à celui (plus de deux ans et demi) qui est garanti pour Piyadasi par son témoignage épigraphique. Une pareille rencontre ne saurait être fortuite; elle est peut-être d'autant plus frappante qu'elle porte après tout sur un fait secondaire.

Il est vrai que cette concordance n'est pas sans souffrir quelque restriction. Les chroniques singhalaises attribuent à la quatrième année (toujours à compter du sacre) la conversion que le xuie édit attribue à la neuvième; elles placent dans la septième celle qui, d'après Sahasarâm et le vni édit, appartient à la onzième. Il y a là une part d'erreur certaine. La source n'en est pas malaisée à découvrir. D'après les chroniques, la consécration d'Açoka tombe dans la cinquième année, c'est-à-dire quatre ans et une fraction (pour nous indéterminée), après sa prise de possession du trône. C'est évidemment cette période qui, défalquée indûment, a troublé les chiffres de la tradition. Ainsi que je l'ai fait observer plus haut (in Sah. n. b), cette erreur a pu s'introduire de deux façons: ou bien on a séparé après coup l'avenement et la consécration qui en réalité auraient été simultanés, ou bien on a, à un certain moment, admis par erreur que le point de départ des dates traditionnelles était l'avenement même, et non le sacre du roi; puis, réduisant la tradition en un système continu, avec le sacre du roi comme point initial, on a été conduit à raccourcir une ou plusieurs des périodes données pour les divers événements du règne, de l'espace de temps écoulé entre l'avènement et le saere. Plusieurs motifs me font incliner vers la seconde explication 1. Il est peu probable que les buddhistes aient inventé de toutes pièces les incidents qui marquèrent d'après eux les premiers temps d'un roi qu'ils tenaient en si haute estime. La concordance avec nos inscriptions que nous constatons dans la suite est plutôt de nature à rehausser d'une facon générale l'autorité de la tradition singhalaise. La manière dont Piyadasi date ses inscriptions, en partant de son sacre, semble indiquer que la date ne s'en confondait pas avec celle de son avenement. Enfin, si cette période intermédiaire entre l'avènement et le sacre était une invention arbitraire, il serait surprenant qu'on lui eût attribué, au lieu d'une durée exprimée en chiffres ronds, une durée évidemment très précise que nous sommes en état de retrouver avec une approximation suffisante. En

¹ M. Kern, Geschied, van het buddh. II, 298, veut, il est vrai, mettre la tradition singhalaise en contradiction avec elle-même; du passage du Mahâvañisa (p. 23 , l. 2) où il est dit que le père d'Açoka donnait la nourriture à soixante mille brâhmanes, que lui-même la leur donna pendant trois ans, il conclut que, en réalité, l'avenement et le sacre appartenaient au même temps; autrement ce serait pendant sept ans et non trois, que Açoka aurait conservé sa faveur aux brâhmanes. C'est se donner trop aisément l'avantage sur le chroniqueur. Personne jusqu'ici n'avait douté que, prenant toutes ses dates à partir du sacre du roi, il ne fit de même ici, et l'on avait entendu « pendant trois ans. après son abhisheka ». Il n'y a aucune raison pour s'éloigner d'une interprétation que chacun tronvait assez naturelle pour l'admettre d'emblée, sans même juger nécessaire de s'y arrêter en passant. Il suffirait pour la justifier de comparer au vers du Mahàvamsa la rédaction de Buddhaghosha dans l'introduction de la Samantapâsâdikâ (Suttavibhañga, éd. Oldenberg, 1, p. 300).

effet, d'après les inscriptions, la première conversion remontant aux premiers mois de la neuvième année, soit 8 ans et 2 mois après le sacre, et la seconde aux derniers de la onzième, soit 10 ans et 10 mois après le sacre, la quantité commune qu'il faut déduire de ces chiffres pour rapporter le premier événement à la quatrième année et le second à la septième, ne peut varier qu'entre 4 ans et 3 mois au minimum et 4 ans et 7 mois au maximum; si donc nous plaçons le sacre par conjecture 4 ans et 5 mois après l'avènement, nous avons les plus grandes chances de ne pas nous égarer beaucoup.

En somme, je me crois autorisé à retenir de la discussion qui précède une conclusion générale : malgré une erreur certaine dans la chronologie singhalaise, erreur qui s'explique avec évidence par une méprise sur le point de départ du calcul, il subsiste entre la tradition écrite et les données monumentales une coïncidence frappante 1; cette coïnci-

¹ Je ne citerai ici qu'à titre de curiosité un ou deux rapprochements qui se font naturellement dans l'esprit entre certains passages de la chronique et certains tours de nos inscriptions. Par exemple, la question que le roi adresse au Sañgha (d'après Dipav., VI, 87), bien que l'altération du texte l'obscurcisse fâcheusement, fait, par le mot ganana, songer à la phrase finale du 111° édit. Quand on lit, au v. 28 du même chapitre :

itobahiddhâpâsande titthiye nanâditthike sârâsârañ gavesanto puthuladdhi nimantayi,

on ne peut s'empêcher de penser au xu* édit et l'on est tenté de traduire, d'après cette analogie (sárására, comme phaláphala), «cherchant l'essence de chaque doctrine». Ce serait un souvenir singulièrement précis de la manière de parler et de penser de Piva-

dence ne permet pas de douter que les événements rapportés d'une part à Piyadasi, de l'autre à Açoka, ne concernent en réalité un seul et même personnage désigné par un double nom ...

On a donc raison d'admettre, comme on fait du reste depuis longtemps, que le Piyadasi des monuments et l'Açoka de la littérature sont bien réellement le même roi. C'est le second point préliminaire que nous avions à établir.

Il nous reste à déterminer la suite chronologique

de nos inscriptions.

Le point de départ fixe est donné par le vi^e édit de Delhi. Le roi y déclare que c'est dans la treizième année de son sacre qu'il a fait graver les premières dhammalipis². Il est malaisé de décider précisément l'extension que le roi, dans sa pensée, donnait à cette expression. Il est permis de douter que Piyadasi ait entendu englober dans cette dénomination, comme se référant à la religion, de courtes inscriptions telles que celles des grottes de Barâbar. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que jusqu'ici il n'en a été décou-

¹ L'usage des birudas paraît avoir été, à cette époque, particulièrement ordinaire. Cf. Jacobi, Zeitschrift der Deutschen Morgenländi-

schen Gesellschaft, XXXV, 669.

dasi. Il est encore une locution familière au roi qu'emploie la Samantapàsàdikà (ap. Oldenberg, loc. cit., p. 305) lorsqu'elle représente que Moggaliputta, au moment où il décide le roi à faire entrer son fils dans la vie religieuse, est pénétré de cette pensée : sásanassa ativiya ruddhi bhavissatiti.

² L'interprétation correcte de cette plusse a fait justice du sentiment exprimé par Lasseu (Ind. Alterth., IP, 227), en vertu duquel cette tablette serait datée de la treizième année du roi.

vert aucune, même dans ce genre, qui remonte à une époque antérieure; les deux dédicaces les plus anciennes de Barâbar datent précisément de cette treizième année. Ce qui est certain aussi, c'est que tous les édits qui nous sont actuellement connus rentrent dans la catégorie des dhaũmalipis. Et, en effet, aucun n'est autérieur à cette treizième année que signalent des monuments si divers.

L'édit de Sahasarâm-Rûpnâth, postérieur de « plus d'une année» à la conversion active de Piyadasi, appartient au commencement de l'an treize. Ce doit être le plus ancien de tous, puisqu'il y est question des inscriptions sur roc ou sur colonnes comme d'un desideratum, d'un projet, et non encore d'un fait accompli. L'exécution cependant devait suivre à courte échéance. Le quatrième des quatorze édits est daté expressément de la treizième année; mais le cinquième parle de la création des dharmamahâmâtrus comme appartenant à la quatorzième. De même pour les édits des colonnes : les six premiers sont datés de la vingt-septième année, le septième (vuуш¹), de la vingt-huitième; or ce dernier manque dans la plupart des versions; il n'est couservé que sur le pilier de Delhi, il y est d'ailleurs gravé moins symétriquement que les autres et la plus grande partie court autour du fut.

¹ M. Bühler (Ind. Antiq. 1884, p. 306) a parfaitement reconnu que la phrase finale de ce qu'on appelait le vius édit se relie étroitement an début de ce qu'on appelait l'édit circulaire, et que ces deux parties ne forment en réalité qu'un édit unique.

Dans ces conditions, on serait tenté d'admettre que, sur les mêmes monuments, les édits ont été gravés en plusieurs fois, au fur et à mesure que le roi jugeait opportun d'en promulguer de nouveaux. Cette conjecture pourrait paraître confirmée, en ce qui concerne les édits sur roc, par le fait que Dhauli et Jangada, qui concordent pour les dix premiers édits avec les autres versions, n'ont pas de rédaction parallèle pour les édits xi-xin. On pourrait expliquer par leur addition successive cette absence d'une partie des tablettes.

Plusieurs raisons contredisent cette idée. La plus grave est celle qui résulte de la présence du xive édit dans toutes les versions et de sa teneur. Il me suffit d'y renvoyer. Il est clair que, si ces indications ont pu être ajoutées à la série des inscriptions qui les précèdent, c'est que le tout a été considéré comme formant un ensemble et a dû être gravé au même moment. Les développements plus ou moins étendus auxquels le roi y fait allusion ne paraissent pas se référer à des différences de rédaction portant sur le texte de chaque édit particulier; les divergences que nous constatons à cet égard entre les différentes versions ne mériteraient pas d'être signalées de la sorte; elles ne peuvent se rapporter qu'au nombre d'édits plus ou moins considérable admis dans chacune d'elles. Ce qui suppose un choix raisonné et exclut une constitution lente et successive pour chaque ensemble. La présence de ce xive édit implique du reste que l'inscription est considérée comme défi-

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 243 nitivement close; elle ne laisse d'ouverture pour l'avenir à ancun complément ni addition. On a dans les derniers temps découvert à Sopârà, l'ancienne Cûrpâraka, un peu au nord de Bombay, un court fragment du vine des quatorze édits. Nous n'avons aucun moyen de reconnaître à laquelle des catégories distinguées par le roi, versions développées, versions abrégées et versions moyennes, appartenait le groupe d'édits dont ce fragment faisait partie intégrante. Mais, en tous cas, il n'y a aucune apparence que le vine édit ait été gravé en cet endroit isolément; et la conviction du savant et ingénieux pandit Bhagwânfâl Indrajî, conviction fondée sur divers indices, est que ce fragment a été détaché d'un ensemble étendu, analogue aux autres collections de onze ou de quatorze tablettes 1. J'ajoute que, en général, la disposition des édits est assez symétrique pour ne pas éveiller l'idée d'accroissements accidentels et successifs. Les changements de main n'y sont guère apparents, ou bien, là où il est permis d'en admettre, par exemple à Khâlsi à partir du xe édit, ils ne correspondent pas au groupement que feraient attendre soit des arguments internes empruntés aux dates (groupe de 1-1V), soit la comparaison entre les versions inégales (groupe de xi-xiii).

Il y a donc tout lieu d'admettre, là où un certain nombre d'édits sont réunis en une série, que l'ensemble en a été gravé en une seule fois et que l'inscription ne peut, par conséquent, être antérieure

¹ Journ. Bomb. Br. Roy. Asiat. Soc., t. XV, p. 282.

à la date la plus basse qui soit mentionnée dans tout le morceau. C'est ainsi que le m^e édit, qui porte la date de la treizième année, n'a probablement pas été gravé, dans les versions qui nous en sont parvenues, avant la quatorzième, à laquelle se réfère le v^e édit.

Quoiqu'il en soit de cette déduction, elle paraît être sans importance dans la pratique. Il n'y a aucune apparence que le roi ait jamais antidaté ni commis d'anachronisme!. Nous sommes donc parfaitement fondés à admettre que les édits, en les supposant reproduits à une époque quelconque du règne, l'ont été fidèlement sous leur forme primitive; ils ont, quand ils sont datés, force de documents pour la date qu'ils portent. J'ajoute que les indices que fournissent soit les quatorze édits, soit les édits sur colonnes, permettent de conclure que les diverses parties se suivent dans l'ordre exact de leur promulgation originale.

Ceci posé, il ne nous reste plus guère qu'à consigner les dates qui sont données, directement ou indirectement, pour quelques-unes de nos tablettes.

lassen (Ind. Alterth., H², 253 suiv.) a justement remarqué que les inscriptions où Piyadasi se flatte des succès religieux obtenus à l'étranger, et surtout dans les royaumes grecs, supposent un intervalle suffisant entre la conversion du roi et la date de l'inscription. Nous verrons tout à l'heure de quelle nature a pu être l'action exercée par Piyadasi dans les royaumes grecs. Il suffira d'observer, quant à présent, que sa conversion, même si l'on prend pour point de départ sa conversion active, datant de la fin de la onzième année, il reste, entre cette époque et les plus anciennes inscriptions u' édit) où il soit question de ses relations extérieures, un intervalle de deux années qui est suffisant.

L'édit de Sahasarâin-Rûpnâth est le plus ancien de tous et remonte à la treizième année, à compter du sacre. Le 10° des quatorze édits étant daté de la treizième année, les trois qui le précèdent appartiennent certainement au même temps, et, dans le 111°, nous avons en quelque sorte l'acte même de création de l'Anusañyâna, que cet édit rapporte à la treizième année. La conclusion n'est pas sans intérêt à cause du 11° édit, si important pour les relations extérieures de Piyadasi.

Si le me édit constitue la charte de fondation contemporaine de l'Anusañyâna, il y a tout lieu de croire qu'il en est de même du ve édit à l'égard des Dharmamahâmâtras, et que la tablette date, comme cet office même, de la quatorzième année. Les tablettes suivantes, jusqu'à la xive, ne contiennent plus d'indications chronologiques. Elles peuvent appartenir toutes à la quatorzième année, elles ne sont certainement pas antérieures. La xue, par exemple, mentionne les dharmamahàmâtras. Quant à la viire, qui fait allusion à la seconde conversion du roi et la place dans la onzième année, rien absolument ne force à la prendre comme contemporaine du fait, pas plus que la xiii" ne l'est de la conquête du Kalimga; mon interprétation rectifiée du morceau donne au contraire, dans la dernière phrase, une raison positive en faveur de son origine ultérieure.

A tout prendre, la date de la quatorzième année pour le groupe des quatorze édits me paraît très vraisemblable. Les édits détachés de Dhauli nous fournissent à cet égard, sinon une preuve décisive, au moins une présomption qui a son prix. Vers la fin du premier de ces édits, Piyadasi déclare qu'il fera tenir tous les cinq aus l'Anusamyàna (cf. ci-dessous). Gette façon de parler ne s'explique guère que si la tablette est contemporaine, ou du moins de très peu postérieure, à l'origine de cette institution. Or la date en est fixée par le m° édit à la treizième année. La quatorzième année serait donc, pour le morceau où le roi s'exprime ainsi, une date fort convenable. Elle impliquerait nécessairement que les tablettes v-xiv qui le précèdent ne sont pas elles-mêmes postérieures.

Quant aux édits sur colonnes, les six premiers sont certainement de la vingt-septième année puisque le premier, le quatrième, le cinquième et le sixième portent cette date. Le dernier (vn-vn) est de l'année d'après. Ils marquent la dernière expression qui nous soit accessible des idées et des intentions du roi.

Entre ceux-ci et la série des quatorze édits, nous n'avons rien que l'inscription votive n° 3 de Barâbar, datée de la vingtième année. C'est assurément pour l'inscription de Bhabra que l'absence de date est le plus regrettable. Je ne vois jusqu'ici aucun moyen de suppléer à cet égard au silence du texte. Tout au plus oserais-je dire que, par quelques détails de sa phraséologie, elle me fait l'impression d'être plus voisine des édits sur roc que des édits sur colonnes. Si elle n'est pas contemporaine des quatorze édits et de l'édit de Sahasaràm-Rûpnâth, j'ai peine à croire du moins qu'elle soit de beaucoup postérieure. En tous

cas, il est absolument arbitraire de la rapporter aux derniers temps du règne de Piyadasi, de la placer, comme l'a fait M. Thomas, sans autre preuve qu'une thèse préconçue sur laquelle nous reviendrons, après les édits de la vingt-huitième année 1.

Ces données, encore qu'incomplètes, ont pour nous un grand prix. Il importe de les avoir bien présentes à l'esprit pour éviter plus d'une confusion; elles suffisent pour écarter par des arguments péremptoires certaines théories aventureuses.

Le terrain paraît maintenant suffisamment déblayé pour qu'il soit permis de passer à l'examen des questions historiques qui nous intéressent.

La première est naturellement la question de date.

Toutes les sources littéraires, quelle qu'en soit la provenance, sont d'accord pour représenter Açoka comme le petit-fils de Candragupta. La double identification de Candragupta avec le Sandrokottos des Grecs et d'Açoka avec notre Piyadasi ne nous permet de chercher que vers le milieu du m° siècle la place de nos inscriptions. Elles ne nous offrent par ellesmêmes, autant que je puis voir, qu'un moyen unique pour arriver à une date plus précise. Il s'agit, comme on le comprend, du synchronisme fourni par les noms des rois grecs. On ne peut en apprécier la valeur exacte sans se faire une idée d'ensemble sur les rapports entretenus par Piyadasi avec les peuples étran-

On the early faith of Agoka, dans le Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser. t. IX., p. 204 et suiv.

248 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

gers, et sur le degré d'autorité qu'il convient, en ce sujet, d'accorder à ses témoignages.

Ces témoignages sont dispersés dans les n°, v° et xm° des quatorze édits, et dans le second édit détaché de Dhauli-Jaugada.

Dans ce dernier passage, Piyadasi s'exprime d'une façon générale, et sans spécifier aueun peuple; il trace à ses officiers la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard des populations frontières non incorporées à son domaine. Ces instructions se résument dans le vœu que ses représentants sachent inspirer à ses voisins une confiance entière dans ses sentiments et ses intentions, qu'ils les persuadent qu'il ne leur vent que du bien et souhaite, en ce qui le touche, de leur assurer le bonheur et la paix, qu'il est pour eux comme un père; il veut que cette conviction les dispose à observer le dhañma, à mériter ainsi le bonheur en cette vie et dans l'autre.

Ailleurs, dans le xmº édit, le roi oppose aux conquêtes de la force les conquêtes pacifiques du dhañma, de la religion. C'est en elles qu'il met son bonheur. Elles sont possibles, et dans son domaine et chez tous les peuples étrangers (saresu añtesu). « Parmi eux sont le roi gree nommé Antiochus et, au nord (ou au delà) de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre; au sud les Codas et les Pàṇḍyas jusqu'à Tañbapaṇṇi; de même Viṣnuavasi, roi de... Chez les Yavanas et les Kambojas, les Nàbhakas et les Nàbhapañtis, les Bhojas et les Peteṇikas, les Andhras et les Pulindas, partout on suit

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 249 les enseignements de la religion répandus par Piyadasi. Et là où des envoyés ont été dépêchés, là aussi, après avoir entendu l'enseignement du dhamma...

on pratique le dhañma...»

Au v° édit, il s'agit d'une action plus directe, des devoirs des dhammamahamatras nouvellement créés. Ils devront s'occuper de toutes les sectes, pour l'établissement et le progrès du dhamma, pour l'utilité et le bénéfice des fidèles de la [vraie] religion; chez les Yavanas, les Kambojas et les Gandharas, les Ràstikas et les Peteṇikas, et les autres populations frontières (âparâmta), ils doivent s'occuper des guerriers, des brahmanes et des riches, des pauvres et des vieillards, pour leur utilité et leur bien-être, pour éloigner les obstacles des fidèles de la [vraie] religion 1.

¹ Je ne puis m'associer au sentiment de M. Bühler (p. 38) ni dans la manière de couper la phrase, ni dans l'interprétation du terme dhammayuta. Le mot revient trois fois en quelques lignes; chaque fois M. Bühler hi attribue ou une application, ou même une signification différente. A la ligne 15 (de Khàlsi), il entend hitasukhâye dhañmayutasa : « pour le bonheur de mes sujets fidèles » ; à la même ligne, dhammayutaye apalibodhaye: «pour la suppression des obstacles en relation avec la loi », et, à la ligne suivante, vijitasi mama dhammayutasi : «dans mon lidèle royaume». En soi le procédé est inquiétant. Rien à dire du premier passage; la construction tout au moins y est parfaitement claire. Quant au second, il ne faut pas oublier que, à dhammayutàya, G. oppose le génitif pluriel dhammayutânam et K. le génitif singulier dharmayatasa; la conclusion certaine est que, à Kh. et à Dh., il faut prendre le datif dans le sens du géuitif (on sait que les deux cas se fondent dans les pràkrits), et traduire : «à la suppression des obstacles pour le peuple fidèle ». Dans le troisième passage, tout défeud également de construire ensemble rijitasi et dhammayutasi : la position des deux mots séparés par mama, la lecture certaine de Dh., savapathaviyam dhammayutasi, enfin Li

Le nom d'Antiochus reparaît dans le n° édit : « Partout, dans mon empire et aussi chez les peuples

construction du reste de la phrase où les deux membres terminés par iti s'appliquent certainement à des personnes et supposent par conséquent dans dhammayutu un nom collectif de personnes. (Pour la instaposition et, si je puis dire, la superposition de deux locatifs, cf. plus haut à Dh. l. 26, le passage qui sera expliqué tout à l'heure et D. IV, 3: bahûsu pânasatasahasesu janasi...) J'avoue que l'hésitation me paraît impossible. J'ajoute que ce précédent, joint à la comparaison de D. VII, 1-2, où la même construction s'impose, me confirme dans l'explication que j'ai donnée de D. IV, 6. Reste à déterminer le sens exact de dhammayuta. M. Bühler y voit une désignation du peuple qui vit «sons la loi» de Piyadasi, de ses sujets enfin. L'usage constant de dhamma dans un sens différent rend d'abord cette interprétation peu vraisemblable; mais l'expression de Dh., savapathaviyam dhammayutasi, prouve que le ou les dhammayutas n'appartiennent pas seulement à l'empire de Piyadasi; la même conclusion résulte nécessairement du passage antérieur qui place les dhammayutas parmi les àparântas. Je ne puis que persévérer dans ma traduction; elle me paraît appuyée par la recommandation faite sur les colonnes de «prêcher les dhammayutas», et ailleurs d'enseigner, de prêcher les «yutas». Du passage de la l. 26 à Dh. (l. 16 à Kh.) il ressort que les dhanmayutas comprennent des hommes « zélés pour le dhamma, fermement établis dans le dhamma, adonnés à l'aumône ». Le passage cité dans le texte indique une nuance instructive : entre toutes les sectes, les dhammamahamatras doivent s'occup r du bien être des dhammayutas, ce i se rapporte au domaine de Piyadasi; chez les Aparântas, qui, comme nous l'allons voir, sont vis-à-vis du roi dans une dependance moins étroite, ils doivent veiller à ce qu'ils ne rencontrent pas d'obstacles , en d'autres termes , à ce qu'ils jouissent d'une liberté religieuse complète. Cette observation se combine à merveille avec le sens que j'ai maintenu pour dhammayuta. - La pouctuation que M. Bühler admet après apalañtà me paraît inadmissible. Il n'est pas cossible de construire yonakambojagamdhàlanam avec hitasukháye, puisque, à Dh., nous avons le locatif gamdhálesu. Ce locatif montre justement que le génitif n'a été introduit dans les autres textes que pour éviter l'accumulation des locatifs dans la тени proposition; il devient certain que Yonakambojagamdhálánam

étrangers (prâcam̃ta) comme les Codas, les Pâṇḍyas Satiyaputa et Ketalaputa, jusqu'à Tambapaṇṇi, Antiochus, le roi des Yavanas, et les rois qui sont ses voisins¹, partout Piyadasi a répandu des remèdes de deux sortes²... Partout les plantes utiles ont été importées et plantées. De même des racines et des arbres. Sur les routes, des puits ont été creusés et des arbres ont été plantés pour la commodité des animaux et des hommes.»

Le dernier passage est le plus vague de tous. Je veux parler de cette phrase de l'édit de Sahasaràm-Rûpnâth qui déclare que les proclamations (sâvana) du roi ont pour but que tous, « grands et petits, dédépend de bañbhanibhesa, etc. Quant à le faire dépendre, génitif ou locatif, de dhañmayatasa, cela répugne autant au mouvement ordinaire de la construction qu'à l'analogie des phrases parallèles; toutes commencent par l'indication de l'objet ou du théâtre de l'action imposée aux dhañmamahâmâtras: savapàsañdesu... bañdhanabadhasa... hida ca... iyañ dhañmanisitati...

1 M. Bühler conteste avec raison la lecture sămipă à G. Mais je ne puis admettre qu'il faille lire sâminam, une erreur du graveur pour sâmamtă des autres versions. Ce serait une faute beaucoup plus grossière qu'aucune de celles qui sont sûrement constatées à G. D'ailleurs le L serait beaucoup trop mal aligné par le bas. Un nouvel examen de la photographie de l'Archwological Survey me suggère une lecture sâmicam, ou peut-être sâmică. Faut-il admettre un dérivé de samyane, équivalent par le seus à sâmanta? C'est au moins la conjecture la plus

admissible qui me vienne à l'esprit.

² Le sens de «médicament», et nou celui d'«hôpital» (Bühler), est seul admissible ici. Non seulement l'équivalence de ciliché et d'arogyaçálá paraît manquer de preuve, mais l'érection d'hôpitaux par Piyadasi dans les territoires grecs est en soi peu vraisemblable; l'analogie des termes suivants, racines, plantes médicinales, arbres utiles, est tout en faveur de la première traduction. Il faut je pense, s'y tenir.

252 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

ploient du zèle, et que les peuples étrangers (am̃ta) eux-mêmes soient instruits».

J'ai tenu à remettre ces divers extraits sous les yeux du lecteur; il importe de les comparer avec soin pour en déduire les conclusions.

Tout d'abord on ne peut manquer de discerner deux groupes de peuples qui sont évidemment distingués avec intention. Ils comprennent, d'une part :

He ÉDIT.

XIII° ÉDIT.

Les Codas, les Pândyas, Sativaputa, Ketalaputa, Tambapanni, Antiochus et les rois ses voisins. Antiochus, les quatre rois qui sont au nord (ou au delà) d'Antiochus: Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre, et, au sud, les Codas, les Pâṇḍyas, Tambapaṇṇi, le roi Vismayasi.

d'autre part :

ve ÉDIT.

XIII° ÉDIT.

Les Yavanas, les Kambojas, les Gandhâras, les Rastikas, les Petenikas.

Les Yavanas, les Kambojas, les Nâbhakas, les Nâbhapamtis, les Bhojas, les Pitinikas, les Andhras, les Pulindas

Les seconds sont désignés par l'épithète âparântas 1,

¹ II ne saurait être question de prendre, avec le savant Paṇḍit Bhagwānlāl Indraji, āparāmta comme un ethnique et comme désignant en particulier une province déterminée (Journ. Bomb. Br., XV, p. 27¼); l'expression ye rāpi amīnē āparāmtā s'y oppose. II ne fant pas oublier que l'orthographe. à G. et à Dh. tout au moins. est āparamta; par cet à long le mot est marqué, de même que prâcamta, comme un dérivé secondaire. On remarquera en passant com-

c'est-à-dire les « occidentaux », les premiers sont dits prâtyantas ou simplement antas, et il est permis de croire que c'est à eux que se rapportent particulièrement les instructions données par le roi dans le second édit détaché de Dhauli et Jaugada.

Les deux catégories ne sont en aueun passage confondues dans la même phrase, et les rapports du roi avec l'une et avec l'autre paraissent être de nature sensiblement dissérente. Chez les Aparântas, Yavanas, etc., Piyadasi donne expressément à ses Dharmamahâmâtras une mission protectrice positive (vº édit); il affirme que, chez eux, on (c'est-à-dire sans doute un nombre plus ou moins considérable d'individus) se conforme à son enseignement du dhañma. Vis-à-vis des Antas au contraire, il ne recommande à ses représentants que des procédés de bon voisinage (Dh. J. éd. dét. 11), ou bien il les cite (XIII) comme un objectif de conquêtes religieuses. Il les marque nettement comme extérieurs à son empire (amtânam avijitânam, Dh. J. éd. dét. 11; vijitamhi. . . evamapi prâcamtesu... nº éd.). L'action directe dont il se flatte à leur égard se borne à la communication de médicaments et de plantes utiles; elle se peut faire par des commercants ou des envoyés, et ne suppose pas, comme l'institution de Dharmamahàmâtras, un lien de dépendance, elle n'implique pas de rapports bien étroits. C'est évidemment parce que

bien le seus spécial attribué à Aparânta (Cf. Lassen, 1, 649; 11, 932) convient bien à la position que j'assigne, sous le sceptre de Piyadasi, aux populations comprises dans cette désignation. les Antas embrassent les populations les plus éloignées qu'il dit à Sahasarâm : « que les Antas eux-mêmes soient instruits!» Je crois, en somme, que cette catégorie, celle que comprend la première énumération, représente les peuples étrangers, complètement indépendants de Piyadasi. La seconde, celle des Âparântas, est formée par des populations distribuées sur la frontière occidentale de son empire et sur lesquelles il exercait, non pas une domination absolue (car il paraît y redouter des entraves à la libre expansion de ses coréligionnaires), mais une suzeraineté plus ou moins effective. La meilleure preuve que les deux séries de peuples ne sont pas vis-à-vis du roi dans une situation identique, c'est qu'il distingue entre les Yonarâjas, c'est-à-dire les rois grecs avec leurs sujets, et les Yonas, qu'il rapproche des Kambojas; ces derniers, n'étant pas compris dans les royaumes autonomes, devaient nécessairement relever d'une facon plus ou moins immédiate du pouvoir de Piyadasi.

De ces observations je conclus que, si le langage de Piyadasi n'est pas toujours suffisamment clair et explicite, il est du moins exact et véridique. Il ne cherche pas à exagérer la portée de ses succès. Pour ce qui est, par exemple, des rois grees, il constate simplement, dans un passage, qu'il a répandu jusque sur le territoire d'Antiochus des médicaments et des plantes utiles, ce qui n'a rien d'invraisemblable; dans l'autre, il cite les einq rois parmi les maîtres des pays etrangers où il s'efforce de répandre le dhañma; en ce qui les concerne, il n'affirme rien touchant les

résultats pratiques qui auraient été obtenus. Cette réserve nous commande d'être circonspects dans l'interprétation de ses paroles, de ne pas admettre légèrement des hypothèses qui supposeraient de sa part inexactitude ou malentendu.

Nous pouvons donc avec sécurité prendre pour point de départ de la chronologie de Piyadasi le synchronisme que nous promet l'énumération des cinq rois grees. Il faudrait des raisons tout à fait décisives pour nous autoriser à admettre, comme l'a fait Lassen¹, que le roi ait, dans ses inscriptions, mêlé des temps divers. Les textes sont parfaitement simples et nets : dans le ne édit, il parle d'Antiochus et des rois ses voisins, dans le xiii", d'Antiochus encore et des quatre rois grecs qui sont au nord (ou au delà) de son royaume, Turâmaya, Antekina, Maka et Alikasadara. Il nous est impossible de décider si les «voisins» d'Antiochus sont les mêmes rois qui sont nominativement désignés dans le xmº édit. En soi la chose est assez peu probable; car il s'agirait, on va le voir, de voisins fort éloignés, jusqu'auxquels il eût été moins aisé de faire parvenir les médicaments et les plantes utiles. Il n'est pas spécifié d'ailleurs qu'il s'agisse de rois grecs. La lecture alamne de Khâlsi et arañe de Kapur di Giri supprimerait toute hésitation. Mais il paraît, d'après la revision de M. Bühler, que Khâlsi ne porte pas alañne mais bien amne, que l'autre lecture repose sur une

¹ Ind. Alterth., H², ≥53 et suiv.

erreur du général Cunningham. Il est dès lors à craindre qu'il n'en soit de même à K. Il me semble malgré tout plus probable que les «voisins» d'Antiochus, dans le premier passage, ne sont pas les quatre rois spécifiés dans le second. Quoiqu'il en puisse être, la transcription de leurs noms n'est pas controversée : on y a toujours reconnu un Ptolémée, un Antigone, un Magas et un Alexandre. On est tenté tout d'abord de les chercher, au moins les deux derniers, dans des contrées qui ne soient pas trop inaccessibles aux Hindous et à leur souverain. Mais la qualification royale qui leur est expressément attribuée y ferait obstacle, alors même, ce qui n'est pas, que l'on retrouverait ces noms, comme noms de gouverneurs ou de satrapes, dans un rayon un peu voisin de l'Inde. Nous n'avons aucune connaissance de royaumes grees dont ils auraient puêtre les souverains.

Il est certain que les rapports de Piyadasi avec le monde grec ne sont pas postérieurs à la révolte de Diodote et à la création du royaume grec de Bactriane (vers 255); il eût trouvé ce prince sur son chemin et l'eût nommé. Les identifications proposées et universellement acceptées jusqu'ici donnent satisfaction à ce postulat. Antiochus II. de Syrie (260-247), Ptolémée Philadelphe (285-247), Antigone Gonatas, de Macédoine (278-242), Magas de Cyrène (mort en 258) et Alexandre d'Épire (mort entre 262 et 258) 1,

³ On remarquera en passant que, par un faible retour pour les lumières que on histoire recoit de la Grèce, l'Inde, par ses monu

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 257 sont tous vivants et régnants ensemble entre 260 et 258. D'autre part, les efforts de Piyadasi, qu'elle qu'en ait été la portée exacte, pour répandre au dehors ses idées morales et religieuses, doivent, comme l'a justement fait remarquer Lassen (loc. cit.), être postérieurs à sa conversion, nous pouvons ajouter maintenant à sa conversion active, la seconde, c'est à-dire à la fin de la onzième année de son sacre. Comme le n° édit appartient à la treizième; nous arrivons fatalement à conclure que sa douzième année correspond à une des années 260-258 avant notre ère, soit, pour prendre un terme moyen, à l'an 259. Ce calcul placerait son sacre vers 269 et son avènement vers 273.

En ajoutant à ce chiffre la durée que donnent, pour les règnes de ses prédécesseurs, Bindusâra et Candragupta, même les sources qui les prolongent le plus, c'est-à-dire 28 et 24 années, nous arrivons, pour la prise de possession du pouvoir par le second, à la date de 325. Cette date n'a rien d'incompatible avec les renseignements des écrivains classiques; nous ignorons à quel moment précis Candragupta prit le titre royal, et, en supposant exacte la tradition relatée par Justin¹, il aurait pu se l'attribuer dès le moment où, après s'être échappé du camp d'Alexandre, il commença à réunir des bandes autour de lui. D'ail-

ments, apporte ici à la chronologie grecque une indication utile. Il devient en effet certain que la date douteuse de la mort d'Alexandre fils de Pyrrhus, n'est pas antérieure à 260.

¹ Justin, XV, 4.

leurs les données des Hindous sur les deux règnes sont trop peu concordantes pour balancer l'autorité du synchronisme qui résulte du témoignage des monuments. Si l'on prenait pour base la durée de vingtquatre ans seulement attribuée par plusieurs purànas 1 au règne de Candragupta, on arriverait à 322 comme étant l'année où il s'empara du pouvoir. En tous cas, la combinaison, à mon avis, la plus arbitraire et la plus risquée, serait celle qui consisterait à supprimer l'intervalle de quatre années attesté par la chronique singhalaise entre l'avénement d'Açoka et son sacre. J'ai indiqué précédemment mes raisons. Quant au procédé de Lassen qui commence par fixer, sans aucune preuve positive, à l'année 315 le commencement du règne de Candragupta, pour en déduire la date de notre inscription et faire ensuite le procès à Piyadasi sur ses prétendues inexactitudes², il prend évidemment le contrepied de la bonne méthode.

Nous manquons par malheur de renseignements sur le détail des relations que Piyadasi put entretenir avec les rois du monde grec. Il est probable qu'elles s'établirent spécialement avec Antiochus, son voisin de Syrie. Les rapports entre les deux royaumes étaient traditionnels depuis Candragupta et Séleucus. Bien que les témoignages anciens nous aient conservé le nom, Dionysios, d'un ambassadeur, ou au moins d'un explorateur, envoyé dans

2 Ind. Alterth., H2, 254.

Wilson, Vishnupur., ed. F.-E. Hall, IV, 186, note 5.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. l'Inde par Ptolémée Philadelphe, le même auquel Pivadasi fait allusion, on peut douter si cette allusion se réfère à des rapports directs, qui paraissent peu vraisemblables tant à l'égard de Magas qu'à l'égard d'Antigone et d'Alexandre; on peut se demander si ce n'est pas par l'intermédiaire d'Antiochus que Pivadasi a eu connaissance des autres rois qu'il énumère. Le temps qui reste disponible pour le voyage de ses émissaires, s'il en a spécialement dépêché, soit à peu près un an et demi, ne permet guère d'admettre qu'ils aient poussé si avant en terre hellénique, et précisément vers l'époque à laquelle notre édit nous reporte, entre 260 et 258, Antiochus II se trouvait, par ses entreprises sur la Thrace, par ses luttes dans la Méditerranée, en relations plus ou moins tendues, mais à coup sûr très actives, avec les souverains de l'Égypte et de la Cyrénaïque, de la Macédoine et de l'Épire 1.

Quoiqu'il en soit du détail, un point ne paraît pas raisonnablement contestable, c'est que la treizième année, à dater du sacre de Piyadasi, correspond à peu près à l'an 258 ou 257 avant notre ère, et par conséquent que ce sacre tombe dans l'année 269 ou 270. Cette date et les dates corrélatives des conversions d'Açoka, de ses inscriptions, etc., sont les seules qui me paraissent se déduire légitimement de nos textes, puisque la prétendue date dans l'ère du nirvàna à Sahasarâm-Rûpnâth repose, à mon avis, sur une illusion et une méprise.

¹ Droysen, Gesch. des Hellenismus, III, p. 314 et suiv.

260 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

En somme, il est donc possible d'assigner à Piyadasi, avec une précision suffisante, sa place chronologique; là est une des causes principales du grand intérêt qui s'attache à ses monuments; mais c'est surtout à l'histoire des idées religieuses qu'ils semblent promettre des enseignements précieux. Il est étrange que des documents relativement aussi étendus, où la préoccupation religieuse est si dominante, n'aient pas coupé court depuis longtemps à toute hésitation sur l'inspiration à laquelle obéissait exactement leur auteur. Et pourtant, non seulement Wilson¹ a entrepris de contester la foi buddhique de Piyadasi, non seulement, à une époque beaucoup plus récente, M. Edward Thomas² a cherché à établir que, avant de s'attacher au buddhisme, Piyadasi aurait traversé d'autres convictions, qu'il aurait adhéré d'abord au Jainisme; — ces tentatives reposent en partie sur des interprétations grossièrement inexactes; elles sont, de plus, antérieures aux dernières découvertes de Khâlsi, de Sahasaràm, de Rûpnâth, qui out apporté au débat des éléments si nouveaux; — ce qui est beaucoup plus grave, M. Kern a, lui aussi, malgré son intelligence bien supérieure des documents, et postérieurement à la publication des derniers édits, paru assez près de se rallier au sentiment de M. Thomas 3; il a en tout cas cherché à établir dans les évolutions doctrinales de Piyadasi des

Journ. Roy. Asiat. Soc., p. 238 et suiv.

Journ. Roy. Asiat. Soc., nouv. sér., t. IX, p. 155 et suiv. Kern, loc. cit., p. 369, note.

gradations dont l'expression dernière, dans l'édit de Sahasaràm, manifesterait, suivant lui, tous les symptômes d'une véritable folie. Ici encore les appréciations résultent de quelques interprétations insuffisantes; M. Kern s'est trop hâté d'adopter la première traduction proposée pour le texte de Sahasaràm-Rûpnàth. On voit pourtant que, à côté de la question chronologique, nos monuments posent une question religieuse sur laquelle il est indispensable de nous expliquer. Elle me paraît susceptible de réponses catégoriques.

Je ne puis, à plusieurs égards, que me référer aux résultats obtenus précédemment et aux démonstrations que j'ai essayé d'en donner, notamment au classement chronologique de nos inscriptions. Il est clair et incontesté que, à l'époque où remonte l'édit de Bhabra, Piyadasi est un buddhiste déclaré. Malheureusement, on l'a vu, cet édit ne porte pas de date exprimée et ne renferme pas en lui-même d'élément d'information qui permette de le dater avec certitude. L'importance n'en est pas moins essentielle pour la question qui nous occupe. Il est évident que, jusqu'à ce qu'on ait découvert des raisons contraires, des objections positives, un témoignage si précis doit faire foi; il serait concluant, même si l'absence constatée ailleurs de documents ou d'expressions catégoriques éveillait l'incertitude. Il n'y a même pas de place pour cette incertitude.

Nos inscriptions se partagent en deux groupes principaux : le premier, comprenant l'édit de Sahasarâm et les quatorze édits, appartient à la treizième et à la quatorzième année, le second, qui embrasse les édits sur colonnes, se rapporte à la vingt-septième et à la vingt-huitième. Nous avons vu que les premières de ces inscriptions constatent dans la vie religieuse de Piyadasi deux évolutions successives, la première dans la neuvième et la seconde vers la fin de la onzième année après son sacre. Il s'agit d'en déterminer les deux pôles, le point de départ et le point d'arrivée. Sur le premier, je crois que personne n'a d'hésitation; la phrase capitale à cet égard dans le texte de Sahasaràm-Rùpnath, n'a peut-être pas toute la clarté souhaitable; mais, que l'on se rallie à la traduction que j'en ai proposée on qu'on s'en tienne à l'interprétation de M. Bühler, on ne saurait douter que, dans cette première partie de son règne, antérieure à l'interdiction des sacrifices sanglants (1er édit), Piyadasi n'ait, comme l'affirment les traditions littéraires, accepté la suprématie des brâhmanes. Sur le second point, le même accord ne règne plus. Le roi déclare qu'il est devenu upâsaka1; le terme peut désigner un laïque jaina aussi bien qu'un buddhiste; néanmoins l'emploi que nous en retrouvons à Bhabra, où il est certainement appliqué au buddhisme, doit à priori nous faire ineliner ici vers la même interpretation. Des doutes avaient été inspirés par l'emploi du terme vivutha à

¹ Je ne parle pas du terme savaha que M. Bühler complète à Rupnath. J'ai dit pourquoi je ne considérais pas cette restitution comme admissible.

Sahasaràm, par la pensée que cette inscription pourrait bien ne pas émaner du Piyadasi, auteur des autres édits. La certitude maintenant acquise que tous nos édits remontent à un seul et même auteur supprime les uns; les autres doivent tomber avec l'interprétation purement arbitraire proposée pour vivutha1. Quelque réserve que l'on entende garder vis-à-vis de l'expression samqhe papayite, on quelle qu'en soit la vraie lecture, il est clair que le roi constate ici certains rapports que sa conversion a établis entre lui et le samqha; le mot ne peut désigner rien d'autre que le clergé buddhique; l'édit de Bhabra montre du reste que cette application était bien fixée dès le temps de Piyadasi. Nous avons pourtant une preuve plus décisive encore; c'est le passage du vm° édit où Piyadasi parle de sa conversion pratique et active; il la définit en disant que, dans la onzième

L'est, comme on l'entend bien, à la traduction de M. Oldenberg que je fais ici allusion. On me permettra de saisir cette occasion pour ajouter, relativement à celle de M. Bühler, une remarque que j'ai omise plus haut. Un des arguments qu'il apporte pour soutenir le sens de «écoulé» qu'il attribue à vivutha, est l'emploi prétendu de la locution vivuthe vase dans l'inscription de Khandagiri (1.5). Il y faut renoncer. Il est à craindre que cet important monument, trop mal conservé, ne nous devienne jamais parfaitement intelligible. Une chose est visible, c'est qu'il contient, année par année, l'énumération des actions du roi : dutiye vâse (1.4) pañcame....vase (1.6), satame vase (1.7), athame vase (ib.), etc. A la ligne 5, là où le fac-similé de Prinsep donnait tatha vivuthe vase, celui du Corpus donne ·i — tathe vise; c'est certainemeat tatha (?) catathe váse, qu'il faut lire : «dans la quatrième année». Telle est bien la lecture que donne le Babu Ràjendralâla Mitra, Antiq. of Orissa, II, p. 22.

année de son sacre, il est « parti pour la Sannbodhi 1 ». Nulle équivoque n'est ici possible. Le terme de Sannbodhi rattache indiscutablement Piyadasi au buddhisme. Avant d'être bien comprise, l'expression semblait impliquer un usage du mot différent de celui qui est consacré par la littérature. L'interprétation plus fidèle que j'en ai donnée tout à l'heure supprime tout embarras; elle rétablit au contraire une concordance curieuse avec l'emploi littéraire de la locution équivalente, sanbodhim prasthâthum, à laquelle le passage fait allusion.

C'est certainement aux idées buddhiques que s'est converti Piyadasi; Ieur est-il devenu infidèle? A-t-il, par la suite, varié dans ses opinions? Le second groupe, celui des inscriptions sur colonnes, est loin de fournir à une parcille conjecture le plus léger prétexte. Celui qu'on a cru pouvoir tirer de la première phrase du vie édit est absolument illusoire. Il y a plus : le passage en question, entendu comme je crois avoir montré qu'il doit l'être, se retourne directement contre toute hypothèse de ce genre. Si le roi se réfère expressément à ses dhammalipis de la treizième année, c'est à coup sûr une preuve que ses idées sur le dhamma, ses opinions religieuses, n'ont subi dans l'intervalle aucune altération essentielle. Du reste, quand on compare les deux séries d'inscriptions, en présence de l'identité absolue du ton et du style, des allusions communes aux mêmes

[/] Cf. ci-dessus , p. 273 et suiv.

œuvres, aux mêmes créations, de la parfaite ressemblance dans les exhortations morales, on ne peut méconnaître qu'il serait besoin des raisons les plus démonstratives et les plus fortes pour rendre probable un changement de croyances chez l'auteur commun des unes et des autres. Tous les indices sont contraires à une semblable idée.

Non seulement certains édits sur colonnes forment le développement naturel des principes contenus dans les tablettes plus anciennes, comme le v° édit, destiné à protéger la vie des animaux, si on le compare à l'interdiction des sacrifices sanglants et des samâjas 1, prononcée par le premier des

¹ Je me contente de transcrire le terme employé par Piyadasi. Je ne suis pas convaincu que la traduction définitive en ait été encore découverte, malgré des tentatives très ingénieuses. Le sens de « battue» (treibjagd) qu'a proposé M. Pischel (Gött. Gel. Anz., 1881, p. 1324) est trop dépourvu de consécration dans l'usage connu de la langue. M. Bühler a bien démontré que samája doit avoir une signification voisine de celle de utsava «fête, réjouissance», mais cette signification doit être plus précise et plus circonscrite. Dans la phrase du 1er édit, il est inadmissible que, à l'interdiction très positive, très nette na...prajuhitaviyam, on en associe étroitement une aussi différente et aussi vague : «il ne faut pas faire de fêtes». D'ailleurs, il est visible que l'édit entier est consacré uniquement à protéger la vie des animaux; il faut que sumâju se rapporte directement à un acte où leur vie était compromise. Le rapprochement des détails que le roi donne sur sa cuisine serait dans toute autre hypothèse purement inexplicable. C'est cette mance exacte de la signification de samája, «sacrifice, festin» on toute autre, que M. Bühler n'est pas parvenu à dégager. Je ne saurais davantage accepter sa traduction de la phrase asti pi tu, etc.; si Piyadasi entendait approuver « certains samajas» il spécifierait de quels samajas il entend parler; il reprendrait au moins sa phrase sous forme d'antithèse, comme il

My édits; les jours réservés dans ce même ve édit sont consacrés comme jours fériés chez les buddhistes 1, et l'aposatha, qui y paraît entouré d'un respect particulier, est connu de tous comme le nom de leur fête hebdomadaire. Le viii édit de Delhi étend la surveillance des dharmamahâmâtras sur toutes les sectes, depuis les brâhmanes jusqu'aux Nirgranthas ou Jainas; mais, quand il s'agit du sañqha, du clergé buddhique, le roi modifie son expression; il veut que ses officiers veillent «aux intérêts du Samgha» (samghathasi); il est clair qu'ici, et ici seulement, ses sympathies sont tout particulièrement éveillées2. Je ne signalerai plus qu'un fait qui, éclairé par les précédents, prend une signification précise et devient vraiment instructif. On se souvient 3 que, à Khâlsi, la seconde partie du xivº édit est accompagnée de l'image d'un éléphant entre les jambes duquel on lit, dans des caractères identiques à ceux des tablettes, gajatame; j'ai proposé de traduire «l'éléphant par excellence». Cette inscription est en quelque façon commentée par celle que nous relevons à Girnar, à peu près en

fait dans d'autres circonstances, et parlerait de dhammasamájas ou de quelque chose d'approchant.

1 On peut comparer Kern, loc. cit., II, 205 et suiv.

² Je craindrais de faire tort à des conclusions que je crois acquises en invoquant des arguments de moindre valeur, et je me contente de rappeler ici, comme exemple, l'emploi de *àsinava* correspondant au terme technique *àsrava* des buddhistes, l'usage de *avavad* pour due «précher, enseigner», familier aux buddhistes (Burnouf, Lotas, p. 304 et suiv.), etc.

G. I. 3n3 et suiv.

mème place, et qui devait, elle aussi, accompagner la représentation d'un éléphant qu'a fait disparaître l'usure du rocher : «l'éléphant blanc qui est en vérité le bienfaiteur du monde entier (ou de tous les mondes). » Il est d'autant moins permis de songer à une addition arbitraire et accidentelle que, à Dhauli, nous retrouvons de même l'image d'un éléphant à côté des édits. Il est impossible de douter que ces figures et ces légendes ne soient contemporaines des inscriptions. La signification n'en est point équivoque : non seulement nous sommes ici en présence d'un symbole buddhique, mais les légendes qui l'accompagnent contiennent une allusion certaine à l'histoire de la naissance du Buddha descendant sous la forme d'un éléphant blanc dans le sein de sa mère 1.

Je conclus. Il est sûr que Piyadasi, au moins pendant toute la partie de son règne à laquelle se réfèrent nos monuments, de la neuvième année de son sacre (et plus particulièrement de la treizième dans laquelle il commence à faire graver des inscriptions) jusqu'à la vingt-huitième, et bien probablement jusqu'à la fin de sa vic, fut un adhérent déclaré du buddhisme. C'est le point fixe, le point de départ

¹ Je ne puis que retirer, devant les lectures rectifiées et l'interprétation nouvelle de M. Bühler, la conjecture que j'avais hasardée, à propos du 1x° édit (in Dh. note b) où je croyais découvrir une allusion à certain trait de la légende de Çâkyamuni. L'explication de M. Bühler rétablit, avec un sens naturel, une harmonie complète entre les différentes versions. Elle mérite certainement d'être acceptée, malgré les petites difficultés de détail qui subsistent et dont la revision définitive des textes réduira pent-être le nombre.

nécessaire de toute déduction légitime. Sans doute on ne saurait méconnaître une certaine différence de ton entre l'édit de Bhabra, voire celui de Sahasaràm, et tous les autres. Entre ces deux groupes très inégaux il n'existe aucune contradiction, il existe une simple différence de degré. Elle s'explique par la différence des personnes auxquelles le roi s'adresse : à Bhabra, il parle au clergé buddhique, ailleurs il parle à tout son peuple ou du moins à tous ses fonctionnaires sans distinction. La tolérance religieuse

1 Il témoigne parfois du souci particulier qu'il prend de ses coréligionnaires, mais c'est pour recommander à des officiers spéciaux de s'en préoccuper et de leur donner les instructions qui leur conviennent. C'est ainsi que je persiste à entendre la dernière phrase du ш° édit. M. Bühler, après M. Kern, a contesté le sens que je continue à attribuer à yuta et qu'approuve M. Pischel (p. 1325); je ne puis accepter sa rectification. M. Bühler est obligé d'admettre pour le mot un sens différent dans chacun des deux passages où il figure, au IXº édit. C'est un premier inconvénient. Mais il y a des objections plus graves. On verra tout à l'heure dans quelle relation étroite paraissent ordinairement les rajjûkas avec le dhammayuta: c'est un premier motif de peuser, comme on l'a tonjours fait, que yuta n'est qu'un équivalent abrégé de dhammaynta : «les zelés» équivalent à «les zelés pour le dhanma» : rien de plus naturel. Ce qui est vrai pour le premier yutà ne l'est pas moins pour le second yutâni associé à la parishad qui n'est antre que la réunion des rajjûkas. Mais dans le premier passage on vent prendre yutá comme un adjectif appliqué an rajjûka et au pâdesika (M. Bühler en effet approuve et defend contre M. Pischel ma construction de la phrase). Il faut alors éliminer le ca qui, à G., suit yutâ. Le procédé est en lui-meme bien violent et bien suspect; encore est-il insuffisant. La laçon de parler de Kh., yutá lajuka pádesika (et l'équivalent à K.), sans ca, implique la coordination des trois termes, et non pas senlement des deux derniers; dans le cas contraire, il fandrait, comme à Dh., yatá lajulo ca pádesike ca. Je n'ai pas besoin de faire remarquer

n'est pas dans l'Inde un cas exceptionnel, elle est la règle habituelle des souverains; depuis les indices numismatiques jusqu'aux témoignages des chroniques, depuis les inscriptions jusqu'aux renseignements des voyageurs chinois, les preuves en abondent. Piyadasi ne fait pas exception à la règle; il en est au contraire un des exemples les plus illustres, un des témoins les plus explicites. Il est donc fort naturel que, en s'adressant à la généralité de ses sujets, sans acception de religions ni de sectes, il ait écarté les manifestations trop exclusives de sa foi personnelle, les développements strictement dogmatiques. Nous pouvons au moins nous tenir assurés qu'aucune de ses inscriptions ne renferme rien qui soit en contradiction avec la doctrine buddhique. L'observation est essentielle à garder en mémoire,

que, en revanche, cette dernière manière de parler s'accommode très bien de mon interprétation. Donc ynta est substantif ou du moins pris substantivement. D'où cette conclusion forcée qu'il est $= dha\tilde{m}$ mayutâ. Il n'en est pas autrement de yute ou yutâni à la dernière ligne. J'ai signalé une première raison tirée du rapprochement de parisă. La comparaison de la phrase du vine édit à D. (l. 1-2) : lajûkû... paliyovadisamti janam dhammayutam est aussi frappante que possible. Il y a d'autres motifs. D'abord âjñāpayati se construit beaucoup mieux avec un régime de personne. On avouera de plus que cette expression : « l'assemblée enseignera des choses couvenables » est singulièrement faible et vague, même pour nos inscriptions. Il va sans dire que la forme neutre yutâni de plusieurs versions ne fait pas de difficulté; n'avons-nous pas, à D. 1v, 8, palisáni = purusháh, etc.? Peutêtre ynte de G. represente-t-il aussi le neutre; nons aurions ainsi côte à côte l'emploi du singulier et du pluriel, exactement comme dhammayuta est tour à tour employé au pluriel et au singulier, sans que le sens en soit modifié.

270 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

si nous cherchons à nous représenter, d'après nos monuments, quelle était la condition du buddhisme au temps de Piyadasi.

Après avoir déterminé, soit du point de vue chronologique, soit du point de vue religieux, le terrain où nous transportent nos monuments, il nous reste à considérer les informations qu'ils nous fournissent sur l'administration, l'histoire, les idées religieuses de Piyadasi-Açoka, en les comparant avec celles qui nous ont été conservées par la tradition littéraire.

Les documents épigraphiques ne nous livrent en aucune façon les éléments d'une esquisse biographique, même très réduite. Il ne nous reste qu'à grouper les renseignements qu'ils contiennent sous quelques chefs généraux, tels que l'empire et la famille du roi, ses actes administratifs et ses relations à l'extérieur, sa vie et ses sentiments religieux.

Piyadasi ne nous instruit nulle part sur sa lignée. Nous voyons sculement, par un passage du ve édit où il est question de la surveillance exercée par les dharmamahàmâtras, qu'il avait des frères, des sœurs, d'autres parents, établis soit dans sa capitale, soit dans les autres villes. Ailleurs (D. viii), il se préoccupe de la distribution des aumônes faites par tous ses enfants qui habitent, les uns près de lui, les autres dans les provinces (disdsu), et en particulier par les « princes fils de reines », qui sont ainsi distingués comme occupant un rang supérieur. C'est à cette dernière catégorie qu'appartenaient les « Ku-

trines du roi.

La résidence royale était bien à Pâțaliputra, comme le disent les chroniques; c'est ce qui ressort de G. v, 7, comparé aux autres versions. En dehors des quatre villes, Pâțaliputra, Ujjayinî, Takshaçilâ et Tosalî, qui viennent d'être citées, de la ville de Samàpà (J. éd. dét. 1, 1, et 11, 1), Piyadasi ne cite expressément aucun nom de peuple ou de ville parmi ceux qui relevaient directement de son empire (vijita); il ne faut excepter que le Kalinga dont il signale la conquête dans la neuvième année après son sacre. Les villes de Tosali ¹ et de Samàpà ne peuvent être identifiées avec précision. Il est sculement à pen près certain que Tosali, servant de résidence à un prince royal, devait être un centre considérable, probablement la capitale de toute la province; Samâpâ, étant une ville d'importance secondaire, de-

¹ Cf. Kern, Journ. Roy. As. Soc., new ser., t, XII, p. 384.

vait être peu éloignée de Jaugada, de l'emplacement où avaient été gravées les inscriptions qui la mentionnent.

Si peu explicite que soit Piyadasi en fait de données géographiques, les indications qu'il fournit sur ses voisins dans diverses directions, nous permettent de nous faire quelque idée de l'extension de son vaste domaine. Je crois avoir établi plus haut que les énumérations, malheureusement assez vagues et surtout assez brèves, de populations frontières que contiennent les inscriptions sont de deux sortes : les unes s'appliquent à des provinces situées vers l'ouest ou le sud-onest de l'empire et où Piyadasi fait acte de suzeraineté; les autres comprennent des voisins indépendants. Les unes et les autres sont mêlées de noms dont l'identification est plus ou moins hypothétique; même pour ceux dont l'identification ne prête point au doute, nous sommes trop mal renseignés sur les limites exactes qu'atteignaient à l'époque de Piyadasi les provinces désignées pour arriver à des conclusions bien précises.

Dans la première catégorie, celle des populations soumises à la suzeraineté du roi, figurent les Yavanas (v et xm), les Kambojas (v et xm), les Petenikas (v et xm), les Gandhàras (v), les Ristikas ou Ràstikas (v), les Nàbhakas et les Nàbhapamtis (xm), enfin les Bhojas (xm), les Andhras et les Pulindas (xm). Les Gandhàras et les kambojas appartiement

¹ Lassen, Ind. Alterth., I, 509; II, +50.

² Lassen, Ind. Alterth., I, 521.

sûrement à la région du fleuve Caboul; il est probable que ces Yavanas, soumis à un pouvoir hindou, formaient une province encore plus avancée vers les Grees des royaumes indépendants1, et que l'énumération, en commençant par eux pour continuer par les Kambojas et les Gandhâras, suit une marche régulière de l'extérieur à l'intérieur. Mais nous n'avons à cet égard aucune certitude, et ce nom de Yavanas pourrait ici à la rigueur désigner, moins une contrée particulière, que les éléments de population d'origine occidentale répandus à cette époque dans cette région de l'Inde. Je rappelle le Tushaspa désigné comme « Yayanarâja d'Açoka le Maurya », c'est-à-dire, probablement, placé sous la suzeraineté d'Açoka le Maurya, que l'inscription de Rudradâman à Girnar², cite comme ayant réparé un pont dans le voisinage, dans la presqu'île de Kâthiâwâd par conséquent. Je rappellerai aussi les dédicaces assez nombreuses qui, dans des édifices buddhiques de la côte occidentale, émanent de Yayanas 3.

En ce qui concerne les Ristikas, le nom même est douteux. On a, en général, lu le mot Rastikas, transcrit Râshtrikas, et entendu «les habitants du

¹ Cf. Lassen, Ind. Alterth., II, 248 et suiv. On peut songer à ces territoires orientaux de la Gédrosie et de l'Arachosie que Seleucus avait cédés à Candragupta, Droysen, Gesch. des Hellenismus, II¹, 199 et suiv.

² Cf. dans Burgess, Archeol. Surv. West. India, 1874-1875, p. 128

³ Cf. Bhagwânlâl Indrajî, dans Journ. Bomb. Br. R. As. Soc. t. XV, p. 274-275.

274 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

Surâshţra ». M. Bühler (p. 3 1) objecte que la lecture Ristika, qui à G. paraît certaine, s'oppose à cette interprétation. L'identification serait, suivant lui, de toute façon inadmissible, «puisque les Ristika-Petenikas appartenaient aux voisins indépendants d'Açoka, tandis que Sorath et Lâta étaient incorporés à son empire». Cette difficulté ne saurait nous paraître décisive, après ce que nous avons dit de la situation des provinces dans l'énumération desquelles figurent les Râstikas. Si le roi y déléguait des officiers, il pouvait bien aussi y faire graver des inscriptions. De fait, s'il est permis d'attribuer quelque autorité à la tradition dont l'inscription de Rudradâman se fait l'écho, nous y trouverions un témoignage direct en faveur du régime que, par d'autres motifs, je crois avoir été, sous Açoka, celui du Surâshţra. Reste la difficulté orthographique; mais entre ristika de G., lathika de Dh. et rathika de K., il est malaisé de décider avec confiance, en dehors d'un examen nouveau des rochers eux-mêmes. Je ne saurais àdmettre que les deux dernières formes puissent aussi bien représenter Rishțika que Râshțrika; la dégradation du rocher peut évidemment avoir fait disparaître le signe de l'i à Dh. et à K.; il peut aussi à G. résulter de quelque égratignure de la pierre. Je ne saurais donc me prononcer entre les Rishtikas que propose M. Bühler et les Râshtrikas; mais je ne crois pas que, jusqu'à nouvel ordre, la seconde lecture mérite d'être absolument écartée. Il y a lieu dès lors de tenir compte du sentiment qu'a exprimé récemment

M. Bhandarkar 1. Au xmº édit, les Râstikas ou Ristikas sont remplacés par les Bhojas, associés à leur tour avec les Petenikas 2. Bien que leur domaine ne puisse être nettement défini, qu'il ait sûrement varié, le nom des Bhojas nous transporte néanmoins, soit vers la Narmadâ, soit vers la côte du Konkana 3. Si les deux noms ne sont pas simplement équivalents, ils concordent pour nous ramener vers la même région. M. Bhandarkar rappelle que, dans plusieurs inscriptions des grottes de la côte occidentale, apparaît le nom des Mahâbhojas; d'autres portent parallèlement le nom de Mahârathis. Nos Ràshtrikas seraient, à ces Mahârathis, comme les Bhojas aux Mahâbhojas, et les Râstikas de Piyadasi ne seraient autres que les Mahârâshtris ou Mahrattes du Dekhan. Les Petenikas étant rapprochés des Bhojas, doivent être cherchés dans les mêmes parages. Et, à cet égard, feur identification avec les habitants de Paithana, c'est-à-dire Pratishthàña, vers les sources de la Godàvarî 4 est bien tentante, si tentante que je serais porté à passer par-dessus les scrupules phonétiques que M. Bühler (p. 32) oppose à ce rapprochement. Les Andhras du xine édit continuent bien la marche de l'énumération en se dirigeant vers l'est⁵. Le nom des Pulindas est trop répandu pour qu'il soit possible de

¹ Early History of the Dekkan , p. 9. (Extrait du Bombay Gazetteer.)

² Cf. Vishnu Pur. de Wilson, ed. F.-E. Hatt, II, 158-159.

³ Bühler, p. 14.

⁴ Cf. Lassen, Ind. Alterth., 1, 216.

⁵ Cf. Lassen, I, 215 n. et 970.

le localiser ici avec précision; à coup sûr on le rencontre vers le centre du Dekhan, là où la suite de l'énumération nous le ferait attendre l. Sur les Nâbhakas et les Nâbhapañtis du xmº édit, en supposant ces noms exacts, ce qui est encore douteux, je n'ai pas grand chose à dire, si ce n'est que, comme ils paraissent tenir la place qu'occupent les Gandhâras dans l'énumération parallèle, il y a apparence qu'il les faut chercher dans l'extrême occident de l'empire de Piyadasi.

Les peuples que le roi énumère comme ses voisins indépendants (antâ avijitâ) sont, avec les Grecs des royaumes d'Antiochus et de ses voisins, les Codas (11, xm), les Pâṇḍyas (11, xm), Satiyaputa et Keralaputa (11). Je ne parle pas de Tambapanni, Ceylan, qui est chaque fois indiquée à la fin et comme limite extrême (âva tambapanniyâ). La situation générale des Codas et des Pândyas sur la côte orientale et à l'extrémité méridionale du Dekhan est suffisamment connue; quant à la limite septentrionale, qui séparait les Codas du Kalinga, la conquête de Piyadasi, il nous est malaisé de la fixer. A en juger par les termes des inscriptions, les territoires acquis de ce côté par le roi auraient été d'une vaste étendue; ils devaient se prolonger assez loin vers le sud; d'autre part, la présence à Dhauli et à Jaugada d'un édit spécialement consacré aux peuples étrangers et aux devoirs qui incombaient vis-à-vis d'eux aux représentants du roi,

¹ Cf. Vishnu Pur. de Wilson, éd. F.-E. Hall, II, 159.

est pour faire admettre que l'emplacement de ces inscriptions devait être peu éloigné de la frontière de l'empire. Satiyaputa et Keralaputa paraissent faire en quelque façon, sur la côte ouest, pendant aux Codas et aux Pâṇḍyas de la côte orientale. C'est du moins ce qui résulterait, d'une part, de la savante et ingénieuse conjecture de M. Bühler (p. 12-14) sur Satiyaputa, et, en second lieu, de la lecture Keralaputa (Kelalaputa est, d'après M. Bühler, la vraie lecture à Dh.) substituée à Ketalaputa de G. Une pareille conjecture est trop commode pour n'être pas un peu suspecte. Elle a cependant, depuis Benfey et Lassen, réuni tous les suffrages, et il paraît malaisé d'y échapper 1.

En somme, la domination de Piyadasi est, dans ses grands traits, suffisamment délimitée. Elle embrassait toute l'Inde du nord, bien que ses frontières exactes, soit à l'est, soit à l'ouest, restent plus ou moins indéterminées. Il est certain également que l'influence du roi, sinon son autorité plénière, s'étendait jusque vers le plateau central du Dekhan et descendait plus has encore le long des côtes. Enfin nous avons constaté que, tout au moins vers l'ouest, le sud-ouest et le sud, son territoire proprement dit était bordé de provinces où il exerçait une suze-

¹ Sur le Kerala, cf. Lassen, 1, 188 note. Je ne parle pas du roi Vismavasi nommé au xinº édit. Comme il est disjoint de l'ensemble de l'énumération, nous sommes sans indice sur la direction où il le faut chercher, et la lecture même, surtout de l'ethnique, est absolument douteuse.

raineté certainement active et efficace, mais dont nous ne pouvons mesurer l'étendue avec précision.

Piyadasi nous apprend en somme assez peu de chose sur la manière dont il administrait ces vastes états; ses inscriptions sont à peu près exclusivement consacrées aux choses religieuses. Il ne nous entretient de son administration que dans la mesure où elle s'applique au progrès religieux et moral; c'est de ce côté seulement que paraissent avoir porté ses réformes personnelles. Elles sont de deux sortes, suivant qu'il étend la compétence et les devoirs de fonctionnaires existants, ou qu'il crée des fonctionnaires nouveaux, de nouvelles institutions.

Le nom de Purushas, « les hommes du roi », paraît être le terme le plus compréhensif dont se serve Piyadasi pour embrasser les représentants de son autorité 1, à quelque rang qu'ils appartiennent : il les distingue lui-même (D. 1) en supérieurs, subalternes et moyens, et c'est bien de fonctionnaires qu'il s'agit, puisqu'ils sont rapprochés des Antamahàmàtras. Il veut qu'ils se conforment à ses instructions, et qu'ils dirigent le peuple dans la bonne voie. Ils sont pourtant, dans un passage (D. w), opposés en quelque mesure aux Rajjùkas. Nous verrons tout à l'heure par quels caractères ces derniers méritent d'ètre classés en dehors de la catégorie des fonctionnaires proprement dits.

Lajaniyukta, comme Kullûka explique le mot in Man, viii, 43.

Mahâmâtra 1 est aussi un nom générique, analogue à amâtya, bien que peut-être plus étendu; il doit désigner les fonctionnaires de tout ordre, mais de rang élevé, et s'appliquait à des «corps» d'officiers (nikâya) divers (cf. xII, 9). Piyadasi en était entouré, comme tous les rois ses prédécesseurs, et quand il parle de Mahâmàtras, en général, il nous est impossible de spécifier quelle catégorie il a en vue ou même s'il ne s'adresse pas à tous les fonctionnaires dont le rang comporte cette désignation. C'est ainsi qu'il y a des Mahâmâtras partout (Éd. de la Reine), que le roi les représente comme chargés de mener sous leur responsabilité les affaires urgentes (v1). Au commencement du 1er édit détaché à Dh. et J., il s'adresse aux Mahâmâtras qui sont à Tosalî (à Samâpâ), chargés de l'administration (probablement de l'administration judiciaire en particulier) de la ville, nagalaviyohâlakas; ce sont des fonctionnaires analogues que vise l'édit de Kauçâmbî. Mais il existe d'autres Mahâmâtras, chargés chacun de la surveillance spéciale d'une secte religieuse, qui du Samgha buddhique, qui des Brâhmanes, des Âjîvikas ou des Nirgranthas (D. vm, 5). Le mot était ainsi naturellement désigné pour former, en composition avec des déterminatifs spéciaux, le titre de fonctionnaires d'ordre varié; tels sont les Ithijhakhamahâmâtras, les officiers royaux chargés de la surveillance des femmes du harem (xII); les Antamahâmâtras, les officiers

¹ Cf. Bühler, p. 37. Kern, J. R. A. S., new. ser., t. XII, p. 392.

préposés aux frontières, ou plus exactement aux rapports avec les peuples limitrophes (Dh. J., éd. dét. 11); tels sont enfin les Dhammamahamatras. Pour ce qui est de ces derniers, Piyadasi en revendique expressément la création (1V); il est naturel d'admettre que les autres existaient avant son règne. Il n'en est pas autrement des Prativedakas 1 (v1) dont il entend recevoir les rapports à tous les moments du jour², des Vacabhâmikas (x11), classe de surveillants dont nous navons aucun moyen de préciser l'emploi. Mais, pour tous, le roi a élargi leurs attributions et en quelque sorte renouvelé leur rôle, en ajoutant aux fonctions spéciales de leur charge les devoirs d'une surveillance morale, d'une sorte de propagande religieuse, sur laquelle seule il insiste dans ses rescrits.

La même pensée préside à toutes ses créations nouvelles, à celles du moins dont les inscriptions nous ont conservé le témoignage. Pour ce qui est des Dharmamahâmàtras, le nom même est significatif. Leur institution remonte à la quatorzième année du sacre de Piyadasi (v). Il s'attribue aussi l'institution des Rajûkas: hevañ mama lajûkû kaṭâ jânapadasa hitasukhâye (D. 1V, 12). Le rôle et la situation hié-

¹ Bühler, p. 47.

² Le mot vinita a été, je pense, expliqué d'une façon définitive par M. Bühler, qui l'entend dans le même sens que vinitaka, pour dire litière. Cette hypothèse donne satisfaction au desideratum que j'avais indiqué dans mon commentaire du passage, et en vertu duquel j'avais repoussé diverses tentatives d'interprétation : elle fournit une désignation de lieu.

rarchique de ces fonctionnaires sont enveloppés de quelque obscurité. Il semble bien que la vraie forme du mot soit rajjûka, et que M. Jacobi les ait avec raison rapprochés des rajjús des textes jainas, dont les commentateurs expliquent le titre par lekhaka, « scribe ». Le Kalpasûtra semble attester leur présence habituelle et leur importance à la cour des rois. M. Bühler (p. 20), en approuvant cette dérivation et ce sens, se demande si, dans ces rajjûkas, il faut voir des employés remplissant les fonctions de scribes, ou une caste de scribes dans laquelle le roi aurait spécialement recruté son personnel administratif. La phrase du 1ve édit de Delhi que je viens de rappeler ne laisse guère de place au doute; elle est incompatible avec la seconde hypothèse. Mais la nature de la fonction, même en prenant pour base la traduction du mot par lekhaka, prête à des interprétations diverses; il importe d'autant plus de serrer nos textes de très près.

Il y est question des rajjûkas en trois oceasions, au me des Quatorze édits et dans le me et le vme des édits sur colonnes. Des deux derniers passages, le premier les oppose à la masse des fonctionnaires royaux, englobés dans la désignation d'« hommes du roi»; le second tend à la même conclusion : le roi, après avoir constaté, sans spécification, qu'il a institué sur son peuple nombre de gens, évidemment de fonctionnaires, pour l'instruire, ajoute aussitôt : « Les rajjûkas

Kalpasútra, p. 113 et gloss, s. v.

ont aussi été institués sur beaucoup de milliers de créatures et ils ont reçu de moi l'ordre d'instruire en telle et telle manière le peuple sidèle»; au me édit les rajjûkas reçoivent, avec le Prâdesika et le peuple fidèle, l'invitation de procéder tous les cinq ans à l'anusañyàna. Il faut, en effet, que ces rajjûkas aient une situation à part entre tous les fonctionnaires, puisque le roi, dans le quatrième des édits sur colonnes, stipule pour eux, et pour eux seuls, un privilège tout spécial, celui de ne relever que de sa juridiction directe. De la phrase du 1vº édit de Delhi indiquée tout à l'heure j'avais cru pouvoir induire que les rajjûkas seraient présentés vis à vis des «Purushas» dans un état d'infériorité hiérarchique (n. c). En revenant sur ce passage, ma conclusion me paraît inadmissible. Il est bien vrai que yena est employé dans la même tablette avec le sens de afin que; mais ce n'est pas une raison absolue pour y chercher le même sens dans cette première phrase; en le prenant dans l'acception non moins légitime de « là où, quand », on arrive à cette traduction : « Mes officiers se conformeront à mes volontés et, cux aussi, ils répandront les enseignements dans le peuple, là où les rajjûkas prendront soin de me satisfaire». Les futurs pațicalisamti, viyoradisamti, me paraissent décidément recommander cette interprétation. Elle tendrait à renverser, dans une certaine mesure, entre les deux termes purushas et rajjûkas, la relation que j'avais admise d'abord. Elle n'établit pas, à parler rigoureusement, une supériorité biérarchique des rajjûkas; elle attribue au moins une autorité, une importance spéciale à leur enseignement, puisque le roi les considère comme devant stimuler le zèle de ses fonctionnaires proprement dits, comme devant en faire à leur tour des propagateurs actifs des bonnes doctrines.

On remarquera en effet que, partout où les rajjùkas sont mentionnés, ils sont mis en relation étroite, d'une part avec l'enseignement du dhañma, d'autre part avec le yata ou dhammayuta. C'est pour eux que le roi réserve le terme technique qui désigne la « prédication » (vi-ava-vad, pari-ava-vad). Ils doivent enseigner spécialement le peuple dhañmayata, c'està-dire le peuple fidèle, mais avec lui le peuple tout entier (D. w et vm); s'ils procèdent à l'anusañyana, c'est en compagnie des yutas (111)1. Dans la dernière phrase du me édit, il est question des yutas, sans qu'il soit en apparence question des rajjukas; ici encore je crois pourtant qu'ils sont directement visés. La « parishad » est chargée d'enseigner les yutas ou fidèles. J'avais entendu parishad comme un équivalent de «Samgha»; je ne m'étais pas, je pense, trompé de beaucoup. Les deux textes jainas qui citent les rajjûs, les nomment dans le composé rajjûsabhâ (Kalpasûıra, I, 122; 147). Sabhâ, d'après le contexte, doit bien désigner spécialement non l'assemblée même, mais le

¹ Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien ce rapprochement est favorable à mon interprétation du terme yata et dhammayata. Il prouve au moins que l'on ne saurait dans l'interprétation séparer les deux locutions l'une de l'autre.

lieu de l'assemblée; il n'en suppose pas moins une réunion, un collège de rajjûs à l'usage duquel la sabhâ était affectée. Je n'hésite pas à admettre que la parishad du mº édit est précisément cette réunion des rajjûkas. On reconnaîtra que la place qu'en occupe la mention, à côté d'un ordre donné aux rajjûkas, est pour favoriser ce sentiment. La parishad reparaît au vie édit. D'après la division des phrases qu'a très justement rétablie M. Bühler, le roi dit : «Relativement à tout ce que j'ordonne personnellement de donner ou de promulguer, ou à ce que, dans les cas urgents, les mahâmâtras ont à prendre sous leur responsabilité, tout dissentiment ou blâme qui se produirait à cet égard dans la parishad doit m'être immédiatement rapporté ». Il serait déraisonnable d'admettre a priori que cette parishad soit différente de celle du me édit. Cette assemblée des rajjûkas semble ainsi constituer une sorte de conscil, d'un caractère plus spécialement religieux, auquel le soin de la propagande et des œuvres religieuses était particulièrement dévolu, et auquel la piété du roi accordait sur ses propres actions une influence considérable. L'expression du vine édit d'après lequel des rajjûkas ont été institués sur bien des milliers d'hommes, et plus encore les indications du mº édit qui s'applique à toutes les parties du vaste empire de Piyadasi, tout prouve que ce collège n'était pas unique, qu'il en existait un nombre plus ou moins grand. La fonction propre de ces personnages, peut-être leur caractère religieux, expliquent à merveille et l'importance que Piyadasi attache à

leur création, à leur action, et la situation privilégiée qu'il leur fait, comparativement aux autres fonctionnaires. Il serait précieux de pouvoir établir entre leur nom et leur charge une convenance sensible. Malheureusement, si la forme rajjûka paraît certaine, l'étymologie du mot reste obscure; le sens même que lui attribue le commentateur jaina, en admettant qu'il soit assuré, peut n'être pas primitif; il ne saurait faire autorité pour le temps de Piyadasi. Tout ce qu'il est permis de constater, c'est que, entre l'acception de « scribe » où aurait abouti ce terme, et son application à des personnages chez qui les fonctions enseignantes supposent une culture religieuse étendue, la distance n'est rien moins qu'infranchissable.

Il nous reste un mot à dire d'une dernière catégorie de personnages, les prâdesikas. D'après M. Kern¹, ce seraient des gouverneurs locaux; l'interprétation est conforme à l'emploi du mot dans la langue classique; c'est en se fondant sur cet usage que M. Bühler (p. 20) y cherche des princes locaux, dont l'Inde, avec son système féodal et son organisation par classes, a toujours été riche, les ancêtres des Țhâkors, Râos, Râuls, etc. d'aujourd'hui. L'explication est en soi fort plausible. Le passage unique où ils sont nommés les associe aux rajjûkas dans une de leurs fonctions caractéristiques. Si ma conjecture yathâvisayâpi est fondée, au ym² édit de Delhi (l. 1), ce seraient eux pro-

¹ Journ. Roy. Asiat. Soc., n. s., t. XII, p. 393.

bablement que viscrait cette phrase, et vathâvisayâ correspondrait bien à prâdesika. Ils seraient, là encore, étroitement rapprochés des rajjûkas; on ne saurait s'étonner que le roi fit partager à des fonctionnaires d'un ordre si élevé, en quelque sorte ses représentants directs, la mission de l'enseignement 1.

Piyadasi, s'il ne s'exprime pas très nettement sur le caractère et la situation hiérarchique de ses fonctionnaires, n'est pas non plus, en ce qui concerne leurs attributions, aussi explicite et aussi précis que nous le souhaiterions. Il est plus occupé de leur donner des conseils d'humanité, de leur faire part d'exhortations morales, que de détailler leurs devoirs professionnels.

En ce qui concerne les officiers, probablement assez variés, qu'englobe le titre de «Mahàmàtras», nous voyons bien qu'il y en avait un peu partout (éd. de la Reine), qu'ils devaient, dans les cas urgents, prendre sous leur responsabilité les décisions nécessaires (vi). Il y en avait qui, dans les villes, comme à Tosali et à Samapa, faisaient fonction de gouverneurs et de juges (Dh.-J. éd. dét. 1) : ils doivent empêcher les emprisonnements et les poursuites arbitraires; mais, comme on l'a vu, c'est surtout la pratique des vertus les plus nécessaires à leur position qui leur

¹ Je crois en tous cas que M. Kern s'avance plus que ne le permettent les textes en rapportant à la treizième année la création des rajjûkas et des prâdeçikas (loc. cit., p. 392); c'est évidemment sur la fondation de l'anusañvàna que porte la date donnée dans le 111° édit et non pas, du moins directement, sur la création des personnages que le roi y l'ait participer.

est recommandée; ils doivent fuir l'envie, l'impatience, la légèreté, etc. Dans les provinces frontières, les «Antamahâmâtras» (Dh.-J. éd. dét. 11) sont seulement invités à convaincre les étrangers limitrophes des intentions pacifiques et clémentes que Piyadasi entretient à leur égard, chargés de les amener peu à peu par ces sentiments sympathiques à l'exercice de ces vertus, chères au roi, qui doivent assurer leur salut en ce monde et dans l'autre. Tout cela est bien vague. Du vin édit sur colonnes il semble résulter que, à chaque secte, orthodoxe ou dissidente, était attaché un Mahâmâtra spécialement chargé d'en exercer la surveillance 1.

D'après le même passage, les « Dhammamahamâtras » créés par Piyadasi pour la diffusion du dhamma, paraissent avoir eu une sphère d'action plus étendue : ils doivent s'occuper d'une façon générale de toutes les sectes. Il suffit de renvoyer aux v° et xu° édits et au vu° des édits sur colonnes où le roi rappelle avec plus ou moins de détail les services qu'il attend d'eux; c'est une mission de miséricorde et de charité qui leur est confiée, malheureusement saus détails positifs. Ils paraissent(v) avoir reçu chez les populations

Dans l'édit de Kançâmbî, le mot suñighusi, qui est bien distiuct, semble indiquer que les Mahâmâtras de cette ville recevaient ici des ordres relatifs à la communauté buddhique. Il est d'autant plus regrettable que ce fragment soit si défiguré. Faut-il croire que nous ayons une trace de la persistance de cette organisation dans l'inscription de Nâsik (West, n° 6, Archwol. Sur. West. Ind., IV, p. 98): ...nåsikakena såmanena mahâmâtena lena kärita? On pourrait aisément tra luire: «le Mahâmâtra de Nâsik préposé aux Cramanas.»

vassales des attributions particulièrement larges, entre autres la protection spéciale des coréligionnaires du roi. Ils se confondent aisément avec les Mahâmâtras, ainsi nommés de façon générale, par exemple en ce qui concerne la distribution des aumônes du roi, de ses femmes, de ses enfants (D. viii et éd. de la Reine). Ils sont chargés d'une certaine surveillance dans le palais du roi et de tous les siens, aussi bien à Pâțaliputra que dans les provinces (v); mais ils partagent évidemment cette tâche avec d'autres fonctionnaires, probablement inférieurs en importance, comme les Ithijhakhamahâmâtras, les Vacabhûmikas (éd. x11). Le roi rapproche tous les corps d'employés comme travaillant tous à faire progresser, par la tolérance mutuelle, par l'enseignement religieux, les idées morales qui sont le fond essentiel de toutes les sectes. Il n'y a pas beaucoup de notions précises à tirer d'un langage si vague.

Les attributions des « Prativedakas » sont un peu mieux définies par leur nom même; ce sont les fonctionnaires chargés de rendre compte au roi de toute chose (vi), et M. Bühler a certainement raison (p. 47) de les comparer aux Caras (ou Câras) dont les Dharmaçâstras recommandent l'emploi aux princes hindous. A leur égard la seule innovation de Piyadasi consiste probablement dans le zèle qu'il apporte à réclamer et à écouter leurs rapports. En ce qui concerne les rajjûkas, on a vu que leur fonction principale, mais non la seule (yathâ añâya pi kañmâya, éd. 111), était la prédication du dhañma,

principalement à l'égard des dhañmayutas. Bien que le texte ne soit pas absolument explicite, il semble bien que c'est à eux qu'est confiée l'exécution des volontés du roi relativement aux condamnés à mort (D. 1v).

Piyadasi entend laisser à ces malheureux un délai de trois jours avant leur exécution; il veut qu'ils se préparent au supplice par le jeûne et l'aumône, et songent à leur salut dans l'autre monde. Nous sommes en présence d'une inspiration toute religieuse; l'intervention des rajjùkas concorderait parfaitement avec ce qui a été dit de leur caractère.

Je n'aurais presque rien à ajouter sur leur compte s'ils n'avaient une part importante dans une institution qui appartient en propre à Piyadasi, l'« Anusañyâna»; elle est très caractéristique; malheureusement la nature et le mécanisme n'en sont pas expliqués avec la netteté désirable.

Il importe de remettre sous les yeux du lecteur les deux passages décisifs. La traduction en est, je crois, certaine dans ses lignes générales. Nous lisons d'abord au me édit : « Que partout dans mon empire les fidèles de la religion, le rajjûka et le gouverneur sortent tous les cinq ans pour l'anusamyâna, pour cette cause, pour l'enseignement du dhamma, comme pour les autres fonctions. L'enseignement du dhamma, c'est à savoir : Il est bon d'obéir à sa mère et à son père, etc. ». Le rer édit détaché de Dh. et J. se termine de la façon suivante : « C'est aussi dans ce but que je ferai régulièrement tous les cinq ans sortir

pour l'anusamyana tout l' mahâmâtra qui sera doux, saus colère, respectueux de la vie, afin que, connaissant ces choses, il agisse suivant mes instructions. Pour la même cause le prince fera sortir aussi d'Ujjayinì un groupe pareil; mais il le fera tous les trois ans sans faute. De même aussi de Takshaçilà. Quand ces mahâmâtras sortiront pour l'anusamyana, alors, sans négliger leurs fonctions propres, ils connaîtront aussi ces choses et ils agiront eux aussi suivant mes instructions. »

C'est la portée exacte du mot anusamyana qui fait difficulté. Au lieu de l'«assemblée», que j'ai cru pouvoir y reconnaître, M. Kern (loc. cit.) et après lui M. Bühler (p. 21) y voient une «tournée d'inspection». M. Bühler s'appuie sur le sens étymologique et aussi sur ce fait que le mot est réellement usité en sanskrit pour dire : « visiter à tour de rôle ». Cette traduction, je le reconnais volontiers, paraît à première vue la plus naturelle. Cependant M. Kern a bien voulu constater lui-même² que mon interprétation n'est pas impossible; et en effet, comme sam-ya signific bien « se réunir », anusamyana peu aisément, semble-t-il, avec l'addition d'une notion distributive contenue dans anu, exprimer l'idée de « réunion, assemblée ». D'autre part, le sens admis par mes savants confrères me paraît inconciliable avec les passages qui viennent d'être cités.

Il ressort, en effet, du 1er édit détaché de Dh. que

Le pluriel suivant, te mahâmâtâ, justifie cette traduction.

¹ Geschied, von het Buddhisme, II, 220 note.

les Mahamatras que le roi se propose ou ordonne de laire «sortir pour l'anusañiyana», y doivent aller chercher eux-mêmes, et non porter aux autres, des enseignements, des instructions morales. Le texte, ainsi que je crois l'avoir démontré dans le commentaire, ne supporte pas d'autre interprétation. Celle-là est d'ailleurs la scule conforme à la suite des idées qu'exprime tout l'édit. Il est adressé aux Mahâmâtras et ne contient que des exhortations, une sorte de sermon, sur leurs devoirs. «Ne manquez pas, termine le roi, de me satisfaire en agissant de la sorte. C'est dans ce but (c'est-à-dire, bien clairement, pour obtenir de vous toute satisfaction) que cette inscription a été gravée... C'est aussi dans ce but (c'est-à-dire, évidenment encore, pour vous rappeler vos devoirs) que tous les cinq ans, etc. ». En comparant de près les deux passages relatifs à l'anusamyana, que trouvons nous? Dans le premier, le roi déclare que les yutas, le rajjûka et le pràdesika doivent, tous les cinq ans, sortir pour l'anusañyâna; dans le second, il n'est question que de faire sortir des Mahamatras. On a admis un peu légèrement que les deux catégories devaient nécessairement être équivalentes; j'ai, moi aussi, commis cette erreur; c'est sous cette impression, pour rétablir une concordance plus complète entre les deux morceaux, que j'avais proposé de prendre1, dans le premier, la locution imáya dhañmánusastiya an sens passif; je n'aurais pas dù admettre cette conjec-

Db. rei éd. dét. n. cc.

ture sur laquelle je tiens à revenir expressément¹. Il est en effet arbitraire de prétendre que les deux recommandations, qui visent des personnages divers, doivent nécessairement être identiques. La seconde s'adresse aux Mahâmâtras qui sont destinés, dans l'anusañiyâna, à recevoir des instructions et des encouragements; la première peut s'adresser aux fonctionnaires chargés de les distribuer, au prâdesika, au gouverneur, comme représentant immédiat et direct du roi, aux rajjûkas, dont nous savons que l'enseignement religieux et moral est la fonction propre. Sous ce point de vue, le passage du 1vº édit de Delhi, dont il a été plusieurs fois question, s'éclaire d'un jour nouveau; on s'explique pourquoi il met le zèle des fonctionnaires sous la garantie du zèle des rajjûkas qui sont spécialement chargés de leur rappeler leurs devoirs. S'il en est ainsi, il est bien clair que l'anusamyana où le roi veut que les Mahamatras se rendent, ne peut être qu'une assemblée. Peut-être, après tout, pourrait-on concilier toutes choses, en admettant qu'il s'agit d'une série de réunions convoquées par le rajjùka et le prâdeçika en tournée; à coup sûr le roi suppose un nombre considérable de pareilles assemblées. On avouera, de toute facon, qu'une tournée d'inspection ne saurait guère se chan ger eu tournée d'enseignement que par la convocation de réunions successives. N'est-ce pas nécessairement aussi dans une assemblée spéciale que le roi

L'Emploi constant de dhammanassa avec le sens actif, dans nos cevies, condamne décidément une pareille hypothèse.

ordonne de lire son édit (Dh. J. éd. dét. 1), au jour de la fête de Tishya? J'ajoute que la concordance que ce sens rétablit avec l'usage mentionné pour une époque plus moderne par les pèlerins chinois (et sur laquelle j'ai insisté dans le commentaire), ne me paraîtrait pas, s'il en était besoin, un argument tout-à-fait à dédaigner.

Il en est un autre qui a une valeur infiniment plus précise. Le m° édit appelle à l'anusañyâna les yutas. J'ai dit plus haut mon sentiment sur la signification du mot. Si j'ai raison d'y voir, dans un sens général, tous « les fidèles de la vraie religion », il est clair que l'anusañyâna auquel on les convie n'est pas une « tournée administrative ». Mais, en supposant que l'on ne soit pas convaincu par mes explications, que l'on n'admette pas cette traduction sans réserve, il me paraît impossible que l'on conteste sérieusement l'identité des yutas du m° édit avec le jana dhañmayuta du vm° édit sur colonnes. Le nom désignera tout au moins une catégorie considérable de gens et non pas uniquement des fonctionnaires : il exclura de toute façon l'idée d'une « tournée d'inspection ».

Ces assemblées avaient donc, suivant moi, ce caractère tout spécial qu'elles n'étaient pas destinées à la population entière. A côté des fonctionnaires supérieurs qui en ont la responsabilité et y prennent une part active (rajjûka et pràdeçika), elles ne comprenaient que les yutas, c'est-à-dire les fidèles de la vraie religion, du buddhisme. Cette remarque fournit la clé d'une difficulté qui m'avait arrêté dans le n° édit

détaché de Dhauli et dont je n'ai pas donné une solution suffisante. On se souvient du membre de phrase : « Je ferai sortir pour l'anusamyana, le mahamâtra qui sera doux, patient, respectueux de la vic.» Je n'avais pu m'empêcher de m'étonner de cette énumération des qualités du Mahàmâtra; elle ne paraissait pas appelée par le rôle tout passif que lui assigne le contexte dans l'anusamyana. Il me semble maintenant évident qu'il faut entendre le membre de phrase avec une nuance de « possibilité », « tout mahâmâtra qui sera doué de ces qualités»; et, dans ces qualités, je ne vois qu'un développement de l'idée qu'exprimerait d'une façon équivalente la locution dhañunayuta. Dans le mº édit, adressé à tout son peuple, en général, Piyadasi convoquait à l'anusañyâna tous les sidèles sans distinction; ici, où il s'adresse en particulier aux Mahâmâtras, il les spécifie seuls dans la grande catégorie des dhammayutas. Les deux passages s'accordent à établir que l'anusañyàna était réservé aux fidèles buddhistes. C'était une des principales occasions où les Rajjùkas eussent mission d'exercer le ministère d'enseignement qui leur est spécialement conféré sur le peuple croyant (D. viii, 1).

On remarquera que cette particularité s'accorde fort bien avec le nom tout religieux de mokshaparishad, «assemblées de la délivrance», attribué par Hiouen Thsang à ces assises quinquennales ou aunuelles que nous comparons à notre anusanyana.

¹ Cf. Beal, Si-yu-lii, I, 52, etc.

Il est singulier que ces assemblées de l'anusañyàna soient convoquées à des termes différents : tous les cinq ans dans les pays directement administrés par le roi; tous les trois ans au moins dans les provinces gouvernées par les princes qui résident à Ujjayinî et à Takshaçilà. Pour Tosalì, où nous voyons aussi que commandait un Kumâra (Dh.-J. éd. dét. n), nous ne trouvons pas d'instruction spéciale; il est donc probable que la convocation devait se faire tous les cinq ans seulement. Il est malaisé de deviner les raisons de cette différence. Une seule conjecture me paraît présenter quelque probabilité : c'est que, vers sa frontière ouest et sud-ouest, le roi tenait à multiplier les occasions de réunion et d'enseignement, dans l'intérêt des religionnaires appartenant aux populations vassales qui l'entouraient de ces côtés, et sur lesquels son action habituelle devait nécessairement être moins directe et moins efficace.

Des autres mesures dont l'initiative appartient à Piyadasi, les unes ont été occasionnellement rappelées, comme le délai de trois jours qu'il entend laisser aux condamnés, avant leur exécution, pour se préparer à la mort; quelques-unes, comme les plantations faites le long des routes, la construction de puits et de citernes, sont communes à la plupart des rois de l'Inde.

Nous avons parlé de la suppression des sacrifices sanglants (1); le v° des édits sur colonnes donne le détail des restrictions imposées par le roi au meurtre, à la mutilation des animaux et à la consomma-

tion de leur chair, et nous savons que, à cet égard, il prêchait d'exemple dans son palais (1). Il a été question de l'honneur qu'il revendique d'avoir en tous lieux répandu des médicaments et des plantes utiles (11). Quant à certains actes d'un caractère tout religieux, tels que l'envoi de missionnaires, la dernière partie de ces observations va nous y ramener.

Nous avons constaté qu'il entretint certaines relations avec l'étranger et en particulier avec les rois grecs. Il n'entre par malheur dans aucun détail à ce sujet. L'emploi d'ambassadeurs, qu'il nomme au xm^e édit (dûtas), va de soi et ne nous apprend rien.

Ces rapports avec l'extérieur et les influences qui en résultent n'étaient certainement pas une nouveauté. Nos inscriptions nous en conservent, si je ne me trompe, un témoignage qui, bien qu'indirect, mérite d'être signalé.

Les rescrits de Piyadasi commencent tous ou presque tous uniformément par cette phrase : « Ainsi parle le roi Piyadasi cher aux Devas. » Or cette formule est, autant que je puis savoir, absolument isolée dans l'épigraphie de l'Inde. Elle fait son apparition avec nos inscriptions et ne reparaît plus par la suite, malgré l'influence qu'aurait pu exercer l'exemple d'un souverain puissant. Le fait est curieux, il vaut qu'on en cherche l'explication. Or cette formule nous la retrouvons ailleurs; dans toute la série des inscriptions achéménides, de Darius à Artaxereès Ochus, la phrase thâtiy Dârayavaush kshayâthiya « ainsi parle Darius le roi », ou son équivalent, thâtiy

Kshayârshâ, etc., forme le cadre obligé de toutes les tablettes. De part et d'autre l'emploi de la première personne succède aussitôt à cette tournure par la troisième. Nous sommes d'autant plus fondés à tenir compte de cette curieuse rencontre que, des deux côtés, le même mot dipi, lipi, sert à désigner les inscriptions, et que, nous l'avons vue, on a, par des raisons tout à fait indépendantes, été amené à admettre que la forme indienne était primitivement un emprunt fait à la Perse. L'idée même de tracer sur des roches de longues inscriptions n'est pas si naturelle ni si universelle que la coïncidence à cet égard entre Piyadasi et les rois achéménides doive nécessairement passer pour fortuite. Je n'entends certes pas conclure à une imitation directe, réfléchie, des inscriptions achéménides. Mais le protocole employé de part et d'autre devait être consacré par un usage de chancellerie antérieur; dans cette imitation, je ne puis m'empêcher de signaler une trace de l'influence exercée par la conquête et l'administration perses dans le nord-ouest de l'Inde. Ce fut Darius qui le premier porta jusque-là sa domination et ses armes; l'organisation des Satrapies qu'il créa vers le même temps, était précisément de nature à répandre les habitudes et les formules administratives consacrées dans son empire. Cette remarque se rapproche naturellement d'une conjecture que j'ai déjà suggérée 2; elle tend à confirmer l'influence que

¹ Cf. Spiegel, Eran. Alterth., 11, 328 et suiv.

² Journ. asiat., 1879, t. 1, p. 536.

j'ai cru pouvoir attribuer à l'administration perse sur l'histoire paléographique de l'Inde. C'est un sujet sur lequel j'aurai à revenir.

Sur les diverses mesures gouvernementales et administratives qui nous sont connues par les témoignages des monuments, les traditions littéraires restent étrangement silencieuses. Nous avons, à vrai dire, entre les deux ordres de documents, constaté des coïncidences ou des convenances très caractéristiques, d'où résulte avec certitude l'identité du Piyadasi des inscriptions avec l'Açoka des livres. Il faut reconnaître que, en dehors de ces précieuses concordances, les deux séries de renseignements divergent singulièrement; il est rare qu'elles se réfèrent aux mêmes faits, qu'elles se prêtent à un contrôle direct. Non qu'il y ait entre elles incompatibilité ou contradiction; mais elles ne parlent pas des mêmes choses. Les chroniques, par exemple ne mentionnent même pas la conquête du Kalinga, ni les relations du roi avec des princes étrangers. Cette circonstance s'explique. Dans les écrits des buddhistes du Nord nous ne possédons sur Açoka que des récits fragmentaires, et les chroniques singhalaises ne font pas profession de donner sa biographie détaillée; si ce prince les intéresse c'est qu'il passe pour le principal auteur de la diffusion du buddhisme à Ceylan; les aspects religieux de sa vie ont seuls de l'importance aux yeux de ces écrivains monastiques 1. D'ailleurs ces tradi-

¹ Comp. la remarque de Târanâtha, trad. allem., p. 29.

tions sont, les unes et les autres, on l'a reconnu dès longtemps, pénétrées d'éléments légendaires, apocryphes au moins pour une grande partie, et à coup sùr bien postérieures par leur rédaction à l'époque dont elles reflètent l'histoire. Le domaine religieux est à peu près le seul sur lequel certaines comparaisons soient possibles. Ce qui donne quelque intérêt aux rapprochements que nous pouvons instituer, si limités qu'ils soient, c'est qu'ils promettent de nous laisser entrevoir dans quel sens, sinon dans quelle mesure, la tradition s'est peu à peu écartée de la vérité.

D'après les chroniques singhalaises, le sacre d'Açoka n'aurait été célébré que quatre années après son avènement. Nous n'avons aucun moyen de coutrôler surement cette affirmation. Rien n'en démontre l'invraisemblance; on peut dire même que le soin avec lequel le roi, d'accord en cela avec la pratique des chroniqueurs, date expressément de son abhisheka les faits dont il nous donne connaissance. semble plutôt indiquer que son sacre, en effet, n'a pas dû coïncider avec sa prise de possession du pouvoir. La tradition est plus suspecte en ce qui touche aux événements qui auraient accompagné cette prise de possession ou qui du moins auraient précédé le sacre. A en croire les Singhalais, Açoka se serait emparé du trône en mettant à mort quatre-vingt-dixneuf de ses frères; il n'aurait laissé la vie qu'au seul Tishya, entré trois ans plus tard dans la carrière religieuse. Ce crime est démenti par les passages des inscriptions où il parle de ses frères, de leur résidence dans diverses villes de son empire. Et, en effet, l'accord est loin de régner entre les différentes sources : d'après Târanâtha, c'est six frères que le roi aurait supprimés 1. Ailleurs, il n'est plus question de ce meurtre; mais il est remplacé par d'autres cruautés : dans l'Açoka avadàna2, le prince tue ses officiers, ses femmes; il installe un «enfer» où une foule d'innocents sont soumis aux tortures les plus raffinées³. D'après un récit singhalais⁴, Açoka envoie un ministre pour rétablir les pratiques régulières dans le clergé buddhique que trouble l'intrusion sournoise d'un grand nombre de faux frères brâhmaniques. Irrité contre les moines qui refusent, dans ces conditions, de célébrer l'uposatha, le ministre en décapite plusieurs de sa main; il ne s'arrête qu'au moment où le propre frère du roi vient s'offrir à ses coups. Le roi averti tombe dans de cruelles angoisses de conscience. Au nord, on nous raconte 5 comment Açoka, pour punir la profanation exercée par des mendiants brâlmaniques sur une statue du Buddha, met leur tête à prix; il ne renonce à ces exécutions que le jour où son frère, qui ici s'appelle Vîtâcoka, est, par erreur, tué comme mendiant brâhmanique. Tous ces récits sont à la fois très ana-

¹ Tàranàtha, trad. allem., p. 28.

² Burnouf, Introduction, p.364 et suiv.

⁴ Tàranàtha, p. 28 et suiv., contient encore d'autres variantes.

[·] Mahavamsa, p. 39 et suiv.

Acoka avadàna, ap. Burnouf, p. 423 et suiv.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. logues et très différents. Il est également impossible de prendre une version ni l'autre pour de bonne monnaie historique. On y reconnaît sans peine les développements plus ou moins indépendants de deux thèmes communs. Le premier est l'antithèse entre la conduite criminelle d'Açoka avant sa conversion et sa conduite vertueuse dans la suite; c'est ainsi que l'Açoka avadâna¹ met la conversion d'Açoka en relation directe avec son «enfer», par l'intermédiaire du religieux Samudra. L'autre est le souvenir d'une certaine opposition entre le roi et les brâhmanes; il reparaît dans le récit méridional de sa conversion; elle est attribuée ici à la comparaison, défavorable pour les brâhmanes, qui se fait dans l'esprit du roi entre eux et son neveu Nigrodha, le eramana.

Dans ses inscriptions (xm), Piyadasi nous édifie lui-même sur les origines de cette conversion. Il nous fait une peinture attristée des violences qui accompagnèrent la conquête du Kalinga, les milliers de morts, les milliers de gens inoffensifs emmenés en servitude, les familles décimées, les brâhmanes eux-mêmes n'échappant point aux misères de la défaite. C'est ce spectacle qui le remplit de remords et éveille en lui l'horreur de la guerre. Ici nous sommes sur un terrain historique solide. Il est bien probable que les versions littéraires ne sont que l'amplification tardive de ce noyau de vérité simple et

Loc. cit., p. 367 et suiv.

certaine. Les sentiments dont Piyadasi fait preuve dans le xin° édit paraissent exclure l'idée d'une carrière de cruautés et de crimes poursuivie pendant des années entières. Voilà pour le premier thème.

Quant au second, Piyadasi, si je traduis bien la phrase difficile de Sahasarâm, nous déclare lui-même que, après sa conversion, il s'est appliqué à priver les brâhmanes de cette sorte de prestige presque divin¹ dont ils jouissaient dans l'Inde entière. Sans doute, il ne les a pas persécutés violemment, — dans le même temps il approuve l'aumône qui leur est faite, — mais il a dû, par des moyens divers qu'il n'est pas malaisé d'imaginer, marquer ses préférences pour les religieux buddhiques. C'est ce fait sans doute qui, dans la tradition littéraire, s'est transformé en une exclusion absolue, voire en une persécution sanglante des brâhmanes.

Dans les deux cas, la comparaison des monuments avec les légendes ou les chroniques tend à démontrer : 1° que les traditions sont empreintes de grande exagération et pleines d'amplifications arbitraires; 2° qu'elles sont dominées par des préoccupations religieuses et spécialement monastiques, infiniment plus étroites et plus précises qu'elles n'ont jamais existé dans l'esprit et à l'époque de Piyadasi.

¹ de profite de l'occasion pour réparer une omission accidentelle; relativement à l'assimilation des Brâhmanes aux Devas, que j'admets à S., et pour prouver combien elle était familière aux esprits hindous, je voulais rappeler les pas-ages réunis par A. Web r, Ind. Stud., X, p. 35 et suiv.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 303 Toutes les autres observations concourent à une

conclusion analogue.

Nous savons, par le 11º édit, que Piyadasi se flatte d'avoir répandu en tous lieux les médicaments et les plantes utiles soit pour les hommes, soit même pour les animaux. Dans la rédaction de Buddhaghosha 1, Açoka apprenant qu'un bhikshu est mort faute de médicaments, fait creuser aux quatre portes de la ville des étangs (pokkharanî) qu'il remplit de médicaments et offre aux moines : d'une part l'exagération est portée à l'absurde, et de l'autre la préoccupation monastique s'accuse clairement. Piyadasi se préoccupe de laisser aux condamnés à mort, avant leur exécution, un délai qui leur permette de songer à feur préparation religieuse; nous voyons d'autre part qu'il a, en plusieurs rencontres, exercé son droit de grâce à l'égard des criminels. Si nous passons au récit de l'Açoka avadàna², nous apprenons que Açoka aurait défendu absolument que l'on mît personne à mort; et il prend cette résolution sous l'impression de la mort d'un bhikshu qui n'est autre que son propre frère : toujours l'exagération et la couleur religieuse.

Les légendes du nord et les traditions méridionales représentent Açoka comme un adhérent de ce qui leur apparaît aux unes ou aux autres comme le seul buddhisme orthodoxe. Rien de plus simple. Ce

² Burnouf, p. 423-424.

Samantapásádiká, ap. Oldenberg, p. 306.

qu'il nous importerait de savoir, c'est dans quelle mesure cette prétention est justifiée.

Depuis Kittoe¹, on a généralement admis que l'inscription de Bhabra reproduirait une lettre adressée par le roi au concile qui, d'après les renseignements singhalais, aurait été tenu à Pâtaliputra sous le règne d'Açoka. Je dois excepter M. Kern qui, dans sa critique des données relatives à cet événement, arrive à des conclusions très négatives, et considère ce prétendu concile comme une invention 2. Il est certain du moins que le rapprochement que l'on a admis comme allant de soi, se heurte à plus d'une difficulté. Le roi exprime avec une précision parfaite le but qu'il se propose par cette lettre : c'est que certains enseignements soient répandus le plus possible parmi les moines et parmi les laïques. Il ne parle ni d'une collection générale des enseignements ayant cours sous le nom du Buddha, ni d'aucune des circonstances qui, dans les traditions méridionales, caractérisent le concile de Pâțaliputra. Est-il admissible que le roi désigne simplement par le nom de mâqadha samqha une assemblée solennelle, exceptionnellement réunie, comme nous la dépeignent les témoignages singhalais? La façon même dont le roi assimile l'autorité de ses ordres à l'autorité de la parole du Buddha rend peu vraisemblable, étant données la piété et l'orthodoxie dont il se vante, qu'il s'adresse à un concile assemblé pour codifier cette parole du

¹ Cl. Burnouf, Lotus, p. 325

² Kern, II, 278 et suiv.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS, 305 Buddha. Le roi, en une occasion si grave, n'eût certainement pas employé un langage si uni, si dégagé de toute allusion à la circonstance qui provoquait son intervention. Je crois donc que, dans cette lettre, Piyadasi s'adresse simplement au clergé du Magadha, ou, comme je l'ai conjecturé, au clergé buddhique en général, pour lui recommander la diffusion active des enseignements attribués au Buddha. Et, loin d'admettre que l'édit démontre la réalité historique du concile, je serais bien plus disposé à croire, ici encore, que le souvenir des efforts faits par Açoka pour répandre la doctrine buddhique et stimuler le zèle de ses prédicateurs naturels, s'amplifiant et se précisant avec le temps dans le sens scolastique, a été ou l'origine ou le point d'attache de la tradition sur le concile prétendu.

Une des deux œuvres capitales attribuées par les Singhalais à ce synode, est l'initiative qu'il aurait prise d'envoyer dans toutes les directions des missionnaires chargés de propager la bonne loi. Là encore tout porte à penser que la chronique confisque au profit du clergé un honneur qui, en réalité, appartient au roi. L'édit de Sahasarâm-Rûpnâth (amta pi ca jânamtu) prouve que Piyadasi s'était, en dehors de tout concile, préoccupé de la propagande à l'étranger. Si j'ai bien interprêté la suite de l'édit, il aurait, en un peu plus d'un an de zèle religieux, expédié des missionnaires (vivuthas) aussi loin que possible dans toutes les directions. Nous voyons en tous cas, par le xure édit, qu'il dépêchait des envoyés

(dûtas), pour répandre ses idées religieuses, et qu'il se flattait d'avoir, dès cette époque, obtenu à cet égard certaius résultats. Il n'est guère douteux que la tradition monastique, sous l'empire de ses préoccupations spéciales, a transporté au clergé une action qui, en vérité, est partie du souverain.

Dans la légende, Açoka apparaît comme un adorateur fervent des reliques du Buddha, comme un grand constructeur de stûpas. A cet égard les monuments ne nous permettent pas d'être affirmatifs. Je ne puis que persévérer, malgré les objections de M. Bühler, dans mon explication du 1vº édit; la description qu'y fait Piyadasi s'applique, suivant moi, à des fêtes religieuses célébrées après sa conversion. A propos de ces processions, j'avais appliqué le mot vimana, dans vimânadasanâ, à des châsses chargées de reliques; j'avoue que cette interprétation, nécessairement conjecturale, me paraît aujourd'hui moins probable : il serait peu digne du zèle d'un néophyte de mettre, si on les prenait dans ce sens, les vimânadasanâ sur la même ligne que les hastidasanâ, les agikhañdhâni, etc. Je pense donc que nous n'avons dans

Il est un point important et curieux sur lequel nos inscriptions ne nous permettent pas de nous faire un jugement certain, je veux parler de l'introduction du buddhisme à Cylan. Pyadasi ne cite jamais Tambapanni que comme une limite extrême. Il me paraît cepeudant qu'il faut comprendre la grande île dans les pays évangélisés par ses soins. Autre chose est de savoir si elle a été réellement convertie dès cette époque, si ç'a été par sou propre fils, etc. Et., à cet égard, le silence des monuments semble assez peu favorable à l'autorité des traditions.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 307 les monuments aucune preuve que Piyadasi ait pratiqué le culte des reliques. Nous avons moins encore la preuve du contraire.

Il est, en revanche, un point sur lequel nous sommes en droit d'accuser résolument d'anachronisme la tradition littéraire. D'après les Singhalais, le canon des écritures sacrées aurait, dès l'époque d'Açoka, été fixé par deux conciles succesifs. Ce fait me paraît inconciliable avec le langage que tient le roi à Bhabra. Sans doute plusieurs des titres qui sont cités dans cette tablette se retrouvent dans les écritures pâlies, et l'exemple du Râhulovâdasutta est de nature à faire admettre a priori pour les autres titres que le roi avait réellement en vue des enseignements très analogues à ceux dont le texte nous a été conservé par écrit. M. Oldenberg 1 fait remarquer d'autre part que le roi n'avait pas nécessairement la prétention de citer tous les enseignements du Buddha dont il reconnaissait l'autorité. Il faut avouer pourtant que, s'il avait existé dès lors un corps d'écritures défini et consacré, il serait absolument extraordinaire que Piyadasi choisît, pour résumer l'ensemble des enseignements buddhiques, des morceaux aussi peu caractéristiques, aussi courts, aussi dépourvus d'importance dogmatique que paraissent être ceux qu'il cite, et cela, sans même faire une allusion aux grandes collections dont le titre seul eût été infiniment plus significatif, et qu'il était si naturel d'évoquer en

¹ Mahâvagga, préf., p. xi., note.

s'adressant à la représentation la plus haute du clergé et de toute l'église buddhique. On remarquera du reste que les termes employés par le texte, suneyu, upadhâlayeyu, se réfèrent uniquement à une transmission orale.

Ces indications seraient incomplètes, si nous n'examinions dans quelle mesure elles sont confirmées par les doctrines que professe l'auteur des inscriptions.

Dans l'édit spécial de Bhabra, le langage de Piyadasi est, sur plusieurs points caractéristiques, conforme aux habitudes du buddhisme littéraire. Non seulement le roi s'adresse au clergé, samgha, il le salue par une formule que consacrent en pareille occurrence les écrits canoniques; il commence par une profession de foi (pasâda) à la trinité buddhique, Buddha, Dharma et Samgha; il fait allusion à la quadruple division des fidèles en bhikshus et bhikshunis, upâsakas et upâsikâs; enfin il se réfère à certains morceaux religieux dont, on l'a vu, plusieurs au moins se retrouvent, sous une forme plus ou moins équivalente, dans le tripiṭaka.

Dans les autres inscriptions les points d'attache avec le buddhisme de nos livres sont moins apparents.

La grande prétention de Piyadasi c'est d'enseigner, de répandre et faire fleurir le dhañma. Le mot revient si fréquemment dans ses inscriptions, il y a une importance si caractéristique, qu'il est indispensable d'en fixer la portée. La note rapide que je lui ai consacrée dès le début de cette étude (1, 48 suiv.) a

ressort que dhamma désigne ordinairement pour lui

ce que nous appellerions les devoirs moraux.

D'après la définition du 11º édit de D., le dhañma eonsiste dans «l'absence du mal (âsinava), l'abondance des actes méritoires, la pitié, la charité, la véracité. la pureté de la vie». Le vine ajoute la « douceur ». Plusieurs énumérations résument les devoirs principaux qui constituent les points essentiels de l'enseignement du dhañima : l'obéissance aux pères et mères (éd. m, ıv, xı. D. ym), aux vicillards (éd. iv. D. vm), aux gurus (D. vm), les égards envers les gurus (éd. 1x), envers les brâhmanes et les cramanas (éd. 1v. D. v111), envers les parents (éd. 1v) et jusqu'envers les esclaves et les serviteurs (éd. 1x, M. D. VIII), la charité à l'égard des brâhmanes et des cramanas (éd. 111, 1x), des amis, des connaissances et des parents (éd. m, xi), et, en un passage (éd. m), outre l'apavyayatâ (?) dont le sens n'est pas encore déterminé d'une manière satisfaisante¹, la modération dans les paroles; partout, le respect de la vie des animaux (éd. 111, 1v, 1x, x1)2.

¹ L'explication tentée par M. Bühler ne me paraît satisfaisante ni au point de vue de la forme (ce locatif serait sans analogue dans le reste des inscriptions) ni au point de vue du sens qui demeure entièrement hypothétique. Quant à la traduction « modestie », proposée par M. Pischel, il l'a lui-même entourée des réserves les plus expresses.

Les idées morales qu'exprime ailleurs Piyadasi, quand il assure que la vertu est d'une pratique difficile (éd. v, v1, x, etc.), quand

Il n'y a rien là d'exclusivement buddhique. Ainsi Piyadasi peut-il dire que les rois ses prédécesseurs ont travaillé en vue du progrès du dhañma (D. va).

Le xiiie édit contient une énumération toute semblable à celles qui résument ailleurs l'enseignement du dhañma; c'est pour affirmer que les vertus qu'elle rappelle sont souvent pratiquées indifféremment par des adhérents de tous les dogmes religieux : « Partout, dit le roi, habitent des brâhmanes, des samanas ou d'autres sectes, ascètes ou maîtres de maison; parmi ces hommes, quand on veille à leurs besoins (?)1, règne l'obéissance aux supérieurs, l'obéissance aux pères et mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour les esclaves et les serviteurs, la fidélité dans les affections. » Le dhamma est ici indirectement rapporté à toutes les sectes; c'est ce sâra, cette « essence » qui leur est commune à toutes, comme le dit Pivadasi au xue édit, et dont il souhaite par-dessus tout le progrès. « C'est pourquoi l'harmonie est désirable; il faut que tous entendent et apprennent à pratiquer le dhañma de la bouche les uns des autres 2. »

il déclare qu'il considère comme son devoir de faire le bonheur du monde (éd. vI), qu'aucune gloire ne vaut à ses yeux la pratique du dhamma (x), aucune conquête les conquêtes faites au profit du dhamma (xII), quand il constate (D. III) que l'emportement, la dureté, la colère, l'orgueil sont les sources du pêché: toutes ces observations sont d'un caractère bien général; elles n'ajoutent rien à ce que nous apprenous d'autre part.

¹ La lecture vihità pujà que propose M. Bühler, au lieu de vihitallesu, ne paraît pas encore bien certaine.

² Ed. xu. Je crois maintenant que c'est ainsi qu'il fant entendre

Et cependant l'édit de Bhabra témoigne que l'emploi spécialement buddhique de dhamma était familier à Piyadasi, que le mot était dès lors associé aux deux autres termes, Buddha et Samgha, pour constituer la formule trinitaire des buddhistes. Il y a plus : partout, Piyadasi met l'idée du dhamma en relation directe avec sa conversion positive au buddhisme : il définit la première au xur édit par les mots dhammavâye dhammakâmatâ dhammânusathi; dans la seconde, son « départ pour la Sambodhi » se manifeste par la dhammayâtrâ. Au ıv édit, dans la phrase. piyadasino râno dhammacaranena bherîghoso aho dhammaghoso vimânadasanâ ca . . . , dhammacarana s'applique nécessairement à la conversion du roi et désigne spécialement son adhésion au

ce membre de phrase (l. 7). Le roi ne distingue jamais entre divers dhañmas, et ne prend pas le mot pour désigner indifféremment une croyance quelconque. Il est bien difficile d'admettre qu'il le fasse dans ce passage unique. Je préfère donc faire dépendre añamañasa, non de dhañmañ mais de sruneyu et susuñscrañ, le génitif prenant ainsi une valeur équivalente à celle qu'anrait l'ablatif, ce qui n'est pas pour nous surprendre. Dans la phrase finale de l'édit, je ne puis qu'accepter la correction de M. Bühler; je prends donc atpapasañda comme signifiant: «la croyance propre à chacun » et non « ma propre croyance ».

M. Bühler qui conteste certains détails de ma traduction est au fond d'accord avec moi sur ce point. Que l'on traduise avec lui «in Folge seiner (Bekehrung zur) Erfüllung der Gesetzes», ou, comme j'ai fait littéralement, «grâce à l'observance de la religion (par Piyadasi)», le sens est essentiellement le même, et de part et d'autre, ou admet que l'allusion porte sur la conversion du roi au buddhisme, que, par conséquent, l'expression dhammacarana caracterise suffisamment aux yeux du roi la pratique de la religion buddhique. C'est dans la manière de comprendre l'absolutif dasayitu que je

dhamma buddhique; elle trouve son expression dans des cérémonies qui relèvent du culte. Ce qui n'empêche que, presque aussitòt, dhammacarana ne désigne simplement la pratique des devoirs moraux, conformément à la valeur ordinaire qu'a le mot dhamma dans la bouche du roi.

Devons-nous en conclure que dhañma prenne successivement dans nos inscriptions deux sens différents? Ils seraient rapprochés et confondus de telle manière que, a priori, l'explication n'est guère vraisemblable. D'autre part, Piyadasi professe à coup sûr un large esprit de tolérance : il souhaite que toutes les sectes religieuses habitent partout en pleine liberté, parce que toutes poursuivent l'asservissement des sens et la pureté de l'âme (vn). Mais, si libérales que soient ses intentions, elles ne vont pas jusqu'à l'indifférence. Il n'hésite pas à interdire les sacrifices sanglants 1, si chers qu'ils puissent être à ces mêmes brâhmanes auxquels il se vante de faire

cesse d'être d'accord avec M. Bühler: il insiste sur le sens passé qu'implique la forme et applique l'allusion aux fêtes données par le roi avant sa conversion. A vrai dire le point est d'importance médiocre; mais je ne puis m'empêcher de persévérer dans mon interprétation. Il est pour moi indubitable que, si le roi avait entendu établir l'opposition que l'on admet entre le bherighoso actuel et ses anciennes fêtes religieuses, il l'eût marqué plus nettement dans les termes, dans le mouvement de la phrase. Pour ce qui est de l'emploi de l'absolutif avec un sens équivalent au participe présent, M. Bühler sait mieux que moi qu'il est de tous les instants.

¹ Les lectures nouvelles fournies par le Paṇḍit Bhagwànlâl et M. Bühler mettent hors de conteste l'interprétation qu'ils ont donnée de prajûhitariyam et de ses équivalents; il faut à cet égard rectifier

ma traduction.

l'aumône; il déconseille et ridiculise les cérémonies et les rites, consacrés par l'usage brâhmanique, qui se célèbrent aux mariages et aux naissances, dans les maladies ou au moment de partir en voyage.

Dans l'édit de Sahasarâm, la plurase sur les misam-devâ et les amisamdevâ, en supposant que l'on n'admette pas ma traduction comme définitive, exprime certainement une idée de polémique à l'égard des croyances différentes de celle du roi¹. Il est certain, comme le fait remarquer M. Bühler (p. 15), que le respect pour la vie des animaux est un trait commun dans l'Inde à plusieurs religions; il me semble pourtant ressortir du soin même avec lequel le roi limite et précise à cet égard ses volontés (D. v), qu'il n'obéissait pas à une inspiration générale, mais à un dogme cher à sa doctrine personnelle et dont il impose la pratique même à des gens qui ne s'en soucient guère. Le choix des jours réservés est caracté-

¹ M. Kern (p. 312 et suiv.) juge que les termes dans lesquels Piyadasi s'exprime à l'égard des Brâbmanes nous autorisent à rejeter l'indication de la chronique singhalaise, d'après laquelle Açoka aurait, au moment de sa conversion, cessé de nourrir des brâhmanes et leur aurait substitué des gramanas. Je le trouve bien alliematif. Antre chose est de tolérer les brâhmanes, de leur faire l'aumòne, autre chose, de s'en entourer d'une façon régulière et constante, dans son palais même. Je ne vois pour ma part aucune incompatibilité absolue entre le langage du roi et le souvenir des buddhistes du midi. Je n'ai pas hesoin d'ajouter que je n'attache pas à ce détail une importance capitale. La defaveur que je crois que le roi reconnaît lui-même avoir témoignée aux brâhmanes peut évidemment s'être manif stée d'autre facon.

ristique. Il se rapporte clairement aux fêtes du calendrier religieux des buddhistes 1.

Ce conflit de sentiments ou d'expressions n'est qu'apparent. Il y a une manière, et je crois qu'il n'y en a qu'une, de tout concilier. Il est certain que le sens de dharma, dhamma, a été petit à petit circouscrit et précisé par les buddhistes dans un emploi technique; an lieu de loi, loi morale, vertu, en général, le mot, prenant pour eux une signification spéciale, a désigné d'abord la loi propre aux buddhistes, les prescriptions morales et les principes dogmatiques tels qu'ils les entendent, ensuite les écritures mêmes où sont consignés ces principes et ces prescriptions. Mais rien ne nous force à admettre qu'une pareille acception ait été fixée dès le temps de Piyadasi, ni que, dès cette époque, même dans la formule buddha, dharma, saugha, le mot ait signifié autre chose que « la loi morale ». Sous ce point de vue, la littérature réputée orthodoxe nous offre, dans un de ses ouvrages reconnus comme les plus anciens, des rapprochements instructifs, et je suis étonné qu'on n'ait pas songé plus tôt à rapprocher de nos inscriptions le langage du Dhammapada pâli.

En ce qui concerne d'abord l'emploi du mot dhañma, le Dhammapada, de même que nos textes, le connait dans la formule toute buddhique du triçarana (v. 190); cependant les épithètes dont il y est ordinairement accompagné, ariyappavedita (v. 79)

¹ Cf. Kern, Geschied, van het buddh., II, 206 et suiv.

sammadakhâta (v. 86), uttama (v. 115), sammâsambuddhadesita (v. 392), montrent bien qu'il n'est pas immobilisé dans une acception étroite et technique. On en peut juger du reste par les vers 256 et suiv., où le mot est appliqué exactement comme le pourrait faire Piyadasi, par le vers 393 qui est si bien dans le ton de nos monuments :

yamhi saccañ ca dhañmo ca so sukhî so ca brâhmano.

Le sens se généralise encore davantage dans des passages comme 167-169 et dans les cas où le mot est employé au pluriel, comme vers 1, 82, 273, 278-279, 384. Saddhamma sert plus particulièrement à désigner la loi buddhique (v. 60, 182); mais on peut juger par le vers 364 à quel point les deux termes dhamma et saddhamma se rapprochent et se confondent :

dhañimàràmo, dhañimarato, dhañimañi anuvicintayañi dhañimañi anussarañi bhikkhii saddhañimà na parihàyati.

Le vers 183 :

sabbapåpassa akaraṇañ kusalassa upasampadà sacittapariyodapanañ : etañ buddhàna sàsanañ

ne peut manquer de remettre en mémoire le passage du n° édit sur colonnes, où Piyadasi définit le dhañma : apâsinave bahakayâne, etc.

Le ton général et les points principaux de l'enseignement moral présentent de part et d'autre les analogies les plus sensibles. Je n'en puis relever que quelques traits. Sur la nécessité d'un effort persévérant pour avancer dans la vie morale, le roi revient avec une insistance (éd. v1, x, etc.) qui n'est pas moindre dans le Dhammapada; il suffirait de citer le chapitre sur l'appamâda (v. 21 et suiv.). Comparez vers 7, 116, etc. Je citerai encore le vers 23, où l'épithète dalhaparakkama rappelle ce mot parâkrama employé par le roi avec une si visible prédilection; les vers 24, 168, 280 pour un emploi du thème utthâ comparable à celui qu'en font nos inscriptions (G. vi, q et 10 et peut-être J., éd. dét. I, 7); enfin le vers 163 où la remarque sukarâni asâdhûni fait exactement pendant aux idées exprimées dans notre ve édit. Des deux côtés on inculque la nécessité de l'examen intérieur (Dhammap., v. 50; D. m), les égards pour tous et en particulier le respeet des vieillards (Dhammap., v. 109; éd. 1v, v, ix etc.), la réserve dans les paroles (Dhammap., v. 133 ; éd. m., xn). Le vers 234 qui fait de la véracité, de la mansuétude, de la charité, les trois vertus fondamentales, se compare aux deux passages du ne et du viie-vine édit sur colomies qui rapprochent de même sace, dayâ, dâne. Si le roi recommande l'ahimsà et supprime de sa table la chair des animaux, le Dhammapada exalte les munis ahiñsakas (v. 225) et recommande une exacte tempérance (v. 7, al.).

Les coïncidences les plus frappantes sont peutêtre celles qui portent sur des détails de forme. La formulé affectionnée par le roi, sádhu dánañ, etc., se retrouve dans le Dhammapada, vers 35 : cittassa L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 317 damatho sâdhn, vers 360 : cakkhunâ sañvaro sâdhu, etc. Des ixe et xie édits, on rapprochera le vers 354 :

sabbadânañ dhammadânañ jinâti, etc.;

de l'emploi fréquent du thême ârâdh, l'expression du vers 281, ârâdhaye maggañ; de la locution dhañmañ anuvaṭṭati, le dhañmanuvaṭṭno du vers 86; de dhañmâdhithâne à Dh. (v. 26), dhañmaṭṭha des vers 217, 256 et suiv.; de dhañmarati à Kh. et K. (xm, 16 et 12, cf. la fin du vm² édit), la recommandation du vers 88: tatrâ(seil. dhamme)bhiratiñ iccheya.

Les vers 11-12

asàre saramatino sàre ca asâradassino, etc.

témoignent au moins d'un usage du mot sâra extrêmement analogue à celui qui se révèle dans le xu° édit à propos de la sâravadhi. Piyadasi se propose l'enseignement du dhamma: dhammasa dipanâ (xu° éd.); c'est, suivant le vers 363, la fonction même du bhikshu: attham dhammanca dipeti; il ne voit de vraie gloire que dans la diffusion du dhamma (x° éd.); suivant le Dhammapada (v. 24)

..... dhammajivino appamattassa yaso bhivaḍḍhati;

e'est dans le dhamma qu'il place le bonheur (D. 1, 9, etc.); d'après le vers 393 du Dhammapada,

yamhi saccañ ca dhammo ca so sukhî...

Pour le roi ce bonheur est à la fois le bonheur en ce monde et le bonheur dans l'autre; c'est la formule

même de la récompense qu'il promet sans se lasser; elle se retrouve non moins fréquente dans le Dhammapada, vers 16, 132, 168, 177.

L'esprit de tolérance du roi n'est pas lui-même étranger au livre canonique. Non seulement le vers 5 y recommande d'une façon générale la mansuétude, l'oubli des haines; loin de traiter en ennemis le brâhmane et le brâhmanisme, il en rapproche le nom de celui du bhikshu:

santo danto niyato brahmacârî sabbesu bhûtesu nidhâya daṇḍañi so brâhmaṇo so samaṇo sa bhikkhu (v. 142).

A côté du Bhikkhuvagga, il consacre tout un chapitre à exalter, sous le nom du brâhmane, la perfection telle qu'il la conçoit, et pourtant il n'oublie pas que le brâhmane est le représentant d'un culte différent (v. 392). Ce culte, il ne le réprouve pas violemment, mais, comme le fait Piyadasi à l'égard des cérémonies (mañgala), il en proclame l'inutilité, v. 106-107. Il rapproche enfin la sâmañatâ et la brâhmañatâ, la qualité de çramaṇa et la qualité de brâhmane (v. 332), comme le roi lui-même associe brâhmanes et çramaṇas.

Ces comparaisons sont loin d'épuiser le nombre des rapprochements possibles: surtout elles ne peuvent rendre cette impression générale qui a bien aussi sa valeur et qui ne peut résulter que de la lecture parallèle des deux séries de textes. Telles qu'elles sont, elles me paraissent de nature à justifier une L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 319 conclusion importante : c'est que les idées et le langage qui se manifestent, au point de vue religieux, dans nos inscriptions, ne peuvent pas être considérés comme l'expression isolée de convictions ou de conceptions individuelles. Un livre réputé canonique nous en offre l'équivalent assez exact pour nous donner le droit de penser qu'ils correspondent à un certain état du buddhisme, antérieur à celui qui a trouvé son expression dans la plupart des livres qui nous sont parvenus, qu'ils correspondent à une certaine période dans le développement chronologique de la religion de Çâkya.

Justement, certains indices semblent de nature à rapprocher Piyadasi et le Dhammapada.

Nous sommes assez accoutumés à voir les rois de l'Inde porter plusieurs noms différents pour que la double dénomination de Piyadasi et d'Açoka ne puisse nous surprendre. Encore serait-il curieux d'en découvrir la cause particulière, d'autant plus que le mot Açoka n'est point, par sa signification ou son fréquent usage, de ceux qui paraissent désignés pour cet emploi de surnom. Nous avons vu comment la chronique singhalaise assure que Açoka prit le nom de Dhammâsoka au moment de sa conversion au buddhisme. Il est croyable, en effet, que son vrai nom était Priyadarçin, puisque c'est le seul qu'il s'applique lui-même. On serait ainsi amené à penser que, en réalité, le roi ne prit qu'à sa conversion le nom d'Açoka ou Dharmâçoka, qu'il jugea inopportun de l'employer dans ses monuments et

d'apporter au milieu de son règne un changement si considérable dans le protocole de sa chancellerie; mais, d'autre part, ce nom, naturellement cher aux buddhistes dont il rappelait et consacrait le triomphe, s'établit dans leur souvenir, au point de rejeter dans l'ombre celui qu'avait porté le roi dans ces premières années, antérieures à sa conversion, que la tradition littéraire nous peint sous des couleurs si sombres. Cette conjecture, qui paraît expliquer assez bien les faits qui sont en jeu, m'est inspirée par deux ordres de passages que je relève dans le Dhammapada. Le mot çoka « chagrin » est employé par le Dhammapada avec une apparente insistance, par exemple dans les vers 212-216, conçus sur ce type commun:

Piyato jâyatî soko piyato jâyatî bhayam piyato vippamuttassa natthi soko kuto bhayam;

et au vers 336:

yo ve tam sahati jammim tanhan loke duraccayam soka tamha papatanti udabindu va pokkhara.

Au vers 195, les buddhas et les çrâvakas reçoivent l'épithète *tiṇṇasokapariddava*.

De cet emploi de soka se déduit l'adjectif asoka, comme dans le vers 412:

yodha puññañ ca pâpañ ca ubho sañigañ upaccagâ asokam virajañ suddhañ tam ahañ brùmi bràhmaṇañ.

Le mot se retrouve au vers 28:

pamādam appamādena yadā nudati paņḍito pañāāpāsādam āruyha asoko sokinim pajam pabbataṭṭho va blummaṭṭhe dhiro bāle avekkhati.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 321 La même pensée est exprimée au vers 172 :

yo ca pubbe pamajjîtvâ pacchâ so nappamajjatî so imañî lokañî pabhâseti abbhâ mutto va candimâ.

La première stance comprend six pàdas, ce qui est de nature à faire supposer d'abord quelque interpolation; et en effet le double pâda du milieu pañnapasadam, etc., se peut supprimer sans en rien altérer le sens général; il paraît d'ailleurs manquer dans la version que reproduit la traduction chinoise 1. A vrai dire, il se relie assez mal à l'ensemble de la phrase; il y faudrait au moins un va ou iva. J'ai peine à croire que ce demi-vers ne soit pas une addition destinée à expliquer et à compléter la pensée générale par une allusion à notre Açeka-Piyadasi. Sous ce jour, l'emploi de paja qui désigne bien les «sujets» d'un roi, l'emploi de cette figure peu commune, paññâpâsâda « le palais de la Sagesse », prennent une signification nouvelle. Bien que porté à admettre que le demi-vers en question est une addition, qu'il ne faisait point d'abord partie intégrante de la stance, j'imagine qu'il n'en fausse pas le sens et que peut-être le premier auteur avait en effet en vue l'allusion qu'il exprime. La pensée d'une pareille allusion dans la stance 172 explique fort bien ce que, dans toute autre hypothèse, l'expression imam lokam pabhâseti aurait, dans ce vers et dans le suivant, d'excessif et d'emphatique. J'ajonte que ce précédent me semble de nature à éveiller, à l'égard des vers 2+2

¹ Cf. le Dhammapada de Beal, p. 70.

et suivants cités tout à l'heure, une idée analogue, et l'on peut se demander si, dans le premier, qui a servi de prototype aux autres, l'opposition entre piya et çoka ne s'inspire pas précisément d'un jeu d'esprit sur le double nom de Piyadasi et Açoka.

Ces indices sont répandus un peu partout dans l'ouvrage; ils se confirment les uns les autres; et l'on en peut, je crois, inférer que la composition générale du livre, je ne dis pas sa fixation définitive, ni surtout sa rédaction sous la forme qui nous est parvenue, remonte à un temps peu éloigné de Piyadasi, à une époque où son souvenir était encore vivant. Ce n'est pas le lieu de rechercher s'il s'y pourrait découvrir d'autres présomptions qui fussent de nature à confirmer les nôtres. Il suffira de constater que, par des raisons absolument différentes, on a généralement considéré le Dhammapada comme un des textes buddhiques les plus anciens 1. Je ne prétends cependant attribuer à l'hypothèse que j'ai été amené à signaler ni plus de certitude ni plus d'importance qu'il ne convient. Je reviens à ma conclusion générale sur le buddhisme de Piyadasi.

A mon avis, nos monuments sont les témoins d'un état du buddhisme, sensiblement différent de ce qu'il est devenu plus tard; il nous y apparaît comme une doctrine toute morale, médiocrement préoccupée de dogmes particuliers et de théories abstraites, peu embarrassée d'éléments scolastiques et monastiques, peu portée à insister sur les divergences qui

¹ Cf. Fausböll, préf., p. vi et suiv.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 323 la séparent des religions voisines, prompte à accepter les termes et les formes consacrées quand elles n'offensent pas son idéal moral, dépourvue encore de textes fixés par l'écriture et à coup sûr d'un canon régulièrement défini. Autant qu'il nous est possible d'en juger, le caractère des quelques morceaux énumérés par Piyadasi à Bhabra s'accorde tout à fait avec un pareil état du buddhisme. Une autre remarque encore a son prix : nulle part, dans les récompenses qu'il offre en perspective à la vertu, Piyadasi ne fait allusion au nirvâna; c'est toujours du svarga qu'il parle (éd. vi, ix; Dh. éd. dét. i); sans doute le roi peut choisir de préférence un terme familier à tous les esprits, plus aisément commun à toutes les doctrines. Malgré tout, ce silence absolu me semble significatif; il indique bien une époque antérieure aux développements métaphysiques et spéculatifs.

L'histoire du buddhisme implique, suivant moi, une période, encore voisine des origines, marquée d'un caractère plus populaire, moins déterminée au point de vue dogmatique, moins isolée au point de vue légendaire, où a dù se manifester librement l'originalité essentielle de la doctrine, qui est fondée sur la prédominance conquise par la préoccupation morale sur les pratiques et les œuvres de la liturgie. Cette période me paraît être une sorte de postulat historique nécessaire; je crois que les inscriptions de Piyadasi nous en conservent la trace, le témoignage direct.

Les choses changèrent bientôt d'aspect; et les traits particuliers de cette époque ancieune se brouillèrent vite dans la tradition. C'est ce qui ressort des quelques comparaisons que nous avons pu instituer entre le témoignage des monuments et les données littéraires. Le caractère même et la personne d'Açoka ont subi, dans la légende ou dans la chronique, des altérations analogues à l'évolution qui s'est produite après lui.

Açoka y est devenu un type sans individualité et sans vie, son histoire un thème de légendes édifiantes, son nom un point d'attache pour des développements moraux. On a noirci sans mesure ses commencements pour mieux faire ressortir les vertus que lui aurait inspirées sa conversion; on a modelé la fin de sa carrière, en le mettant aux pieds du clergé, en le représentant comme une sorte de maniague de l'aumone, sur un idéal de perfection monastique qui paraît admirable aux Hindous mais qui n'est pas pour nous séduire. Ses inscriptions ne fournissent à ces données exclusives aucune confirmation. M. Kern. influencé par la légende, estime bien que, vers sa fin, Piyadasi se montre intolérant et bigot 1; il découvre dans les derniers édits l'expression d'un véritable fanatisme; le ton et la suite des idées feraient naître la pensée que l'esprit du prince a dù baisser, et, si tous ses édits portent plus ou moins des traces d'un esprit troublé, les derniers morceaux seraient des spécimens

Kern, II, 307 note.

de bavardage insensé ¹. Ce jugement repose essentiellement sur cette idée fausse que l'édit de Sahasarâm appartiendrait aux derniers temps du règne de Piyadasi. J'avoue que, pour ma part, je n'y puis découvrir aucun prétexte à des accusations si véhémentes. Mais M. Kern est, en général, très dur pour le pauvre Piyadasi : quand il juge que le xmº édit, celui qui a trait à la conquête du Kalinga, laisse une impression d'a hypocrisie » ², je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'obéisse à une mauvaise humeur préconçue contre un roi dont le cléricalisme l'agace.

Le caractère de Piyadasi a été en général apprécié plus favorablement. On ne saurait, ce me semble, nier sans injustice qu'il fait preuve, dans ses édits, d'un esprit de modération, d'une élévation morale, d'un souci du bien public, qui méritent l'éloge. Il possédait d'origine un goût d'entreprise, des qualités énergiques dont témoigne la conquête du Kalinga. Sa conversion n'a-t-elle pas compromis la vigueur native de son tempérament? La chose est d'autant plus possible que c'est l'effet qu'a généralement produit le buddhisme, non pas seulement sur des individus, mais sur des nations entières. De là à en faire l'être enfantin et gâteux que l'on dit, il y a loin. C'est le sentiment religieux qui lui a inspiré l'idée de graver des inscriptions dans tout son empire. Nous ne l'apercevons ordinairement que sous cet

¹ Kern, II, p. 319.

² Ibid., p. 315.

aspect; mais la volonté qu'il exprime en si grand détail d'être continuellement tenu au courant des affaires, de les expédier sans retard, ne donne pas l'idée d'un prince fainéant.

J'ai peur aussi que, à certains égards, il ne porte, au delà de toute équité, la responsabilité de la langue assez lourde et maladroite qu'il parle dans ses monuments. Évidemment la langue, la prose tout au moins, n'avait pas eneore de son temps, conquis cette expérience, cette liberté d'allures qui donnent à la pensée un tour net et précis. Sa phrase est souvent brève, heurtée même, toujours peu variée. C'est un navigateur novice qui n'aime pas à s'éloigner de la côte. Quand, par malheur, il s'embarque dans une période, il n'en sort qu'à grande peine; l'aisance lui manque complètement. Le vêtement mal ajusté fait tort à l'esprit qui s'y embarrasse. Cet esprit ne fut peut-être ni très vaste ni très ferme; il fut certainement animé d'intentions excellentes, plein de l'idée du devoir moral et de sentiments d'humanité. Par les efforts de diverse nature dont il puisa l'inspiration dans son zèle pieux, par ses relations avec les peuples étrangers à son empire, avec les populations les plus reculées de la presqu'île, par les monuments épigraphiques ou autres dont il fut le créateur, Piyadasi rendit certainement des services à la culture générale de l'Inde. Ce sont des mérites dont il faut lui tenir compte.

La langue de nos inscriptions ne présente guère, surtout au point de vue grammatical, d'obscurités impénétrables. Elle est largement éclairée par la comparaison des idiomes analogues qui nous sont familiers par la littérature. Cependant les particularités orthographiques ou dialectales qui distinguent les différentes versions, la place chronologique qui appartient à nos monuments, prêtent à leur étude philologique une importance sur laquelle il n'est pas besoin d'insister.

Je me propose de résumer d'abord, dans un inventaire aussi condensé que possible, tous les phénomènes grammaticaux dignes d'intérêt; j'en tirerai, dans une seconde partie, les conclusions générales; je m'efforcerai de déterminer la vraie nature des procédés orthographiques, de marquer la portée des différences dialectales, de grouper les indices qui sont propres à éclairer l'état du développement linguistique au milieu du me siècle.

La condition présente des pierres ne permet pas d'espérer, malgré des progrès incessants dans le déchiffrement, que les textes soient jamais fixés avec certitude. Nos fac-similés sont encore, au moins pour plusieurs versions, d'une insuffisance regrettable.

Il n'est donc pas possible d'établir une statistique véritable des formes; et il est entendu que plusieurs

des faits qui vont être énoncés, s'ils sont rares et exceptionnels, ne sont pas à l'abri du doute. Par bonheur, les phénomènes caractéristiques reparaissent assez souvent pour se laisser solidement établir; et ce qui reste d'incertitude n'est pas pour compromettre les inductions générales.

1° LA GRAMMAIRE DES INSCRIPTIONS.

GIRNAR.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

Changements quantitatifs. — Sauf quelques cas spéciaux, je ne fais pas rentrer ici, ni dans la suite, sous cette rubrique, les mots dans lesquels l'allongement ou le raccourcissement est compensatif et s'explique soit par la simplification, soit par le redoublement de la consonne suivante. Il va sans dire que, parmi les changements de quantité signalés, un grand nombre peuvent être et ne sont qu'apparents, étant imputables à des inadvertances des graveurs ou à des lectures inexactes.

Voyelles allongées. — Ânaŭtaraŭ, x1, 8; asaŭpratipati, 1v, 2; âsu (= syuḥ), x11, 7; abhiramakâni, v111, 2; cikichâ, 11, 5; ũâtîkâ, v, 8; vipûle, v11, 3; vijayamhi, x111, 10; tâthâ, x1, 4; madhûritâya, x1v, 4. Å la fin

des mots : câ, IV, 11; esâ (nom. masc.), XIII, 4; mitâsamstuta, III, 4; nû, I, 2; XIV, 2; parâpâsamdagarahâ, XII, 13; sarvatâ, II, 6; tatâ, XII, 8; XIII, 4; tatrâ, XIII, 1; etamhì, IX, 2; pamthesâ, II, 8.

Régulièrement, une voyelle longue devient brève soit devant un groupe de consonnes, même lorsque, comme ici, il n'est pas figuré par l'écriture, soit devant l'anusvàra. Mais quelquefois, au redoublement de la consonne est substitué l'allongement compensatif de la voyelle précédente : dhâma, v, 4; vâsa, v, 4 al. Quelquefois la voyelle est maintenue longue quoique nasalisée : annvidhiyatâm, x, 2; atikâmtam, viii, 1; susrusatâm, x, 2; vihârayâtâm, viii, 1; samucerâm, xiii, 7. Il y faut peut-être ajouter plusieurs des cas où \hat{a} représente un $\hat{a}\tilde{m}$ sanscrit (cf. ci-dessous, Voyelles nasalisées). Quelquefois enfin la longue est maintenue devant un complexe de consonnes : bâmhana, IV, 2; VIII, 3; XI, 2; nåsti, passim; råstika, v, 5; tadåtpane, x, 1; åtpa-, passim; et devant une muette suivie de r : bhrâtrâ, ix. 6; måtram, xiii, 1; paråkramåmi, v, 11; paråkramena, vi, 14.

Voyelles raccourcies. — Áradhî, 1x, 9; âradho, x1, 4; etarisañ, 1x, 4; dane, 1x, 7; opayâ, v111, 5; ñatikena, 1x, 8; susrusâ (une fois susûsâ). A la fin des mots: mahaphale, 1x, 4; prâṇa, 1, 10; 111, 4; râja, v, 1; tada, x111, 5; tatha, x11, 6 (plusieurs fois tathai); yatha, 111, 3 (plusieurs fois yathâ); va (dans le sens de vâ), v, 8, 5; v1, 2, 3, 9, etc.

Changements qualitatifs. — Pirimda ou pârimda = pulinda (?), xiii, 9. Eta (= atra) viii, 1, 3; ix, 3. E s'affaiblit en i dans ovâditavya (pour°de°) ix, 8; likhâpayisam, xiv, 3 (pour le°). — La voyelle ri s'écrit ra dans vrachâ, ii, 8; — a dans bhati, xii, 6; vaḍhî, xii, 2, etc.; bhataka, ix, 4, etc.; daḍha, vii, 3; kata, passim; kaca, ix, 8; maga, i, ii, i2; magavyâ, viii, i; suhadaya, ix, 7; usaṭa, x, 4; vistata, xiv, 2; vyâpata, passim; — i dans târisa, iv, 5; etârisa, ix, 7, etc; yârisa, xi, i, etc.; — u dans paripuchâ, viii, 4; vuta, x, 2.

Additions et suppressions. — Additions : a dans garahâ, xii, 3; garahati, xii, 5; i dans ithî, xii, 9; u dans prâpuņoti, xiii, 4.

Suppressions : a dans pi (passim) pour api qui est conservé 11, 2; i dans ti (v, 8; x11, 11) pour iti, qui est conservé cinq fois; e dans va pour eva (passim);

Contractions. — ava en o dans orodhana (passim); ovâditavya, ix, 8; aho, iv, 3, si j'ai raison de l'expliquer = $athav\hat{a}$; — a(l)u en o dans kho; — $a(y)\hat{u}$ en o dans mora, i, i i; — a(v)i en ai dans thaira, iv, 7; v, 7; viii, 3; — a(y)i en e dans vijetavya, xiii, i i, et plusieurs fois dans la formative du causatif, $h\hat{a}pesati$, etc. Cf. plus bas; — ayo en ai dans traidasa, v, 4; — ya en i dans $paricijitp\hat{a}$, x, 4; — iya en e dans etaka, xiv, 3; — si petenika, v, 5, représente bien une déformation de $pratishth\hat{a}na$, nous y aurions la contraction de a(t)i en e.

Voyelles nasalisées. — La nasale, soit devant une consonne, soit à la fin des mots, est, sauf deux cas où l'm final est conservé par le sandhi, exprimée invariablement par l'anusvâra. L'anusvâra est omis dans un certain nombre de cas, comme âcâyika pour °kam, v1, 7; -pâsamada pour °dam, x11, 4; avihisâ pour °himsâ, 1v, 6, etc. Ces omissions, dont plusieurs ne sont sans doute qu'apparentes et tiennent à l'état de la pierre, sont en tous eas accidentelles, imputables à la négligence du graveur. Je n'y insiste pas.

Certains cas semblent impliquer l'équivalence de la voyelle longue et de la voyelle nasalisée : âparâtâ, v, 5; atikâtam, 1v, 1; v, 3; v1, 1; sasumså, x111, 3; niyâtu (= niryântu), 111, 3; pâdâ, 11, 2; susrusâ (aceusatif), x, 2; $nic\hat{a}$ (= $nitya\tilde{m}$), v11, 3; $p\hat{u}j\hat{a}$ (acc.), XII, 2, 8; $va\tilde{m}$ (= $v\hat{a}$, vai), XII, 6; $s\hat{a}m\hat{c}a\tilde{m}$ (nom. pl. mase.?), n, 3. Mais dans la plupart de ces exemples la voyelle nasalisée est longue d'origine; on peut donc admettre que l'anusvàra est tombé. Il se peut du reste que, dans certains cas, la confusion entre \hat{a} et $a\tilde{m}$ soit le fait de la lecture. Le second ude susrusâ étant ici presque toujours écrit bref, il est à croire que l'anusvâra de susumså est une inadvertance du scribe; la lecture sâmicañ et son interprétation ne sont pas certaines. Il ne resterait donc que nicâ, un exemple unique, base de déductions trop fragile. Peut-être cependant faut-il ajouter età, ix. 5, qui serait = $eta\tilde{m}$ (n. s. n.), à moins qu'il ne soit : etàni.

Dans un cas aussi, karu, xi, 4 (cf. karañ, xii, 4), añ paraît remplacé par u; et quelquefois par e: dans athe, vi, 4, 5; yute, iii, 6; save (sarve) kâle, vi, 3, 8. Mais plusieurs de ces faits laissent place, on le verra, à une autre interprétation.

Dans pravâsammli, 1x, 2, la nasale est écrite double, par un abus qui est trop fréquent dans les manuscrits pour nous étonner.

CONSONNES.

Consonnes simples. — Changements. — gh en h, dans lahukâ, xii, 3; — les dentales en cérébrales, dans: paṭi- pour prati (passim); peut-être prați dans hiramṇapraṭividhâno, viii, 4, mais pra est douteux; usaṭa, x, 4; osaḍha, iii, 5; vaḍhî, xii, 2, 8, 9 (à còté de vadhi, iv, ii); dasaṇâ, iv, 3; dasaṇe, viii, 3 (darsanam, viii, h); prâpuṇoti, xiii, h; yoṇa, v, 5¹; — th en h dans aho (athavâ); — d en r dans târisa, etârisa, yârisa; — bh en h dans le thème bhū; hoti, ahumsu, etc.; l en r, si pirimda ou pârimda, xiii, 9 est — pulinda. Si petenika, v, 5, est bien issu de pratishṭhâna, ce serait un exemple de la perte de l'aspiration, t pour ṭh.

Suppressions et additions. — Suppression d'une syllabe entière dans athâ (= athâya), x11, 9; ilohika, x11, 12; ilohuca, x1, 4 (pour ihalo°); chute de l'y

 $^{^1}$ L η cérébral est toujours conservé dans le thème; il ne paraît jamais dans les désinences, même là où il devrait exister d'après la règle sanskrite, comme dans devánampriyena, etc.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 333 initial dans *âva*(*yâvat*), v, 2, al.; d'une consonne médiane dans *kho* (*khalu*), *mora* (*mayûra*). — Addition d'un v dans vata (*akta*) ix, 6, etc.

Consonnes groupées. —

kt devient t: abhisita, etc.

ky devient k : saka, xIII, 6.

kr devient k : atikâmtam, vIII, 1, etc.; parâkâmate, x, 3, etc. Il est conservé dans parâkramâmi, vI, 11; parâkramena, vI, 14.

ksh devient ch: achâti, xIII, 7; chaṇati, XII, 5; chudaka, XII, 4, etc.; samchâya, XIV, 5; vrachâ, II, 8; — kh, dans ithijhakhamahâmâtâ, XII, 9; khamitave, XIII, 6; samkhitena, XIV, 2.

qn devient g: agikhamdhani, 1v, 4.

gr devient g: agena, x, 4, etc.

 $j\tilde{n}$ devient $(\tilde{m})\tilde{n}$: $kata\tilde{m}\tilde{n}at\hat{a}$, vII, 3, etc.; $\hat{a}\tilde{n}apa$ - $y\hat{a}mi$, vI, 6, al.

dy devient d dans pâdâ (pândyâḥ), II, 2.

ny devient mn : anamna, vi, 11; hiramna, vii, 4.

tm devient tp dans âtpa-, x11, 3, 4, 5, 6.

tth devient st dans ustâna, vi, 9, 10.

ty devient c: âcâyika, v1, 7, etc.

tr devient t, comme dans bhâtâ, x1, 3, etc. Il est conservé dans bhrâtrâ, 1x, 6; mâtram, x111, 1; mitrena, 1x, 7; paratrâ, v1, 12; prapotrâ, 1v, 8; potrâ, 1v, 8; putrâ, 1v, 8, al.; sarvatra, v1, 8, al.; savatra, v1, 4; tatrâ, x111, 1; tatra, x1v, 5; yatra, 11, 7.

tv devient tp: alocetpå, xiv, 6; årabhitpå, 1, 3; catpåro, xiii, 8; dasayitpå, xiv, 4; hitatpå, vi, 11;

paricijitpå, xiv, 4; tadåtpane, x, 1. Il devient t dans satiyaputo, 11, 2, si l'étymologie proposée par M. Bühler est exacte.

ts devient ch dans cikichâ, 11, 4, etc.: — et s dans usatena, x, 4.

ddh est conservé : vadhi, 1v, 11, ou plus ordinairement changé en dh dans vadhi, x11, 9, al.

dy devient j dans aja, iv, 5; — y dans ayana, vi, 4. dr devient d: chudaka, etc.

dv est conservé: dve 1, 11, al.; dvâdasa, 1v, 12, al. dhy devient jh: majhama, x1v, 2, etc.

dhr devient dh : dhuva, 1, 12, etc.; paraît conservé dans $(a)\tilde{m}dhra$ -, xIII, 9, d'après la lecture de M. Bühler.

ny devient $\tilde{m}\tilde{u}$, \tilde{n} : $a\tilde{m}\tilde{n}e$, v, 5, etc.; $ma\tilde{n}ate$, x, 1, etc. L'orthographe $\tilde{n}ay\hat{a}su$, pour $niyy\hat{a}su$, vIII, 1, se rattache, d'une façon plus ou moins arbitraire, \hat{a} cette transformation de ny en \tilde{n} .

pt devient t: asamâtam, xiv, 5, etc.

pr devient p: pakarana, xII, 3; devânampiya, xIII. 9, etc.; — est conservé dans: asampratipati, IV, 2; devânampriya, I, I, 5, 6, 8; II, I, 4; IV, 2, 5, 8, 12; V, I; VIII, 2; IX, I; X, 3; XI, I; XIV, I; prâcamtesu, II, 2; prâdesike, III, 2; prâpunoti, XIII, 4; prakarana, XII, 4; prajâ, V, 7; prajûhitavyam, I, 3; prâna, I, 9, 10; III, 5; IV, I, 5; XI, 3; prapotâ, VI, 13; prapotrâ, IV, 8; pratipati, XI, 2; peut-être prațividhâno, VIII. 4; prarajitâni, XII, 2; pravâsammhi, IX, 2; priyadasi, IV, 1, 5, 8, 12; VIII, 2; X, I.

bdh devient dh : ladhesu, xiii, 1, etc.

br devient b:bamhaṇa, passim; paraît conservé dans brâmhaṇa, iv. 2, 6.

bhy devient bh: ârabhisu, 1, 9; ârabhare, 1, 11. bhr devient bh: bhâtâ, x1, 3, etc.; est conservé dans bhrâtrâ, 1x, 6.

my est conservé : samyapratipati, 1x, 4; x1, 2.

mr devient mb : tambapamni, 11, 2.

rg devient g:svaga, passim.

rgh devient gh: digha, x, 1.

rc devient c: vacabhûmikâ, x11, 9, etc.

rn devient $\tilde{m}n$: $ta\tilde{m}bapa\tilde{m}n\hat{i}$, n, 2.

rt devient t, comme anuvatare, xiii, 9, etc.; — t dans sañvața, iv, 9; v, 2.

rth devient th, comme atha, passim.

rd devient d: mådava, xm, 7.

rdh devient dh, comme dans vadhayisati, 14, 7, etc.;

— dh, comme dans vadhayati, x11, 4, etc.

rbh devient bh : qabha, yı, 3.

rm devient mm: kamme, etc.; dhâma, v, 4.

ry devient y : niyâtu, 111, 3.

rv devient v: puva, v1, 2; sava, passim; — est conservé dans purva, v, 4; sarva, v1, 9 (et trois autres fois); sarvata, v1, 1; x1v, 2 (et quatre autres fois); sarvatra, v1, 8 (et trois autres fois); sarve, v1, 8 (contre dix-huit sava ou savata).

 $r_{\mathcal{G}}$ devient $r_{\mathcal{G}}$ dans darsana, viii, 4, etc.; — devient s dans $dasan\hat{a}$, iv, 3.

rsh devient $s:vasa\left(vasa\right)$, viii, $\left(2\right)$, al.

rshy devient s dans kâsati (pour kar[t]shyati), v, 3; kâsañti, vII, 2.

rh devient rah : garahû, etc.

lp devient p:apa, passim.

ly devient l: kalâna, v, 1, al.

vy est toujours conservé : apavyayatâ, III, 5; divyâni, IV, 4, etc., excepté dans pûjetayâ, XII, 4.

vr devient v: pravajita, x11, 2, etc.

çe devient ch : pachâ, 1, 12.

cy devient s: pasati, 1, 5; — ou siy: pative siyehi, x1, 3.

çr devient s: susûsâ, III, 4, etc.; — ou sr dans bahusruta, XII, 7; susrusâ, XII, 22; XI, 2 (et trois autres fois); sramaṇa, IV, 2 (quatre fois samaṇa); srâvâpakam, VI, 6; sruṇāju (?), XII, 7; susrusatâm, XII, 2.

çv devient sv : sveto dans l'épigraphe qui accompagne l'éléphant.

shk devient k dans dukata, v, 3; dukara, v, 1, al. shtr devient st: råstika, v, 5.

shth devient st: adhistâna, v, 4; seste, 1v, 10; nistâna, 1x, 6; tistamto, 1v, 9; tisteya, v1, 13.

sk devient kh : aqikhamdhani, 18, 4.

st est conservé : asti, passim; etc.; — devient st dans anusasti, viii, 4, al.

sth devient st dans gharastâni, x11, 1; — et sṭ dans sṭita, v1, 4.

sm devient mh, par exemple dans les locatifs en mhi.

sy devient s, par exemple dans les génitifs en asa. sr devient s: parisava, x, 3, etc.; — est conservé dans nisrita, y, 8; sahasra, t, 9; xIII, 1.

sv est conservé : sraga, vi, 12, al., etc., excepté dans sakañ, ix, 5.

hm devient mh; c'est du moins ainsi que je crois qu'il faut lire le groupe Q, qui, à la rigueur, se pourrait aussi lire hm.

SANDHI.

Le sandhi ne se produit guère qu'entre les parties d'un mot composé et, une règle presque invariable entraînant la chute des consonnes finales, il est à peu près exclusivement vocalique.

L'anusvàra final est changé en m dans : katavyam eva, IX, 3; evam api, II, 2. Je signale encore la forme añamaññasa, XII, 7.

Un d final est maintenu dans tadopayâ, vm, 5; tadaññathâ, xu, 5.

a+a donne â, excepté dans dhâmadhistânâya, v, 4; dhamanugaho, 1x, 7. Dans nâsti (passim), la longue est maintenue malgré la consonne double qui suit.

a+i donne e dans vijayechâ, xiii, 11¹.

a + u donne o dans manusopagâni, 11, 5.

a + e donne e dans tenesa, viii, 3; ceva, iv, 7.

 $\hat{i} + a$ donne \hat{i} dans ithijhakhamahâmâtâ, xu, 9.

u+u donne o dans pasopagâni, u, 6, forme singulière qui paraît garantie par les autres versions.

FLEXION.

Il est entendu que, sauf quelques cas particuliers, je ne relèverai pas expressément les modifications

L'interprétation de M. Bühter supprimerait cette combinaison.

qui ont un caractère purement mécanique, n'étant que l'application des règles phonétiques qui viennent d'être indiquées.

GENRES.

La distinction entre le masculin et le neutre tend à s'affaiblir; c'est évidenment sous l'influence de l'orthographe màgadhî, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure.

DÉCLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

Elle tend à se fondre dans la déclinaison des thèmes en a: parishad devient parisà; karman, devenu kaŭma, se décline comme un neutre en a; de varcas, nous avons le locatif vacamhi, vi, 3; le participe présent de as fait au nominatif singulier saŭto, vi, 7; viii, 2.

Voici toutes les traces qui en subsistent :

Thèmes en An. — n. s. râjâ; gén. s. râŭo; instr. s. râŭa; nom. pl. râjâno.

Thèmes en ANT. — Karam, xu, 4, nom. sing. du participe présent, à côté de $karo(\tilde{m})to$, xu, 5; tistamto, nom. pl. mase., v, g.

Thèmes en an. — Contrairement aux autres versions, Girnar n'offre, pour ces thèmes, aucune trace du passage dans la déclinaison vocalique. Instrum. sing. bhrâtâ, 1x, 6; bhâtrâ, x1, 3; pitâ, 1x, 5; x1, 3. Locat. sing. mâtari, pitari, passim.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 339

Thèmes en As. — Acc. sing. yaso, x, 1, 2; bhuya, ym, 5, devrait ètre bhuyo.

Thèmes en 1N. — Nous n'avons de même ici aucune trace de la déclinaison vocalique. — Nom. sing. piyadasi, priyadasi (passim); la finale est toujours brève. — Gén. sing. pi(pri)yadasino; instr. pi(pri)yadasino.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en A. — MASCULINS. — Les désinences comme en pâli. Je ne signale que les particularités dignes de remarque.

Nominatif singulier. — A côté de la forme régulière en o, plusieurs cas de nominatif en e, à la façon mågadhì: apaparisave, x, 3; pave, 1v, 5; devånampiye, xn, 1; prâdesike, m, 2; râjûke, m, 2; sakale, x, 3; ye, v, 1. En réalité, il faudrait joindre à ces exemples les cas beaucoup plus nombreux où le nominatif neutre se fait en e, au lieu et à côté de am. La transformation mécanique de añ en e est d'autant moins admissible que la désinence au subsiste dans la majorité des cas. Nous sommes donc, ici, en présence d'une imitation du mâgadhì; et, pour le màgadhi même, la cause dernière de l'emploi de la désinence e, au neutre, est dans l'oblitération de le différence entre le neutre et le masculin, qui a généralisé, pour les deux genres, l'emploi uniforme de la désinence masculine. C'est ainsi que, viii, 4, nous avons, semble-t-il bien, hiraūnapatividhauo (pour odhanaū).

Accusatif singulier. — J'ai cité plus haut la forme en e dans athe, vi, 4, 5, et yute, iii, 6, pour l'accusatif. Deux fois, sarve kâle, vi, 3, 8, correspond à savam kâlam des autres versions. Il faut dire cependant que save kâle s'explique bien comme locatif, et que yute se pourrait, sans difficulté, entendre comme accusatif pluriel à forme pâlie. Il est vrai que nous manquons d'exemples parallèles, garantissant ici cette désinence. Quoi qu'il en soit, s'il faut vraiment l'admettre, je n'imagine guère, pour la désinence e à l'accusatif, d'autre origine que la fausse analogie des nominatifs neutres en e.

Datif singulier. — Il est toujours en âya. Je relève la seule forme etâye, 111, 3.

Ablatif singulier. — En å : hitatpå, v1, 11; kapå, 1v, 9.

Locatif singulier. — En *amhi* ou en *e*. Les deux désinences se balancent à peu près.

Neutres. — Les désinences sont connues.

Nominatif singulier. — Comme exemples du nominatif en e, je relève: añe, 1x, 5; bahuvidhe, 1v, 7; carane, 1v, 7, 10; dâne, v11, 3; v111, 3; dasane, v111, 3; mañgale, 1x, 4 (mañgalañ, 1x, 1, 2, 3, 4); kañme, 1v, 10; mahâlake (vijitañ), x1v, 3; mahaphale, 1x, 4; katavyamate (lokahitañ), v1, 9; mûle, v1, 10; paṭividhâne, v111, 4; sesṭe kañme, 1v, 10; vipûle, v11, 3; ye, v, 2; tárise, yârise, vaḍhite, 1v, 5.

Nominatif pluriel. — Désinence â, au lieu de âni, dans dasaṇâ, ıv, 3; prâṇa (à lire ºṇâ), 1, 10.

FÉMININS. —

Instrumental singulier. — En âya, comme mâ-dhâritâya, xiv, 4.

Locatif singulier. — En âyañ, comme parisâyañ, v1, 7. Il est malaisé de dire si sañtîraṇâya, v1, 9, est, ou non, une erreur de gravure.

Nominatif pluriel. — En âyo, dans mahidâyo, 1x, 3.

Thèmes en 1. — Féminis. — Nous n'avons pas d'exemple du pluriel. Pour le singulier, l'accusatif en im, et l'instrumental en $iy\hat{a}$, n'appellent pas d'observation.

Nominatif singulier. — En î. Je relève cependant: apaciti, 1x, 11; hîni, 1v, 4; rati, viii, 5.

Datif singulier. — Anusastiya, m, 3, doit peutêtre se lire °ye.

Ablatif singulier. — Tambapamni, 11, 2.

Génitif pluriel. — \tilde{N} âtina \tilde{m} , 1v, 6, al.

Locatif pluriel. — Natisu, 1v, 1.

Thèmes en v. — Masculins. —

Nominatif singulier. — Sâdhu, 1x, 5.

Génitif pluriel. — Gurûnam, 1x, 4.

Ablatif pluriel. — Bahûhî, 1v, 4.

FÉMININS. -

Nominatif singulier. — Sådhu, 1x, 4, 11.

NEUTRES. -

Nominatif singulier. — Bahu, xiv. 3, al.; sadhu, iv. 8, al.

Nominatif pluriel. — Bahûni, 1, 8, al.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

Démonstratifs, etc. — Je signale, en prenant les thèmes par ordre alphabétique, les formes qui se rencontrent à Girnar.

Anya. — Nom. sing. neutre : añe, 1v, 7; 1x, 5; aña, 1v, 9; 1x, 19. — Gén. sing. : añamaññasa, x11, 7. — Locat. sing. : añāe, v11, 5, à côté de añamhi, 1x, 2. — Nom. pl. : añãe, v, 5.

Ima. — Nom. sing. masc., ayam; fém., iyam; neutre, idam. Gependant ayam est employé pour le féminin: 1, 10; v, 9; v1, 13; xiv, 1, et, pour le neutre, avec phalam, xii, 9. — Gén. masc.: imasa, iv, 11. — Dat. fém.: imáya, iii, 3. — Instr. masc.: imind, ix. 8, 9. — Loc.: imanhi, iv, 10.

Ekatya. — Nom. plur. masc.: ekaca, 1, 6.

Eta. — Nom. sing. masc.: esa, x, 3; employé pour le neutre, ou plutôt avec un masculin qui, d'origine, est neutre, conme hañme, etc., iv. 7, 10; vi. 10; fém., esá, viii, 3, 5; neutre, etañ, x, 4 (peut-être sous la forme etá, ix, 5); l'emploi parallèle de ta est de nature à faire croire que eta, x, 4; xi, 3 = etad, et n'est pas une écriture incomplète pour etañ. — Dat. sing.: etâya, une fois (ui, 3) etâye. — Loc.: etamhi, ix, 2. — Nom. pl.: ete, qui, étant

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 343 associé à *ti praṇā*, indique encore une confusion des genres.

Ka. — Nom. sing. masc. : koci, xH, 5; neutre : kimci, passim.

Ta. — Nom. sing. masc.: sa, xii, 5, et ordinairement so; fém.: sâ, xiii, 10; neutre: lam, xiii, 2, plus souvent la, iv, 10, al., soit pour lam, soit plus probablement pour lad, conservé en composition, viii, 5 et xii, 5; se est employé adverbialement = lad, 1, 10, comme souvent dans les versions d'orthographe màgadhì. — Point n'est besoin d'insister sur: lam, lasa, láya, lena, lamhi, le, lesam, lehi.

Na. — xn, 1, nous trouvons ne employé comme accusatif, et appliqué à des substantifs neutres.

Va. — Nom. sing. masc.: yo, une fois (v, 1) ye; neutre: yañ, vm, 3, mais beaucoup plus souvent ya, pour yad, w, 10; v1, 5, 6, 11; x, 3; xn, 3.
 — Nomin. plur.: ye, yâ, xm, 6; yàni.

Sarva. — Nomin.-accus. sing. neutre., sarvañ, (savañ). — Loc. sing. (?): sarve, vi, 8; save, vi, 3. — Nom. plur.: save, vii, 1.

Personnels. — Du pronom de la première personne, je relève les formes : ahañ, mama, me pour le génitif et une fois (v1, 9), pour l'instrumental, mayà.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

Dve, nomin., 1, 11; 11, 4. — Ti, nomin. neutre (prāṇā), 1, 10, 12. — Gatpāro, nomin. mase., ΝΙΙ, 8. — Pañcasa, local., 11, 2.

CONJUGAISON.

Thèmes verbaux.

Les thèmes simples sont, en général, les mêmes qu'en sanskrit, sauf les modifications phonétiques, comme lorsque nous avons, côte à côte, bhavati et hoti, prâpuṇoti pour prâpnoti. Il y a cependant quelques changements: chaṇati, xii, 5, au lieu de chaṇoti; karam, xii, 4, participe présent, à côté de karomto, xii, 6; on remarquera l'extension et l'altération du thème du présent dans prajûhitavyam, i, 3. La conjugaison consonantique n'est conservée que dans asti; dans upahanâti, xii, 6, elle passe à la 9° classe.— De la racine kram, nous avons les deux thèmes: parâkramâmi, xii, ii, et parâkâmate, xii, 3.

Au passif, la formative ya se combine suivant les lois phonétiques ordinaires, dans ârabhare, 1, 11; àrabhisamre, 1, 12; ârabhisa, 1, 9.

Dans les causatifs, soit en aya, soit en paya, la formative aya se contracte en e dans les cas où elle prendrait la forme ayi: alocetpâ, xiv, 6; hâpesati, v, 3; paṭivedetavya, vi, 8; pâjeta(v)ya, xii, 4. Une exception: likhâpayitam, xiv, 3. Dans un cas, ovâditavya, ix, 8, elle est même réduite à i. Likhâpayisam, à côté de l'ordinaire lekhâpita, offre un affaiblissement analogue dans le thème.

Désinences. — Présent. — Les désinences moyennes, qui se trouvent, pour ce temps, appliquées une fois au passif, ârabhare, 1, 11, sont, en général, usitées avec le sens neutre on même actif :

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 345 anuvature, XIII, 9 (la lecture anuvatunte de M. Bühler paraît au moins bien douteuse); mannute, X, 1; XII, 8; parâkâmute, X, 3 (à côté de parâkramâmi, VI, 11); karote, IX, 1, 2, 3 (à côté de karoti, V, 1). — Dans sukhâpayâmi, VI, 12, associé d'une part à gaccheyam, de l'autre, à àrâdhayamtu, la fonction subjonctive est difficile à méconnaître.

Impératif. — Rien à dire des 3° pers. plur. : ârâ-dhayañta, vi, 12; niyâta, 11, 3; yujañta, 10, 11. La désinence moyenne, avec sens actif, est conservée dans les 3° pers. du sing. : anavidhâyatâñ, x, 2; susrusatâñ, x, 2. On remarquera que l'une et l'autre présentent le maintien exceptionnel de la longue, âñ et non añ. La 2° pers. du plur. emprunte, comme en pràkrit et en pàli, la désinence tha du présent, paţivedetha, vi, 5.

Potentiel. — 1^{re} pers. sing.: gacheyam, vi, 11; plur. dipayema, xii, 6. — 3^e pers. sing. en e dans bhave, xii, 13; en eya, dans tisteya, vi, 13; en etha, c'est-à-dire avec la désinence moyenne, dans patipajetha, xiv, 4; pluriel: en eya, dans vaseya, vii, 1; en eram, désinence moyenne, dans : anavat(e)ram, vi, 14; sususeram, xii, 7. M. Bühler lit sruneram, c'est-à-dire sruneram, xii, 7, la forme qui me paraît donner sruneja. La lecture correcte serait sruneja pour sruneya. Mais nous n'avons pas, à Girnar, d'exemple certain de l'orthographe j pour y. — Le verbe as fait la 3^e pers. sing. en asa, x, 3, et le pluriel asa (âsu), xii, 7. On n'est pas d'accord sur l'origine de

cette forme, les uns la cherchent dans le subjonctif védique asat, les autres dans l'extension analogique de syât, syult, en asyât, asyas (Kulın, Beitr. zur Pâli Graum., p. 104).

Passé. — 3° pers. plur. aoriste : ahuñsu, vm, 2; àrabhisu (= ârabbhisu, sens passif), 1, 9. La forme ñayâsu, c'est-à-dire n(i)yayâsu, vm, 1, se compare aux 3° pers. sing. en àsi, du dialecte des Gàthàs (cf. Mahàvastu, 1, 548.) La 3° du sing., ayâya, paraît être une sorte d'imparfait, influencé peut-être par l'analogie du parfait yâye.

Un seul exemple du parfait, dans âha, passim.

Futur. — Le seul exemple de la 1º pers. sing. est en añ, pour àmi, comme en pràkrit : likhàpayisañ, xiv. 3. La 3º plur. a deux fois une forme moyenne : anuvatisare, v. 2 ; àrabhisañre (passif), 1, 12 ; dans ce dernier cas, l'ñ est une erreur matérielle, à moins qu'il ne soit introduit par l'analogie de la désinence añti.

Absolutif. — En $tp\hat{a}$ (= $tv\hat{a}$) : alocetp \hat{a} , xiv, 6; arabhitp \hat{a} , i, 3. Une fois en ya, dans samehdya = samkshayya, xiv, 5.

Infinitif. — Áràdhetu(m), ix, 9. — Il est fort douteux que hhamitave, xiii, 6, soit un infinitif. Dâpakam et srâvāpakam (vi, 6), qui semblent faire fonction d'infinitif, sont en réalité des adjectifs, comme pâcaka, bodhaka, avec ce sens un peu particulier : qui est à donner», « qui est à enseigner».

Participes. — La forme moyenne du participe présent est conservée dans bhumjamanasa, v. 3.

KAPUR DI GIRI1.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

L'alphabet de Kapur di Giri ne distingue pas entre les voyelles longues et les voyelles brèves. L'état des fac-similés rend aujourd'hui bien fragile à mes yeux la conjecture que j'ai proposée au début de ce travail (p. 20-21), sur la notation de l'â long. Cette notation serait, en tout cas, trop accidentelle pour entrer ici en considération sérieuse. J'en fais abstraction.

Changements qualitaties. — u pour u, dans garu, and, 3, 6, 7; paua (= panah), v_1 , v_2 , v_3 , v_4 , v_4 ; v_5 , v_6 , v_7 ; v_8 , v_8

i Il est presque superflu de rappeler, une fois de plus, que la conservation imparfaite de la pierre, et l'insuffisance des fac-similés que nous en possédons, nous imposent une réserve particulière, et laissent planer ici plus d'une incertitude sur les phénomènes phonétiques.

s($a\tilde{m}$)khaye, MV, 14. — e pour i: ediça \tilde{m} , M1, 23, al.; eha, V, 13; kice ($ki\tilde{m}cit$), MV, 14; edha (=iddha) = piddha), M, 20; hetasukhaye, V, 12; ma $\tilde{m}eshu$, MII, 11; pour o (°ah), dans pure (= purah), 1, 2. — o pour u, dans yota, III, 6.

La voyelle ri est écrite ra dans grahețhi, xIII, 4; — ri dans dridha, XIII, 5; — ru dans paripru(ch)a, XIII, 17, peut-être dans mrugo, 1, 3; mais je crois préférable de lire mago, comme nous avons magaya, XIII, 17. Il faut encore citer rukha (= vriksha), II, 5, bien que le cas soit seulement analogue, et non identique. — Ordinairement ri se transforme en a: vadhi, IX, 19; kata, V, 11; katava, IX, 19, al.; magaya, VIII, 17; mago (suivant ma lecture), I, 3; mata, XIII, 6; vadhanam, VII, 17; vapata, V, 12; nivati, XIII, 12; — en i: didha, VII, 5; edha (pour idha), IX, 20; edicam, XII, 23; kita, V, 12, al.; tadice, IV, 8; vithitena, XIV, 13; yadicam, IV, 8; yaricam, XII, 23; — en u: dharmavutam, XIII, 10; vudhi, IV, 10.

Additions et suppressions. — Additions : u dans prapuṇati, xm, 6.

Suppressions: a dans pi (passim); — i dans ti (passim); — e dans va (x, 22, al.), pour eva, qui se trouve au moins xiv, 13.

Contractions. — ava en o, dans orodhana, vi, 14, al.; bhotu, hoti (à côté de bhavatu, vi, 16); — a(l)u en o: kho, passim, ou u: ku, iv, 9; ix, 20; — i(y)u en i: uloceti (absol. pour °tya?), xiv, 14; paritiji, x, 22, ou e, ctakaye, x, 21.

Les quelques hiatus, comme ia, ekatia, que donne la transcription rigoureuse des fac-similés, ne sont, je pense, qu'apparents, et reposent sur la confusion assez aisée entre γ et Δ .

Voyelles nasalisées. — Plus encore qu'à Girnar, il est impossible ici d'attacher une signification définie à l'omission fréquente de l'anusvâra, comme dans : acayika, vi, 14; aha, vi, 15, etc.

Dans quelques cas, la nasale paraît être un moyen de noter la voyelle longue; mais dans damçana, viii, 17; damçayita, iv, 8; priyadamçi, ix, 18; savatam, ii, 3, al.; même dans sahamsani, ii, ii est probable qu'il y a confusion entre le signe de l'r et celui de l'anusvàra : samampatipați, xiii, 5, peut être une faute pour samma°; reste namtaro de naptri, vi, 16; sam (= sâ), xiii, 11; vam (= vâ), xiii, 4, 5.

Eti, v, 11; ete, 1x, 18, pour etam; ayi pour ayam, v1, 16; ide, x1, 24, pour idam; ime, 1v, 9, pour imam; ye, 1x, 18, et yi, x11, 7, pour yam, sembleraient indiquer une équivalence accidentelle de e et am. Aussi peu qu'à Girnar, je puis croire ici à une transition directe de am en e; je pense que les cas que laissera subsister la revision définitive de la pierre, se devront expliquer par l'extension ou la fausse analogie des nominatifs neutres en e.

J'ai parlé, dans l'Introduction (p. 19), des exemples d'équivalence entre an et u-o. La revision des textes a fait disparaître ceux qui étaient empruntés aux autres versions; je crois qu'il en sera de même pour

la plupart de ceux que paraît présenter Kapur di Giri. C'est seulement à titre provisoire, et sous réserve, que je signale les cas suivants : alikasudaro, xiii, 9; anañvetutu, v, 13; a(ñ)a, xiii, 11; etu, ix, 18; ayo, xiii, 11; dañkara, x, 22; sañçusha, x, 21; hatinañ (pour hastino), iv, 8; ñâtinu (pour °nañ), iv, 7; nikhamishañ, viii, 17; praṇatrayo (= prâṇatrayañ) (?), 1, 3; subodhi, viii, 17; sukhaye (= sañ-kshayya), xiv, 14; suyama, vii, 2; xiii, 8; ix, 19; vaṭavo (°vañ), xi, 24; vijayu (°yañ), xiii 11; yo (°yañ?), x, 21; n(i)vañcañti, xiii, 10, pour niyujyante, est très incertain.

CONSONNES.

Consonnes simples. — Outre les caractères usités à Girnar, Kapur di Giri possède des signes particuliers pour la sifflante cérébrale et la sifflante palatale. Je noterai naturellement ici les cas où l'emploi de ces sifflantes n'est pas conforme à l'usage sanskrit.

g en k dans maka, xIII, 9.

gh en h dans lahuka, xiii, i i; gosha pour ghosha, iv, 8; et upagato pour upaghato, xiii, 5, sont probablement des lectures imparfaites.

j en y dans $ka\tilde{m}boya$, v, 12; xIII, 9; raya, 1, 1; v, 11; tx, 18; x, 22; samaya, 1, 1, 2 (à côté de samaja).

n en n dans samtiranaya, yı, 15; bamana, yı, 23; bramana, yı, 7; kayana, y, 11; prana; 1, 2.

t en t dans bhataka, passin; patividhane, viii. 17, et autres emplois de pati = prati; pratived(emtu), vi, 14; hetav(i)ke (?), ix, 20; kita, passim, (à côté de kata, v, 11; dukatam (?), v, 11); matam, xii, 6; vapata, v, 12; vithitena, xiv, 13; upagato, xiii, 5, ne me paraît guère croyable.

d en d dans pulimdeshu, xIII, 10; namdana, xIII, 8, m'est très suspect; — en r dans yariça, xI, 23; baraya, III, 5; varada, IV, 10.

dh en d dans hida = idha (?), 1, 1, al.

n en n dans anuçaçanam, 1v, 10; vijinamano, xm 3.

b en p dans padham, yii, 15.

y en j dans ananijasa, v1, 16; ja, v, 11; majura, 1, 3; — en v dans mocava (?) = mokshåya, v, 13; s(i)va (= syat), ix, 19; et le très douteux n(i)-vamcamti, xiii, 10, pour niyujyante (?).

l en r dans le thème *arabhati* et ses dérivés, et dans rocemta, XIII, 11.

ç en y dans baraya, III, 5; — en s dans anusocana, XIII, 2; varasa, IV, 10, si c'est bien ainsi qu'il faut lire (note j); samacarya, XIII, 8; sesta°, 1, 2.

sh en ç dans plusieurs futurs : aṇapiçanti, III, 7; anavatiçanti, v, 11; arabhiçanti, 1, 3; hapiçati, v, 11; likhapeçami, xIV, 13; radhiçati, vadhiçanti, IV, 9; dans manuça, II, 5 (deux fois); paçamdehi, xIII, 6; — en s, dans anuçaçisanti, IV, 10; kusanti (à côté de kushanti, v, 11); esa, 1, 3; IV, 9; parisaye, VI, 14; yesa, XIII, 4.

s en ç dans anuçaçanam, 18, 10; anuçaçisamti,

IV, 10; — en sh dans pañcashu, III, 6, uyanashi, VI, 14; — en h, dans ha[ce] (= saced), IX, 20.

Suppressions et additions. — Chute d'un y initial dans ava, xiii, 9, al.; — d'un v médial dans tuara, s'il ne faut pas lire tav(i)ra (= sthavira), iv, 9.

Addition d'un h initial dans hevameva, XIII, 9; hida, XIII, 12; hetar(i)ke (?), IX, 20.

Consonnes groupées. — kt devient t : abhisita, v,

kr devient k : parakamena, v1, 16; atikam̃tam̃, pass., etc.; — est conservé dans parakramati, x, 22.

ksh devient kh: rukha, 11, 5, etc., et k dans hetar(i)ke (?), 1x, 20; — ch dans chamana, chamitaviya (?), x111, 7; et c (?) dans mocava (?), v, 13.

khy devient kh dans vijayakha, xiii, 11, si c'est bien ainsi qu'il faut lire.

gn devient g dans agikha $(\tilde{n})dhani$, w, 8.

gr devient g dans agaparakamena, vi, 16; — est conservé dans agrabhuti, xiii, 4.

jň devient $(\tilde{m})\tilde{n}$: $ra\tilde{n}o$, 1, 1, etc.; — n dans ana-payami, v1, 14; anapiçam̃ti, 111, 7, à côté d'anapitu $(^{\circ}ta\tilde{m})$, v1, 15.

jy devient c dans $n(i)va\tilde{m}cu\tilde{m}ti$ (?) = $niynjya\tilde{m}te$ (?), xIII, 10.

dy devient d dans pañda, xIII, 9.

ny devient (m)ñ dans hiraña, v111, 17; apuññañ, x, 22; — nija dans ananijasa, v1, 16.

tt devient ordinairement t; — t dans dharmavuta \tilde{m} , xui, 10.

tth devient t dans (u)tanam, vi, 15.

ty devient c: acayika, v_1 , v_4 , etc.; — ti dans paritiji, v_4 , v_5 ; tia (à lire tiya? Je crois que les apparents hiatus : v_6 , v_7 , v_8 ; v_9 ;

tr est plus ordinairement conservé; — devient t dans mahamatanam, vi. 15; m(i)ta, ix, 19; xiii, 4, 5; paratika, x, 22, xiii, 11; putena, ix, 19; savatam (?), ii, 3; v, 13; vi, 15; xiii, 10; tata, xiii, 3; tatam, xiii, 5, 6; tat(a), xiii, 7; yata, ii, 5; yatam, viii, 17.

tv devient t dans satiyaputra (?), π , 4.

ts devient ch dans cik(i)cha(?), 11, 4 (cf. le comment.); — s dans usat(ena), x, 22.

ddh est changé en dh dans vudhi, IV, 10; vadhi, IX, 19; vadhanañ, VIII, 17.

dy devient j: aja, xm, 7, etc.; — y dans uyana, yı, 14.

dr devient d: (khu)dakeua, x, 22, etc.

dv devient duv dans duvi, 1, 3; — b dans baraya, 111, 5; — v dans varada (?), 1v, 10.

dhr est conservé dans amdhra, xiii, 10; dhruva, 1, 3.

ny devient $(\tilde{m})\tilde{n}$: $a\tilde{n}a$, n, n, etc.; — n dans anaye, n, n.

pt devient t: naturo, iv, 9, etc.

pr est conservé dans tous les exemples de devanampriya, excepté 1, 2, dans priyadarçi (passim) et dans environ quinze autres cas; — devient p dans paţividhane, viii, 17; padeçika, iii, 6; pap(o)tra, xiii, 11; patipajeya, xIV, 14; patipati, IX, 19; XI, 23; pativeçiyena, XI, 24; pativedetavañ, VI, 14, 15; pavas(e), IX, 18; piti, XIII, 11; sañpațipati, IV, 7, 9.

bdh devient dh : ladha, xiii, 8, etc.

br est ordinairement conservé; — devient b dans bamana, x1, 23.

bhy devient bh: arabhiçamti, 1, 3.

bhr devient bh dans bhatena, IX, 19; XI, 24; — est conservé dans bhratunañ, V, 13.

my devient m: samampratipati, 1x, 19; x1, 23; x111, 5.

mr devient mb: tambapamniya, xiii, 9.

rg devient g : saga, v1, 16, etc.

rņ devient mīn dans tambapamniya, xiii, 9.

rth devient ordinairement th; — th dans anathe shu, v, 11; athasa, v, 10.

rthy devient rthiy dans nirathiyam, 1x, 18.

rdh devient dh : vadhita, vadhiçati, w, 9, al.

rbh devient bh : gabhagarasi, v1, 14.

rm est conservé. Je ne doute pas que dhamma, XIII, 12 (contre trente-cinq cas environ où se trouve dharma,) ne doive être lu dharma (7 et non 3).

ry devient riy: anañtariyena, vi, 14; samaca-riya (3), xiii, 8.

rv est conservé dans purva, iv, 8; v, 11; dans

sarva (six fois) et dans samvam, XIII, 6, qui doit se lire, je pense, (sravam, c'est-à-dire) sarvam; — devient v dans bh(u)tap(u)va, VI, 1/1, et sara (seize fois).

rç est conservé : priyadarçi, passim; darçane, vIII, 17, écrit peut-être daçrane, IV, 8.

rsh est conservé dans varsha, IV, 8; — devient sh dans vasha, III, 5, et trois autres fois.

rshy devient s dans kusamti, v, 11; — sh dans kushamti, ibid.; kashamti, vn, 4, de *karshyanti, pour karishyanti.

lp devient p: kapa, v, 11, etc.

ly devient y : kayaṇa, v, 11; bahukaraṇañ (ibid.) doit probablement se lire °kaya°.

vy devient v:(a)pavayata, III, 7; divani, IV, 8; vañjanato, III, 7, etc.; — viy dans viyapaṭa, V, 13, (plusieurs fois) à côté de vapaṭa, V, 12; — y dans magaya, VIII, 17.

vr devient v: tivena, XIII, 10, etc.

cc devient c dans paca, 1, 2.

cy devient çiy dans pativeçiyena, x1, 24.

çr est conservé, sauf dans samçusha (?), x, 21; — devient s dans sestamate, 1, 2.

skh devient k dans dukara, v, 11, et probablement $dukata\tilde{m}$, même ligne.

shkr devient kh: nikhamatu, 111, 6; -k dans nikami, $viii, 17; nikamaṇa\tilde{u}, xiii, 5.$

shtr devient th dans rathikanam, v, 12.

ship devient in : adhithane, v, 13, etc.; — st dans sestamate, 1, 2.

shy devient ς : aṇapiçam̃ti, 111, 7, etc.; — s dans anuşaçisam̃ti, 111, 110.

sk devient kh: $aqikha(\tilde{m})dhani$, iv, 8.

st devient th: athi, passim; anuçathi, xIII, 10, al.; etc.; — t (?) dans anuçati, XIII, 17; samtuta, III, 6; XIII, 4 (ordinairement samthuta); hatinam (?), IV, 8.

str devient thr: thriyaka, 1x, 18.

sth devient th dans cirathitika, v, 13; v1, 16; — t dans tuara (? = sthavira), 1v, 9.

sm devient s dans les locatifs en asi.

sy devient s, par exemple dans les génitifs en asa; — siy dans siya, passim (= syat).

sr devient s dans aparisave, x, 22; sahasa, xIII, 1; sahañsâni, 1, 1 (faut-il lire sahrasâni?); — est conservé dans parisrave, ibid.; sahasra, XIII, 1, 7.

sv devient $s: saga\tilde{m}$, vi. 16; — est conservé dans $svasuna(\tilde{m})$, v. 13.

hm devient m : bamana (bramaṇa), passim.

hy devient h dans $maha(\tilde{m})$ (= $mahya\tilde{m}$, mama),

SANDHI.

L'anusvàra final est changé en m dans hevam eva, xiii, 9; paratikam evam, xiii, 11; sa(r)vam anayanam, xiii, 6.

Un d final est non seulement conservé, mais durci en t, dans $tatopaya\tilde{m}$, viii. 17.

Un y est ajouté dans imisayațhasa, ıv, 10, à moins, ce dont je ne doute guère, qu'il ne faille

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 357 lire imisa athasa; tamtha, 1x, 20, doit être une simple erreur pour tam(a)tha(m).

Dans les mots composés, je n'ai à signaler, en l'absence de signes spéciaux pour les voyelles longues, que les cas suivants :

a devant i est élidé dans bramanibheshu, v, 12.

a + u donne o dans naropakani ou plutôt manuçopakani, 11, 5.

a s'élide devant e : ceva, xiv, 13.

u + u donne o dans paçopakani, π , 5.

FLEXION.

GENRES.

En dehors des nominatifs neutres en e (comme à Girnar), je relève au moins un autre exemple de l'oblitération des genres et de la confusion du masculin et du neutre : yutâni, m, 7. Vatavo, x1, 24, en paraît être un autre cas; praṇa trayo, 1, 3, est ambigu; je persiste, néanmoins, à réunir les deux mots en un composé = prâṇatrayam; cf. cependant ci-dessus à l'article des Voyelles nasalisées. On peut ajouter encore quelques cas (1v, 10; xm, 6; xiv, 14) où so est employé, comme se dans les inscriptions màgadhì, représentant tad avec un sens de conjonction.

DÉCLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

Il n'en reste ici que quelques traces.

Thèmes en An. — Nom. s. raja, passim; gén. raño, passim; instrum. rañña, xiv, 13 (peut-être ra(ñ)-jina). — nom. pl. rajano, xiii, 9; rajaye (?), ii, 4.

Thèmes en ANT. — Nom. pl. vitinamam̃to (?), IV, 10.

Thèmes en Ar. — En dehors du nom. pl. $na(\tilde{m})$ taro, vi, 16, toutes les autres formes relèvent de la déclinaison vocalique, les thèmes en ar s'étant fondus dans la déclinaison en a (bhatena, xi, 24), en i (pitishu, xiii, 4), ou surtout en u (pituna, xi, 24; pitushu, mi, 6; svasuna[\tilde{m}], v, 13).

Thèmes en As. — Accus. sing. yaço, x, 21. Le locatif vacasi, v1, 14, peut également s'expliquer par le thème vaca ou vacas. Bh(u)ye, v111, 17, s'il est exact, est un mâgadhisme pour bhuyo.

Thèmes en 1N. — Priyadarçin est partout passé dans la déclinaison en i : priyadarçisa, passim.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en 1. — Masculins. — Ici encore je ne signale que les particularités dignes de remarque. — Nom. sing. ordinairement en 0, quelquefois en e(i): kiṭabhikari, v, 13; am̄tikini, xiii, 9; am̄tiyoke, ii, 14; aparisave, x, 22; athi, ix, 20; dharmasam̄bam̄dhi, xi, 23; -mate, xiii, 8; par(i)srave, x, 22; sakali, ibid.; turamaye, xiii, 9. Mème observation qu'à

Girnar pour les neutres en e. On remarquera, IV, 8: yariçam...na bhutapurve vaḍhite, etc. — Datif singulier, ordinairement en aya, écrit aye dans: anaye, III, 6; añaye, IX, 18; aparibodhaye, V, 13; athaye, IV, 10; VI, 14, 16; XIII, 11; etakaye, X, 21; etaye, IV, 10; karmaye, III, 6; paratikaye, X, 22; pratibhogaye, II, 5; sukhaye, V, 12. — Ablat. sing. en a: kapa, IV, 9. — Locat. sing. en e; en asi dans: dharmayutasi, V, 13; gabhagarasi, VI, 14; mahanasasi, I, 2; orodhanasi, VI, 14; uyanashi, ibid.; v(i)nita(m)si, ibid.; et, je pense, dans: abadhas(i), IX, 18; ananijas(i), V, 16; -bhatakas(i), IX, 19.

FÉMININS. — Dat. sing. en aye dans dharmadhithaye, v, 12 (c'est ainsi qu'il fant lire, pour °thayo). — Locat. sing. en aya: athasamtiranaya, v1, 15; aye: parisaye, v1, 14; parishaye, v1, 15.

Thèmes en 1. — Féminis. — Datif sing. en iya: ayatiya, x, 21; en iye: anuçathiye, 111, 6. — Instrum. sing. en iya: anuçath(i)ya, 111, 8. — Abl. sing. en iya: tambapamniya, x111, 9.

Thèmes en v. — Féminins. — Nom. sing. en u: sadhu, III, 6, 7; IV, 10.

Neutres. — Nomin. et accus. sing. en n: bahu, 1x, 18; xiv, 13; sadhu, xi, 24. — Nom. plur. en uni: bahuni, 1, 2, al.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

Démonstratifs, etc.

Anya. — Nom. sing. neutre: aña, ıv, 9; ıx, 19. — Dat. sing.: añaye, ııı, 6; ıx, 18. — Loc. sing.: añi (e), vııı, 17. — Nom. plur. masc.: añe, v, 13, al.

Ima. — Nom. masc.: $aya(\tilde{m})$ (c'est ainsi, je pense, qu'il faut lire pour yaya), v, 13; fém.: $iya\tilde{m}$, vIII, 17; $aya\tilde{m}$, I, 1; $aya(\tilde{m})$, I, 2; XIV, 13; VI, 16, (ayi); neutre: $ida\tilde{m}$, IV, 10; $ima\tilde{m}$, IX, 18; $ima(\tilde{m})$, IV, 10; IX, 19, 20. — Gén. sing.: imisa, IV, 10; III, 6 (fémin., et dans le sens du datif).

Ekatya. — Nom. plur. masc. : (e)katia (à lire ekatiya?), 1, 2.

Eta. — Nom. sing. neutre: eta, IX, 19; X, 22; etu, IX, 18; eshe, X, 22; esañ, IV, 9. — Gén. sing.: etisa (?), III, 6 (dans le sens du datif). — Datif sing.: etaya, VI, 16; etaye, IV, 10. — Nom. pluriel masculin, ou neutre: eta, I, 3. — Gén. plur.: $(e)t(e)sha(\tilde{m})$, XIII, 5.

Ka. — Neutre : kici, 1, 1; v1, 16; v. 22; x1v, 14 (nulle part kiñci).

Ta. — Nom. sing. masc. : sa, v, ± 1 , al.; so, tx,

Ya. — Nom. sing. masc.: yo, passim; ja (?), v, 11. — Neutre: ya, v, 11 (et cinq autres fois); yo (caraṇam̃), v, 9; ye, 1x, 18; yi, xiii, 2. — Accus. sing. neutre: yam̃, x, 22; xiii, 7 (?); yo (?), x, 21. — Gén. sing.: yasa, vii, 4. — Gén. plur.: (ye)sha(m̃) (?), xiii, 5. — Loc. plur.: yesu (?), xiii, 4.

Sarva. — Nom. sing. neutre; sarve, xiv, 13. — Acc. sing. mase. et neutre: savam, vi, 14, 15; x, 22. — Nom. plur. mase.: sarvam, vii, 1. — Loc. plur.: sarveshu, v, 13.

PERSONNELS.

1^{re} personne. — Nom. sing. : $aha\tilde{m}$, vi, 15. — Gén. sing. : me, xiii, 3, al.; $maha(\tilde{m})$, v, 11. — Instrum. sing. : maya, vi, 15, al.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

Duvi, nomin., 1, 3.

Trayo, nom. masc. ou neutre, 1, 3, 4 moins que pranatrayo ne soit = prânatraya \tilde{m} .

Catura, nomin. masc., xIII, 9. Pañcashu, locat., III, 6.

CONJUGAISON.

Thèmes verbaux.

Sauf les modifications phonétiques, ce sont, en général, les mêmes qu'en sanskrit.

Cependant, parmi les thèmes simples, je relève prapunati pour prapunoti, xm, 6, et les participes vijinamano, xm, 3; prajuhitave, 1, 1, avec une extension irrégulière du thème du présent. Âha est transporté au présent sous la forme ahati, passim (jamais aha).

Au passif, la formative ya se combine suivant les règles ordinaires : $ha\tilde{m}\tilde{n}ate$, ι , 3.

Dans les causatifs, la formative aya se contracte ordinairement en e et en i: aṇapayami, vi, 14; aṇapemi, vi, 18; aṇapiçam̄ti, iii, 7; aradh(em̄)tu, vi, 16; aradhiti, xi, 24; hapiçati, v, 11; likhapeçami, xiv, 13; paṭivideta(vo), vi, 15. — Dans les deux derniers exemples on voit la voyelle du thème affaiblie de e en i.

Désinences.

Présent. — Je ne relève qu'un seul reste de désinence moyenne, dans ham̃ate, 1, 3. Le passif n(i)-vam̃cam̃ti (?), xm, 10, a la désinence active.

Impératif. — Comme à Girnar, anuvidhiyatam, x, 21; et $sugrusha(t)a(\tilde{m})$, x, 21, ont conservé la désinence moyenne.

Potentiel. — Du verbe as nous avons les formes

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 363 asa, 1x, 19; xiv, 13, et siya, x, 22, al.; — de bhû, la 3° pers. bhavi (s'il faut bien lire ainsi), pour bhavet, xiii, 8. La 3° du sing. est en eya, la 3° du plur. en eyu.

Passé. — 3° pers. sing. nikami, viii, 7. — 3° pers. plur. abhavasu, viii, 17; nikhamisham (pour °shu), viii, 17; maneshu (pour °ni °), xiii, 11.

Futur. — Je n'ai à relever que la forme $a(\tilde{m})$ -cha \tilde{m} ti, futur de $\hat{a}s$ (?), v, 11. — Rien à remarquer sur les désinences; elles sont les mêmes qu'en sans-krit, sans mélange de formes moyennes, même dans le passif $arabhica\tilde{m}ti$, 1, 3.

Absolutif. — Il se fait en $ta = tv\hat{a}$: cratu, xIII, 2. $Aloce(\tilde{m})ti$, xIV, 14, doit être une fausse lecture pour alocetu. La forme en ya est représentée seulement dans paritiji = parityajya, x, 22, et dans su-khaye $(sa\tilde{m}khaya)$, xIV, 14.

Participe. — La forme moyenne du participe présent est conservée dans : (a)ç(a)manasa, vi, 14, et dans vijinamano, xiii, 3.

KHÂLSI, DHAULI-JAUGADA, ÉDITS DES COLONNES, BHABRA, SAIIASARÂM, RÛPNÂTII, BAIRÂT.

L'orthographe est trop semblable dans tous les autres édits pour qu'il n'y ait point avantage à grouper tous les faits dans un tableau unique. Les édits sont désignés par leur lettre initiale : Dh. = Dhauli; Kh. = Khâlsi; S. = Sahasarâm; R. = Rûpnâth; B. = Bairât; Bh. = Bhabra. Pour les édits sur colonnes, j'ai pris, comme type, la seule version complète, la plus correcte et la mieux connue, celle du pilier de Firuz Shâh à Dehli (D). Je n'ai cité les divergences des autres versions (D²ARM) que lorsqu'elles m'ont paru présenter un intérêt quelconque, et être autre chose qu'une simple déformation accidentelle.

Le texte de Jaugada est, dans la série des quatorze édits, presque invariablement identique à celui de Dh. M. Bühler ne signale que quatre divergences; j'en compte, d'après ses textes, tout au plus sept ou huit; le texte de Jaugada étant d'ailleurs moins complet que celui de Dhauli, n'apporte aucun élément nouveau. Il n'en est pas de même des édits séparés: dans cette partie, les deux versions offrent plus souvent des différences; elles ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt. Dans ces conditions, Dhauli fait foi, d'une façon générale, pour les deux; je me suis contenté de relever, à leur rang, les formes particulières à Jaugada.

Les fragments de l'édit de la Reine, de l'édit de Kauçâmbì, et des épigraphes de Barâbar, sont trop courts et trop maltraités pour se prêter à un exposé méthodique.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

Changements quantitatifs. — Kh. ne marque pas, pour i et u, la distinction entre la longue et la brève. Le seul cas où on ait lu un î: piyadasî, 1, 2 (Bühler), est assez indistinct pour que le fac-similé du général Cunningham ait donné la brève. Je ne doute pas qu'il n'ait raison. — R. et B. lisent jambudipasi; ce n'est pas assez pour conclure qu'ils n'auraient pas marqué la longne si le texte leur en avait donné d'autres occasions, d'autant moins qu'à Bh. nous avons des exemples certains de î et û. Il faut donc admettre que la particularité en question appartient uniquement à Kh.

Voyelles allongées. — Knâlsi. — A final devient très souvent â, plus souvent qu'il ne reste bref. Je ne citerai que quelques exemples représentant des catégories diverses : abhisitasâ, xii, 35, etc.; abhisitenâ, iv, 13, etc.; âhâ, passim (une seule fois âha, vii, 6); ajâ, iv, 9; câ (plus fréquent que ca); evâ, ii, 6, al.; hidâ, i, 1, al.; palatâ, ix, 27, etc.; punâ, passim; mamâ; v, 13; vâ (= va, eva), iii, 7, etc. — Au milieu des mots, je note sukhâyâmi, vi, 20; lâti, viii, 23.

DHAULI. — Finales : âhâ, H, 9, al. (jamais âha); âlâdhayevû, dét. H, 6; calevû, dét. H, 5; nikhamâvû,

III, 10; pâpunevû, dét. II, 7; yujañtû, IV, 8; mamâ, dét. 1, 5; nâ, 1, 4; vasevutî, VII, 1 (Jaug. °ti). — Dans l'intérieur des mots, je relève plusieurs allongements, quelques-uns compensatifs ou accidentels: -sahâsâni, 1, 3; tâkhasilate, dét. 1, 24; abhîkâle, V, 25; cilathitîkâ, V, 27; VI, 33; nîce, VII, 2; anâvûtiya, dét. 1, 11; nithâliyena, dét. 1, 11; hîlañna, VIII, 5 (Jaug. hī°) ne peut être qu'une erreur matérielle.

Dehli. — Finales: âhâ (ahâ), passim; apahaṭâ, vi, 3 (RM °ta), si la forme est bien = apahritya; anupatipajeyâ, vii-viii, 17; asvasâ, v, 18 (RM 'sa); bhayenâ, 1, 4; câ, passim; evâ, 1, 6 (RM °va); gonasâ, v, 18 (RM °sa); hemevâ, 1, 8; v1, 6 (ARM °va); jânapadasa, iv, 5 (RM °sa); lokasâ, vi, 2, 4 (RM °sa); mamâ, IV, 12 (D2RM ºma); papovâ, VI, 13 (ARM °va); usâhenâ, 1, 5; vadheyâ, vii-viii, 13, 16, 18; sâdhû, 11, 11 (ARM °dhu). D. v1, 8 et 1, 4 écrit pûjâyâ, palikhâyâ et susûsâyâ, l'instrumental écrit en âya par RM. — Voyelles médianes : -dâkhinâye, 11, 13 (D²ARM da°); anupatipaja, vii-viii, 10, 21, 3; anupaţîpajîsati, vII-vIII, 10; sampaţîpatiya, vII-vIII, 8; anûpaţîpamne, v11-v111, 7; niţhûliye, 111, 20; pacûpagamane, vi, 8 (A picu°,); patîbhoqe, vii-viii, 3; patîvisițham, vII-vIII, 5 (à côté de pativisitham); pavajîtânam, vii-viii, 4; putâpapotike, vii-viii, 10; sampatipajîsati, 11, 16 (D2ARM °ji°).

A cila \tilde{m} thitik \hat{a} de D, 11, 15, D^2 oppose cil \hat{a} thitik \hat{a} et ARM cila \tilde{m} thitik \hat{a} ; \hat{a} cagha \tilde{m} ti de D, 18, 10, D^2

oppose caghamti.

Bhabra. — Finales : âhâ, 1; câ (quatre fois; deux fois ca); evâ, 8. — Médianes : cilathitîke, 4.

Sahasarâm. — Finales : avaladhiyenâ, 6; câ, 4, 5 (plus souvent ca); pamnâ (= panca), 6, likhâpa-yâthâ, 7. — Médianes : cilaṭhitikà, 5.

Rûрn \hat{a} тн. — Finales : apaladhiyen \hat{a} , 4; pakama-manen \hat{a} , 3; v(i)ya (\tilde{m}) janen \hat{a} , 5; vynthen \hat{a} , 5.

BAIRÂT. — $\hat{a}h\hat{a}$, 1; $c\hat{a}$, 6.

Voyelles raccourcies. — Khâlsi. — Finales: ma, xiii, 14; — Médianes: ananiyam, vi, 20; ayatiye, x, 27; akâlena, xii, 32; avâhasi, ix, 24; abhilamâni, viii, 22; avam, xiii, 6; avatake, xiii, 39; opayâ, viii, 23; lajâ, x, 28; lajâne, xiii, 5; vijinamane, xiii, 36.

DHAULI. — Finales: anuvigina (nom. pl.), dét. 11, 4; -viyohâlaka, dét. 1, 1, et d'autres nom. plur.; icha, dét. 11, 4; sotaviya, dét. 1, 18; lâja, dét. 11, 4; atha (yatha), quatre fois contre deux fois athâ; paja, v, 27; va (= vâ), v, 21, 25, 26; v1, 28, 30, dét. 1, 20, 21. — Médianes: niti, dét. 1, 8, 12 (?); $sa(\tilde{m})khina$, dét. 1, 22.

Deill. — Finales: ajaka, v, 7 (RM °kâ); asvatha, iv, 4, 13; atha, vi, 4 (RM °thâ); iii, 20; esa (nom. fém.), i, 9 (ARM °sâ); lâja (nomin.), passim (à côté de lâjâ); siya, iv, 15; tatha, vi, 6 (RM °thâ). — Médianes: âladhi, vii-viii, 10; ava, iv, 15 (A amva, M âvâ); avahâmi, vi, 6; palibhasayisam, iii, 21; anuvidhiyamti, vii-viii, 7 (°dhi°, 1, 7); anulupâyâ, vii-viii, 13, 16, 18; bhutânam, vii-viii, 9; opayâ, viii, 5.

Dans les cas suivants d'autres versions opposent une brève à la longue régulière de D.: abhîtâ, IV, 4, RM abhîta; D. 1, 6, apekhâ, RM °kha; D. VI, 8, atanâ, RM °na; D. IV, 10, athâ, D² °tha; D. IV, 13, avimanâ, D²RM °na; D. IV, 3, âyatâ, RM °ta; likhâpitâ, D. IV, 12, D²R °bhī°; aṭhamîpakhâye, D. V, 15, D²RM °mi°; D. III, 20, isyâkâlanena, RM °sya°.

Changements qualitatifs. — Khâlsi. — a en i: majhimenâ, xiv, 8; piche (?) (= paçcât), 1, 4; en e: heta (= atra), viii, 23, al.; en u: munisa, 11, 6; — î en e: edisâye, 1x, 24; — u en a: galu, xiii, 36, 38; en i: munisa, 11, 6; — e en i: gihithâ, xiii, 38; mi, xiv, 19; — o en e, non seulement à la fin des mots, et pour aḥ, comme dans pule, 1, 3; mukhate, vi, 18; — il y a quelques exceptions, comme lâjâno, 11, 5; kelalaputo, 11, 4; sâtiyaputo, 11, 4, — mais dans kaleti, v, 13; 1x, 24; apakaleti, xii, 32; upakaleti, xii, 32.

Ri se change en a: adhe, 1x, 17; ânaniyam, v1, 20; bhatiyâ, x11, 33; vadhi et vaḍhi, passim; bhaṭa-kasi, x111, 37, al.; kata, passim; gahathâni, x11, 31; mate, maṭe, x11, 35, 36, 39; nikati, v1, 19; usa-ṭena, x, 28, 29; viyâpaṭa, x11, 34, al.; vithaṭenâ, x1v, 18; — en i: âdise, 1v, 10; diḍha, v11, 22; gi-hithâ, x111, 37; edisâye, 1x, 24; kiṭamnatâ, v11, 22; mige, 1, 4; migaviyâ, v111, 22; âdise, 1v, 10; — en u: palipuchâ, v11, 23; lukhâni, 11, 6; vudhânam, v111, 23; vutam, x111, 9.

Dhaul. — a en u : avuca, vii, 2; ix, 16, (Jaug. avaca); munisa, vii, 1, al. (à côté de manusa); — a en e : heta (atra), xiv, 19; — i en a dans puthaviyam, v, 26; — i en e : anusathe (pour "thi), vi, 31; — u en i : munisa, loc. cit.; pulisa, dét. 1, 7, 8; — e en i : asamati, xiv, 19; veditu, dét. 11, 6 (pour "de" = "dayi"); pitenikesu, v, 23; — o en e dans kaleti, v, 20, al.; et à la fin des mots quand il vient de aḥ : bhûye, dhammate, etc. (ne = no, na, à Jaug. dét. 1, 4, n'est, sans doute, qu'une lecture inexacte).

Ri devient a: âdase, 1V, 14; ânaniyam, dét. 11, 9; VI, 32; bhați-, V, 23; bhațaka, 1X, 8; kața, passim; vaḍhî, 1V, 18; usațena, X, 16; viyâpațâ, V, 24; — i: âdise, 1X, 11; edisâni, VIII, 3; hedisa, passim; dhiti, dét. 11, 6; tâdise, 1V, 14; — u: lukhâni, 11, 8; puțhaviyam, V, 26; vuḍha, 1V, 15; VIII, 4; peut-être kute, dét. 1, 16.

Jaugada. — a final en u dans savatu, u, 8 (Dh. ${}^{\circ}ta$); — i en e dans ananeyam (= ananiyam = anrinyam), dét. u, u, u; dét. u, u, u.

Dehli. — a en i: majhima, 1, 7; — a en u: -mute (ARM), v1, 19; munisâna \tilde{m} , v11-v111, 2, al.; — u en i: munisa, passim; pulisa, 1, 7, al.; mina, 111, 8, si vraiment = punah, ce qui paraît douteux; en o: goti, 1, 10; — e en i: sûkali, v, 8 (D^2 °li); $gihithâna<math>\tilde{m}$, v11-v111, 4; likhâpitâ, passim; — o (ah) final en e: ite, 1v, 15. — En face de seyatha, v, 2, A porte sayatha. — Ri se change en a: apahatâ, v1,

3 (si vraiment = apahritya); apakaṭhesu, vi, 5; bhaṭakesu, vii-viii, 8; vaḍhi, vii-viii, 8, al.; kapana, vii-viii, 8; kaṭa, passim; viyāpaṭâ, vii-viii, 4, 5, 6; — en i: nisijitu, iv, 10.

Впавка. — e se change en i dans likhåpayåmi, 8; — ri en i dans adhigicya, 6.

Sahasarâm. — e se change en i dans likhâpayâthâ, 7; — munisâ, 3; — kaṭâ, 3; misam̃ (=mrishâ), 2, 3.

Rûpnâth. — Pavatisu (pour °te°), 4; — amis \hat{a} , 2; $kat\hat{a}$, 2, al.

Bairât. — Bâḍhi (pour °dhe), 2.

Additions: galahâ, xii, 31; galahati, xii, 33; supadâlaye, v, 14 (si = supradâryam); — sinche, xiii, 38; — puluva, passim; kuvâpi, xiii, 39; suvâmikenâ, ix, 25. — Suppressions: pi, passim; ti (iti, ix, 26); va (= eva), ix, 26, alias.

DITAULI. — Additions: supadâlaye, v, 22 (si l'explication de M. Bühler = supradâryam, est exacte); anuviginâ, dét. 11, 4; ithî, 1x, 7; kilamathena, dét. 1, 11; palikilese, dét. 1, 21; puluva, v, 22, al.; suvâmikena, 1x, 10; pâpunevâ, dét. 11, 7. — Suppressions: ti (iti, dét. 11, 4, 7), pi, va (eva), passim.

Deuli. — Additions : upadahevů, 1v, 5; vidahâmi, vi, 6; ge(m)vayá, 1, 7; ásinave, 11, 11, al.; duvâḍasa, vi, 1; suve, 1, 6. — Suppressions : pi, ti, va (eva),

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 371 passim; anuvekhamâne, vii-viii, 2; paṭivekhamâne, vi, 4, 7.

Bhabra. — Additions : alahâmi, 4; abhikhinam, 7; pasine, 5. — Suppressions : ti, 2, al.

Sahasarâm. — Suppressions : ρi , ti, passim; va (eva), 3.

Rûpnâth. — Additions: sumi, 1. — Suppressions: pi; ti; va; dâni, 2; sumi, 1.

Contractions. — Khâlsi. — A(l)u en o:kho, x, 28, al.; — aya en e dans les causatifs; — ava en o:olodhana, v, 16; vi, 18; — <math>ayi en e dans $lekh\hat{a}$ -peṣàmi, xiv, 19; — <math>a(y)o en e:tedasa, v, 14; — <math>ya en $i:palitiditu, x, 28; iya en <math>e:etak\hat{a}ye, x, 27$.

Denli. — Nigohâni, vii-viii, 5 (nyagrodha); — jhâpetaviye, v, 10; kho, passim; khu, 11, 12; paliyo-vadâtha, vii-viii, 1; olodhana, vii-viii, 6; viyovadi-sam̃ti, 17, 7, 9; su(svid), vii-viii, 17, 18.

Buabra. — Kho, 3; ovâde, 5; abhivâdemânam (pour °dya°), 1.

Rîpnâtii. — Lekhâpetaviye, vivasetaviye, 5.

Bairât. — $\hat{A}l\hat{a}dhetaye$, 6.

Voyelles nasalisées. — Je renonce à signaler tous les cas où l'anusvâra est omis, soit par négligence, soit par erreur. Ils sont fréquents, surtout à Khâlsi.

Khâlsi. — La longue équivalant à la nasale: atapâṣam̄ḍâ (°ḍam̄), xii, 32, 33; daḍatâ (°tam̄), xiii, 15; devânâpiye, xii, 30, 34; dham̄masu(su)sâ (°sam̄), x, 27; disâ (°sam̄), xiv, 21; hetâ (°tam̄), v, 14; kam̄matalâ (°lam̄), vi, 20; pujâ (°jam̄), xii, 31, 34; punâ (= punyam̄), ix, 26; sam̄tam̄, xiv, 17, (si c'est bien un nominatif pluriel). — La seule trace d'une confusion entre am̄ et u qui paraisse subsister après la revision de M. Bühler est sukhitenâ, xiv, 17 (pour sam̄°). L'accord de plusieurs versions dans l'orthographe supadâlaya, v, 14, rend peu probable, dans ce cas, l'équivalence de sam̄ et su.

Dhauli. — Équivalence de la longue et de la voyelle nasalisée : bambhana et bâbhana; bhâvasudhî (°dhim), vii, 1; kalamtam (nom. plur.), dét. 1, 18; kammata(lam), vi, 32, en face de kâmatalâ, à Jaug.; kiṭi, x, 13 (°ṭim); sambodhì (°dhim), vii, 4; palatam (°tâ, °ta), vi, 23; sotaviyam (Jaug. °yâ), dét. 1, 17; vataviyam (°yâ), dét. 1, 2; yâ (yam), iv, 17. — Samtam (n. s. m.), vi, 30, et vaye (= rayam), dét. 11, 8, semblent impliquer l'équivalence de am et e.

Dehli. — Anupaṭipatî(°tim̃), vii-viii, 3; -visati, v, 1, 20; sam̄tam̃ (nom. plur.), iv, 13; tim̃ni (= trin̄i), iv, 16; v, 12; yâ iyam̃ (= yam̄ idam̃), vii-viii, 7; — kimam̃, vi, 5, (= kim u).

Внавва. — Dans diseyam, 3, et hakâm, 4., Bh. écrit la longue devant l'anusvâra, ce qui est d'autant plus surprenant que, dans les deux cas, la longue n'est pas justifiée étymologiquement. — Mâgadhe samgham, 1, pour "gadham.

Sahasaràm. — Ammisam, 2; misam, 3 (= °sâ); cam, 5 (= câ).

CONSONNES.

Deux traits sont communs à toutes les versions que nous rapprochons ici. D'abord, elles ne possèdent qu'un seul n; aucune d'elles ne connaît ni l'n cérébral, ni l'n palatal; elles les remplacent par l'n dental. Il n'y a qu'une seule exception: Dh. dét. n, 6, porterait, d'après le fac-similé Gunningham. patimnà. Je serais bien surpris si cette lecture se vérifiait: déjà le fac-similé publié par Prinsep indiquait que, en cet endroit, la pierre est attaquée et la lecture incertaine. Je suis bien tenté de croire que la lecture authentique est patimnà, comme à Jaugada.

— En second lieu, elles n'ont pas d'r et le remplacent réguliérement (à l'état isolé) par l. Je ne

vois que deux exceptions, à Rûpnâth, où, à côté de ahâle, 6, se lit charachare, 1, et cirathitika, 4. Samavariya à Kh. XIII, 2, est probablement une fausse lecture.

Khâlsi présente une double particularIté : c'est d'abord l'emploi, pour la sifflante, de trois signes inégalement différents : Λ , et et d, dont le premier est aussi employé une fois à Bairât (svamqikiye). Il me paraît certain que ces signes sont purement équivalents, qu'ils ne représentent pas, comme on l'a cru, les trois sifflantes du sanskrit. J'ai parlé déjà de cette question dans l'Introduction; j'y reviendrai plus bas. Je puis donc la négliger ici. Je rappelle que, dans ma transcription, je distingue le signe ↑ en l'écrivant s. — Le second point concerne l'emploi, à Khâlsi, d'un caractère 🕇 que j'avais considéré d'abord comme une simple variante graphique de +. Le même signe est employé deux fois (vadiķâ, adhakosiķâui) à D. Jy reviendrai également tout à l'heure. Je néglige ici cette disficulté, et me contente, pour maintenir la conséquence dans la transcription, de rendre le signe en question par k, comme je l'ai fait précédemment.

Consonnes simples.

Changements. — Knâlsi. — k en g dans $a\tilde{m}tiyoga$, n, 5; xm, 4, 5.

g en k dans makâ, xn , 5; amtekina, ibid. gh en h dans lahukâ, xı, 32, al. c en ch dans kichi, passim. j en d dans palitiditu, x, 28.

t en ! dans bhaṭaka, xm, 37, alias; kaṭa, passim; maṭe, xm, 39 (à côté de mate); paṭi-, passim; usaṭena, x, 28, 29; viyàpaṭa, passim; vithaṭenâ, xɪv, 18;— en d dans dose, vi, 19; hidasukhâye = hitasu°, v, 15.

d en d dans hedisa, viii, 22; ix, 25 (à côté d'edisa); duvâdasa, iii, 7; iv, 13; — en t dans tatopayâ, viii, 13 (?); — en y dans iyañ (au neutre, pour idañ), passim.

dh en d (?) dans hida, passim.

bh en h dans hoti, etc., passim.

y en j dans majulâ, 1, 4; — en v: vasevu, VII, 21 (ordinairement la désinence est eyu); — en h yeha \tilde{n} , VI, 20.

s en h dans $ha(\tilde{m})ce$, ix. 26.

Dhauli. — k se change en kh dans akhakhase, dét. 1, 22.

g en gh dans caghati, п, 11, al., s'il est bien = jagri, ce qui est douteux.

c en j dans ajalâ, dét. n, 7, (Jaug. porte acala); — en ch dans kichi, passim.

j en c dans caghati, loco cit.; kamboca, v, 23.

t en c dans cithitu, 1v, 17; — en t dans pați, passim; kața, passim; viyâpațâ, dét. 1, 15, al.; usațena, x, 16.

th en h dans aho (?), 10, 13.

dh en d (?) dans hida, passim.

bh en h dans lahevu, dét. и, 5; hoti, etc., уш, 4; hûtapuluva ıv, 14, al.

y en v dans la désinence en evu de la 3° pers. plur. du potentiel (à Jaug. eyu, sauf dans nikhamâvû, 111, 11); âvutike, dét. 11, 8 (à Jaug. âyu°); — en h à la 1° pers. sing. du potentiel : yehañ, etc.

JAUGADA. — k en g dans $hidaloga\tilde{m}$ $palaloga\tilde{m}$, (Dh.: °loka ° $loka\tilde{m}$), dét. π , 7; hidalogika (Dh.: °ki°), dét. π , 12-13.

d en t dans paṭipâtayehañ, dét. 1, 5 (Dh.: paṭi rcdayehañ); paṭipâtayema, dét. 1, 5 (Dh.: °pâda°); vipaṭipâtayañtañ, dét. 1, 8 (Dh.: vipaṭipâdayaminehi); paṭipâtayehañ, 11, 2; sañpaṭipâtayitave, dét. 11, 16 (Dh.: °pâda°).

Dehli. — g en gh dans caghatuti (?), iv, 8, 10. gh en h dans lahu, vii-viii, 9. j en c dans caghañti (?), iv, 8, 10.

ț en d dans vadiķâ, vн-vн, 2.

t en t dans kaṭa, passim; paṭi-, passim (patiyàsañnesu, vu, 5); viyâpaṭā, vu-vu, 4, 5, 6; — en v dans câvudasañ, v, 12.

th en th dans nighañthesu, vu-vu, 5.

d en d dans $duv \hat{a} das \hat{a}$, v_1 , v_2 ; v_3 , v_4 ,

dans *uigohâni* , vII-vIII , 5.

p en b dans libi, yu-yuI, 10, 11; — en m dans mina (=punah?), yu, 18.

bh en h dans hoti, etc., passim.

m en ph dans kapha!a, v, 5;— en v dans gevaya, v, v.

y en v dans $\hat{a}vuti$, 17, 15; désinence en evu du potentiel; $p\hat{a}p\hat{o}v\hat{a}$, v_1 , 3; — en h dans la désinence en $eha\tilde{m}$ de la 1^{re} pers. du potentiel.

v en m dans maye (= $vaya\tilde{m}$), dét. 11, 8.

s en h dans hohamti, vii-viii, 4, 5, 6 (hosamti, vii-viii, 2).

Bhabra. — k en g dans adhigioya, 6. d en d dans udâla, 4.

bh en h dans hosati, 4.

Sahasarâm. — p en v dans $avaladhiyen \hat{a}$, 6; $p \hat{a} v atar e$, 3.

bh en h dans hotu, 5.

RÙPNÂTH. — d en d dans $udâl\hat{a}$, 3, bh en h dans husu, 2.

Additions et suppressions. — Khâlsı. — Chute d'un y initial dans : a, xII, 31; añ, IV, 12; x, 28; âdise, IV, 10; atatâ, II, 5, 6; asâ, VII, 21; atha, II, 4; XII, 34; âva, IV, 12; V, 14; IX, 25, 26; âvatake, XIII, 39; e, passim. — Addition d'un y initial : yeva, IV, 12; XIV, 17; d'un y médial : kaligya, XIII, 35, 36 (kaliga, XIII, 39); d'un h initial : heḍisa, VIII, 22; IX, 25; heta (atra), IX, 24, al.; hetâ, X, 28; hevañ, passim (evañ, II, 6); hida, VI, 20, al.

DIALLI. — Chute du y initial, sauf dans : yaso, x, 13; yâ, 10, 17; ye, 1, 8; v, 21; yehañ, v1, 32; yuj, passim, yona, v, 23; — de la syllabe va dans hemeva, dét. 1, 24. — Addition d'un y initial dans : yeva, 10, 17; — d'un v dans vute, 1x, 10; — d'un

h initial dans hedisa, passin (à côté d'edisa); hemeva; heta, xiv, 19; heta(m), v, 21; hevam, passim (jamais evam, eva et jamais heva); hida, passim.

Dehli. — Chute de l'y initial dans : ata, vn-vni, 11; atha, m, 20; w, 10; vi, 4; âva, w, 15 (yâva, v, 19); e, v, 17; vi, 8; ena, vn-vni, 11; — de la syllabe ya dans : etadathà (ou bien = etadathañ?), vn-vni, 3; — de la syllabe va dans hemeva, vn-vni, 4, al. — Addition d'un y initial dans yeva, v, 13; vn-vni, 8, (à côté de eva); — d'un v initial dans vutañ, x, 10; — d'un h initial dans hemeva; hevañ, passim (à côté de evañ); hida, vn-vni, 6, al.

Bhabra. — Chute de l'y initial. — Addition d'un h initial dans $heva\tilde{m}$, 3, 8.

Sahasarâm. — Chute d'un y initial dans $a\tilde{m}$, 1, 2 (yatå, 7). — Addition d'un v initial dans vivathå, 7; — d'un h dans hevam, 1.

Rûpnâth. — Addition d'un h initial dans h(i)dha(?), 4; $heva\tilde{m}$, 1. — L'y initial est conservé : $y\hat{a}vatak\hat{a}$, 5; $y\hat{a}$, 2.

Bairât. — y initial perdu dans $a\tilde{m}$, 3, conservé dans ya (yad), 2.

Consonnes groupées.

kt devient t. Kh., Dh., D.

ky devient kiy : (s)akiye (?), S. 3; sakiye, R. 3; svamgikiye (?), B. 6.

kr devient toujours k.

kv devient kuv dans kuvápi, Kh. xm, 39.

ksh devient, à Kh., kh: khudaka, x, 28, etc.; ch dans chanati, xu, 32; — à Dh., kh: khudaka, dét. 11, 5, etc; — à D., kh: anuvekhamane, vu-vui, 2, etc.; jh dans jhûpetaviye, v, 10; — à Bh., kh: bhikhuniye, 7; — à S., kh: khudakâ, 4; — à R., kh: khudakâ, 3. kshu devient khin dans abhikhinam, Bh.

kshy devient kh dans dupativekhe , D. 111 , 19.

khy devient, à Kh., kh: sâkham, xm, 14. — à Dh., khy: mokhyamata, dét. 11, 2; dét. 1, 3 (Jaug.: mokhiya°); — à D., kh: mokhâni, v, 20, et khy: mokhyamate, v1, 19.

gn devient, à Kh., g: agikamdhâni, 10, 10; — à Dh., g: agi-, 10, 3; et gin: anuvigina, dét. 11, 4. gr devient g. Kh., Dh., D.

jñ devient mn ou n. Kh., Dh., D.

nc devient nn, à D. : pumnadasa, v, 12, al.; — à S. : pamna (?), 6.

dy devient diy à Kh. : pañdiyâ, xm, 6; — à D. : cañdiye, m, 20.

ny devient niy dans ananiya, à Kh. vt, 20; à Dh. vt, 32; dét. 11, 9; — mn dans hilamna, à Kh. viii, 23; à Dh. viii, 5.

th devient h. D., S.

tth devient th dans uthânu, à Kh. v1, 9, al.; à Dh. v1, 31, al.

tm devient t. Kh., Dh., D.

yike, v1, 19, etc.; se change en c dans ekacâ, 1, 2 (donteux; J. porte ekatiyâ); nice, v11, 2; se change en t dans palitijitu, x, 15; — à D., devient c: sace, 11, 12; pacupagamane, v1, 8; tiy dans patiyâsamnesu, v1, 5, que R. et M. écrivent patyâsa°.

tr devient partout t.

tv est conservé dans tadatvâye, à Kh. x, 27, et à Dh. x, 13; — devient t à S.: mahatatâ, 3; satâ, 7; et à R.: mahatatâ, 2; sata, 5.

ts devient s à Kh.: cikisâ, 11, 5; cependant cikisakichâ, même ligne, semble indiquer une hésitation entre la forme cikisâ et la forme cikichâ; usațena, x, 29; — à Dh. 11, 6; x, 6; — à D.: usațenâ, 1, 5; — ch, à R., dans charachare.

tsy devient ch à D. dans -mache, v, 4.

ddh devient, à Kh., ḍh dans vaḍhi, xII, 31, 34, 35, reste dh dans vadhi, IV, 12, 13; — ḍh, à Dh., dans vaḍhi, IV, 18; vuḍha, IV, 15; VIII, 4; et à D. dans vaḍhi, passim.

dy devient j (Kh., Dh., D.), excepté dans ūyâua (Kh., v1, 18; Dh., v1, 29) où il devient y, et à D., 1, 3, dans dusañpaṭipâdaye pour 'diye, 'dye.

dr devient partout d.

dv devient à Kh. duv: duvâḍasa, 111, 7, etc.; — à Dh., duv: duvâlâ, dét. 11, 2, etc.; v dans anuvigina, dét. 11, 4; — à D., duv: duvehi vii-viii, 8, etc.; — à S., R. et B., d dans jambudipasi (S., 2; R., 2; B., 4) et duv à S. dans duve (6).

dhy devient, à Kh., dhiy dans adhiyakha, xii, 34;
— à D., dhiy dans avadh[i]ya, v, 2, 8, 13 (RM°dhya,

avadhiyâni, vii-viii, g. etc.; jh dans nijhati, vi-viii, 8.

dhr devient. dh Kh., D.

ny devient $\tilde{m}n$. Kh., Dh., D.

pt devient t. Kh., Dh., D. — Paraît se changer en vat dans pâvatave (= $pr\hat{a}ptave$), S., 3.

pr devient partout p.

bdh devient dh : ladhâ, Kh., XIII, 11, etc.

br devient b. Kh., Dh., D.

bhy devient bh, à Kh., dans ibhesu, v, 15; — est conservé, à D., dans abhyumnamayeham, vII-VIII, 19; abhyumnamisati, vII-VIII, 21. — Il est écrit bhiy, à Dh., dans ibhiyesu, v, 24; âlabhiyisu, 1, 3; à Kh., dans alabhiyati, etc., 1, 3, 4.

bhr devient bh. Kh., Dh.

my est conservé dans samyâ à Kh., IX, 25; XIII, 37; et à Dh., sañmyâ, IX, 8.

mr devient mb, à Kh., dans tambapamniya, xm, 6; à D., dans ambavadika, yn-ym, 2.

rg devient partout q.

rgr devient gh, à D., dans nighamthesu, vн-vн, 5.

rn devient m̃n. Kh., D.

rt devient, à Kh., t dans nivateti, 1x, 26; anuva-

tamti, xIII, 8, etc.; t, dans anuvațisamti, v, 9; ni(va)țeti, nivațeya, IX, 26; — à Dh., t dans anuvatisamti,
v, 21; t dans anuvațatu, v, 27; kiți, X, 13; — à D.,
t dans pavatayevu, IV, 5, 13; t dans kevața, v, 14;
palihatave, IV, 11.

rth devient, à Kh., th ou th: atha, 18, 12 al.; atha,

vi, 17, al.; — à Dh., th dans athâye, dét. 1, 19, 21; dét. 11, 8; th dans atha, passim; — à D., th dans atha, vii-viii, 3, 10; th dans athasi, vii-viii, 4 al.; — à S., th: athâm, 7, al.; — à R., th: athâya, 3, al.

rthy devient thiy à Kh. (x, 23) et à Dh. (x, 7), dans nilathiya \tilde{m} .

rd devient d. Kh., D.

rdh devient, à Kh., dh: vadhayisanti, 1v, 12; diyâdha, XIII, 35, etc.; dh dans vadhite, 1v, 11 (ordinairement vadhita); — à Dh., dh: vadhayisati, 1v, 16, etc.; — à D., dh: adhakosikâni, vii-viii, 2, etc.; — à S., dh dans avaladhiyenâ, 6; dh dans vadhisati, 3, 6; — à R., dh: adhitiyâni, 1; vadhisati, 4; — à B., dh: vadhisati, 7, 8.

rdhy devient, à S., dhiy dans avaladhiyonâ, 6; ḍhiya dans diyâḍhiyañ, ibid.; — à R., dhiy et ḍhiy (mêmes mots); — à B., ḍhiy dans diyaḍhiyañ, 8.

rbh devient bh. Kh., Dh.

rm devient $\tilde{m}m$. Kh., Dh., D.

ry devient, à Kh., liy dans anamtaliyenâ, vi, 19; lay dans supadâlaye, en le supposant = supradâryah; — à Dh., de même, vi, 31; v, 22; — liy à D. : suliyike, vii-viii, 10; nithâliye, iii, 20, etc.; à Bh. : aliyavasâni, 5; paliyâyâni, 4, 6.

vv devient ordinairement v partout; — luv, à Kh. et Dh., dans puluva, passim.

rç devient s. Kh., Dh., D.

rsh devient ordinairement s (vasa). Kh., Dh., D., Bh.

rshy devient, à Kh., ch dans kachâmi, etc., ví, 18, al. (= kar(i)shyâmi): — à Dh. s dans isâya dát e

al. (= kar(i)shyâmi); — à Dh., s dans isâya, dét. 1, 10; ch dans kachañti, vII, 2, al.; — à D., sy dans isyâkâlanena, III, 20; ch dans kachati, II, 16, al.

rh devient lah, à Kh., dans galahati, x11, 33; à Bh., dans alahâmi, 4.

lp devient p. Kh., Dh.

ly devient y dans kayâna à Kh., Dh., D.

vy devient à Kh. viy: migaviyâ, vIII, 22; viyamjanate, III, 8, etc., excepté dans divyâni, IV, 10; — à Dh. et D., viy: diviyâni, Dh., IV, 3, etc.; hamtaviyâni, D., v, 15, etc.; ichitaye, à Jaug., dét. 1, 5, doit sans

doute être restitué ichita(vi)ye; — à R., viy (lekhâpetaviye, 4), excepté dans vyuṭhenâ, 5; — à B., y dans âlâdhetaye, 6.

vr devient v. Kh., Dh., D.

çe devient ch. Kh., Dh.

çn devient sin dans pasine, à Bh. (5).

çy devient siy, à Kh., dans pativesiyenâ, 1x, 25. çr devient s. Kh., Dh., D., R.

çv devient, à D., s dans seta, v, 6; suv dans suve,

shk devient k, à Kh., dans dukale, v, 13; — à Dh., dans le même mot, v, 20, al.

shkr devient kh : nikhamati, Kh., ш, 7, al.; ni-

khami, Dh., vIII, 4, al. sht devient th, Kh., Dh., D., R., et th, à S., dans vivuthâ, 7.

shth devient, à Kh., th : adhithânâye, v, 15; sethe, w, 12; — à Dh., th : adhithâne, v, 26; adhithânâye,

384 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

v, 23; nithûliyena, dét. 1, 11; th dans cithitu, 1v, 17; — à D., th.: nithûliye, 111, 20.

shp devient à Kh. (1x, 26) et à Dh. (1x, 10) ph, dans niphati; — p, à D., dans catupade, v, 7.

shy devient, à Kh., s: âlabhiyisamti, 1, 4, etc.; — à Dh., s: ânapayisati, III, 11, etc.; h dans chatha, dét. 1, 17; dét. II, 9 (Jaug., dans les deux cas: esatha); — à D., s: abhyumnamisati, vII-vIII, 21, etc.; h dans hohamti, vII-vIII, 4, 5, 6 (à côté de hosamti), et, pour l'ajouter tout de suite bien que ici h = sy, dâhamti, IV, 18; — à Bh., s: upatisa, 5.

sk devient, à Kh., k dans agikamdhâni, 1v, 10; — à Dh., kh : agikhamdhâni, 1v, 3.

st devient partout th.

sth devient, à Kh., th dans cilathitikâ, v. 17; gahathâni, xii, 31; th dans cilathitika, vi, 20; — à Dh., th dans cilathitikâ, v, 27; vi, 33; — à D., th dans cilathitika, ii, 15 (AR °thi°); thambhâni, vii-viii, 2; th dans cilathitike, vii-viii, 11; anathika, v, 4; — à Bh., th dans cilathitike, 4; — à S., de même, 5; —à R., th dans silâthambha, 5; th dans cilathitike, 4. — tsth devient th dans uthi — (= pàli uṭṭhahati), Jaug., dét. 1, 7.

sn devient sin dans sinche, à Kh., MH, 38.

sm devient, à Kh., s dans les locatifs en asi; — à Dh., est conservé dans akasmâ, dét. 1, 9, 20, 21; devient s dans le locatif en asi; ph dans aphe, dét. 1, 7. etc.; tuphe, dét. 1, 4, etc.; — à D., s dans le locatif en asi; — à S., sum dans sumi, 1, s dans le locatif; — à R., sum dans sumi, 1; ph dans tup(h)a-

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 385 $ka(\tilde{m})$, 5; s dans le locatif; — à B., s dans le locatif en asi.

sy devient, à Kh., s dans le génitif en asa; siy dans siyâ, xu, 31, al.; — à Dh., s dans le génitif en asa; siy dans siyâ, passim; âlasiyena, dét. 1, 11; — à Dh., sa dans le génitif; siy dans siyâ, 11, 15; vu-vu, 11; — à R., siy dans siyâ, 3.

sr devient s, Kh., Dh.; sin, à D., dans âsinave, п, 11, al.

sv devient, à Kh., s dans sakañ, vi, 18; suv dans suvâmikenû, ix, 25; est conservé dans svagañ, vi, 20; — à Dh., est conservé: asvâsauâye, dét. ii, 8, 10; svaga, passim.; devient suv dans suvâmikena, ix, 10; — à D., est conservé: asvasâ, v, 18; asvatha, iv, 13; — à S., su dans suaga, 4; — à R., est conservé dans svage, 3; — à B. est conservé dans svañgikiye, 6.

hm devient, à Kh., mbh dans bambhana, passim; une fois mhm dans bamhmane, xm, 39; — à Dh., bh, mbh dans bâbhana, w, 12, etc.; bambhana, w, 15, etc.; — à D., bh: bâbhana, yn-ym, 4, 8.

SANDIII.

Khâlsi.

a + a donne \hat{a} ; cependant $atut\hat{a}$, n, 5, 6; $dha\tilde{n}$ manusathi, m, 7, al.; etc.

a + i donne e dans ceme, v. 17; i, dans bambhanibhesa, v. 15.

a + u donne o: manusopagàni, 11, 5; pajopadàye, 18, 24.

a + e donne e : ceva, ix, 25; yeuesa, xiii, 38.

i + a donne i dans ithidhiyakha, xII, 34.

u + u donne o dans pasopagâni, п, 5.

e + a donne e dans $eya\tilde{m}$ (?) (= e $aya\tilde{m}$), v, 15; $et \hat{a} y e t \hat{a} y e$, vi, 20; \hat{a} dans $et \hat{a} y \hat{a} t \hat{b} \hat{a} y e$, xii, 34.

 \tilde{m} + voyelle se change en m dans $tam\ eva$, xIII, 15; $t\hat{a}nam\ eva$, xIII, 38; $hevan\ ev\hat{a}$, II, 6; xIII, 6.

DHAULI.

a + a donne â (cependant atata, 11, 7; dhammanusathi, viii, 5, etc.); ne se combine pas dans : mahàapâye, dét. 1, 15 (Jaug., mahâpâye); manaatileke, dét. 1, 16; desaâyutike; Jaug., dét. 11, 12 (Dh.: desâvu°).

a + i donne i dans $ba\tilde{m}bhanibhiyesa$, v, 24.

a + u donne o dans munisopagâni, 11, 7; pajopadâye, 1x, 26 (J. : pajupadâye).

a + e donne e dans ceva, iv, 16.

i + i donne i dans nitiyam (??), dét. 1, 12 (Jaug. nitiyam), et dans kimtime (Jaug., dét. 1, 3), s'il faut vraiment entendre kinti ime.

u + a donne uo dans pasuopagâni (de même à J.) = pasu(k)opagâni (?), u, 7. Le plus probable est qu'il faut prendre pour point de départ une forme opaga équivalant à upaga.

Devant ti = iti, la voyelle finale s'allonge : patipâdayemâti, dét. 1, 10; paṭipajeyâti, xiv, 19; mamâti, dét. 1, 12; alâdhayam̄tûti, vi, 33; aphesûti, dét. 11, 4, etc.

d final est conservé dans tadopayá, viii, 5.

m̃ devant une voyelle est changé en m, ou même écrit m̃m dans hedisam̃meva, dét. 1, 24; sukham̃meva, dét. 11, 5.

Denta.

a + a donne â, ou n'est pas combiné comme dans °vasaabhisita°, v1, 1 (RM°sâbhi°), al.

a + и donne o : châyopagâni, vи-vи, 2.

a + e donne e dans ceva, vII-VIII, 4.

i+a donne i dans dupaţivekhe, III, 19; paţivekhâmi, VI, 4, 7; anuvekhamâne, VII-VIII, 2.

a + u donne u dans anuposatham, v, 13.

Devant ti, la finale brève s'allonge quelquefois : nâmâti, 111, 19; kachatiti, 11, 16 (RM °ti°); àlâdhaye-vâti, 11, 19, etc. (mais vadhisati ti, VII-VIII, 7; hotu ti, VII-VIII, 10)

d final est conservé dans tadathâ, vu-vui, 3.

d final est conservé dans sadvîsati, 1, 1, al.; assimilé dans sammâsike, v, 9.

 \tilde{m} final devant une voyelle est conservé ou même doublé, dans heva \tilde{m} meva, vi, 6; etam eva, vii-viii, 2; kayâna \tilde{n} m eva, iii, 17 (A °nam e°).

Внавка.

Lâghulovâde, 6; samghasiti, 2; h(o)satiti, 4; herammevâ. 8.

Sahasarâm.

Sådhike, 2.

Rûpnâtii.

Sûtileka.

FLEXION.

GENRES.

Je fais abstraction de l'emploi du nominatif en e pour le neutre, bien que rigoureusement il me paraisse rentrer dans cette catégorie (cf. à Kh., vi, 9, kataviyañ lokalite, etc.).

Kuâlsi. — cat(u)li (nomin. masc.), xui, 5; hathini (nomin. plur.), iv, io; yutâni (accus. plur. masc.), ii, 8. Il faut aussi noter l'emploi de *iyañ* pour le nominatif singulier neutre (iv, 12, al.).

Dhaul. — yatâni, III, 11; hathîni, IV, 13; iyam au neutre, passim; esa... hedisam, IV, 8; dhammacalanam imam, IV, 16. Au masculin ime jâtâ, Dh., dét. 1, 12, correspond, à Jaugada, le neutre etâni jatâni. Dh., dét. 1, 15, mahâapâye est construit avec le féminin asampaṭipati.

Dehli. — anusathini, vii-viii, 20, 1; pulisâni, 1v, 6; esa (111, 19, 21, al.) et iyañ (111, 17, 18, al.), au neutre; nigohâni, vii-viii, 2.

Bhabra. — paliyâyâni, v, 6; e (nomin. sing. neutre), 2.

Sahasarâm. — *iyum* pour le neutre, 4, 6, et le masculin, 5.

Rîpxâtu. — Kâla employé au féminin : imâya kâlâya, locatif, 2 ; iyañ au masculin, 3 , 4.

DECLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

lei encore il n'en subsiste que des restes.

Thèmes en AN. — Kh. : låjå, passim; låjine; låjinå; nomin. plur. låjåne, xIII, 5, al.; låjåno (?), n,
5. — Dh. : låjå, låjine, låjinå, passim.; nomin. plur.
låjåne, II, 6; VIII, 3; atånañ, dét. II, 7; atane, dét.
1, 25; kañmane, III, 10 (à côté du nomin. kañme,
du génit. kañmasa). — D. : låjå, passim; nomin.
plur. låjåne, VII-VIII, 12, 15, à côté de låjihi, VIIVIII, 3, avec transition dans la déclinaison en i;
atanå, VI, 8.

Thèmes en Ant. — Kh.: les nomin. sing. samte, VIII, 22; kalamte, XII, 33, sont passés dans la déclinaison vocalique; il ne reste de la déclinaison consonantique que le nomin. plur. tiṭhamte, IV, 12. — Dh.: mahamte (nomin. sing.) est passé dans la déclinaison en a. — D.: le nomin. plur. samtam (°tå), IV, 13, se rattache sùrement à la déclinaison vocalique, ce qui est douteux pour anupaṭpajamtam, VII-VIII, 10. — Bh.: bhagavatå, 3, 6.

Thèmes en Ar. — Kh.: excepté dans le nominatif pluriel natâle, IV, 11; V, 13, tous sont passés dans la déclinaison en i: bhâtinā, IX, 25; bhâtinā, V, 16; pitinā, IX, 25; pitisu, III, 8; IV, 11. — Dh.: nomin. sing. pitâ, dét. II. 7; le nomin. plur. nâti, V, 21, se rattacherait à la déclinaison en i comme toutes les autres formes: bhâtinā, IX, 9; bhâtinā, V, 25; pitinā, IX, 9; pitisu, III, 10, al. Gependant, à côté du thème mâti, IV, 15, nous trouvons le thème pitu.

390 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

iv, 15. — A D., le seul exemple que nous ayons, pitisu, vii-viii, 8, montre le passage dans la déclinaison en i. Le nomin. apahațâ, vi, 3, est au moins très douteux.

Thèmes en As. — Kh.: yaso (accus. sing.), v, 27, 28. Au contraire, vIII, 23, nous avons bhuye. — Dh.: yaso, v, 13, et bhuye, vII-vIII, 9.

Thèmes en 1N. — Kh.: nous avons à la fois la forme consonantique piyadasine, piyadasinâ, et la forme vocalique piyadasisâ, 1, 2, 3, etc. — A Dh., à côté du nomin. piyadasî (jamais °si), nous ne trouvons que la déclinaison consonantique piyadasine, piyadasinâ. — A D., nous n'avons que le nomin. piyadasi, écrit toujours avec la finale brève, tandis que A l'écrit ordinairement piyadasî. — Bh.: piyadasi, 1.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en A. — MASCULINS. — Nomin. sing. partout en e. Kh. a deux nomin. en o : kelalaputo et sâtiyaputo, II, 4. — Datif sing. en âye, partout excepté à R., qui n'a que les deux datifs etâya aṭhâya, et une fois à M. dans aṭhâya, correspondant à D., II, 15. — Locat. sing. en asi. Amne bhâge (Kh. vIII, 23; Dh., vIII, 5) et pajopadâye (Kh., IX, 24; Dh., IX, 6) paraissent être des locatifs en e; à Jaug., dét. II, 16, khanokhanasi de Dh. est représenté par khane samtam, que l'on ne peut guère prendre que comme un double locatif, samtam étant = samte (?); Kh. paraît lire vijayamsi, XII, 11. — Ablat. sing. en â dans mahatatâ, R., II, 5, 3, — L'accus. plur. serait en â

Neutres. — Nominatifs singuliers partout en e. Cependant Kh. a les nominatifs suivants en añ : am, iv, 12; xii, 31; unusåsunan, iv, 12; bådham, vii, 22; MI, 32; MII, 36; dânam, MI, 8; galumatatalam, MIII, 36; kataviyam (lokahite), v1, 19; lehhitam, iv, 13; madavam̃ (?), x111, 2; nityam̃ (?), x1v, 19; palam̃, v, 14; yam, v111, 23. — Dh. : bâdham, v11, 2; duvâlâ, (=° $la\tilde{n}$?), dét. Π , 2; (Jaug., Π , Ω , $duvâla\tilde{n}$; Π , Ω , duvâle); vutam, 1x, 10; hedisam, 1x, 10; dét. 1, 29. D.: bådham, 111, 21; v11-v111, 1. — S.: bådham, 1. — Accus. sing. en añ partout. Cependant à Kh.: satabhâge, sahasabhâge, xIII; 39; dâne, XII, 31; viyasane, MI, 38; nice, VIII, 22. — Nomin. et accus. plur. en åni. Gependant à Kh. : dasanâ, 1v, 9; hâlâpitâ, lopâpitâ, 11, 6; savâ, XII, 31; à Dh. : hâlâpitâ, н, 7.

Féminis. — Datif sing. en âye; D.: vihimsâye, v, 10; vii-viii, 9, etc. — Instrum. sing., Kh.: madhuliyâye, xiv, 20; pajâye, xii, 31; vividhaya, xii, 31 (lis. vividhâye); Dh.: dav(â)ye, dét. 1, 9; isâya, dét. 1, 10; tâlanâya, dét. 1, 11 (Jaug., en âye); D.: agâyâ, 1, 3 (RM °ya); agâya, 1, 4 (M °yam); analupâyâ, vii-viii, 13, 16, 18; avihimsâye, vii-viii, 9; kâmatâyâ, 1, 3 (ARM °ya); palikhâyâ, 1, 4 (ARM °ya); pûjâyâ, vi, 8 (RM °ya); rividhâya, vi, 8; vividhâyâ, vii-viii, 3; susûsâyâ, 1, 4 (RM °ya). —

Ablat. sing., D.: vihimsåye, II, 13. — Locat. sing., Kh.: samtilanåye, pujåye, VI, 19; Dh.: samtilanåya, VI, 31 (Jaug. porte samtilanåyå, qu'il faut lire probablement: "nåyå); palisåya, VI, 30. D.: amtalikåye, V, 20; aṭhamîpakhåye, V, 15, 18; câvudasåye, V, 15, etc.; tisåyam, V, 11 (tisåye, V, 15, 18). — Nomin. plur., Dh.: pajå, V, 17; janåo, IX, 24; Bh.: gåthå, 5; upåsikå, 8.

Thêmes en 1. — Neutres. — Nomin. plur., Dh.: hathini, iv, 3. D.: åsinavagåmîni, iii, 20; anusathini, vii-viii, 20, 1.

Féminins — Nomin. sing., Kh.: en i; Dh.: en \hat{i} , excepté ahini, 1v, 18; âladhi, dét. 1, 15, 16; anusathi, 1, 4, 14; viii, 5; apaviyati, iii, 11; asampatipati, 1v, 12; dét. 1, 5; lipi, 1, 1, 4; dét. 1, 17, 19; dét. 11, 9, 10; dhiti, dét. 11, 6; anusathe, v1, 31; D.: en î, excepté âladhi, vII-vIII, 10; libi, VII-VIII, 10, 11; lipi, 1, 2; 11, 15; 18, 2; dhâti, 18, 11; paṭipati, vII-VIII, 7; vadhi, VII-VIII, 8, 9; vidhi, 1, 9. — Datif sing., Kh.: vadhiyâ, v, 15. D., en iye: anupaţipatiye, vii-viii, 7, etc. — Instrum. sing., Kh.: en iyâ; mais anusathiye, IV, 10. Dh., en iyâ; mais anâvûtiya, dét. 1, 11 (Jaug. *tiye). D., en iyâ, comme anusathiyâ, 1, 5 (RM °ya), etc. — Ablat. sing., Kh.: tañbapañniya, viii, 6. Dh.: niphatiyâ, ix, i o. — Locat. sing., Dh.: puthaviyam, v, 26; tosaliyam, dét. 1, 1; 11, 1. D.: câtummâsiye, v, 15; pumnamâsiyam, v, 11. — Nomin. plur., Bh.: bhikhuniye, 7. — Génit. plur., Kh.: nâtinam, 1v, 9, 10; bhagininam, v. 10. Dh.,

D. : nâtisu, v1, 5; câtummâsîsu, v, 11, 16.

Thèmes en v. — Masculins. — Nomin. sing., D.: sâdhû, 11, 12 (ARM °dhu). — Génit. plur., Kh.: gulanam, 1x, 25. Dh.: gulânam, 1x, 9. — Locat. plur., D.: gulusu, vii-viii, 8; bahûsu, 1v, 3. — Nomin. plur., D.: bahune, vii-viii, 1.

Neutres. — Nomin. accus. sing., Kh.: bahu, IX, 24, al.; sâdhu, III, 8, al. Dh.: sâdhu, III, 11, al. — Nomin. plur., Kh.: bahuni, IV, 9, al. Dh.: bahûni, IV, 12; bahuni, I, 3. D.: bahûni, II, 14 (R °hu°). — Ablat. plur., Kh.: bahuhi, IV, 10. Dh.: bahûhi, IV, 14. — Locat. plur., Dh.: bahûsu, dét. I, 4. D.: bahûsu, IV, 3.

FÉMININS. — Nomin. sing., Kh.: sâdhu, 111, 7, 8; 1V, 12. Dh. 111, 10, 11; 1V, 18. — Locat. sing., D.: punâvasune, V, 16.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

Démonstratifs, etc.

Anya. — Kh.: amne, nomin. sing. neutre, 1v, 11, al.; amnamanaså, génit. sing., x11, 33; amnåye, datif sing., 1x, 24, al.; amne, loc. sing., v11, 23; amne, nomin. plur. masc., 11, 5, al.; amnani, nomin. plur. neutre, passim. — Dh.: amne, nom. masc. sing., dét. 1, 9; amne, nomin. sing. neutre, 1x, 9; amne, loc. sing., v11, 5; amne, nomin. plur. masc., v, 23; amnesu, locat. plur., v, 26. — D. amne,

391 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. nomin. plur. masc., vii-viii, 6, al.; amnâni, neutre, v, 14, al.; amnânam, génit. plur., vii-viii, 6.

ima. — Kh.: $iya\tilde{m}$, nomin. masc., v, 16; $iya\tilde{m}$, nomin. fém., passim; iyam, nomin. neutre, IV, 12; III, 7; VI, 21; IX, 25, 26; XII, 31, 35; XIII, 36; imam, nomin. neutre (?), 1x, 26; imam, accus. sing., 1v, 11, 12; imasá, génit. sing., 1v, 13; imiså, génit. masc., IV, 12; imâye, datif; ime, nomin. plur. masc., xIII, 38; fémin. (pajá), v, 17. — Dh.: iyam, nomin. masc., v, 26; dét. 1, 7, 8 (?); iyam, nomin. fémin., passim; iyam, nomin. neutre. III, 9; IV, 8; VI, 32, 34; imañ, accus., IV, 16; V, 17; imasa, génit. masc., IV, 18; imâye, datif masc., v. 26; fémin., III, 16; imena, instr., 18, 12; anena, dét. 11, 6; ime, nomin. plur. masc., v, 26; imehi, instr. plur., dét. 1, 10. — D.: iyam, nomin. fémin., 1, 15, al.; neutre, ш, 17, 18, 21, 22; v1, 8, 9, 10; vн-vш, 7; imam, accus., vii-viii, 3; imâni, nomin. plur. neutre, vii-VIII, 9, al. — S.: $iya\tilde{m}$, nomin. sing. masc. (athe), 5; neutre (savam, phale), 3, 4, 6. — R. : iyañ, nom. sing. masc. (athe, pakame), 3, 4; imâya, locat. femin. sing., 2.

ekatya. — Kh. : ekatiya, nomin. plur. masc., 1, 2. — Dh. : ekacâ (?), nom. plur. masc., 1, 2.

eta. — Kh.: esa, nomin. masc. sing., xIII, 38; ese, vI, 19, al.; ese, nomin. sing. neutre, IV, 12; IV, 25; VIII, 38; etasa, génit.; etáye, dat., passin; etánam, génit. plur., VIII, 38. — Dh.: esa,

nomin. sing. masc. (?), iv, 15; viii, 5, al.; neutre, ix, 8, 9; dét. 1, 3; dét. 11, 2; etu, accus. sing. neutre, ix, 7; etam, accus. sing. masc. et neutre, dét. 1, 15, 16, 22, 25; etasa, etasi, etâye, passim; ete, nomin. plur. masc., dét. 1, 11. — D.: esu, nomin. sing. masc., vii-viii, 3, 7, 9; fémin., 1, 5, 9 (ARM "sâ); neutre, iii, 19, 21; vii-viii, 4, 11, 14, 20; esâ, nomin. sing. neutre, iv, 14 (RM "sa); etam, accus. sing. neutre, passim; etâye, etena; ete; etâni; etesu. — S.: etâye, 4; etena, 2. — R.: esa (phale), 2; etâya, datif masc., 3; etinâ, instr. masc., 5.

ka. — Kh.: keci, nom. sing. masc., VII, 32; kichi, nomin. sing. neutre, passim. — Dh.: kecha, nomin. sing. masc., dét. 1, 7 (Jaug., kecâ, c'est-àdire keci); kichi, nomin. neutre, VI, 30, al. — D.: kina (°nâ), instr. sing., VII-VIII, 17, 18.

ta. — Kh.: sa, nomin. masc. sing., xII, 33; xIII, 3; se, ibid., passim; sâ, nomin. fém. sing., xIII, 11, 12; tâ, ibid., vIII, 4; se, nomin. sing. neutre, 1x, 26, employé comme tad, au sens de conjonction, passim (à se de Dh., dét. 1, 14, correspond tam à Jaug.); ta, nomin. sing. neutre, x, 28; tam, id., 1x, 25; tâ, id., faisant fonction de conjonction, v, 13; tam, accus.; tâye, v1, 19; tena; te, nomin. plur. masc.; tânam, génit. plur., xIII, 38; tesa(m), ibid., xIII, 4, 37; tehi. — Dh.: se, nomin. sing. masc., v, 21; dét. 1, 13, al.; neutre, 1x, 8, 10 (conjonction); 1x, 9; tam (conjonction), v, 20; tâ, nomin. sing. fémin., vIII, 4; tam, accus. sing.

neutre, dét. 1, 2, al.; tasa, tena, tasi; te, nomin. plur. masc.; se, id., v, 24, 25; tâni, neutre; tase (lisez tesam), génit. plur., dét. 11, 8; tinam (lisez tânam), id., viii, 3; tesu (?) = "sam, dét. 11, 10. — D.: se, nom. sing. masc., vii-viii, 9, al.; neutre (conjonction) vi, 13; vii-viii, 10, 17; tâ, nomin. sing. neutre (conjonction), vii-viii, 3; tam, accus., vi, 3, al.; tena, vii-viii, 7; te, nomin. plur. masc., vii-viii, 1, al.; se, id., vii-viii, 4, 6; tânam, génit. plur., iv, 17; tesam, id., iv, 3 (RM "sâm); tesu, vii-viii, 5. — Bh.: sa, nomin. sing. masc., 3. — S.: se, nomin. sing. neutre (conjonction), 4. — R.: te, nomin. plur. masc., 2.

v, 14); neutre, x, 28; xIII, 36; γe , nomin. sing. neutre, vi, 18; xiii, 35; α , xii, 31; $\alpha \tilde{m}$, iv, 12; x, 28; γam, vi, 18, 20; xii, 35; asâ, génit. sing. masc., VII, 21; yena, XIII, 38; ye, nomin. plur. masc., $1\sqrt{1}$ 25; yâ, id., xII, 34; yesañ, génit. plur., XIII, 38; yesu, locat., xiii, 37. — Dh.: e, nomin. sing. masc., v, 2, al.; ye, v, 21; dét. 1, 8; â, fém., dét. 11, 6; e, neutre, dét. II, 5, al.; $a\tilde{m}$, vI, 30, 32, al.; $\gamma \hat{a}$ (neut.), IV, 17; asa, génit. masc., VII, 2; ena, instr., dét. 11, 9, al.; ye, nomin. plur. masc., v, 20; e, v, 23, al.; âni, neutre, п, 7. — D. : e, nomin. plur. masc., vi, 8; ye, ii, 16, al.; yâ, fém., 1, 9, al.; ye, neutre, vii-viii, q; $y\hat{a}$ (neutre), vii-viii, 7; yena, instrum., IV, 12, al.; ena, VII-VIII, 11; ye, nomin. plur. masc., vн-vш, 11; yâni, neutre, vн-уш, 7, al. — Bh.: e, nomin. sing. masc., 5; neutre, 2. — S.:

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 397 $a\tilde{m}$, sing. neutre, 1, 2. — B.: ya, sing. neutre, 2; $a\tilde{m}$, 3.

Sarva. — Kh.: save, nomin. sing. neutre, xiv, 18; savañ, accus. masc. et neutre, passim; save, nomin. plur. masc., vii, 21; savesu, locat., v, 16. — Dh.: save, nomin. sing. masc., dét.1, 4; neutre, xiv, 17; sarañ, accus.; savasa, savena, passim; save, nomin. plur. masc., vii, 1; savesu. — D.: savasi, locat. sing., vii-viii, 6; savesu, locat. plur., vii-viii, 5. — Bh.: save, nomin. sing. neutre, 3.

Personnels.

1 ге personne. — Kh.: hakam, nomin., vi, 18, 20; mama, génit., passim; me, génit., passim; mamayâ, instrum., v, 13, 14; vi, 7, 19; me, instr., III, 7; mi, de même, viv, 19. — Dh.: hakam, nomin., vi, 29, 32, al.; mama, génit., passim; me, de même, v, 10, al.; mamayâ, instrum., vi, 28; mamâye, de même, dét. II, 4 (Jaug.: mamiyâye); maye, nomin. plur., dét. II, 8; majham, de même, dét. I, 10; aphe, accus., dét. II, 7 (Jaug.: apheni); ne, II, 5; aphâkam, génit., dét. II, 5, 7 (Jaug.: ne); aphesu, locat., dét. II, 4. — D.: hakam, III, 21; mam, accus., IV, 8, 9; mama, génit., vII-vIII, 6, al.; me 1, 7, al.; mamayâ, instrum., vII-vIII, 3; mamiyâ, vII-vIII, 7. — Bh.: hakam, 4; hâmâ, génit., 2; hamiyâye, instrum., 3.

2° personne. — Dh.: tuphe, nomin.-accus. plur., dét. 1, 4, al.; Jaug., dét. 11, 8 (2 fois), 11, lit, non pas tuphe, mais tupheni: tuphâha(m), gépit., dét. 1,

398 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

13; tuphehi, instrum., dét. 1, 3, 10; tuphesu, locat., dét. п, 2. — Bh. : ve, instrum. plur., 2. — R. : tupaka (lisez tuphâkañ), génit. plur., 5.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

Kiiâlsi. — duve, nomin. masc., 1, 4; 11, 5; tini, nomin. neutre, 1, 3, 4; catali (lisez °tu°), nomin. masc., XIII, 5; pañcasu, locat., III, 7.

DHAULI. — ekena, dét. 1, 18; dét. 11, 10; timni, nomin. neutre, dét. 1, 4, 24 (tini); pamcasu, dét. 1, 21.

Dehli. — *duvchi*, instrum., vII-vIII, 8; *tîsu*, locat. fém., v, 11, 16; *tiñui*, nomin. neutre, IV, 16; v, 12.

Sahasarâm. — duve, nomin., 6.

CONJUGAISON.

Thèmes verbaux.

Je ne note que les modifications, par comparaison avec le sanskrit, qui n'ont pas un caractère purement phonétique et mécanique.

Khâlsi. — Thèmes simples: kaleti, v, 13, al.; apakaleti, upakaleti, xii, 32; chanati, xii, 32; dakhati, 1, 2, al.; pâpunâti, xiii, 38; upahamti, xii, 33, conserve seul la conjugaison consonantique; vijinamane, xiii, 36; vijinitu, ibid.; pajohitaviye, 1, 1; punâti, x, 32, est pour moi bien douteux. — Causatifs: vaḍhiyati, xii, 32; vaḍhiyisati, iv, 11, pour

°dha°; ayi, contracté en e dans lekhâpeşâmi, xiv, 19; la formative aya, maintenue au participe, dans ânapayite, vi, 19; affaiblissement de la voyelle du thème: likhâpitâ, xiv, 19. — Passifs: âlabhiyamti, âlabhiyi samti, âlabhiyisu, 1, 3, 4.

DHAULI. — Thèmes simples: anusâsâmi, dét. 11, 6; ciţhitu (* tishṭhitvâ), 111, 7; dakhati, dét. 1, 2, al. et dekhati, dét. 1, 7, al.; kaleti, v, 20, al.; kalâmi, v1, 29; kalati, dét. 1, 23; kalam̄ti, dét. 1, 26; pâpunâtha, dét. 1, 6, al.; pajo[hitaviye], 1, 1. — Causatifs: veditu (= vedayitu), dét. 11, 6 — Passifs: âlabhiyisam̄ti, 1, 4.

Deiili. — Thèmes simples: anugahinevu, 1v, 6; anusisâmi, vii-viii, 21; upadahevû, vi, 5; vidahâmi, vi, 6; participe gardant la formative: sukhayite, vii-viii, 3. — Causatifs: e pour ayi dans jhâpetaviye, v, 10 (RM °payi°); voyelle du thème affaiblie dans nijhapayati, 1v, 7; likhâpitâ, passim; likhâpâpitâ, vii-viii, 10; manâti pour mânayati, dét. 1, 7, me paraît très douteux. — Passifs: khâdiyati, v, 7.

Внавка. — Causatifs : likhápayámi, 8; abhivádemánam (passif du causatif), 1.

Sahasaràm. — Causatifs: likhâpayatha, 8, 7.

Rùpnâth. — Thèmes simples : pápotave, 2. — Causatifs : lekhápetaviye, 4.

Bairât. — Causatifs : $\hat{al}(\hat{a})dhetaye$, 6.

Désinences :

Présent. — La seule trace de désinence moyenne

au présent se rencontre à Dh., x, 13, si la lecture mamnate est bien certaine; même au passif, nous avons âlabhiyamti, etc. Kh., 1, 3. — Je note, à S. et R., la forme sumi de la 1^{ro} personne de as. — On peut se demander si, à Dh., dét. 1, 23, 26, les formes kalati, kalamti (cf. kalâmi, vi, 29) ne représentent pas le subjonctif.

Impératif. — Pas de désinences moyennes. La seconde personne plur. se fait en ta dans dekhata, Dh., dét. 1, 7 (Jaug. dekhatha), 14; en tha, dans caghatha, Dh., dét. 1, 19; dét. 11, 11; dans paliyoradâtha, D., VII-VIII1; likhâpayatha, S., 7, 8.

Potentiel. — 1re pers. sing. en eham, à Kh., Dh., D., eya \tilde{m} , à Bh. (disey $\tilde{a}\tilde{m}$, 3). — 3° pers. sing., Kh.: paţipajeyâ, XIV, 20; siyâ, passim, peut-être siyâti (?), x, 28. Dh.: patipajeya, xiv, 19; ugach(e), dét. 1, 13 (Jaug. uthi(he)); huveya, x, 15; siyâ, passim. D.: anupaţipajeyâ, vII-vIII, 17; vadheyâ, VII-VIII, 3, 16, 18; pâpovâ, vii, 3; siyâ, vii-viii, 11; siya, iv, 15. R.: siyâ, 3. — 1^{re} pers. plur. en ema. Kh., Dh. — 3° pers. plur., Kh.: haveyu, xii, 34; sususeyu, xii, 33; vasevu, vII, 21. Jaugada, excepté dans nikha $mav\hat{u}$, m, +1, et peut-être va(s)c(v)u, vii, +, qui est mutilé, fait au contraire partout la 3° pers. plur. en eyu: yujeyû(ti), dét. 1, 3; dét. 11, 4, 14; heyû(ti), dét. 1, 6; dét. 11, 6; pâpuneyu, dét. 11, 5, 9; asvaseyu, dét. 11, 6; laheyu, dét. 11, 6. Dh.: en $evu: \hat{a}l\hat{a}dhayev\hat{u}(ti), \text{ dét. } n, 6; vasevu, vn. 1, etc.;$ 111, 10, nikhamávů. D. : en evu : anugahinevu, 18, 6, etc., Blr.: upadhâlayeyu, 7; suncyu, 7.

Passé. — Le parfait est conservé dans âha (Kh. toujours âhâ, excepté III, 6; Dh. toujours âhâ; D. 3 fois âha; Bh. âhâ). Reste de l'imparfait dans la 3° pers. plur. huvam, Dh., vIII, 3. — Aoriste, 3° pers. sing., nikhamithâ, Kh., vIII, 22; nikhami; Dh., vIII, 4; huthâ, D., vII-VIII, 15, 20; vaḍhithâ, vII-VIII, 14, 17. 3° pers. plur. en isu (Kh., Dh., D.), excepté humsu, Kh. vIII, 22; husu, D. vII-VIII, 12.

Futur. — Pas de 1^{re} pers. en añ. Les formes comme kachâmi ont été relevées précédemment. Il en est de même des futurs où la formative sy est changée en h: chatha, Dh. dét. 1, 17; dét. 11, 9 (Jaug. esatha); dâhañti, D., IV, 18; hohañti, VIIII, 4, 5, 6. Il ne reste à mentionner que les formes hosâmi, dét. 11, 8; hosati, dét. 1, 22, à Dh.; hosañti (à côté de hohañti), à D., VII-VIII, 2; hosati, à Bh., 4.

Absolutif. — Kh. en tu: dasayitu, 10, 10, etc.; en ya dans samkhaye, xiv, 21; — Dh. en tu: anusâsitu, dét. 11, 6, 8; cithitu, 1v, 17; kaṭu, dét. 11, 7, etc.; — D. en tu: nisijitu, 1v, 10; sutu, vII-vIII, 21; en ya, dans apahaṭâ = apahṛitya (?), vi, 3; — Bh.: en ya dans adhiqicya = adhikṛitya, 6.

Infinitif. — Dh.: âlâdhayitave, 1x, 12; sampaṭi-pâdayitave, dét. 1, 19; dét. 11, 11. — D.: âlâdha-yitave, 1v, 10; palihaṭave, 1v, 11; paṭicalitave, 1v, 8; samâdapayitave, 1, 8.

Participes. — Participe présent. — Kh. La forme moyenne dans adamânasâ, vi, 17 et vijinamane, xii, 36; kalam̃te, xii, 33. — Dh. La forme moyenne dans sampatipajamîne, dét. r, 16; vipaţipâdayamînehi, dét.

402 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

1, 15 (à J.: vipaṭipàtayam̄tam̄), al., où °mi' au lieu de °mâ' est surprenant; mais ef. pâyamînā, D.. v, 8. — D. a la forme moyenne dans anuvekhamâne, vii-viii, 2, dans le passif du causatif pâyaminā, v, 8. — Bh. Participe présent passif du causatif : abhivâdemānam̄. — S. La forme moyenne dans palakamīmena, 3. — R.: pakamamānenā. Ces deux dernières formes semblent l'une et l'autre fautives.

Participe passé passif. — Je note les formes ânapayite, Kh. vi, 19; Dh., iii, 9; nijhapayitâ, D., iv, 18; sukhayite, vii-viii, 3.

Participe futur passif. — Kh. en taviya; en iya dans supadálaye (?), v, 14. — Dh. en taviya dans ichitaviye, dét. 1, 9, 11; pajo(hitaviye), 1, 1; en iya dans dakhiye, dét. 1, 13; vadhiye, v, 23; supadálaye (?), v, 22. — D. en taviya: ichitaviye, 1v, 14; hamtaviyâni, v, 15; en iya dans dekhiye, 11, 19; dusampatipâdaye, 1, 3. — R. en taviya: vivasetaviye, 5. — B. en taya, s'il faut en juger par âlâdhetaye, 6; mais on peut croire que la lecture est inexacte.

Les courtes inscriptions de Barâbar, de Kauçâmbî et d'Allahâbâd (édit de la Reine) se rattachent exactement, autant qu'on en peut juger, à la série orthographique des édits que nous venons de dépouiller : l'-ù ne paraissent pas y être notés; l'r se change en l; le y initial tombe; l'ũ ni l'ụ n'y out de signes particuliers; le nominatif singulier des thèmes masculins en a se fait en e, etc. En fait de particularités, je ne vois guère à relever que les formes âdivikchi (pour

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 403 ájîvikehi), Bar., 1, 2; 11, 4; kubhâ (= guhâ), ibid.. 1, 2; 11, 3; 111, 3; nigoha, Bar., 1, 2, comme à Dehli.

2° LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LANGUE; SA PLACE HISTORIQUE.

Nous venons de passer en revue la plupart des phénomènes grammaticaux que présentent, dans leurs différentes versions, les inscriptions de Piyadasi. Ce n'est point assez. C'est pour les lumières qui s'en dégagent sur des faits plus généraux que ees faits particuliers méritent surtout de nous retenir. Il est temps d'envisager ces questions plus larges. Deux points de vue se présentent d'abord à l'esprit, suivant que l'on considère ou, directement, la condition de la langue dont les inscriptions nous fournissent des spécimens, ou, indirectement, l'ensemble de la situation linguistique dans la période à laquelle remontent nos textes. Le premier problème offre à son tour un double aspect. En somme, nous avons à examiner : 1° si les monuments décèlent des différences dialectales, quelles elles sont et comment il les faut entendre; 2° si, à côté des particularités dialectales proprement dites, il n'en existe pas d'autre nature, fondées sur des différences du système orthographique; 3° s'il nous est possible d'emprunter aux faits philologiques ou paléographiques fournis par nos textes des conclusions sur l'état contemporain de la langue religieuse ou savante, védique ou sanskrite. Cet ordre serait le plus logique; je me propose néanmoins de toucher d'abord le second point; l'exposition en sera, je crois, plus claire et plus rapide.

Un fait est hors de doute : nos inscriptions ne s'attachent pas invariablement à représenter dans leur intégrité les sons du langage parlé.

Les preuves abondent. La plus générale, c'est que, nulle part, elles n'observent le redoublement des consonnes homogènes.

On ne saurait douter, je peuse, que le redoublement de consonnes résultant d'une assimilation, tth dans atthi pour asti, vra dans savra pour sarva, etc., n'ait été réellement sensible dans la prononciation. Il devait l'être pour le moins autant à cette époque que dans la période plus récente où on l'a figuré. Aussi bien, lorsqu'il s'agit d'une nasale, le redoublement se marque au moyen de l'anusvâra, comme dans dhamma; dans plusieurs mots, l'allongement sporadique de la voyelle précédente n'est qu'une manière équivalente, largement usitée aujourd'hui encore, d'exprimer un redoublement réel, comme dans dhâma pour dharma, kâsati pour *karshyati, vâsa pour varsha. Le même procédé se perpétue dans des textes de date plus récente, comme à Kanheri (n° 151) où,

¹ A moins d'indication contraire, je cite les inscriptions des grottes par les numéros de Γ*Archwological Survey of Western India*, vol. 1V et V.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 405 dans une seule épigraphe, je relève dhâma, pâvata, sâva, âdha.

Ce n'est pas tout. Les inscriptions en caractères indo-bactriens, ni du temps d'Açoka ni après lui, ne distinguent graphiquement les voyelles longues des brèves. On peut expliquer cette omission par le manque de signes appropriés; mais ces signes étaient bien faciles à créer dans un alphabet qui s'est formé par tant d'additions réfléchies; si on ne l'a pas fait, c'est certainement qu'on attachait une médiocre importance à rendre exactement les nuances de la prononciation. Les signes nécessaires existaient dans l'alphabet du midi; or, ni à Khâlsi, ni, je pense, à Bairât, ni à Rûpnâth, ils ne sont employés pour l'î ni pour l'û. On peut arguer pour Khâlsi de l'influence du N. O. qui s'y manifeste dans plusieurs phénomènes. Il n'en restera pas moins que ce parti pris révèle non pas l'imitation exacte de la prononciation, mais un système orthographique qui, dans l'occasion; sait s'en affranchir. Les versions mêmes qui pratiquent la distinction des longues témoignent dans le détail de tant d'incertitudes qu'on pourrait presque, en certains cas, hésiter sur l'explication véritable du fait.

Quoi qu'il en soit, de deux choses l'une : ou la distinction survivait dans la langue populaire et les textes la notaient fort mal, où elle s'était oblitérée dans la parole et ils cherchaient à la restaurer dans l'écriture; les deux hypothèses indiqueraient un faible souci de la figuration minutieuse des sons; la

406 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

seconde, une tendance caractéristique vers une orthographe savante.

D'autres inconséquences conduisent à une conclusion analogue.

La diphtongue ai a disparu de tous les dialectes prâkrits dont nous avons connaissance; elle n'est pas moins étrangère aux inscriptions de Piyadasi. Cependant Girnar nous en fournit un exemple : thera, skrt. sthavira, y est écrit thaira, et, dans un passage, trayodaça y reçoit l'orthographe traidaça. Croira-t-on que la diphtongue, perdue d'ailleurs, ait survécu dans ces seuls cas? Ne faut-il pas évidemment reconnaître là une orthographe à demi savante inspirée par le souvenir de l'origine étymologique?

C'est une règle universelle en prâkrit, dans la langue des inscriptions comme dans les langues littéraires, que devant l'anusvâra une voyelle longue devient brève. Dans quatre ou cinq cas la longue sanskrite est ici maintenue : yâtâm (vm, 1), susrusatâm (x, 2), anuvidhiyatâm (ibid.), samacerâm (xm, 7) à Girnar. Il est clair que nous avons affaire purement et simplement à une orthographe influencée par la langue savante.

Ges derniers cas sont accidentels; il nous aident à mieux juger de ceux où les inégalités orthographiques se balancent. Dans un certain nombre de groupes composés d'une muette et d'un r, au lieu de la chute de l'r compensée par le redoublement de la muette, nous trouvons à Girnar l'écriture étymologique: pra, tra, sra, rva, au lieu de pa (ppa), ta (tta).

su (ssa), va (vva). Rien de moins fixe que cette orthographe; on peut s'en convaincre en se référant au texte de l'un quelconque des édits; il serait sans intérêt de citer ici un à un tous les cas; il me suffirm de rappeler que, pour pra, nous avons environ 45 fois l'écriture pra contre 25 fois l'écriture pa; pour tra, 30 fois ta, contre 20 fois tra; pour rva, à peu près également rva et va; pour bra, une fois bra, contre 6 ou 7 fois ba; 1 fois sra (pour rsa, rça), contre 1 fois sa. Est-il possible d'admettre qu'une pareille indifférence représente l'état vrai, spontané, de l'idiome populaire, que des prononciations correspondant à des stages si différents de l'usure phonétique, et cela côte à côte, dans les mêmes mots, appartiennent réellement à la même période du développement normal de la langue? Si l'on pouvait garder quelque doute, il suffirait d'interroger la suite de l'histoire linguistique. Quand, en hindi, nous lisons priya, à côté de piya, putra, à côté de pûta, brâhmana, à côté de bâmhana, nous n'hésitons pas : nous savons que la première de chacune de ces doubles formes est une orthographe savante, que ce sont autant de tatsamus, c'est-à-dire de mots empruntés au sanskrit et remis dans le courant de la langue. Quand, dans une inscription de la 24° aunée de Vâsithiputa Pulumâyi (Kârli nº 22, A.S.), nous relevons côte à côte les orthographes puttasya, sorusakusya, vathavusya, et budharakhitasa, upasakasa, prajû, parigahe, nous nous tenons assurés que ces génitifs en asya, que cette orthographe praja, ne sau408 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

raient, à pareille époque, représenter la vraie prononciation populaire; ce sont là aussi des tatsamas. Comment ne pas déduire la même conclusion de faits qui, pour être plus anciens, n'en sont pas moins rigoureusement analogues?

Il est certain que ces formes sanskritisantes ne donnent pas le niveau vrai de la dégénérescence phonétique. Un point peut sembler douteux. Les tatsamas des langues modernes rentrent effectivement, et avec la prononciation ancienne ou à peu près, dans la circulation; ce sont des mots d'origine particulière, mais des mots réels de la langue courante. Les tatsamas du sanskrit mixte sont, eux, purement orthographiques; car ils relèvent d'une langue toute littéraire 1. Et en effet, tandis que, dans les langues modernes, les emprunts faits à la langue ancienne ne portent que sur les thèmes et sont par conséquent sans action sur la grammaire, dans le sanskrit des gâthâs, les imitations s'étendent même aux flexions, c'est-à-dire à des éléments qui, dans une langue vraiment vivante, échappent à l'arbitraire des savants. A laquelle de ces deux catégories se rattachent les tatsamas de la langue de Piyadasi?

Il les faut, à mon avis, considérer sous le même jour que ceux du dialecte des gâthàs, et y reconnaître des tatsamas « orthographiques ». Les indices recueillis précédemment montrent que l'on se souciait médiocrement de figurer la prononciation avec rigueur,

¹ Je m'expliquerai dans le chapitre suivant sur le dialecte des gâthâs ou sanskrit mixte.

que volontiers l'on se rapprochait de la forme étymologique dans des eas où la prononciation vulgaire devait s'en éloigner. C'est déjà une raison bien
forte. D'autre part, on le verra, le développement
de la langue classique est, à cette époque, encore
trop rudimentaire pour qu'il soit aisé de supposer
qu'elle ait pu, dès lors, par l'intermédiaire des savants, déborder dans l'usage général. La proportion
de ces tatsamas est d'ailleurs très inégale, suivant les
versions de nos textes; s'il s'agissait de formes rentrées dans le courant populaire, une inégalité si forte
serait surprenante; elle s'explique mieux par la prédominance locale d'un système ou plutôt de tendances orthographiques particulières.

Les observations qui me restent à exposer sont de nature à porter ces conclusions à l'évidence.

L'orthographe de Kapur di Giri distingue, comme le sanskrit, trois sifflantes, s, ç, sh. Est-ce que réel-lement le dialecte de cette région avait conservé une distinction qui, à en juger par les versions paral-lèles, s'était perdue partout ailleurs? Il suffit, pour se convaincre qu'il n'en est rien, de constater les irrégularités accumulées dans la répartition de ces sifflantes.

Au lieu de sh nous lisons ç, dans les futurs likhapeçami (xiv, 13), anuvațiçanti (v, 11), arabhiçanti (1, 3), anapiçanti (11, 7), vadhiçanti (iv, 9), hapiçati (v, 11), dans paçandehi (xii, 6), dans manuça. Nous avons s pour sh dans yesu (xiii, 4), parisa (111, 7; vi, 14) kusanti (V, 11) à côté de kushanti, pour ç dans anusocana (xm, 2), sesta (1, 2); sh pour s dans pañcashu (111, 6), uyanashi (v1, 14); ç pour s dans anucaçanam (1v, 10), anuçaçisamti (ibid.). Je n'imagine pas que personne fasse remonter ces confusions à la pratique réelle du dialecte local; elles ne se comprennent que par une raison, la seule qui explique des fautes analogues, soit dans les manuscrits, soit dans des inscriptions sanskrites plus modernes : l'erreur du graveur ou du scribe vient dans les deux cas de ce qu'il est en présence d'une orthographe savante dans l'application de laquelle il ne peut être guidé par le sentiment de sa langue usuelle, parce que les distinctions dont il s'agit lui sont étrangères. Le locatif pañcashu, imitation maladroite des locatifs en eshu, est, pour la nature de cet emploi des sissantes à Kapur di Giri, fort caractéristique.

Il ne faut pas perdre de vue que le procédé n'est pas isolé; il est garanti par des exemples parallèles qui ne laissent aucun doute sur sa signification. La distinction des sifflantes n'existait pas, à coup sûr, dans le dialecte de la côte occidentale; cela n'empêche que nous ne trouvions les trois sifflantes à Nâsik (nº 1 et 2, A. S. 17, 114), dans des dédicaces qui sont conçues d'ailleurs en pur pràkrit, non pas même en sanskrit mixte; comme à Kapur di Giri, une faute, sakaça pour çakasa, est là pour nous avertir du caractère véritable de cet emploi. Il n'en est pas autrement dans le n° 27 de Kanheri (A. S. 7, 85), où l'ambition des orthographes savantes conduit à des formes cunhânaũ, sârvracatvânaũ.

Dans les cas que nous venons de passer en revue, il peut être permis d'hésiter sur l'origine de l'orthographe, mais non sur les sons qu'elle représente ou prétend représenter. Le problème est plus délicat pour certains exposants orthographiques qui n'expriment rigoureusement ni la forme savante ni la forme populaire consacrée, qui peuvent, à certains égards, sembler intermédiaires entre ces deux pôles du mouvement linguistique.

M. Pischel a fait remarquer avec raison qu'à Kapur di Giri les mots que j'ai, d'après les précédents, transcrits dharma, darçi, darçana, karmaye, varsha, purva, etc., sont, strictement, écrits dhrama, draçana, etc., l'r étant uni à la consonne dh, d, etc. Il ajoute que là, comme dans les légendes des monnaies qui observent le même procédé, cette écriture reflète certainement une particularité dialectale, que les gens pour qui les tablettes de Kapur di Giri ont été gravées prononçaient dhrama, pruva, etc. C'est ici que je ne saurais partager son sentiment.

Il s'appuie en particulier sur certaines lectures, comme mruga = mriga dans le premier édit de Kapur di Giri, grahu et dridha = griha, dridha dans le vm, pariprucha = paripriccha dans le vm, vrucha = vriksha dans le n édit de Girnar. Il compare les formes ru, ri, ra que prend la voyelle ri dans plusieurs dialectes modernes. Cette comparaison se tourne, si je ne me trompe, directement contre sa conclusion. Des formes comme grahu, griha, mraga,

¹ Gotting, Gel. Anzeigen, 1881, p. 1316.

mrañga, mriqa, à côté desquelles on en trouverait d'autres comme mirga, etc., ne sont en aucune façon les dérivés directs du sanskrit mriqa, ce sont des tatsamas; ce sont autant d'équivalents purs et simples de la forme mriga, griha, usitée elle aussi dans les langues modernes; ils n'en sont qu'une orthographe approximative, réduite aux seuls éléments réellement existants dans la langue populaire, au lieu d'emprunter à l'idiome savant un signe spécial correspondant à une prononciation spéciale qui a cessé d'être vivante depuis plus de deux mille ans. Des deux côtés, la situation n'est pas seulement analogue, elle est identique; je propose pour les deux cas une seule et même explication, celle qui est incontestable pour le plus récent : dans mruga, graha, dridha, vracha des inscriptions, je ne puis voir, comme dans mriga, graha, dradhu, vraksha ou vracha des langues actuelles, que des tatsamas, des emprunts faits à fa langue savante, et représentés par une orthographe que l'absence, volontaire ou forcée, peu importe en ce moment, du signe de la voyelle ri condamne à des tâtonnements, à des approximations. Ces exemples sont donc loin d'être décisifs contre ma manière d'envisager les groupes dhr, pr, etc., dans les mots que j'ai cités : ils offrent au contraire des précédents certains d'un retour vers la langue savante, s'opérant même au prix d'expédients orthographiques imparfaits. C'est exactement sous le même jour qu'il faut considérer les orthographes qui nous occupent.

Et d'abord, l'état des choses à Kapur di Giri, en ce qui concerne les complexes de consonnes où figure un r, est très semblable à celui que nous avons constaté à Girnar. Nous y trouvons pati à côté de prati, sava, savatam, saveshu, savatra, à côté de sarve, sarvañ, sarvatra, etc. Nos reproductions de Kapur di Giri sont encore trop imparfaites pour qu'il soit permis de risquer une statistique précise; dans sa généralité, le fait paraît indiscutable. Il est naturel d'en déduire les mêmes conclusions que nous avons fait pour Girnar. Il ne faut donc pas prendre avec une rigueur extrême les procédés orthographiques de cette langue. Si l'r, dans les mots qui nous occupent, est repris à la langue savante par un artifice arbitraire de l'écriture, comment s'étonner qu'on se soit accordé quelque liberté dans la manière de le noter, puisque aussi bien on prenait souvent la liberté de l'omettre entièrement? En hindi, les orthographes comme dharama, karama, gaudhrava ne correspondent en aucune façon à des phénomènes phonétiques particuliers; ce ne sont ni plus ni moins que des manières équivalentes d'écrire les tatsamas dharma, karma, qandharra.

M. Beames (Compar. Gramm., I, 321) a relevé dans l'ancien hindi de Chand des orthographes comme çrabba (= sarva), dhramma (= dharma), sovranna (= suvarṇa), brana (= varṇa), brannana (= varṇana), prabata (= parvata), kramma (= karma), krana (= karṇa), etc. Je ne pense pas que l'on invoque ces exemples contre la manière de voir que

l'expose ici. Il est trop clair que toutes ces orthographes sont, à l'époque de Chand, des emprunts faits au vocabulaire de la langue savante; le redoublement de la consonne, dans grabba, kramma, etc., montre assez que la vraie prononciation populaire était cabba, kamma, etc. Divers motifs, métriques on autres, ont pu provoquer ces orthographes, elles ne prouvent rien pour la prononciation réelle. Loin d'être contraire à mon sentiment, elles offrent, à quelque quinze cents ans de distance, un phénomène rigoureusement semblable à celui que j'entends mettre en lumière à Kapur di Giri; cette ressemblance dans les procédés s'explique par la ressemblance dans les conditions qui les appellent; nous sommes dans les deux cas en présence d'une langue qui, n'ayant pas encore une orthographe réglée, cherche volontiers dans ses tâtonnements et ses incertitudes à se rapprocher, fût-ce par de simples à peu près, des pratiques d'une langue qui jouit d'une consécration supérieure.

A considérer les faits en eux-mêmes, cette altération de dharma en dhrama, de pûrva en pruva, de karma en krama serait-elle bien vraisemblable? Je ne le crois pas. A côté de pruva, il est au moins un passage (v1, 14) où il semble bien qu'il faille lire purva; à côté de kirti (x, 21), nous devons très probablement, dans la même ligne, lire kriţi. L'insuffisance de nos fac-similés jette une incertitude fâcheuse sur les données de cette nature. Ce qui est sûr, c'est que les monnaies, à côté de dhrama, écrivent varma; que.

à côté de draçana à Kapur di Giri, nous avons à Girnar un exemple de darsana. La forme qu'ont prise invariablement tons ces mots dans la prononciation populaire, dhamma, puvva, kamma, vassa ou vâsa, etc., repose uniformément sur une prononciation antérieure, dharma, et non dhrama, varsa et non vrasa, etc. Si l'on prononçait sarva, pourquoi eût-on prononcé prava? Il y a plus, et je serais surpris si la revision définitive du texte de Kapur di Giri ne permettait pas de reconnaître un certain nombre de passages où, dans notre inscription, sarva est écrit srava; je veux parler de cas comme xm, 6, où le fac-similé actuel donne samvam; dans la même ligne nous trouvons pamtibhagam, qu'il faut certainement lire pratibhagam.

On souhaiterait sans doute de discerner avec certitude la cause de ces inconséquences; nos hésitations à cet égard ne prouvent rien contre des conclusions qui me paraissent assurées. Nous n'en sommes pas à compter les inégalités de l'écriture : à côté de sarva, nous avons constamment sava; mita à côté de mitra, puta à côté de putra, etc., etc.; on écrit kirti et vadhati, vadhita, etc. Il n'est pas surprenant que, dans une orthographe qui est l'imitation arbitraire d'une prononciation savante, une certaine approximation ait pu paraître suffire. L'exemple de Girnar prouve qu'il ne faut pas prendre trop strictement la valeur phonétique des signes : il est clair que dans & et dans & le même caractère & signifie une fois vra et l'autre vva. Des vaisons de

convenance graphique ont pu exercer leur part d'influence. On avait dès cette époque fixé un signe cursif pour noter l'r consécutif; on n'en avait fixé aucun pour l'r précédant une autre consonne; le fait est facile à constater dans les inscriptions plus récentes : elles gardent le premier signe et en inaugurent un nouveau pour le second cas (cf. l'inscription de Suë Vihar¹). La combinaison directe des caractères 7 et 7, 7 et 7 était assez aisée et symétrique, la combinaison de 7 avec , 3, etc., étant plus compliquée, prêtait plus aux confusions. Sans doute, une pareille considération n'a pu être que secondaire; mais ce qui rend son action admissible, ce sont justement les conditions spéciales où, comme je l'ai indiqué, s'appliquait cette orthographe à tendance étymologique. Elles rendaient infiniment moins urgente soit l'invention d'un signe nouveau, soit l'emploi de complexes malaisés à graver.

Nous sommes donc amenés à reconnaître dans certains cas un procédé graphique qui non seulement ne s'attache pas à noter fidèlement la prononciation réelle, mais qui, en se rapprochant de l'écriture étymologique, la figure avec une certaine liberté. C'est un point d'appui fort utile pour juger de cas, à mon sens, plus épineux. Je veux parler des groupes & & et &, à Girnar, sur lesquels j'ai

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 417 le regret de n'être pas approuvé par M. Pischel. Cette contradiction m'oblige à compléter les observations esquissées aux pages 26 et 29 de l'Introduction.

Il est bien clair, M. Pischel le reconnaît, que l'aspect du groupe 🕻 ne saurait décider entre la transcription pta et la transcription tpa : tout le monde est d'accord pour lire & stet de st. A cet égard, la question est donc entière. Elle a fort embarrassé les commentateurs et l'on a successivement proposé des lectures diverses. Les raisons invoquées en faveur de la solution pta ne me persuadent point. Je ne saurais admettre que la forme appà = âtman suppose comme intermédiaire aptâ. Le groupe pt donne régulièrement tt en prâkrit, comme dans qutta; c'est tp qui donne pp, comme dans appala; or, apa est précisément la forme que les inscriptions plus modernes de la région occidentale, voisine de Girnar, nous offrent régulièrement pour âtman; et je ne pense pas que personne admette une prononciation aptâ comme l'intermédiaire nécessaire entre âtmâ et attâ. Il est certain de même que cattâro est dérivé de catvâro directement, comme satta de satva, et attâ de atvâ pour âtmâ. Si, sous l'influence du t, le v de âtva a pu devenir un p, le même phénomène est tout aussi explicable dans catpâro pour catvâro, ârabhitpâ pour ârabhitvâ.

Ceci dit, et tout en maintenant la transcription tpa, après Burnouf, et, comme me l'a justement rappelé M. Pischel, après M. Ascoli, je recon-

nais que je manque d'éléments décisifs pour prouver que cette orthographe représente autre chose que la prononciation réelle. L'emploi qu'a signalé M. Kern dans l'orthographe javanaise du groupe tp pour exprimer simplement le son tt, pas plus que les cas analogues, n'a force démonstrative. Cependant l'état phonétique que reflète d'ailleurs Girnar n'est pas pour nous faire croire que, à cette époque, le heurt de deux muettes comme tp ait été toléré par la langue sans assimilation. Plusieurs traits qui semblaient assurer à la langue de Girnar un caractère plus archaïque s'évanouissent en simples restitutions graphiques. Il serait très invraisemblable qu'un idiome qui pratique si invariablement l'assimilation des muettes quand elles sont primitives, comme dans samata, quti, etc., eût, dans le même temps, conservé leur valeur originelle à des groupes de muettes secondaires, résultant d'une première altération phonétique. Sans donc être en état de fournir de mon sentiment une démonstration catégorique, je ne puis me défendre de garder cette impression que le groupe tp à Girnar représente une prononciation réelle pp, rapprochée de l'étymologie dans l'écriture par un artifice qui s'est, en quelque sorte, arrêté à mi-chemin.

Pour ce qui est des groupes st, st, j'ai de même la bonne fortune de me rencontrer avec M. Ascoli et le regret de n'être pas d'accord avec M. Pischel. Je sais et j'avais expressément constaté, que Hemacandra (14, 290, 291) enseigne en mâgadhî les ortho-

graphes st pour tta et shth du sanskrit, st pour sth et rth; M. Pischel rappelle que la Mricchakati porte des formes comme bhaçtaka, ciçtadi. Je ne veux pas insister sur des raisons qui relèvent un peu de l'impression individuelle; je ne crois pas facilement à des formes dialectales comme *pasta* pour *pa<u>t</u>ta* , *asta* pour artha; ce sont là des modifications phonétiques tellement isolées, autant que je puis voir, au moins sur le terrain hindou, qu'elles me semblent bien difficiles à admettre; mais je reconnais qu'un pareil scrupule n'est pas démonstratif. On verra du moins par ce que j'aurai occasion de dire du prâkrit des grammairiens, qu'ils ne possèdent qu'une autorité bien faible pour établir l'état exact de la langue populaire, surtout à l'époque dont nous nous occupons; et ici, par exemple, le témoignage de Hemacandra pourrait fort bien n'avoir d'autre portée que d'accuser le maintien plus ou moins accidentel, l'application plus ou moins arbitraire, d'une orthographe archaïque. Il faut bien considérer que les faits que l'on rapproche concordent fort imparfaitement. L'orthographe que Hemacandra attribue au mâgadhî, nous la rencontrons à l'autre bout de l'Inde, dans le Surâshţra; nous ne la retronvons nulle part dans les versions de nos inscriptions qui, par plusieurs traits significatifs, les nominatifs en e, la substitution de I à r, rentrent dans la parenté du màgadhí. Le fait n'est pas pour fortifier l'autorité des grammairiens, au moins dans leurs attributions géographiques. Les groupes que le grammairien écrit expressément st avec le s dental (cf. sùtra 289), la Mricchakați, étendant l'usage du ç palatal dans le dialecte mâgadhi. l'écrit çṭ, et le verbe tishṭhaṭi, pour lequel l'orthographe cishṭhadi est expressément enseignée par le sùtra 298, est écrit dans le drame ciçṭadi (Pischel, loc. cit.). L'accord manque plus encore entre le grammairien et nos inscriptions; ṭṭ ne s'écrit pas plus sṭ à Girnar que rth ne s'y écrit st.

L'observation isolée des faits tels qu'ils existent à Girnar suffirait à éveiller nos scrupules. J'ai grand peine à croire, comme le suggère très ingénieusement M. Pischel, que l'absence de l'aspiration dans stita, dans sesta, soit l'héritage direct de la période primitive, antérieure à l'aspiration secondaire du sanskrit védique. On faut-il croire que le mot sesta à Kapur di Giri (1er édit) soit le témoin de cette même période, avant le développement de la sifflante sh et des autres cérébrales? Quant à revendiquer la même antiquité pour la forme aṭṭa = arta, pour artha, du pàli, l'usage uniforme de l'aspirée dans toutes nos versions ne favorise guère cette conjecture. En tout cas, l'écriture atia étant également étrangère à toutes nos inscriptions ne saurait être invoquée à l'appui de l'origine archaïque du t de stita. Je crois donc avoir le droit de douter que la prononciation populaire ait réellement ici éliminé l'aspiration, dans un cas où, comme chacun sait, comme chacun en pent juger par l'orthographe prâkrite, la consonne invariablement s'aspire quand elle n'est pas aspirée d'origine, quand le sanskrit ne l'écrit pas aspirée. Y a-t-il vraiment

apparence que l'on ait prononcé usiâna, alors que la forme assimilée utthâna est seule usitée, même dans la langue savante et dans son orthographe étymologique? Et si l'on avait réellement prononcé siâna, siità. l'écriture usiâna pourrait-elle être considérée comme autre chose qu'une assimilation purement orthographique, dominée et déterminée par le sentiment de l'étymologie? Les formes anusasii (pour anusasti, la seule probable) à côté de sañstuta, gharastâni (an lieu de stâni) à côté de stita, et, à Kapur di Giri, seste (au lieu de seste) à côté de tisteya de Girnar, sont autant d'erreurs qui seraient malaisées à expliquer, si nous considérons cette orthographe comme l'expression sincère de la prononciation vivante.

Girnar est précisément assez voisin de la région qui nous fournit pour la période suivante de nombreuses inscriptions; ne serait-il pas surprenant que dans aucune, même dans les plus anciennes, à Sanci et à Nânâghât, on ne découvrît trace d'une particularité dialectale si significative? Ce que nous y trouvons, c'est, à Sanci, au n° 160, le nom propre dhamasthirî, alors que, dans tous les cas analogues, sețhin¹, etc., l'assimilation est accomplie; c'est, à Kârli (n° 22), dans un texte du temps de Vâsițhiputa Sâtakaṇi, hitasughasth[i]tay[e], à côté de nițhito; dans ce cas, des formes telles que puttasya, sovasakasya, à

Je ne parle pas de *cilathitika* dans l'inscription de Piyadasi. Elle est rédigée en mâgadhî, et, comme on le verra, ne peut faire autorité pour le dialecte local.

còté de budharakhitasa, upâsakasa, ne laissent aucun doute sur la nature de l'orthographe; nous sommes en face d'un texte rédigé mi-partie en prâkrit, mi-partie en sanskrit mixte; nous savons, à n'en pas douter, que l'orthographe sthiti est un tatsama ou, ce qui revient au même, une orthographe savante. Toutes les analogies, toutes les vraisemblances ne nous forcent-elles pas à accepter pour Girnar la même conclusion?

Il est vrai que cette écriture, st et st, affecte à Girnar une certaine conséquence. En revanche, à Kapur di Giri, nous en relevons un exemple unique, sesta, dont l'isolement est encore aggravé par l'invraisemblance du t dental. Quelques surprises que puisse nous réserver une revision générale de ces tablettes analogue à celle dont le Pandit Bhagwànlâl a publié les résultats pour la première, il n'est pas douteux que, dans la plupart des cas, l'assimilation de st en tth n'ait ici passé dans l'écriture; il est dès à présent certain que, malgré cette orthographe sporadique, ce tatsama exceptionnel, la prononciation populaire était th, th et non st, st. La conséquence plus grande observée à Girnar ne doit pas nous faire illusion, surtout après les faits que nous avons constatés précédemment pour les groupes où entre un r. Je tiens que st et st sont des orthographes consacrées pour tth et tth qui résultent en prâkrit de la sissante dentale ou cérébrale suivie de la muette; elles ont été étendues aux groupes résultant de sth et de shih par la vaison toute simple que ces groupes aboutissent, dans

l'assimilation pràkrite, à la même prononciation que st et sht. Sous ce jour, des anomalies comme ustàna, anusasti s'expliquent aisément : ustana n'est qu'une autre orthographe de utthuna; la cérébralisation, sans prétexte dans anuçasti, a pu se glisser dans la prononciation auusatthi sous l'influence de l'analogie qu'elle évoquait avec des formes comme sittha, annsittha. Un parti pris de ce genre s'étendant même à des mots où il n'a aucune justification étymologique, n'est certes pas sans exemple dans l'usage des Hindous. Je me contente de citer l'emploi des ligatures qv, tr dans le pràkrit des Jainas¹; elles y représentent simplement le g et le t redoublé, et cela sans tenir compte de l'étymologie, aussi bien dans pogralà = poggalâ (pudgalâ), que dans udagra. M. Weber n'a pas songé pour cela à considérer que la prononciation ugra, udagra ait été conservée; il en a conclu fort justement qu'il faut partout lire qga.

Les remarques qui précèdent n'épuisent pas les cas d'où il est permis d'inférer que l'orthographe des edits de Piyadasi n'est pas strictement représentative. D'autres écritures encore mériteraient, à cet égard, d'être signalées. Les unes sont significatives par leur caractère même et leur inconséquence; les autres, ou mieux conservées ou plus altérées que ne le comporte le niveau moyen de la décadence phonétique, révèlent tour à tour, soit l'imitation accidentelle d'un idiome cultivé, soit l'existence con-

¹ Cf. Weber, *Bhagavati*, p. 387 et suiv.

424 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

temporaine d'une langue populaire où l'écriture de nos inscriptions introduit artificiellement une régularité inconnue dans la pratique.

Dans la première catégorie rentre l'emploi du ±; il me ramène à des observations de M. Pischel. Je n'oserais plus, à vrai dire, maintenir le sentiment que j'avais primitivement exprimé, et d'après lequel le signe t ne serait à Khâlsi qu'une autre forme de +. J'admets que ce signe, littéralement = kya, correspond à une nuance particulière de la prononciation. Elle ne me paraît point aisée à définir; le voisinage des trois formes kalimqya, kalimgyesu, kaliñgyâni, que M. Bühler a le premier reconnues à Khâlsi (xm, 5, 6), ne jette pas grande lumière sur le problème. Mais, à quelque conclusion que l'on arrive, il n'en restera pas moins certain que les graveurs ont fait preuve d'une singulière inconséquence : d'après M. Pischel lui-même, à côté de dix-sept cas où le suffixe ika est écrit ikya, il y en a sept où l'orthographe ika est conservée. Il est bien évident que l'une ou l'autre de ces deux écritures s'écarte de la prononciation exacte. Qu'est-ce à dire dans les tablettes de Delhi, où nous rencontrons en tout deux exemples isolés de k (kya), dans ambâvadikâ et adhakosiķâni (D. vn-vni, 2), alors que partout ailleurs le suffixe garde invariablement la forme ika?

J'avoue que j'ai peine à me défendre d'une explication qui, au premier abord, paraîtra aisément singulière, hasardée. Dans diverses monnaies de Spalagadama, de Spalirisos (Sallet, p. 154), de Gondophares (p. 169), figure dharmiasa, à côté de la forme ordinaire dharmikasa; d'autre part, les monnaies de Lysias (ibid., p. 154) portent tour à tour lisikasa et lisiasa. Les prononciations ika et iya ne semblent pas appartenir à la même période du développement phonétique; n'est-il pas tentant de conclure que la prononciation courante était iya (ou ia, e'est tout un), dont ika représente l'orthographe savante; qu'en fait on lisait iya, comme semble le prouver l'écriture lisikasa pour lisiyasa? Le signe 🕏 devrait dès lors être considéré comme un compromis entre la prononciation réelle indiquée par le y et l'orthographe tatsama représentée par le k. Il faudrait s'expliquer l'orthographe alikasadala par quelque jeu étymologique qui, pour prêter au nom étranger une physionomie hindoue, aurait cherché dans sa première partie le prâkrit alika, aliya, correspondant au sanskrit alíka. Je ne méconnais pas les difficultés de cette solution. Si elle était certaine, elle apporterait à ma manière de considérer l'orthographe de nos inscriptions une confirmation signalée; mais je reconnais qu'elle n'est nullement certaine; je ne l'expose que comme une conjecture à mon avis vraisemblable; je ne prétends pas m'en prévaloir autrement pour des conclusions plus générales. En en faisant abstraction, et de la simple constatation des faits auxquels elle se réfère, il résulte en tout cas que, au moins en ce point particulier, l'orthographe de nos inscriptions, n'étant point constante, ne

426 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

s'attache point à figurer la prononciation avec rigueur.

Kapur di Giri emploie dans plusieurs cas j et y l'un pour l'autre : $ja[\tilde{m}]$ (= yad), v, 11; $ananija\tilde{m}$, v, 16; samaya, 1, 2; $ka\tilde{m}boya$, v, 12; v, 19; raya, v, 11; v, 14; v, 18; v, 21; v, 23; v, 1, à côté de raja, v, 17, etc. A Girnar même, nous trouvons peut-être un cas analogue, s'il faut vraiment (v, 7) lire sruneju, pour srunaju = sruneyu. A coup sûr l'écriture $\tilde{n}ayasu$, pour uiyasu, est purement sporadique, contraire à l'analogie, et a toute l'apparence d'une orthographe arbitraire.

Ces orthographes exceptionnelles suivent en quelque sorte une double direction. Plusieurs témoignent d'un effort pour se rapprocher des formes étymologiques; tel est saḍvisati, qui maintient la consonne finale, contrairement à toute analogie. Personne ne peut douter que Dhauli et Jaugada ne représentent exactement un même dialecte, une même prononciation : ckatiya à Jaugada (1, 2) et sañunyāpaṭipati (1x, 16), en face de ckacā et de sañunā à Dhauli, ne peuvent être pris que comme des sortes de tatsanus; il n'en est pas autrement de formes comme akasuā à Dhauli. Adhigicya = udhikritya, pour adhigica, à Bhabra, montre l'orthographe indécise et hésitante.

Ailleurs, l'écriture laisse entrevoir par quelques inadvertances que le niveau phonétique de la langue parlée est déjà tombé au-dessous de celui que marquent les habitudes dominantes de la langue écrite. Je veux parler d'affaiblissements comme adhigicya = adhikritya à Bhabra, libi à côté de lipi à Dehli, loga, logika, laheyu à Jaugada, ou, à l'inverse, des durcissements irréguliers, tels que kañboca à Dhauli, paṭipātayati à Jaugada, paḍhañ à Kapur di Giri, ou encore de flexions isolées comme janão à Khâlsi, mahidâyo à Girnar.

Il ne serait pas impossible de grossir le nombre des indications de ce genre; mais, ni la condition des monuments, ni la perfection des fac-similés ne permettrait d'arriver à une statistique complète. Je m'arrête ici et me résume.

Il est certain que l'orthographe de nos édits ne reflète pas toujours exactement la prononciation actuelle : inégale à cette tâche quand elle néglige de noter les consonnes doubles ou les voyelles longues, dépassant le but quand, à Girnar, elle maintient la vovelle longue, soit devant l'anusvâra, soit devant un groupe de consonnes, elle témoigne ailleurs, par exemple dans la notation des groupes où entre un r, d'une indifférence significative entre des expressions phoniques qui appartiennent à des périodes diverses du développement de la langue. Il est donc indubitable que cette orthographe obéit dans un certain nombre de cas à des influences savantes, historiques, comme on voudra les nommer. Comme les langues modernes, comme le sanskrit mixte des Gàthàs, elle est pénétrée de mots ou de manières d'écrire qui constituent autant de tatsamas graphiques, qui sont par conséquent un élément artificiel et savant. On serait mal fondé à invoquer contre cette thèse l'ignorance des graveurs. Ils peuvent être responsables de certaines erreurs matérielles, de certaines inconséquences, non du système orthographique : ils l'appliquent, eux, mais, tout imparfait qu'il puisse être, il a dû être fondé par des gens éclairés et habiles. Aujourd'hui encore, c'est évidemment par la caste savante que se font les emprunts qui, pénétrant la langue populaire, de proche en proche s'étendent aux plus ignorants. Le principe, dans sa généralité, me paraît donc inattaquable, et les faits certains autorisent par eux-mêmes, sur la manière de considérer la langue de nos inscriptions, des conclusions importantes.

D'autres faits, comme ce qui concerne les groupes st, st, tp à Girnar, laissent plus de place à la contradiction. Je me contenterais d'avoir rendu vraisemblable mon sentiment en ce qui les concerne. Je n'ai qu'une observation à ajouter. C'est très particulièrement à Girnar et à Kapur di Giri que se rencontrent ces écritures semi-historiques. Si mon interprétation s'en vérifie, elles apporteraient un sérieux appoint de force à la conclusion que préparent les faits incontestables.

Cette conclusion a un corollaire; elle implique que les différences dialectales entre les idiomes populaires que reflètent les versions diverses de nos inscriptions, sont moins tranchées que les apparences orthographiques n'induiraient à le penser d'abord; si certains caractères les séparent indu-

bitablement, ils sont en somme parvenus à des degrés à peu près équivalents de déformation phonétique; l'inégalité plus sensible qui frappe au premier aspect a sa source dans des partis-pris plus ou moins accidentels d'emprunts ou d'écriture, dans l'adoption plus ou moins large de tatsamas. Ce résultat est en lui-même et a priori si vraisemblable qu'il pourrait presque être invoqué en faveur des prémisses sur lesquelles j'ai essayé de l'établir. Il est assurément peu probable que, par son seul mouvement naturel, par son développement spontané, la même langue soit, dans le même temps, parvenue, dans des provinces voisines, à des degrés de détérioration, d'usure aussi inégaux que le supposerait la comparaison entre l'orthographe de Girnar et celle de Khâlsi, par exemple. Les vues que j'ai proposées écartent ou expliquent cette anomalie : à des inégalités inadmissibles du développement phonétique, elles substituent la notion très simple de sysorthographiques différents, parallèlement usités dans des régions différentes. Si, comme tout tend à le démontrer, l'époque à laquelle nos inscriptions appartiennent est encore pour l'écriture dans l'Inde un temps de tâtonnements et d'incertitudes, si elle est antérieure à la régularisation de l'orthographe et de la langue sanskrite, à la codification des prâkrits littéraires, l'existence parallèle de ces systèmes divergents, imparfaitement assis, s'explique d'elle-même. l'indiquerai tout à l'heure quelles circonstances en ont pu favoriser la répartition géo130 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. graphique telle que nous la fait apparaître le témoignage de nos monuments. Elles intéressent également la répartition des différences dialectales proprement

dites.

Certaine, dans sa généralité, l'influence d'une orthographe savante sur l'aspect linguistique de nos monuments, ne se laisse pas mesurer dans le détail avec une précision absolue. Je ne citerai qu'un exemple; il suffira à faire saisir ma pensée. Girnar distingue entre I et 1, mais seulement à l'intérieur des thèmes; il conserve I partout où le sanskrit l'écrirait dans les thèmes, il n'écrit jamais que 1 dans les désinences, là même où a prévalu en sanskrit l'usage régulier de l'n cérébral. J'avoue que, à côté de toutes les versions orientales qui ne connaissent que 1, cette pratique invariable est à mes yeux suspecte: je doute fort que la prononciation populaire du pays de Girnar ait exactement distingué les deux n. Mais je n'ai aucum moyen de porter ce doute à la certitude. Quoi qu'il en puisse être de ce fait et d'autres analogues, bien des divergences qui distinguent nos versions parallèles sont irréductibles à l'interprétation orthographique. Quelle qu'en soit l'importance dans sa sphère d'action légitime, elle laisse subsister une série de phénomènes qui constituent des caractéristiques dialectales. C'est un aspect de la question qui nous reste à considérer.

A cet égard, les monuments de Piyadasi se partagent clairement en deux groupes principaux. Dans l'un, pas d'u cérébral ni d'ū palatal, le y initial tombe, l est substitué à r, le nominatif masculin, et ordinairement le neutre, se fait en e, le locatif en asi: l'autre distingue l'u cérébral et l'ũ palatal, conserve le y initial et l'r, fait en o le nominatif singulier des masculins en a, le locatif en amhi ou en e. Le premier comprend toutes les inscriptions, à l'exception de Girnar et de Kapur di Giri qui constituent à elles seules le second. Il est d'autant plus impossible de méconnaître ici une différence dialectale, que plusieurs des particularités qui signalent le premier groupe sont relevées par les grammairiens comme propres au dialecte mâgadhî : tels sont le nominatif en e et la substitution de l à r. Il est vrai que ce sont aussi les seuls traits de concordance; que, ni par ses omissions — absence de n, de \tilde{n} , de c, omission de y initial, — ni par certains usages, maintien de j, de ch, etc., — le dialecte des inscriptions ne correspond au màgadhî des grammairiens. Nous avons vu au contraire que l'usage du groupe st, attribué par les grammairiens au mâgadhî, ne figure que dans l'orthographe de Girnar.

Dans les limites de ces deux groupes principaux, est-il possible de tracer des subdivisions, de distinguer des sous-dialectes? Entre Girnar et Kapur di Giri, en dehors des groupes st et st d'une part, de l'emploi des trois sifflantes de l'autre, qui, à mon avis, ne doivent pas entrer en ligne de cempte, je ne

vois guère à signaler, comme différences un peu générales, que le groupe tp de Girnar suivant moi, correspondant à une prononciation pp, qui est représenté à Kapur di Giri par t; le locatif du singulier qui est en mhi, plus rarement en e à Girnar, en e et jamais en mhi à Kapur di Giri; le génitif des thèmes en in qui se fait en ino à Girnar et qui, à Kapur di Giri, entre, par la formation isa, dans l'analogie de la déclinaison en a. Il convient d'ajouter que le groupe hm ou mh conservé à Girnar est inconnu à Kapur di Giri, où bamhana est écrit bramana, que la désinence en vya du participe futur passif, maintenue d'ordinaire à Girnar dans l'orthographe viya, est assimilée à Kapur di Giri en va (vva). Ajoutons quelques autres divergences, la 3° personne du pluriel en are qu'emploie Girnar, la substitution accidentelle de y pour j à Kapur di Giri. On ne saurait méconnaître que, si les deux séries d'inscriptions ne nous permettent pas de reconstituer deux dialectes nettement distincts, elles reflètent dans une certaine mesure des nuances dialectales différentes.

Je crois qu'il n'en est pas de même pour les versions qui appartiennent au premier groupe. Si l'on fait abstraction de l'emploi prétendu de \mathfrak{c} et de $\mathfrak{s}h$ à Khâlsi, sur lequel je vais avoir l'occasion de m'expliquer tout à l'heure, et qui n'a rien à voir ici, les seules différences appréciables portent sur ly initial, sur l'emploi de r, sur le nominatif des neutres en $a\tilde{m}$. Khâlsi et les édits des colonnes gardent plus fréquemment que les autres le y initial;

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 433 mais, comme ils offrent parallèlement nombre d'exemples de sa suppression, et dans les mêmes mots, il est clair qu'il n'y a pas de conclusion linguistique à tirer de ce fait, d'autant moins que, dans les versions qui le suppriment avec le plus de régularité, à Jaugada, à Dhauli, il se trouve inversement des exemples de son maintien. Khâlsi fait dans certains cas en $a\tilde{n}$, et non en e, le nominatif des thèmes neutres en a; mais on y trouve aussi, en nombre plus considérable, des nominatifs en e de neutres ou de thèmes généralement employés comme neutres; d'autre part, Jaugada écrit à l'occasion anusâsanam. Rûpnâth écrit chavachare et cirathitike, ârâdhave, pakare; mais, en même temps, sâtilcke, apaladhiyena, ahâle; et si la même inscription maintient le y initial, il ne faut pas oublier qu'elle est courte, qu'il ne s'agit que de trois exemples, et qu'enfin, devant sa concordance d'ailleurs parfaite avec les inscriptions d'allure màgadhî, il est bien impossible de conclure d'un pareil détail à l'existence d'un dialecte particulier. Il est clair pourtant qu'il ne faut pas négliger les écarts sporadiques; ils ont une certaine signification qu'il convient de dégager. Le problème me paraît facile. Il se résoudra de lui-même quand nous aurons élucidé un point dont je crois que l'on

On a admis que chacune des versions des édits représente fidèlement le dialecte du pays dans lequel elle a été gravée. Je crois que c'est une erreur et que les déductions qu'on a appuyées sur cette base

a jusqu'ici mal jugé.

434 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

sont tout à fait fragiles. Il serait a priori bien surprenant qu'un seul dialecte eût régné, sans rivalité et sans nuance, dans toute l'Inde du nord et du nord-est, de Khâlsi à Jaugada, en passant par Bairât et Rûpnâth. Notre scepticisme se fortifie de plusieurs raisons précises.

D'après ce système, on aurait, au temps d'Açoka, soit à Dhauli et à Jaugada, soit à Rûpnâth et à Allahabad, employé un dialecte faisant en c le nominatif des masculins en a, changeant l'r en l, ce que j'appellerai pour plus de brièveté le mâgadhî d'Açoka. Or l'inscription de Khandagiri, toute voisine de celles de Dhauli et de Jaugada, dont la date ne peut être fixée avec certitude, mais qui n'est certainement pas postérieure de plus d'un siècle aux monuments de Piyadasi, qui paraît émaner d'un souverain local, fait les nominatifs en o, les locatifs en e, conserve l'r étymologique, en un mot ne présente aueun des traits caractéristiques de ce dialecte; elle donne par conséquent à penser qu'il n'était pas celui de la région. Les inscriptions anciennes du stûpa de Bharhut, à mi-chemin entre Rûpnâth et Allahabad, contemporaines peut-être de Piyadasi, à coup sûr de peu postérieures, et qui sont certainement conçues dans une langue analogue à l'idiome local, ne présentent pas plus de trace de mâgadhisme. De même à Sanci. M. Cunningham y a découvert un fragment d'édit qu'il a rapporté à Piyadasi avec une vraisemblance qui équivaut vraiment à la certitude; or, si fruste qu'il soit, les nominatifs en e, des mots comme

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 435 cilathitike ne laissent aucun doute : il était écrit en mâgadhî. Mais toutes les inscriptions votives retrouvées dans les mêmes lieux, ou contemporaines ou au moins d'époque très voisine, s'accordent sans exception dans l'emploi d'un prâkrit exempt de mâgadhismes. Nous n'avons point ailleurs la bonne fortune de pouvoir contrôler par des monuments parallèles le témoignage apparent de ceux de Piyadasi. Ces faits sont assez significatifs: évidemment, l'emploi dans ses édits du dialecte mâgadhî ne prouve pas qu'il fùt d'un emploi courant et vulgaire dans les lieux où ils ont été retrouvés. La conclusion que ces faits imposent se présente aisément à l'esprit. C'est dans le Magadha qu'était le centre de l'empire de Piyadasi; le mâgadhî devait être la langue de sa chancellerie; il est tout simple qu'il l'ait employée sur toute l'étendue de son domaine pour s'adresser à son peuple et plus spécialement à ses officiers, aux représentants de son pouvoir 1.

¹ Nous trouvons à l'antre extrémité de l'Inde, à Ceylan, un indice favorable à cette manière de voir. Si grandes que puissent être, dans le détail, les exagérations de la tradition singhalaise tonchant les relations d'Açoka avec Tâmraparni, les témoignages mêmes de Piyadasi paraissent indiquer qu'il entretint avec la grande île lointaine certains rapports; qu'il les ait fait tourner au profit de la diffusion du buddhisme, son zèle, l'analogie des faits constatés ailleurs ne permettent pas d'en donter. Il est d'autant plus curieux de relever les traces qui ont été signalées à plusieurs reprises, de l'influence du dialecte mâgadhî sur la langue ancienne de Ceylan. Les plus vieilles inscriptions qui aient été trouvées dans l'île sont sans doute sensiblement postérieures au temps de Piyadasi. Cet intervalle permet d'expliquer les altérations qu'y a subies, dès les plus anciens monuments connus, la tradition

436 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il que les inscriptions de l'extrême nord-ouest et de la côte du Suràshtra échappent à ce niveau commun? La question me paraît susceptible de deux explications qui se fortifient l'une l'autre. Il n'est, je pense, douteux pour personne que c'est dans le nord-ouest et dans l'ouest que s'est pour la première fois élaboré un système graphique approprié aux nécessités des langues hindoues; les inscriptions de Kapur di Giri, de Girnar témoignent en tout cas qu'il s'y était constitué un système orthographique particulier, avec sa tradition propre. C'était un fait que Piyadasi trouvait établi, dont il lui était difficile de ne pas tenir compte. On remarquera en second lieu que la répartition des deux orthographes ou, si l'on veut, des deux dialectes, dans l'usage de Piyadasi, coïncide pré-

màgadhì; le fait même de son introduction, qu'il est malaisé de faire remonter à un autre auteur qu'à Piyadasi, n'en ressort que plus clairement de la persistance de certains traits. Je ne parle pas seulement des particularités grammaticales : locatif en si, nominatif en e, etc., qui ont été relevées par P. Goldschmidt (Ind. Antiq., 1877, p. 318; cf. Rhys Davids dans Ind. Antiq., 1872, p. 138, suiv.; Ed. Müller, Ancient Inscript. of Ccylon, p. 8, et les observations récentes de M. Kern, dans les Bijdragen tot de Taal... kunde van Nederl. Indië, tv, 10, p. 562). Deux faits paléographiques sont également caractéristiques : ce sont d'une part l'emprunt du signe

Avant sa limitation au c palatal (voyez ci-dessous), et d'autre part, l'absence de l'n palatal, non employé dans l'écriture officielle de Piyadasi, et que nous voyons par exemple dans l'inscription de Kirinde (E. Müller, n° 57) exprimé par le complexe ny, dans savanyutopete. Il est donc bien probable que, à Ceylan comme dans les provinces de son empire, Piyadasi avait directement ou indirectement transporté les procédés propres à son orthographe mâgadhi.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 437 cisément avec la distinction du domaine immédiat et des provinces simplement vassales que je crois avoir établie sur des arguments parfaitement indépendants, et à coup sûr en dehors de toute préoccupation des faits que nous considérons en ce moment. Il était tout naturel que Piyadasi s'accommodât à l'usage local des régions qui n'étaient reliées que d'une façon médiate à son empire et où devaient préexister des traditions qu'il pouvait être à la fois convenable et utile de respecter.

Certains indices instructifs se peuvent relever dans les inscriptions. Toutes les versions ne sont pas également conséquentes dans l'application des particularités orthographiques qui correspondent à des différences dialectales. Même à Dhauli et à Jaugada, où le y initial est le plus régulièrement supprimé, il est conservé à l'occasion : ye, J. dét. I, 4; yâ, Dh. IV, 17; ye, Dh. V, 20; dét. 1, 8; à Khâlsi et sur les colonnes, le cas est bien plus fréquent; à Rûpnâth, le y est conservé dans les trois seuls mots pour lesquels la question se pût poser; à Bairàt, nous avons côte à côte am et yam. C'est encore à Rûpnâth que nous trouvons dans deux ou trois mots l'r maintenu et non remplacé par l. En général, la distinction entre le masculin et le neutre est perdue dans le mâgadhî des inscriptions, les deux genres font également le nominatif en e. Cependant, à Khâlsi, il semble que nous ayons quelques nominatifs masculins en o (sâtiyaputo, 11, 4; kelalaputo, ibid.; so, v, 14; ef. aussi lâjâno, n, 5),

et les neutres y font très souvent le nominatif en $a\tilde{m}$. On peut rendre compte de ces inconséquences de deux façons : elles résultent soit de l'influence de la langue savante, soit de l'action sporadique du dialecte local pénétrant le mâgadhì officiel. Je ne décide pas.

D'autres inégalités, celles que l'on rencontre à Kapur di Giri et à Girnar, sont en sens inverse. C'est ainsi que les nominatifs singuliers en e(i), soit pour des masculins, soit pour des neutres, sont fréquents dans l'une et l'autre version. Je citerai à Girnar : prâdesike, yute, yarise, bhûtapurve, vadhite, târise, apaparisave, devânampiye, seste, kamme, dhammacarane, mamqale, dasane, dâne, vipule, kamme, mûle; à Kapur di Giri : amtiyoke, si, athi, sakali, mate, turamaye, jive, bhutapurve, vadhite, tadiçe, dane, nice, darçane, ete, ye, katavi, hati, yi, nici, vijite, ghatiti, mahalake, likhite; à Kapur di Giri, plusieurs locatifs en asi (mahanasasi, 1, 2; yutasi, v, 13; orodhanasi, vi, 14; agarasi, ibid.; vinitasi, ibid.; bhatakasi, 1x, 19) tranchent sur la forme ordinaire qui est en e. Il est clair que ces formes accidentelles ne sauraient s'expliquer ici, ni par une influence savante, ni par une influence populaire; ce sont autant de mâgadhismes qui ne peuvent avoir d'autre source que l'influence du mâgadhî officiellement employé par le suzerain dans ses États.

En somme, les inscriptions de Piyadasi se partagent, au point de vue linguistique, en deux séries, dont l'une, celle du nord-ouest, accuse par certains traits, d'ailleurs secondaires, une sous-division dia-

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. lectale. L'autre doit représenter la langue officielle de la chancellerie royale. Elles nous mettent surtout en présence de deux systèmes orthographiques nettement tranchés : l'un plus voisin du parler populaire, l'autre plus occupé de se rapprocher des formes étymologiques et savantes. Ni l'un ni l'autre n'est définitivement réglementé; ni l'un ni l'autre n'échappe aux incertitudes individuelles, à certaines influences locales. La suite nous montrera, et c'est là ce qui donne à ces faits un intérêt véritable, que cet état de choses marque la première phase d'une évolution qui était destinée à se poursuivre en s'accusant davantage. Nous verrons, à l'époque suivante, le sanskrit mixte d'une part, d'autre part le prâkrit monumental, continuer parallèlement la tradition dont nous saisissons ici les manifestations les plus anciennes.

A plusieurs reprises, dans les observations qui précèdent, j'ai été amené à parler de « langue savante », d'« orthographe savante ». Ces expressions pourraient prêter à des malentendus que j'ai le devoir d'écarter. Après m'être expliqué sur la langue populaire, il reste à déterminer, d'après les indices dont nous disposons, quelle était la situation linguistique, au point de vue de cet autre facteur si important, sanskrit vedique ou classique.

Les faits paléographiques tiennent ici la première place. Les uns sont communs aux deux écritures de Piyadasi; particuliers à l'une d'entre elles seulement.

L'alphabet du nord-ouest ne possède pas de signes spéciaux pour marquer les voyelles longues. Bien des langues sans doute se passent d'une pareille notation; mais le sanskrit ne se présente point à nous dans des conditions ordinaires. Langue en partie artificielle et savante, sortie achevée et à peu près immuable d'une longue préparation, il a eu une grammaire avant d'être écrit; il n'offre, dans son orthographe non plus que dans ses formes, aucune trace sensible d'un développement progressif. Il n'a pu être écrit, dès qu'il a commencé d'être écrit, que dans les conditions mêmes où il a continué à l'être. Une langue ainsi élaborée aurait du jour au lendemain imposé la distinction des voyelles longues à l'alphabet au moyen duquel on aurait prétendu la fixer; un alphabet qui n'est pas capable de marquer cette distinction n'a certainement pas servi à la noter.

J'en dirai autant d'un trait commun aux deux écritures. J'ai rappelé tout à l'heure que ni l'une ni l'autre n'expriment le redoublement des consonnes identiques ou homogènes. Or, dès que nous apparaît le sanskrit, il observe ce redoublement partout où il a étymologiquement sa place. On ne conçoit ni le sanskrit védique ni le sanskrit grammatical et classique écrit sans observer cette pratique. Mais, établie pour la langue savante, elle n'eût pas manqué de s'introduire dans l'orthographe populaire, ainsi que nous le verrons arriver pour les prâkrits de la littérature. On se demande même comment l'orthographe

de nos dialectes n'a pas, de son propre mouvement, adopté un usage si naturel. Je n'en vois pour ma part qu'une explication satisfaisante; c'est l'influence persistante de l'écriture ou des écritures sémitiques sur lesquelles ont été modelés les alphabets de Piyadasi. Il a fallu pour la vaincre un long effort; la suite montrera comment la pratique nouvelle est précisément un des traits qui caractérisent la constitution et l'avènement de la langue littéraire.

L'alphabet indien possède, lui, des signes particuliers pour les longues. Mais, si l'on songe qu'à Khâlsi, peut-être à Bairât et à Rùpnâth, l'è et l'û longs ne sont pas employés, que, dans les autres versions, les inexactitudes dans la notation des longues sont continuelles, on conclura, je pense, sans hésiter, que, à la date de nos inscriptions, il ne s'était point encore établi un idiome fixé, arrêté, comme le sanskrit; car il n'eût pas manqué de servir de régulateur et de modèle aux idiomes populaires, d'introduire dans leur orthographe la précision, l'unité et la conséquence qui y font défaut.

L'alphabet indien de Piyadasi n'a qu'un seul signe pour exprimer l'r, qu'il précède ou qu'il suive la consonne. Serait-ce possible s'il eût servi à noter le sanskrit? Or, précisément dans la période suivante, il développe à cet égard des ressources nouvelles. Dès les inscriptions de Nânâghât, nous trouvons établie la notation définitive de l'r consécutif¹, et, peu après,

¹ A Bharhut, comme plus tard à Nànàghàt et ailleurs, l'r consécutif est transporté au bas de la consonne, soit sous sa forme zigza-

442 L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

le même signe transposé au sommet de la consonne qu'il accompagne sert à exprimer l'r antécédent.

Nous pouvons affirmer aussi que le signe de la voyelle ri n'existe pas encore du temps d'Açoka. La raison en est simple; elle est indépendante de toute thèse personnelle. Il est clair pour tout le monde que le signe J de la voyelle ri, dans la forme la plus ancienne sous laquelle il fait son apparition, est dérivé du signe consacré à marquer l'r consécutif J; or, nous venons de voir que ce signe s'est développé seulement après le temps de Piyadasi.

Une autre lacune est plus significative encore : c'est l'absence de trois signes distincts correspondant aux trois sifflantes de l'orthographe savante. Je parle ici de l'alphabet indien seulement. Khâlsi nous permet de démontrer que l'insuffisance à cet égard est bien réelle, qu'elle n'est pas volontaire ni simplement apparente.

On se souvient que Khâlsi, à côté de l's ordinaire, de, emploie une autre forme A. On a considéré cet s comme le ç palatal. La forme de cette lettre est en effet identique ou absolument analogue dans les inscriptions les plus anciennes où elle apparaisse, à Nâsik et à Girnar. Mais il faut s'entendre. Il n'est pas possible d'admettre que, à Khâlsi, le dialecte diffère entre les premiers édits et les derniers, et j'estime que les conclusions auxquelles je suis arrivé guée (È), comme dans obramīti, soit sous la forme perpendiculaire, dans \square de brahma. (Cf. Cunningham, Bharhut Stūpa, inscript. n^{os} 76, 97, 89.)

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS, 443 dans l'Introduction sont inattaquables, que A, à Khàlsi, n'est ni plus ni moins qu'un doublet graphique de d. Les faits accessoires confirment mon sentiment. Le signe f se retrouve dans l'édit de Bairàt et dans les deux inscriptions de Râmnâth. Le premier n'en offre qu'un exemple unique, et c'est dans le mot svarga ou l's palatal n'a rien à voir. Les inscriptions de Râmnâth sont malheureusement ou très défigurées ou très mal reproduites. Telles qu'elles nous sont données, elles ne se prêtent pas à une traduction ni à une interprétation même approximative; ce qu'on peut remarquer au moins, c'est que la première emploie uniquement le signe A, la seconde uniquement le signe d. C'est une forte raison de penser que les deux signes sont de simples équivalents. La démonstration s'achève par des faits empruntés à l'autre bout de l'Inde. M. Rhys Davids (Ind. Antiq., 1872, p. 130) a le premier signalé dans les inscriptions les plus anciennes de Ceylan l'emploi parallèle de deux sisslantes det A; la seconde, bien clairement, n'est qu'une modification de l' 🖍 de Khâlsi ou de son prototype. Depuis, M. E. Müller (Ancient inscript. of Ceylon, nº I), en a publié où cet A figure seul. Il a tiré des faits (p. 16) la seule conclusion raisonnable, celle que M. Rhys Davids avait d'abord dégagée très justement, à savoir, que les deux signes expriment indifféremment un seul et même son. Nous ne saurions conclure autrement au nord qu'au midi. L'éloignement des deux champs d'expérience, l'absolue analogie des faits ne permettent pas de penser à une différenciation dialectale des deux sifflantes. La suite des faits paléographiques démontre que la forme $f \$ a été employée pour exprimer l'g palatal, quand on a éprouvé le besoin de l'exprimer, c'est-à-dire d'écrire en sanskrit. A l'époque de Piyadasi, l'alphabet indien ne possédait pas encore de g palatal; il n'avait donc pas encore été appliqué à la langue savante.

C'est ce que consirme indirectement un autre fait rigoureusement parallèle. A côté de d, l'inscription de Khâlsi, dans sa seconde moitié, emploie fréquemment une forme ¿. M. Bühler (p. 26) la transcrit sh et m'approuve d'avoir reconnu sa parenté avec le sh cérébral de l'alphabet complété. Je crains qu'il n'y ait ici un malentendu. Je crois en effet que le 🗒 de Nâsik et de Girnar (Rudradàman) est une dérivation de cet &; mais je ne crois en aucune façon que cette dernière forme ait à Khâlsi la valeur cérébrale. Je n'oserais, à vrai dire, malgré la transcription sh, affirmer que tel soit le sentiment de M. Bühler; je ne saurais en tout cas m'y associer. Le signe n'apparaît que vers le xº édit, et ne devient tout à fait fréquent que dans les xie, xiie et xiiie; cependant la forme n'en est pas absolument inconnue dans les premiers, puisqu'il paraît au 1ye édit, l. 11. Sur plus de cent dix cas où M. Bühler lit sh à Khâlsi, il n'y en a que trente où l'on puisse attendre le sh cérébral. Dans ces conditions, et la transition entre les formes det le étant facile, les étapes en étant jalonnées

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS. 445 par plusieurs formes intermédiaires, soit à Khâlsi soit même ailleurs, il est absolument impossible de considérer le signe & comme autre chose qu'une variante graphique de d. La parfaite indifférence avec laquelle les graveurs emploient l'un ou l'autre signe saute véritablement aux yeux. Sculement il s'est passé cette fois encore ce que nous avons constaté pour \(\hat{\Lambda}\): on a dans la suite profité de ce dédoublement pour appliquer l'une des deux formes à la notation de l'sh cérébral; et elle s'est fixée dans cette fonction nouvelle. Mais le fait est postérieur au temps de nos inscriptions.

En résumé, ni l'alphabet du nord-ouest, ni l'alphabet indien n'avaient pu encore à cette époque être employés à écrire le sanskrit. L'alphabet indien, le seul des deux qui, dans la suite, ait été appliqué au sanskrit, nous apparaît précisément ici s'acheminant aux modifications qui l'ont préparé à ce rôle; nous ne savons aucune trace d'un alphabet différent qui ait pu servir avant lui à la notation du sanskrit. La conclusion est forcée : à l'époque de Piyadasi, le sanskrit n'avait point encore été écrit et, comme tous nos arguments s'appliquent également à la langue védique et religieuse, la conclusion n'est pas moins valable pour elle que pour le sanskrit proprement dit, pour la langue classique.

Entre ces deux idiomes, il y a cependant une différence grave à noter. L'élaboration du sanskrit classique n'a pu se produire qu'en vue d'un usage étendu et profane, en vue d'un usage écrit. Dire qu'il n'avait

pas été écrit, c'est dire qu'il n'existait pas encore, au moins sous sa forme achevée, définitive. Il n'en est pas de même pour la langue védique. Non seulement les monuments essentiels en pouvaient exister à l'état oral; mais ils avaient pu être, sous cette forme, l'objet d'une culture purement orale plus ou moins complète. Des indianistes éminents ont considéré et considèrent que la composition des prâtiçâkhyas n'implique pas l'usage de l'écriture. Je n'ai pas à m'étendre ici sur un sujet auquel nous ramèneront les conclusions du chapitre suivant. Ces indications n'ont d'autre but que de lever, en en expliquant les termes, une contradiction apparente entre ces deux thèses : d'une part, la condition paléographique de nos monuments prouve qu'on n'avait point encore écrit dans l'Inde, ni achevé d'élaborer l'idiome classique qui a pris par la suite un rôle si capital; d'autre part, l'orthographe des dialectes populaires que reflètent nos monuments révèle l'action plus ou moins latente, certaine cependant, d'une culture philologique antérieure. C'est uniquement à la tradition orale de la littérature religieuse, aux efforts de conservation et d'analyse phonétique dont elle avait été l'occasion, qu'il est possible et que, pour ma part, je propose, de faire remonter cette influence. On ne peut manquer de remarquer combien cette origine rend heureusement compte des caractères particuliers de l'action, inégale et indirecte, incomplète et accidentelle, que nous avons pu constater.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA LANGUE DES ÉDITS ET L'HISTOIRE LINGUISTIQUE DE L'INDE.

Il ne suffit pas de considérer isolément la langue de Piyadasi. Ses monuments ne sont que le premier anneau dans la chaîne des documents épigraphiques de l'Inde. Les faits qu'ils révèlent ne peuvent manquer d'éclairer la période suivante; nos aperçus, s'ils sont justes, ne peuvent manquer de trouver dans les faits ultérieurs une vérification plus ou moins directe. C'est cet ordre d'idées que je me propose d'envisager dans ce dernier chapitre.

Ī

CHRONOLOGIE DES INSCRIPTIONS.

La tâche la plus urgente est d'établir, aussi exactement que possible, le classement chronologique des monuments qui sont pour nous en cause. Je ne prétends pas examiner une fois de plus en détail les problèmes épineux que présente la chronologie de l'Inde dans la période qui s'étend d'Açoka aux rois de Valabhî; je prétends moins encore apporter ici un système entièrement personnel. Ces questions ont été étudiées par de si bons juges, on y a répondu en tant de manières, qu'il reste pen

de place pour des théories nouvelles. Je crois que les vraies solutions ont été déjà indiquées. Je voudrais simplement grouper des éléments dispersés, en faire ressortir la solidité, soit par la convenance avec laquelle les dates principales se lient en une trame ininterrompue, soit par l'appui que leur prêtent des considérations ou des rencontres accessoires.

Parmi les travaux qui ont fait le plus de lumière dans un sujet très obscur, le mémoire de M. Oldenberg, Ueber die Datirung der ältesten indischen Münz- und Inschriftenreihen¹, tient certainement la première place. Il suffit, je crois, de combiner ses conclusions avec certains résultats obtenus par les travaux de MM. Bühler, Bhagwân-lâl Indrajî et Bhandarkar, je ne parle que des publications les plus récentes, pour obtenir une série chronologique dont les points d'attache principaux paraissent fermement établis.

Avec M. Oldenberg, je considère que l'ère Çâka part du sacre de Kanishka, que c'est de cette ère que sont datées les inscriptions de ce roi et de ses successeurs indo-scythes². Avec lui, j'estime que l'ère des Guptas, adoptée par les rois de Valabhî, doit être calculée, conformément au témoignage catégorique d'Albirounì, de l'an 319 de J.-C., qu'il n'existe pas de raison suffisante pour ébranler une

¹ Zeitschr. für Numismatik, vol. VIII, p. 289 et suiv.

² Tel est aussi le sentiment de M. M. Müller, *India*, what it can teach us, p. 291.

des rares traditions positives que nous ayons la chance de posséder¹.

Ceci posé, il reste à déterminer la chronologie des Satrapes du Surâshţra et des Andhrabhţityas. Plusieurs synchronismes viennent iei à notre aide.

Une inscription de Nâsik, datée de la 19° année du règne de Vâsithîputa Pulumâyi et émanant de sa mère, Gotamî Balasiri, désigne son père et prédécesseur, Gotamîputa Sâtakani, comme le « destructeur de la race des Khakharâtas» (khakharâtavañsaniravasesakara)2. Nous trouvons parallèlement, toujours à Nâsik, une série 3 d'inscriptions émanant d'Usavadâta, gendre du «satrape Nahapâna, roi khaharâta», et même une dédicace d'un ministre, Avama, de ce prince. C'est dans la personne de Nahapâna que Gotamîputa Sâtakani dut détruire la dynastie des Khaharâtas ou Khakharâtas. En effet, les mêmes lieux nous ont conservé un document par lequel il y fait acte de souveraineté : il transporte à une communauté d'ascètes des champs qui proviennent d'Usavadâta, probablement le gendre même du souverain dépossédé.

¹ Relativement à l'ère des Guptas, je tiens à renvoyer expressément le lecteur à l'appendice A du travail de M. Bhandarkar, Early hist. of the Dekkan. De nouveaux arguments ont été mis au jour tout récemment. Ils ont rallié M. Bühler à cette opinion (Cf. Bühler, Ueber eine Inschrift des Königs Dharasena IV von Valabhi, dans les Sitzungsber. der Wiener Akademie, 1885, p. 13 et suiv. du tirage à part).

² Arch. Surv. West. Ind., IV, 108.

³ Arch. Surv. West. Ind., p. 99 et suiv.

On peut voir dans un ingénieux article de M. Bühler¹ que les découvertes numismatiques de M. Bhagwânlâl Indrajî, rapprochées des indices épigraphiques, nous permettent de reconstituer dans la dynastie des Andhrabhrityas la série suivante de souverains :

Gotamîputa Sâtakaṇi ayant régné au moins 24 ans;

Pulumâyi Vâsiṭhîputa ayant régné au moins 24 ans;

Màdharîputa Sirisena ayant régné au moins 8 ans; Vâsiṭhîputa Caturapana Sâtakaṇi ayant régné au moins 13 ans;

Siriyaña Gotamîputa Sâtakani ayant régné au moins 16 ans.

Il n'est pas certain, il est au moins probable, que la succession est immédiate entre le second, le troisième et le quatrième de ces princes.

Rudradàman, le roi satrape, dans la célèbre inscription de Girnar, assure qu'il a par deux fois vaincu Çâtakarṇi, le roi du Dekhan; il ne lui a épargné une destruction totale qu'en raison de leur proche parenté. Or, une inscription de Kaṇheri nous a conservé la mémoire d'une reine, fille d'un roi kshatrapa dont le nom composé de deux syllabes commence par ru, et femme du roi Vâsishthìputra

¹ Ind. Antiq., 1883, p. 272 et suivantes. On verra par la suite que je ne saurais m'associer à certaines conclusions du savant auteur.

² Arch. Surv. IVest. Ind., V, 78.

Çâtakarni. Que le Ru[dra], père de la reine, soit, ce qui paraît bien vraisemblable, ou ne soit pas le Rudradâman de Girnar, il demeure à peu près certain que le Çâtakarni dont ce prince fut le contemporain et le vainqueur est un des deux derniers du tableau ci-dessus. Forts des convenances paléographiques qui tendent à confirmer ces vraisemblances par elles-mêmes très pressantes, nous pouvons tenir pour démontré que Rudradâman appartient au même temps que Vâsiţhîputa Sâtakaṇi ou Siriyaña Sâtakaṇi.

Le troisième synchronisme, avec une vérification indirecte du second, nous fournit une ressource précieuse pour fixer approximativement la date, non plus seulement relative, mais absolue, de ces personnages. Ptolémée, dans un passage bien connu, cite Tiastanes et Siri Polemaios comme souverains d'Ujjayinî et de Paithana. On a dès longtemps identifié les deux noms, le premier avec celui de Cashtana, le second avec celui de Siri Pulumàyi. Or, Cashtana est connu par les inscriptions comme le grand-père de Rudradàman; il est tout simple qu'il ait été le contemporain de Pulumâyi Vâsițhîputa, grand-père ou arrière-grand-père, en tout cas troisième ou quatrième prédécesseur, du Câtakaṇi dont nous venons de voir que Rudradâman fut le contemporain et le vainqueur. Une remarque de M. Bhandarkar donne à ces identifications un nouveau degré

Learly hist, of the Dekhan, p. 20.

de vraisemblance. Ptolémée nous informe que, tandis que la partie septentrionale de la côte ouest était gouvernée par Siri Polemaios, la partie méridionale l'était par Baleocouros. Or, on a découvert à Kolhapur une série de monnaies 1 où le nom de Vilivâyakura, dont l'identité avec Baleocouros saute aux yeux, est associé à celui du Vasițhîputa et du Gotamîputa avec lesquels nous avons fait connaissance tout à l'heure.

L'idée que laissent naturellement les termes dans lesquels Ptolémée énumère ces souverains, Tiastanes, Siri Polemaios, Baleocouros, est qu'il parle de princes de son temps. Sans doute, la conclusion n'est pas forcée; il a pu puiser à des sources antérieures, et ses informations sur des régions aussi lointaines ne sont pas nécessairement à jour. Mais enfin, et jusqu'à preuve contraire, les présomptions sont certainement pour la solution la plus simple, celle qui fait régner les princes en question ou à l'époque même où écrit le géographe ou peu de temps auparavant. Ptolémée passe pour avoir composé son livre peu après l'an 150. Il y a donc lieu de penser, a priori, que Cashtana et Pulumâyi Vâsithîputa devaient être en possession du pouvoir entre 135 et 145 environ. Cette conclusion, admise par plusieurs savants², s'imposera avec bien plus de force encore si elle s'accorde avec les données chronologiques qu'il est

¹ Cf. Bhagwânlâl Indraji dans J. B. Br. R. As. Soc., XIII, 303 et suiv.

² Cf. Bhandarkar, loc. cit. Bhagvanlal Indraji, art. cite.

possible de recueillir directement dans l'Inde. Tel est précisément le cas.

M. Oldenberg¹ a très bien fait valoir les raisons qui ne permettent guère de ramener plus bas que le commencement du second siècle l'ère des rois kshatrapas du Guzerat, de cette dynastie dont les inscriptions nous autorisent à considérer Cashtana comme le fondateur. Les arguments en vertu desquels il hésite à la faire coïncider avec l'ère çâka de 78 meparaissent moins convaincants. On connaît une monnaie kshatrapa portant, non pas seulement la date 300, mais la date 3102; la date 83 de l'ère gupta, c'est à-dire (319 + 83 =) 402, est la plus ancienne qui soit attestée jusqu'ici, pour leurs successeurs, les Guptas, dans le Mâlava³; il est donc impossible de ramener plus bas que l'an 90 le commencement de leur ère. Comme il est certain, d'autre part, que les Kshatrapas ne sont pas les créateurs de l'ère qu'ils emploient, - on va voir qu'elle est déjà employée par Nahapâna, — il me semble que les vraisemblances les plus fortes nous engagent à admettre, avec MM. Bhagwânlâl et Bhandarkar, que c'est l'ère çâka de 78, l'ère de Kanishka, qu'ils appliquent.

Tout le monde est, je pense, aujourd'hui d'accord pour penser, avec MM. Oldenberg 4 et Bhagwân-

¹ Mém. cité, p. 315 et suiv.

² Bühler, dans Burgess, Arch. Surv. West. Ind., p. 73.

³ Cf. par exemple Thomas dans Burgess, Arch. Surv. West. Ind., II, p. 20.

⁴ Loc. cit., p. 319 et suivantes.

làl¹, que Nahapàna est dans le Guzerat le représentant de la famille des Kshaharâtas, vaincue par Gotamîputa Sâtakaṇi et immédiatement antérieure à cette dynastie des Kshatrapas Senas dont Cashṭana est le premier représentant.

Il suffit maintenant de rappeler les dates que nous fournissent quelques inscriptions; on sentira combien elles s'ajustent et se combinent heureusement

avec les présomptions acquises.

D'après l'inscription de Girnar, Rudradâman était sur le trône en l'année 72 de son ère, que nous admettons être l'ère câka. Des monnaies de son fils Rudrasimha portent les dates 102 à 117; il est probable que les premières remontent aux débuts de son règne². Il est dès lors vraisemblable que le règne de son père Rudradâman ne doit pas avoir commencé longtemps avant l'année 150, date de la rupture de la chaussée de Girnar. Tous les indices annoncent pour son père Jayadâman un règne court, et Cashțana, ayant fondé la dynastie, n'a pu arriver au pouvoir que dans l'âge de la maturité. Nous avons peu de chances de nous égarer en réservant pour ces deux règnes une période de 20 ou 22 ans; l'avènement au pouvoir des Senas se trouverait ainsi placé vers 128 ou 130 de notre ère.

Une inscription de Junnar³ prouve que Nahapàna était encore roi en l'an 46 de l'ère qu'il employait;

¹ Ind. Ant., 1878, p. 258, al.

 $^{^{\}circ}$ Bhagwànfài Indrajî, dans le J. B. B. R. A. S., XIII, p. 315.

³ Irch. Surv. West. Ind., IV, 103.

les inscriptions qui nous sont connues de son gendre Usavadâta, sont antérieures; elles portent les dates 40, 41, 42. Nous pouvons admettre que la destruction de son pouvoir par les Andhras tombe vers l'an 48 ou 50 de son ère. Quelle est cette ère? Si, par hypothèse, on admet l'ère de Kanishka, la date 125 à 128, à laquelle nous arrivons, concorde si exactement avec celle où nous sommes conduits d'autre part pour l'avènement de son vainqueur, que l'épreuve semble bien près d'être décisive. J'ajonte que, d'après une restitution que M. Bühler estime « à peu près certaine », Usavadâta, le gendre de Nahapâna, dans une de ses inscriptions, se qualifie de Caka. Il est donc probable que cette famille des Kshaharâtas tenait son pouvoir, à titre de satrapes vassaux, des Turushkas de la dynastie de Kanishka; il serait parfaitement naturel qu'elle eût employé l'ère adoptée par ses suzerains. Après elle, la famille des Senas aurait simplement suivi les traditions de sa chancellerie, comme firent plus tard les rois de Valabhî en succédant aux Guptas. Le nom de Çàlivâhana par lequel cette ère a été désignée dans la suite paraît être un souvenir du procédé semblable par lequel les souverains du Dekhan se sont, de leur côté, approprié l'ère fondée au nord par le roi Caka.

Du même coup se trouvent placés à leur rang chronologique les membres de la dynastie Andhra

¹ Arch. Surv. West. Ind., IV, 101.

qui nous intéressent particulièrement ici; j'ai rappelé leurs noms tout à l'heure.

Si nous admettons la date de 126 pour la victoire de Gotamîputa Sâtakani sur Nahapâna, une inscription du vainqueur 1 prouve d'autre part que l'événement doit être antérieur à la 14e année de son règne, puisqu'il envoie des ordres datés de cette année au représentant de son pouvoir à Nàsik. Divers monuments épigraphiques témoignent qu'il régna au moins 24 ans; nous obtenons ainsi l'année 126 + 11, soit 137 pour la fin de son règne et l'avènement de son successeur Vasithiputa Pulumàyi. Le gouvernement de ce prince ayant duré au moins 24 ans, celui de Mâdharîputa Sirisena, au moins 8, celui de Vâsithîputa Sâtakani au moins 13, nous arrivons, pour la fin de ce dernier règne, au moins à la date 137 + 24 + 8 + 13, soit 182. Rudradâman le Kshatrapa ayant cessé de régner avant 180, il s'ensuit que c'est de Vâsithîputa Sâtakani et non de son successeur qu'il est certainement question dans l'inscription de Girnar.

On voit comme toutes les données s'harmonisent. La vérification capitale, à mes yeux, réside dans l'accord que ce système établit sans effort avec les présomptions que devait éveiller la mention que fait Ptolémée de Cashṭana et de Pulumâyi. Ce serait, nous l'avons vu, vers les années 135 à 145 que cette mention, en dehors de toute idée préconçue.

Arch, Surv. West, Ind., IV, 185.

de tout renseignement indigène, devrait, a priori, faire placer le règne de ces personnages; nos déductions, fondées sur des indications absolument indépendantes, rapportent le premier aux années 130 à 140 ou 145, le second aux années 137 à 161. En présence d'un résultat si frappant, il me semble malaisé de ne pas reconnaître ce qu'il y a d'artificiel et de subtil dans les suppositions par lesquelles on a cherché à infirmer l'induction que suggère d'abord le texte du géographe.

Où je m'associe, en revanche, entièrement au sentiment de M. Bühler, c'est dans la critique qu'il oppose aux tentatives basardeuses qu'on a risquées pour reconstituer la chronologie antérieure des Andhrabhrityas. Leurs contradictions, et surtout les données positives que fournissent les monuments, montrent le peu de confiance que méritent ¹ les listes des purânas.

Plus cette époque est encore enveloppée d'obscurité, plus les moyens d'en jalonner le développement historique sont rares, et plus il importe de nous attacher fortement aux points de repère que nous pouvons déterminer, à mon avis, avec confiance. Je les rappelle.

1° L'ère çâka de 78 est l'ère fondée par Kanishka; e'est d'après elle que sont datés ses monuments et ceux de ses successeurs, dont les derniers vont se perdre dans les ténèbres qui entourent les commencements de la dynastie des Guptas en 319;

¹ Arch. Surv., V. p. 72.

2° C'est dans la même ère que sont datées les inscriptions et les monnaies, d'une part de Nahapâna le Kshaharâta, d'autre part, des Kshatrapas Senas du Guzerat; les monuments connus du premier appartiennent aux années 118 à 124, et la domination des seconds s'étend de l'an 130 environ à la fin du 13° siècle; la grande inscription de Rudradâman à Girnar date du troisième quart du second siècle de notre ère;

3° Les cinq rois Andhrabhrityas dont j'ai rappelé les noms et dont les monuments d'ordres divers nous permettent d'établir la succession, depuis Gotamiputa Sàtakaṇi jusqu'à Siriyaña Sàtakaṇi, remplissent par leurs règnes la plus grande partie du second siècle.

Ces conclusions nous mettent en état de dater plusieurs monuments épigraphiques qui sont certainement des plus décisifs pour l'histoire linguistique de l'Inde. Il serait désirable de pouvoir faire plus, d'arriver, soit pour la période précédente qui sépare les inscriptions d'Açoka de celles de Kanishka, soit pour les temps qui suivent, à une égale précision. Malheureusement, les éléments nous font défaut pour des déductions analogues; nous sommes en général réduits à des indices empruntés à la paléographie; il est prudent de ne leur accorder qu'une confiance limitée. Je dois ajouter que, pour la question principale qui nous préoccupe, cette incertitude ne paraît pas, fort heureusement, avoir de conséquences graves.

Il est un ordre de monuments dont je n'ai que peu de chose à dire, ce sont les monnaies. M. de Sallet a soumis les problèmes qui s'y rattachent à un examen aussi complet que pénétrant. Je doute que les lignes principales de ses conclusions puissent être sérieusement dérangées par les recherches ultérieures. Je ne crois pas, en tout cas, que les incertitudes qui restent ou les erreurs qu'il y aurait lieu de rectifier compromettent à aucun degré les indications que l'étude philologique peut emprunter aux légendes des monnaies.

Il serait plus essentiel, mais il est plus malaisé, d'être fixé avec certitude sur la date relative et la suite de toutes les inscriptions qui appartiennent à la même période.

A côté de celles qui portent les noms de Kanishka, de Huvishka, de Vâsudeva, dont les dates, à mon avis, se réfèrent avec certitude à l'ère çâka, il en est d'autres que des indices variés rattachent plus ou moins étroitement à la même série, sans qu'il soit démontré, ni même probable, qu'elles emploient la même ère. Je parle surtout de deux inscriptions en caractères indo-bactriens, celle de Taxila², datée de l'an 78 et du règne du grand roi Moga, et celle de Takhtibahi³, datée de l'an 103 et de la 26° année

¹ Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Bahtrien und Indien. Cf. aussi maintenant Gardner et R. S. Poole, Goins of the Greek and Seythic kings of Bactria and India in the British Museum.

² Cf. Dowson, dans J. R. As. Soc., XX, 221 et suiv.

³ Dowson, J. R. As. Soc., new ser., VII, p. 376.

d'un roi dont le nom n'est rien moins que distinct. On a cru y reconnaître le Gondophares ou Yndopherres des monnaies et de la légende. Si on admet cette identification et, d'autre part, l'assimilation qui a été proposée du roi Moga avec le roi Mauas des monnaies, il y a, au point de vue numismatique¹, des difficultés sérieuses à prendre, pour calculer ces deux dates, le point de départ de l'an 78. Ce qui est en tout cas certain, c'est que ces monuments appartiennent à peu près à la même période que ceux des rois Turushkas; l'étude des uns et des autres ne doit pas être séparée.

Quant à ces deux inscriptions de Mathurà 2 (nº 8 et 9 de Dowson) qui sont datées l'une de l'an 135, l'autre de l'an 280, je ne vois aucune raison déterminante pour les disputer à la série de l'ère çâka.

Un certain nombre d'épigraphes, à défaut de dates, portent des noms qui permettent d'en déterminer l'âge avec quelque précision. Telles sont les courtes dédicaces de Daçaratha, le petit-fils d'Açoka, telle l'inscription de Bharhut, gravée « sous la domination des Çungas » 3. A la même catégorie appartiennent quelques textes du plus haut prix; je veux parler des inscriptions de Nànàghât. Elles se rattachent à la plus ancienne des inscriptions royales de Nâsik 4, celle qui porte le nom du roi Kanha

¹ Cf. Sallet, op. cit., p. 48, 51, 157.

² Cf. Dowson, J. R. As. Soc., new ser., V, p. 182 et suiv.

^a Cf. Hultzsch, Ind. Antiq., 1885, p. 138.

Bühler, Irch. Surv. West. Ind., IV, 98, nº 1.

(Krishņa), de la famille des Sâtavâhanas. Je puis renvoyer au savant mémoire que M. Bülder a consacré à ces inscriptions et à leur date 1. On voit par ce qui précède que je n'en saurais accepter toutes les conclusions. J'admets au moins que ces monuments appartiennent aux commencements de la dynastie des Andhrabhrityas ou Sâtavâhanas. J'estime qu'il serait périlleux d'accepter les témoignages discordants des purânas comme une base solide pour calculer le temps écoulé entre les rois de Nânâghât et la série de souverains qui nous ont laissé à Nâsik des documents authentiques. Encore ne faut-il pas repousser trop légèrement ces traditions confuses. M. Bühler a peut-être été entraîné à se montrer d'autant plus sévère pour elles qu'elles s'accordent mal avec la date, à mon avis trop ancienne, qu'il revendique pour Gotamîputa Sâtakaņi et pour ses successeurs. Restent les indications paléographiques. M. Bühler estime qu'elles ne permettent pas de supposer entre les inscriptions de Nânâghât et celles de Gotamîputa Sâtakani à Nâsik un espace de plus d'un siècle. L'autorité de M. Bühler en ces matières est trop considérable pour que je me risque à discuter son sentiment. Je dois sculement avouer que, si un intervalle d'une centaine d'années ne lui paraît pas improbable entre les caractères d'Açoka et ceux de Nânâghât, j'ai peine à comprendre comment il peut être certain qu'entre les graveurs de Nânâghât et

¹ Arch. Surv. West. Ind., V, 59 et suiv.

ceux de Nâsik il ne s'est pas écoulé 200 aus ou même plus. La vérité est que, tout au moins pour cette période, nous manquons d'une échelle du développement paléographique graduée par des documents irrécusables. Au demeurant, et si fâcheuses que soient ces incertitudes, je n'entreprends pas de reconstituer l'histoire des Andhrabhrityas; pour le but que j'ai en vue, c'est assez de retenir que les inscriptions de Nânâghât se placent certainement dans la période intermédiaire entre Açoka et Gotamîputa Sâtakaṇi, qu'elles sont d'au moins un siècle antérieures à ce dernier.

Pour les autres monuments de la même période, nous sommes obligés de nous contenter de conclusions analogues, quoique plus vagues encore. Heureusement, et si désirable qu'il pût être à bien des égards de déterminer l'âge exact de chaque texte, ces conclusions nous suffisent ici. Il est, je pense, bien peu de cas où nous ne soyons en état d'affirmer si telle iuscription est antérieure ou non à cette ligne de démarcation que marque l'époque de Rudradàman le Kshatrapa et de son contemporain Sâtakaṇi l'Andhrabhṛitya. A la période qui d'Açoka descend jusqu'à ces souverains appartiennent et l'édit de Khandagiri et les inscriptions de Râmnâth¹, l'inscription de Kangra², aussi bien que celle de Riwa³, et plusieurs des épigraphes retrouvées tant dans les grottes de la

¹ Cunningham, Gorpus. Cf., Ind. Ant., 1873, p. 245-246.

² J. R. As. Soc., XX, 254.

³ Ind. Antiq., 1880, 120.

côte ouest que dans les ruines de Sanci¹, de Bharhut², d'Amravati³. A la prendre dans le sens très large que j'ai dit, la date de ces textes ne prête à aucun dissentiment sérieux.

Il est regrettable que nous soyous plus mal partagés encore pour la période suivante; je veux parler des 250 années qui s'étendent du commencement du me au milieu du ve siècle de notre ère. Notre dénûment est ici presque complet. La suite, en mettant en lumière l'importance linguistique de cette époque, fera sentir combien il est regrettable. C'est à peine si l'on y peut faire rentrer l'inscription de Banavâsi4 ou cel·les du stùpa de Jaggayapetta5; elles suivent de si près le temps de Siriyaña Sàtakani qu'elles appartiennent encore au groupe précédent. Vers la fin du ive siècle, s'ouvre la série des inscriptions des Guptas, par celle d'Allahahad, gravée en l'honneur de Samudragupta, par les dédicaces d'Udayagiri et de Sanci⁶, contemporaines de son successeur Candragupta⁷, et datées de l'an 82 et 93 de l'ère, soit 401 et 412; elles continuent par

¹ Cunningham, Buildhist Stúpas.

² Cunningham, The Bharhut Stupa, et Hornle, Ind. Ant., 1881, 118, 255; 1882, 25; Hultszch, Zeitschr. D. Morg. Ges., XL, p. 70.

³ Arch. Surv. of Southern India. Burgess, Notes on the Amravati Stupa.

⁴ Burgess et Bhagwanlal, Inscript, of the Rock-cut Temples, p. 100.

⁵ Ind. Ant., 1882, p. 256 et suiv. Burgess, Amravati Stupa, p. 55.

⁶ Prinsep, 1, 233.

⁷ Prinsep, I, p. 246-247.

les inscriptions de Skandagupta à Girnar (138, c'està-dire 457) et d'autres plus récentes1. A partir de ce moment, la série des monuments se prolonge en spécimens assez nombreux².

Mais, entre le commencement du m' siècle et les premières années du ve, je ne connais aucune inscription datée avec certitude. Celles même que les caractères paléographiques placent avec vraisemblance dans cet intervalle sont, autant que je puis savoir, d'une grande rareté. Parmi les nombreuses dédicaces des grottes de l'ouest, il en est bien peu qui paraissent y appartenir³.

¹ Inscription de Skandagupta à Kuhaon (142) (Prinsep, I, 250), à Indor (146) (J. As. Soc. of Beng., 1874, p. 363), inscription du pilier de Bhitari, appartenant au successeur de Skandagupta (Prinsep, loc. cit., p. 240), du pilier d'Eran, sous Budhagupta (165) (Prinsep, p. 248); les inscriptions de Toramâna à Eran et à Gwalior. Sur d'autres inscriptions des Guptas, en partie antérieures, voir les indications empruntées à une lettre du général Cunningham par M. Thomas, dans l'Arch. Surv. West. Ind., IV, p. 21, note. Je pourrais citer encore l'inscription Jaina, datée de l'an 186 des Guptas, dont M. Hultzsch a donné une transcription et une traduction revisées (Ind. Ant., 1882, p. 309).

² Je rappelle simplement à titre d'exemple les plaques du Gurjara Dadda (458) (Dowson, dans J. R. As. Soc., new ser., I, 248 et suiv.; et Fleet, Ind. Ant., 1884, p. 81, 115); l'inscription d'Umetà, etc. Les plaques de Jayabhata (Ind. Ant., 1876, p. 109 et suiv.) seraient antérieures (429), si M. Bühler avait raison d'admettre qu'elles se réfèrent à l'ère de Vikramàditya. Mais cette conjecture me paraît bien improbable.

3 Les nºs 7-10 de Kuda (Arch. Surv. West. Ind., IV, 85-86) me semblent plutôt un pen postérienrs. Je citerai cependant le nº 1 de Kanheri que M. Bühler date du IV ou ve siècle. L'inscription est bien courte, bien obscure. La date en a pourtant à nos yenx un in-

térêt que la suite fera comprendre.

Il nous faut écarter les plus anciens monuments attribués à la dynastie des Gangas ¹; les connaisseurs les plus expérimentés de l'épigraphie de l'Inde méridionale les ont déclarés apocryphes ². Nous sommes réduits à quelques documents qui émanent des rois de Vengi.

Le premier en date paraît être la donation du roi Vijayanandivarman³, que M. Burnell et après lui M. Fleet rapportent au 1v° siècle. L'un et l'autre attribuaient au même règne une donation du « yuvamahàràja » Vijayabuddhavarman contenue dans les papiers de sir W. Elliot. Elle a été publiée depuis par M. Fleet⁴. Il semble bien que le nom, qui les avait trompés d'abord, est en réalité « Vijayakhandavarman »; diverses circonstances écartent l'idée d'une liaison étroite entre l'auteur de cette inscription et

Je veux parler de la donation du roi Cera Arivarman datée de çâka 169, citée par M. Eggeling (Ind. Ant., 1874, p. 152), et publiée par M. Fleet (Ind. Ant., 1879, p. 212), et de l'inscription publiée par M. Rice (Ind. Ant., 1878, p. 168) et rapportée par lui à l'an 350 de notre ère. Il faut ajouter les plaques de Merkara (Ind. Ant., 1872, p. 360), pour lesquelles le chiffre 388 calculé dans l'ère çâka donnait la date de 466.

² Burnell, S. I. P., p. 34. Fleet, dans Ind. Ant., 1883, p. 111 et suiv.

³ Ind. Ant., 1876, p. 175. M. Foulkes a publié une donation d'un Nandivarman qu'il croit être le même prince (Ind. Ant., 1879, p. 167). Les divergences nombreuses qui existent dans la généalogie rendent à mes yeux cette attribution inadmissible. Et si l'inscription n'est pas apocryphe, comme le peuse M. Fleet (Ind. Ant., 1880, p. 101, note), elle doit émaner d'un homonyme postérieur à ce premier Nandivarman.

⁴ Ind. Ant., 1880, p. 100.

l'auteur de la précédente 1. Elle n'en est pas moins une des plus anciennes de la dynastie des Pallavas; elle date soit de la fin du 1ve siècle, soit du commencement du ve. La langue dans laquelle elle est conçue en fait un monument du plus haut intérêt. J'y reviendrai tout à l'heure. Elle est ou contemporaine ou d'assez peu antérieure aux donations de Vishnugopavarman², de son frère Simhavarman³, d'Ativarman⁴, que l'on attribue au ve siècle. Mais, je l'ai dit déjà, à partir de ce moment, la moisson de monuments redevient assez ample pour qu'il soit inutile d'entreprendre des énumérations qui infailliblement seraient incomplètes; je n'insiste ni sur les plaques des premiers Kadambas⁵, ni sur celles des premiers Gurjaras, Dadda⁶ ou Jayabhaṭa⁷. Elles nous transportent dans une période trop moderne pour intéresser les questions de formation et d'origine qui nous préoccupent seules en ce moment.

Ce sont les dates connues des monuments qui vont nous mettre en état de proposer, pour la chronologie de l'histoire linguistique, des conclusions

¹ Fleet, loc. land.

² Fleet, Ind. Ant., 1876, p. 50.

³ Fleet, Ind. Ant., 1876, p. 154.

⁴ Ind. Ant., 1880, p. 102.

⁵ Ind. Ant., 1877, p. 22; 1878, p. 34.

⁶ Dowson, J. R. As. Soc., new ser., 1, 248. Bhàndàrkar, J. B. Br. R. As. Soc., X. p. 19.

⁷ Inscriptions de Kâvi, Bühler, Ind. Ant., 1876, p. 109; d'Umetà, ibid., 1878, p. 61.

précises. L'exposé sommaire qui précède était donc indispensable. Par la langue, ou plus exactement par la grammaire et par l'orthographe, les types épigraphiques, dans la période qui nous occupe, se divisent en deux séries. Les deux courants se mêlent et se confondent sans cesse; nous sommes néanmoins forcés de les suivre séparément. Des deux paragraphes suivants, le premier sera consacré au sanskrit mixte et au sanskrit classique, le second au prâkrit monumental et aux prâkrits littéraires; je commencerai par rappeler les faits caractéristiques que fournit l'épigraphie, j'examinerai ensuite les questions générales qui s'y rattachent.

11

SANSKRIT MIXTE ET SANSKRIT CLASSIQUE.

C'est dans les monuments du dernier Kshaharâta, Nahapâna, et dans ceux des premiers Andhrabhrityas, qu'est le nœud des questions qui nous intéressent. Ces monuments sont, suivant moi, sûrement datés. Pour ceux-là même qui ne partageraient pas ce sentiment, leur importance n'en est pas moins capitale. Un écart de 50 ou 100 ans est, dans le sujet, de peu de conséquence. Il ne peut, en tous cas, y avoir aucune contestation sur un point, c'est que tous ces textes sont sensiblement contemporains. Ils offrent cependant, du point de vue de la langue, des différences caractéristiques.

On a relevé à Nâsik, à Kârli et à Junnar sept

inscriptions datées du règne de Nahapâna; non seulement elles sont toutes du même temps, toutes émanent, à l'exception de la dernière, d'un même auteur, Usavadâta, gendre de Nahapâna. De ces inscriptions, l'une, n° 5 de Nâsik, paraît au premier abord conque en sanskrit grammatical, orthographié à la manière classique. A y regarder de près, on y constate plus d'une irrégularité, la transgression de certaines règles du sandhi, des orthographes prâkritisantes 2 comme dvatricatnaligera, lenam, podhiyo, bhatarkanatiya, varsharatum, utamabhadram, Très rares au début, ces particularités se multiplient vers la fin de l'inscription. Une autre (Nâsik 6A) est au contraire toute prâkrite par les désinences; les consonnes homogènes n'y sont pas redoublées; l'r est conservé après une consonne (kshatrapa), mais assimilé quand il la précède (savana); elle distingue trois sifflantes, mais à côté de çata, nous y lisons sata et même panarasa = pañcadaça; à côté des assimilations ordinaires du prâkrit, le groupe ksha y est maintenu; nous y trouvons netyaka = skrt naityaka. Il n'en est guère autrement dans le n° 7 de Nàsik; il écrit kuçana et kusana, çrenisu à côté de Ushavadâta3, kûrshâpana et kâhâpana, sata et çata, ce qui ne l'empêche pas d'employer la voyelle ri dans krita.

¹ Cf. Arch. Surv. West. Ind., IV, p. 99 et suiv.

² Hörnle, dans Ind. Ant., 1883, p. 27 et suiv.

³ Usharadăta même pourrait bien contenir une confusion entre les sifflantes. Le v, qui est presque constant, ne me paraît pas se prêter à la transcription Rishabhadatta de M. Bühler. C'est, si je ne me trompe, Utsaradatta qu'il fant entendre.

Ailleurs, n° 19 de Kârli, règne le prâkrit pur, à part les orthographes brâhmuna et bhârya; le fait est d'autant plus frappant que la formule employée est l'exacte contre-partie de la formule sanskrite du premier monument cité. Il en est de même à Nâsik, aux n° 8-9, sauf les orthographes putra, kshatrapa et kshaharâta, à còté de Dakhamitâ = Dakshamitra. Enfin, au nº 11 de Junnar, le ksha cède la place à kh, ce qui n'empêche que l'on n'écrive amátya et non amaca, à côté de sâmi pour svámi, et même de matapa = maudapa. Je ne puis me dispenser de citer encore le nº 10 de Nàsik qui, sans pouvoir être daté avec précision, est indubitablement contemporain. Cette fois, les désinences, le génitif masculin en asya, ont l'aspect sanskrit; nous v relevons même le génitif -varmanale à côté de varmasya; d'une façon générale, l'orthographe est sanskrite, et pourtant nous y lisons qimhapakhe, cothe (=catarthe), vishnudatâyâ, qilânabheshaja. C'est exactement la contre-partie des inscriptions précédentes, qui écrivent kshatrapa et notent le génitif en asa.

Ce mélange capricieux et inégal de formes classiques et populaires n'est pas un fait nouveau; dans la littérature des Buddhistes du nord, il a un nom : c'est le « dialecte des Gâthâs. » Aujourd'hui que cette même façon d'écrire a été retrouvée non pas seulement dans des écrits religieux en prose, mais dans des traités profanes l, que nous la retrouvons

¹ Le manuscrit de Bashkhali dont nous devrons la publication à M. Hörnle.

dans les textes épigraphiques, cette dénomination est devenue aussi inexacte qu'elle est incommode. Je propose de la remplacer par celle de « sanskrit mixte »; elle sera, j'espère, justifiée par la suite de ces observations.

Les mêmes grottes conservent le souvenir des Andhrabhrityas contemporains ou successeurs immédiats de Nahapâna, Gotamîputa Sâtakani et ses descendants 1. En général (Nâsik, 11 A, 11 B, 12, 13, 14, 15, 16, 22; Kârli, 20, 21; Kanheri, 4, 14, 15), ils s'expriment en pur prâkrit, non sans certaines inégalités de détail (svâmi à côté de °sâmiyehi, Nâs. 11 A, 15; Pulumâyi, Nàs. 13, à côté de Pulumâvi, Nâs. 15, et de Pulumâi, Nâs. 12, etc.). C'est dire que les assimilations sont partout pratiquées, quoique les consonnes ne soient jamais écrites doubles. Cela n'empêche pas que tout à coup, à Kârli (n° 22) nous ne trouvions une donation du règne de Vâsițhîputa Pulumâyi, qui écrit siddhañ à la manière classique; qui, à côté de nombreux génitifs en asa, écrit puttasya, sovasakasya, vâthavasya, et, à côté de nithito, hitasughasth(i)taye; elle réunit ainsi dans le même mot des formes qui ne se trouvent déjà plus du temps de Piyadasi et d'autres qui sont encore rares au u° siècle de notre ère, époque à laquelle elle appartient! D'autre part, à Kanheri (n° 11)2, une dédicace du règne de Vâsishṭhîputra Çâtakarṇi, le gendre du roi satrape Rudradâman, est conçue

^{1 1}rch. Surv. West. Ind., p. 104 et suiv.

² 4rch, Surv. West, Ind., V, p. 78.

en pur sanskrit, sauf une irrégularité unique : Sâta-

karnisya.

Ces faits sont-ils, je ne puis pas dire isolés, mais circonscrits dans une région étroite? En aucune façon. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les monuments des rois Turushkas, de Kanishka et de sa dynastie, monuments qui sont ou exactement contemporains de ceux que l'on vient de rappeler ou de bien peu antérieurs. L'inscription de Suë Vihar¹ est datée de l'an onze de Kanishka. Elle est, si l'on veut, rédigée en sanskrit, mais en un sanskrit que défigurent gravement des orthographes telles que bhichusya, athavi(m)ce, naqadatasya, samkhakatisya(?), yathim, yathipratithanam, etc. En l'an 18 du même règne, la pierre de Manikyâla 2, si imparfaite qu'en soit encore l'intelligence, laisse clairement reconnaître, à côté du maintien des trois sissantes et des groupes où entre un r, nombre de formes prâkrites, comme budhisa, la désinence ac, maharajasa, vespaçisa, chatrapasa, etc. Mathurà possède, de l'an 283, un fragment en sanskrit correct. De même pour le temps de Huvishka. A Mathurâ

¹ Hörnle, Ind. Ant., X, 324 et suiv. Le Pandit Bhagwânlâl Indrajî a soumis ce document a une revision indépendante (Ind. Ant., 1882, p. 128); souvent il s'est rencontré avec M. Hörnle. Dans les cas où il y a divergence, excepté dans certains passages douteux où la vérité me paraît être encore à découvrir, j'estime que c'est M. Hörnle qui a vu juste.

² Dowson, J. R. As. Soc., XX, p. 250.

³ Growse, Ind. Ant., 1877, p. 216 et suiv.; Dowson, J. R. As. Soc. new ser., V, 182 et suiv. (d'après Cunningham).

(Growse, 2, 11; Dowson, 1, 2, 5, 7), la langue des dédicaces est classique; encore offrent-elles le génitif bhikshusya et la locution asya (ou etasya) pûrvâye. Sur le vase de Wardak, en l'an 51, paraissent des formes aussi altérées que thuvamhi (= stûpe), bhaque, arogadachinae, pour ne parler que de celles qui sont certaines. L'inscription de Taxila n'est pas datée sûrement. Je ne pense pas que personne la puisse considérer comme plus récente que celles viennent d'être rappelées; le nom de chaharâta, que je crois reconnaître à la fin de la première ligne, semble lui assigner sa place vers la même époque ou à une époque un peu plus haute. Ici, à part les sifflantes et quelques groupes (chatrapa, bhratara, vardhita, sarva, sañvatsara), tout est prâkrit, le génitif en asa, l'assimilation atha, takhaçila, pratithapita, etc., et mêlé de formes très basses comine le locatif samvatsaraye, le datif puyae.

Il faut compléter cet aperçu en rappelant que c'est vers la fin de la période qui est en cause, vers l'an 75 ou 80 de l'ère çâka, c'est-à-dire de 155 à 160 de notre ère, que se place la première inscription connue en sanskrit parfaitement correct, l'inscription du roi satrape Rudradàman, à Girnar l. L'inscription de Jasdhan, datée de 127, postérieure par conséquent d'une cinquantaine d'années et émanant du petit-fils de Rudradàman, ne revient que par quelques détails aux errements du sanskrit mixte 2.

¹ Arch. Surv. West. Ind., 111, p. 128.

² Hörnle, Ind. Ant., 1883, p. 32.

Qu'est-ce au juste que le sanskrit mixte?

On a essayé en diverses façons d'en expliquer l'existence et les caractères. On l'a présenté comme un dialecte intermédiaire entre la période ancienne du sanskrit et la période plus moderne des pràkrits; comme une sorte de jargon créé par l'ignorance ou, si l'on veut, par le savoir incomplet de gens qui, mesurant mal leurs ambitions à leurs forces, voulaient se donner l'honneur d'écrire dans la langue littéraire sans en posséder une connaissance suffisante (Burnouf); comme l'idiome spécial de bardes qui auraient pris un parti moyen entre le parler populaire et la langue savante, pour se mettre, sans trop déroger, à la portée de leur auditoire (Râjendralàla Mitra).

Aucune de ces explications, prise isolément et dans le sens exact où l'entendait son auteur, ne se peut concilier avec les faits tels qu'ils nous sont aujourd'hui connus.

La conjecture de Burnouf s'expliquait à merveille quand il semblait n'y avoir en cause que quelques strophes perdues dans une vaste littérature. Nous ne saurions plus attribuer au pédantisme d'un rédacteur ou d'un scribe maladroit une langue qui est employée sur une vaste échelle, appliquée à des inscriptions royales; nous ne saurions expliquer par une vulgaire ignorance un mélange qui témoignerait bien plutôt d'une connaissance étendue de la langue littéraire.

Il n'est pas plus possible de faire une langue poé-

tique spéciale d'un idiome qui est couramment usité dans les inscriptions, employé dans des livres en prose de longue haleine et jusque dans des traités didactiques.

Quant à voir dans le sanskrit mixte l'expression directe de la langue courante à un certain période de son développement, la thèse mérite à peine d'être réfutée. Un idiome aussi dépourvu de fixité, par moments tout semblable au sanskrit classique, par moments très différent, un idiome qui associe, dans une confusion complète et dans des proportions arbitraires, des phénomènes phonétiques qui appartiennent à des stratifications très inégales du développement linguistique, ne saurait être l'écho fidèle du langage populaire, à une époque quelconque. Le sanskrit mixte n'est, ni par la grammaire ni par la phonétique, intermédiaire entre le sanskrit et les prâkrits; il constitue un mélange incohérent de formes purement sanskrites et de formes purement prâkrites, ce qui est tout autre chose.

Le sanskrit mixte a d'ailleurs une histoire. Dans la série chronologique des monuments où il est représenté, loin de montrer des signes d'usure phonétique croissante, il va se rapprochant de plus en plus de l'orthographe et des formes classiques; dans les inscriptions de Mathurà, les restes d'orthographe prâkrite sont si rares que l'aspect général est en somme purement sanskrit.

¹ Cette gradation devient surtout évidente, si, comme il le faut

Cette observation va nous aider à répondre à la question que nous nous sommes posée. Il ne suffit pas de savoir ce que n'est pas le sanskrit mixte; il faut déterminer ce qu'il est.

Vers la fin du 11° siècle, figurent sur les monuments trois idiomes qui, par leur condition phonétique, sembleraient correspondre à des âges divers du développement physiologique de la langue : sanskrit, sanskrit mixte et pràkrit; tous les trois sont destinés par la suite à se prolonger concurremment dans la littérature; ici, ils sont usités côte à côte, dans le même temps et dans les mêmes lieux. Il est inadmissible qu'ils représentent des états contemporains de la langue vulgaire; tout au plus pourraitelle être représentée dans le plus déformé des trois dialectes, dans le pràkrit. Quant au sanskrit mixte, il ne peut, comme le sanskrit régulier lui-même, être autre chose qu'une langue ou, plus exactement, une orthographe littéraire spéciale. En soi, il n'est pas plus étonnant de trouver côte à côte deux idiomes littéraires comme le sanskrit et le sanskrit mixte, que ne l'est l'emploi parallèle des divers dialectes prâkrits qui ont été fixés pour un emploi religieux ou poétique. Par les faits constatés du temps de Piyadasi, nous sommes préparés à voir s'établir un double courant orthographique, l'un plus voisin de la prononciation populaire, l'autre plus rapproché, et tendant de plus en plus à se rap-

faire, on prend pour point de départ les inscriptions de Piyadasi, à Girnar et à Kapur di Giri. procher, des formes étymologiques. Dans les cent cinquante on deux cents années qui séparent nos édits des plus anciens monuments du sanskrit mixte proprement dit, les tendances que nous avons saisies à l'état rudimentaire ont eu le temps de s'accentuer, de se développer suivant la logique de leurs principes. Tel qu'il nous apparaît dans ses monuments les plus récents, le sanskrit mixte est si proche du sanskrit, que l'histoire de l'un et de l'autre idiome ne saurait se séparer. Quelle est la relation qui les unit l'un à l'autre?

Dès que le sanskrit apparaît, c'est sous sa forme définitive; ni dans sa grammaire, ni dans son orthographe, nous ne saisissons aucun tâtonnement, aucun développement, aucun progrès. Il sort tout armé de son berceau; tel il est au premier jour, tel il demeure dans la suite. Tout différent est le sanskrit mixte. Incertain dans ses procédés orthographiques, sans règle absolue, sans fixité, il nous apparaît, de kapur di Giri à Mathurà, suivant une direction générale continue, malgré bien des hésitations, bien des inégalités de détail. A Kapur di Giri, la langue est toute pràkrite; mais plusieurs groupes de consonnes sont conservés sans assimilation; dans l'inscription de Dhanabhùti à Mathurà , les dési-

Kal ... dhana bhùtisa ... vàtsi putrasa [vádhapá] lasa dhanabhùtisa danam vediká

Bharhut Stúpa, pl. LIII, 4. La transcription proposée par le Général réclame des rectifications. Il fant lire:

nences sont pràkrites; mais des orthographes comme râtsiputra, ratnagriha se rapprochent du niveau classique; à Suë Vihar, les désinences mêmes prennent l'orthographe savante : asya et non asa; quelques irrégularités seulement se rattachent au pràkrit. Dans les grottes, nous avons vu que certaines épigraphes portent côte à côte le génitif en asya et en asa. Ces exemples suffisent.

A côté de ces caractères, deux faits importants veulent être relevés qui en marquent la vraie signification.

Au nord, les premières inscriptions rédigées en sanskrit, ou du moins assez voisines du sanskrit pour en attester l'existence, sont celles de Mathurà; elles datent du règne de Kanishka. Peu après cette époque, nous ne trouvons plus d'exemple monumental du sanskrit mixte. A l'ouest, le gendre de Rudradâman inaugure par l'inscription de Kanheri l'emploi du sanskrit; à partir de la fin du u° siècle, l'usage du sanskrit mixte est, à l'onest, banni des inscriptions. En un mot, l'avènement du sanskrit régulier marque l'abandon du sanskrit mixte. Voilà le premier fait.

Le second est d'autre nature. Tous les textes en sanskrit mixte, au nord comme à l'ouest, gardent uniformément une particularité très caractéristique que nous avons relevée dans l'orthographe de Piyada-

> toranání ca ratanagriha sa rvabudhapujáya saha mátápi tihi (?) saha catu parisháhi

si : ils négligent d'écrire doubles les consonnes identiques ou homogènes, qu'elles soient doubles d'origine ou par assimilation. Ce trait ne disparaît qu'au moment précis où le sanskrit mixte cesse d'être usité. Au nord, les premières inscriptions qui redoublent les consonnes sont celles de Mathurà, qui sont presque conçues en sanskrit régulier; la pratique était à coup sûr nouvelle; car les autres inscriptions du règne de Kanishka ne l'appliquent pas encore, même celles qui, comme à Suë Vihar, se rapprochent le plus de l'orthographe savante. Il est vrai qu'elles sont gravées dans l'alphabet araméen du nord-ouest, tandis que l'alphabet indien est employé à Mathurà; mais à Mathurà même, l'inscription de Dhanabhûti, quoique écrite en caractères indiens, n'observe pas davantage le redoublement. Cette négligence n'est donc pas le fait d'une écriture particulière; elle est générale, jusqu'à une certaine époque que marque au nord le règne de Kanishka. Sur la côte ouest, la première épigraphe où commence la notation des consonnes doubles est le n° 11 de Kanheri (Arch. Surv. V, 85); c'est une des dernières de la série, elle n'est certainement pas antérieure à la fin du 11° siècle. Le redoublement des consonnes ne fait donc son apparition qu'à une époque où les monuments attestent que le sanskrit correct se propageait dans l'usage. L'application parallèle, dans les inscriptions du temps de Kanishka, du procédé ancien et de la nouvelle méthode, indique que nous saisissons le moment précis de l'évolution.

Il n'est pas malaisé de conclure.

Le sanskrit mixte n'est certainement pas une copie directe du sanskrit littéraire, tentée à une époque où il eût été déjà arrêté dans son orthographe et dans ses règles, déjà établi dans l'usage. La marche progressive par laquelle il se rapproche des formes classiques serait, dans cette hypothèse, sans explication possible, aussi bien que ses tâtonnements dans le détail. Le penchant vers une orthographe étymologique et réglée y est partout visible; si l'on eût en sous les yeux un modèle fixé, définitif, on l'eût d'abord imité dans toutes ses parties; on n'eût pas attendu trois siècles pour redoubler les consonnes dans l'écriture. Puisque, aussi bien, on tendait constamment à se rapprocher des partis pris orthographiques dont le sanskrit savant est le type achevé, si ce type eût existé, on serait allé jusqu'à lui. Dès qu'apparaît le sanskrit véritable, le sanskrit mixte disparaît; rien de plus naturel : en face du sanskrit existant, le sanskrit mixte est sans raison d'être, ses efforts sans honneur, ses défaillances sans excuse. Loin donc de pouvoir passer pour une imitation du sanskrit préexistant, le sanskrit mixte prouve, par son existence même, que le sanskrit littéraire n'existait pas, au moins pour l'usage courant; la date où la langue classique apparaît dans les monuments, coïncidant avec celle où, lui, cesse d'être employé, marque bien exactement l'époque où la langue savante s'empara de cet empire qui ne devait plus lui échapper. La conclusion est

d'autant plus assurée que le courant de cette diffusion se laisse, au moins sur un point, suivre à la trace des monuments. Le sanskrit régulier peut être considéré comme s'établissant, dans le nord-ouest, vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère. La pratique s'en propage aussitôt vers le sud : dans la seconde moitié du siècle suivant, l'inscription de Rudradâman nous en offre, dans le Guzerat, le premier monument incontestable. C'est l'influence de ce même souverain qui l'étend plus loin encore : c'est dans une inscription de sa fille qu'il fait sa première apparition sur le domaine des Andhrabhrityas; jusqu'alors ces princes n'avaient employé qu'un pràkrit monumental affectant parfois les allures du sanskrit mixte.

Le sanskrit mixte n'est pas une imitation directe du sanskrit préexistant, et cependant la relation entre les deux termes est évidente et étroite. Le sanskrit mixte serait-il la source du sanskrit classique? Serait-il du sanskrit classique en voie de formation? Pas davantage. Les raisons sont péremptoires.

Tous les éléments dont s'est formé le sanskrit, sous sa forme classique, étaient acquis d'avance, étant puisés dans la langue védique; la phonétique, qui le caractérise particulièrement par comparaison avec les idiomes populaires, était fixée et dès longtemps analysée en vue de la récitation religieuse. Il n'y avait donc pas lieu, pour fixer le sanskrit, à de bien longs tâtonnements. Dans la mesure où ils ont pu ou dû se produire, ils n'étaient certainement pas de la nature de ceux qui nous apparaissent dans le

sanskrit mixte. On y suivrait une marche continue, régulière, au lieu des va et vient que nous relevons; on n'y trouverait pas côte à côte le double reflet savant et populaire des mêmes formes. La langue savante directement dérivée de la tradition védique eùt sans retard noté le redoublement des consonnes.

Ce n'est pas à dire que le sanskrit littéraire ait dù sortir du jour au lendemain de l'école. L'élaboration grammaticale nécessaire, l'accommodation même de l'alphabet à ses besoins, ont dù réclamer un temps plus ou moins long. Mais les étapes de son développement n'ont certainement pas été conformes à ce que les inscriptions nous laissent entrevoir du sanskrit mixte, de ses inconséquences, de ses ignorances.

Le sanskrit mixte n'est pas une imitation réfléchie, il n'est pas non plus la source du sanskrit classique; il faut pourtant qu'il soit quelque chose de l'un et de l'autre. Le sanskrit préexistant dans l'usage, le sanskrit mixte ne serait pas; sans le sanskrit pour lui servir de type, il ne serait pas davantage. Ce paradoxe n'est pas difficile à résoudre, à la condition que l'on se mette bien en présence des conditions très particulières qui ont reglé le développement linguistique dans l'Inde.

Le sanskrit se présente sous un aspect fait pour déconcerter. Les langues littéraires sont d'ordinaire des langues vulgaires, couramment usitées, qui, appliquées, dans un moment de haut développement intellectuel, à des œuvres demeurées nationales, se sont, grâce à elles, immobilisées sous une forme qui a fait loi pour l'avenir. Tel n'est pas le sanskrit; il ne sort pas directement de l'idiome populaire; il ne fait son apparition qu'à une époque où la langue vulgaire a, depuis des siècles, atteint un degré bien autrement avancé de désintégration phonétique et grammaticale. Il représente une langue archaïque conservée d'abord par une tradition orale, puis remaniée par un travail savant. Il est en quelque sorte une langue littéraire au second degré, une langue profane greffée sur une langue religieuse plus ancienne; mieux encore, il est la réforme d'une langue littéraire autérieure.

La conservation orale des hymnes védiques jusqu'à une époque où la langue dans laquelle elles sont composées avait depuis longtemps cessé d'être populaire, est un point cardinal dans l'histoire linguistique de l'Inde. Une caste avait gardé le dépôt des chants religieux. L'importance ritualiste en assurait la conservation minutieuse. La nécessité d'en sauvegarder l'efficacité avec l'intégrité matérielle donna lieu à des règles de prononciation qui se développèrent en études phonétiques délicates jusqu'à la subtilité, et préparèrent l'étude grammaticale proprement dite. Leur consécration religieuse inspira le zèle nécessaire pour assurer leur transmission orale; la crainte d'en vulgariser le privilège maintint la tradition orale jusqu'à une époque où il ent été aisé d'y substituer l'écriture.

Quelle qu'ait été l'antorité de cette tradition,

l'introduction de l'écriture ne pouvait manquer d'exercer une action sensible sur les destinées de la langue. Cette action était d'autant plus certaine que le souci des questions phonétiques avait mieux préparé les esprits à l'application de l'écriture et à l'intelligence des questions grammaticales.

Étant donnée cette situation et l'introduction d'un agent nouveau si puissant, il nous reste à voir comment les choses se passèrent et comment se développa, d'une part le sanskrit classique, d'autre part le sanskrit mixte.

Le sanskrit, par ses racines qui plongent dans la langue et le milieu védiques, par sa régularisation fondée sur les études phonétiques antérieures, par ses applications les plus ordinaires, est une langue essentiellement brâhmanique. Par la manière dont il s'est constitué et fixé, il est une langue scolastique, née, élaborée, dans un milieu restreint et exclusif.

Il en est tout autrement du sanskrit mixte. Les applications qui nous en sont connues, soit dans les monuments, soit dans la littérature, sans exception, sont buddhiques. Les irrégularités, les incohérences de sa grammaire et de son orthographe le marquent d'un

¹ Ce caractère est si marqué que le fait que des inscriptions de la nature de celles de Nânâghât, tout entières consacrées à la commémoration de cérémonies liturgiques, sont conçues en prâkrit, suffirait presque à démontrer que, au temps où effes remontent, le sauskrit n'existait pas encore. Il fournit en tout cas une confirmation remarquable des conclusions que je cherche à mettre en lumière

caractère évident de spontanéité. Ce n'est point un idiome qui ait subiles remaniements et les retouches, qui se soit assoupli aux règles précises, que comporte l'idée d'une langue vraiment littéraire.

Sous ce double point de vue, l'opposition est donc aussi nette entre les deux idiomes que les analogies sont d'ailleurs frappantes. Ce sont là des indices de beaucoup de prix.

Il y a peu d'apparence que l'usage courant de l'écriture soit dans l'Inde de beaucoup antérieur au temps d'Acoka. Les inscriptions d'Acoka sont à coup sûr jusqu'ici les exemples les plus anciens qui nous en soient accessibles. A ce moment, il existe une langue religieuse archaïque conservée par une caste privilégiée dans des monuments qui sont entourés d'un respect traditionnel; elle n'a jamais été écrite; elle a pourtant été l'objet d'une certaine culture. Les brâhmanes, dépositaires exclusifs, par la tradition orale, d'une littérature religieuse sur laquelle se fonde leur autorité, se sont toujours montrés peu disposés à se dessaisir par l'écriture de leur monopole. Leurs dispositions devaient dès lors êtreles mêmes. D'autre part, il est possible que l'étude habituelle des textes védiques les eût déjà préparés à en dégager pour leur usage personnel un idiome voisin de la tradition religiouse et très supérieur, par son aspect général de conservation, aux dialectes vulgaires contemporains. Les Buddhistes, au contraire, devaient être pressés de se servir de l'écriture pour répandre leurs doctrines. Les monuments de

Piyadasi l'attestent. Les langues vulgaires étaient l'instrument nécessaire de cette propagande.

Quand on se mit en devoir de fixer par l'écriture la langue courante, la langue religieuse et l'expérience acquise dans les efforts consacrés à en garantir l'intégrité, ne purent manquer d'exercer une part d'influence. C'est justement ce que nous constatons dans l'orthographe des Édits. Cette influence se maintient, grandit avec le temps; elle explique la marche continue par laquelle l'orthographe populaire se rapproche de plus en plus de la correction savante, de Kapur di Giri à Suë Vihar, de Suë Vihar à Mathurâ. Dans le même temps, la pratique de l'écriture exerçait sur la culture de la langue religieuse une réaction certaine, quoique indirecte. On pouvait se refuser à l'écrire, il était impossible que l'emploi de l'alphabet ne devint pas un stimulant pour les observations phonétiques et grammaticales: les tentatives faites pour fixer l'orthographe de la langue vulgaire devaient suggérer, activer la fixation de la langue plus savante dont l'idée avait pu germer de longue main dans les écoles brâhmaniques. Le travail qui s'y poursuivait devait, à son tour, prolonger son influence jusque sur l'orthographe vulgaire. Les Buddhistes, en effet, se recrutaient dans la classe brâhmanique comme dans les autres; ils étaient initiés dans une certaine mesure à ses connaissances. Ainsi s'explique comment leur orthographe, dans le sanskrit mixte, tend à se rapprocher de plus en plus du sanskrit correct : elle le

486

suit de loin, sinon pas à pas, au moins dans sa tendance générale; à travers ses incohérences, elle en reflète le développement. Ce furent sans doute les Buddhistes qui, d'une façon inconsciente, déterminèrent ainsi, en partie la constitution, à coup sûr la diffusion, du sanskrit. Ce furent eux qui introduisirent petit à petit dans la circulation les procédés d'une orthographe qui s'inspirait des travaux de l'école; ils en suivaient, encore qu'avec des imperfections et des défaillances, le progrès. Par cette révélation lente et instinctive, le secret des savants devenait public. L'intérêt des brâhmanes se trouva renversé. Il ne leur restait qu'à reprendre l'avantage au nom de leur supériorité technique, à ressaisir l'initiative en enseignant avec plus de correction feur langue savante, à en développer l'usage public, officiel ou littéraire. La diffusion du sanskrit se trouva ainsi assurée. Elle supprima l'emploi du sanskrit mixte; il avait été pourtant l'un de ses facteurs principaux. Avant de disparaître de l'usage pratique et monumental, il avait pour l'avenir marqué sa trace comme langue littéraire. L'aspect même du dialecte buddhique « des gâthâs » prouve qu'il s'établit à une époque voisine de l'avènement définitif du sanskrit classique, tant il s'en rapproche de près. A cet égard, la tradition qui place au temps de Kanishka la rédaction du Canon des Buddhistes septentrionaux s'accorderait assez bien avec les conclusions où nous mène l'épigraphie. Non certes que tous les ouvrages ou fragments rédigés en sanskrit mixte soient

nécessairement aussi anciens; mais l'établissement de ce système orthographique, les applications littéraires qui en ont assuré la survivance, doivent remonter à cette époque; elle marque, avec le premier moment de la diffusion du sanskrit dans l'usage général, l'heure où le sanskrit mixte, à la veille de se fondre avec lui, lui emprunte la plus forte proportion d'éléments savants.

On voit comment, sous l'influence commune, mais directe d'un côté, de l'autre indirecte, d'une langue religieuse ancienne, se produisit parallèlement et dans des milieux différents, non sans une série continue de réactions réciproques, le double développement du sanskrit classique et du sanskrit mixte. Leur fusion finale au profit de la langue classique marque l'heure de son établissement définitif et d'un règne qui dure encore.

Ainsi s'explique et se résout la formule d'apparence paradoxale où nous nous trouvions enfermés; le cercle est rompu. Le sanskrit mixte n'est exactement ni la copie ni la source du sanskrit régulier, et il est quelque chose de l'un et de l'autre; le sanskrit classique, sans existence publique et affermie dans l'âge du sanskrit mixte, existe cependant dans le milieu fermé des écoles, à l'état de formation, dans une période de devenir. On entend comment la langue védique a pu, sans être écrite, exercer une action profonde, comment les brâhmanes, malgré leur peu de goût pour l'écriture, ont été amenés à forger et à mettre dans la circulation le grand

instrument de la production littéraire dans l'Inde, le sanskrit; cette langue profane ne compromettait pas le privilège de leur langue religieuse dont ils demeurèrent les gardiens jaloux.

HI.

PRÀKRIT MONUMENTAL ET PRÀKRITS LITTÉBAIRES.

Dans la période qui s'étend du n° siècle avant notre ère au m° siècle de Jésus-Christ, toutes les inscriptions qui ne sont pas en sanskrit ou en sanskrit mixte sont conçues dans un dialecte que l'on peut désigner sous le nom de « prâkrit monumental ».

Il est dans toutes les régions essentiellement identique. Ce n'est pas à dire que les monuments ne présentent entre eux aucune inégalité. Ces inconséquences, ces irrégularités sont nombreuses; elles sont instructives. Il vaut la peine d'en relever un certain nombre. Elles sont de deux sortes : d'une part, l'écriture varie dans les mêmes mots ou pour des sons identiques; d'autre part, des formes inégalement altérées, par conséquent d'àges linguistiques divers, sont juxtaposées dans les mêmes monuments ou dans des monuments de même date.

Dans la première catégorie, le fait le plus général est l'inconsistance avec laquelle sont employés l'n dental et l'n cérébral. Tantôt ou l'un ou l'autre est introduit indifféremment dans le même mot, ou bien ils sont appliqués contrairement à toutes les règles connues; tantôt l'un ou l'autre est exclusive-

ment usité. Il ne peut être question de divergences dialectales; il s'agit de monuments contemporains et voisins. Je cite quelques exemples 1.

Nâs. 11 A: ânapayati et âṇata; de même Nâs. 15. C. T. I., p. 33, n° 13: ṇadiyâ, yapaṇatha. Nâs. 22: seṇâpati. Kaṇh. 15: âṇamda, âpaṇo. C. T. I., p. 46, n° 14: udeseṇa; p. 55, n° 33: yavaṇa, bhojaṇa; p. 44, n° 8: bhâtṇam, dâṇa; p. 42, n° 2: beṇa jaṇâna; p. 30, n° 6: dhenukâkatakeṇa; p. 6, n° 5: bhâgṇeyiya. Kaṇh. 28: bodhikâṇa, pâṇiya, saṃghâṇam, diṇâ. Kaṇh. 15: âṇa[m]deṇa, saṃgheṇa, etc. Nâs. 12. Kaṇh. 10. C. T. I., p. 38, n° 2; p. 18, n° 25, etc., emploient exclusivement n; C. T. I., p. 44, n° 9; p. 9, n° 9; Amravati, n° 175, etc., emploient exclusivement l'n dental.

L'inconséquence de l'orthographe se manifeste dans une infinité d'autres cas. Il arrive que des consonnes sourdes sont affaiblies en sonores : sugha, Kàrli, 22; Kaṇh. 15, 28, etc.; mugha C. T. I., p. 29, n° 4, n° 6, à côté de sukha, pamukha (par exemple, Amrav. n° 196); kuḍum̄biui, Kaṇh. 15, Nàs. 8-9, C. T. I., p. 38, n° 2, etc., à côté de kuṭum̄biui (comme Kaṇh. 4); dhenukākaḍa, G. T. I., p. 38, n° 2, à côté de dhenukākaḍa, G. T. I., p. 24, n° 4; p. 31, n° 7; thuba, Kaṇh. 10 (du temps de Vàsiṭhì-

¹ Je cite eu général, par numéro et par page d'après le recueil de MM. Burgess et Bhagwanlal, Cave Temple Inscriptions; pour Nasik, je suis les numéros donnés dans l'Archælog. Surv. 1v. 98, etc.; pour Kanheri, les numéros d'ordre du même recueil, v. p. 74 et suiv.

puta Pulumâyi), à côté de thupa, C. T. I., p. 24, n° 3; p. 26, n° 1. L'inscription de Màdhariputa (C. T. I., p. 60, nº 2) écrit pațițhâpita, alors qu'ailleurs, par exemple Amr. 8 (p. 52-53), nous trouvons patithavita, et ailleurs encore, les orthographes padithâpita (Kanh. 15), padidâtavâ (Nàs. 7, temps de Nahapàna), patiasiya (Kanh. 4) et padiasitava (Kanh. 16-18), du temps de Siriyaña Sâtakani, paithána (Kanh. 5), dans une inscription antérieure en date. De deux monuments de Gotamîputa Sâtakani, l'un (Nàs. 11 A) écrit Sadakani, l'autre Sâtakani. C. T. I., p. 15, n° 19, porte sådak[e]ra, tandis que p. 4, n° 1 et p. 9, n° 9, qui sont exactement de la même date, ont sådageri. Quelquefois l'altération est encore plus complète, comme dans qoyammâ = qautamâ (°mi), C. T. I., p. 15, n° 16. A plusicurs reprises le suffixe ka est changé en ya; C. T. I., p. 49, nº 20 nous offre côte à côte bhârukachakânañ et lañqudiyânam pour lamkutikânam; Kàrli, 22, nous lisons mahâsamahiyanam dans un morceau daté de la 24° année de Pulumâyi, et qui conserve plusieurs génitifs en asya, à côté de la forme pràkrite en asa. Il est vrai que, à peu près dans le même temps, le vase de Wardak présente la forme intermédiaire mahasamghiganam; et, à Kanheri, les nºs 12 et 20 emploient, à la même époque, l'un l'orthographe Sopárayaka, Tautre Sopáraga.

En général, ce sont des consonnes sonores du sanskrit qui disparaissent ainsi ou sont rappelées seulement par un v : pâyuna (Nàs. 7, une inscription

du temps de Nahapàna) et pàūna (C. T. I., p. 47, n° 6) == pâdona; bhayam̃ta, C. T. I., p. 18, n° 25; p. 24, n° 4; p. 50, n° 22, etc., on bhaam̃ta, C. T. I., p. 24, n° 3, à côté de bhadam̃ta; siaguta, C. T. I., p. 38, n° 2, à côté de sivabhutimhá, p. 9, n° 9; pâvayitiká, C. T. I., p. 6, n° 5, ou pavaïta, p. 6, n° 5; p. 37, n° 21, 22; Kaṇlı. 21, 28, etc., à côté de pavajita; bhoja, C. T. I., p. 14, n° 17; p. 4, n° 1; p. 9, n° 9, à còté de bhoya dans une inscription émanant de la même famille (p. 15, n° 19), de bhoa (p. 2, n° 9), de bhoïgiyâ (Kaṇh. 24, antérieure à Gotamîputa Sâtakaṇi), et même de (mahâ)bhaviyâ (C. T. I., p. 100). Il est clair que l'introduction du y est très arbitraire; aussi manque-t-il plus d'une fois.

Dans l'inscription n° 21 de kanheri, à côté de bhayamta, theriya, etc., nous relevons pavaïtikda ponakâa saṇâa, et ciarika à côté de civarika des numéros précédents qui sont exactement contemporains. Le v et l'y sont ici traités de même; ou ne s'étonnera donc pas d'orthographes sporadiques comme purisadatâva (Nàs. 24), bhayàva velidatâva et uyaraka (C. T. I., p. 17, n° 23), à côté de l'ordinaire ovaraka et des désinences en âya. Nous trouvons de même, dans les inscriptions du Nord, côte à côte, saūvatsaraye, athasatatimae, tachasilaye, puyae (Taxila), etc. On écrit kaliaṇa (Kaṇh. 13, 24, etc.) anssi hien que kaliyâṇa, et pulumâr, pulumâyi et pulumâri (Nàs. 12, 13, 15); dhutua, mâtua (Kaṇh. 27), à côté de dhutuya, mâtuya, etc.; ya et ja s'emploient également

l'un pour l'autre, quand il s'agit de représenter un j étymologique: sur le vase de Wardak nous lisons puyae à côté de raja, à Taxila, raya à côté de puyae, et, pour ne pas sortir des inscriptions des grottes, Kaṇh. 18, lit puyatha[m], C. T. I., p. 16, n° 20, váṇiyiyasa, Amrav. 26 B, vâṇiyasa; en revanche, à côté de l'ordinaire bhayâ = bhâryâ, nous avons bhajayâ, Kaṇh. 19, bharjâye, Nàs. 11 B.

En sens inverse, la sourde est parfois substituée à la sonore, par exemple dans nekama, à côté de negama (C. T. I., p. 60, n° 2), nâkaṇaha (Kəṇh. 2), nâkanikâ (Amrav. 121), nâkacamda (Amrav. 56), dans le fréquent ma[m]ṭapa, à côté de mamḍapa et mamḍava; Kaṇh. 16 lit bhâka pour bhâga; Amr. 222, logâtica = lokâditya, et bhagapato pour bhagavato.

Bien que la nasale palatale, \tilde{n} , ne soit pas inconnue, l'emploi en est fort irrégulier. Kàrli 20 porte ano anyah; Kanh. 5, anâni, Kanh. 27, pûna $\tilde{m} = punya\tilde{m}$ et nâti = $j\tilde{n}$ âti; la même orthographe nâti se retrouve à Amravati, par exemple aux numéros 232, 249. En revanche, j'ai noté dans deux inscriptions (C. T. I., p. 53, n° 28 et n° 30) kaliañaka.

Pareillement, d'autres orthographes tantôt nous rapprochent, tantôt nous éloignent du niveau savant : je relève amasa[m]taka, Nàs. 11 B; bammaniya, à côté de bammhana, C. T. I., p. 14, n° 15; ces façons d'écrire méritent d'autant plus d'être signalées que longtemps auparavant, à Kapur de Giri, nous trouvons régulièrement forthographe bramana. C. T. I., p. 46, n° 14, écrit shanuvisa = shadvinçati, un em-

ploi du sha absolument sporadique dans ce prâkrit; telle inscription non moins prâkrite écrit putrasa, à côté de putasa (C. T. I., p. 40, n° 3, 5, 6, 7).

Ces inégalités de l'orthographe sont toutes sporadiques; elles ne reposent certainement pas sur des différences de temps; on s'en convaincra sans peine en se reportant aux monuments d'où les exemples sont tirés.

Ces monuments sont dispersés sur un très vaste espace. Or, entre les inscriptions du Guzerat ou des grottes de la côte occidentale et celles d'Amravati, à l'embouchure de la Krishnà, celles de Klandagiri dans l'Orissa, de Sanci dans le Màlava ou de Bharhut dans le Bihar, aucune nuance dialectale n'apparaît. Ils s'étendent sur quatre siècles au moins, du 11º siècle avant au 111º siècle après Jésus-Christ, sans qu'il se découvre, entre les plus anciens et les plus récents, aucune variation appréciable. Dans une aire si étendue, la langue vulgaire n'avait certainement pas manqué de se morceler en dialectes nombreux : c'est un phénomène auquel n'échappe aucun idiome; il est attesté pour la période suivante par la littérature, et personne ne peut être tenté d'imaginer que le fait ait alors été nouveau. D'autre part, il est clair qu'une langue ne traverse pas quatre ou cinq siècles dans la bouche populaire sans s'user, se transformer; les spécimens littéraires les plus anciens que nous possédions des prâkrits, les strophes de Hàla, les prâkrits des plus anciens drames, quoique peu éloignés par leur origine de la fin de la période

en question, révèlent une altération phonétique beaucoup plus avancée. Et en effet, mettons-nous bien en présence des faits orthographiques qui viennent d'être indiqués.

L'emploi parallèle de formes inégalement altérées, appartenant à des stratifications diverses de la langue, montre que cet idiome des monuments, si rapproché qu'on le suppose de la langue vivante et populaire, n'en est pas l'expression directe ni l'image fidèle; il dissimule sous un niveau en partie conventionnel une dégénérescence plus avancée du langage courant, dont la déformation se reflète dans ces orthographes plus défigurées qui échappent accidentellement aux graveurs.

L'inconséquence fréquente dans les procédés graphiques montre que nous n'avons pourtant pas affaire à une langue réglée minutieusement, fixée par un travail définitif dont l'autorité eût coupé court à toutes les incertitudes individuelles. On n'y peut voir davantage la floraison spontanée de dialectes locaux s'épanouissant librement dans leur diversité native.

Cette langue n'est donc ni purement populaire ni entièrement réglée. C'est, à tout prendre, au sanskrit mixte que, par ses caractères, le prâkrit des inscriptions se laisse le plus exactement comparer. L'un et l'autre, par la généralité de leur emploi, par leur fixité relative, s'élèvent au-dessus du rôle de simples dialectes locaux; des deux parts, c'est un effort analogue, mais arrêté à des degrés inégaux, vers une règle, vers une unification qui, n'étant point encore

définie, laisse une part plus ou moins large aux hésitations, à l'arbitraire.

Nous avons dù chercher tout à l'heure quelle relation unissait le sanskrit mixte et le sanskrit classique; il n'est pas moins nécessaire de déterminer quelle est, dans la série linguistique, la position respective qu'il convient d'assigner à ce prâkrit monumental et aux prâkrits littéraires.

On s'est accoutumé à appeler simplement prâkrit et plus souvent pâli, cet idiome des inscriptions que je désigne sous le nom de prâkrit monumental. Cette dénomination prête à de graves malentendus. Si l'on veut dire qu'il est, dans ses éléments constitutifs, très analogue aux prâkrits, dont le pâli n'est qu'une forme particulière, c'est à merveille; mais tel est le péril des termes mal définis ou employés sans précision, que l'on paraît d'ordinaire aller beaucoup plus loin : on admet comme démontrée, ou simplement comme évidente, l'identité entre les deux termes; cette identité n'existe en aucune façon.

C'est, au contraire, un fait très remarquable, dont l'explication veut être cherchée avec méthode, que les pràkrits littéraires n'apparaissent jamais dans les monuments épigraphiques; le prâkrit des monuments n'apparaît pas davantage dans la littérature.

Les éléments essentiels étant de part et d'autre identiques, puisés à la même source populaire, les différences touchent plus la forme que le fond des choses; elles intéressent moins la flexion que l'or-

thographe. Elles n'en sont pas moins certaines. Comparativement au prâkrit monumental, deux traits caractérisent surtout les prâkrits de la littérature : d'une part, la régularité avec laquelle sont appliquées les règles orthographiques propres à chacun d'entre eux; d'autre part, l'habitude invariable d'écrire doubles les consonnes homogènes dont le redoublement est justifié étymologiquement ou résulte de l'assimilation d'un groupe de consonnes non homogènes.

Les quelques exemples qui ont été donnés précédemment suffisent à montrer combien le pràkrit des inscriptions est instable dans ses pratiques orthographiques. En se référant aux monuments on en constaterait bien d'autres preuves. Tantôt une consonne médiane est supprimée, tantôt conservée; une consonne dure, ordinairement maintenue, parfois changée en sonore; l'n cérébral et l'n dental, tantôt distingués, tantôt appliqués d'une façon exclusive; l'n palatal, tour à tour employé ou abandonné dans des mots de formation identique. Que dire des oublis et des confusions perpétuels qui affectent la notation des voyelles longues? Rien de pareil dans le prâkrit des livres. La valeur des voyelles y est partout strictement fixée. Tel prâkrit affaiblit en sonore la sourde médiane, il l'affaiblit toujours; tel autre supprime la sonore médiane, il la supprime dans tous les cas. Un dialecte emploie exclusivement la nasale dentale, un autre non moins exclusivement la nasale cérébrale; s'ils emploient

l'une et l'autre, c'est dans des cas nettement distincts. Je sais que l'on a cherché dans plusieurs de ces particularités des traces de variétés dialectales, d'inégalités chronologiques. Nous avons vu quelle confusion règne, dans nombre d'épigraphes qui appartiennent à une même région, à une même époque. Elle ne permet d'attribuer à de pareilles causes qu'une action très secondaire. Elle assigne en tout cas au prâkrit monumental une place à part, voisine, mais indépendante, du prâkrit des livres.

Pour préciser davantage, il est indispensable d'envisager de plus près ces prâkrits des livres, les prâkrits littéraires.

On a dès longtemps reconnu que les prâkrits des grammairiens et de la littérature sont, dans une mesure plus ou moins large, des langues artificielles et savantes. Le début même (v. 2) de la collection de Hâla est significatif:

Amiam påüakavvam paḍhinm soüm a je na jâṇamti kâmassa tamtatamtim kuṇamti, te kaha na lajjamti?

On pouvait donc très bien ne point entendre la poésie prâkrite; l'intelligence en exigeait une étude spéciale. Ce témoignage n'est pas le seul; mais l'aspect même, la nature et l'emploi de la langue fournissent à cet égard des raisons plus décisives.

Le seul fait que les drames, même réputés les plus anciens, emploient parallèlement des dialectes parvenus à un état très inégal de détérioration phonétique, ne permet pas d'admettre que ces dialectes aient été purement et simplement transportés de la vie réelle dans la littérature. Leur mode d'emploi, leur répartition est réglée, non d'après l'origine de personnages qui, en général, sont censés apportenir au même pays, mais d'après une échelle comparative qui attribue le dialecte, suivant son degré d'altération, au personnage, suivant son rang social. Point n'est besoin de démontrer qu'un semblable état de choses est arbitraire, non directement imité de la réalité. Si le dialecte mahàrâshtrì est exclusivement réservé à l'usage poétique, c'est qu'il y a été approprié par des remaniements spéciaux, qu'il ne représente pas purement et simplement la langue du Mahârâshtra. Au reste, sur ce point, l'accord est, je pense, unanime; personne ne doute que l'usage et la convention littéraires ne soient pour une grande part dans l'émasculation de cette langue, qui semble hors d'état de supporter aucune articulation forte, qui se résout en un chant confus de voyelles juxtaposées. Les dialectes mêmes que le parti-pris n'a point amenés à ce degré d'alanguissement, comme le caurasenî, n'ont certainement point échappé à des retouches plus ou moins profondes. Les langues ne remontent pas, par leur mouvement organique, le courant que l'action naturelle de l'usure phonique leur a fait descendre. Si les langues parlées dans l'Inde aujourd'hui possèdent telles articulations qui ont disparu des prâkrits, dont la constitution grammaticale est infiniment plus archaïque, dont l'emploi

littéraire est antérieur de douze ou quinze siècles, c'est bien évidemment que l'orthographe de ces prâkrits ne représente pas avec sincérité la condition
de la langue à l'époque où ils ont été employés ou
fixés. A cet égard, les grammairiens prâkrits fournissent eux-mêmes des indices significatifs. C'est
précisément à des dialectes dédaignés, considérés
comme inférieurs, qu'ils affectent des formes moins
altérées, plus voisines de l'état étymologique : le
paiçâcî conserve les consonnes médianes qu'éliminent les dialectes supérieurs (Hemac., IV, 324),
l'apabhrañça maintient l'articulation de l'r après une
consonne (ibid., IV., 398) supprimée ailleurs par
le niveau uniforme de l'assimilation.

Les noms aussi apportent leur témoignage. Des dénominations comme apabhramça, c'est-à-dire « corruption», si l'on veut, «dialecte corrompu», «paicâcî», c'est-à-dire l'idiome des mauvais génies, ne sont pas des noms de langues définies, réellement existantes dans un rayon précis. Quand nous voyons distinguer ensuite le cûlikâ-paiçâcî ou « petit paiçâcî », l'ardha-mâqadhî, ou « semi-mâgadhî », nous ne pouvons guère douter, a priori, que nous ne soyons en présence d'idiomes qui sont autre chose que de simples dialectes provinciaux. Je sais que mon savant confrère et ami M. Hörnle a émis, à propos de l'apabhraṃ̃ça et de l'ardha-mâgadhî, des thèses qui en feraient des dialectes locaux exactement circonscrits. Je ne pense pas qu'elles puissent être définitivement maintenues. A vrai dire, ses vues sur le

premier paraissent avoir varié; récemment, dans l'introduction provisoire du beau Dictionnaire Bihârî, il présente l'apabhramça comme le dialecte propre du nord-ouest de l'Inde. Nous voyons par la préface qui précède son édition du Prâkritalakshana de Canda (p. xx) que ce sentiment est surtout fondé sur un fait, c'est que les édits de Kapur di Giri concordent avec l'apabhramca dans le maintien facultatif de l'r consécutif. Une pareille base de classification est insuffisante. Rien, dans la tradition, ne nous autorise à localiser l'apabhramca dans le nord-ouest. Ne trouvons-nous pas aussi bien le maintien sporadique de I'r et à Girnar, à Nânâghât, et dans d'autres inscriptions de l'ouest? Si l'apabhramça combine ainsi des formes en apparence anciennes avec les déformations les plus avancées, cela vient, non pas d'une particularité dialectale, mais de l'habitude commune à tous les dialectes usuels, de puiser librement dans la tradition de la langue, de l'orthographe, de la prononciation savante. L'apabhramça d'Hemacandra (IV, 398, cf. 414, etc.) conserve encore i'r groupé. Oserait-on en tircr des inductions chronologiques? Il emploie à ses heures la voyelle ri (IV, 394); verra-t-on dans cet usage la survivance locale d'un son perdu depuis tant de siècles? M. Hörnle était, à mon sens, plus près de la vérité, quand, dans l'introduction de sa grammaire comparative (p. xixxx1), il se rapprochait de la thèse savamment soutenue par M. Pischel¹, qui considère l'apabhramça

¹ Academy, octobre 1873.

comme le dialecte populaire réellement parlé, par opposition au prâkrit littéraire 1.

Il tient qu'il y a autant d'apabhramças que de prâkrits, et je pense qu'en cela il s'avance trop; car, il s'en faut que tous les pràkrits correspondent régulièrement à un dialecte local défini (on va en juger par l'ardhamâgadhî). Mais ce qui ressort des cita-

¹ Je ne saurais cependant apercevoir sur quels arguments se fonde l'idée exprimée par M. Hörnle, d'après laquelle l'apablicamça représenterait la langue populaire parlée par les Âryens et le paiçâcî la même langue telle que la parlait la population aborigén . C'est là une construction bien systématique. Elle n'est pas assez justifiée par les quelques divergences qui distinguent le paicâcî de l'apabhramça. Quelques-unes, comme le durcissement des consonnes sonores, se retrouvent de loin en loin à toutes les époques, depuis Piyadasi, du prâkrit épigraphique. M. Hörnle a lui-même remarqué que la confusion est perpétuelle, dans les grammairiens modernes, entre le paiçâcî et l'apabhramça (Gramm. comp., p. xx, note). Je crois en effet que ce ne sont que deux noms pour désigner des choses très analogues, sinon identiques. C'est pent-être pour cette raison que Vararuci ne parle pas de l'apabhramça. Il est probable que, à l'époque où sa grammaire remonte, on n'avait pas encore poussé jusqu'à la distinction d'un apabhramça et d'un paiçàcî le goût des différenciations arbitraires. Ce qui est sûr, c'est que, quand la distinction nous apparaît, dans le Prâkritalakshana (HI, 37-38), les deux prétendus dialectes sont caractérisés par des traits - emploi de r consécutif dans l'apabhramça, substitution de l et n pour r et n - qui ne sauraient en aucune façon fonder une distinction dialectale; ils suffiraient à montrer l'origine secondaire, théorique, de leur séparation. Quand on attribue au paiçâçî l'orthographe sața (= sta) pour shta du sanskrit, croirons-nous que ce dialecte déformé ait perpétué naturellement l'orthographe étymologique? Pas plus que l'apabhramea conservant l'r consécutif. Il reprend simplement dans des tatsamas écrits avec une liberté que tolère son inculture et dont cette inculture même supporte l'emprunt, la tradition que nous avons trouvée à Girnar, plusieurs siècles auparavant, dans des orthographes comme seste, etc.

tions qu'il a produites ou rappelées et des décrets même des grammairiens, c'est que l'apabhramça est comme une catégorie générale où la grammaire jette un peu pêle mêle, sans prétendre les classer par groupes dialectaux, nombre de particularités empruntées probablement à l'usage courant et éliminées des idiomes littéraires. Ainsi s'explique que l'apabhramça puisse apparaître quelquefois plus archaïque, quoique ordinairement il soit plus dégénéré, que les prâkrits savants, d'où la recherche de l'uniformité orthographique a fait proscrire autant que possible les tatsamas, au moins trop apparents.

Le sentiment de M. Hörnle sur l'ardha-magadhî s'appuie, si je ne me trompe, sur des bases fragiles. Il a essayé d'établir d'après les inscriptions de Piyadasi une répartition géographique des dialectes anciens dont je crois avoir montré le peu de fondement. Nous n'avons en réalité aucun indice de l'existence, à l'époque ancienne, d'un dialecte intermédiaire entre le mâgadhî et le mahârâshtrî. J'ajoute que, par sa dénomination de ârsha, l'ardhamàgadhî est, plus qu'aucun autre dialecte, classé d'abord comme langue littéraire. Quel étrange phénomène ne serait pas, s'il le fallait prendre comme l'expression d'un idiome réel, ce dialecte que caractérise uniquement la formation en e du nominatif-singulier, qui, pour le reste, n'est, sauf des exceptions insignifiantes, que du mahârâshtrî! Il porte clairement au front la marque de son origine artificielle. J'indiquerai plus loin comment on peut conjecturer qu'il s'est formé; à coup sùr, la première impression qu'éveille son nom, l'idée qu'il donne d'un idiome scolastique, n'est pas trompeuse.

Il est vrai que, à côté de ces noms instructifs, d'autres dialectes recoivent des dénominations locales qui les rattachent à une région précise. Je ne prétends même pas insister sur ce fait que le dialecte principal qui sert de base aux enseignements des grammairiens, au lieu de recevoir habituellement son nom de Mahârâshtrî, est désigné comme Prâkrita, le prâkrît par excellence, ce qui l'oppose visiblement comme langue artificielle à cette autre langue savante et littéraire qui est le Samskrita, le sanskrit. Ce détail peut n'avoir qu'une importance secondaire, et il demeure certain que plusieurs prâkrits sont désignés par des noms géographiques : Mahârâshtrî, Çaurasenî, Mâgadhì. La conclusion naturelle est qu'ils se rattachent respectivement aux pays du Mahârâshtra, des Çûrasenas, du Magadha. Mais dans quelle mesure et dans quel sens s'y rattachent-ils?

Que chacun emprunte au dialecte populaire du pays dont il porte le nom certaines particularités caractéristiques, c'est une pensée qui s'impose d'abord à l'esprit. Plusieurs faits la confirment. Quelquesuns des phénomènes attribués au mâgadhî par les grammairiens — la formation en e du nominatif des thêmes en a, la substitution de l à r — se retrouvent dans le dialecte officiel de Piyadasi, et la situation de la résidence royale nous autorise à le considérer

comme représentant approximativement l'idiome du Magadha. Quelque part que l'on soit amené à faire au travail de régularisation, d'accommodement, des grammairiens, il est certain qu'ils ont pris leur point d'appui, les éléments constitutifs, dans les dialectes vulgaires. Les noms qui sont restés attachés aux idiomes littéraires, quand ils ont une portée géographique définie, méritent d'être pris en sérieuse considération. Jusqu'à preuve contraire, ils nous fournissent une base historique qu'on ne saurait abandonner sans une grave imprudence. En ce qui concerne le màhàràshtrì, les comparaisons que les inscriptions de la côte occidentale, en pays mahâràshtra, nous permettent d'instituer, montrent qu'il n'existe aucune incompatibilité entre ce qu'il nous est possible d'entrevoir de la langue populaire et les règles de l'idiome grammatical. Seulement il faut bien entendre dans quelles conditions ces comparaisons se présentent. Le Mahârâshtra, où nous rencontrons à la fois une longue série monumentale et, dans les vers de Hâla, l'application ancienne, probablement la plus ancienne, d'un prâkrit littéraire, nous offre le terrain le plus favorable pour nous faire sur pièces une idée certaine de la manière dont s'est accomplie la réforme des prâkrits grammaticaux.

En envisageant les inscriptions prâkrites de l'ouest, nous nous sommes convaincus que, bien qu'elles s'appuient nécessairement sur la langue populaire de la région, elles n'en offrent pas une image rigoureusement fidèle. L'orthographe n'en est pas strictement

représentative; mais, sans avoir la fixité que peut seule assurer une culture grammaticale complète, elle tend à se rapprocher de l'étymologie, c'est-à-dire de l'orthographe conservée par la langue savante; elle prend comme niveau typique de l'écriture les cas où la prenonciation s'est le moins éloignée de la forme primitive. L'emploi parallèle du sanskrit mixte est là pour prouver que cette conclusion ne suppose pas arbitrairement chez les auteurs de l'orthographe monumentale une préoccupation qui leur soit étrangère.

Que dire du mahârâshţrî littéraire? On sait d'abord que les grammairiens en distinguent deux : le mahârâshţrî ordinaire, qui est celui de Hâla, d'une partie des vers dans les drames, et le mahârâshţrî des Jainas¹. Nous pouvons négliger pour un moment les nuances qui distinguent ces deux groupes; en somme, ils se ressemblent beaucoup, et on devait s'y attendre pour des dialectes qui, portant le même nom, ont dû germer dans le même sol. Entre cet idiome littéraire et celui des monuments, bien des différences sautent aux yeux. Il y faut regarder de plus près.

L'orthographe littéraire affaiblit d'ordinaire en la sonore correspondante la sourde !; j'ai relevé plus haut dans les inscriptions des orthographes mukuḍa, vâḍaka, dhenukakaḍa, kuḍum̄bini, sâdakaṇi, sâḍageri, paḍidâtava, paḍiḍhâpita, etc., à côté de l'écriture plus usuelle, qui maintient la consonne à son niveau

¹ Cf. Jacobi, Kalpasútra, Introd. p. xvII.

sanskrit. La langue littéraire affaiblit volontiers le p en b ou v, elle supprime complètement le t médial; j'ai cité les orthographes sporadiques thuba pour thupa (stûpa), qoyamâ pour qautamâ (°mî). Les grammairiens enseignent que la consonne sonore entre deux voyelles doit être supprimée; nous avons, dans les monuments, rencontré des mots comme bhayamta, bhaamta à côté de bhadamta, siaguta pour civaqupta, pavaïta et pavayita pour pavajita, bhoïqi et bhoa pour bhojikî et bhoja, pâyuna et pâüna pour pâdona, uyaraka à côté de ovaraka, ciarika à côté de l'ordinaire civarika, païthâna pour padithâna, représentant pratishthâna. Le locatif singulier des thèmes en a se fait dans le prâkrit littéraire en e et plus ordinairement en ammi; si, dans les monuments, il est presque toujours formé en e, nous trouvons pourtant des exemples comme jambadipamhi (Kârli nº 10, Arch. Surv., IV, p. q1); et, à côté du locatif tiranhumhi, l'écriture tiranhumi (c'est-à-dire tiranhummi) (A. S., p. 106, n° 14), de même que bammani à côté de bammhana, dans la même dédicace; elles prouvent que la désinence mhi était d'une façon plus ou moins constante altérée en mmi dans la prononciation vulgaire.

Le y est constamment changé en j dans l'écriture régulière, et par suite yy en jj; le groupe rya en jj, par l'intermédiaire de yy. Des cas comme sihadhayânam, C. T. I., p. 31, n° 7, pour °dhajânam, vâṇi-yiyasa, p. 16, n° 20, puyatham, Kaṇh. n° 98, râyâmaca, Arch. Surv., IV, p. 99, n° 4 (peut-être pour-

rait-on ajouter bhoya à côté de bhoja), attestent que le y et le j n'étaient pas distingués dans la prononciation réelle. D'ailleurs, à côté d'orthographes savantes comme âcariya (C. T. I, p. 100), âcaria, Kanlı. 17, nous relevons les formes âyyaka, Kanh. 19, C. T. I., p. 60, n° 2; bhayayâ, C. T. I., p. 43, n° 6, etc.; payavasâne, Arch. Surv., p. 114, n° 22; et les écritures sporadiques bhajâya, Kanh. 19, 27; bharijâye, Nas. 22; bhâdrajanijja, Kanh. 27, à côté de pâniyya, ne permettent pas de douter que, entre la grammaire et les inscriptions, la différence ne soit purement apparente et simplement graphique. Je pourrais relever d'autres détails, et, en face des sûtras I, 29, III, 129, de Hemacandra, signaler dans nos monuments les orthographes âtevâsini, Kanh. 28, Kuda 22, îdâgni, Arch. Surv., IV, 114, nº 3. etc.; do (Kanh. n° 3) à côté de be (Mahad, 1) ou ve (Junnar, 14).

Ces rapprochements suffisent pour mettre en lumière le caractère véritable du dialecte grammatical. Il repose sur la même base locale que l'idiome des monuments : tous les deux représentent une même langue, mais saisie à des périodes un peu différentes de son histoire; tous les deux en modifient l'aspect par une orthographe en partie arbitraire, mais dominée de part et d'autre par des partis-pris divergents. L'un, quand il s'inspire de souvenirs savants, choisit d'ordinaire comme type la forme étymologiquement la moins altérée; l'autre, va, pour ainsi parler, au bout des déformations existantes; il établit

de préférence sur les faits de détérioration phonique les plus avancés le niveau que l'élaboration grammaticale impose avec une régularité plus ou moins absolue au système qu'elle consacre.

L'arbitraire scolastique se peut naturellement exercer dans plus d'un sens. Nous devons nous attendre non seulement à constater des tendances diverses, mais à rencontrer soit des infidélités partielles à la tendance régulatrice, soit des éléments et des distinctions purement artificiels, mèlés dans une proportion variable aux éléments qu'a directement fournis la parole populaire. La comparaison entre les mahârâshṭrîs littéraires dont j'ai rappelé l'emploi parallèle éclaire ce point de vue d'un exemple frappant.

Comme l'a rappelé M. Jacobi (loc. cit.), le mahàrâshtrî de Vararuci et des poètes diffère de celui de Hemacandra et des Jainas par deux particularités principales : en ce qu'il n'emploie pas la ya-çruti, en ce qu'il remplace partout l'n dental par l'n cérébral; l'autre dialecte conserve l'n dental au commencement des mots et lorsqu'il est redoublé. Je conçois qu'on ait pu être tenté de chercher l'origine de ces divergences l, soit dans des diversités dialectales, soit dans des différences de temps. Je serais surpris, avec la connaissance que nous commençons à avoir de l'épigraphie ancienne de l'Inde, que personne pùt persévérer dans cette voie.

¹ Jacobi, p. 16. — Éd. Müller, Beitr. zur Gramm. des Jainaprákrit, p. 3 et suiv.

En ce qui concerne le premier point, l'introduction d'un y entre les voyelles — plus exactement, d'après Hemacandra, entre deux a — qui font hiatus, je n'insiste pas sur plusieurs circonstances, désaccord entre les grammairiens, désaccord entre les règles de la grammaire et la tradition manuscrite¹, qui semblent a priori indiquer que cette règle est susceptible d'extensions ou de restrictions arbitraires. Je me contente d'en appeler aux textes épigraphiques. L'orthographe ordinaire s'y inspire trop volontiers des procédés de la langue savante pour laisser subsister beaucoup d'hiatus. J'en ai cité pourtant, j'en puis citer encore, assez d'exemples: bhoa, bhoïqi, pâūna, ciarika, païthâna, bhaamta, pulumâi, dhutua; les écritures cetiasa (Kanh. 5), patiasiya (Kanh. 4), les désinences pavaitikâa, ponakîasanâa (Kanlı. 21), bhayâa (Kanlı. 27). Donc, dès une époque antérieure aux monuments littéraires, la prononciation locale supportait l'hiatus dans le Mahârâshtra, aussi bien que dans les autres provinces de l'Inde. Il va de soi que, là comme ailleurs, mais non plus qu'ailleurs, l'hiatus impliquait une émission légère analogue à l'esprit doux. Si on l'a notée au moyen du γ, soit dans tous les cas, soit dans des cas déterminés, ce choix peut s'expliquer, d'un côté par l'imitation d'un certain nombre de désinences de la déclinaison savante, de l'autre par cette circonstance que la transformation en j de tous les γ étymologiques laissait le signe γ disponible pour

¹ Cf. Pischel, in Hemac., I, 180.

une fonction spéciale. A l'occasion, les inscriptions y appliquent le v, comme dans pulumâvisa (Nâs. 15), bhayâva veliḍatâva (Kuḍa, n° 23); l'emploi parallèle dans cette dernière inscription de l'orthographe uyaraka, pour uvaraka, montre bien que pas plus le v dans un cas que le y dans l'autre ne représentent une prononciation effective; ce sont des expédients équivalents pour masquer aux yeux un hiatus que les souvenirs de la langue cultivée faisaient considérer comme grossier et barbare. C'est une pareille inspiration, et non une particularité chimérique de la prononciation locale, qui a fait employer dans une école, qui a fait passer ensuite dans les préceptes de ses grammaires et dans l'usage de ses livres, la yaçruti.

Pour ce qui est de l'emploi de l'n dental et de l'n cérébral, le cas serait, s'il est possible, plus frappant encore. A première vue, un dialecte qui invariablement prononce l'n initial d'une certaine façon et d'une certaine autre façon l'n médial, est pour nous étonner et nous mettre en défiance. Mais la question est plus générale, le cas susceptible d'arguments plus précis.

Je ne saurais, je l'avoue, assez m'étonner de voir prendre aujourd'hui la distinction de la nasale cérébrale ou dentale comme base de classification à l'égard des prâkrits anciens. On se souvient que, dans aucune des inscriptions de Piyadasi qui sont rédigées dans l'orthographe màgadhî, la forme de l'I cérébral n'est connue; l'A dental est seul employé.

Si c'est un trait dialectal, il est bien curieux que, dans les mâgadhîs littéraires, l'n dental disparaisse au contraire complètement et que l'n cérébral soit seul admis. A Bharhut, les inscriptions ordinaires ne connaissent qu'un seul \perp , l'n dental; il y a pourtant une exception; elle est caractéristique. L'inscription royale du porche oriental, datée du règne des Cungas, emploie concurremment les deux formes L et I; mais de quelle manière? Elle écrit potena, putena, putena, probablement toranam et certainement upañna. Si les deux formes sont ici connues, il est bien clair que la distinction en est, non populaire, mais arbitraire et savante; cela est prouvé non seulement par ses inconséquences, par son irrégularité, mais par l'application de l'u cérébral à des désinences où sa présence s'explique en sanskrit, mais seulement en sanskrit, par le voisinage d'un r qui a disparu dans l'idiome vulgaire. A Girnar, dès le temps des édits d'Açoka, où la distinction de l'n et de l'n est marquée, l'imitation savante ne va pas aussi loin; jamais l'n cérébral ne paraît dans les désinences. A Sanci, les faits sont très analogues à ceux que présente Bharhut. Dans toutes les dédicaces anciennes, l'I est inconnu; il ne fait son apparition que dans l'inscription du règne de Sâtakaṇi (nº 190), l'introducteur du sanskrit dans l'épigraphie des Andhras. A l'autre bout de l'Inde, dans les monuments de Ceylan, les signes 1 et I sont visiblement employés indistinctement; il est naturel de penser qu'il

en devait être de même dans la région à laquelle la grande île emprunta son alphabet; chose curieuse, la seule inscription (n° 57 de Ed. Müller) où la distinction paraisse être faite de propos délibéré — on y lit mahasaraṇe, badhasaraṇagate, à côté de nati (nathi), aṭhâne, niyate — semble s'inspirer directement d'un dialecte mâgadhî, et cependant, dans l'emploi de 1 et I, elle s'écarte également, et de la pratique de Piyadasi et des règles des mâgadhîs littéraires.

Nulle part les faits ne sont plus clairs que sur le terrain qui nous intéresse plus immédiatement, dans la région du Mahârâshtra. Je viens de rappeler que, dans le radical des mots, Girnar fait, conformément au sanskrit, la différence entre les deux n. A Nànâghât, les anciens Andhras ne connaissent plus que l'n dental. L'old I cérébral reparaît dans la période suivante, on a vu plus haut dans quelles conditions. Les confusions sont continuelles, aucune règle fixe ne se laisse dégager. Des inscriptions voisines font un usage exclusif l'une de l'1, l'autre de l'1. Le sens de ces hésitations, de ces mélanges, est encore accusé par les faits parallèles qui concernent l'à palatal. Cette nasale a disparu des mahâràshṭrîs littéraires; elle y est remplacée par la nasale cérébrale ou la dentale. Dans les inscriptions, néanmoins, nous relevons couramment le génitif râño, et aussi des formes comme herañika (C. T. I., p. 54, nº 32); cependant des orthographes telles que kaliañaka

(G. T. I., p. 53, n° 28, 30) sont de nature à faire penser que cet \tilde{n} n'est plus réellement vivant; et, en effet, nous avons cité áraṇaka, ano, anâni, heranika, pâna, nâti, etc. L'usage du signe \tilde{n} n'est plus qu'une recherche savante 1. Il n'en est certainement pas autrement de la distinction des signes \tilde{L} et \tilde{L} ; c'est la conclusion qui ressort de tous les faits qui précèdent. Dans les inscriptions, ils sont les exposants d'une valeur en réalité unique; si la réforme grammaticale des dialectes littéraires leur a assigné des rôles spéciaux, c'est en vertu d'une différenciation arbitraire qui n'a rien à voir avec des nuances authentiques de la prononciation courante.

Quoique sommaires, ces observations suffisent, si je ne m'abuse, à marquer la physionomie propre du prâkrit monumental d'abord, ensuite et surtout des prâkrits littéraires, à les présenter sous leur vrai jour. C'est une prépararation indispensable pour éclaireir le problème qui nous intéresse. Il se résout en deux termes : quand et comment se sont constitués les prâkrits de la littérature? Ces deux points de vue embrassent toutes les questions secondaires.

¹ Il est fort possible que cet état de choses soit en réalité beaucoup plus ancien. En effet, outre la singulière orthographe nayàsu (G. VIII, 1), les édits de Girnar, à côté de leur orthographe ordinaire ñ pour ny, portent en un passage la lecture hiranna (VIII, 4). Inversement, tandis que le ñ ne paraît nulle part dans les édits de dialecte mâgadhì, Dhauli en offre un exemple unique daus paṭimād = pratijād, si toutefois la lecture fournie par le Gorpus est exacte, ce que j'ai grand'peine à croire.

Les langues, dans le cours normal de leur histoire, sont invariablement sujettes à une usure graduelle de leurs éléments phoniques. C'est un courant que toutes descendent; aucune ne peut le remonter de son mouvement propre. L'observation est banale. On en a d'ordinaire, et assez naturellement, fait la base de la chronologie relative des idiomes de l'Inde. Les remarques qui précèdent font sentir de quelles réserves toutes particulières il convient d'entourer ici l'application de ce principe. Isolément, les formes sanskrites sont certainement plus archaïques; elles sont historiquement antérieures aux formes prâkrites du temps de Piyadasi; cela n'empêche que le sanskrit, comme langue réglée, sous la forme où nous le connaissons, n'ait pu fort bien ne conquérir une existence propre que longtemps après le règne de ce prince. Il n'en est pas autrement des divers prâkrits. L'aspect phonétique du pâli est à coup sûr plus archaïque que celui du mahàrâshtrì. Est-on en droit d'en conclure qu'il ait existé en fait, qu'il ait été appliqué dans la littérature, avant le mahârâshtrì? En aucune façon. En un mot, il faut soigneusement distinguer entre les éléments constitutifs du dialecte, considérés directement, et leur réduction en un dialecte littéraire particulier, affecté à un certain ordre de productions. On ne saurait appliquer à des idiomes littéraires, en partie artificiels et savants, la même mesure qu'à des langues purement populaires; ils peuvent, eux, remonter en un sens le courant régulier du développement linguistique. C'est le fait

même que nous avons constaté pour le sanskrit mixte. Quand je parle de rechercher l'âge des prâkrits littéraires, j'entends, non pas déterminer l'époque à laquelle peuvent remonter les éléments - morphologie et phonétique — dont ils se composent, mais fixer le moment où ils ont été arrêtés, sous leur forme définitive, pour l'usage littéraire. Pour cet objet, les formes les plus altérées sont instructives; elles peuvent être invoquées pour démontrer que tel dialecte ne saurait être antérieur à telle époque donnée; les formes les mieux conservées ne prouvent rien; elles peuvent avoir été, soit reconstituées après coup à la lumière de la langue savante, soit sauvegardées plus ou moins longtemps par la tradition, avant de recevoir leur place et leur consécration dans le dialecte spécial dont elles font finalement partie intégrante.

Le criterium fondé sur l'aspect phonétique des dialectes doit donc être écarté résolument, sous peine de méconnaître les traits les plus certains, les plus caractéristiques, de l'histoire qu'il s'agit de restituer.

Ceci posé, une double observation se présente. L'une concerne la relation du prâkrit des monuments avec les prâkrits des livres; l'autre, la relation des prâkrits littéraires avec le sanskrit.

Réduire ex professo, par un travail conscient, par des remaniements réfléchis, des dialectes populaires en dialectes littéraires aux formes immobilisées, n'est pas une idée si simple qu'elle aille de soi, que

l'on soit dispensé d'en chercher l'explication. Evidemment, une pareille entreprise a dû se régler sur un prototype, sur un modèle consacré. L'Inde possède un type de ce genre, le sanskrit. En effet, si l'on prend garde aux noms, prâkrita et samskrita sont termes corrélatifs. Le lien réel qui rattache l'un à l'autre les deux ordres de faits n'est certainement pas moins étroit que la parente formelle des noms qui les désignent. Historiquement, le terme antérieur est le sanskrit; sur ce point, le doute n'est pas possible. C'est la constitution même et la diffusion du sanskrit qui a servi de base et de modèle à la constitution des prâkrits; ils ont été régularisés à son image. Le souvenir de ces origines se perpétue dans l'enseignement des grammairiens. Ils prennent soin d'établir que le prâkrit a pour base, pour source, le sanskrit (Hemac., I, 1 et les commentaires de M. Pischel). On se tromperait en attribuant aux Indous, sur une pareille remarque, la notion d'une généalogie linguistique fondée sur une analyse comparative. Ouand Vararuci et d'autres (cf. Lassen, Instit. Ling. Pråkrit., p. 7) déclarent que la prakriti du caurasenî est le sanskrit, celle du mahârâshtrî et du paiçàcî le caurasenî, il est bien clair qu'il ne faut pas prendre l'affirmation dans un sens historique; elle n'est rien qu'une manière de constater que le çaurasenì, par divers caractères, se rapproche, plus que les autres dialectes, de l'orthographe sanskrite, qu'il est en quelque sorte à mi-chemin entre la langue savante et les dialectes d'orthographe plus altérée. Ce n'est

pas un classement généalogique, c'est un classement tout pratique; on y saisit encore le sentiment présent de la méthode d'après laquelle s'est opérée la fixation grammaticale de ces langues : elle a pris pour base la grammaire de la langue savante, pour principe la graduation de chacune d'elles à un niveau déterminé au-dessous de l'étiage du sanskrit.

J'arrive à la seconde observation.

Pràkrit monumental et prâkrits littéraires sortent d'une même source; ils diffèrent surtout en ce qu'ils sont inégalement cultivés. Les seconds sont plus fixés, leur écriture est plus parfaite. Est-ce indifférence de la part du premier? A coup sûr non. Le rôle qu'il joue comme langue officielle des inscriptions, le niveau uniforme qu'il sait garder au-dessus des dialectes locaux plus altérés, y laissent reconnaître un idiome déjà raffiné, tendant certainement, comme c'est l'ordinaire dans l'Inde, à se constituer en une langue fixe et régulière. Comment croire, s'il eût dès lors existé parallèlement, dans les prâkrits littéraires, un modèle d'orthographe mieux réglée, plus achevée, qu'on eût, dans l'emploi monumental de la langue, négligé d'en faire son profit, de s'en approprier le bénéfice?

Ce n'est point assez de ces considérations générales; quelle qu'en soit la valeur, la démonstration, pour être décisive, doit s'attacher à des phénomènes précis, caractéristiques. Les faits relatifs au redoublement graphique des consonnes doubles nous ont été d'un secours précieux pour établir certains

points essentiels dans l'histoire comparée du sanskrit classique et du sanskrit mixte. Les données du même ordre ne sont pas moins instructives sur le terrain nouveau où nous sommes maintenant placés.

Les prâkrits littéraires observent tous le redoublement, sans aucune exception; il n'existe aucun texte prâkrit qui s'en départisse, aucun grammairien qui n'en enseigne explicitement la pratique ou ne la suppose avec évidence. La rigueur avec laquelle elle est uniformément introduite dans tous les dialectes, indique bien qu'il s'agit d'une règle qui a dominé dès le début leur régularisation grammaticale¹.

Le procédé semble, en lui-même, parfaitement simple; il n'est que l'expression de la prononciation réelle. Pas si simple pourtant. Non seulement la plus ancienne orthographe, celle des édits de Piyadasi, ne l'observe pas; nous avons vu que le sanskrit mixte, en dépit de la tendance qui l'entraîne à se rapprocher des formes étymologiques, se l'assimile tardivement, et seulement sous l'influence du sanskrit classique. Il n'est pas moins étranger au pràkrit des monuments dans toute la période que nous envisageons ici. On est en droit de l'affirmer d'une façon générale; j'indiquerai tout à l'heure, certaines réserves; loin d'atténuer le fait, elles en font ressortir l'importance.

¹ Parmi les langues néo-âryennes, le sindhî, reprenant pour son compte les errements primitifs de l'orthographe hindoue, néglige de noter les redoublements; il ne les en observe pas moins fidèlement dans la prononciation.

Cet usage graphique des prâkrits littéraires, inséparable de leur élaboration même et de leur fixation grammaticale, ils ne l'ont point emprunté aux habitudes établies : il est étranger à l'épigraphie et à la pratique courante qu'elle reflète certainement. Il n'a pu être emprunté par eux, comme il l'a été par le sanskrit mixte, qu'à l'orthographe préexistante du sanskrit classique. Il était a priori plus que vraisemblable - je viens de l'indiquer - que l'idée même d'affiner les dialectes locaux en langues littéraires, à plus forte raison les principes qui ont présidé à cette élaboration, devaient avoir leur source dans l'existence, dans l'emploi, dans les règles du sanskrit profane. Ce trait particulier en livre une preuve nouvelle et précise. Certains faits empruntés à l'épigraphie le mettent en pleine valeur.

J'ai dit que le prâkrit des inscriptions ne pratique pas le redoublement. Il reste, à cet égard, fidèle à la tradition ancienne. Cette fidélité n'est pas invariable, elle ne dure pas indéfiniment. A partir d'une certaine époque, paraissent quelques exemples du redoublement. La dernière inscription de Vâsițhîputa Pulumâyi (A. S., IV, p. 113, n° 21) lit setapharaṇaputtasya; la désinence asya qui se répète dans sovasakasya, abulâmavâthavasya, montre bien que c'est dans un moment d'initation sanskritisante que le graveur applique ici le redoublement. Dans des textes purement prâkrits de Mâḍhariputa Sakasena, je relève âyyakeṇa (A. S., V, p. 79, n° 14), âyyakena et buddha (ibid., p. 82, n° 19); le maintien de la longue devant

la double consonnance est là pour déceler une influence sanskrite; une action analogue est toute naturelle dans le participe buddha, qui est identique dans la langue savante et dans l'idiome populaire. Les redoublements (même purement pràkrits) sont plus nombreux dans le nº 27 de Kanheri (A. S., p. 85) : pâniyya°, bhâdrajanijjânam, etta, ekka, etto, puttâna, savvaseva, tthitânam, tti. Cette épigraphe est d'une façon générale plutôt conçue en sanskrit mixte; des formes telles que pratigrahe, putrasya, kulasya, témoignent d'une action plus ou moins directe de l'orthographe classique. Le niveau linguistique en est d'ailleurs fort inégal, et, à côté de ces formes sanskrites, y paraît un génitif comme dhutua. M. Bühler, avec sa grande expérience, estime que cette inscription, écrite en caractères andhras, contient quelques formes de lettres plus modernes. C'est donc, suivant toute vraisemblance, au me siècle qu'elle appartient.

Ces faits parlent clairement. Il est certain que le prâkrit, tel qu'il est écrit sur les monuments, était tout prêt à accepter le doublement graphique des consonnes; à partir du moment où la diffusion du sanskrit eu donne l'exemple, cette tendance s'accuse dans quelques faits dispersés; nous la voyons qui déborde le sanskrit mixte pour s'introduire dans le prâkrit. Ce sont les témoins du mouvement qui devait fatalement entraîner les prâkrits dans ce sens; ils montrent aussi que ce mouvement n'avait pas abouti encore à la fixation orthographique des prâkrits;

car, dans ce cas, nous retrouverions dans le pràkrit des monuments, au lieu de rares indices, une pratique constante.

La suite prouve que ceci n'est pas une vaine conjecture.

On se souvient que, à partir du début du me siècle, la série des monuments épigraphiques est interrompue par une fàcheuse lacune. Les inscriptions les plus anciennes qui viennent ensuite renouer la chaîne de la tradition, sont jusqu'ici quelques épigraphes des Pallavas. La première est une donation de Vijayabuddhavarman 1. Burnell et M. Fleet s'accordent, par des raisons paléographiques, à l'attribuer au 1ve siècle 2. Des quatre faces qui sont convertes de caractères, la dernière seule est conque en sanskrit. Les trois premières ne paraissent pas, dans la condition où elles nous sont livrées, susceptibles d'une traduction intégrale. Elle n'est pas indispensable pour nous. Quelles qu'en pussent être les difficultés et les incertitudes, le fait général qui nous intéresse saute d'abord aux yeux. Des mots comme sirivijayakhandavammamahârâjassa, yuvamahârâjassa, sirivijayabuddhavammassa, pâduttare pâse, nous mettent présence d'un prâkrit qui, pour la première fois dans la série épigraphique, redouble les consonnes à la façon des prâkrits grammaticaux. Et ce n'est pas là un accident ni un caprice : les plaques de cuivre de Hirahadagalli, qui appartiennent à la même

¹ Fleet, Ind. Antiq. 1880, p. 100.

² Ind. Antiq. 1876, p. 175 suiv.

dynastie et au même temps, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. Burgess, appliquent la même orthographe.

Le fait est de haute importance. Il atteste d'une façon concluante combien l'écriture des monuments était naturellement disposée à s'approprier l'orthographe plus régulière, plus précise, que pratiquent les prâkrits littéraires. Si elle ne l'a pas adoptée plus tôt, c'est que cette pratique n'était pas établie encore. Il nous donne ainsi un moyen de déterminer avec une approximation suffisante l'époque où s'est faite l'élaboration grammaticale des prâkrits.

En effet, résumons-nous. La réforme des prâkrits littéraires est postérieure à la diffusion du sanskrit dans l'usage profane; elle remonte donc, au plus haut, au ne siècle de notre ère. Au we siècle, elle est un fait accompli; au moins le système général est établi; la réaction qu'il exerce sur le prâkrit des monuments, l'atteste; nous ignorons seulement à quels dialectes il a d'abord été étendu. Les quelques exemples de redoublement que nous offrent des épigraphes de la fin du 11e siècle ou du commencement du me semblent marquer cette époque comme la période d'enfantement de cette œuvre grammaticale. Sans être en état de préciser avec rigueur, nous ne saurions nous tromper de beaucoup en affirmant que le m° siècle est le temps le plus reculé où elle ait pu se produire. Il est clair qu'elle n'a pas été contemporaine pour tous les dialectes, que pour plusieurs elle ne s'est produite qu'à une époque plus basse.

Ces conclusions ne laissent pas que d'emporter une conséquence grave. Cette conséquence, c'est que tout ce que nous possédons de littérature pâli-prâkrite est, au moins dans sa rédaction actuelle, postérieur à la réforme grammaticale des prâkrits, postérieur au m° siècle.

Je dois ici écarter un scrupule et fournir une explication.

Mes dernières inductions se fondent principalement sur la date du redoublement des consonnes dans l'écriture. N'est-ce pas exagérer l'importance d'un détail orthographique?

On remarquera d'abord que l'argument tiré du redoublement, si j'ai dù y insister à cause des faits qui permettent de lui donner une précision frappante, vient simplement confirmer et circonscrire, au point de vue chronologique, une thèse qui s'imposait à priori. Ou bien personne peut-il douter que la régularisation des pràkrits, telle qu'elle se reflète, soit dans les manuels grammaticaux, soit dans les œuvres littéraires, ne soit nécessairement postérieure à l'élaboration dernière et à la diffusion pratique du sanskrit, ne s'en soit inspirée et n'y ait pris modèle? Cette imitation du sanskrit nous transporte forcément, d'après ce qui a été dit plus haut, au moins au ne siècle.

Il faut prendre garde du reste de trop rabaisser l'importance de ce phénomène graphique. Pendant des siècles, à travers des modifications légères, un certain système orthographique s'était maintenn dans le pràkrit des monuments sans subir aucune atteinte, aucun compromis. Tout à coup, un jour, ce système nous apparaît modifié, et modifié d'une manière régulière, constante, dans un de ses traits les plus caractéristiques. L'événement, au point de vue grammatical, n'est point si mince. Par sa soudaineté même, par la rigueur avec laquelle est appliqué le principe nouveau, il indique qu'il est intervenu une révolution de quelque gravité.

Le redoublement peut passer pour un détail; ce n'est point un détail isolé. Il fait partie intégrante d'un remaniement plus général; il en est une des manifestations les plus apparentes, mais il est loin de l'épuiser. La fixation savante des prâkrits a touché à bien d'autres points. Il n'y a aucune apparence ni aucun indice qu'elle se soit exécutée successivement et comme en plusieurs actes; elle ne se comprend qu'appliquée d'un seul coup aux premiers dialectes qui en ont été l'objet; elle a pu, dans la suite, s'étendre à d'autres par une naturelle imitation. Il suffit de constater l'application nouvelle d'un trait caractéristique du système, pour être assuré que le système entier vient d'être pour la première fois mis en pratique.

Un fait décisif témoigne de l'importance de ce moment dans l'histoire des prâkrits. Il est naturel qu'un système graphique disparaisse de l'usage à l'avènement d'un système plus complet et plus conséquent; c'est ce, qui est arrivé au sanskrit mixte en présence du sanskrit. Or, avec le m° siècle, le pràkrit monumental disparaît sans retour. Les inscriptions des Pallavas sont exactement du pàli; après cette époque, le sanskrit reste, parmi les langues de souche âryenne, le scul idiome épigraphique.

L'objection me paraît dénuée de portée sérieuse. Quant à l'explication, je puis être bref.

Du prâkrit antérieur à la réforme grammaticale, nous ne possédons d'autre reste que les monuments épigraphiques. Toutes les œuvres littéraires sont écrites suivant le système consacré par les grammaires; elles portent toutes les traces évidentes du nivellement qu'a établi la refonte scolastique. J'en conclus que toutes, depuis le canon singhalais et le canon des Jainas jusqu'aux strophes de Hâla et aux drames, sont, dans leur rédaction actuelle, postérieures au travail grammatical et par conséquent au me siècle.

Est-ce à dire que les dialectes retouchés par l'école n'eussent jamais, avant cette époque, reçu d'application littéraire? Telle n'est pas ma pensée. Nous allons voir au contraire que l'emploi dans lequel plusieurs ont été spécialisés, la forme archaïque que plusieurs ont conservée, s'expliquent seulement par l'existence de certaines traditions soit littéraires, soit religieuses. On a composé des stances en mahârâshtrî avant que fût écrit sous sa forme présente le recueil de Hàla. Bien avant que le tripiṭaka singhalais fût fixé dans sa teneur actuelle, il existait, dans certaines sectes du Buddhisme, nombre de formules, de règles et de légendes transmises dans un

idiome au fond assez voisin du pâli de nos livres. Il faut prendre garde pourtant de ne pas exagérer la précision et l'importance de ces précédents. Ces essais avaient dù rester simplement oraux, ou du moins n'avaient reçu qu'une fixation accidentelle et éphémère. Une secte, buddhiste, jaina ou autre, qui eût possédé, soit écrit, soit même vivant dans une tradition orale décidément établie, un canon défini et consacré, n'eût certainement pas consenti à le remanier pour le soumettre à une réglementation grammaticale nouvelle. Aussi bien cette élaboration grammaticale a dû être d'abord entreprise pour répondre à un besoin, pour donner à des exigences nouvelles de rédaction, de codification, l'instrument qu'elles réclamaient. La fixation et la réforme d'un idiome propre à la secte, appliqué à ses textes fondamentaux, ne s'imagine qu'à la date où furent pour la première fois réunies dans un cadre définitif des traditions jusque-là imparfaites et dispersées. Fixées plus tôt en un corps canonique, la langue en aurait fait loi. Leur autorité rendait la réforme à la fois inutile et impossible. Cette réforme, en revanche, serait, dans les conditions où elle se produit, également inexplicable, si l'on n'admettait des tentatives antérieures de rédaction; quoique imparfaites et fragmentaires, elles avaient, d'une façon générale, marqué pour chaque dialecte l'étiage du développement phonétique et fourni les traits caractéristiques de la morphologie.

C'est sous le bénéfice exprès de cette réserve que

doit être entendue la conclusion que j'ai indiquée. Je n'envisage quant à présent qu'un ordre spécial de considérations. Il va sans dire qu'il est des arguments d'autre nature qui me paraissent confirmer ces inductions. Je les laisse ici de côté; je veux seulement signaler en passant une concordance intéressante. Il y a apparence que les stances de Hàla représentent le spécimen le plus ancien de la littérature prâkrite. Dans ses savants et ingénieux travaux sur ce précieux recueil, M. A. Weber a établi que le me siècle est l'époque la plus haute à laquelle il soit possible de le faire remonter.

J'ai répondu, dans la mesure où les documents sur lesquels je m'appuie me paraissent le permettre, à cette première question : A quelle époque les prâkrits littéraires ont-ils commencé à se fixer et à s'établir dans l'usage? Nous voudrions savoir aussi comment, sous l'empire de quelles circonstances, s'est produite cette floraison.

On a jusqu'ici traité la question comme un simple problème de linguistique; on a considéré que chaque dialecte, à l'époque où il a reçu sa forme littérnire, était un idiome parlé et vivant. C'est en partant de ce principe, que l'on a converti en une échelle chronologique un tableau formé uniquement au nom de comparaisons phonétiques. J'ai protesté contre cette confusion; j'ai indiqué pour quelles raisons il faut re-

¹ Weber, Das Saptaçatakañ des Hâla, p. xxIII.

noncer au critérium qu'on avait adopté avec une confiance trop facile.

Le commencement de l'élaboration littéraire des pràkrits ne peut être antérieur au me siècle. Il n'est nullement prouvé, à vrai dire il n'est guère probable, qu'elle se soit produite pour tous dans le même temps. Une fois donnée l'impulsion première, des nouveaux venus ont pu suivre un mouvement auguel ils étaient primitivement étrangers. C'est dans chaque cas une question spéciale, moins de linguistique que d'histoire littéraire, nécessairement difficile et délicate, et qui réclamerait pour chaque dialecte de sérieuses investigations. Je n'ai pas le devoir, et je n'aurais pas les moyens, d'entrer dans un pareil détail, en admettant — ce que je ne saurais admettre — que chacun de ces problèmes séparés fût dès maintenant mûr. Il me suffira d'indiquer certaines observations qui me paraissent de nature à jeter quelque lumière sur l'ensemble du problème.

A le considérer de près, il se décompose en deux

questions.

Il faut comprendre pourquoi une partie des idiomes populaires se sont transformés en dialectes littéraires plus ou moins retouchés par des mains sayantes.

Il faut démêler comment et sous l'empire de quelles circonstances chacun a reçu la forme particulière sous laquelle il a été fixé.

L'existence antérieure du sanskrit répond aisément à la première question. Le régime des langues savantes domine dans l'Inde sur tous les terrains et à toutes les époques. La tradition continue d'une langue religieuse distincte de l'idiome courant, la création ancienne d'une langue littéraire façonnée sur ce modèle, consacrée à la fois par son origine et par la position privilégiée de ses auteurs, — ces conditions très spéciales expliquent suffisamment le fait. Il y faut ajouter l'influence de la constitution sociale : par l'autorité dominante qu'elle conférait aux brâhmanes, elle assurait au formalisme scolastique, aux préférences et aux entreprises savantes, un empire tout autrement sûr et puissant qu'il n'eût pu être aifleurs.

Je me contente d'indiquer des causes dont l'action est si évidente.

La seconde question est plus complexe : Pourquoi tels dialectes et non tels autres ont-ils été l'objet de la culture littéraire? Comment se fait-il que des dialectes très inégalement déformés aient pu être fixés parallèlement, et plusieurs, à une époque bien postérieure à la période linguistique que représentent leurs éléments constitutifs? Quelles influences ont déterminé le niveau où chacun d'eux a été arrêté?

Si l'existence d'une langue savante comme le sanskrit est pour l'existence même des prâkrits littéraires un indispensable postulat, son influence ne s'est point bornée à une impulsion première. Il est visible que la grammaire classique a, dans le détail, joué le rôle de régulateur. La langue classique, fixée dans toutes ses parties, entourée de tant d'autorité et de prestige, fournissait au travail savant comme un type de perfection; l'action ne pouvait manquer d'en être puissante. Seule son existence explique comment une part de reconstitution, de nivellement arbitraire, a pu s'exercer dans ce travail sans y jeter une désorganisation irrémédiable. Le modèle était là, à la fois une lumière et un frein.

A prendre ces dialectes en eux-mêmes et dans leurs destinées isolées, il n'est pas malaisé de discerner plusieurs facteurs qui ont rendu possible, qui ont préparé, qui ont inspiré, leur constitution définitive.

Tous les prâkrits plongent leurs racines dans la langue populaire. Les noms ethniques que plusieurs portent, peuvent, en plus d'un cas, être décevants; à coup sûr, tous leurs éléments essentiels sont originairement empruntés à la langue vivante. Le trait est commun à tous. Mais tous les dialectes populaires n'ont pas été élevés au rang de prâkrits grammaticaux. Cette immobilisation savante de plusieurs d'entre eux, se produisant à une époque où le sanskrit, en se répandant dans l'usage, avait mis aux mains de tous un instrument littéraire excellent, a dû être, dans chaque cas particulier, motivée par des raisons spéciales. On en aperçoit aisément plusieurs, littéraires ou religieuses, locales ou scolastiques.

Si la fixation définitive des prâkrits et, par consé-

quent, la rédaction des œuvres qui nous en sont parvenues ne peuvent pas être sensiblement antérieures au me siècle, il est bien clair que ces langues ni ces littératures ne sont sorties en un jour du néant. Elles avaient des antécédents. A l'état plus ou moins rudimentaire, il a certainement existé, bien avant cette époque, une littérature populaire et profane, peu ou point écrite, mais vivante. On en trouve dans les inscriptions des traces positives. Je n'ai pas besoin de rappeler, dans l'inscription de Siripulumàyi (Nâs. n° 14), les allusions bien connues à la légende épique. Les sectes religieuses avaient pu, avaient dù, dès l'àge de leur fondation, conserver certains enseignements, certaines traditions, et, du même coup, la tradition plus ou moins altérée du langage qui avait servi d'abord à sa propagation. C'est à ces sources que les arbitres de la rénovation littéraire pouvaient puiser les éléments caractéristiques des idiomes auxquels ils ont donné leur forme définitive. A plusieurs égards la situation des pràkrits est tout à fait analogue à ce qu'avait été celle du sanskrit, telle que je la comprends et que je l'ai esquissée tout à l'heure.

Si le mahârâshṭrì est devenu, de préférence à tout autre dialecte, la langue de la poésie chantée, c'est qu'il s'était, dans le Mahârâshṭra plus tôt qu'ailleurs; développé spontanément une poésie qui servit de modèle à des essais plus savants. Les Jainas, tout en employant le mahârâshṭrì, y ont introduit la désinence en e des nominatifs masculins; le nom de mâgadhì conservé à leur dialecte montre bien

que cette innovation est comme un dernier retentissement des souvenirs qu'ils avaient gardés de la langue de ce pays de Magadha auguel plus d'un lien les rattachait historiquement. C'est évidemment un souvenir analogue qui s'exprime dans l'application du même nom de mâgadhì à la langue du tripiţaka singhalais. Quelques rares mâgadhismes peuvent à peine passer pour une marque d'origine. Plusieurs traces de mâgadhismes apparaissent cependant dans les plus anciennes inscriptions de Ceylan; elles semblent témoigner que, comme on devait s'y attendre, c'est une sorte de màgadhî qui servit d'instrument à la propagande de Piyadasi. Le canon singhalais prétend s'y rattacher; une tout autre influence domine en réalité dans la langue où il est conçu, une influence probablement issue de l'ouest de l'Inde. Le sanskrit mixte des buddhistes du nord-ouest est l'orthographe prâkrite la plus rapprochée du sanskrit littéraire; c'est, suivant toute vraisemblance, celle qui a été le plus tôt fixée dans une tradition durable. Il est fort possible que le pâli doive quelque chose de son caractère archaïque à ce penchant pour les orthographes étymologiques dont l'Inde occidentale nous a fourni des preuves multiples. La tradition en aurait été conservée dans une certaine mesure par la secte à laquelle remonte la rédaction du tripitaka méridional.

Dans cet ordre d'idées, il est un fait qui me semble assez frappant pour mériter d'être signalé ici. Trois pràkrits provinciaux tiennent une place

d'honneur dans les grammaires, surtout dans les plus anciennes : le mahàràshtrì, le màgadhì, le caurasenì. Ce serait se faire des grammairiens prâkrits une idée bien fausse que d'imaginer qu'ils aient prétendu, sous ces trois noms, grouper les familles principales de dialectes populaires. Ils n'ont jamais poursuivi qu'une utilité pratique; et nous ne risquons pas de leur faire tort en affirmant qu'ils n'ont jamais concu l'idée d'une classification générale et méthodique des idiomes prâkrits. C'est sur des conditions spéciales, locales ou historiques, que doit être fondée l'importance de ces trois dialectes. Or, par l'origine qu'indiquent leurs noms, ils correspondent précisément aux foyers des trois systèmes d'écriture que les monuments nous permettent de discerner antérieusement à la période grammaticale : le mahâràshtrî au prâkrit monumental de la côte ouest; le mâgadhi à l'orthographe officielle de Piyadasi; le çaurasenî, le plus archaïque d'aspect, au prâkrit sanskritisant de Mathurà et du Nord-Ouest. . Il semble que les souvenirs plus ou moias obscureis, la perpétuité plus ou moins traversée, d'une tradition fondée sur des essais précoces d'écriture, aient provoqué dans ces trois foyers, y aient du moins facilité la création de dialectes littéraires.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, une conclusion est certaine. C'est seulement au prix d'une tradition antérieure, locale, religieuse ou littéraire, maintenue par des moyens et dans des conditions qui ont pu varier, qu'a été possible la réforme grammaticale d'où les prâkrits grammaticaux sont sortis sous la forme que nous leur connaissons. Il me suffit ici de signaler le fait dans sa généralité. Je n'ai point à aborder les questions épineuses d'histoire littéraire qui se posent à l'origine de chacun de ces dialectes. J'ai voulu montrer au moins, en présentant la thèse à laquelle les faits philologiques me paraissent nous acculer invinciblement, qu'elle ne présente en somme aucune de ces difficultés insurmontables qu'y pourrait redouter d'abord l'esprit prévenu par des théories différentes. En finissant, je tiens à faire remarquer qu'il y a dans cette facon de considérer les choses un correctif nécessaire à ce que ma conclusion touchant la rédaction des livres pâlis ou prâkrits paraîtrait avoir de trop absolu. Cette réserve est indispensable; il n'en faut ni exagérer la portée ni l'atténuer à l'excès. Quant à en marquer les limites dans chaque cas particulier, à faire le départ rigoureux entre ce qui est l'œuvre de la rédaction dernière et ce qui est l'héritage de la tradition antéricure, c'est une tâche infinie : peut-être ne seronsnous jamais en état de l'accomplir tout entière.

IV.

CONCLUSION.

Les observations qui viennent d'être exposées m'ont amené à toucher la plupart des problèmes les plus généraux que présente l'histoire linguistique de l'Inde ancienne. Je ne puis finir sans résumer

les conclusions principales où j'ai été conduit. Elles sont, à plusieurs égards, en conflit avec les idées courantes; mais if faut songer que, jusqu'ici, l'examen de ces questions est, de l'aveu de tous, loin d'avoir abouti à des résultats catégoriques 1. Nos connaissances à ce sujet sont encore trop incomplètes, trop flottantes, pour qu'un peu de nouveauté puisse exciter la surprise ou justifier la défiance. Je me suis attaché à un seul ordre de considérations, aux arguments épigraphiques et philologiques, les seuls qui fussent appelés par le sujet principal de ce mémoire. J'estime qu'ils fournissent à ma thèse une base suffisamment solide; j'ai la confiance que des preuves d'autre nature viendront s'y ajouter et les confirmer peu à pen. On ne me reprochera pas, je pense, d'avoir dédaigné ces autres sources d'informations; j'en sais tout le prix. Quand il ne serait pas vrai, ainsi que je le pense, que l'ordre de faits où je me suis enfermé soit le seul capable de conduire à des résultats décisifs, les autres considérations rentraient mal dans le cadre qui m'était tracé.

Les idiomes littéraires de l'Inde ancienne sont au nombre de trois principaux : la langue védique, le sanskrit classique, le groupe des prâkrits. Il y faut ajouter cet idiome en quelque façon intermédiaire

Je puis renvoyer à la préface récente mise par M. Max Mûller en tête de l'édition abrégée de sa Sanshit Grammar for beginners, p. v, et aussi à la préface qui précède la grammaire sanskrite de M. Whitney.

entre le sanskrit et le prâkrit, pour lequel j'ai proposé le nom de sanskrit mixte.

1° En ce qui concerne la langue védique et religieuse, les inscriptions de Piyadasi témoignent indirectement qu'elle était, dès le commencement du m° siècle avant notre ère, l'objet d'une certaine culture, que cette culture était purement orale. C'est un point qui a été examiné au chapitre précédent.

2° Pour le sanskrit classique, sa préparation dans le milieu bràhmanique, fondée matériellement sur la langue védique, provoquée en fait par les premières applications de l'écriture aux dialectes populaires, doit se placer entre le m° siècle avant J.-C. et le r° siècle de l'ère chrétienne. Son emploi public ou officiel n'a commencé de se répandre qu'à la fin du r° siècle ou au commencement du n°. Aucun ouvrage de la littérature classique ne peut être antérieur à cette époque.

3° Le sanskrit mixte n'est qu'une manière d'écrire le prâkrit, en se rapprochant de l'orthographe et des formes étymologiques connues par la langue religieuse. Son usage, né spontanément avec les premiers tâtonnements de l'écriture qui s'essaie, se développe d'une façon continue, des édits de Kapur di Giri aux épigraphes de Mathurà. Employé surtout par les buddhistes, il stimule parmi les brâhmanes la codification d'une langue plus conséquente, plus raffinée, le sanskrit profane. L'avènement de ce sanskrit littéraire marque sa disparition dans l'usage. Il a auparayant, grâce à sa diffusion sous le règne

de Kanishka, assuré sa survivance, à titre de dialecte semi-littéraire, dans certaines écoles du buddhisme.

4° Restent les prâkrits. Populaires par leur origine, ils ont, dans la forme sous laquelle ils ont été employés et nous sont parvenus, subi un travail de fixation, de réforme orthographique et grammaticale. C'est le sanskrit, c'est le travail savant parfaitement analogue auquel il doit son existence, qui a inspiré et guidé ce travail. Il n'a pu s'exécuter avant la fin du 11° siècle; à la fin du 11°, il est un fait accompli. Aucune des grammaires qui enseignent les prâkrits littéraires, aucun des livres rédigés dans l'un de ces dialectes, ne peut, sous sa forme actuelle, être antérieur à cette date. Il est bien entendu que, loin d'exclure l'existence d'essais littéraires et d'une tradition plus ancienne, ce système les suppose comme une indispensable préparation. Il exclut seulement l'idée d'œuvres ayant reçu une forme définitive, d'une tradition arrêtée canoniquement, dont l'existence eût rendu toute réforme grammaticale superflue et impossible.

Il va sans dire que la solidité des dates que je viens d'énoncer dépend, dans une assez large mesure, de la solidité des dates attribuées aux inscriptions. La série chronologique des monuments me paraît bien établie. En supposant que certaines corrections y soient nécessaires, je n'imagine pas qu'elles puissent être assez sensibles pour modifier les grandes lignes que j'ai esquissées.

Tout, dans ce système, se tient et se suit en un

mouvement naturel et bien lié. Les mêmes inspirations que nous voyons à l'œuvre dès les premiers temps continuent leur action dans la suite; à travers des évolutions qui se commandent et s'engendrent l'une l'autre, les principes moteurs restent identiques. La suite de l'histoire linguistique dans la période que nous avons parcourue, est le développement logique des tendances que révèlent les plus anciens monuments. Dans ce sens, ce dernier chapitre se rattache étroitement à l'objet direct de ces études, aux inscriptions de Piyadasi.

APPENDICE.

De sérieux progrès ont été faits dans l'étude de nos inscriptions au cours de ces dernières années, grâce surtout à M. Bühler. An fur et à mesure que paraissait mon commentaire des Édits, s'accumulait, au point de vue de la lecture, la matière d'un copieux erratum; ce qui ne veut pas dire que les lectures nouvelles soient nécessairement, dans tous les cas, plus certaines ou plus correctes que les anciennes. Pour mettre, en le terminant, mon travail à jour, j'ajoute ici en appendice l'indication des lectures où le texte de M. Bühler, qui a eu entre les mains des documents plus récents ou moins imparfaits, diffère de celui que j'ai donné. C'est surtout pour Khâlsi que les divergences sont nombreuses et intéressantes. Par bonheur, dans la grande majorité des cas, elles ne sont pas de nature à rien changer à mon commentaire. Ce sont donc les lectures divergentes de M. Bühler que j'énumère ici successivement. Pour être moins incomplet j'ajoute une transcription du I^{er} édit de Kapur di Giri conforme au fae-similé du pandit Bhagwaulal Indrajî, et les lectures nonvelles qui résultent pour le pilier de Firuz Shah des reproductions publiées par MM. Fleet et Bühler dans l'Indian Antiquary, octobre 1884.

GIRNAR.

- Ligne 2, idha nà; l. 7, mahànasamhi; l. 10, dhañmalipi.
- H. Ligne 3, añtiyoko, añtiyokasa sâmicañ; 1. 4. ci-kichâ; 1. 5, osaḍhâni; 1. 8, khânâpâtâ.
- III. Ligne 1, devânampriyo; l. 3, niyâtu; l. 4, bâmbana.
- IV. Ligne 2, bràmhaṇa°; l. 6, bràmhaṇa°; l. 10, ta imamhi.
- V. Ligne 4, mayà tredasavâsābhisitena; l. 6, aparigodhāya; l. 8, ye vā, sarvatra, °nisrito ti va; l. 9, te dhañmamahāmàtā.
 - VI. Ligne 7, âropitam; l. 12°, ârâdhayamtu ti etâya.
 - VII. Ligne 2, ichamti, kasamti vipule; 1. 3, sayamo.
- VIII. Ligne 1, atikâmtam; l. 4, hiramṇapaṭividhâne ca jànapadasa.
- IX. Ligne 2, putalàbliesu; l. 3, mahiḍâyo; l. 4, gurûnañ; l. 6, bhâtrà; l. 7, suhadayena va; l. 8, imiṇa sakañ.
- X. Ligne 1, kiti; l. 2, dhañmasusrusâ, anuvidhiyatàñi, kiti; — l. 3, pâratrikâya, apuññañi; — l. 4, dukarañi, añatra, paricijitpâ.
- XI. Ligne 1, devánampiyo; l. 2, susrusá; l. 3, bhrátá va samstutanátikena, katavyam; l. 4, karu, anamtam.
- XII. Ligne 1, gharistàni câ; l. 2, pùjâ, sâruvaḍhî asa, sàràvaḍhî; l. 3, parapâsamḍagarahà; l. 4, tena tana; l. 6, karomto, sàdhu; l. 7, kimti anamammasa, sruņerum ca sususeram ca.
 - XIII. Ligne 1, satasahasramátram; l. 2, ta bádham

vedanamatam ca gurumatam ca; — l. 6, sakam chamitave, vijite; — l. 7, achâtim, samacerâm; — l. 8, yonarâjâ, amtekina; — l. 9, (a) mdhrapirimdesu, anuvaṭamte¹, dùti; — l. 10, savathà, pîtiraso, ladhà, pîtî, vijaye châtim ca.

XIV. Ligne 4, punampuna; — ligne 5, samchaye.

DHAULL.

- Ligne 1, låjinå, pajo; ligne 2, samåjå, sådhumatå; l. 3, låjine, pånasata°; l. 4, dhaŭimalipî, pachå, álabhiyi°.
- II. Ligne 5, vijitasi; l. 6, devânampiyena piyadasinâ, dhâni; — l. 7, âni, pasuopagâni, savata, lopâpitâ, hâlâpitâ; — l. 8, magesu, lopâpitâni.
- III. Ligne 9, piyadasî, ânapa.i...., vijitasi, yutâ; l. 10, mâtâpitisu susûsâ; l. 11, jîvesu, anâlambhe, yutâni, ânapayisati.
- IV. Ligne 12, vihiså; l. 13, agikamdhàni; l. 14, lùpáni; l. 15, anàlambhe, avihisà, bhùtànam, °bambhanesu, màtipitususûsâ, vu[dha]susûsâ; l. 16, piyadasî; l. 17, imam, âkapam, cithitu, dhammànusâsanà; l. 18, athasa, yudhì, yadhì.
- V. Ligne 21, nâti va, se, kachañti, dukaṭañ; l. 22, supadâlaye, se, hûtapuluvâ; l. 23, viyâpaṭâ, dhañmadhithânâye, dhañmayutasa, °gañdhâlesu, laṭlnka°, apalañtâ, bhaṭimayesu; l. 24, bâbhanibhiyesu, mahâlakesu, bañdhanabadhasa, apalibodhâye; l. 25, pajâ ti va kaṭâbhîkâle, mahâlake, bhàtinañ me bhagi°; l. 26, añmesu và nâtinañ (?), viyâpaṭà e iyañ dhañmanisite ti va, savapuṭhaviyañ, dhañmamahâmàtà; l. 27, dhañmalipî likhitâ, cilaṭhitìkâ.

¹ Je suppose que le t de la lecture de M. Bühler est une inadvertance le t semble bien clair sur la photographie de l'Archwol. Survey. C'est, du reste, l'ortographe ordinaire à Girnar.

VI. Ligne 28, *puluve, kâlañı; — l. 30, kichi, mahâ-mâtehi, âlopite hoti, nijhati, palisâya; — l. 31, ânañtali-yañ paṭivedetaviye, anusathe, hi; — l. 32, uṭhâne, aṭha-sañtilanâ, ânaniyañı; — l. 33, palâta, âlâdhayañtù ti, dhañmalipî, cilaṭhitikâ, tathâ, putâ, papotâ, palakamañtu.

VII. Ligne 1, piyadasi, hi te, sayamañ; — l. 2, ucâvu-calâgà, kachañti, vipule, ca, nîce.

VIII. Ligne 3, låjåne, — ikhamisu, huvamti nam; — 1.4, piyadasî, dasavasa°, sambodhî, ...ena; dasane, vuḍhânam; — 1.5, hilamnapaṭividhàne, jànapadasa, dhammanusathì,lipuchà, tadopayà esa bhûye, piyadasine.

IX. Ligne 6, piyadasî, athi jane ucâvucaîn, kaleti, ...jo-padâye; — l. 7, jane, kaleti eta tu ithî bahukaîn ca bahuvidhañ ca khudakaîn ca ni°, kaleti; — l. 8, kaṭaviye ceva kho mañ°, apaphale cu kho, hedise mañıgale yañ ca kho ma°, sañımyàpaṭipati; — l. 9, gulûnañ, dhañmamañıgale, ta, pitinâ; — l. 10,le âva, niphatiyà, pi, vañ vute dâne sâdhu ti se nathi anugahe và; — l. 11, âdise, dhañmanugahe, sahâyena pi viyovaditavi....; — l. 12,..... svagasa âladhî.

X. Ligne 13, devânaŭpiye piyadasî, kiţî, maŭnatei yaso va kiţî°, tadatvâyeja°; — l. 14, saŭi su...satu me dhaŭima: palakamati; — l. 15, apapalisave liuv..... i palitijitu; — l. 16, usaţena, usaţena.

XIV. Ligne 17, piyadasinâ, no hi, ghatite; — l. 18, li-khiyisâ-..ceva,âye; — l. 19, cu heta.

JAUGADA.

- I. Ligne 1, khapigalasi, âlabhitu pajohitaviye; l. 2, nâpi; l. 3, paluvañ, sahasani; l. 4, yeva, mige se.
- II. Ligne 6, savata, pañiḍiyâ; I. 7, làjâno; I. 8, pasuopagâni, nathi; I. 9, savatu (?) hâlâpetâ.

III. Ligne 10, piyadasî; — l. 11, pañcasû pañi°; kañimane, mitasañithutena; — l. 13, hetate.

IV. Ligne 16, dasayitu; — l. 17, avihisâ, sañpa...;
— l. 18, bahuvidhe; — l. 19, lâjine.

V. Ligne 23, náti va palam.

VI. Ligne 1, piyadasì, palivedanà; — l. 4, ânaıntaliyam, amusalhe nathi hi me, samtilaniyà ca; — I. 5, ... me sa", mûle, kâmatalà savalokahitena, kimchi.

VII. Ligne 8, sayamañ.

VIII. Ligne 10, câ.

IX. Ligne 15, mañgalañ; — l. 16, hedise ma; — l. 17,esa añme....., iyañ; — l. 18, âdise; — l. 19, sàdhù.

X. Ligne 21, tadatvâya, susûsatu; — l. 22, kiñti, huveyâ ti; — l. 23, usaţena vâ.

KHÂLSI 1.

- I. Ligne 1, lekhitâ, pajohitaviye; l. 2, kaṭaviye, bahukâ, samâjasi, piyadasî lâjâ, sâdhumatâ; l. 3, pule mahânasasi, devânampiyasâ, pânasahasâni âlabhiyisu supaṭhâye, idâni, tini yavâ, âlabhiyamti; l. 4, duve majulâ, dhuve, etâni piche (?), âlabhiyisamti.
- II. Ligne 4, amtà athâ, kelalaputo; l. 5, ye cà amne tasâ amtiyogasâ, lâjâno savatâ, cikisakichâ, câ, câ, manusopagâni câ atatâ nathi; l. 6, hâlâpitâ, evamevâ, câ atatâ nathi, hâlâpitâ ca, magesu lukhâni lopitâni udupânâni ca.
- III. Ligne 7, ânapayite, lajuke, anusayânañ nikhamañtu, imâye, añmâye; l. 8, mâtapitisu susûsâ, câ, câ, dânañ

¹ Je ne note, bien entendu, que les corrections données par M. Bühler non comme simplement conjecturales, mais comme visibles sur la pierre ou sur les estampages.

pànànam anàlambhe, apabhamdatà, palisà pi ca yutàni gananasi anapayisamti, cà.

IV. Ligne 9, vadhite, pānālambhe vihisā cā, nātinam, samanabambhanānam, se ajā devānampiyasā piyadasine lājine dhammacalanenā, vimānadasanā, — l. 10, ādise, ajā, devānampiyasā piyadasine, dhammanusathiye anālambhe, avihisā, nātinam; — l. 11, cse cā, lājā, dhammacalanam, cā panātiķā; — l. 12, vadhryisamti, imam āvakapam, sīlasi cā tiṭhamte, no hoti, cā; —l. 13, imisā athasā, duvāḍasavaṣābhisitenā, piyadaṣinā lājinā lekhitam.

V. Ligne 13, e amdihute kayànasà se du°, se mamayà, tà mama puta cà natàle cà; — l. 14, tehi ye apatiye, tathà anuvaţisamti, kachamti e cu hetà, se, kachati pàpe hi, ati-kamtam, nàma tedasavasāblusitenā mamayà, °mahāmātā kaṭā te savapāsamḍesu viyāpaṭā; — l. 15, dhammadhiṭhānāye dhammavadhiyà, và dhammayutasà, yonakambojagamdhālanam, bambhanibhesu, anathesu vudhesu, dhammayutāye, viyāpaṭā te bamdhanabadhasā paṭividhānāye, anubadham pajā vati và; — l. 16, kaṭābhikāle, mahālake, olodhanesu bhātinam cu na bhagininam, amne, viyāpaṭā, dānasamyute, vijitasi mamā; — l. 17, lekhitā, pajā.

Vl. Ligne 17, atikañıtañı, hutapuluve, paţivedanâ, se, adamânasâ me; — l. 18, olodhanasi, vacasi vini°, uyânasi, savatâ, aṭhañı,vedeñītu, savatâ, hakañı, sāvakam, mahâmâtelni; — l. 19, atiyâyike âlopite hoti tâye aṭliâye vivâde nikatî vâ, palisâye anañtaliyena paṭivedayitaviye, dose va nṭhânasâ, câ kaṭaviyañı matelni, °hite tasa punâ ese; — l. 20, kañımatalâ savalokahitenà, ananiyañı yehañı, palatâ câ, âlâdhayitu se etâyeṭhâye, palakamâtu savalokahitâye; — l. 21, anata, palakamenâ.

VII. Ligne 21, vasevu, bhàvasudhi ca ichañiti jane cu ucàvacachañide ucàvacalàge, pi cu dàne asà; — l. 22, kiṭañinatà diḍhabhatità, nice bàḍhañi.

VIII. Ligne 22, atikamtanī, "piya vihālayātanī nāma ni",

amnani, humsu, sate, sambodhi; — l. 23, heta iyam, sane ca da vudhanam, dhane ca janapadasa janasa ca dasane, thi ca dham, tatopaya ese bhuye lati.

IX. Ligne 24, jane ucâvacam, kaleti âbâdhasi avâhasi vivâhasi pajopadâye, amnâye, jane, magalam kaleti heta cu ambikajanâo, khudam câ, °yam câ mamgalam kaleti; — l. 25, kho, apaphale vu, ese, mabâphale ye dhammamagale iyam dâ°, samyâpaṭipati, pânesu sayame, apaciti, amne, heḍise dhammamamgale nâma se va°, putenâ, suvâmikenâ, mitasamthutenâ âva, pi; — l. 26, magale âva tasâ, niphatiyâ imam katham iti (?) e hi ivale magale, se hoti siyâ, atham, punâ, iyam punâ dhammamagale akâlike, atham, atham, hamce punâ tam atham, hidâ, ubhayatâ; — l. 27, hidâ câ se aṭhe palatâ câ anamtam pumnam pasavati, dhammamagalenâ.

X. Ligne 27, lájá, mahathává, pi yaso, tadatváye, dhammasususá sususatu me, dhammavatam, anuvidhiyatu; — l. 28, lajá, lajá, kiti sakale, palásave, palisave, usatena, anatá agená, palitiditu, heta cu.

XI. Ligne 29, nathi hedise dâne âdisañ, dhañmasañvibhâge dhañmasañbañdhe, samanabañbhanànâñ;—1. 30, anàlañbhe, pitinà pi, suvàmikena pi miṣañthutànà pi avà, se, hidalokike ekañ âladhe, anañtañ puñnà.

XII. Ligne 30, devânâpiye; — l. 31, pâsamdâni, pujeti, no, kita, şavapâsamdânam şâlavadhi, vacagnti kiti taatapâsamda, palapâşamdagalahâ và tâ nâ anagalahâ vâ no şiyâ; — l. 32, apakalanaşi lahukâ, taşi taşi, palapâşadâ, vadhiyati, upakaleti, amnathâ kalata atapâsada ca chanati palapâşadâ pi vâ upakaleti, punâti; — l. 33, palapâsada, se ca pu², kalamta upahamti atapâşamdasi samavâye, kiti amnamanasâ dhammam suneyu, sususeyu, kiti; — l. 34, balusutâ vâ kayânâgâ ca haveyu ti, devânâpiye, manati, sâlavadhi, savapâsamdasi, vacabhumikâ, vâ nikâye; — l. 35, etisâ, câ, câ.

XIII. Ligne 35, kaligyå, diyådhamåte, ye taphâ apa-

vudhe satasahasamâte, tâvatake mate tatâ pachâ adhunâ, kaligyesu, dhammavâye; — 1. 36, dhammakâmatâ, câ, se athi, devânañpiyasâ vijinitu kaligyâni, vijinamane, vadhañ vå malane vå apavahe vå, se bådha vedaniyamate galumate ca devâ°, tată galumatatalam; — l. 37, vâ, ane, vihitâ pujă agabhutasususa, galususa, mitasanithutasahavanatikesu dasabhatakasi samyapatipati didhabhatità, tatà hoti npaghate, abhilatânam và vinikhamane; — l. 38, và pi samvihitânam sinehe avipahine, mitasamthutasahayanatikaviyasane papunăti, se pi tânam eva upaghâte hoti patibhâge câ ese savam manu, ya galumate ca, nathi ca, nathi; — l. 30, banilmane câ, manusânañi ekatalasi pi-pâsadasi, kaliñgesu ladhesu hatâ ca mate câ apavudhe ca tată satabliàge và sahasabliàge vâ gulumate; — l. 2, savabhu.... sayama samacaliya, iyam vu; — l. 3, °vijaye se ca punâ; — l. 4, savesu, asasuhi yojanasatesu ate, palam câ; — l. 5, amtiyogenâ catâli, amtekine nâma makâ; — 1. 6, alikasudale, hevameva he°; l. 7, hidalájá visavajiyonakambojesu nábhakanábhapamtisubhojapitinikesu; — l. 8, a.piladesu, devånampiyaså dhammānusathi anuvatamīti yata pi dutā; — 1. 9, devānampiyasā no yamti, devânampinamya dhammavutam vidhanam; l. 10, dhañimañ anuvidhiyañiti anuvidhiyisañiti cà ye se ladhe; — l. 11, etakena hoti, så piti piti dhammavijayasi; l. 12., lahuká vu, mahaphalá mañmainti devenainpine; l. 13 , aka . . . ; — l. 14 , navañ , vijavañtaviya , vijayasi khañti câla hu; — l. 15, damdată câ locetu, manatu; — l. 16, kikye, ca nilati hotu nyâmalati sâ pi.

Édit. XIV. Ligne 18, ghațite; — l. 19, bahu ca, athi câ hetâ punañpuna; — l. 20, tasa tasâ, madhuliyâye, se siyâ ata, sañkheye, alocayitu lipikalapalâdhena vâ.

KAPUR DI GIRI.

I. Ligne 1, ayam dharmalipi, rano likhapita hida no kici jive arabh.t. pra.hitave no pi ca samaja kaṭava bahuka hi dosha samayasa devanampriyo priyadarçi raya .khati; — l. 2,

athi pi, sestamate devanampriasa priyadarçisa, pure mahanasasi, anudivaso, pranaçatasahamsânisapathaya se idâni yada aya dharmalipi likhita tada tra. va praṇa hamñate majara duvi 2 mago 1 so pi mago na dhruva eta pi praṇa trayo paca na arabhiçamti.

PILIER DE DELHI.

- I. Ligne 7, gevayà, anuvidhîyañti; l. 8, samâdapayitave; l. 9, esa pi vidhi.
- II. Ligne 10, lâjâ, kiyañ; l. 15, aṭhâye; l. 16, ca hotùti.
- III. Ligne 17, kayànamm eva; l. 18, no mina, dekhati, me pâpe ka°; l. 20, niṭhûliye.
- IV. Ligne 12, etc; l. 13, làjùkànañ; l. 14, abhihâle va dañ°; — l. 20, vividhe dhañ°, sañyame.
- V. Ligne 3, sâlikâ; l. 4, ambâkapilikâ; l. 8, pâtaka (?); l. 9, tuse (?); l. 10, jhâpetaviye; l. 12, dhuvâye; l. 13, anuposatham; l. 18, câtummàsiye; l. 19, lakhane.
 - VI. Ligne 3, apahaṭà; l. 9, mokhyamate.
- VII-VIII. Ligne 12, husu; l. 15, atikam̃tam̃, katham̃; l. 18, kina su; l. 20, dham̃manusathini; l. 1, vadhisati, dham̃manusathini, anapitani, janasi, paliyovadisam̃ti; l. 2, magesu, udupanàni; l. 3, khanapapitani,dhiya, patibhogaye pasumunisanam, vividhaya hi, anupatipajam̃tu; l. 5, hoham̃ti ti, te te mahamata dham̃mamahamata cu; l. 6, danavisagasi, danavisagesu; l. 7, madave sadhave ca; l. 9, lahn se dham̃maniyame; l. 10, tatha ca anu°, aladhi, satavisativasabhisitena.



INDEX.

Cet index comprend tous les mots qui se rencontrent dans les inscriptions que nous avons passées en revue¹. J'y ai fait entrer, bien entendu, même les mots qui figurent en composition; ils sont alors, d'ordinaire, précédés et, suivant les cas, suivis d'un trait (-). Les mots sont portés ici dans la forme que leur prête la lecture des édits telle qu'elle paraît actuellement acquise². Quand elle est susceptible de correction certaine, j'ai ajouté cette correction entre parenthèses, et lorsque cette forme nouvelle s'écarte sensiblement de la lecture matérielle, je l'ai répétée à son rang, en renvoyant à la forme défigurée. Les additions certaines sont enfermées entre crochets ([]]).

Conséquent avec les explications que j'ai données, j'ai laissé le k et l's de Khâlsi à leur rang à côté du k et de l's ordinaires; mais j'ai eu soin de toujours indiquer leur présence.

¹ Je n'ai fait d'exception que pour un certain nombre de mots trop mal conservés — notamment à Kapur di Giri — et que je n'eusse pu consigner ici que sous une forme absolument hypothétique.

² Quelques exceptions seulement pour Kapur di Giri dont les reproductions sont trop imparfaites pour nous interdire une certaine liberté.

Pour les Édits des Colonnes, j'ai dépouillé la version du Pilier de Firuz Shah (D), la seule complète. J'ai partout ajouté entre parenthèses les variantes des autres copies, quand il s'en rencontre.

Je rappelle les abréviations qui désignent chaque groupe d'Édits; je les place dans l'ordre où figurent à l'index les formes qui appartiennent à chacun d'eux.

G.	Girnar.	R.	Rûpnâth.
Dh.	Dhauli.	В.	Bairát.
J.	Jaugada.		Bhabra.
Kb.	Khàlsi.	Éd. R.	Édit de la Reine.
K.	Kapur di Giri.	Éd. K.	Édit. de Kauçâmbi
D.	Delhi.	Bar.	Barâbàr.
S.	Saliasarâm.		

Les marques D², A, R, M, pour désigner les versions des édits sur colonnes parallèles à D., sont connues par le chapitre consacré à ces textes.

```
28; VIII, 3. — J. IV, 14; VI.
a, Kh. x11, 31.
am, Dh. vi, 30, 32; dét. 1, 2,
                                      1; v111, 10. — Kh. IV, 9; V,
  3; dét. 11. 1, 2. — J. VI, 3,
                                      14; vi, 17; viii, 22. -- D.
  5; dét. 1, 1, 2; dét. 11, 1, 2.-
                                      VII-VIII, 12, 15.
  Kh. IV, 12; X, 28. — S. 1, 2.
                                   amtalà, Dh. dét. 1, 18; dét. 11,
  — B. 3.
                                      10. — J. dét. 11, 15. Cf. alá.
amehamti, K. v. 11.
                                   amtalikáye, D. v, 20.
amnatha, G. xII, 5.
                                   amtalena , S. 2.
amãe, G. v, 5; viii, 5.
                                   amtå, J. 11, 6. — Kh- 11, 4. —
                                      S. 5. — R. 3. — B. \frac{1}{7}.
-amtam, D. 1v, 18.
amtamahâmátá, D. 1, 8 (D2 am-
                                   amtánam, Dh. dét. 11, 4, 10. —
                                      J. dét. 11, 4, 15.
  gamahá°).
                                   -amtika , Dh. dét. 1, 9.
amtara, K. v1, 14.
amtaram, G. IV, 1; V, 3; VIII, 1.
                                   amtikini, K. XIII, 9.
                                   amtiyako, G. 11, 3.
   — K. IV, 7; V, 11; VIII,
                                   атіўоказа, G. п., 3. — J. п., 7.
amtalam, Dh. IV, 12; V, 22; VI,
                                      — К. п. 4.
```

antiyoke, Dh. 11, 5. - J. 11, 6. 1 — К. и, 4. amtiyokena, K. XIII, 9. añitiyoko, K. XIII, 9. amtiyogasa . Kh. 11, 5. amtiyoge, Kh. 11, 5; xIII, 4. amtiyogenâ, Kh. xIII, 5. amte, Dh. vi, 29. — J. vi, amtekina, G. xIII, 8. amtekine, Kh. xIII, 5. amteshu, K. xiii, 8. amtesu, Dh. dét. 11, 4. — J. dét. п, 5. amdihute, Kh. v, 13. [a]mdhrapirimdesu, G. x111, 9. anulhrapulideshu, K. XIII. 10. amnam, Dh. dét. 1, 14. amnata, Dh. v1, 34. — J. v1, 7. — K. IX, 20. — D. 1, 3. amnati... (?), Dh. x, 13. amnathá, Kh. XII, 32. amnamanasá, Kh, x11, 33. amnânam, D. vII-vIII, 6. annâni, Dh. 1v, 13; viii, 3. -J. viii, 10. — Kh. iv, 10; VIII, 22. — D. II, 14 (D² ānā°); v, 14; vII-VIII, 9. amaiye, Dh. 111, 10; 1x, 7. -J. 111, 11; 1x, 14. — Kh. 111, 7; IX, 24. amnálambhe, Dh. 111, 11. amne, Dh. 1v, 15; v, 23; viii, 5; 1x, 9; dét. 1, 9. — J. 1v, 18; IX, 17. - Kh. II, 5; IV, 11; v, 15, 16; vIII, 23; 1x, 25. — D. v, 17; vii-viii, 6. — Ed. R. 3.

amnesu, Dh. v, 26. — D. vii-

vIII, 5.

ambâkapilikâ, D. v, 4 (A°kipi° RM *lika). ambavadika, D. vII-VIII, 2. ambávadiká, Ed. R. 3. ambikajanao , Kh. 1x, 24. ammisam, S. 2. akatia (lis. eka°), K. 1, 2. akasmå, J. dét. 1, 4. - Dh. dét. akasmápolikilese, Dh. dét. 1, 21. akasmâpolibodha, Dh. dét. 1, 20. akálana, Kh. XII, 32. akálihe, Kh. IX, 26. akhakhase , Dh. dét. 1, 22. agaparakamena, K. vi. 16. agabhutasususa, Kh. xiii, 37. -agarasi, K. vı, 14. agâya, D. 1, 4 (A °ga° vañ. agâyâ, D. 1, 3 (AM °ya). -agàramhi , G. **v**1 , 3 . -agálasi, Dh. v1, 29. — Kh. v1. agikamdháni, Kh. IV, 10. agikhamdháni, G. 1v, 4. — Dh. iv, 13. aqikhadhani, K. IV, 8. agena, G. vi, 14; x, 4. — Dh. vi, 34; x, 15. — J. vi, 7. — D. 1, 4 (R \(\delta^\circ\)), 5. agená, Kh. x, 28. agrabhutisuçrusha, K. xııt, 4. acamda , Dh. dét. 1, 22. acamdam, J. dét. 1, 11. ucayika, K. VI, 14. acayiti (lis. "yikani). K. vi, 15. acala, J. dét. 11, 9, 11. achátim (?), G. XIII, 7. aja, G. 1, 10; IV, 2, 5. — Dh. 1, 4; 1v, 13, 14. — J. 1, 4;

iv, 15. — Kh. xiii, 39. K. IV, 7, 8; XIII, 7. ajaka, D. v, 7 (RM °kå). ajake, D. v, 17. ajalá, Dh. dét. II, 7. ajá, Kh. Iv, 9, 10. -[a]jhakha , G. xII , 9. aña, K. Iv, 9; Ix. 19. añata, G. vi, 14; x, 1, 4. -VI, 16. añatra, K. IV, 5; X, 21. anani , K. 1y . 8. añane (lis. °ni), K. vIII, 17. añapita , K. **v**1, 15. añamaññasa , G. x11 , 7. añamhi, G. 1x, 2, 3. añaye, K. 1x, 18. añáni, G. IV, 4; VIII, 1. añaya, G. 111, 3. añi, K. vm, 17. añu. Cf. asu. añe, G. 1v, 7; v, 8; 1x, 5; MI, 9. — K. v, 13; xm, 4. atanam (fis. uthanam), K. vi, 15. atabi, K. xiii, 7. ataviyo, G. x111, 6. atha, J. dét. 1, 4. - R. 4. atham, Dh. vi, 29; dét. 1, 22.-J. vi, 2. — Kh. vi, 18; ix, 26. — S. 7. athakamme, Dh. v1, 28. — J. VI, 1. athakame, Kh. vi, 17. athamipakháye, D. v, 15 (D2R M °mi°). athaye, Dh. 1v, 18. athavasábhisitasá, Kh. xIII, 35. athasa Dh. 18, 18; 18, 10. K. 18, 10. athasamtilanaye, Kh. vi, 19.

athasamtilaná , Dh. v1 , 32. — J. VI, 5. athasamtilanaya, Dh. vi, 31. aṭhasamtilanáyam, J. vi, 4. athasi, Dh. v1, 30; dét. 1, 3; dét. 11, 2, 6. — J. v1, 3. -athasi, D. vii-viii, 4. athâya, R. 3. -aṭháye , Dh. 1 , 3 . — J. 1 , 3 . — Kh. 1. 3. — D. v, 10; vii-viii, athaye, Dh. IV, 18; V, 26; VI, 33; dét. 1, 23; dét. 11, 9. -J. vi 6; dét. ii, 8. — Kh. iii, 7; v, 16; v1, 19, 20; x11, 34; хиг, 13. — D. It, 15 (М °ya). — D. vii-viii, 1. — S. 4. athi, J. dét. 1, 4. athe, S. 5. — R. 4. -atheshu , K. v, 12. athesa, D. vII-vIII, 4. adhakosikáni, D. vII-vIII, 2. adhitiyani , R. 1. aṇapayami, K. vī, 14. anapiec (lis. °pemi), K. vi, 15. anapiçamti, K. 111, 7. anapemi. — Cf. anapiec. ata, Dh. 11, 7. - J. 11, 8. -Kh. xiv, 20. — D. vii-viii, atam (lis. co), K. XIII, 6. atam, K. xiv, 14. atatâ, Kh. 11, 5, 6. atanà, D. vi, 8 (RM °na . atane, Dh. dét. 1, 25. — J. dét. I. 12. atapative, D. IV, 4, 14 (RM $a\tilde{m}^{\circ}$). atapásamda, Kh. XII., 32. atapasamdapuja, Kh. xII, 31.

atapásamdabhatiyá , Kh. x11 , 33 . atapásamdavadhi, Kh. x11, 35. atapásuñdasi, Kh. x11, 33. atapásanidá , Kh. x11 , 33. atapásadá, Kh. x11, 32. ataya (lis. e°), K. 1x, 18. atasha (lis. e°), K. xIII, 5. atânam, Dh. dét. 11, 7. - J. dét. 11, 10. ati (lis. e°), K. v, 11. atikamtam, Dh. 1v, 12; v, 22; vi, 28. — J. iv, 14; vi, 1; viii, 10. - Kh. v, 14; vi, 17; VIII, 22. — K. VIII, 17. — D. vII-уиг, 11, 15. atikatam, Kh. IV, 9. - K. IV, 7; v, 11; vi, 14. atikāntan, G. viii, 1. atikâtam, G. IV, 1; V, 3; VI, 1. atikamayisati, Dh. dét. 1, 24. atiyayike, Dh. vi, 3o. - J. vi, 3. — Kh. vi, 19. atilekâni , R. 1. -atileke, Dh. det. 1, 16. — R. 1. atu (lis. e°), K. 1x, 18. atúlaná, Dh. dét. 1, 12. - J. dét. 1, 6. ate, Kh. xIII, 4. atesu, Kh. xiii, 4. atra, K. viii, 17; xiv, 13. atrayatisa (?), K. vi, 15. -atha-, G. x, 1. - K. x, 21. atha, Dh. dét. 1, 5, 7 (lis.ºthi), 23, 26; dét. 11, 3, 7. — J. dét. 1, 3; dét. 11, 3, 10. — K. 1x, 20. — D. III, 20; VI, 4 (RM °thâ).

atham, Kh. IX, 26. - K. IX, 20. athakamme, G. v1, 2. athamhi, G. IV, 10.

athaya, K. 1, 2. athaya, K. v, 13; v1, 15. athaye, K. IV, 10; VI, 14, 16; ХШ, 11. athasa, G. IV, 11; IX, 6; XIV, 4. - J. dét. 11, 2. - K. 17, 10. athasamtiranaya, K. vi, 15. athasamtirasa, K. VI, 15. athasamtilaná, Kh. v1, 20. athasamtirana, G. VI, 10. athasamtiranaya, G. vi, 9. athasá, Kh. IV, 12, 13; IX, 26; XIV, 20. athasi, J. dét. 11, 12. athà, G. x11, 9. — Dh. 111, 10; dét. 11, 7, 8. — J. 11, 6; 111, 11; dét. п, 10. — Kh. п, 4; x_{11} , 3_1 , 3_4 . — D. x_{10} (D² otha). -athàya, G. 1, 9, 11. atháya, G. 111, 3; 1v, 11; v, 9; VI, 7, 12. athaye, Dh. dét. 1, 19, 21; dét. 11, 8. — J. dét. 1, 10; dét. 11, 14. — Kh. IV, 12. — D. VII-VIII. 10. athi, Dh. 11, 7; v1, 31, 32; v11; 2; 1x, 6, 10; xiv, 17, 18; dét. 1, 8, 15, 18. - J. 1, 2; 11,8; vi, 4, 5; xiv, 24. — Kh. 1, 2; 11, 5, 6; VI, 1C, 20; VII, 21; XI, 29; XIII, 36, 38, 39; xiv, 17, 18, 19. — K. II, 5; vi, 15; vii, 4; ix, 20; $x_1, 23; x_{111}, 2, 6; x_{11}, 13.$ — D. vii-viii , т г. — S. 7. — R. 4. — Cf. atha. athe, G. vi, 4, 5. - Kh. ix,

27.

-athesu, Kh. v, 15.

adamánasá, Kh. vi, 17. adá, Dh. 1, 4; dét. 1, 24. — J. adisam, Kh. XI, 29. adhanà, G. XIII, 1. udhapiladesu, Kh. XIII, 8. adhigicya, Bh. 6. adhithanc, K. v. 13. -adhithayo, K. v. 12. -adhithánáye, Kh. v, 15. -adhithánáye, Dh. v, 23. -adhithâne , Dh. v, 26. -[a]dhiyakha , Kh. x11 , 34. -udhistànàya, G. v. 4. odhuná, Kh. xm, 35. adhe, Kh. IX, 27. ana (?), Kh. xIII, 13. anamtam, G. xi, 4. — Kh. ix, 26, 27; x1, 30 — Cf. amnatu. anamtariyena, K. vt, 14. — Cf. le suivant. anamtaricena (lis. "riyena), K. VI, 15. anamtaliyena , Kh. vi. 19. anamvetutu anuvatamtu , K. v, 13. anagaho (lis. anu°), G. IX, 7. unathaye, D. v. 10 D2 ana°). anathikamache, D. v. 4 (A °thi°). anatheshu, K. v, 12. anata, Kh. VI, 21. anatām, K. M., 24. anatá, Kh. x, 27. unathesu, Kh. v, 15. ananija (?), K. XIII, 7. ananijasa, Kh. vi, 16. ananiyam, Kh. vi, 20. anane (lis. anena), Dh. dét. 11, 6. anapayisamti, Kh. 111, 8. anaye, K. 111, 6.

unarambho, K. IV, 8; XI, 24. anavajanti (ana°), K. XIII, 10. anagathi (anu°), K. XIII, 2, 10. anagatabhayani, Bh. 5. anàthesa, Dh. v, 24. anárambho, G. III, 5; IV, 5; XI, análambhe, Dh. IV, 15. — J. III, 12; гу, 17. — Кһ. ш, 8; гу, 10; XI, 30. análambháye, D. vII-VIII, 10. unavatiya, Dh. dét. 1, 11. anávůtiye, J. dét. 1, 6. anusulope, Dh. dét. 1, 12. - J. dét. 1, 6. anukampati, Dh. dét. 11, 7. — J. dét. 11, 10. anugahinera, D. IV, 6 (R oneva). anugahe, Dh. IX, 10. — J. IX, 18. — D. II, 13. -anugaho, G. IX, 7. — Cf. anagaho. anucătummăsam, Dh. det. 11, 10. - J. dét. 11, 15. anutisam, J. dét. 1, 9. anudivasam, G. 1, 7. — J. 1, 3. Kh. 1, 3, — K. 1, 2. unupațipajantu, D. 11, 15; viivш, 3. anupatipajeyá, D. vII-vIII, 17. anupatipatiyà, D. vii-viii, 8. anupatipajamtam, D. vII-vIII, 10. anupațipajantu, D. vII-vIII, 10. anupațipajisati, D. VII-VIII, 21. anupatipati, D. VII-VIII, 3. anuposatham, D. v, 13 | Rotham). anubañdha (?), Dh. v, 25. anubadhampajá (?), Kh. v, 15. anulupáyá, D. v11-v111, 13, 16, anuvatantu, kh. vi, 17. annvatamte (ou annvatare?), G. хии, 9. anuvatatu, Dh. v, 27. anuvataram, G. VI, 14. anuvatisamti, Dh. v. 21. anuvatisare, G. v, 2. unuvigina, Dh. dét. 11, 4. annvigina, J. dét. 11, 5. anavalhayatam, K. x, 21. anuvidhiyamti, Kh. xIII, 10. -D. vii-viii, 7. anuvidhiyatām, G. x. 2. anuvidhiyati. Cf. tunavidhiyati. anuvidhiyatu, Kh. x, 27. anuvidhiyisamti, Kh. XII, 10. annvidhiyamti, D. 1, 7. anuvekhamåne, D. VII-VIII, 2. -anuçati, K. VIII, 17. -anuçathaya, K. IV, 8. anucathi. Cf. anacathi. anucathiye, K. III, 6. -anuçaçanam, K. IV, 10. anuçaçisamti, K. IV, 10. anusamyanam, G. III, 2. — J. dét. 1, 11, 12. anusathe, J. vi. 4. anusathi, Dh. det. 1, 4, 14. -J. dét. 1, 2, 7; dét. 11, 2. -anusathi, Kh. vm, 23; xm, 36, 8, 10.

-anusathini, D. VII-VIII, 20, 1.

17. — Kh. 111, 7. anusathiyā, D. 1, 5 (A °thinā RM

othiya).

-anusathiyâ, Dh. IV, 14. — J. IV,

anuvațamti. Cf. anavațamti.

anuvatiçamti, K. v. 11.

anuvatisamti, Kh. v. 14.

anuvatanti, Kb. MII, 8.

-anusathiye , Dh. 111 , 10. — Kh. IV. 10. anusathi, Dh. dét. 1, 23, 26. anusathe, Dh. vi, 31. anusayanam, K. III, 6. anusayanam, Dh. 111, 10; dét. 1, 25. — Ј. п., 11. — Ки. п., 7. anusaye , Kh. xiii , 36. anusastim, G. XIII, q. -anusastiya , G. 111, 3. -anusastiya, G. iv, 5. anusasți, G. vIII, 4. -anusàsanam, G. IV, 10. — Kh. IV, 12. anusásaná, Dh. iv, 17. anusásámi, Dh. dét. 11, 6. — J. dét. 11, 8. anusàsita, J. dét. 11, 11, anusàsitu, Dh. dét. 11, 6, 8. -J. det. 11, 8. anusásisamti, G. IV, 9. — Dh. 1v, 17. — Kh. Iv, 12. anusisàmi, D. VII-VIII, 21. annsocana, K. XIII, 12. anupatipamne, D. vII-vIII, 7. ane, Kh. xii, 34; xiii, 37. anena , J. dét. 11 , 8. — Cf. anana. aneyanam (?), K. MII, 6. apamradhena, K. XIV, 1%. apakathesa, D. vi. 5, (A "tha" M "the"). apakaranamhi, G. XII, 3. apakaroti, G. xII, 5. apakalanasi, Kh. vii, 32. apakaleti, Kh. VII, 32. apacam, G. v. 2. - K. v. 11. apaciti, G. IX, 4. — J. IX, 16. Kh. 1x, 25. — Cf. apamiti. apative, Dh. v, 21. - Kh. v, 14.

-apadána, D. vII-vIII, 7. -apadàne , D. vII-vIII , 7. apanabodhaye (lis. °pari°), K. v, apaparisave, G. x. 3. apapalásave (lis. °li°), Kh. x, 28. apapalisave, Dh. x, 15. — J. x, 22. apaphalam, G. 1x, 3. — K. 1x, 18. apaphale, Dh. 1x, 8. — J. 1x, 16. - Kh. 1x, 25. apabhamdata, Dh. 111, 111. -Kh. 111, 8. apabhimdatà, G. m., 5. apabhidata, K. 111, 7. apamiti (lis. apaeiti), K. 1x, 19. aparamta, K. v. 12. -aparádhena, G. xiv, 6. — Cf. apañradhena, aparigadha... (?), K. v, 12. aparigodháya, G. v. 6. aparibodhaye. Cf. apanabo°. aparisave, K. X, 22. apalamta, Dh. v. 23. — Kh. v. apaladhiyenå, K. 4. apalibodhaye, Dh. v, 24. - Kh. apavaa, K. xiii, 3 (lis. °vaha), 6 (lis. "vudha). apavayata, K. III, 7. apavahe, Kh. XIII, 36. apaváho, G. XIII, 2. apaviyati, Dh. III, 11. apaviyāti, Kh. 111.8. apavudhe, Kh. III, 35, 39. Cf. ahavu°. apavyayatá, G. III, 5. apábádhamtam, Bh. 1. apahata, D. v1, 3 (RM °ta).

-apâye, Dh. dét. 1, 15. — J. dét. 1. 8. apásinave, D. 11, 11. api, G. 11, 2. apumnam, K. x, 22. apumne, Kh. x, 28. apuñam, G. x, 3. -apekhâ, D. 1, 6 (RM °kha). aprakati(?), K. xIII, 39. aphákam, Dh. dét. 11, 5, 7. aphe, Dh. dét. 11, 7. apheni, J. dét. 11, 10. aphesů(ti), Dh. dét. 11, 4. - J. dét. 11, 5. abadhasa, K. IX, 18. abadhesu, Dh. 1x, 6. abhaasa (lis. nbhayata), K. IX, abhavasu, K. viii, 17. -abhikari K. v, 13. -abhikaresu, G. v, 7. -abhikále, Kli. v. 16. abhikhinam, Bh. 7. abhipetañ. Cf. abhihetañ. abhiramani. Cf. anasamana. abhilatánam, Kh. XIII, 37. abhilamáni, Kh. vIII, 22. abhilámáni, Dh. vm. 3. abhilâme, Dh. vIII, 5. abhivademanam, Bh. 1. abhisitasa, Dh. IV, 19. -abhisitasá, Kh. xm., 35. -abhisite, Dh. vIII, 4. - Kh. VIII, 22. — Bar. III, 1. -abhisitena, G. 111, 1; 1v, 12; v, 4. — Dh. III, 9; v, 22. — J. ш, то. — Кв. ш, 7. — К. IV, 10; V, 11. — D. I, 1; IV, 1; v, 1 (RM "sitasa) 19; vI, 1, 9; 111 1111, 70.

INDEX, 557

-abhisitenâ, Kh. 1v, 13; v, 14. -Bar. 1, 1; 11, 2. -abhisito, G. vIII, 2. - K. VIII, abhihale, D. IV, 3, 14 (D2 abhaº A ${}^{o}la$ ${}^{\circ}$. abhihetam (lis. °pe°), Bh. 8. abhikále, Dh. v, 25. abhitá, D. IV, 4 (RM °ta), (D2R °bhi°). abhiramakani, G. viii, 2. abhyumnamisati, D. vII-vIII, 21, abhyumnâmayeham, D. vII-vIII. 19. amaa (lis. amoha??, K. v1, 16. amisâdevâ, R. 2. amisânâm (?), B. 4. aya, K. 1, 2; xiv, 13. Cf. yaya. ayam, G. 1, 10; v, 8, 9; vi, 13; XII, 9; XIV, 1. — K. I, 1. - Cf. ia. ayatiya, K. x, 21. ayatiye, Kh. x, 27. ayâya, G. viii, 2. ayi, K. vi, 16. ayo, K. xiii, 11. -arambho, K. IV, 7, 8; XI, 24. arañe (corr. amñe?), K. 11, 4. aradhata, K. vi, 16. aradhiti, K. XI, 24. arabh[i]t[u], K. 1, 1. arabhiçamti, K. 1, 3. arasamana (lis. abhiramani), K. VIII, 17. aropita, K. vi, 15. alam, J. dét. 11, 12. - D. 1, 8. alahûmi, Bh. 4.

alâ (lis. amtalâ), J. dét. 1, 9.

alikasudale, Kh. XIII, 6. alikasudaro, K. XIII, 9.

aliyavasâni, Bh. 5. alune, D. v. 3. ulocayeti, Kh. xiv, 21. alocavisu, Dh. 1v, 18. - Kh. IV, 13. alocemti, K. xiv, 14. alocetpá , G. xiv, 6. ava (lis. e°), Dh. dét. 11, 4. ava, K. 1x, 19; x1, 24; x111, 9. — D. 1v, 15 (A añº M âvâ). [a]vaavivaha lis. °vaha°), K. IX, avam, Kh. xiii, 6. avakapam, K. v, 11. -avaca, G. vii, 2; ix, 1, 2. — K. vII. 3. -avacañ, Dh. 1x, 6. uvatake, Kh. XIII, 39. avadha (lis. gravaka), K. vi, 14. avadhaya (lis. °dhi°), D. v, 8 (D² "dhisa RM "dhya). avadhiyani , D. v, 2 (RM °dhyani); vii-viii, q. avadhiye, D. v, 13 (RM °dhye). avaladhiyenâ, S. 6. -avaha, K. X, 21. avahâmi(ti), D. vi, 6 (RM à° A °mi). avâhasi, Kh. 1x, 24. avijitam , Kh. x111 , 36 , 3. avijitànam, Dh. dét. 11, 4. — J. dét. 11, 4. avipahine , Kh. x111 , 38. avipraani (lis. °prahini) , K. x111 , 5. avimanà, D. IV, 13 (D2RW °na). avihisa , K. w, 8. avihisā, Dh. 1v, 15. — J. 1v. 17. — Кh. ту, то. avihisà, G. IV, 6. — Dh. IV, 15.

-aruca-, Dh. vII, 2.

-avucam, Dh. 18, 6. acamanusa. Cf. eçimanasa. acilasa, k. Iv. 10. ashushu (lis. bahushu), K. XIII, 9. asa, G. x, 3; xn, 2, 3, 8; xiv, 5. — Dh. vu, 2. — K. IX, 19; XIV, 13. asampatipati, Dh. 1v, 12; dét. 1, 15. — J. dét. 1, 8. — Kh. IV, 9. asampratipati, G. IV, 2. asapatipati, K. IV, 7. asamatam, K. xiv, 14. usumati, Dh. xiv, 19. - Kh. xiv, asamátam, G. xiv, 5. asasu (lis. bahusu?), Kh. xiii, 4. aså, Kh. vII, 21. asilasá, Kh. IV, 12. asîlasa, G. IV, 10. — Dh. IV, 18. asu, G. x11, 7. asn (lis. añu?), K. XIII, 11. asti, G. 1, 6; 11, 6; VI, 8, 10; VII, 3; IX, 1, 6, 7; XI, 1. XIII, 5; XIV, 1, 2, 3. asvatha, D. 1v, 4, 13. asvathe, D. IV, 11. asvasá, D. v. 18 (RM°sa). usvaseyu, J. dét. 11, 6. asrasevu, Dh. dét. 11, 5. asvåsanåye, Dh. dét. 11, 8, 10. - J. dét. H, 12, 14. asvásaniyá, J. dét. 11, 9. aha, K. iv, 8; vi, 15. aham, G. vI, 11. ahati, K. III, 5; v, 11; vi, 14; 1x, 18; x1, 23. ahavudhe (lis. apa°), K. XIII, 1. ahá, D. III, 17 (D²AM ahá R áha), v, 1 (A áhá RM áha); vi, i (R a° M àha).

ahâle, R. 5. uhápayita, Dh. dét. 1, 25. ahini, Kh. tv, 12. - K. tv, 10. ahini, Dh. 18, 18. ahini, G. 18, 11. ahumsu , G. viii , 2. aho, G. IV, 3. — Dh. IV, 13. — Kh. IV, 9. а́, G. и, 2. — Dh. dét. и, 6. — J. det. 11, 8. âkapam, Dh. IV, 17. á[ká]lena, D. vii-viii, 6. — Cf. akâlana. ákálehi, D. vII-vIII, 8. -àgata-, Bh. 5. -agama, G. XII, 7. ácâyika, G. vi, 7. ájívikesu, D. vii-viii, 4. âñapayâmi, G. vi, 6. áñapayisati, G. III, 6. àñapitam, G. vi, 8. àñàpitam, G. 111, 1. átpapásamda, G. XII, 4. âtpapâsamdam, G. XII, 5, 6. atpapásamdapújá , G. XII , 3. átpapásamdabhativá, G. XII, 6. åtpapåsamdavadhi, G. XII, 9. âtpapāsadam, G. XII, 5. ådase, D. 1v, 14. ådivikemhi, Bar. 1, 2; 11, 4. adise, Dh. IX, 11. — J. IV, 16; 18, 18. — Kh. 18, 10. anamnam, G. vi, 11. ânamtaram, G. vi, 8. ânamtaliyam, Dh. vi, 31. — J. vi, 4. ånam̃tà (?), Kh. xiii, 38. anatam, Dh. 111, 9. ānaniyam , Dh. v1 , 32 ; dét. 1 , 17 ; det. 11, 9.

ånaneyam, J. dét. 1, 9; dét. 11, 13. ànapayati , Ed. K. 1. ånapayåmi, Dh. vi, 30. - J. vi, 3. — Kh. yī, 18. $\hat{a}napa[y]i[te]$, Dh. III, 9. — Kh. ш, 7; ч, 19. ånapayisati, Dh. 111, 11. ânapità, D. vii-viii, 1. ânapitâni, D. VII-VIII, 1. âni, Dh. п, 7. — J. п, 8. ânugahikesu, D. vII-vIII, 4. âparâtă , G. v, 5. ápánadákhináye, D. 11, 13 (D² °nemdakhanayo ARM °dakhi°). ápânâni, D. vII-vIII, 3. åbådhasi, Kh. 1x, 24. âbâdhesu , G. 1x , 1. -âyatanâni, D. vII-vIII, 6. àyutà, Dh. dét. 1, 4. - D. IV, 3 (RM °ta); vII-VIII, 1. âyati. Cf. amnati. âyatiye, J. x, 21. -àyutike, J. dét. 11, 12. -årambho, G. 111, 5; IV, 1, 5; XI, -âvadhi, G. 1x, 9. âradho, G. xi, 4. ârabhare , G. 1, 11. ârabhitpâ, G. 1, 3. àrabhisamre, G. 1, 12. ârabhisu , G. 1, 9. årådhayamtu, G. VI, 12. årådhetu, G. 1x, 9. ürodheve, R. 3. âvopitam, G. v1, 7. -âlambhâye, D. vII-vIII, 10. -âlambhe, Dh. 111, 11; 1v, 12; dét. 1, 22. — J. III, 12; IV, 14, 17. - Kh. IV, Q, 10. áladhayeyu (lis. °là°), J. dét. u, 7.

10. — J. dét. 1, 8. áladhi, Dh. IX, 12. àladhe, Kh. x1, 30. — D. vii-VIII, 10. álabhitu, Dh. 1, 1. -- J. 1, 1. --Kh. 1, 1, álabhiyamti , J. 1, 4. — Kh. 1, 3. àlabhiyisanti, Dh. 1, 4. - J. 1, 5. — Kh. 1, 4. álabhiyisu, Dh. 1, 3. — J. 1, 3. — Kh. 1, 13. álabhcham, Dh. dét. 1, 3; dét. 11, 2. - J. dét. 1, 2; dét. 11, 2. álame (lis. ºláº), Ed. R. 3. álasiyena, Dh. dét. 1, 11. — J. dét. 1, 6. áládhayamtu , J. vr., 6. áládhayañtú(ti), Dh. v1, 33. áládhayítave, Dh. IX, 12. — J. 1x, 19. — D. 1v, 10 (R °dheyâ°). âlâdhayitu, Kh. IV, 20. âlàdhayisatha, Dh. dét. 1, 17; dét. 11, 9. áládhayisatham , J. dét. 11 , 13. àlàdhayisathà, J. dét. 1, 9. ülädhayevä, Dh. dét. 11, 6. — D. iv, 8, 19 (\mathbf{D}^2 °va \mathbf{A} °yath \hat{a}). àlodhetaye (lis. °là°), B. 6. alopite, Dh. v1, 30. — J. v1, 3. — Kh. vi, 19. åva, G. iv, 9; v, 2; ix, 6; xi, 3. — Dh. 1x, 10. — Kh. 1x, 25, 26; x1, 30. ávamtake, Bh. 2. ávakapañ, Dh. v, 21. — Kh. 1v, 12; V, 14. ávagamake, J. dét. 1, 3. -àvahà, G. X. 1.

áladhi, Dh. dét. 1, 1, 5; vii-viii,

ávágamake, Dh. dét. 1, 6. áváhavíváhesu , G. 18, 2, árati, D. IV, 15 (A °va°). -åvutike, Dh. dét. 11, 8. ásammásike, D. v, o (D² °mám°). ûsinavagámini, D. 111, 20. -ásinave, D. 11, 11. asinave, D. III, 18. âsu, G. XII, 7. -ásu, Dh. dét. 1, 12. — J. dét. r, 6. -àsulope, J. dét. 1, 6. åsulopena, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5. áha, G. III, 1; V, 1; VI, 1; IX, 1; xi, 1, — J. dét. II, 1. — Kh. ш, 6. áharo , G. ép. âhâ, Dh. 111, 9; v, 20; v1, 28; IX, 6. - J. III, 10; VI, 1; dét. 1, 1; dét. 11, 1. - Kb. v, :3; vI, 17; IX, 24; XI, 29 $(h\hat{a})_{\cdot} = D_{\cdot} \ 1, \ 1 \ (RM^{\circ}ha);$ II, 11 (RM °ha); IV, 1 (R° ha); VII-VIII, 11, 14, 20, 2, 4, 5, 7, 8, 10. — B. 1. — Bh. 1. i (lis. hi), K. vII, 2; XIII, 12. ia (lis. ayam), K. xIII, 8. icha , Dh. dét. 11, 4.— J. dét. 1, 3; dét. 11, 5. — Kh. x, 28. ichamīti, G. vII, 2. — Dh. vII, 1. — J. vii, 8. — Kh. vii, 21. — К. vп, 2. ichati, G. vII, 1; X, 2. - Dh. v_{II} , 1; x, 13. — J. v_{II} , 8; x, 21; dét. 11, 5. - Kh. vii, 21; x, 27, 28 (icha). — K. VII, 1; X, 21, 22; MII, 8. ichá, G. xII, 7. — J. dét. II, 4. — Kh. xii, 33. — D. iv, 19.

ichâmi, Dh. dét. 1, 2, 56; dét. 11, 3. — J. dét. 1, 1, 3; dét. 11, 1, 3, — Bh. 6. [i]chitaye, J. dét. 1, 5. ichitaviye, Dh. dét. 1, 9, 11. -J. dét. 1, 6. — D. IV, 14 (D2 °tam°). ichisu, D. vII-vIII, 12, 15. itam (lis. c°), K. x1, 23. itayo (lis. e°), K. v, 13. iti, G. vt, 5, 13; 1x, 7, 8, 9; хи, 6. — Dh. dét. и, 4, 7. — Kh. 1x, 26. ite, D. 1v, 15. ito , K. 1x , 20. ithidhiyakhumahâmâtâ, Kh. XII, 34. ithî, Dh. 1x , 7. ithijhakhamahamata, G. xII, 9. ithibidham, Dh. 1x, 7. ida, G. x1, 3. idam, G. 111, 1; 1v, 8, 9, 14, 12; vi, 14; ix, 6, 8; xi, 2, 3; XII, 3. — K. IV, 10. idáni , Kb. 1, 3. — K. 1, 2. ide, K. x1, 24. idha, G. 1, 2; VI, 12. iprcaviko (lis. ihalokiko), K. xIII, -ibhiyesu , Dh. v, 24. -ibhesu , Kh. v, 12, 15. ima, K. IV, 10; IX, 19, 20. -S. 7. imam, Dh. IV, 16, 17. - Kh. IV, 11, 12; IX. 26. — K. IX, 18. — D. vii-viii, 3. — Вh. 8. imamki, G. 1v, 10. imasa, G. IV, 11. - Dh. IV, 18; dét. 1, 16. imaså, Kh. Iv, 13.

ēmāni, D. 111, 19; v, 2; v11-v111, q. — Bh. 4. imâya, G. 111, 3. — R. 2. imáye, Dh. III, 10; v, 26. — Kh. ш, 7. imina, G. 1x, 8, 9. unisa, K. 111, 6; IV, 10. imisa, Kh. IV, 12. ime, Dh. v, 26. -- J. dét. 1, 3; dét. 11, 3. - Kh. v, 17; xIII, 38. — K. iv, q. — D. vii-viii 4, 5, 6. imena, Dh. IX, 12. — J. IX, 19. imehi, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5. iya, Kh. xIII, 2. — R. 4. iyam, G. 1, 1. — Dh. 1, 1, 4; III, 9; IV, 18; V, 25, 26, 27; VI. 32, 33, 34; xiv, 17; dét. 1, 7, 8, 17, 19; dét. 11, 9, 10. – J. 1, 1, 4; III, 10; VI, 5, 6, 7; IX, 17; dét. I, 4, 6, 9, 10; dét, 11, 14, 15. — Kh. 1, 1, 3; III, 7; IV, 12; V, 16, 17; VI, 20, 21; VIII, 23; IX, 25, 26; x1, 30; x11, 31, 35; x111, 36, 13; xiv, 17. — K. viii, 17.— В. 1, 2, 9; п, 15; п, 17, 18, 21, 22; IV, 2; VI, 4, 8, 9 (Λ° γa); vII-vIII, 7, 8, 9, 10. - S. 3, 4, 5, 6. - R.3. — Bar. 1, 2; 11, 2; 111, 3. ilokacasa, G. XI, 4. ilokikâ, G. XIII, 12. ivalc (?), Kh. 1x, 26. isâya, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5. isâsu, Dh. v, 24. isyākālanena, D. 111, 20 (RM

°syu°).

iha, K. vi, 16. — Cf. cha. ihaloka, K. XI, 24. ihalobha (lis. oloka), K. IX, 20. ihalokiko. Cf. ipreaviko. nkasa , D. 1, 7. ugacha, Dh. dét. 1, 13. ucawacu, K. ix, 18. ucavacachamdo, K. vII, 3. ucavacarago , K. vii , 3. ucàvacam, G. IX, 1, 2. — Kh. IX, 21. ucavacachamda, Dh. vII, 2. -J. vII, 8. ncâvacuchamle, Kh. vII, 21. ucavacachando, G. vII, 2. ucâvacarâgo, G. vII, 2. ucavacalágá, J. vII, 8. ucávacaláge, Kh. vII, 21. ucávucam, Dh. 1x, 6. ucávucalágá, Dh. vII, 2. ujenikumâle, J. dét. 1, 11. ujenite, Dh. dét. 1, 23. uthanam. Cf. atauam. uthûnasû, Kh. vi, 19. uthanasi , Dh. vi , 31. - J. vi , 4. uthâne, Dh. vi, 32. - J. vi, 5. - Kh. vr, 19. událá, S, 4. — R. 3. — B. 6. uthi[hc], J. dét. 1, 7. udapánáni, Dh. 11, 8. udupānāni, J. 11. 9. — Kh. 11. 6. — D. vii-viii, 2. -upukani , K. 11 , 5. upakaroti, G. XII, j. upakaleti, Kh. XII, 32. upagato (lis. °ghato), K. xIII, 5. -upagàni, G. 11, 5, 6. — Dh. 11, $7. - J. \pi, 8. - Kh. \pi, 5. -$ D. vii-viii, 2. apaghato , K. xiti , 6. Cf. upagato.

upaghate, Kh. XIII, 37, 38. upaghàto , G. XIII , 4. upatisapasine, Bh. 5. upadahevii, D. IV, 5 (R 'vu M °dapevii). npadháleyeyu, Bh. 7. upavásam, D. IV, 18 (Dº °sa A °va° R° sum). upahamti, Kh. XII, 33. upahanâti, G. XII, 6. -upādāye, Dh. 1x, 6. — J. 1x, 14. upásaká, Bh. 8. — B. 2. upásuke, S. 1. upásiká, Bh. 8. ubhayata. Cf. ubhaasa. ubhayatà, Kh. 1x, 26. uyanashi, K.vi, 14. uyûnasi, Dh. vi, 29. - J. vi, 2. — Kh. vi, 18. uyânesu, G. vi, 4. uyámalati(?), Kh. xm, 16. -uviginà, J. dét. II, 5. usațena, G. x, 4. - Dh. x, 16. -J. x, 23. - Kh. x, 28, 29. usahena, D. 1, 5. ustánam, G. VI, 10. ustánamhi, G. VI. 9. e. Dh. v. 21, 23, 25, 26 (?); vi, 30; ix, 8; xiv, 19; dét. i, 12, 13, 22; dét. 11, 5. — J. 11, 6, 7; v, 28; v1, 3; xiv, 25; dét. 1, 6, 7; dét. п, 7.— Kb. v, 13, 14, 16; IX, 26; X, 28; XII, 34; XIII, 36. — K. IV, 10. — D. V, 17; VI, 8. — Bh. 2, 5. — Ed. B. 2, 3. $\epsilon ka\tilde{m}$, Kh. XI, 30. ckacá, G. 1, 6. - Dh. 1, 2.

ekataramhi , G. xIII , 5.

ekatarihi, K. XIII, 6.

ekatulasi, Kh. xiii, 39. ckatiya. Cf. akatia. chatiya, J. 1, 2. - Kh. 1, 2. ekadû, G. xiv, 5. ekadeçañ, K. vII, 3. ekadesa, Dh. vII, 2. ckadesam, G, vII, 2. - J. vII, 9. — Kh. VII, 21. ekapulise, Dh. dét. 1, 7, 8. - J. dét. 1, 4. ekamunise, J. dét. 1, 4. eke, J. 1, 4. - Kb. 1, 4. ekena, Dh. dét. 1, 18; dét. 11, 10. — J. dét. 11, 16. eko, G. 1, 11. edakà, D. v. 8 (Dº ºha . edake , D. v, 17. cta, G. 1, 3; v, 3; vIII, 1, 3; IX, $3: x, 4: xi, 3. \longrightarrow Dh. ix, 7.$ - Kh. IX, 19; \, 22. - K. IV, 10 ctam, G. x, 4. — Dh. dét. 1, 7, 15, 16, 22, 25. — K. XI, 24. — D. vii-viii . 14, 19, 21, 10. — Cf. atam, itam. etakañ, G. xiv, 3. etukaye, K. X, 21. etakâya, G. x, 2. etakáye, Dh. x, 1/1. -- Kh. x, 27. etakena, Dh. dét. 11, 6.— J. dét. $_{11}$, 8. — Kb. $_{XIII}$, $_{11}$. — K. MI, 10. etadathà, D. vII-vIII, 3. etam, D. vii-viii, 2. ctamhi, G. 1x, 2. ctaya, K. vi, 16. — Cf. ataya, atayo. etaye, k. IV, 10. etari lis, ctava , K. MI, 11.

etarisam , G. 1x , 4.

ctaviye, Dh. dét. 1, 13.— J. dét. 1, 7. etasa, G. xII, 9. — Dh. dét. 1, 12, 14. — J. dét. 1, 8; 11, 2. etasi, Dh. det. 1, 3; dét. 11, 2, 6. — J. dét. и, 12.— Ed. R. 3. etâ , G. 1x , 5. *et*âkâ , J. dét. 11 , 5. etânam , Kb. XIII , 38. etâna (lis. °ni), Bh. 6. etâni, J. 1, 4; dét. 1, 6. - Kh. 1, 4. — D. v, 13 (D² °nâ). etáya, G. IV, 11; V, 9; VI, 12; хи, 8. — Кh. хи, 34. etáye, G. 111, 3. — Dh. IV, 18; vi, 33; ix, 7; dét. i, 19, 21, 23; det. 11, 8, 9. — J. v1, 6; ıx, 14; dét. 1, 10; dét. 11, 7, 14. — Kh. III, 7; IV, 12; V, 16; VI, 20; IX, 24; XIII, 13. — D. и , 14 ; v, 19 ; vи-vи , 1, 10. - S. 4. etárisam, G. 1x, 5, 7; x1, 1. ctârisâni , G. VIII , 1 . eti, J. dét. 1, 4. — D. v, 7. — Cf. ati. etinâ , R. 5. etiya (lis. °tà°), R. 3. etisa, K. 111, 6. etisâ, Kh. xII, 35. ete , G. 1, 12. — Dh. dét. 1, 11. — К. viii, 17; tx, 18. — D. 1v, 12 $(M^{\circ}ta)$, 13; VII-VIII, 1, 6. etena, S. 2. eteni (lis. oná), Bh. 8. eteshañ. Cf. atasha. etesu, D. vii-viii, 5. etra (lis. a°), K. vr. 15.

ediçaŭı, K. x1, 23.

ediçani, K. vIII, 18. edisani, Dh. viii, 3. cdisave, Kh. 1x, 24. edha, K. 11, 20. ena, Dh. đét. 1, 19; dét. 11, 7, 9. — J. dét. 1, 10; dét. 11, 9, 14. D. vii-viii, 11. eyam (?), Kh. v, 15. eva, G. I, 10; IV, 1, 7; IX, 1, 3; XII, 4, 6; XIII, 11; XIV, 1, 3. - Dh. IV, 16, 17; IX, 7; XIV, 18; dét. 1, 13, 24; dét. 11, 5. — J. іх, і5; dét. п, 4, 6. — Kh. 1x, 25; x111, 15, 38; x1v, 19. — K. VI, 14, 15; IX, 18; xiv, 13. — D. III, 17; vii-viii, 2, 4, 5, 6. — Cf. ava. evam, G. III, 1; V, 1; VI, 1, 2, 8; IX, 1; XI, 1; XII, 1, 7. — J. dét. 11, 6, 10. — K. v, 11; vi, 14; XI, 23; XIII, 11. — D. VII-VIII, 7. evam, G. II, 2. - Kh. II, 6. evā, Kh. 11, 6; 1V, 11; XIII, 6. — D. 1, 6 (RM va A vâ). — Bh. 8. eve, Kh. xIII, 12. ecimanasa (lis. açaº), K. vi, 14. eshe, K. x, 22. esa, G. IV, 7, 10; VI, 10; X, 3. — Dh. iv, 15, 17; viii, 5; ix. 8, 9; dét. 1, 3; dét. 11, 2. — "L.iv, 18; ix, 16, 17;dét. i, 2; det. II, 2. - Kh. XIII, 38. -D. 1, 5, 9 - ABM °så 1; 111, 19, 21; VII-VIII, 3, 4, 7, 9, 11, 14, 20. - R. 2. esain, K. IV, 9. esatha, J. dét. 1, 9; dét. 11, 13.

esa, G. viii, 3 5; xiii, 4. -

D. III, 19 (R °sa); IV, 14 (RM °sa). ese, Kh. IV, 11 (ese), 12; VI, 19; viii, 23; xi, 29, 30; ix, 25; x, 28; xm, 38. — B. 5. eha (lis. iha), K. v, 13. chatha, Dh. dét. 1, 17; dét. 11, 9. okapimde , D. v. 6. -opagâni (?), J. 11, 8. opayà, G. viii, 5. — Dh. viii, 5. — Kh. viii, 23. orodhanamhi, G. vi, 3. orodhunasi, K. vi, 14. orodhaneshu, K. v. 13. olodhanasi, Db. v1, 29. - J. v1, 2. — Kh. vi, 18. — Dh. viiviii. 6. olodhancsu, Dh. v, 25. - Kh. v, 16. ováditavyaň , G. 1x , 8. -ovâde, Bh. 5. osamdhâni, Dh. 11, 6. osadhàni, G. 11, 5. osadhâni, J. 11, 8. — Kh. 11, 5. -kamdhani, Kh. IV, 10. -kamboca, Dh. v, 23. -kamboja, G. v., 5. — Kh. v., 15. -kambojesu , Kh. XIII , 7. -kamboyeshu, K. xiii, 9. kamboyogamdharanam, K. v, 12. kammam, Dh. dét. 1, 25. — J. dét. 1, 12. kañmatarañ, G. VI, 10. kammatalam, Dh. vi, 32. kammatulà, Kh. VI, 20. kammana (lis. °me°), J. dét. II, 1, kammane, Dh. ш, 10. — J. ш, ıı. kañmasa, Dh. det. 1, 16. kammani, D. IV, 5, 13 (D2 kama^). | kata, K. V. 11.

kañimâya , G. III , 4. kañmûye , Kh. 111 , 7 . kamme, G. IV, 10; VI, 2. - Dh. IV, 17; VI, 28; dét. II, 7. -J. dét. 11, 9. — Kh. 11, 12. kacam, G. IX, 8. kachamti, Dh. v, 21; vII, 2. -J. vп, 9. — Kh. v, 14; vп, 21. — D. IV, 18 (A °chati). kachati, Kh. v, 14. kachati(ti), D. 11, 16 (RM °ti). kachâmi, Kh. vi, 18. kutam, Kh. v, 14. — D. 11, 16. katatha (lis. °tava), K. IX, 19. katava, K. I. 1. Cf. le précédent. katavi, Kh. IX, 25; XI, 24. kataviya, Dh. VI, 31. katariyañ, Kh. vi, 19. kataviyatalâ , J. 1x , 19. kataviya, D. VII-VIII, 11. kataviye, Dh. IX, 8. — J. 1, 2; IX, 15, 17.— Kh. I, 2; IX, 26. — D. v, q, 1q (D² kata⁰). katavo , K. 1x , 18. katá, Dh. IV, 17; V, 22. — Kh. 11, 5; v, 14. — D. IV, 12 (D2 RM *te}; vII-vIII, 2. — S. 3. -R. 2. kaţâni, Kh. v, 16, 25. - D. II, 14; V, 2, 20; VII-VIII, 2, 7, 9. katábhikale, Kh. v, 16. katábhikále, Dh. v, 25. kaļu, Dh. dét. 11, 7. — J. dét. п, 9. kate, Dh. v, 20; vi, 28. — J. vi, 1. — Kh. v, 13; vi, 17. — D. 11, 13; 111, 18; IV, 4, 14; vii-viii, 2, 4, 5, 6, 9, 10. - R. 3, 5.

katum , G. v, 2. hatamñatá , G. vii , 3. katava, K. v1, 15. katavya , G. 31 , 9; 18 , 6. kutavyam, G. XI, 3. katavyátaram , G. 1x , 9 . kataeyam , G. 1x , 3. katavyo , G. 1, 4. katà, G. 11, 4; v, 4. katábhikárvsu , G, v, 7. kathañ, Kh. 1x, 26. — D. vii-VIII, 12, 15. -kapam̃, Dh. 1v, 17; v, 21. – Kh. 1v, 12; v, 14. — K. v, 11. kapanavalákesu , D. vII-vIII , 8. -kapá , G. 1v, 9; v, 2. kapi (lis. kimpi), R. 2. -kapote , D. v, 6. kaphatasayake , D. v, 5 (A°pa°ka R °seyu°). kamatara, K. vi, 15. kamana (lis ºme), J. dét. 1, 1. kamasa , J. dét. 1, 8. kayana , K. v, 18. kayánamm, D. 111, 17 (A °nam). kayánasa, Dh. v, 20. kayánágá , Kh. x11 , 34. kayanani, D. 11, 14. kayánásá, Kli. v. 13. kayane, Dh. v. 20. - Kh. v. 13. — Ю. п, тт; ш, т8. karam, G. XII, 4. karana , K. xiv, 14. karatam , K. x1, 24. karu , G. x1 , 4 . karomto , G. x11 , 6. karoti, G. v, 1. - K. v, 11; 1x, karote, G. 1x, 1, 2, 3. karoto , G_{\bullet} XII , 5 .

karomi, G. vi, 5. - K. vi, 14, 15. karmaye , K. 111 , 6. kalam, K. VI, 15. kalamta , Kh. XI , 30 ; XII , 33. kalamtam, Dh. dét. 1, 18; dét. 11, 9, 11. — J. dét. 11, 13, 16. halamti, Dh. dét. 1, 26. kalagre (?) (lis. kaliñge), K. xm , kalata, Kh. x11, 32. *kalati* , Dh. dét. 1 , 23. kalàṇañ , G. v. 1, 2. kalànàgamà , G. x11 , 7 . halâne (2), G. x, 1. kalàmi , Dh. v1, 29. kalimgesu , G. x111, 1.— Kh. x111 , kali[ge]sha (lis. °shu), K. XIII, 2. kaligyá , Kh. xm, 35. kaligyáni, Kb. xm., 36. kaligyesu , Kh. xm. 35. kalita (lis. °ga?), K. x111, 4. kaleti, Dh. v, 20; 1x, 6, 7. — J. 1x, 15. — Kh. y, 13; 1x, ú. kashamti , K. v11 , 4 . kāni, Dh. v1, 33. — J. v1, 6. -Kh. v1, 20. — D. iv, 9; v, 9; уг, 6; ун-унг, 18. — Cf. náni. kánici , D. vII-vIII , 7. kàmam, Dh. dét. 11, 10. kâmatală , J. 🗤 , 5. -kámatá, Kh. x111, 36. — D. 1, 6 (A °ta). -kámatayá , D. 1 , 3 (ABM °ya). káranam , G. xiv, 5. kālam, Dh. vi, 28, 31. — J. vi, 1, 4. — Kh. vi, 17, 19. kálanañ, Kh. xiv, 21.

kålanena, D. 111, 20. kálasi , D. 1v, 19. kálápitá , D. vn-vm , 3. kálápitáni , D. vn-vm , 3 , kālāya , R. 2. kálunikáye (?), Ed. R. 5. kále, G. vi, 3, 8. kásamti , G. vII , 2. kásati , G. v., 3. kim, J. 1x , 19. kimci, G. 1, 2; v1, 5, 11. — Cf. kimchamde , J. dét. 11 , 5. kimehi, J. v1, 3, 5. kimti, G. vi, 11, 13; x, 3; xii, 3, 6, 7, 8; viv, 1. — Dh. vi, 32; x, 15; x1v, 19; dét. 1, 2, 5, 10, 11; dét. 11, 3. — J. x, 22; dét. 1, 1, 3, 5, 6; det. 11, 3. — Kh. xii. 33. — D. iv, 4, 7, 14. — Bh. 7. — Cf. kita. kimpi. Cf. kapi. kika (lis. kimci), K. vi, 14. kica , G. 18. 9. kici, G. x, 3. — K. 1, 1; \mathbf{v}_1 , 16; X, 22. kice, K. xiv, 14. kichamd[e], Dh. dét. 11, 4. kiehi, Dh. dét. 1, 2; dét. 11, 1. — J. 1, 1; dét. 1, 1; dét. 11, 1. - Kh. 1, 1; V1, 20; X, 28; xiv, 20. — Ed. R. 4. kita , K. v, 12; v1, 14. kitamnatâ, Kh. vn. 22. kitañata , K. v11 , 5. kitabhikari, K. v. 13. *kiţi*, Dh. χ , 13. — J. χ , 21. kita (lis. kimti), Kh. XII, 31. kiti, G. xu 2. - J. xıy, 25; det.

11, 1. - Kh. v1, 20; X, 27 28; xII, 31, 33, 34; xIII, 13. К. vп, 16; х, 21; хи, 11. — R. 4. kina, D. vII-VIII, 17, 18. kimam, D. vi, 5 (RM kimmam A kiyam, D. 11, 11 (D² kâyâm). kiye, Dh. det. 11, 6. --- J. dét. 11, 7. kirti , K. x , 21. kilamte, Dh. dét. 1, 12. - J. dét. kilamathena, Dh. dét. 1, 11. -- J. dét. 1, 6. kiti , G. x , 1 , 2 . ku, Kh. xiii, 16. — K. iv, 9; IX, 20. -kukute , D. v, 9. kute, Dh. dét. 1, 16. — J. dét. 1, 8. kupa, K. 11, 5. -hubhā, Bar. 1, 2; 11, 3; 111, 3. -kumálánam, D. vII-vIII, 6. kumåle, Dh. dét. 1, 23; dét. 11, 1. - J. dét. 1, 11. kuvàpi, Kh. xm, 39. kūpā , G. 11 , 8 . kushamti , K. v, 11 kusati, K. v. 11. kemci , Bh. 2. kecá (lis. °ci), J. dét. 1, 4. kecha, Dh. dét. 1, 7. -- Kh. XII, ketalaputo , G. 11 , 2. keralaputra , K. 11 , 4. kelalaputo . Kh. 11, 4. kevatabhogasi , D. v. 14. koci, G. MI, 5. hodhe, D. 111, 20.

INDEX. 567

gamgapuputake, D. v. 5 (A°papa°).

kosambiya, Ed. K. 1. krasavabha (lis. prasavati), XI. 24. khamti, Kh. xiii, 14. -khamdháni, G. IV, 4. — Dh. IV, khadukena (lis. khuda), Dh. x, 16. khanapita, K. 11, 5. khanasi, Dh. dét. 1, 18; dét. 11, khane, J. dét. 11, 16. khanohhanasi, Dh. dét. 11, 10. -khakhase, Dh. dét. 1, 22. khapimgalasi , J. 1, 1. khamitave, G. xIII, 6. — Dh. dét. и, 5. — J. dét. и. 7. khamiti, Dh. det. n, 5. khamisati , J. dét. 11 , 6. khalatikapavatasi, Bar. 11, 3. khalasipavata , Bar. 111 , 4 . khâdiyati , D. v, 7. khânâpâpitâni, D. vii-viii, 3. khânàpitâ, G. 11, 8. khânûpitâni, Dh. 11, 8. - J. 11, q. — Kh. п, 6. khu, D. 11, 12. khudam, Dh. 1x, 7.— Kh. 1x, 24. khudaká, S. 4. — R. 3. khudakena, Dh. dét. 11, 5. - J. $x_1, 23.$ — Kh. $x_1, 28.$ — S. 3. -- R. 2. khepiñgalasi , Dh. 1, 1. kho, G. ix, 3, 7; x, 4. — Dh. 1x, 8. = J. 15, 15, 16, 18.- Kh. ix, 25; x, 28; xiii, 12. — K. 1x, 18; χ , 22; xm,

11. — D. 1, 5; m, 19; vn-

viir, 9. — Bh. 3.

-gamdharanam, K.y, 12. -gaindháránain, G. v. 5. -gamdhálánam, kh. 1, 15. -gañalhálesu, Dh. v, 23. jakoti (lis. ghatite), K. xiv, 13. gachema, Dh. det. 1, 4. - J. det. 1, 2. gacheyam, G. vi, 11. gananàyam, G. 111, 6. gadhá (lis. ladhe), Kh. XIII, 11. gananasi, Kh. 111, 8. ganiyati, Ed. R. 4. qabhaqarasi, K. VI, 14. gabhágáramhi, G. vi. 3. gabhagalasi, Dh. v1, 29. - J. v1, 2. — Kh. yr, 18. gabhini, D. v. 8 (D2 °na M qam"). garamatatara , K. XIII , 7. garahati, G. MI, 5. -garahà, G. xn, 3. garumata , K. x111 , 3. garumatañ, K. XIII, 6. galave, Bh. 2. galahati, Kh. xu, 33. galahá, Kh. x11, 31. galumatatālam, kh. xiii, 36. galumate, Kh. xiii, 36, 38. galususá (lis. "sususá", Kh. XIII, gahathani, Kh. XII, 31. -gâthà, Bh. 5. gámakapote , D. v, 6 (A ga^). -gàmini , D. 111 , 20 (D²M °mi° . gàhitha, Kh. xm, 37. qihithanum, D. vII-VIII, '1. . -guti, Kh. x11, 3 r. -guti , Kh. x11 , 3 . qurumatam, G. "III, ".

quensusumsà, G. XIII, 3. qurûnam, G. IX, 1. gulunam, Kh. IX, 25. gulumate, Kh. XIII, 39. qulusa, D. vii-viii, 8. $qul\acute{u}na\tilde{n}$, Dh. 1x, q. - J. 1x, $\tau 6$. qclate, D. v, 3. gevayâ, D. 1, 7. gonasá, D. v, 18 (R °nam̃° M °sa). gone, D. v, 16. goti(ti), D. I, 10 (A gancti R qet). -gosha, K. IV, 8. grahethi, K. XIII, 4. ghatitam, G. xiv, 2. qualite, Dh. xiv, 17. — J. xiv, 24. — Kh. xiv, 18. — Cf. gakoti. gharastáni, G. XII, 1. -qhosam, Dh. IV, 13. -qhose , Kh. IV, 9. - qhoso , G. 1v, 3. са, G. 1, 4; п, 5, 6, 7, 8; п, 2, 4, 6; IV, 1, 3, 4, 7, 8, 11; v, 2, 5, 7; vi, 4, 5, 10, 11, 12, 13; VII, 1, 2, 3; VIII, 1, 3, 4; 1x, 2, 3, 5, 6; x, 1; xi,4; xII, 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9; XIII, 2, 4, 6, 7, 8, 11, 12; xiv, 2, 3, 6. — Dh. π , 6, 7, 8; 111, 9, 11; 10, 12, 13, 16, 17, 18; V, 21, 23, 24, 25, 27; VI, 29, 30, 31, 32, 33; vii, 1, 2; viii, 3, 4, 5; ix, 7, 8, 9; x, 15; xɪv, 18; dét. 1, 3, 12, 14, 16, 17, 18, 21, 23, 24; dét. II, 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10. - J. 1, 2; 11, 7, 8,9; III, 10, 12, 13; IV, 18,

21; V, 23; VI, 2, 3, 1, 5, 6; vii, 8. 9; viii, 10, 11, 12; IX, 14, 15, 16, 18; X, 21; xiv, 25; dét. 1, 2, 5, 6, 7, 9, 10; dét. 11, 4, 6, 7, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16. — Кh. п, 4, 6; IV, 11, 12, 13; V, 14, 17; VI, 20, 21; VII, 21; VIII, 22, 23; IX, 25, 26; XI, 30; XII, $3_1, 3_2, 3_3, 3_4, 3_5; xm, 4,$ 36, 39; xiv, 19. - K. 1, 1,2; 11, 4, 5; 111, 7; 1V, 7, 8, 9, 10; V, 11, 12, 13; vi, 14, 15, 16; vii, 2; viii, 17; IX, 18, 20; \, 22; XI, 24; xIII, 2, 3, 5; 6, 7, 8, 0, 11, 12; XIV, 13. - D. 1,6, 7 (manque dans ARM); 11, 12, 13 (D² ce), 16; IV, 6, 9, $15 (D^2 va)$, 19; v, 7, 9; vi, 6; vii-viii, 15, 16, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.S. 1, 2, 4, 5, 6, 7. — R. 1,2, 3, 4. — B. 7. — Bh. 1, 2. cam, Kh. III. — S. 5. — Bh. 2. -camdam, J. dét. 1, 11. camdiye , D. 111 , 20. -cañdama (?), Bar. 111, 3. camdamasuliyike, D. VII-VIII, 10. cakaváke , D. v, 3 (A °kacháke). cakiye (?), S. 3. caghañti, Mirat, IV, 10 (D etc. laghamo); D. IV, 10 (D2 oti). caghati, D. IV, 11 (D2R °qham° M °tim). caghatha, Dh. dét. 1, 19; dét. 11, 11. — J. dét. II, 16. catam (??), K. xiii, 11. catáli, Kh. xm, 5.

catupade, D. v, 7 (A °ta°).

INDEX. 569

catura, K. xIII, 9. catpâro, G. xiii, 8. capalam, D. 1, 8. -caranam, G. 1v, 8, 9. -carane, G. 18, 7, 10. -carancua, G. 1v, 3. — K. 1v, 8. cala, K. xIII, 11. -calanam, Dh. 18, 17, 18. — Kh. IV, 11, 12. -calanaye , J. dét. 11 , 15 . -calanâye, Dh. dét. 11, 10. -calane, Dh. IV, 16, 17. — J. IV, 18, 20. — Kh. 1y, 12. — D. IV, 20. -calanena, Dh. 1v, 13. — J. 1v, -calancuã, Kh. iv, 9. calitaviye, Dh. dét. 11, 7. - J. dét. 11, 9. -caliya, Kh. XIII, 2. calcyû(ti), J. dét. 11, 7. calcvá, Dh. dét. 11, 5. cá, G. IV, 11; XII, 1. — Kh. 1, 2; п, 5, 6; ш, 8; іу, 9, 10, 11, 12; **v**, 13, 16; VI, 18, 19, 20; VII, 22; VIII, 23; 1X, 24, 25, 27; X, 27, 28; xi, 3o; xii, 33, 34; xiii, 4, 10, 13, 15, 36, 38, 39; xiv, 19. — D. 1, 6 (A ca), 7, 8 (ARM ca); iv, 6 (R ca); v, 8 (M ca), 12 (D2 ca). — S. 4, 5. — B. 6. — Bh. 1, 5, 7, 8. cátummásam, Dh. dét. 11, 10. — J. dét. 11, 15. câtummâsipahhâye, D. v. 18. câtummâsiye, D. v, 18. cátummásisu, D. v. 11, 16 (M

°sa).

câla(?), Kh. XIII, 14. cávndasam, D. v. 12. câvudasâye, D. v. 15. cikichà, G. 11, 4. cihisakichà, Kh. II, 5. -cikisa, Dh. 11, 6. - J. 11, 7, 8. — Кв. и, 5. -cikichà, G. 11, 5. cithitu, Dh. 1v, 17. citi (lis. dhiti), J. dét. 11, 11. cirum, G. v1, 13. cirathitika, K. v, 13; vi, 16. civathitike, R. 4. cilamthitiká, D. 11, 15 (D³ °lá° A cilațhitimka R° thiti° M °ti°). cilathitika, Kh. v1, 20. cilathitikā, Dh. v, 27; v1, 33. — J. vi. 6. cilațhitike, S. 5. — Bh. 4. cilathitike , D. vII-vIII , 11. cilathitiķā, Kh. v, 17. cu, Dh. IV, 17; VI, 31; IX, 8; xiv, 19; dét. 1, 10. - J. 1, 2, 4; IV, 20; VI, 7; IX, 18; X, 23; xiv, 25. — Kh. v, 14, 16; VII, 21; IX, 24, 25; X, 28; XII, 32. — K. IV, 10; V, 13; VII, 3, 4; IX, 18; X, 21; XIII, 8; xiv, 13. - 0.1, 5; 11, 11(D2 RM ca); III, 19; vt, 8; $v_{\text{II-}}v_{\text{III}}$, 13, 3, 8, 9. — R. 1. — Bh. 3. сс, К. п. 5. -cerám, G. XIII, 7. codapañda, K. XIII., 9. cadapañdiyà, Kh. XIII, 6. codá, G. 11, 2. — J. 11, 6. — Kh. 11, 4. chamdam, Dh. dét. 11, 6, 8. — J. dét. 11, 8, 11.

-chañdà, Dh. vii, 2. — J. vii, 8. | jani, K. ix, 18. -chañde , Dh. det. 11 , 4 . — J. dét. п, 5. — Кh. vн, 21. -chamdo, G. vII, 2. — K. VII, 3. chanati, G. xII, 5. chadamnáni, D. IV, 9 (D2RM cham°). chanati, Kh. XII, 32. chamanaya, K. XIII, 7. chamitaviyamate (?), K. XIII, 7. chumitave, G. XIII, 6. chavachare (lis. samva°), R. 1. châtiñ, G. xIII, 7, 10. cháyopagáni, D. VII-VIII, 2. chudam, G. 1x, 3. chudakena, G. x. 4. ja, K. v, 11. jambadipasi , R. 2. — B. 4. jambudipasi, S. 2. jacavathiya (lis. °dhi°), K. 1x, 19. jatà, Dh. dét. 1, 12. jutůká, D. v, 4 (A jitůke RM "ka).jatchi, Dh. dét. 1, 10. jana, G. xm, 5. janam, G. iv, 4. - D. iv, 7; vii-VIII, 2. janapadasi, Kh. XIII, 39. janapade, Kh. xiii, 38. janasa, G. vi, 4, 5; viii, 4; XIII, 2. — Dh. VI, 29; VIII, 5; dét. 1, 20. — J. VI, 2. – Kh. IV, 10. — K. IV, 8; VI, 14, 15; vm, 17; xm, 3. — D. IV, 5, 19. — Cf. ñanasa. janasā, Kh. vi, 18; viii, 23; хш, 36. janasi, D. 1v, 3; v11-v111, 1. -jando . Kh. 1x. 24.

jane, Dh. 1x, 6, 7; x, 13, x1v, 19; dét. 1, 9. - J. 1x, 15; x,21; VIV, 25. — Kh. VII, 21; 1x, 24; x, 27; xiii, 30; xiv, 20. — K. x, 21. — D. vii-VIII, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 21. janena , G. x , 4 . jano, G. vII, 2; IX, 1, 2; X, 1; хи, 4. — К. уп, 3. — Cf. jani. javarajaya (lis. devanampriya), K. viii, 17. jatani, J. det. 1, 6. - D. v, 2; vii-viii, 9. jätehi, J. dét. 1, 5. jánamta (lis. °tu), Bb. 8. jànamtu , S. 5. — R. 3. — B. 7. jánapadam, D. IV, 7. jānapadasa, G. viii, 4. — Dh. $vm_1, 5. = D. v_1, v_2(D^2 ja^\circ).$ jánapadasá, Kh. vIII, 23. — D. ıv, 5 (RM °sa). jànitu, Dh. dét. 1, 22. jánisamti, Dh. det. 1, 25. — D. 17, 6. jive, Kh. 1, 1. -- K. 1, 1 jwam, G. 1, 3. — J. 1, 1. jivanikáyáni , D. v. 14. jivitáye, D. IV, 17 (A jaº M jiº R°ta°). jive, D. v, 9, 11. jivena , D. v. 11. jivesu, Dh. 111, 11. — J. 111, jhapetaviye, D. v, 10 (RM °payi°). ñatika , K. v, 13; xm , 5. ñatikena, G. IX, 8. ñatinu , K. IV. 7.

INDEX. 571

ñatikeshu, K. xIII, 5. ñatukana, K. XI, 23. ñanasa (lis. janasa), K. vi, 14. ñayâsn, G. VIII, 1. -ñâtiká , G. xiii , 4. -ñàtikânam . G. x1. 4. -ňátikena , G. x1 , 3. -ñátikesu , G. xm , 3. nátiká, G. v. 8. ñâtinam, G. 11, 6. ñâtisu , G. 1v. 1. -thambhasi , R. 5. -thabe , R. 5. ta, G. IV, 2, 10; V, 2, 4; VI, 2, 12;1X,3,5,7;X,3;XH,6.— Dh. 1, 9. — Kh. x, 28.— K. x, 22; xIII, 2.6, 7, 12.— D. vii-viii, ¼ (lis. tc). — R. 5 (lis. ti). tam, Dh. v, 20; det. 1, 2, 26; dét. 11, 1. — J. dét. 1, 1, 8; det. 11, 1. - Kh. v, 15; 1v, 25, 26. - K. IX, 20; XIII,3, 6, 11. - D. vi, 3; viiин, 7. tambapanni, G. 11, 2. tañibapañini, Kh. 11, 4. tambapamniya, K. xiii. q. tambapamniya , Kh. xm , 6. tambapani, K. 11, 4. tamtra (lis. tatra), K. XIII, 1. tata (lis. tatha), K. vi, 16. tala, G. 1x, 4; x1, 2; x11, 8. -D. 1x, 8; dét. 1, 8, 9. - 1. dét. 1, 4, 5. — Kh. 1x, 29; хи, 35. — К. хи, 3. — D. vII-VIII, 3, 9, 11. - 8.8. tatá, G. xII, 8; xIII, 1, 4. -- Kh. 1x, 26; xH, 34; xH, 35, 36, 38, 3g. — Cf. tuphá.

tatam (lis. tatra:, k. xiii, 5, 6. tati (lis. tatra), K. XIII, 7. tato, K. 18, 20; XIII, 6. tatopayam, K. viii, 17. tatopayá, kh. vIII, 23. tatra, G. xiv, 5. — Cf. tatam, tatrà, G. xIII, 1. tatha, G. MI, 6, - K. V, 11; MI, 24. - D. v1, 6 (RM °thá). tathà, G. v, 2; vi, 13; xii, 2, 8; xiv, 1. — Dh. v, 21; vi, 33; XIV, 19; dét. 1. 22, 26; dét. 11, 7. — J. XIV, 25. — Kh. v, 14, 17; vi, vi, 30; XII, 20; 31, 33, 34; XIV, 20. — D. vii-viii , то. — СГ. tátad, G. XII, 5. tada, G. xiii, 5. — J. dét. 1, 12. — К. 1, 3; хш, 6. tadatváye, Dh. x, 13. — J. x, 21. — Kli. x , 27. – Cf. tenatrasa. tadá, Dh. dét. 1, 25. — Kh. 1, 3; мі, 32; хін, 39. tadàtpano (fis. one), G. x, 1. tadice, K. IV, 8. tadopayá, G. viii, 5. — Dh. viii, 5. tana (lis. te°), K. v, 11. tam, Kh. XIII, 15. tamhi, G. 1x, 8; MI, 4. taya, K. vi, 14, 15. tavitave (?), Bh. 4. tasa , G. 11, 3; x1, 40; 1x, 6; $x_{11}, 3; x_{13}, 4 = Dh. \pi, 6; x_{13}$ 32:15, 10. J. H. 7; M. 5. — Kluvi, ig; xii, $31^{+6}sa$); $x_{1}v_{1}, z_{0}, \cdots = k_{n} u_{1}, \ i_{1}, \ v_{1}, \ i_{2};$ xiv. 13.

tasañ (lis. teº), J. det. 11, 12. taså , Kh. 11 , 5 ; 1x , 26. tasi, Dh. v1, 30; 1x, 11. — J. v1, 3. — Kh. XII, 32 (°si). tase (lis. tesam), Dh. dét. 11, 8. tá, Dh. vm, 4. — Kh. v, 13; viii, 23. — D. vii-viii, 3. tákhasiláte, Dh. dét. 1, 24. tàthà (lis. tathà), G. x1, 4. tadise, Dh. IV, 14. - Kh. IV, 10. tânam, Dh. IV, 17. — Cf. tinam. tánam, Kh. xiii, 38. tâni, Dh. dét, 11, 7. — D. vii-vii, táya, G. VI, 7. taye, Kh. vi, 19. — Ed. R. 4. tárise, G. IV, 5. tâvatakañ , G. x111 , 1. távatake, Kh. Mn, 35. tásu (lis. tí3), D. v, 16 (D2RM tio), ti, G. v. 8; xm, 11. — Dh. v, 25, 26; vi, 29, 31, 32, 33; vII, 1; IX, 10, 11; X.15; xiv, 19; dét. 1, 6, 10, 12, 20, 21, 23, 26; dét. 11, 3, 5. — J. v1, 2, 1, 6; x, 22; x1v, 25; dét. 1, 3, 6; dét. 11, 4, 7, 10. - Kh. v, 16; x, 27, 28; xii, $3_1, 3_3, 3_4; x_{111}, 1, 14. - K.$ v, 13; x, 21, 22; xiii, 10, 11; хи, 4. — D. 1, 10 (A ci); и, 11, 12 (RM), 16; III, 18, 19, 22 (RM); IV, 5 (RM), 8, 13, 19; 20; VI, 4, 6; VII-VIII, 1, 5, 6, 7, 10. - S. 7. - R.3, 5. — B. 6, 7. — Bh. 2, 4, 8. — Ed. R. 5. — Cf. yi. timui, Dh. 1, 4. - J. 1, 4. -D. 1v, 16 (\ tini); v, 12.

tithamte, Kh. IV, 12. tinam (?) (lis. tánam), D. vm , 3. — J. VIII, 10. tini , Dh. dét. 1 , 24. — Kh. 1 , 3 , tive, Kh. xm, 35. tivena , Kh. xIII , 10. -tisañ, J. dét. 1, 9. tisum (ou tamsha=teshām) , K. XIII, tisanakhatena , Dh. dét. 1, 17. tisayam, D. v, 11 (R tisya M tisiyam). tisave, D. v, 15, 18. tisena, Dh. dét. 1, 18; dét. 11, 10. — J. dét. п, 15. tistamto , G. IV. 9. tisteya, G. vi, 13. ti, G. I, 10, 12. tilitadamdânam, D. IV, 16 ona). tivadhamáye (?), Ed. R. 5. tivo, G. xiii, 1. tisu , D. v. 11. — Cf. tásu. tu, G. 1, 6; v1, v, 3, 14; v11, 2, 3; 1x, 3, 7; x, 3, 4; xH, 2, 3,1. — Dh. 1x, 7; dét. 1, 13. — J. dét. 1, 7. — K. 1v, 7; 1x. 18; x, 22. tuurusuerusha, K. IV, 9. tuthayatanani, D. vii-viii, 6. tnnavidhiyati (lis. anuvi°), K. XIII, 10. tupaka (lis. °pha°), R. 5. tuphá (lis. tatá?), K. xm, 35. tupháka, Dh. dét. 1, 13. tuphe, Dh. det. 1, 1, 7, 18; det. п, 6, 8, 9, 11. — J. dét. 1, 2, 4; dét. II, 12. tupheni, J. dét. 11, 8, 11.

INDEX.

tuphesu, Dh. dét. 1, 3; dét. 11, 2. J. dét. 1, 2; dét. 11, 2. tupkehi, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5. turamaye, K. xiii, 9. turamáyo , G. xIII , 8. tulanaye , Kh. xiii , 5. tuláye, J. dét. 1, 6. tuse, D. v. 9 (D2AM tase). -tûlanâ, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 6. tûlanaya, Dh. dét. 1, 11. te, G. v, 4, 6, 7, 8; vII, 1, 2. — Dh. v, 22; vII, 1, 2; dét. 1, 25; dét. 11, 4, 5. — J. VII, 8; dét. 11, 6, 9. - Kh. v, 14, 15, 16; VII, 21; XIII, 9. — K. v, 11, 12; vII, 2, 3. — D. iv, 9; viii-viii, 1, 5, 6. — R. tedasavasâbhisitena, Dh. v, 22. tedasavasábhisitená , Kh. v, 14. tena, G. v, 2; VIII, 3; XI, 4; x_{11} , 4; x_{111} , 8. — Dh. v, 21; viir, 4; dét. 1, 9, 13. — J. dét. 1, 5. — Kh. VIII, 23; XII, 32. — K. VIII, 17; XI, 25. — D. vII-vIII, 7. — Cf. tana. tenam, K. xiii, 9. tenatrasa (lis. tadatvaya), K. x, 21. tená, Kh. xi, 30; xiii, 4. tesha, K. xiii. 6. tesa (lis. tasa), Dh. vIII, 4. - J. VIII. 11. tesam, G. XIII, 4. - Kh. XIII, 37. — D. IV, 3 (RM °sâm̃). — Cf. tasam et tase. tesu, Dh. dét. 11, 10. - D. VIIviii, 5.

tehi, G. XII, 8. — Kh. v, 14; хи, 34. tosaliyam, Dh. dét. 1, 1; dét. 11, toså , G. vi , 8. tose, Dh. vi, 31. - J. vi, 4. traidasavāsābhisitena, G. v. 4. trayo , k. 1, 3. -thambha, S. 8. thambhani, D. vu-viii, 2, 11. thairasusrusà, G. IV, 7. thairánam, G. VIII, 3. thairesu , G. v. 7. thriyaka, K. 1x, 18. damkara (lis. daka°), K. x., 22. dañdatà , Kh. xm , +5. dañidasumatà , D. IV, 15 (D² °ta). -damdânam, D. IV, 16. damde, D. IV, 4, 14 (D2 dada A dadda). dainçana , K. viii , 17. damçayita, K. IV, 8. dakara (lis. du°), K. v, 11. dakhati, J. 1, 2. - kh. 1, 2. -К. г, т. dakhatka , J. dét. 1, 4. dakhāmi, Dh. dét. 1, 2; dét. 11, 1. - J. dét. 1, 1; dét. 11, 1. dakhiye , Dh. dét. 1, 13. dadata, K. XIII, 11. dadi, D. v, 4 (A dubhi RM°di). dadhabhatità, G. vii, 3. datañbhatakanañ (lis. dasaº), K. XI, 23. dana, G. 1x, 7. — K. vitt, 17; ix, 18, 19; M, 23, 24. danam, K. XI, 23. danasayuta, K. v, 13. dane, K. vii. 4. -danena, K. x1, 24.

dapaka, K. VI, 15. dayà, D. 11, 12 (M °ya); vii-VIII, 7. darcane, K. IV, 8; VIII, 17. darsanam, G. viii, 4. daviye, Dh. det. 1, 9. daçamnena (lis. doçanani) K. IV, 8. dacara (lis. dukara), K. V, 11. daçavashabhisito, K. VIII, 17. dasa-, J. VIII, 11. -dasana, G. 1v, 3. dusane, G. viii, 3. dasanam, Dh. 1v, 13. -dasanà , Kh. IV, 9. dasane, Dh. vIII, 4, 5. — J. vui, 11. — Kh. viii, 23. dasa[bha]takanam, K. XIII, 5. -Cf. datambhatakanam. dasabhatakasa, K. 1x, 19. dasayitu, Dh. IV, 14. — J. IV, 16. - kh. iv, 10. dasayitpà, G. IV, 4. dasavasâbhisite, Dh. VIII, 4.— Kh. VIII, 22. dasavasábhisito , G. VIII , 2. -dakhinaye, D. 11, 13 (ARM da). dâna, G. 1x, 7. dânam, G. 111, 5; 1x, 5, 7; x1, 1, 2; XII, 2, 8. — Kh. III, 8; XII, 34. — D. IV, 18. dânavisagasi , D. v11-v111 , 6. dânavisagesu , D. VII VIII , 6. dánasañeyute, Kh. v. 16. dûnasayute , Dh. v, 26. dânasavibhâge , D. 1v, 20 (A °ne° bhi° D² °sava°). dani, R. 2. dáne, G. vii, 3; viii, 3. — Dh. III. 11; VII. 2; VIII. 4; IX. 9, | divani, K. IV. 8.

10, 11. — J. III, (2; VIII, 11; IX, 18. - Kh. VII, 21; VIII, 23; IV, 25; XI, 29; XII, 31. — D. н, 12 (A da°); vнviii, 7. -- Ed. R. 2, 3. dånena, G, x1, 4; x11, 1. - Kh. хи, 31. dápakam, G. vi, 6. — Dh. vi, 3o. — J. vi, 3. — Kh. vi, dâlakânam, D. vii-viii, 6. -dale, Kh. VI, 20. dâve, D. v. 10. dása, G. xIII, 3. dåsabhatakasi, Dh. 1x, 8. — Kh. 1x, 25; x1, 29; x111, 37 (dâșa). dåsabhatakesa, D. vII-vIII, 8. dåsabhatakamki, G. IX, 4; XI. dâhamti, D. IV, 18 (D² daº). [di]adhamatra, K. XIII, 1. dimne, D. 11, 12 (RM dine); 1v, 17. didhabhatita, K. VII, 5. didhabhatità, Kh. VII, 22; XIII. 37.dina, Bar. 1, 2; 11, 4; 111, 4. dipanâ, Kh. xu, 35. dipayema , Kh. x11 , 33. -dipi, K. v, 13; xIII, 11; xIV, 13. dipikarasa , K. xıv, 14. dipi?tam, K. IV, 10. dipito, K. XIII, 11. dipi?tha (?), K. v, 13. dipitham , K. v. 10. diyadhiyam, S. 6. — R. 4. — B. diyâdhumâte, Kh. XIII, 35 diyâdhiyam, S. 6.

INDEX. 575

-divasam, G. 1, 7, 8. — J. 1, 3. — Kh. т, 3. — К. г, 2. divasani, D. IV, 16 (A°si°); V, 12, ı3. -divasáye, D. v, 16. diviyani, Dh. IV, 13. -- J. IV, 16. divyâni, G. 1v, 4. — Kh. 1v, 10. disá , Kh. xiv, 21. disásu, D. vII-VIII, 6. diseyáñ, Bh. 3. dìghàya, G. x, 1. dipanà, G. XII, 9. dipayema, G. XII, 6. — D. dét. 1, 16. duàhale, D. dét. 1, 16. — J. dét. dukaṭañ , Dh. v, 31. — K. v, 14. dukatañ , G. v. 3. dukaram, G. v, 1; v1, 14; x, 4. Cf. damkara, dakara, daçara. dukalam, Dh. v. 20. — Kh. v. ı3. d**u**kalatale , J. x , **2**3. dukale, Dh. v. 20; v1, 34. — J. v1, 7. — Kh. v, 13; v1, 21; x, 28, 29. dukha, Dh. dét. 11, 5. - J. dét. п, 6, dukkiyati, Dh. dét. 1, 9. -dukhiyanam , D. 1v, 6 duta. — Cf. deta. duta, Kh. xiii, 8. dutiyâye , Ed. R. 5. dutiyâye, Ed. R. 2. dupativekhe , D. 111 , 19. dupadacatupadesu , D. 11 , 12 (D² dupâ° A°damca°). duvâdasavasaabhisitena , D. y1, 1 (DM °vasábhí°).

duradasavasábhisitena, Kh. III, 7; IV, 13 "vasát). duvádasa, Dh. 1v, 19. duvádasavasábhisitena , Dh. 111, 9. — Ј. ш., то. duválam, J. det. 1, 2. durălate , Dh. dét. 1, 3; d**ét. 11, 2.** — J. dit. 1, 2 ; dit. 11 , 2. duválá, Dh. dét. 11, 2. duvâle, Dh. dét. 1, 3. - J. dét. H, 2. duvi, K. 1, 3. duve, J. 1, 4. — Kh. 1, 4; 11, 5. — S. 6. duveki, D. vii-viii. 8. dusampatipâdaye , D. 1, 3 (A daº daye). dútà, G. xIII, 9. dekhata , Dh. dét. 1 , 14. dekhati, D. 111, 17 (A "khavi RM°khamti), 18(RM°khamti). dekhate , Dh, dét. 1, 7. dekhiye, D. III, 19, 21. — Cf. le suivant. dekheyi (lis. *khiye), J. det. 1, 7. deta His. duta), K. XIII, 10. deya (lis. maya), K. v, v1. deva , B. 4. -deva. S. 3. devanampiyasa, K. 1, 2. devanampriya , K. 1v, 7; v, 1+; x, 4. — Cf. javarajaya. devanampriyasa, K. 1, 1, 2; 11, 3, 4; iv, 8, 9, 10; viii, 17; XIII, 2, 3, 7, 10. — Cf. devanampriyosa , devanamprisa. devanampriyo, k. 1, 1; 111, 5; vi, 14; vii, 1; viii, 17; IV.

18; x, 21, 22; M, 23; MH,

8, 11

devanampriyosa (lis. 'ya'), K. IV, devanamprisa (lis. °priyasa), K. XIII . 1. devá, S. 2. -devâ , R. 2. devánampiniya, Kh. XIII, q. devânampiyasa, G. VIII, 5; XII, 7; xiii, 6, 9. — Dh. 1, 2; ii, 5; IV, 13, 14, 16, 19; VIII, 5; dét. 1, 1, 14; dét. 11, 1, 8. - J. 1, 2, 3; 11, 6; 17, 15; vиг, 12; dét. г. 7. — Кh. г. 3; хиг, 35. — Ed. R. 1. devânampiyasâ, Kh. 1, 2; II, 4, 5; IV, 9, 10, 11; VIII, 23; XII, 33; XIII, 36, 38, 39, 8. — Cf. devânampiyesâ. devânampiyasi, Kh. XIII, 9. devânampiyâ , Kh. VIII, 22. devânampiye, G. xII, 1. — Dh. III, 9; IV, 16; V, 20; VI, 28; VII, 1; VIII, 3; IX, 6; X, 13, 14; dét. II, 5, 7. — J. I, 2; III, 10; **v**, 22; **v**I, 1; **v**II, 8, VIII, 10; IX, 14; dét. 1, 1; dét. II. 1. - Kh. I. 2; III. 6; IV.11; V, 13; VI, 17; VII, 21; VIII, 22; IX, 21; X, 27, 28; XI, 29; XII, 31, 34; XIII, 12. — D. 1, 1; II, 10; III, 17; IV, 1; V, 1; VI, 1 (M°napi°); VII-VIII, 11, 14, 19, 2, 1, 5, 7, 8, 10. — S. 1. — R. 1. — B. 1. — Ed. R. 1. devánampiyena , Dh. 1 . 1 (°ye[na]); Π , 6; xiv, 17. — J. 1, 1; Π , 7. — Kh. 1, 1; 1v, 13; viv, 17. 1

devanampriyona (lis. ve), K. xiv, devânampiyesâ, Kh. xIII, 39. devânampiyo , G. vII , 1; x , 1 , 2 ; XI, 1; XII, 2, 8. devânampriyadasi, G. x., 3. devânampriyasa, G. 1, 6, 8; 11, 1, 4; IV, 2, 5, 8. devânampriyena, G. 1, 5; IV, 12; V, 1; VIII, 2; IX, 1; XI, 1; XIV, devânampriyo, G. III, 1; IV, 7; V, 1; VIII, 2; IX, 1. devânapiyasâ, Kh. IV, 9. devânapiye, Dh. x, 13, - J. x, 22. devânâpiye, Kh. XII, 30, 34. devikumálánam, D. vII-vIII, 6. devinam, D. VII-VIII, 6. deviye, Ed. R. 2, 4, 5. deçam, K. v, 11; vIII, 3; xIV, 14. desam, G. v, 3; vII, 2; XIV, 5. — Dh. v, 21; dét. 1, 7. — J. VII, 9; dét. 1, 4. - Kh. v, 14; VII, 21. desáyutike, J. dét. 11, 12. desavutike, Dh. dét. 11, 8. dosha, K. 1, 1. dosam, G. 1, 4. — J. 1, 2. dosá, Kh. 1, 2. dose, Kh. vi, 19. dri[dhabha]tita, K. XIII, 5. dvâdasavâbsáhisitena, G. III, 1; IV, 12. dve, G. 1, 11; 11, 4. dha (lis. sa), K. vIII, 17. dhamma, J. dét. 11, 7. dhammam, G. IV, 9; XII, 7. -Dh. dét. 11, 5. — Kh. 17, 12; хи, 33; хиг, то.

dhammakamata, Kh. xiii, 36. —

D. τ , $6 + \Lambda^{\circ} ta$).

dhanmakâmatâya, D. 1, 3 (ARM °tûya). dhammaghosam, Dh. 1v, 13. dhammaghose, Kh. IV, 9. dhammaghoso, G. iv, 3. dhammacaranam , G. 1v, 8 , 9. dhammacarane, G. IV, 7, 10. dhammacaranena , G. 1v, 3. dhammacalanam, Dh. 1v, 16, 17. - kh. IV, 11, 12. dhanmacalanaye, J. dét. 11, 15. dhammacalanâye, Dh. dét. 11, 10. dhammacalane, Dh. 1v, 16, 17. - J. IV, 18, 20. - Kh. IV, 11, 12. - D. IV, 20. dhammacalanena, Dh. 1v, 13. --J. IV, 15. dhammacalanena, Kh. IV, 9. dhammate, Dh. dét. 1, 21. dhammathambhani, D. v11-v111, dhammadanam, G. 1x, 7; x1, 1. dhammadanc, Dh. IX, 11. — J. ıx, 18. — Kh. xı, 29. dhammadanena, G. XI, 4. dhammadánená, Kh. x1, 30. dhammaniyamani, D. v11-v111, 9. dhammaniyame , D. vII-VIII , 9. dhammaniyamena, D. vII-vIII, 8. dhammanisite, D. v, 26. - Kh. v, ı 6. dhammanisrito, G. v, 8. dhammanusathi, Kb. viii, 23. dhammanusathiyâ, Kh. 111, 7. dhammanusathiye, Kh. IV, 10. dhammapatipati, D. vu-viii, 7. dhammapalipuchà, Kh. vIII, 23.

dhammapaliyâyâni, Bh. 4, 6.

dhammamamgalam, G. ix, 5.

dhañmamañgale, G. 1x, 4.

Dh. 15, 8, 9. — Kh. 15, 25. dhammamaqale, Kh. 1x, 25. dhammamagalenâ, Kh. IX, 27. dhammamahamata, G. v, 4, 9; ми, 9. — Dh. v, 22, 26. -Kh. v, 14, 16; xii, 34. — D. vii-viii, 2, 4, 5. dhammamhi, G. IV, 9. dhammayátá, G. viii, 3. — Dh. vm, 4. — Kh. vm, 23. dhammayutam, D. vii-viii, 2. dhammayutasa, G. v. 5. - Dh. v, 23. dhanmayutasâ, Kh. v, 15. dhammayutasi, Dh. v, 26. — Kh. v, 16. dhammayutànam , G. v, 6. dhammayutûye , Dh. v, 24. — K. v. 15. dhammayutena, Dh. v, 24. — K.v, 15. — D. IV, 16 (M °ya°). dhummalipi, Dh. 1, 1. - J. 1, 1. — Kh. 1, 1, 3; v, 17; vi, 20; XIII, 13; XIV, 17. — D. 1, 2; п, 15; гу, 2; уг, 2, 10 (Λ dhama $^{\circ}$). dhammalipi, G. 1, 1, 10; v, 9; vi, 13; xiv, 1. — Dh. 1, 4; v, 27; vi, 33; xiv, 17. — J. I, 4; v1, 6. dhammalibi, D. vII-vIII, 10, 11. dhammavadhi, D. vi, 3; vii-viii, 8, 9. dhañmavadhiyà , D. v11-v111 , +3 , 16, 17, 18, 19, 1. dhammavadhiye , Dh**. v,** 23. dhammavatam, Dh. x, 14. — Kh. N, 27. dhañmaradhiyà , Kh. v, 15. dhaiimaváye, Kh. MII, 35.

dhammavá[yo], G. XIII, 1. dhammavijaya, K. XIII, 12. dhammavijayamsi, Kh. xII, 11. dhammavijayasi, Kb. x111, 11. dhammavijaye, Kh. XIII, 3, 15. dhammavijayamhi, G. XIII, 10. dhammavutam, G. x, 2. - Kh. XIII, q. dhammasa, G. XII, 9. - Kh. xII. 35. dhammasambamdhe, Kh. XI, 29. dhammasambadho, G. XI, 1. dhammasamvibhage, Kh. XI, 29. dhammasamvibhago, G. XI, 1. dhammasamstavo, G. XI, 1. dhammasavanani, D. VII-VIII, 20, dhammasi, Dh. IV, 17. - Kh. IV, 12. — Bb. 2. dhammasusa (lis. "sususa), Kh. x, dhammasususam, Dh. x, 14. dhammasustsam, J. x, 21. dhanmasusruså, G. x, 2. dhammadhithanaye, Kh. v, 15. — Dh. v. 23. dhammadhithane, Dh. v, 26. dhammanagahe, Dh. 1x, 11. - J. ix, 18. dhammanapatipatiye, D. VII-VIII, dhammanupatipati, D. vII-vIII, 3. dhammánusathi , Dh. vIII , 5. — Kh. xm, 36, 8, 10. dhammânusathini , D. vII-vIII , 20 , dhammanusathiya, Dh. 1v, 14. -J. IV, 17. dhammanusathiye, Dh. III, 10.

dhammannsastim, G. XIII. 9.

dhammanusastiya, G. 111, 3. dhammânusasti, G. vIII, 4. dhammanusasanam, G. IV, 10. — Kh. IV. 12. dhammanusasana, Dh. IV, 17. dhammapadanathaye, D. VII-VIII, dhammapadane, D. vii-viii, 7. dhammapehha, D. 1, 6 (RM°kha). dhamme, D. 11, 11 (A oma). -Bh. 3. dhañmena , D. 1, 9, 10. dhama, K. IV, 10. dhamanugaho, G. IX, 7. dhamanuçathi, K. XIII, 10. dhamaparipuchà, G. vIII, 4. dhamalipi, Kh. xiv, 17. dharma, K. XIII, 10. dharmaghosha, K. IV, 8. dhurmacaranam, K. IV, 9. dharmacaranenu, K. IV, 8. dharmadana, K. xi, 23. dharmadanena , K. x1 , 24. dharmadipi, K. v, 13; xm, 11; xiv. 13. dharmadhithane, K. v. 13. dharmadhithayo, K. v. 12. dharmanaçathi (Iis. °nu°), K. xIII, dharmanithici (?), K. v, 13. dharmanuçathaya , K. iv, 8. dharmanuçathi, K. VIII, 17. dharmanuçathiye, K. 111, 6. dharmapariprutha (lis. °prucha). К. уш, 17. dharmamahamatra , K. v, 11, 12 , 13. dharmayatasa (lis. °yu°), K. v, 12. dharmayatasi (lis. "yu"), K. v, 13.

dharmayatra, K. VIII. 17.

dharmayutasa, K. v, 12. dharmarati. Cf. namaratu. dharmalipi , K. 1, 1, 3. dharmavadhiya , K. v, 12. dharmavatam, K. x, 21. dharmavijayo, K. XIII, 8. dharmavutam, K. XIII, 10. dharmaçila, K. IV, Q. dharmasamthavo, K. IV, 9; XI, 23. dharmasambamdhi, K. x1, 23. dharmasamçusha (lis. °su°), K.x., 21. -dhâti , D. 1V, 11. dhâtiye, D. IV, 10. dhâmadhistânâya, G. v. 4. dhiti, Dh. dét. 11, 6. — J. dét. 11, 9. — Cf. citi. dhuvam, J. 1, 4. dhuvâye, D. v, 12. dhuve, Kh. 1, 4. dhuvo, G. I, 12. dhruva, K. 1, 3. na, G. 1, 4, 12; 11, 6; 1V, 5, 10; v, 4; vi, 2, 8, 10; vii, 3; ix, 7; X, 1; Xt, 1; XII, 2; XIII, 5. — Dh. 11, 7; v1, 31, 32; v11, 2; IX, 10; X, 13; dét. 1, 13, 15. — J. 11, 8; VI, 4, 5; XIV, 24. — Kh. п, 5, 6; v, 16; VI, 10, 20; VII, 21; XI, 29; x_{111} , 38, 39. — K. 1, 3, 5; IV, 8, 10; V, 11; VI, 14; VIII, 4; IX, 20; X, 21; XI, 23; хи, 6. — D. v, 7. — S. 1. $na\tilde{m}$ (?), Dh. vIII, 3. namdanaladha (lis. odao), K. xiii,

namtaro , K. vi , 16. namdimukhe , D. v, 3 (A °di°). nakhatona, Dh. dét. 1, 17; dét. п, то. nagareshu, K. v. 13. nagalaka , J. dét. 1, 10. nagalajanasa, Dh. dét. 1, 20. nagalaviyohâlaka, Dh. dét. 1, 1 — J. dét. 1, 1. nagalaviyohâlahâ , Dh. dét. 1, 20. nagalesu, Dh. v, 25. — Kh. v, nataro, K. 1v, 9; v, 11. natâle , Kh. Iv, 11; y, 13. nati-, Dh. 19, 16. -nabhatina, K. xiii, 6, q. nama, K. v, 11; x111, 6, 9. namarata (lis. dharmarati), K. XIII, 12. name, K. vIII, 17. — D. III, 22. navam, Kh. xiii, 14. navameamti (?), K. xIII, 10. nå, G. 1, 2; xiv, 2. — Dh. I, 4. — Kb. iv, 10; xii, 31. nâgavanasi , D. v., 14. nâti, Dh. v, 21. — J. v, 23. nâtikânam , Kh. 111, 8. nâtikâvakâni , D. 1v, 17 (A°vañ°). nátika, Kh. v, 16. -nâtikesu, Kh. xiii, 37. nátinam, Dh. v, 26 (?). — Kh. IV, 9, 10. nâtisu, Dh. 111, 11; 18, 12, 15. — J. пг, т2; ву, т7. — В. vi, 5. -náthesu, Dh. v. 24 nánápásamdesu, D. vn-vut, 5. năni (lis. hâni), G. VI, 12. Ed. R. 4. nábhakanábhapamtisu, kh. xm. -nàbhapamtisu , Kh. ми, 7.

nâma, G. v, 4; 1x, 5; x111, 5; éр. — Dh. н, 5; v, 22; vш, 3; IX, 9. — J. II, 6. — Kh. 11, 5; v, 14; vIII, 12; IX, 25; хи, 39, 4, 5, 6. — D. ін, 20 (RM °mâ[ti]), vh-vhi, 3. nâmâ(ti), D. 111, 19. násañtañ, D. IV, 18. ni (lis. no), K. 1x, 20. niķam (nityam?), Kh. xiv, 19. nikati, Kh. vi, 19. - Ci. nijati. nikati , G. vi , 7. nihamanam, K. x111, 5. nikami , K. vm , 17. nikâyâ, G. xii, q. — Kh. xiii, 38. -nikâyâni , D. v, 14. nikûye, Kh. xII, 34. -nikâyesu , D. v1 , 7. nikhamañta , Kh. 111, 7. nikhamata, Kh, 111, 6. nikhamâvû , Dh . 111 , 10. — J. 111 , nikhami, Dh. vIII, 4. nikhamithá, Kh. vIII, 22. nikhamisham, K. vm, 17. nikhamisamti, Dh. dét. 1, 24. -J. dét. 1, 12. [u]ikhamisu, Dh. viii, 3. — Kh. VIII, 22. nikhâmayisati, Dh. dét. 1, 23. nikhâmayisâmi, Dh. dét. 1, 22.-J. dét. 1, 11. nigamthesu, D. vII-vIII, 5. nigohakubhá , Bar. 1, 2. nigoháni , D. vII-vIII , 2. nicam, Kh. xIII, 6. nicà, G. vii, 3.

nici, K. xm, 9.

vn, 5. nijati (lis. nikati), K. vi, 15. nijhatiya, D. vII-vIII, 8, 9. nijhati, Dh. vi, 30. nijhapayitâ, D. 1v, 18 (R°ta). nijhapayisamti, D. 18, 17 (A nisapa°). nijhapetaviye, J. dét. 1, 7. nițeti (lis. nivațe°), Kh. 1x, 26. nithûliye , D. 111 , 20. niti, Dh. dét. 1, 8. - J. dét. 1, 6. nitiyam , Dh. dét. 1 , 12. nithuliyena , J. dét. 1 , 5. nithûliyena , Dh. dét. 1 , 11. niphatiyá, Dh. 1x, 10. - Kh. 1x, 26. nibhakanabhatina, K. XIII, 9. nimitam, Dh. dét. 11, 5. — J. dét. 11,7. -niyamâni, D. VII-VIII, 9. -nivame, D. vII-VIII, q. -niyamena , D. v11-v111 , 8. niyûtu , G. 111 , 3. nivatham, G. 1x, 3. nirathiyam , K. 1x , 18. nilati (?), Kh. xIII, 16. nilathiyam, Dh. IX, 7. - Kh. IX, 24. niludhasi , D. 14, 19. nivakayati (lis. °vata°), K. 1v, 20. nivatati, K. 1x, 20. nivatanika , K. 1x , 19. nivați (lis. °vațeti), K. 1x, 20. nivateti. - Cf. le précédent et niteti). nivateya, Kh. 1x, 26. nivateti, Kh. IX, 26. nisijitu, D. IV, 10 (D2 °sa°).

nice, Kh. vII, 22; VIII, 5. - K.

-nisite, Dh. v, 26. - Kh. v, 16. nistânâya, G. 1x, 6. -nisrito, G. v, 8. nice, Dh. vII, 2. - J. vII, q. nitiyam, J. dét. 1, 7. nilakhitaviye, D. v, 16, (A niº tà°), 17 (D2 °tame°). nilakhiyati, D, v. 17 (D2°khiyâti). ne, G. xII, 1. — Dh. dét. 1, 14; dét. 11, 5. - J. 1, 7; dét. 1, 4, 7; 11,6, 10. no, G. x11, 3; 8. — Dh. IV, 14; 18; v, 22; vi, 28; xiv, 17; dét. i, 6, 7, 10, 12, 15, 21, 24; dét. II, 5. - J. I, 1, 2, 4, 5; IV, 20; VI, 1; dét. 1, 5, 6, 8; dét. 11, 6. — Kh. 1, 1, 2, 4; IV, 12; v, 14; vi, 17; ix, 26; x, 27; хи, 31, 34; хи, 39, 9, 14; XIV, 18. — K. I, 1. — D. III, 18; v, 7, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 19; VII-VIII, 13, 16. — R. 1, 2. — Cf. ni. pa (lis. pi), K. III, 7. pamcasu, G. III, 2. — Dh. III, 10; dét. 1, 21. — J. III, 11; dét. 1, 11. — Kh. 111, 7. pam̃ja (lis. praja), K. v, 13. -pamda , K. xIII , 9. pa[mdi] ya , K. 11, 4. pamdiya, J. 11, 6. — Kh. 11, 4; хии, 6. pamtibhagam (lis. pra°), K. xiii, 6. pamthesn , G. 11 , 8. pamna , S. 6. pamnadasam, D. v, 12 (A pamcada . . .). pamnadasáye, D. v, 15. pannavisati, D. v, 20. pañnasase, D. v, 6 (A panaº).

paka (lis. kaka), B. 2. pakate, K. 1, 2. pakamamtu, R. 3. pakamamánená, R. 3. pakamasi, R. 2. -pakaranamhi , G. x11 , 3 . pakarane, G. 1x, 8. pakarā (lis. °kame), R. 3. pakalanasi, Dh. 1x, 11, - Kh. XII, 32 ("nasi). -pakhâye, D. v, 15, 18. pakhiválicalesa, D. 11, 13. paca , K. 1, 3. pacasha (lis. °shu), K. III, 6. pacûpagamane, D. v1, 8 (A pacu^). pachà, G. 1, 12; x111, 1. - Dh. 1, 4. — J. 1, 5. — Kh. XIII, 35. paja, Dh. v, 27. $paja\tilde{m}$, D. IV, 10 ($D^2 \circ ja$), 11 (D^2 pajapatune (lis. pajopadane), k. IX, 18. pajá, Dh. v, 25; dét. 1, 5; dét. п, 8. — J. dét. 1, 3; dét. п, 3, 10. - Kh. v, 17. pajáye, Dh. dét. 1, 5; dét. 11, 3. — J. dét. 1, 3; dét. 11, 3. pajupadáye, J. IX, 14. — Kh. IX, 24. [pa] jopådåye, Dh. 1x, 6. pajo[hitaviye], Dh. 1, 1. pajohitaviye, J. 1, 1. — Kh. 1, 1. paña (lis. pu°), K. 18, 20. patimna, Dh. dét. 11, 6. paticalitare, Dh. IV, 8. paticalisamti , D. IV, 9. paţină, J. dét. 11, 9, 11. patipajaya (lis. °je°), K. xiv.

14.

patipajetha, G. xiv, 4. patipajeyá, Kh. xIV, 20. patipajeya[ti], Dh. xiv, 19. — J. XIV, 25. -patipati, Dh. IX, 8. — Kh. III, 37. — K. IX, 19; XI, 23. -D. vii-vin, 7. patipadáye, D. v, 12. patipátayema , J. dét. 1, 5. patipatayeham, J. dét. 1, 1; dét. patipådayemå[ti], Dh. dét. 1, 10. paţibală, Dh. dét. 11, 8. patibhage, Kh. xIII, 38. patibhágo, G. xIII, 4. patibhogam, D. v, 7 (R *tipogam). patibhoquye, Dh. n, 8. - Kh. п, 6. patividetuto (lis. "vedetavo), K. VI, patividhane, K. vIII, 17. patividhûnâya , G. v, 6. patividhanaye, Kh. v, 15. -patividhâne, Dh. vIII, 6. - J. vm, 12. — Kh. vm, 23. -patividhano , G. vIII , 4. pativisitham, D. vII-vIII, 5. pativekhámi , D. vI, 4, 7. -pativckhe, D. III, 9. pativedaká, G. vi, 4. — Dh. vi, 29. — J. vi, 2. — Kh. vi, 18. pativedanâ, G. vi, 2. - Dh. vi, 28. — J. vI, 1. — Kh. vI, 17. palivedayamtu, Dh. vi, 29. — J. VI. 2. pativedayitaviye, Kh. VI, 19. pativedaycham, Dh. dét. 1, 2. pativedetaviye, Dh. vi, 31. — J. pativedeta[v]yam, G. vI, 8.

pativedetha, G. vi, 5. pativedetusu (lis. "detavam), K. VI, pativesiyenâ, Kh. x1, 30. pativesiyená[ti], Kh. IX, 25. pativesiyehi, G. x1, 3. paţîbhogâye, D. vII-VIII, 3. patibhoge, D. vII-VIII, 3. pativisitham, D. vII-VIII, 5. padham (lis. ba°), K. vII, 5. patavadhânam, D. IV, 16 (D2 °dha°). patiyâsamnesu, D. vi, 5 (RM patyà°). patividhánáye, D. v, 24. pativeçiyena, K. XI, 24. -pada, D. 11, 12. -padesu , D. 11, 12. padeci[ka], K. 111, 6. pana, Dh. v1, 32. — J. v1, 5. — K. vi, 15.— Cf. pena, prakha. panapae (lis. °pana), K. XIV, 13. panayam, Dh. dét. 1, 4. panaçatasahasrani. Cf. pavaçatausraca. panátiká, Kh. IV, 11. panávasune, D. v, 16 (D2RM pu°). pane, K. 1x, 20. papam, K. v, 11. papatra (lis. °po°), K. XIII, 11. papotá , Dh. vi , 33. papová, D. vi, 3 (ARM °va). pabhatra (fis. paratra), K. 1x, 20. para , K. v, 11. param, G. v, 2; x111, 8. — K. VIII. 9. parakamatu, K. vi, 16. parakamuma, K. vi, 16; A, 22. parahramati, K. x, 22.

parata, G. XI, 4. — K. IX, 20.

INDEX. 583

paratikam , K. XIII , 21. palakamena, Dh. v1, 34. — J. paratikaye, K. x, 22. VI. 7. paratu, K. vi, 16. palakumená, Kh. v1, 21; x, 28. paratra, K. XI, 24. Cf. pabhatra. palata, J. vi, 6. - Kh. ix, 26; paratrà, G. VI, 12. xt, 3o. parapásamdam, G. XII, 5. palatañ , Dh. vi , 33. parapásamilasa, G. xII, 4, 5. palatá, Kh. IV, 20; XI, 27. parapásamdá, G. XII, 4. -palate, D. VII-VIII, 10. paralokika, K. xIII. 12. palapásamdagalahá , Kh. xii , 3 i. paralokiko, K. XIII, 12. palapáşañılá , Kh. x11, 32. palapasada, Kh. XII, 33. parasrave, k. x, 22. parâkamena, G. x, 4. palapásadá , Kh. 🗤 32. palalokam, Dh. dét. 11, 6. parákámate, G. x, 3. -palalokiķā, Kh. XIII, 16, parâkramâmi, G. vi, 11. parâkramena, G. vi, 14. -palalokikiye, Kh. XIII, 15. parâpâsamilagarahû, G. XII, 3. palalogañ , J. dét. 11, 7. parieijitpà , G. x , 4. palasate, D. v. 6. palákamati, Dh. x, 14. paritiji, K. x, 22. -paripuchá, G. vIII, 4. palikilesam, Dh. dét. 1, 8. — J. -pariprutha (lis. oprucha), K. vIII, dét. 1, 4. -palikilise, Dh. dét. 1, 21. palitijitu, Dh. x, 15. - J. x, paribhogáya, G. 11, 8. parishaye, K. vi, 15. 23. parisa, K. 111, 7. palitiditu, Kh. x, 28. -palipuchá, Kh. vIII, 23. parisaye, K. vi, 14. -parisave, G. x, 3; K. x, 22. -palibodha, Dh. dét. 1, 20. parisâ, G. 111, 6. -palibodhaye, Dh. v, 24. - Kh. parisâyam, G. 1, 7. v. 15. palam, Dh. v, 21. — J. v, 23. palibhasayisam, D. 111, 21. - Kh. v, 14; xIII, 4. -paliyâyâni, Bh. 4, 6. palakamte, S. 1. paliyovadátha, D. VII-VIII, 1. palakamamtu, Dh. vi, 33. — J. paliyovadisamti, D. vii-viii, 1. vi, 7. — S. 4. -palisave, Dh. x, 15. — J. x, 22. palisave, J. x, 28. - Kh. x, 28. palakamata (lis. ºmam̃tu), B. 6. palisá, Dh. 111, 111.—Kh. 111, 8. [pa]lakamati, Kh. x, 28. palakamata, Kb, vi, 20. palisáya, Dh. v1, 30. palisaye, Kh. vt, 14. palakamamimenů, S. 3. palakamûmî, Dh. vi, 32. - J. palihatave, D. IV, 11. vi, 5. — Kh. vi, 20. palikháyá , D. t , 4 (M°ya A°lipalakame, S. 5. kháya Rolikháye).

pava (lis. pu°, K. v1, 14.

pavajitáni, Kh. x11, 31.

pavajitanam, D. vII-VIII, 4. pavadhayisamti, Dh. IV, 17. -J. IV. 19. pavatakupa (lis. okuo), K. IV, 9. pavatayevů, D. IV, 5, 13 (°vů[ti]). pavatasi, Dh. 1, 1. — J. 1, 1. — Bar. 11, 3. pavatisa (lis. °su), R. 4. pavatesu , S. 7. pavaeutaasraça (lis. panaçatasahasrani [?]), K. XIII, 1. pavasa, K. 1x, 18. pavasati (lis. pasavati), Kh. IX, pavåsasi, Dh. 1x, 6. — J. 1x, 14. - Kh. IX, 24. pavithalisamti, D. vII-VIII, 1. paçamanuçanam, K. 11, 5. paçadehi, K. XIII, 6. pacopakani, K. 11, 5. pasha (lis. yesha), K. XIII, 5. pashañja (lis. °shañala), K. vII, 2. pashamda, K. XIII, 4. -pashamdeshu , K. v, 12. pasamnà, G. xII, 8. — Kh. XII, pasaka... (lin. °savati), K. 1x, 20. pasati , G. 1 , 5. pasavati, Kh. IX, 27; XI, 30 (°sa°). — Cf. pavasati. pasåde, Kh. XIII, 39. — Bh. 2. -pasine , Bh. 5. pasuopagáni , Dh. 11, 7. — J. 11, 8. pasucikisa, Kh. 11, 6. — J. 11, 8. - Kh. п, 5. pasucikichà, G. II, 5. pasumanusánam, G. 11, 8.

pasumunisânam, Kh. 11, 6. — D. vii-viii, 2, 3. pasopagâni, G. 11, 6. - Dh. 11, 6. — Kh. 11, 5. páká (lis. haká), R. 1. pâțalipute , G. v. 7. pâd**â, G. 11, 2.** pânesu , G. 1x , 5. pâtake (lis. po°), D. v, 8 (RM pa°). pådesike, J. III, 10. — Kh. III, 7. -pàna, D. 11, 13. pânasatasuhase, Kh. xiii, 35. pánasatasahasesu, D. IV, 3; VII-VIII. I. pânusatasahûsâni , Dh. 1 , 3. — J. pânasahasâni , Kh. 1, 3. pånasahasesu, Dh. dét. 1, 4. — J. dét. 1, 2. pânânam, Dh. 1v, 15. — J. 1v, 17. — Kh. 111, 8; 1v, 10; x1, 30. — D. ун-уиг, то. pánáni, Dh. 1, 4. — J. 1, 4. — Kh. 1, 3, 4. pánálambhe , Dh. 18, 12. — J. 18, 14. -- Kh. IV, 9. pånesu, J. IX, 16. — Kh. IX, 15. pápam, G. v, 3. — D. III, 18 (A pápakam). pápanáti, Dh. dét. 1, 8.— J. dét. 1. 4. — Kh. xiii, 38. pápunátha, Dh. dét. 1, 6. — J. dét. 1, 3. pápuneyu, J. dét. 11, 5, 6, 9. pápunevu, Dh. dét. 11, 4. pápanevá , Dh. dét. 11 , 7 . pape, Dh. v, 21. - Kh. v, 14. — D. 111, 18 (А ра́раke). pápotave , R. 2. pápotá, Kh. XIII, 13.

pápová, D. vi, 3. pâyamină, D. v, 8 (D² payamena). páratikáya , G. x , 3. páralokiká, G. 111, 12. pálamtikum , Kb. x111 , 12. pálatam, D. IV, 7, 19 (M pa°). pálatikam , D. IV, 18. pálatikáye, Dh. x, 14. — J. x, 22. — Kh. x, 28 (°kâ°). — D. 111, 22, -pûlate, D. 1, 3. pâlanâ , D. 1 , 9. -pâlalokikâya, J. dét. 11, 12. -pâlalokikâye, Dh. dét. 1, 5; dét. 11, 3, 9. — J. dét. 1, 3. pâlalokikena , J. dét. 11 , 4. pâvatave, S. 3. -pâsañḍa-, G. XII, 3. — K. XII, 31, 33, 35*.* -pâsamda, G. XII, 4, 9. — Kh. хиг, 37. -pâsamdam, G. xII, 5, 6. pâsamdamhi, G. x111, 5. -pàsamḍasa , G. x111 , 4 , 5. -pásamdasi, Kh. x11, 33, 34. pâsamdà, G. vII, 1; XII, 7. -Dh. vii, 1. — J. vii, 8. — Kh. VII, 21; XII, 32. — D. VII, 8. -pâsamdànam, G. XII, 2, 8. — Kh. x11, 31. -pâsamḍàni , G. x11 , 1 . pâsamdâni, Kh. x11, 31. -pasamdesu, G. v, 4. — Dh. v, 22. — Kb. v, 14. — D. vIIvш, 5. pâsamdesu, D. vII-VIII, 5. -pâsada , Kh. x11, 33. -pâsaḍam̄, G. xm, 5.

pásadasi, Kh. xm, 39.

-pâşadâ, Kh. XII, 32.

pi, G. 1, 6, 11, 12; 11, 3; 111, 4, 6; iv, 10; v, 3, 5, 8; vii, 3; ıx, 6; xii, 5; xiii, 4, 6, 9; XIV, 3. — Dh. 11, 6; 111, 10, 11; IV, 16, 17; V, 21, 23, 25; vi, 30; vii, 2; ix, 9, 10, 11; viv, 19; dét. 1, 6, 7, 8, 18, 23, 21, 25, 26; dét. 11, 10. — J. 1, 2, 4; 11, 6, 7; 111, 11; 1v, 20; v1, 3, 4; v11, 9; 1x, 17; XIV, 24, 25; dét. 1, 4, 7, 9; dét. 11, 15, 16. — Kh. 1, 2; III, 7, 8; IV, 12; V, 14, 15, 16; VI, 18, 19; VII, 21; IX, 25, 26; XI, 30; XII, 32, 33; xm, 36, 38, 39, 8, 9. -K. 1, 1, 2, 3; 111, 6; 17, 9, 10; V, 11, 12, 13; VI, 11; VII, 4; IX, 19; X, 21; XI, 24; MH, 5, 6, 7, 9, 10. — D. 1, 7, 9 (AR hi); 11, 12, 13, 14; iv, 8, 9, 15, 19; v, 9, 13, 14, 17; VI, 7; VII-VIII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9.— S. 3, 4, 5, 8. — R. 3. — B. 6, 7.—Cf. pa. piche, Kh. 1, 4. pitana, K. 1x, 19. pitari , G. 111 , 4 ; 1v , 6 ; x1 , 2 ; хии, 3. pitashu (lis. °tu°), K. IV, 9. pità, G. 1x, 5; x1, 3. - Dh. dét. и, 7. — J. dét. п, 10. -piti, Kh. xm, 37. piti, Kh. XIII, 11, 12. pitini, Dh. 1x, 19. - Kh. 1x, 25; M. 30. pitinikanam, K. v, 12. -pitinikeshu, K. III, 10. -pitiniķesu , Kh. XIII., 7.

pitirasu, K. XIII, 11. piti[ra]so, G. XIII, 10. pitilase, Kh. XIII, 11. pitividhanamye (lis. paonao), K. v, pitisu, Dh. 111, 8; 1v, 11. - D. vII-vIII, 8. -pitisu, Dh. 111, 10. -pitu, Dh. IV, 15. pituna, K. XI, 24. -pitushu, K. 111, 6; XI, 23. -pitenikesu, Dh. v, 23. pipule (lis. vi°), R. 3. piyadasi, G. 111, 1; V, 1; VII, 1; х, 2; хі, 1; хіі, 1. — J. vііі, 11. — Kh. III, 6; IV, 11; V, 13; VI, 17; VII, 21; VIII, 22; 1X, 24; X, 27, 28; XI, 29; XII, 30. — D. 1, 1 (Λ °si); 11, 10 $(D^2 \circ s\hat{a}; A \circ s\hat{i}); 111, 17 (A \circ s\hat{i});$ IV, 1; V, 1 (A °si); VI, 1; VII-VIII, 11, 14, 19, 2, 4, 5. Bh. 1. — Bar. 111, 1. piyadasiná, Dh. 11, 6; x1V, 17. — J. 1, 1; 11, 7. — Kh. 1, 1; IV, 13 (${}^{\circ}si^{\circ}$); XIV, 17. — Bar. 1, 1; 11, 1. piyadasine, Dh. 1, 3; 11, 5; 1V, 13, 14, 16, 19; vm, 5. — J. 1, 3; 11, 6; 18, 15, 19. — Kh. iv, g, 10, 11; xiii, 35. piyadasino, G. 11, 1. piyadasisâ , Kh. 1, 2 , 3 ; 11 , 4 , 5 ; VIII, 23. piyadasi, Dh. 111, 9; 1v, 16; v, 20; VI, 28; VII, 1; VIII, 4; 1x, 6; x, 13. — J. 1, 2; 111, 10; VI, 1; VII, 8; IX, 14. — Kh. 1, 2. -pirimdesu, G. XIII, 19.

=-piladesu, Kh. XIII, 8. pieina (lis. piyadarcina), K. XIV, 13. pisuvità (?), J. dét. 1, 4. pitiraso, G. XIII, 10. pîtî , G. XIII , 10. piyadasine, J. VIII, 13. pumnam, G. x1, 4. — K. x, 22. pumnam, Kh. IX, 27. pum̃namâsiyam, D. v, 11. pum̃nå, Kh. xi, 30. -puñme, Kh. x, 28. -pujá, Kh. xII, 31. pujá, Kh. xII, 31, 34; xIII, 37. pujáyá, D. vi, 8 (RM °ya). pujáye, Kh. XII, 31. pujetaviya, Kh. XII, 32. pujeti, Kh. XII, 31. puñam, G. x, 3. — K. x1, 24. -puthaviyam, Dh. v, 26. puta, Kh. v, 13. putadâle, Kh. vi, 20. putá, G. v, 2. - Dh. Iv, 16; v, 20; vi, 33. — Kh. iv, 11; уш, 13. putápapotike, D. vII-vIII, 10. putika , K. 11, 18. pute, Kh. xi, 30. putena, G. x1, 3. — Dh. 1x, 9. - J. ix, 17. - K. ix, 19. putenâ(pi), Kh. 1x, 25. -puto, Kh. 11, 4. putra, K. IV, 9; V, 11; VI, 16; XIII, 11. putralábhesu , G. 1x , 2. putrá, G. IV, 8; VI, 13. putrena, G. 1x, 6. - K. xt 24. puna, G. vi, 6, 10; xii, 6; xiii 10; XIV, 4.

punampuna, G. xiv, 4. — Kh. XIV, 19. puná, Kh. vi, 18, 19; 18, 26; xii, 33; xiii, 3. punâti, Kh. XII, 32. punávasune, D.v., 18.—Cf. panápuputake, D. v, 5. purá, G. 1, 9. puriraya (lis. parisaya), K. vi, 14. pure, K. 1, 2. purva, K. v, 11. purvam, G. v, 41. -purve, K. 1v, 8. -pulideshu, K. XIII, 10. pulimehi, D. vII-vIII, 3. pulisâ, D. 1, 7, pulisâni, D. 1v, 8. -pulise, Dh. dét. 1, 7, 8. — J. dét. 1. 4. puluvam, J. 1, 3. puluvá, Dh. v, 22. — Kh. v, -puluve, Dh. IV, 14; VI, 28. -J. vi, 1. - Kh. iv, 10; vi, 17. pule, Kh. 1, 3. -pava, G. vi, 2. — Cf. pava. -puve, G. 1v, 5. pusitaviye, D. v. 11. půjá, G. XII, 2, 3, 8. půjavati, G. XII, 1, 5. pûjâya, G. xii, 1. půjáyá, D. v1, 8 (RM °ya). půjità , D. v1, 7. půjetayů, G. XII, 4. pena (lis. pa°), K. v1, 14. potake. Cf. pátake.

potá, G. v, 2; v1, 13.

potenikanam (lis. pe), G. v, 5. potrá, G. IV. 8. prakarane, G. xII, 4. prakaranena , G. xii, 4. prakha (lis. pana), K. 1x, 20. praj[u]hitare, K. 1, 1. praja. Cf. pamja. prajà , G. v. 7. prajahitavyam, G. 1, 3. prativedaka (lis. °vedemtu), K.vi, prana, K. 1, 3. pranana, K. x1, 24. pranarambho , K. 1v, 7. -pratiputi, G. x, 4; x1, 2. -pratipapa (fis. °pati), K. XIII, 5. pratibhagam. Cf. pamti. pratibhogaye, K. 11, 5. prativatiyana (lis. °veçiyena), K. IV, 19. pranatika , K. 1v, 9. pranaçatasahamsani, K. 1, 2. prapunati, K. XIII, 6. prapotà , G. vi, 13. prapotrá, G. iv, 8. pravajitáni, G. XII, 1. pravásammhi, G. 18, 2. prasado, K. xiii, 6. prasava[ti], K. IX, 20. — Cf. krasavabha, prådesike , G. 111 , 2. prána, G. 1, 10. pránasatasahasráni, G. 1, 9. pránánam, G. 111, 5; IV, 6; XI, pránárambho, G. 1v, 1. prácamtesu, G. 11, 2. prápunoti , G. XIII , 4. priti, K. xut, 11. priyadamçi, K. 1x, 18.

priyadarçi, K. 1, 1; III, 5; v, 11; VI, 14; VIII, 17; X, 21, 22; XI, 23. priyadarçisa, K. 1, 2; 11, 3, 4; IV, 8, 9, 10; VIII, 17; XIII, 1, 10. priyadasi, G. 1, 5; IV, 8; VIII, 2; IX, 1; X, 1. priyadasina, G. I, 2; IV, 12, MV, 1. priyadasino , G. 1, 7, 8; 11, 4; IV, 2, 5, 8; viii, 5. priyaçi (lis. °yadarçi), K. vII, 1. phala , G. x11 , 9. -phalam, G. 1x, 3. — K. 1x, 18. -phalakáni, D. vII-vIII, 11. phalâni, G. 11, 7. — Kh. 11, 6. -phale, G. IX, 4. — Dh. IX, 8; dét. 1, 14. - J. IX, 16. - Kh. IX, 25. phale, Kh. XII, 35. — S. 3. — R. 2. phásuvihálatam, Bh. 1. ba (lis. va), K. 1x, 19. bamdhanam, Dh. dét. 1, 8. — J. dét. 1, 4. bamdhanamtika , Dh. dét. 1, 9. bamdhanambadhasa , K. v, 13. bamılhanabadhasa , G. v, 6. — Dh. V, 24. bañdhanabadhasà, Kh. v, 15. bamdhanabadhànam , D. 1v, 16 (R °nabañ° M °nába°). bamdhanamokháni , D. v. 20. -bambhana, Dh. v, 24. bambhanasamananam, Kh. III, 8; bambhanasamanchi, Dh. III, 11. — J. 111, 12. bambhaná, Kh. xm, 37.

23; IX, 25. bambhanibhesu, K. v, 15. bambhanesu, D. IV, 15. bamhmane, Kh. XIII, 39. -bhatakesu , D. vII-VIII , 8. badham, K. XIII, 3.—Cf. padham. -badhasa, G. v. 6. — Dh. v. 24. - K. v, 13. -bulhasâ, Kh. v, 15. -badhânam, D. IV, 16. -bamanasa, K. x1, 23. bamhanasamanûnam , G. 111 , 4 ; IX, 5. barayavasha..., K. III, 5. bahakâ (lis. °hu°), G. XII, 8. bahireshu , K. v, 1**3**. bahu , G. v, 2 ; x111 , 1 ; x1v, 3. — Dh. dét. 1, 9. — Kh. v, 13; IX, 24; XIII, 35; XIV, 19. — K. 1x, 18; xiv, 13. bahuka, K. I. I. bahukam, G. vi, 4; ix, 3. — Dh. 1, 2; IX, 7. — J. 1, 2; IX, 15. bahukayûne, D. 11, 11. bahukarana (lis. °kayana), K. v, bahuka, Kh. 1, 2; XII, 34. — D. vii-viii, 6. bahukâni , D. vII-vIII , 3. bahuke, Dh. v, 20; xiv, 18. - J. dét. 1, 4, 5. — Bh. 7. bahukesu , D. vII-vIII , 1. bahuni, Dh. 1, 3. — Kh. 1v, 9. — K. 1, 2, 3; IV, 7, 9. bahune, D. vII-VIII, 1. bahuvadham (lis. °vi°), K. IV, 9. bahuvidham, G. ix, 3. — Dh. ix, 7. — Kh. IX, 24. — K. IX, 18.

-bambhanûnam, Kh. 18, 9; viii,

31. bahuvidhe, G. IV, 7. - Dh. IV, 15. — J. IV, 18. — Kh. IV, 11. — В. п. 12. bahuvidhena, D. VII-VIII, 6. bahuvidhesu , D. vII-VIII , 4. bahushu. Cf. ashnhu. bahusn. Cf. asasu. bahusutâ, Kh. xii, 34. bahusrutå, G. x11, 7. bahuhi, Kh. 1v, 10. — K. 1v, 8. bahûnî , G. 1 , 8 ; 1v, 1 . — Dh. 1v, 12. — J. I, 3; IV, 14. — D. п, 14 (R°hu°). ıhûsu, Dh. dét. 1, 4. — J. dét. 1, 2. — D. IV, 3. bahûhi, G. 1v, 4. — Dh. 1v, 14. — J. 1v, 16. bâdha, Kh. xiii, 36. — D. iii, 21 (M thàdham R°dham). bâḍhañ , G. v11 , 3 ; x111 , 2 . — Dh. vп, 2. — J. vп, 9. — Kh. vп, 22; XII, 32. — D. VII-VIII, 1. - S. 1. bâḍhataram̃, G. xii, 6. bâdhatale, Kh. x11, 33. bâdhi , R. 1. — B. 2. bâdhim , R. 2. bâbhanasamanesu , D. vII-vIII , 3 , 8. -bâbhanânam, Dh. vIII, 4; IX, 9. — J. IX, 17. bâbhanibhiyesu , Dh. v, 24. -båbhanesu , Dh. 1v, 12 , 15. — D. vII-vIII , 4. bâmhaṇasamaṇânâm , G. 111 , 4 ; viii, 3; xi, 2. bâmhaṇasramaṇânam , G. 1v, 2. [

bahnvidhâ , G. xII , 2. — Kh. XII ,

bâhiresu , G. v, 7. bāhilesu, Dh. v, 25. — K. v, budhasi, Bh. 2. budhena, Bh. 3, 6. -bramana , K. 1v, 7 . bramaņa , K. xm , 4. -bramaṇana , K. 18, 19. bramanibheshu , K. v, 12. -bramenanam̃ (lis. °ma°), K. vIII, 17. bramhanasamanànam , G. 1v, 2, 6. brámhanasramanánam, G. 1v. 2. bhamte, Bh. 2, 3, 4, 6, 8. bhakhuniye (lis. bhi°), Bh. 7. -bhaga , K. xiii , 7. -bhagañ , K. XIII , 6 , 7. bhagavatá , Bh. 3 , 6. bhagininañ , Kh. v, 16. bhagininam, Dh. v, 25. -bhago (lis. °ge), K. vIII, 17. -bhatakanam̃, K. xi, 23; xiii, 4. -bhatakasi, Dh. 1x, 8. — J. 1x, 16. — Kh. 1x, 25; xm, 37. -bhatakasu (Iis. °si), K. 1x., 19. bhatamayesu, Kh. v, 15. bhatimayesu, Dh. v, 23. bhathamayeshu (lis, °ta°). K. v, bhatakamhi , G. 1x , 4 ; x1 , 2 . bhatana (lis. bhu°), K. IV, 8. bhatapava (Iis. °bhutapu°), K. vī, 14. bhatamayesu , G. v, 5. bhati (lis. bho°), K. xiii, 11. -bhatita , K. xm , 5. -bhatità, G. vII, 3. — Kh. vII, -bhatinam , K. v. 16.

-bhatiya , G. x11 , 6. — Kh. x11 , 33. bhatu[n]a, K. IX, 19. bhatena, K. XI, 24. -bhayáni , Bh. 5. bhaye (lis. bhu°), K. viii, 17. bhayenâ, D. 1, 4. bhavati, G. IV, 10; VI, 7; VIII, 5; XI, 2, 4. bhavatu, K. vi, 16. bhavaçudhi, K. vII, 2, 4. bhavi. Cf. bhasi. bhave, G. xII, 3. bhasi (lis. °vi [?]), K. XIII, 8. bhâge, G. viii, 5. — Dh. viii, 5. — J. vm, 13. — Кh. vm, 23; хиг, 38, 39. bhâtinam, Dh. v. 25. — Kh. v. bhatina, Dh. 1x, 9. — J. 1x, 17. — Kh. IX, 25; XI, 30. bhâtr**â , G. 1x ,** 6. bhávasudhi, Kh. vII, 21, 22. bhavasudhim, G. VII, 2. bhávasudhitá , G. v11 , 3. bhâvasudhi, Dh. vII, 1, 2. — J. vii, 8. bhásite, Bh. 3, 6. bhikhupâye, Bh. 7. bhiti (lis. bho°), K. VI, 15. -bhitâ, D. IV, 4, 12. bhumjamânasa , G. v1, 3. bhutanam, K. IV, 7. bhutapurva , K. v, 11. bhutapurve, K. 1v, 8. -bhutasu, Kh. xiii, 37. bhutànam, Kh. IV, 9, 10; VI, 20. — D. vii-viii, 9. bhuya , G. viii , 5. bhuye, Kh. viii, 23. — D. vii-VIII, 9. — Cf. bhaye.

bkûtapurvam , G. v. 4. bhûtapuva, G. vi, 2. bhûtapuve, G. 1**v**, 5. bhûtânam, G. 1v, 1, 6; y1, 11; хии, 7. — Dh. iv, 12, 15; vi, 32. — J. IV, 17. bhûye, Dh. viii, 5. bherigosha , K. 1v, 8. bherighoso, G. IV, 3. bhelighosam, Dh. 1v, 13. bhelighosc , Kh. 1v, 9. -bhoqasi , D. v. 14. bhojapitinikeshu, K. XIII, 10. bhojapitiniķesu, Kh. XIII, 7. bhota (lis. °tu) K. v, 13. bhoti, K. IV, 10; VI, 14; VIII, 17; ix, 20; xiii, 5, 6, 7, 10. – Cf. bhati et bhiti. bhotu, K. vi, 16; xiii, 12. bhratuna , K. v. 13. bhrátrá , G. x1, 3. ma (lis. me), G. v, 8. — Dh. vi, 31. — K XIII, 3. — D. III, 22. — Bh. 8. ma (lis. má), Kh. xIII, 14. — K. IV, 10; XIII, 11. mam̃ , D. 1v, 8 , 9 . -mamgala , Dh. 1x , 9 mumgala, K. 18, 18. — Cf. maqala. mamgalam, G. 18, 1, 2, 3, 4, 5, 6. — Dh. ix, 6, 7. — J. ix, 15. — Kh. IX, 24. — K. IX, 18, 19. — Cf. magalañ. -mamqale, G. IX, 4. — Dh. IX, 8. — Kb. IX, 25. — Cf. magale. mamqale, Dh. 1x, 8. — J. 1x, 15. — Kh. 1x, 25, 26. mamgalem, G. 1x, 3.

mamnate, G. XII, 2, 8. mamnamti, Kh. XIII, 12. mammate, Dh. x, 13. maka, K. xiii, 9. makâ, Kh. xiii, 5. makhatu (lis. ºmuº), K. vi, 14. magaye, K. VIII, 17. magala , K. 1x , 18. magalam, Kh. IX, 24. — K. IX, 18, 20. magale, Kh. IX, 26. magavyâ, G. vIII, 1. magà, G. xIII, 8. magesu, Dh. 11, 8. - J. 11, 9. -Kh. 11, 6. — D. VII-VIII, 2. mago, G. I, 11, 12. — K. 1, 3. -mache, D. v, 4, 5. mache, D. v, 13. majara (lis. °ju°), K. 1, 3. majulâ, Kh. 1, 4. majûlâ, J. 1, 4. majham, Dh. dét. 1, 10. - J. dét. majhamena, G. XIV, 2. — Dh. XIV, majhimâ, D. 1, 7. [ma] jhimena, J. XIV, 24. majhimená, Kh. xiv, 18. mañam[tu], K. XIII, 11. mañati, K. x, 21. Cf. meñati. mañate, G. x, 1. mañeshu, K. XIII, 11. matam, K. xiii, 6. mate, Kh. xIII, 35, 39. mata, G. XIII, 1. -mata, Dh. dét. 11, 2. - K. XIII, 3. -matam, K. xIII, 6. matapitashu (lis. "tu"), K. IV, 9.

matapitisha (lis. oshu), K. xiii, 4.

matapitushu , K. 111 , 6 ; x1 , 23. matasamthatena (lis. miothuo), K. 17, 19. matasathatasahayañatika (lis. miº thu°), K. XIII, 5. -matá, G. 1, 6. — Dh. 1, 2. — J. 1, 2. — Kh. 1, 2. mati, K. xIII, 8. mate, J. dét. 11, 2, - Kb. XIII. 36. — D. vi, 9. mate, Kh. xiii, 35, 8. matchi, G. vi, 9. - Dh. vi, 31. - Kh. vi, 19. madavam, Kh. xiii, 2. madave , D. vII-VIII , 7. madhuliyöye, Kh. xiv, 20. manaatileke , Dh. dét. 1, 16. manati, J. 1, 4. - Kh. x, 27; XII, 31, 34. manatu, Kh. xiii, 15. [ma]naçopakani (??), K. 11, 5. manâti, Dh. dét. 1, 7. manisu, Kh. XIII, 14. -manucanam, K. II, 5. manusacikisâ, Kh. 11, 5. manusaeikicha, G. 11, 5. -manusânam, G. 11, 8. — Dh. п, 8. manusânam, Kh. xiii, 39. manusopagâni, G. 11, 5. — Kh. п, 5. mama, G. III, 2; V, 2. - Dh. dét. 1, 23; dét. 11, 2, 4, 5, 6, 9. — J. dét. и, 6, 9, 11, 13. — Kh. III, 7; v, 13. — D. 1, 5; vII-VIII, 6. mamam, J. dét. II, 7. mamate (?), J. dét. 11, 6. mamayá , Dh. vt , 28. — J. vt , 1. Kb. v, 13, 14; vi, 17, 19.

— D. vii-viii, 3. — В. 3. mamå, Dh. dét. 1, 5. — Kh. v, 16. — IV, 12 (D² RM °ma). mamâ(ti), Dh. dét. 1, 12. mamáye, Dh. dét. 11, 4. mamiyâ, D. vII-VIII, 7. mamiyâye, J. dét. 11, 6. maya, K. v, 11; v1, 14, 15. — Cf. deya. mayâ, G. 111, 1 ; v, 2 , 4 ; v1, 2 , 8. maye, Dh. dét. 11, 8. — J. 11, 11. maranam, G. XIII, 2. — K. XIII, 3. malam (lis. mu°), K. vi, 15. malane, Kh. XIII, 6. maha, K. v, 11. mahamte, Dh. XIV, 18. — J. XIV, mahatatâ, S. 3. — R. 2. mahathavaha, K. x, 21. mahathává, K. x, 27. mahanasasi, K. 1, 2. mahaphala, K. XIII. 11. mahaphalam, K. IX, 18. muhaphalà, Kh. XIII, 12. mahaphale, G. IX, 4. mahamatana, K. vi, 15. -mahamatra, K. v, 11, 12, 13. ma[hama]tradha, (lis. °trehi), K. VI. 14. mahamatâ, J. dét. 11, 1. mahalaka , K. v, 13. -mahalakánam , D. vii-viii , 8. maháapáye, Dh. dét. 1, 15. mahâtane (?), B. 5. maháthúvahú, G. x, 1. mahânapasi (lis. °nasasi), J. 1, 3. mahânasamhi, G. 1, 7. mahánasasi, Kh. 1, 3. — Cf. mahānapasi. mahapaye, J. det. 1, 8.

maha[pha]le, Dh. det. 1, 14. mahaphale, Dh. 1x, 8. — J. dét. 18. — Kh. IX, 25. mahâmata , Ed. K. 1. -mahâmâta , Dh. v, 26. mahâmâtam, J. dét. 1, 11. -mahâmâtâ , G. v, 4 , 9 ; x11 , 9. — Dh. v, 22. — Kh. v, 14, 16; XII, 34. — D. I, 8 (D^2 °ha°); VII-VIII, 2, 4, 6. mahâmâtâ, Dh. dét. 1, 1, 25; dét. 11, 1, 9. — J. dét. 1, 1, 10; dét. п, 14. — D. ун-унг, 5. mahâmâtesu, G. vi, 6. mahâmâtchi, Dh. vi, 30. — J. vi, 3. — Kh. vi, 18. mahâlake, G. xiv, 3. — Dh. v, 25. — Kh. v, 16; xiv, 18. mahâlahesu, Dh. v, 24. mahidáyo, G. 1x, 3. muholake (lis. ohao), K. xiy, 13. må, G. XIII, 11. — Dh. IV, 18. — J. IV, 21. — Kh. IV, 13. — D. III, 21. — Cf. ma. mágadhe, Bh. 1. mátapitisu, Kh. 111, 8. mâtari, G. III, 4; IV, 6; XI, 2. mátápitari, G. XIII, 3. matapitisn, Dh. 111, 10. — Kh. ıv, 11; xi, 23. — D. vii-yiii, mâtipitisusûsâ, Dh. 1v, 15. — Kh. xiii, 37. -máte, Kh. xIII, 35. mátram, C. XIII, 1. mâdavam, G. XIII, 7. mådhuliyaye, J. XIV, 25. mádhúritáya, G. xiv, 4. mane, D. III, 20. mānusānam, G. VIII, 5.

mi, K. XIV, 13. migaviya, Kh. VIII, 22. mige, J. 1, 4. — Kh. 1, 4. mita°. Cf. mata°. mitasamthatasahayanatikeshu (lis. °samthu°), K. xIII, 4. mitasamthutanátikánam, Kh. 111, 8; XI, 29. mitasamthutasahayanatika, Kh. хии, 38. mitasamthutasahayanatikesu, Kh. xIII, 37. mitasamthutena, J. III, 11. mitasamthutenâ, Kh. 1x, 25. mitasañstatasahâyañâtikesu (lis. °stu°), G. xIII, 3. mitasamstutanatikena, G. x1, 3. mitasathatañatukana (lis. othuo), K. XI, 23. mitasastutañâtikânañ, G. XI, 2. mitâsamstutanâtînam, G. III, 4. mitrasamtuta..., K. III, 6. mitrasathatuna (lis. othutena), K. XI, 24. mitena, J. IX, 18. mitrena, G. IX, 7. — K. XI, mina, D. 111, 18. mirosa (lis. gurushu), K. XIII, misamkatá. R. 2. mişamthutânâ (lis. mitaşamthute°), Kh. x1, 30, misamdeva, S. 3. mukhatâ, G. vi, 5. mukhatu. Cf. makhatu. mukhate, Dh. v1, 30. — Kh. v1. 18. — J. vi, 3. mukhå, D. vii-viii, 6.

munigatha, Bh. 5.

munisâ, Dh. vII, 1. — J. vII, 8. -- S. 3. -munisâ, J. dét. 11, 2. munisânam, Dh. 1v, 14. - J. 1v, 16. - D. IV, 16; VII-VIII, 8, 9. -munisanam, Dh. dét. 1, 4. - J. dét. 1, 2. — Kh. 11, 6. — D. VII-VIII, 2, 3. munise, Dh. dét. 1, 5. — J. dét. -munise, J. dét. 1, 4. munisesu, Dh. dét. 1, 6. -munisesu, J. dét. 1, 3; dét. 11, 4. munisopogâni, Dh. 11, 7. - J. п, 8. mulam. Cf. malam. mulâni , Kh. 11 , 6. mule, Kh. vi, 19; XII, 31. musâvâdam, Bh. 6. mûlam, G. xn, 3. můlâni, G. 11, 7. — Dh. 11, 7. mûle, G. vi, 10. — Dh. vi, 32; dét. 1, 12. - J. v1, 5; dét. 1, 6. me, G. v, 2; v1, 3, 4, 8, 9, 13; x, 1. — Dh. 111, 9; v, 20, 21, 22, 27; VI, 28, 29, 31, 33; x, 14; dét. 1, 3, 16; dét. п, 2. — Ј. ш, 10; уг, 2, 4, 5, 7; x, 21; dét. 1, 2, 3, 6; dét. $11, 2, 3, 4, 5, 6. \longrightarrow Kh. 111.$ 7; v, 14; vI, 17, 18, 19, 20; x, 27; XIII, 13. — K. V, 11. 13; VI, 14, 15, 16; X, 21; XIII, 11. - D. 1, 2 (A ma), 7; II, 12, 13, 14; Ш, 17, 18, 21; IV, 2, 4, 8, 11, 13, 15 (D² ma), 16, 19; V, 2, 19; VI, 2, 7, 9; VII-VIII, 14, 20; 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10. — Cf. ma.

meñati (lis. maº), K. XIII, 11. -mokhâni , D. v, 20. mokháye, Dh. v, 24. — J. v, 27. — Kh. v, 15. mokhiyamata , J. dét. 1, 2. mokhiyamate, J. dét. 11, 2. mokhyamata, Dh. dét. 1, 3; dét. II, 2. mokhyamate, D. vi, o (A moomuo; R mu omu; M omute). mocava, K. v, 13. moneyasûte, Bh. 5. morâ, G. 1, 11. γα, G. IV, 10; VI, 5, 6, 11; IX, 4; x, 3; xH, 3, 9. - K. v,11; VI, 15, 16; VIII, 17; XIII, 7, 12. — R. 1. — B. 2. $ya\tilde{m}$, G. vIII, 3. — Kh. vI, 18, 20; x, 27; x11, 35. — K. x, 22; XIII, 7. yamti (?), Kh. xiii, 9. yajamtu (lis. yu°), K. IV, 10. yata, G. 11, 6, 7; x111, 9. -- Kh. $x_{\rm HI}$, 8. — K. II, 5. — S. 7. -yatañ, K. vIII, 17. yatasa, K. v, 12 (lis. yu°). yatasi (lis. yu°), K. v. 13. yatá, Kh. xIII, 38, 39. yato, G. xiii, 5. yatra, G. 11, 7. — K. 11, 5; VIII, yatha, G. 111, 3. yathatiyipâ (?) (lis. yathavisayâ?), D. vII-VIII, 1. yathá, G. 11, 2; 1x, 9; x11, 2, 8. - Kh. III, 7. yada, K. 1, 2. yadå, G. 1, 10. — Kh. 1, 3. yadiçam, K. Iv, 8.

yanakamboyesu (lis. yo°), K. XIII, yamatajo (?), K., x111, 6. yaya (lis. aya), K. v, 13. yariça, K. x1, 23. yaço, K. x, 21. yasa, G. vII, 3. — K., VII, A. yaso, G. x, 1, 2. — Dh. x, 13. — J. x, 21, 27, 28. — Kh. x, 27, 28. γå, G. xiii, 6. — Dh. iv, 17. — Kh. xii, 34; xiii, 16. — D. 1, 9; vii–viii. 7, 8. – R. -yatam, Dh. viii, 3. — Kh. VIII, 22. yâtâ, G. vin, 3. — Dh. vin, 4. — Kh. viii, 23. -yâtâm, G. VIII, 1. yáni, G. 11, 5. — D. v, 14; vii-viii, 7, 9. yárisam, G. 1x, 7; x1, 1. yârise, G. IV, 4. yâva, D. v, 19. yâvataka , R. 5. yávatako, G. XIII, 6. yi, K. XIII, 2. yi (lis. ti), S. 8. yujamtu, G. IV, 11. — Kh. IV. 13. — Cf. yajamtu. yujamtû, Dh. IV, 18. yujisainti, Dh. dét. 11, 10. уијеуи , J. dét. 11 , 3. $\gamma u j e \gamma \hat{u}(ti)$, J. dét. 1, 3; dét. 11, 4. yujerû(ti), Dh. dét. 1, 6, 20; dét. п, 3. yujevů, J. dét. 11, 14. -yatam, D. v11-v111, 2. yutani, K. 111, 7. -yutasa, G. v. 5. — Dh. v. 23.

- K. v, 12; IX, 19. - Cf. ! ya°. -yutasâ, Kh. v. 15. -yutasi, Dh. v, 26. - Kh. v, 16. — Cf. ya°. yutá, G. III, 2. — Dh. III, 9. — Kb. 111, 7. -yutânañi, G. v. 6. yutâni, Dh. 111, 11. - Kh. 111, 8. -yutâye, Dh. v, 24. — Kh. v, 15. ynte, G. 111, 6. -yutena, D. IV, 6. ye, G. 11, 3; v, 1, 2, 5, 8; X11, 8. - Dh. v, 20, 21, dét. 1, 8. — J. dét. 1, 4. — Kh. 1, 4; 11, 4, 5; v, 14; vi, 18; IX, 25; XII, 32; XIII, 35, 3, 10, 15. — K. 11, 4; v, 11, 13; іх, 18. — D. п, 16; iv, 3; v, 7 (A ya); vii-viii, 9, yena, Kh. XIII, 38; XIV, 20. — D. IV, Q, 12 ($D^2 \gamma a^{\circ}$). yeva, Dh. 1v, 17. — J. 1, 4. — Kh. 1v, 12. — D. viiviii, 8. yevâ, Kh. 1, 3; xiv, 17. — D. v, 13 (R °va A yava). yesha, Cf. pasha. yesam, Kh. 111, 38. yeşu, Kh. xiii, 37. yesu, K. XIII, 4. yeham, Dh. v1, 32. — J. v1, 6. — Kh. v1, 20. yo, G. v, 3, 8; x11, 5. — K. IV, 9; V, 11; X, 21; XIII, 3, 7, 8, 12; xiv, 13. yojanaçadoska (lis. °ça ıteshu), K.

хиг, 9.

yojanasatesu, kh. xiii, 4. yonakambojagamdharanam, G. v. 5. yota, K. 111, 6. yote, D. 1v, 17. -yona-, Kh. xiii, 7. yona°, Cf. yana°. yonakambocagamdhâlesa, Dh. v. yonakambojagamdhâlanam, Kh. v. yonaraja, K. 11, 4; x111, 9. yonarájá , G. 11 , 3 ; x111 , 8. yonalájá, Dh. 11, 5. — J. 11, 7. — Kh. 11, 5. ramna, K. xiv, 13. -rago, K. v11, 3. raja, К. п. 4; п. 5; уп. 1; VIII, 17; XIII, 9. rajaki (lis. °ju°), K. 111, 6. rajano, K. xiii, 9. rajaye , K. 11, 4. raña, K. 17, 10. rañi (lis. raño), K. vIII, 17. raño, K. 1, 1, 2; 11, 3, 4; 1v, 8, 9. -rata, K. XIII, 12. rati, G. vIII, 5. — K. VIII, rathikanam , K. v, 12. raya, K. 1, 1; v1, 14; 1x, 18; X, 21, 22; XI, 23. rayo, K. v, 11; XIII, 1. rasake (?), G. XIII, 11. -rasu, K. XIII, 100. -raso, G. XIII, 10. -râgo , G. VII , 2. rája , G. v, 1. rājā, G. 1, 5; 11, 3; 111, 1; tv, 8; VI, 1; VII, 1; VIII, 2; 1X,

1; X, 1, 2, 3; XI, 1; XII, 1; lahu, D. vII-vIII, 9. хии, 8. rájâno, G. 11, 4; VIII, 1; XIII, 8. rájûke, G. 111, 2. râñâ, G. 1, 2; IV, 12; XIV, 1. ráño, G. 1, 7, 8; 11, 1, 4; 1v, 2, 5, 8; viii, 5. ristikapotenikânam (ou râ°), G. v. 5. rukha , K. 11 , 5. rupani, K. 1v, 8. rûpâni, G. 1v, 4. romcetu (lis. rocemtu), K. XIII, ropâpitâni, G. 11, 6, 7. lamaka (lis. lahuka), K. xIII, lakhane, D. v, 19. laghañti, D. 1v, 8 (RM ca $qha\tilde{m}^{\circ}$). lajavacanika , J. dét. 11, 1. lajâ, Kh. x, 28. lajáne, Kh. XIII, 5. lajine, J. VIII, 13. lajuke, Dh. 111, 9. — Kh. 111, 7. lajûkâ, D. IV, 2, 4 (RM °ka), 8, 12 (RM °ka); VII-VIII, 1. lathikapitinikesu, Dh. v, 23. -lati, Kh. XIII, 16. -ladha, K. XIII, 8. — Cf. gadha. ladhasha (lis. odheshu), K. XIII, 2. ludhû, G. xm, 10. ladhe, Kh. XIII, 3, 10. ladhesa, G. XIII, 1. — Kh. XIII, 35, 39. ladho, G. xiii, 10. — K. xiii, 11. lapite, Kh. xiv, 19. -lase, Kh. xiit, 11.

lahuká, G. xii, 3. — Kh. xii " 32; x111, 12. — Cf. lamaka. laheyu , J. dét. 11 , 6. laheva, Dh. dét. 11, 5. lâkhápetavaya (lis. liºviº), R. 5. -làgà, Dh. v11, 2. — J. v11, 8. -lâge, Kh. VII, 21. låghulovåde, Bh. 5. lája, Dh. dét. 11, 4. — D. 1, 1 $(A^{\circ}j\hat{a}); III, 17 (A^{\circ}j\hat{a}); IV, 1;$ v, 1 (A °jā); v1, 1 (R °jā). [lá] javacanika, J. dét. 1, 12. — Cf. lajava°, lâjâ, Dh. 11, 8; 111, 9; 1v, 16; v, 20; vi, 28; vii, 1; viii, 4; IX, 6; X, 13. — J. I, 1; II, 7; 111, 10; v1, 1; v11, 8; v111, 11, dét. 11, 5, 6, 10. - Kh. 1, 2; 11, 5; 111, 6; 1V, 11; V, 13; VI, 17; VII, 21; VIII, 22; 1X, 24; X, 27, 28; XI, 29; хи, 31; хиг, 7. — Д. и, 10; VII-VIII, 5, 7, 8, 11, 14, lájadhi (lis. °jáladhi), J. dét. 1, lajane, Dh. 11, 6; v111, 3. — D. vII-VIII, 12, 15. lájáno, J. 11, 7. — Kh. 11, 5. lájáladhi, Dh. dét. 1, 15. — Cf. lâjâdhi. lájiná, Dh. 1, 1; x1v, 17. — J. 1, 1; 11, 7(lâji--). — Kb. IV, 13; XIV, 17. — Bar. 1, 1; II, lajine, Dh. 1, 3; IV, 13, 14, 16, 19; viii, 5; dét. 1, 26. — J. 1, 3; 11, 6; 1v, 15, 19; vm, 13; dét. n, 11. — Kh.

1, 2, 3; 11, 4, 5; 1V, 9, 10, 11; VIII, 23; XIII, 35. lájíhi, D. vII-vIII, 3. lájúkánam, D. 1v, 13. lâti, Kh. v111, 23. -lâbhesu , G. 1x , 2. likhapita , K. 1, 1. likhapeçami , K. xıv, 13. likhâpayatha , S. 8. likhápayáthá , S. 7. likhâpayâmi , Bh. 8. likhápayisam , G. xıv, 3. likhápápitá, D. v11-v111, 10. likhâpitâ, J. 1, 1. - Kb. xiv, 17. -D. 1, 2 (RM°ta); 11, 15; VI, · 2 (RM °ta); VI, 2, 10 (RM °ta). likhita K. 1, 3. likhitam, G. xiv, 3, 5. — K. xiv, 14. likhita, G. 1, 10; v, 9. — Dh. 1, 4; v, 27; v1, 33; dét. 1, 19; dét. 11, 9. — J. 1, 4; v1, 6; dét. 1, 10; dét. 11, 14. — Kh. xIII, 13. likhite, Dh. IV, 18, 19; XIV, 18, 19. — Kh. IV, 12; XIV, 19, 21. - K. XIV, 13. likhiyisâ (lis. likhayisâ) , Dh. xiv, 18. -lipi, Dh. 1, 1, 4. — J. 1, 1. — Kh. 1, 1, 8; v, 17; v1, 20; XIII, 13; XIV, 17. — K. 1, 1, 3. — D. t, 2; H, 15; IV, 2; VI, 2, 9. lipi, Dh. dét. 1, 17, 19; dét. 11, 9, 10. — J. dét. 1, 10; dét. п, 14, 15. lipikalapaládhena, Kh. xIv, 21.

lipikalâ..., Dh. xiy, 19.

lipikáráparádhena , G. xiv, 6.

lipitha (?), K. v1, 16. -lipi, G. 1, 10; v, 9; v1, 13; xiv, 1. — Dh. v, 27; vi, 33; xiv, 17. — J. vt, 6. lipî, J. 1, 4; dét. 1, 9. -libi, D. vII-VIII, 10, 11. lukháni, Dh. 11, 8. — J. 11, 9. - Kb. 11, 6. lūpāni, Dh. 18, 14. — J. 18, 16. — Kh. 19, 10. lekhapita , K. xiv, ±3. lekhápitam, G. 18, 11, 12. lekhâpitâ, G. 1, 2; VI, 13; XIV, lekhâpetavâla (lis. °taviye), R. 4. lekhápesámi, Kh. xiv, 19. lekhitam, Kh. IV, 13. lekhita, Kh. 1, 1, 3; v, 17; v1, 20. lejâ (lis. lâ°), Bh. 1. -loka-, 11, G. 1, 9; 14; ép. -Dh. v_1 , 3_2 , 3_4 . — J. v_1 , 5, 7. — Kh. vi, 19, 20. — K. vi, 15, 18. -loka, Dh. dét. 11, 6. — K. x1, -lokañ, Dh. dét. 11, 6. lokasa, D. vii-viii, 7. lokaså, D. vi, 2 (RM °sa), 4 (RM °sa). loke, D. vII-VIII, 3, 7. -logam̃, J. dét. 11, 7. -locayita , Kh. xiv, 21. -locemti (lis. °cetu?), K. XIV, 14. locetavyá, G. IV, 12. loceta, Kh. xiii, 15. -locetpå, G. xiv, 6. lopápitá, Dh. 11, 8. — J. 11, 9. — Кh. и , б. — D. vn-vni , 2. lopitáni, Kh. 11, 6.

vaciguti , G. x11 , 3 . -lope , Dh. dét. , 11 , 12 . — J. dét. 1, 6. -lopena, Dh. dét., 1, 10. - J. dét. 1, 5. va, G. 111, 3, 8; v1, 2, 3, 9; $x_{11}, 2, 3; 1x, 5, 7, 8; x, 1,$ 2, 4; XI, 13; XII, 2, 3, 5, 8; xIII, 2; xIV, 5.6. — Dh. IV, 12; V, 20, 25, 26; VI, 28, 30; dét. 1, 7, 20, 21, 23. - J. iv, ii; vi, i, 3;dét. 11, 5. — Kh. vi, 18; ix, 26; xiii, 33, 34. — K. I, 1; IV, 7; V, 13; VI, 14, 15; VII, 3; IX, 18; x, 21, 22; x1, 23, 24; xIII. 2, 3, 4, 5, 6, 8, 11; XIV, 13, 14. — D. III, 21 (D. $v\hat{a}$); iv, 3, 14, 18 (A $v\hat{a}$); v, 8; vii-viii, g. — S. 3 (?). — B. 3. — Ed. R. 3. — Cf. ba, vam, G. x11, 6. — K. x111, 4, vagañ, Dh. dét. 1, 24. rage, J. dét. 1, 5. vagena, Kh. x, 28. - K. x, 22. vacakaye (?), B. 5. vacakiye (?), S. 3. racaguti, Kh. XII, 31. vacati (lis. °casi), K. v1, 14. vacanena, Dh. dét. 1, 1; dét. 11, vacanená, Ed. B. 1. vacabhumikâ, Kh. xII, 34. vacabhůmíká, G. XII, 9. vacamhi, G. vi, 3. vacayam (2), K. vi, 16. vacasi, Dh. vi, 29. -- J 2. — Kh. vi, 18.

-vaji , Kh. x111 , 7. vajitaviye, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 7. vañanato (lis. vañjaº), K. III, 7. -vatiya (lis. vadhi), K. 1x, 19. -vadiká, D. VII-VIII, 2. vadiká , Ed. R. 3. vadhati, D. 1v, 20 (A °tâ). vadhana, K. vIII, 17. vadhati, G. xII, 4. vadhayati , G. x11 , 4. vadhayisamti , G. w, 9. — Kh. w, 12. vadhayisati, G. 1v, 7. - Dh. IV, 16 vadhashu (lis. odhe), K. v. 12. vadhânam, J. vIII, 11. -vadhi, Kh. x11, 31, 34, 35. — D. vi, 3; vii-viii, 8, 9. vadhi, K. IV, 10. vadhitam, K. IV, 9. vadhitá, D. 1, 6 (RM °ta); vii-VIII, 7, 8, 9. vadhite, G. 18, 5, 7. - Dh. 18, 12, 14, 16. — J. 1V, 14, 18. — Kh. IV, 10. — K. IV, 8. vadhito, G. IV, 1. - K. IV, 7. vadhithá, D. vII-VIII, 14, 17. -vadhiya, K. v, 12. vadhiyati (lis. odhao), K. XII, 32. vadhiyā, D. vII-VIII, 13, 16, 17, 18, 19. vadhiçati, K. IV, 9. vadhisañti, D. vII-VIII, 8. vadhisati, D. 1, 6; v11-v111, 1, 7. - S. 5, 6. - B. 7, 8.vadhisiti (lis. °sa°), R. 4. vadhi, G. XII, 2, 8, 9. — Dh. IV. 18.

vadheyā, D. vii-viii,' 13, 18. vata (lis. vadha), K. xiii, 3. vatam, Dh. x, 14. - Kh. x, 27. - K. X, 21. vataviya, Dh. dét. 11, 1. vataviyam, Dh. dét. 1, 2. vataviya, J. dét. 1, 1; dét. 11, 1. - Ed. R. 2. vataviye, Dh. 1x, 9; dét. 1, 13. — Kh. 1x, 25; x1, 30; x11, vatavo, K. x1, 24. vatavyam, G. ix, 5; xi, 3; xii, vadakena, (lis. khuda°), K. x, vadham, Kh. xIII, 36. — K. хии, 5. vadhayisamti, G. 1v. q. -vadhânam, D. iv, 16. -vadhâya (lis. °dhi°), D. v, 8. vadhi, G. 1V, 11. - Kh. IV, 12, 13. vadhihukute, D. v, 9. vadhite, Kh. 1v, 9, 11. vadhiyâ, Kh. v, 15. -vadhiyani, D. v, 2. vadhiyisati (lis. odhao), -vadhiye, D. v, 13, 23. vadhiçati, K. 1v, 9. [va]dhî, G. 1V, 11. vadhe, Kh. x111, 37. vadho, G. x111, 2. — K. x111, 5. -vanasi, D. v. 14. vanitamsi (lis. vi°), K. vi, 14. vapala , K. v, 12. vayajanená (lis. vi°), R. 5.

16, | vayomahalakanam, D. vit-viti, varadavarshabhisitena , K. 1v, 10. -varsha-, K. 1V, 10. varshaçatehi , K. 14, 8. valapacha (?), K. v, 11. -valâkesu, D. vII-vIII, 8. -vasha..., K. III, 5. -vasha, K. VIII, 17. -vasha , K. v, 11. vashaçatani, K. 1v, 7. rasheshu , K. 111 , 6. -vasa-, G. viii, 2. — Dh. iii, 9; v, 22; viii, 4. — J. iii, 10. — Kh. III, 7; IV, 13; v, 14; vii, 22; xiii, 35. — D. 1, 1; v, 1, 19; vii-viii, 10. — Bar. 1, 1; 11, 1; 111, vasa, R. 1. vasati, K. xiii, 37. vasathi (lis. °ti), K. XIII, 4. vasana, K. xiii, 5. [va]savo (lis. vatavo), K. 1x, vasasatâni, Dh. 14, 12. — J. iv, 14. — Kh. iv, 9. vasasatehi, Dh. 1V, 14. - J. 1V, 16. - Kh. IV, 10. vasânam , B. 2. vasâni, Dh. 1v, 19; dét. 1, 24. — Bh. 5. vase, Kh. 1x, 26. vaseyu, G. vii, i. — K. vii, 2. vasevu, Kh. VII, 21. vasevû(ti), Dh. VII, 1. vasesu, Dh. 111, 10; dét. 1, 21. — J. 111, 11; dét. 1, 11. — Kh. 111, 7.

vá, G. 11, 3; v, 5, 7, 8; v1, 2, 6; IX, 1, 2, 6; XI, 1; XII, 2. — Dh. 11, 6; v, 23, 25; vi, 30; vII, 2; IX, 10; X, 13, 14, 16; dét. 1, 8, 13. — J. 11, 6, 7; v, 28; v1, 3; 1x, 18; x, 21, 22, 23. — Kh. III, 7; IV, 9; V, 15, 16; VI, 17, 18; x, 27, 28, 29; XII, $3_1, 3_2, 3_3, 3_4; x_{111}, 3_6, 3_7,$ 38; xiv, 21. — D. III, 18 (D² va); IV, 4, 14 (D² ve ARM ra); v, 10, 17; VII-VIII, 11. — S. 7. — Bh. 3. — Ed. R. 3. -vâdam, Bh. 6. -vâye, Kh. xiii, 35. -va[yo], G. XIII, 1. -vâlicalesu , D. 11, 13. -vâsa, G. III, 1; IV, 12; V, 11. vâsasatâni, G. IV, 1. râsasatehi, G. 1v, 4. våsesu, G. 111, 2. viketaviye , D. v, 13. -vijaya , K. XIII , 12. vijayam, G. XIII, 11. — Kh. хиг, 15. rijayataviya (lis. °yi°), Kh. xIII, 14. vijayasákham, Kh. XIII, 14. vijayasi, Kh. XIII, 11, 14. vijayitama (lis. ºtava), K. XIII, 11. rijaya, K. x111, 11. vijaye, Dh. xiv, 18. - J. xiv, 24. — Kh. XIII, 3, 11, 15. vijayechâ (?), G. xiii, 11. vijayo, G. xiii, 10. — K. xiii, 8, 10. vijaçaja (lis. vijayakham?), K. 111.

vijinamano, K. xiii, 3. vi[ji]ta , K. xIII , 1 . vijitam, G. xiv, 3. -vijitam, Kh. xIII, 3, 6. vijitamhi, G. 11, 1. vijitasi, Dh. 11, 5; 111, 9. - J. п, 6. — Кh. п, 4; пп, 7; v, 16. vijitá, Kh. xm, 35. -vijitânam, Dh. dét. 11, 4. — J. dét. 11, 4. rijite, G. 111, 2; x111, 6. -Kh. xiv, 18. — K. II, 3; 111, 6; xiv, 13. vijinamane, Kh. XIII, 36. vijinitu, Kh. xIII, 36. vijetavyam, G. XIII, 11. vithatena, J. XIV, 24. vithatenâ, Kh. xiv, 18. vithițena, K. xiv, 13. vidahâmi, D. v1, 6. vidite, Bh. 2. vidhanam, Kh. XIII, 9. vidhâne, D. 1, 9 (B. madhane M °dha°). vidhi , D. 1, 9. vinanamato (lis. vitina°?), K. IV, vinayasamukase, Bh. 4. vinikhamane, Kh. XIII, 37. vinitasi, Kh. v1, 18. - Cf. vanitañsi. vinîtamhi , G. v1, 4. vinitasi, Dh. v1, 29. - J. v1, vipatipâtayamtam, J. dét. 1, 8. vipatipádayaminchi, Dh. dét. 1. 15. vipahine, Kh. xiii, 38 vipula , R. 4.

vipulam, S. 5. vipule, G. VII, 3. — Dh. VII, 2. — J. vп, 9. — Kh. vп, 21. - K. vII, 4. - S. 4. - B. 6. -vimaná, D. 1v, 13. vimanana, K. 1v, 8. vimânadasanam, Dh. 1v, 13. vimânadasanâ, G. IV, 3. vimânadasanâ, Kh. IV, 9. viyam[janate], D. III, 11. viyamjanate, J. III, 13. - Kh. ш, 8. viyamjanenâ. Cf. vayajanenâ. viyatadhâti , D. 1v, 11. viyatâye, D. 1v, 10 (D² viyâmº). viyapata, K. v, 13. viyapatra (?), K. v, 13. viyasane, Kh. x111, 38. viyapata, Dh. v, 23, 24, 25, 26. — Kh. v, 14, 15, 16; XII, 34. — D. vii-viii, 4, 5, 6. viyopata (lis. °ya°), K. v, 13. viyovaditavi[ye], Dh. IX, 11. viyovadisamti, D. IV, 7, 9. -viyohâlaka, J. dét. 1, 1. -viyohálaká, Dh. dét. 1, 20. viyohálasamatá, D. 1v, 15. vivati, R. 5, - K. XIII, 12 (lis. ni°). vivasetavaya, (lis. °vi°), R. 5. ... vivaha , K. 1x , 18. vivâde, Dh. v1, 30. -- J. v1, 3. — Kh. vi, 19. vivádo, G. VI, 7. -vivásá, R. 5. viváhasi, Kh. 1x, 24. -viváhesu , G. 1x, 2. vivide(? lis. vivade?), K. vu, 15.

vividaya, Kh. XII, 31. vividhāni , D. vII-VIII , 1 . vividhāya , G. xII , 1. — D. VI , vividháyá, D. vii-viii, 3. vividhe, D. 11, 13 (D2R odha), IV, 20. vivutha, S. 7. vivuthena, S. 6. -visagasi, D. vII-vIII, 6. -visagesu, D. vII-vIII, 6. -visati, D. VII-VIII, 10. visavajiyonakambojesu, Kh. xttt, vistatana (lis. °te°), G. XIV, 2. viharayatam, K, VIII, 17. vihalayatam, Dh. vIII, 3. vihárayátám, G. viii, 1. vihálayátam, Kh. VIII, 22. vihimså, G. IV, 1. -vihimsá, Dh. IV, 15.—J. IV, 17. - Kh. 1v, 10. vihimsaye, D. vII-VIII, 9. svihita. . . , К. хш , 14. vihità, Kh. xiii, 37. vihisa, K. III, 7; IV, 8. vihisā, Dh. IV, 12, 15. — J. 1v, 17. -- Kh. 1v, 9. vihisaye, D. v, 10 (D2 vipio). -vihisà, G. IV, 6. ·vijayamhi, G. XIII, 19. -visati, D. 1, 1; V, 1, 20. vu (lis. cu), Kh. IX, 25; XIII, 2, 12. -vutam, K. AIII, 10. vudhususûsâ , Dh. Iv, 15. vudhánam, Dh. vIII, 4. vudhi, k. IV, 10. rudhi, Dh. IV, 18. vutam, G. IX, 6; MV, 4.

-vutam, G. x, 2. — Kh. xIII, 9. vute, Dh. 1x, 10. vudhânam, Kh. vIII, 23. vudhesu, Kh. v, 15. ve, J. dét. 1, 7. — Kh. xII, 33. — Bh. 2. vedanamatam, G. xiii, 2. vedaniyamate, Kh. xIII, 36. — Cf. shadaneyamata. vedayamti, J. dét. 1, 5. vedaveyake, D. v, 4 (A °vaya°). vedāta (lis. °ditu), J. dét. 11, 11. veditu, Dh. dét. 11, 6. - J. dét. 11, 8. vo (lis. va), K. IX, 20; XIV, 13. vyamjanato, G. 111, 6. vyasunañ, G. III, 4. vyápatá, G. v. 4, 6, 7, 8; x11, 9. vyuthená, R. 5. vrachâ , G. 11 , 8. çako , K. XIII , 7. -çata, K. 1, 2; XIII, 1. -çatani, K. IV, 7. catabhaga, K. XIII, 7. çatasahasa, K. XIII, 1. -catchi, K. IV, 8. çadosha (lis. çateshu), K. XIII, 9. -cila, K. IV, 9. -cilasa, K. IV, 10. -çudhi, K. vII, 2, 5. gramana, K. XIII, 4. çramanambramenanam (lis. onao ma°), K. vIII, 17. -cramananam, K. IV, Q. cramanabamanasa, K. x1, 23. gramanabramanana, K. IX, 19. gramanabramana..., K. IV, 7. çravaka, Cf. avadha. criti (lis. kirti), K. x, 21. cruta, K. xiii, 2.

grutu, K. XIII, 10. shadaneyamuta (lis. veda°), K. хии, 3. shu, K. vi, 16. sa, G. XII, 6. — J. dét. II, 9. — Kh. vi, 20; xii, 33. — K. v, 11; XIII, 8, 12. — Bh. 3. — Cf. dha. saatam (lis. saratam), K. XIV saaham (lis. savatam), K. xiv, 13. sam, K. xiii, 11. samkujamache , D. v. 5. samkheye , Kh. xiv, 21. samkhitena, G. xıv, 2. — Dh. xiv, 17. — Cf. samnitena. samgham, Bh. 1. samqhathasi , D. vII-vIII , 14. samghasi[ti], Bh. 2. samqhe, Bh. 3. samcalitaviye, Dh. det. 1, 13. -J. dét. 1, 7. samcalitu, J. dét. 11, 7. samchaye, G. xiv, 5. samdaka, D. v, 6. samuitena (lis. samkhio), K. xiv, ı3. samta (?), S. 2. samtam, Dh. v1, 30. — J. dét. 11, 16. — Kh. vi, 19. — D. iv, ı3. -samtata (lis. samthu), K. XIII, 4. -samtiranaya, K. VI, 15. -sumtirasa (lis. orana), K. vi, 15. -samtilaná, Kh. vi, 20. -samtilanaye, Kh. VI, 19. -samtiraná , G. VI , 10. -samtiranáya , G. vi . 9. -samtilana, D. v1, 32. — J. v1, 5. -samtilanáya , Dh. v1, 31.

-samtilandyum, J. vi, 4. samta, K. viii, 17. -samtuta..., K. 111, 6. samto, G. vi, 7; viii, 2. -samthatena (lis. othuo), K. IX, -samthavo, K. XI, 23. -samthuta, Kh. III, 18; XIII, 37. - Cf. sathata, samthuta. -samthutena, J. III, 11. -samthutená , Kh. 1x , 25. sampatipajati, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5. sampatipajamine, Dh. det. 1, 16. sampatipajisati, D. 11, 16 (D2ARM °ii°). sampatipati, Dh. IV, 15. — Kh. ıv, 11. — K. iv, 9. -sampatipati, J. dét. 1, 8. — Kh. IV, 9. sampaţipati, G. 1v, 6. sampatipâtayitave, J. dét. 11, 16. sampatipadayamti, D. 1, 8. sampatipadayitave , Dh. det. 1, 19; dét. 11, 11. sampatipâdaye, D. 1, 3. sampatipade, Dh. dét. 1, 14. sampatîpatîyâ, D. vii-viii, 8. -sampratipati, G. IV, 2. -sambamdhi, K. XI, 23. -sambadha, G. x1, 1. sambodhi, G. viii, 2. — Kh. viii, sambodhi, Dh. vIII, 4. -sammásike , D. v 9. sammyapatipat[i], Dh. 1x, 8. — J. IX, 16. samyamam, G. vii, 1. sañyame, D. IV, 20. -samyute, Kh. v, 16.

sañwachara, Cf. chavachara. sañwatakapå , G. v, 2. -samvibhago, G. xt, 1. sameihitanam, K. XIII, 5. samvihitánam, Kh. xIII. 38. samvem (lis. sravam, sarvam), K. хиі, 6. -samçusha (lis. suº), K. x, 21. samsayike, Kb. IX, 26. -sañstavo, G. x1, 1. -samstuta, G. 111, 4; x1, 3. saka, G. xiii. 6. sakam, G. 1x, 8. — Kh. vii, 18. sakali, K. x. 22. sakale, G. x, 3. — Dh. x, 15. — J. X. 22. sakita (lis. su°), K. v. 11. sakiye, J. 1x, 19. — R. 3. sakhinalambhe, Dh. det. 1, 22. suga, K. v1, 16. sace, D. 11, 12; VII-VIII, 7. sajive, D. v, 9. sadvisativasaabhisitena , D. I, 1 (ARM °såbhi°); IV, 1; V, 1 (A °risátivasábhi° RM °sábhisitasa) 19 (D2 °vi° M° sábhi° R °sābhisitasa); v1, o (A sadvasati° RM °sābhi°). -sata, G. 1, 9. — Dh. 1, 3. — J. 1, 3. — Kh. xm, 35. — D. VIII·VIII, 1. satabhage, Kh. XIII, 39. satavivāsā , R. 5. satarisativasábhisitena , D. v 11-v 111 , satasahasamàte, Kh. XIII, 35. satasahasramátram, G. x111, 1. satá . S. 7. -satáni, G. IV, 1. — Dh. IV, 12. - J. IV, 14. - Kh. IV, 9.

-samanesu, D. VII-VIII, 8.

sati (lis. kimti), K. x, 22. satiyapu[te], J. II, 6. sativaputo, G. 11, 2. satiyaputra, K. 11, 4. sati[lekāni], B. 1. sate , Kh. v111, 22. -satesu, Kh. XIII, 4. -satehi , G. 1v, 4. — Dh. 1v, 14. --- Kh. 1v, 1o. -sathata (lis. othuo), K. XI, 23; xın, 5. -sathatuna (lis.ºthutena), K. XI, 24. sudhu, K. 111, 6, 7; IV, 10; XI, 24. - Cf. saha. sapamnáláti (??), S. 6. -sapatipati, K. IV, 7. sama (lis. samanâ), Kh. XIII, 37. samam (lis. samayam), Dh. dét. п, q. — J. dét. п, 14. samampratipapa (lis. °pati), K. хии, 5. sumacaliya, K. XIII, 2. samacerâm, G. XIII, 7. -samananam, G. 111, 4; 1v, 6; viii, 3; ix, 5; xi, 2. samata, K. 11, 4. -samatam, K. XIV, 4. -samatâ, D. IV, 15. -samati, Dh. xiv, 19. — Kh. xiv, samanabâbhanasu, (lis. one). Dh. IV. 2, samanabambhananam, Kh. IV, 9; viii, 23; ix, 25; xi, 29. samanahâbhanânam, Dh. viii, 4; 1x, 9. - J. 1x, 17.samanabâbhanesu, Dh. 18, 15. samanâ. Cf. sama. -samananam, Kh. 111, 8; IV, 11. samane, Kh. XIII, 39.

-samanehi, Dh. 111, 11. — J. 111, samapaţipati, K. 1x, 19; x1, 23. samaya , K. 1, 2. samayam, Dh. dét. 1, 20. - J. dét. 1, 10. — Cf. samañ. samayasa, K. 1, 1. samavariya (lis.ºmacariº), K. xIII, 2.8. samavâye, Kh. XII, 33. samavâyo, G. XII, 6. samájamhi , G. 1, 5. samājasa, J. 1, 2. samájasi, Kh. 1, 2. samājā, G. 1, 6. — Dh. 1, 2. — J. 1, 2. — Kh. 1, 2. samâje, J. 1, 2. — Kh. 1, 2. samâjo , G. 1, 4. -samâtam, G. x11, 6. samádapayitave , D. 1 , 8. samâpâyam , J. dét. 1, 1; dét. 11, 1. -samukase, Bh. 4. same, J. dét. 1, 8. samyapratipati, G. IX, 4; X1, 2. samyapatipati, Kh. 1x, 25; x1, 29; XIII, 37. saya (lis. sio), K. 1x, 20. sayakasi, Kh. XIII, 14. -sayake, D. v. 5. sayama, Kh. x111; 2. — Cf. sayuma. sayamam, G. XIII, 7. — Dh. VII, 1. — J. vII, 8. — Kh. vII, 21. sayame, Dh. v11, 2. - J. 1x, 16. - Kh. vii, 22; ix, 25. sayamo, G. vn, 3; 1x, 5. -sayuta, K. v. 13. -sayute, Dh. v, 26. sayuma (lis. °ya°), K. vII, 4.

saye (lis. siya), K. IX, 20. sarvam, G. vii, 2; xiv, 2. — K. VII, 1.— Cf. samvem. sarvata, G. II, 1, 7; III, 2; VII, 1; XIV, 2. sarvatá, G. 11, 6. sarvatra, G. 11, 4; v, 8; v1, 5, 8. — К. п, 5; уп, 1. sarvatha, K. 11, 4. sarvalokaathaya. — Cf. susahiaathaya. sarvalokasukháharo. G. ép. sarvalokahitam, G. VI, Q. sarve, G. vi, 8. — K. xiv, 13. sarveshu, K. v, 13. sava... G. vi, 2. — D. vii-viii, 4. sava, G. XIII, J. - Kh. XIII, 2. K. vi, 14, 15; 1x, 19 (lis. siva, siya); XIII, 11. — Ed. savam, G. x, 3, 4. — Dh. vi, 28, 29, 31; VII, 2; X, 15; dét. I, 7. — J. v1, 1, 4; dét. 1, 4. — Kh. vi, 17, 19; vit, 21; x, 28; XIII, 38. — K. VI, 14, 15; VII, 3; X, 22. savachalâni, S. 1. savatakapå, G. IV, 9. savata, G. xIII, 9. — Dh. II, 5, 6, 7; v, 26; vi, 29, 31; vii, 1; XIV, 17. — J. II, 6, 7, 9; vi, 2, 4; vii, 8; xiv, 24. — Kh. 11, 4. savatam, K. 11, 3; v, 13; v1, 15; XIII, 10. — Cf. saatam. savatá, Kh. 11, 5, 6; 111, 7; v, 16; vi, 18, 19; vii, 21; xIII, 8, 37, 11; XIV, 18. — Ed. R. 1.

savatra, G. vi. 1. — K. vi. 14, 15. savathá, G. XIII, 10. savanikáyesu , D. vi., 7. savane, S. 6. suvapashamdeshu , K. v, 12. savapásamda, Kh. XII, 34. savapásaindasi, Kh. XII., 34. savapásamdá, G. XII, 7. — Dh. vп, 1. — J. vп, 8. — Kh. vн, 21. — D. v1, 7 (А °saḍā). savapásamilánam, G. XII, 2, 8. savapásamdánam, Kh. x11, 31. savapâsamdáni, G. XII, 1. savapásumdesu, G. v. 4. — Dh. v, 22. — Kh. v, 14. savaputhaviyam, Dh. v, 26. savabhataam (lis. obhutanam), K. xIII, 8. savabhûtânam, G. XIII, 7. savamunisà, J. dét. 11, 2. savamunisesu, J. dét. 1, 3; dét. 11, 4. savara (lis. savata), R. 5. savalokahita, K. vi, 15. savalokahitatpâ , G. yī , 11. savalokahitâya , G. VI, 14. savalokahitáye, Dh. vr., 34. — J. v1, 7. — Kh. v1, 20. savalokahite, Dh. vi, 31. — J. vi, 5. — Kh. vi, 19. savalokahiteti (lis. °hitaya [?]), K. vI, 16. savalokahitena , Dh. vi , 32. savalokahitena, Kh. vi, 20. suvalokahitene (lis. °na), J. vi, 5. savashu (lis. °ve°), K. XIII, 8. savasa, Dh. dét. 1, 12.— J. dét. savasi, D. vii viii, 6.

savâ, Kh. Mi, 31; XIII, 16. savimchale, S. 2. -savibkage, D. IV, 20. save, G. vi, 3; vii, 1. — Dh. vii, 1; xiv, 17; dét. 1, 4. -- J. vII, 8; XIV, 24. — Kh. VII, 21; XIV, 18. — K. VII, 2.— D. 5, 7 (A °va). — Bh. 3. savena, Dh. dét. 1, 5; dét. 11, 3. — J. dét. 1, 3; dét. 11, 3. saveno (lis. ona), J. det. 11, 3. savepashamdeshu (lis. °va°), K. 5, savesu, Dh. v, 25. — Kh. v, 16; xIII, 4. — D. VII-VIII, 5. sacayoki (lis. sacayiko), K. IX, sacrusha (lis. su°), K. XIII, 4. sasûsâ (lis. suº), G. III, 4. -sastuta-, G. x1, 2. sasvatam, Dh. dét. 1, 20. — J. dét. 1, 10; dét. 11, 14. saha (lis. sadhu), K. IX, 19. sahamsani (lis. °hra° [?]), K. I, sahaja, K. v, 11. -sahaya, K. xIII, 4, 5. -sahasa, K. XIII, 1. — Kh. XIII, 35. sahasabhaqe, Kh. XIII, 39. -sahasâni, J. 1, 3. — Kh. 1, 3. -sahase, Kh. XIII, 35. -sahasesu , Dh. dét. 1, 4.— J. dét. 1, 2. — D. VII-VIII, 1. -sahasra, G. XIII, 1. — K. XIII, sahasrabhagañ , K. XIII , 7. -sahasrâni, G. 1, 9. -sahâya, G. xiii, 3. — Kh. xiii, 37.

sahâyana (lis. °ye°), G. 1x, 8. saháyena, Dh. 1x, 11. -sahâsâni, D. 1, 3. sâ, G. XIII, 10. — Dh. dét. II, 7. — Kh. хиг, 11, 12, 16. -sákham, Kh, XIII, 14. sâtiyaputo, Kh. 11, 4. sâtilekâni , R. 1. sâtileke , R. 1. sâdha (lis. odhuo), G. XI, 8. sâdhavâni , D. vII-VIII , 7. sådhave, D. VII-VIII, 7. sádhike , S. 2. sådhu, G. 111, 4, 5; IV, 11; IV, 4, 5, 6, 7; x1, 2, 3; x11, 6. - Dh. III, 10, 11; IV, 18; IX, 10. - J. III, 12; IX, 17, 19. — Kh. III, 7, 8; IV, 12; 1x, 26; x1, 30; x11, 33; x111, 33. sådhumatå, G. 1, 6. — D. 1, 2. - Kh. 1, 2. sådhå, D. 11, 11 (ARM °dhu). sámamtá, Dh. 11, 6. -- J. 11, 7. - Kh. 11, 5. sâmîcam (?), G. 11, 3. sáravadhi, G. XII, 2, 8. sálavadhi, Kh. XII, 31 (sá°), 34. sávakaň, Dh. vi, 30. — J. vi, 3. - Kh. vi, 18. -savanani, D. VII-VIII, 20. savane, R. 3, 5. savane (lis. °va°), S. 4. sávápáyámi, D. VII-VIII, 20. sâvâpitàni, D. vn-vIII, 1. sáliká, D. v, 3 (RM °ka). si, K. 1X, 20. sinehe, Kh. XIII, 38. simale, D. v. 5 (A pima°). siya, K. IX, 20; X, 22; XIX, 14.

— D. IV, 15.—Cf. saya, saye, sava. siyû, Dh. dét. 1, 12, 21; dét. 11, 4. - J. dét. 1, 6; dét. 11, 4.-Kh. IX, 26; XII, 31 (sio), 32 (si°) , 34 (si°) ; xiv, 20. — D. √п-vпп, 11. — R. 4. siyûtî (?), Kh. x, 28. silasâ, Kh. 1v, 12. silasi , Kh. IV, 12. silâthambhasi, R. 5. silathabe, R. 5. siláthambhá . S. 8. siláthambháni, D. vII-VIII, 11. silâphalakâni, D. VII-VIII, 11. sîlamhi, G. IV, 9. -silasa, G. IV, 10. silasi, Dh. IV, 17. su, Dh. dét. 11, 4. — J. dét. 11, 5. — D. vii-viii, 17, 18. suagakiye (?), S. 4. sukatam, Dh. v, 21. - Kh. v, 14. — D. п. 16. sukatam, G. v, 3.—Cf. hakatam. sukaram, G. v, 3. sukale, Kh. x, 28. suke, D. v. 3. sukita, Cf. sakita. -sukha, G. ép. sukham, D. IV, 11; VI, 6 (A sa°). -sukham, D. IV, 5. sukhamm, Dh. dét. 11, 5. - J. dét. 11, 6. -sukhaya, K. v, 12. sukhayami, K. vi, 16. sukhayâmi, Dh. vi, 33. — J. vi, 6.

sukhayite, D. vII-VIII, 3.

sukhápayámi , G. v1, 12.

sukhaye, K. v, 12; XIV, 14.

sukháyanáya (lis. °khí°), D. vIIvm, 3. sukhâya, G. v. 6. sukhâyâmi, Kh. vi, 20. -sukhâye, Dh. v, 23, 24; det. 11, 8. — J. dét. 11, 12. — Kh. 1, 15. — D. IV, 12; V1, 3. sukhitenå, Kh. xiv, 17. sukhiyana, D. 1, 10 (Rona A °khi° M °khiyana). sukhiyanadukhiyanam, D. IV, 6 (R sukhio). sukhe, D. vi, 4. -sukhena, Dh. dét. 1, 5; dét. 11, 3. — J. dét. 1, 3; det. 11, 3. sutâ, Kh. xII, 34. sutu, Kh. xiii, 9. - D. vii-viii, sudivasâye, D. v, 16. -sudhi, Kh. VII, 21, 22. -sudhim, G. vII, 2. -sudhità, G. vII, 3. sudhi, Dh. v11, 1. — J. v11, 8. sunaya (lis. oneyu), Bh. 7. suneyu, Kh. xii, 33. supathàye, Kh. 1, 3. supathaya, K. 1, 2. supadálaye, Dh. v, 22. — J. v, 24. — Kh. v, 14. subodhi, K. vIII, 17. subhásite, Bh. 3. sumi, S. 1. — R. 1. sumunisânum, Dh. dét. 1, 4. — J. dét. 1, 2. suyama, K. IX, 19; XIII, 8. suyoma (lis. °ya°), K. VII, 2. -suliyam, Bar. 111, 3. suvámike[na], Dh. IX, 10. -- J. IX, 17. - Kh. XI, 30 ("kena"). suvámikená(pi), Fh. 1x, 25.

suvihità, Dh. dét. 1, 8. suve, D. 1, 6. suçusha. Cf. sañº. sugushu (lis. osha), K. x1, 23. sucrusha, K. III, 6; XIII, 4. Cf. sa°. -sucrusha, K. IV, 9; XIII, 4. sucrushaa (lis. 'shatam), K. x, 21. susahiaathaya (lis. sarvalokaathaya), K. vi, 16. susumsá, G. xiii, 3. -sususam̃, Dh. x, 14. sususatu, Dh. x, 14. — Kh. x, 27. -sususâ, Kh. x, 27; x111, 37. sususā, Kh. 111, 8; 1v, 11; x1, 29; хии, 37. sususâyâ, D. vII-vIII, 8. sususeyu, Kh. xii, 33. sususeram, Kh. x11, 33. -susûsam, J. x, 21. susûsatu , J. x , 21. sasûsâ, Dh. III, 10; IV, 15. Cf. saº. -susûsâ, Dh. IV, 15. susûsâyâ, D.1,4 (RM°ya). susrusatám, G. x, 2. susrusà, G. IV, 7; XI, 2. -susrusû, G. 1v, 7; x, 2. suhadayena, G. 1x, 7. sûkali, D. v, 8 (D2 °li). sûkale, D. v, 17. -sûte , Bh. 5. sûpâthâye, Dh. 1, 3. — J. 1, 3. sûpâthâya, G. 1, 9, 11. se, G. 1, 10. - Dh. 1, 4; 1v, 13, 18; v, 20, 21, 22, 24, 25; vi, 28; viii, 3; ix, 8, 10; dét. 1, 7, 11, 13, 14; dét. 11, 8.—

J. 1, 4; IV, 15; V, 24; VI, 1; vш, 10; 1x, 15, 18; dét. 1, 4. — Kh. 1, 3, 4; IV, 8, 12; v, 13, 14; 15, vi, 17, 20; ix, 25, 26, 27; XI, 30; XII, 33; хи, 36, 38, 39, 3, 10, 11. 15; XIV, 20. — K. I, 2. — D. п, 16 (A sa); vi, 3, 9; vii-viii, 17, 4, 6, 9, 10. — S. 4. — Bh. 3. — Ed. R. 4. sethe, Kh. IV, 12. setakapote, D. v, 6 (A °kapova). seyatha, D. v, 3 (A sa°). seste, G. IV, 10. sestamate, K. 1, 2. so, G. 1, 11; v, 1, 3, 11; vIII, 2; $x_1, 4; x_{11}, 6; x_{111}, 4, 10.$ K. 1, 3; IV, 10; V, 11; VIII, 17; 1x, 18; x1, 24; x111, 6, 11; XIV, 14. socaye, D. 11, 12 (A s⺠RM °ceº). socave, D. VII-VIII, 7. sotaviya, Dh. dét. 1, 18. so[ta]viyam, Dh. dét. 1, 17. sotaviyâ, Dh. dét. 11, 10, 11. — J. dét. 1, 9; dét. 11, 15, 16. stità, G. vi, 4. -sramanánam, G. IV, 2. srávápakam, G. vi, 6. srunaju (?), G. XII, 7. -srutâ, G. XII, 7. svagaâladhi, J. dét. 1, 8. svamgikiye, B. 6. svagam, G. vi, 12; ix, 9. - Dh. vī, 33; dét. ī, 16; dét. īī, g. — J. vī, б; dét. ī, g; dét. п, 13. — Kh. VI, 20. sragasa, Dh. 1x, 12; dét. 1, 15. svagáradhi, G. 1x, q. svage, J. 11, 19. — B. 3.

svayam, G. VI, 6. svasatam (lis. sasvatam), Dh. dét. п, 9. svasuna, K. v. 13. svámikena, G. 1x, 6. sveto, G. ép. ha (fis. hi), K. v, 11. humce, Kh. IX, 26. - Cf. hara. hamñate, K. 1, 3. hamtaviyani , D. v, 15. hamse, D. v, 3 (A°sa). haka, R. 1. - Cl. paka, pâkâ. hakam, Dh. vi, 29 (ha[kam]), 32; dét. 1, 2, 5, 6, 21; dét. 11, 1, 3, 6, 8. — J. vi, 5; dét. i, 1; dét. 11, 1, 8, 11.- Kh. VI, 18, 20. — D. III, 21. — Cf. hakatam (lis. suka'), K. v, 11. hata, K. xiii, 6. hatam, G. XIII, 1. hati, K. x111, 1. hatinam (?), K. IV, 8. hatu[va]tha (lis. he°), K. III, 7. hate, Kh. XIII, 35, 39. hathini, Kh. 1v, 10. hathini , Dh. 1v, 13. hadeci... (lis. hedio), K. 1x, 18. hadha , R. 4. hapiçati, K. v. 11. hamiyâye, Bh. 3. hara (lis. hace), K. 1x, 20. harapita , K. 11 , 5. haveyu, Kh. x11, 34. hasti, G. ép. hastidasanâ , G. Iv., 3. -hâpayita (lis. °tu), Dh. dét. 1, hāpuyisati, Dh. v. 21. — Kh. v.

14.

hápesati, G. v. 3. hámá , Bh, 2. hárápitáni , G. 11, 6 , 7. hálápitá, Dh. 11, 7. — J. 11, 9. — Kh. п. 6. hi, G. 1. 1; IV, 10; 1, 3; VI, 8, 10; MI, 5, 7. Dh. IV, 17; V, 21; VI, 31, 32; VII, 1; XIV, 17, 18; dét. 1, 4, 7, 16; dét. 11, 8. — J. 1, 2; v1, 5; v11, 8; 1x, 19; XIV, 21; det. 1, 2, 4, 11, 12. - Kh. 1, 2; IV, 12, 14; VI, 19, 20; VII, 21; IX, 26; XII. 32; xIII, 36, 17; XIV, 18. — К. 1, 1; уг, 15; іх., 18; хіп., 7, 8; xiv, 13. — D. iv, 10, 14, 19; vн-чи, 3, 7, те. — R. 2, 4. -- Cf. i. -hita, K. v1, 15. -hitam, G. vi, 9. -hitatpå , G. v1, 11. hitasukham , D. 18, 5. hitasukhaya, K. v. 12. — Cf. he. hitasukháve, Dh. v, 23, 24; det. п, 8. — J. dét. п, 12. -Kh. v, 15. — D. 1v, 12 (D^2 "sakhaye RM "kha"): v1, 3. hitasukhe, D. vi. 4. hitasukhena, Dh. det. 1, 5; det. 11, 3. — J. dét. 1, 3; dét. 11, 3. -hitâya, G. v1, 14. -hitâye, Dh. v1, 34. = 1. v1, 7Kh. VI, 20. -hite, J. vr. 5. -- Kh. vr. 19. -hiteti, K. VI. 16. -hitena , Dh. VI , 32 . -hitena , Dh. VI , 20. -hitene (lis. "na), J. vt. 5. hida, Dh. v. 25; vt. 33; det. i 19; dét. 11, 9. - J. 1, 1; v1, 6;

det. 11, 14. - Kh. v, 16; vi, 20; 1x, 26, 27. — K. 1, 1. — D. vii-viii, 6. hidatam, D. IV, 7. hidatapalate , D. v11-v111 , 10. hidatapálate, D. 1, 3. hidatikáye, D. III, 22. hidalájá, Kh. xm , 7. kidaloka, Dh. dét. 11, 6. hidalokikapalalokikiye, Kh. XIII, ı5. hidalokikapálalokikáye, Dh. dét. 1,5; dét. 11,3,9. hidalokike, Kh. 1x, 26; x1, 30 (°kike). hidalogañ , J. dét. 11 , 7. hidalogikapálalokikáve, J. dét. 1, 3; dét. 11, 12. hidalogikapálalokikena , J. dét. 11. hidasukháye , Kh. 🕠 15. hida, Kh. 1, 1; vIII, 22; IX, hidálokikapalalokiķā, Kh. XIII, 16. kidelokika (lis. odao), K. XIII, 12. -hini, J. IV 21. — Kh. IV, 13. — K. IV, 10. hini, Kh, IV, 12. hiramnapratividhàno , G. VIII , 4. hirañapatividhane, K. VIII, 17. hilamnapatividhåne, J. VIII. 12. - Kh. vIII, 23. hilamnapetividhane (Iis. "pa"), Dh. vш, 5. hini, G. IV, 11. - Dh. IV, 18. -hini , G. 18, 11. humsu, Kh. VIII, 22. hutapuluvá, Kh. v, 14. hutapuluve, Kh. IV, 10; VI, 17. huthá, D. vII-vIII, 15, 20.

hurañ (?), Dh. viii, 3. -- J. viii, 10. huveya, Dh. x, 15. huveyá(ti) , J. x , 22. huvevu, Dh. dét. 1, 12. huvevů [ti], Dh. dét. 11, 5. husu , D. vii-viii , 12. — R. 3. hūtapuluvā, Dh. v. 22. hûtapuluve, Dh. 18, 14; v1, 28. — J. 11, 1. hekám (Iis. ha°), Bh. 4. hetarake (?), K. 1x, 20. hedisáni , Kh. vIII , 22. hedise , Kh. 11, 25. heta, Dh. v., 21; xiv., 19. — Kh. 18, 24; x, 28. — Ed. R. 2. hetam , J. xiv, 25. hetasnkhaye, K. v. 12. hetá, Kh. v, 14; v111, 23; xiv. 19. - S. 8. hetute, Dh. 111, 111. — J. 111, 13. hetuto , G. 111, 6. hetuvatá, Kh. 111, 8. hediçi. Cf. hadeçi. hedisam, Dh. 1x, 8, 10. hedisañm, Dh. det. 1, 24. hedisáye, Dh. 1x, 7. — J. 1x, 15. hedise, Db. 1x, 8. - K. x1, 29. henavaja (2), K. XIII, 9. hemeva , Dh. dét. 1 , 2 4.— J. dét. ı, 3. — D. vii-viii, 4. hemevá , D. 1, 8 - A hemmeva RM °ra;; vi, 6 | A herammeva RM ra). heyu , J. dét. 11 , 5. heya(ti), J. dét. 1, 6. hevam, Dh. 111, 9, 10; v. 20; v1, 28, 31; IX, 6; det. 1, 13, 14, 18, 19; dét. 11, 3, 5, 7, 8, 9, 11. - J. III, 10; VI, 1, 1;

det. 1, 1, 6, 7; dét. 11, 1, 5, 9, 10, 13, 16. — Kh. III, 6; VI, 17, 19; XI, 29; XII, 32, 33. — D. 1, 1; 11, 11, 15, 16; III, 17, 19 (R ha°); IV, 1, 12 (D2 °va), 19; v, 1 (M °va); VI, 1, 4, 5; VII-VIII, 11, 12, 14, 15, 19, 1, 2, 4, 5, 7, 8, 10. — S. 1. — R. 1. — Bh. 3. hevañm, Dh. dét. 11, 13. - J. dét. 11, 1. - Bh. 8. hevam, Kh. xiii, 6. hevameva, K. xIII, q. hevamevá, Kh. xIII, 6. hevá (?), Ed. R. 3. hota, Dh. dét. 1, 8. hoti, G. viii, 3; xi, 4; xii, 9; | hohamti, D. vii-viii, 4, 5, 6.

xiii, 1, 10. — Dh. 18, 18; vi, 30; viii, 4, 5. -- J. vi, 3; vIII, 12; dét. 1, 8. - Kh. IV, 12; VI, 19; VIII, 23; IX, 27; xi, 30; xii, 35; xiii, 37, 38, 11. — K. viii, 17. — D. iv, 11; 111-111, 10. hotu, Dh. v, 27; vt, 33.-- J. vi, 6. -- Kh. v, 17; VI, 20; XIII, 16. — D. vII-VIII, 10. — S. 5. hotů, tí, D. 11, 16. hosainti, D. vII-VIII, 2. hosati, Dh. det. 1, 22. hosati |ti), Bh. 4. hosámi, Dh. dét. 11, 8. - J. dé t.

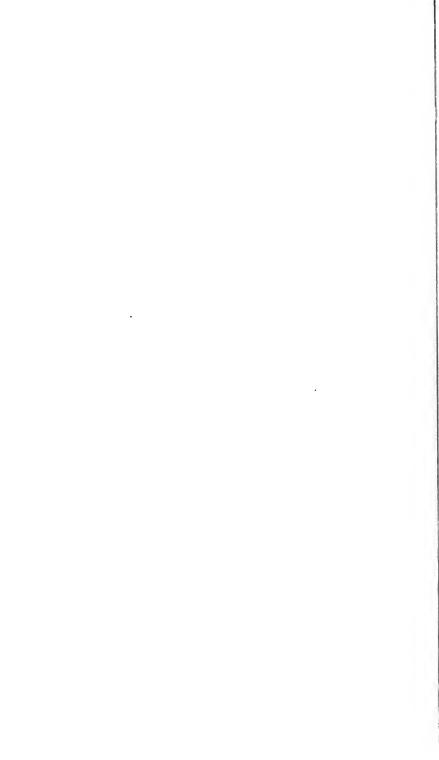
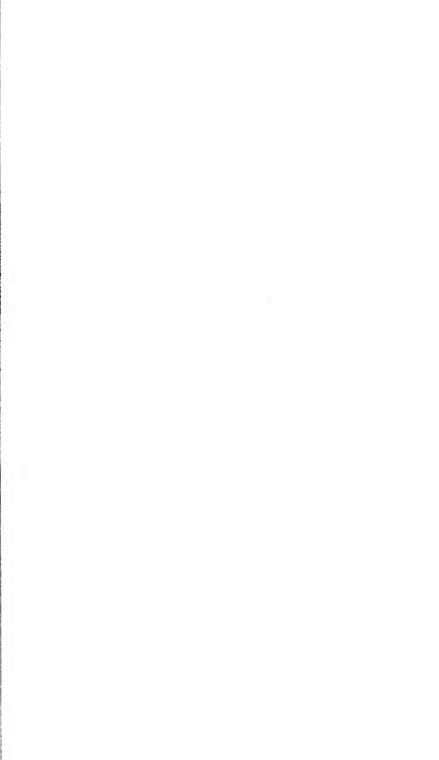


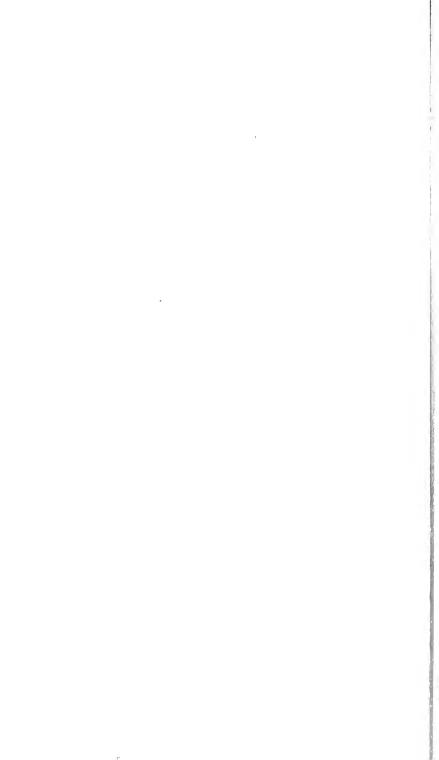
TABLE DES MATIÈRES.

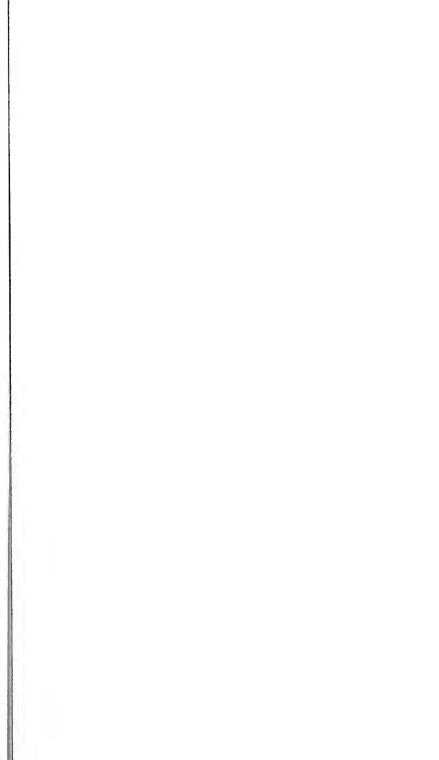
TOME 1.	Pages.
Introduction.	1 28 4 5.
CHAPTTRE PREMIER.	
Les quatorze édits	áι
TOME 11.	
CHAPITRE DEUXIÈME.	
Les edits sur colonnes	ı
CHAPITRE TROISIÈME.	
Les édits détachés sur roc	105
CHAPITRE QUATRIÈME.	
L'auteur et la laugue des inscriptions. 1. L'auteur des inscriptions. — II. La langue : 1° La grammaire des inscriptions; 2° Les caractères et la place historique de la langue.	219

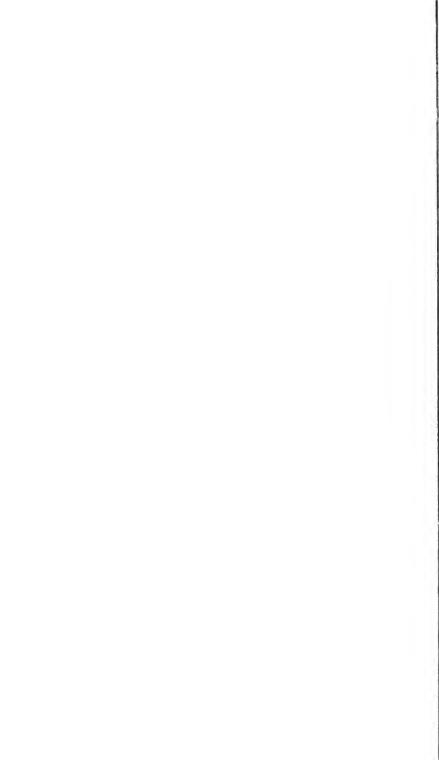
	1
CHAPITRE	CINQUIEME.

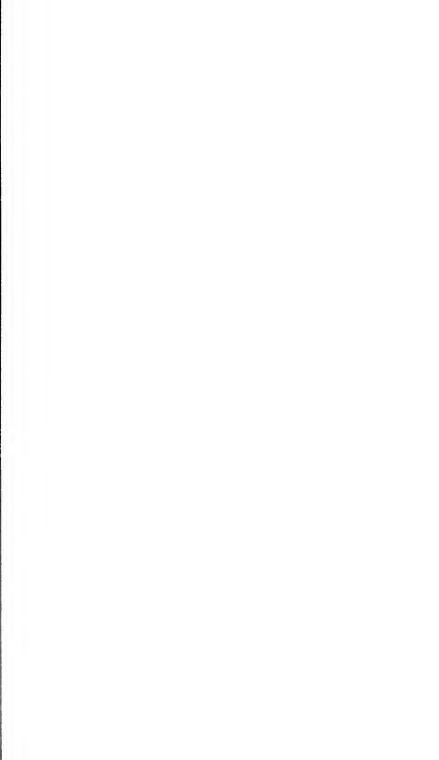
Will Title Will gold and	
La langue des édits et l'histoire linguistique de l'Inde	Pages.
 Chronologie des inscriptions. — II. Sanskrit mixte et sanskrit classique. — III. Pr\u00e4krit monu- mental et pr\u00e4krits litt\u00e9raires. — IV. Conclusion. 	
Appendice	539
lypry	540













PLEASE DO NOT REMOVE CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FK Aśoka 5009 Les inscriptions de liy A76

t.2

